UNIVERSITE DE PERPIGNAN

Ecole Doctorale « Sciences Humaines et Sociales »

N° Bibliothèque……

THESE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE PERPIGNAN

Discipline : Sémiotique et Communication

Présentée et soutenue publiquement par

Martine ARINO

Le 26 novembre 2004

TITRE DE LA THESE

Approche sémiotique des logiques implicationnelles du chercheur en sciences de l'information et de la communication

Directeur de Thèse : Robert Marty

Jury

Monsieur Patrick BELLEGARDE, Habilité à diriger des recherches, Laboratoire LRAI, Paris VIII.

Monsieur Ahmed BEN NAOUM, Professeur, Laboratoire VECT, Perpignan.

Monsieur Robert MARTY, Professeur, Laboratoire LTS, Perpignan.

Monsieur Claude LE BOEUF, Professeur, Laboratoire CRIC, Montpellier 1 (Rapporteur).

Monsieur Yves WINKIN, Professeur, Laboratoire GRS, Ecole Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines, Lyon (Rapporteur).

A Théo pour l’infinie patience de sa tendresse

Remerciements

Au-delà de ces pages, il y a tous ceux qui m'ont soutenue dans cet apprentissage de la recherche.

Je remercie infiniment le Professeur Robert Marty, mon directeur de thèse, qui depuis plusieurs années maintenant m'a encouragée à suivre mes réflexions. Ses conseils et sa présence ont été d'un grand secours tout au long de ce parcours.

Ma reconnaissance va aussi au Professeur Claude Le Boeuf pour m'avoir accueillie au sein de son DEA et apportée son soutien durant cette thèse.

Je tiens à témoigner ma reconnaissance au Professeur Yves Winkin pour ses multiples recommandations.

Le Professeur Ahmed Ben Naoum n'a jamais manqué de trouver les mots pour me rassurer sur mes doutes.

A Patrick Bellegarde qui a accepté d'être membre de ce jury.

Je tiens aussi à remercier Yves Gilbert, les membres du département de sociologie et du laboratoire de socio-anthropologie (VECT-Axe IV), pour m'avoir permis une initiation à l'enseignement supérieur en m'attribuant une charge d'enseignement.

Je dois aussi beaucoup à Jean Xech, à Patrick Benazet et aux doctorants de « Sémiocom » avec qui les discussions ont toujours été fructueuses.

Mes pensées vont aussi à Sylvie Chiousse, elle a eu le courage de relire les premières épreuves de ce texte, afin de traquer toutes incorrections ainsi qu'à Georges Bertin et l'équipe de la revue « d'espritcritique ».

J'ai partagé ce chemin de la première année universitaire à la dernière année de doctorat, avec Sandra Gaviria.

Enfin, je reste admirative pour ceux qui, au quotidien, du début à la fin, ont supporté mes disponibilités fluctuantes, mes doutes, mes enthousiasmes et mon désordre, à ma famille.

« Le chercheur doit s'efforcer de n'être point influencé par la tradition, l'autorité, les raisons qui le porteraient à supposer ce que les faits doivent être, ou par des idées fantaisistes de quelque genre que ce soit : il doit s'en tenir à l'observation honnête et obstinée des apparences. »

Charles Sanders Peirce, Collected Papers, 1.287.[1]

[1] Le premier numéro est celui du volume des *Collected Papers* suivi d'un point puis du numéro du paragraphe dans le volume.

Avant propos

Novembre 1999, je commence une thèse en sémiotique et communication, suite logique de mon DEA, Diplôme d'Etudes Approfondies. Mon projet est encore vague, mes seules certitudes se résument à deux noms C. S Peirce et Robert Marty. Pourtant comme l'écrit Denis Miéville « L'œuvre de Peirce est d'un accès difficile, et plusieurs raisons expliquent cette difficulté. Il y a tout d'abord le fait que cette oeuvre est monumentale[2] et qu'elle n'est que partiellement diffusée malgré l'effort remarquable des éditeurs Fisch, Kloesel et Moore. L'œuvre est également difficile parce qu'elle est dense et mouvante, parce qu'elle s'interroge et se cherche constamment. Une autre difficulté réside dans le fait qu'elle s'exprime dans un langage riche en néologismes, un langage qui s'accompagne d'une terminologie spécifique, une richesse nécessaire mais qui ne contribue guère à une compréhension immédiate. Il y a surtout le fait que cette oeuvre, à sa manière, reflète les grandes exigences de son auteur.

My book (Peirce aurait tout aussi bien pu écrire «mon oeuvre») is meant for people who want to find out ; and people who want philosophy ladled out to them can go elsewhere. There are philosophical soup shops at every corner, thank God! (Collected Papers of Charles Sanders Peirce 1931: 1.11)

Peirce exige de son auditoire, comme il l'exige pour lui-même, une volonté critique et un travail d'analyse considérables » (D. Miéville, 1994).

J'ai retrouvé ces exigences de « volonté critique et travail d'analyse considérables » chez le professeur R. Marty. Elles m'ont conduit à lui proposer la direction de ce travail de recherche.

Depuis, la lecture de l'œuvre de C.S Peirce et de R. Marty ne cesse de me fasciner, de m'interroger sur mes acquis théoriques sociologiques.

[2] Celle-ci occuperait plus de 60 000 pages.

Table des matières

INTRODUCTION : n'est pas une thèse..... 12
Situation problématique 16
INTRODUCTION..... 44
1 La communication comme premier principe organisationnel du travail 46
1.1 La notion de réseau comme prémisse des SIC ou figure emblématique du lien social . 46
1.2 La métaphore du vivant et le réseau..... 47
1.3 Auguste Comte et les trois âges de la communication..... 48
1.4 La communication télégraphique..... 62
1.4.1 L'essor de la cybernétique dans les années 50 : l'information de Shannon..... 64
1.4.2 Critique de la cybernétique 67
1.4.3 La théorie de Shannon, entre cybernétique et cognition 68
2. De la naissance de la systémique à la critique bourdieusienne des médias..... 71
2.1. La naissance de la systémique..... 71
2.2 Les premiers travaux de sociologie en communication : la communication publicitaire et la communication politique..... 73
2.3 Pierre Bourdieu et le champ des médias 77
3 « La nouvelle communication »..... 81
3.1.Gregory Bateson et les prémisses de la « nouvelle communication » 83
3.1.1. La problématique de Bateson : l'incorporation de la culture 83
3.1.2. « La théorie des types logiques » entre apprentissage et contexte 85
3.1.3. Les quatre niveaux d'interaction de Ruesch et Bateson..... 89
3.1.4. Les prémisses d'une nouvelle communication chez Bateson 90
3.2 Birdwhistell et la tradition anthropologique..... 93
3.3 L'« analyse contextuelle » d'Albert Scheflen..... 97
3.4 E. T. Hall et la proxémique 99
3.5 Dell Hymes et l'ethnographie de la communication..... 103
3.6 P. Watzlawick, J. Helmick Beavin, D. D. Jackson et *Une logique de la communication* 105
3.6.1 L'étude de la pragmatique de la communication 108
3.7 Le développement de la métaphore de l'orchestre..... 117

3.7.1 Yves Winkin et l'anthropologie de la communication 120
4 Les théories structurales de la communication 124
4.1 Le structuralisme 124
4.1.1 Le père du structuralisme et de la sémiologie : Ferdinand de Saussure 125
4.1.2 La dichotomie Saussurienne, le dyadisme de Saussure 125
4.1.3 La distinction entre synchronie et diachronie, un modèle mécaniste 127
4.1.4 Roman Jakobson et la phonologie structurale 128
4.2 Roland Barthes et la sémiologie 132
4.3 Algirdas-Julien Greimas et « le carré sémiotique » 136
4.3.1 Les trois relations du carré sémiotique 136
4.3.2 La critique du modèle 137
4.3.3 La critique du structuralisme 138
5 L'interactionnisme et l'ethnométhodologie : quelle parenté historique et théorique ? 139
5.1 Les racines originelles du courant de l'interactionnisme : « l'Ecole de Chicago » 139
5.1.1 Quel rapport entre l'Ecole de Chicago et la communication ? 140
5.1.2 L'interactionnisme entre Individu et Système 142
5.1.3 Erving Goffman et l'interactionnisme 147
5.2 L'ethnométhodologie : un interactionnalisme radicaliste 152
5.2.1 Les origines théoriques : la sociologie compréhensive 153
5.2.2 La perception chez les socio-phénoménologues 154
5.2.3 De Schütz à Garfinkel 157
5.2.4 L'ethnométhodologie et la critique de la sociologie classique 160
5.2.5 La sémio-pragmatique, *une nouvelle communication* ? 161
5.2.6 Le travail de l'ethnométhodologue : un sémioticien qui s'ignore ? 167
CONCLUSIONS 173
6 L'observateur ne peut pas ne pas signifier…. 173
6.1 Le chercheur est partie prenante du système observé 173
6.1.1 Structuralisme et sémiologie 174
6.1.2 Communication orchestre et sémiotique 176
6.1.3 La sémiotique triadique au cœur de l'Ecole de Palo Alto 178
INTRODUCTION : redéfinition de la problématique 188
7 La phénoménologie 197

7.1 Les catégories phénoménologiques peirciennes 205
7.2 La phénoménologie peircienne 208
7.3 Les trois catégories et leurs rapports avec les monades, dyades et triades 210
7.3.1 Les modes d'être 210
8 Analyse phénoménologique des définitions de l'implication : les trois modes d'être de l'implication 218
8.1 Les différents niveaux phénoménologiques de l'implication 220
8.1.1 L'implication psycho-affective (désir) 223
8.1.2 L'implication structuro-groupale (la présence de l'individu ici et maintenant dans un groupe) 227
9 Institution et Implication 238
9.1 La dialectique de l'institution selon Cornélius Castoriadis 243
9.2 L'institution dialectisée selon R. Lourau 244
9.3 L'implicite du champ de l'institution : l'implication 248
9.4 Implication versus engagement : implication réflexive 250
9.5 Conclusion : tenir les trois niveaux ensemble - le nœud borroméen de l'implication . 254
10 L'implication et la complexité 257
10.1 La triade fondamentale de l'implication dans le processus de connaissance 264
11 Le signe peircien et le « recollement » de l'objectivité à la subjectivité 269
11.1 Le signe 270
11.1.1 Signe ou *representamen* ? 274
11.2 La société est informée par les formes dominantes : la détermination Signe-Objet .. 278
11.3 Le recollement des structures objectives et structures subjectives ; la liaison triadique, nœud de l'implication 281
12 La sémiosis 286
12.1 L'action d'un signe ou la sémiosis un processus institutionnel. 289
13 La classification du signe triadique : les trichotomies de l'objet, du signe, de l'interprétant 294
13.1 Le treillis du signe triadique 299
13.2 Le treillis de l'implication 309
13.3 Objet dynamique-Objet immédiat : L'Oi « dans le signe » et l'Od « hors du signe »316
13.4 La trichotomie du processus d'interprétation 319
14 Production et Interprétation de l'implication 323

14.1 Les différentes inférences et les parcours de l'implication 326
14.2 Abduction et transduction 328
14.2.1 Que est-ce qui fait la validité d'un argument abductif ? 330
14.2.2 Le caractère économique de l'hypothèse 332
14.2.3 L'observation et les modes d'inférence 337
CONCLUSIONS : Esquisse méthodologique d'une théorie de l'implication..... 339
INTRODUCTION : Implication trouver la bonne distance 351
15 Le journal lieu des abductions 358
15.1 Historique du journal..... 359
15.1.1 Les idéologues sont les précurseurs du journal de recherche : « Connais-toi toi même » 360
15.2 Définition du terme « journal » 361
15.2.1 Les difficultés du journal : l'indexicalité 363
16 Les vrais faux journaux des doctorants 368
16.1 Les onze cas 369
16.2 Analyse des journaux 374
16.3 Ecrire mon implication : « esquisse pour une auto-analyse » 379
16.3.1 Comment j'ai réalisé cette thèse : restitution de mon implication 379
16.3.2 L'implication temporelle..... 395
16.3.3 Le moment de la thèse, écrire une œuvre ? 396
16.3.4 La lecture des livres..... 398
16.4 Doctorant, « un métier » ? 402
16.4.1 Rite d'institutionnalisation : la soutenance de thèse 403
16.4.2 L'institution et son système de croyance 407
16. 4. 3 La soutenance de la soutenance 408
17 Analyse sémiotique de « Sémiocom » 409
17.1 A la recherche de l'institutionnalisation ?..... 410
17.1.1 Définition de « Sémiocom »..... 413
17.1.2 Les axes de recherche de « Sémiocom »..... 413
17. 2 Analyse sémiotique du groupe « Sémiocom » 426
18 Un exemple de recherche désinstitutionnalisée : la revue Espritcritique 442
18.1 L'exemple d'un réseau instituant « esprit.critique.org », revue internationale de sociologie et de sciences sociales. 443

18.2 Ma rencontre avec Espritcritique 447
18.2.1 La naissance : le moment de la singularité 447
18.2.3 La création d'un site propre 448
18.2.4 La liste de diffusion entre ses membres est créée. 449
18.2.5 La revue rentre en 2001 dans la phase de son institutionnalisation. 450
18.3 La revue est sur la route de l'institutionnalisation 452
18.3.1 Les signes d'une communauté virtuelle 452
18. 4 L'institutionnalisation de la revue avec la création d'une association : l'ADRISS .. 461
18.4.1 Espritcritique et sa muhlmanisation 461
19 Donner forme à l'implication : la restitution 468
19.1 La restitution écrite 468
19.2 Mais que cherchent les chercheurs dans la restitution ? 471
19.2.1 Sa restitution : entre dire et ne pas dire 473
19.2.2 La restitution est une impossibilité institutionnelle 475
19.2.3 La compétence et l'appétence 481
19. 3 L'écriture phéniste de R. Lourau 486
19.3.1 Peut-on mentir ? Ruse dans la restitution ? 488
19.3.2 La censure ou l'auto-censure 489
19.3.3 Le fait scientifique 490
CONCLUSIONS « L'esprit de laboratoire » une méthode pour penser l'implication . 492
20 « L'esprit de laboratoire » 493
20.1 Le pragmatisme peircien 493
20.1.1 Le doute et sa justification : 496
20.1.2 Les croyances 497
20.1.3 La maîtrise de ses croyances et donc de ses implications 502
20.2 Quatre méthodes pour fixer une croyance 503
CONCLUSIONS GENERALES : Quelque chose m'échappe… vers l'autodissolution ? 510
TABLE DES INDEX 532

INTRODUCTION : Ceci n'est pas une thèse...

Dans cette thèse, il s'agit d'abord d'une recherche sur la recherche ; et en même temps la description d'une thèse chemin faisant. Pour ce faire, je rends compte de ce parcours de recherche dans celle-ci. Ce premier point est déjà problématique, car le genre thèse présuppose - au même titre que toute œuvre littéraire se classe dans un genre donné - de respecter un certain nombre de normes, dans les critères de forme, d'argument et de rigueur. Pour les besoins de mon étude, il m'a été impossible d'inscrire cette thèse dans un seul champ disciplinaire. Le chapitre un explique pourquoi. Il m'a aussi été impossible de respecter les normes d'écriture car j'ai souhaité restituer la dimension subjective dans mon écriture, celle-ci apparaîtra en italique.

Cette thèse va porter sur l'implication du chercheur en Sciences de l'Information et de la Communication. Le choix d'un sujet de thèse en Sciences de l'Information et de la Communication qui traite des « logiques implicationnelles du chercheur dans son objet d'étude en Sciences de l'Information et de la Communication »[3], n'est pas sans soulever un certain nombre de questions.

Apparente facilité d'accès au terrain, étant donné mon implication dans celui-ci ainsi que la population observée « les chercheurs » et l'institution de la recherche. Inversement, le sujet est d'autant plus délicat que le thésard porte son regard sur un univers social dont il fait partie. Le danger est alors de ne pas parvenir à s'objectiver, à définir ce qui est soi, dans l'objet d'étude que je suis censée appréhender, décrire.

Dans ce paradoxe du proche et du lointain, notre investigation aura été celle d'une observation participante, mais aussi de l'observation médiatisée pour que l'endotique devienne de l'exotique, ainsi que la tenue d'un journal de recherche. Par observation

[3] Intitulé du sujet tel qu'il a été déposé au fichier central des thèses.

médiatisée nous entendons la participation aux différentes listes de discussion en SIC[4], en sémiotique[5] et en sociologie.

Le premier message concernant ma thèse, la genèse de celle-ci ;

lundi 16 août 1999 09:53 courrier à Robert Marty

Objet : Projet de thèse : la lecture sémio-pragmatique d'une logique de la communication.

Bonjour,

(…) Quand faut-il le rendre ?

Je souhaite avoir votre avis, sur un petit paragraphe qui serait le lien entre le DEA, et les 10 pages de présentation du sujet de thèse.
Ces propos sont-ils trop insidieux ? Pour finir mon travail sur une note optimiste, j'espère comme, s'il était déjà à le faire avoir convaincu le lecteur de la pertinence de la sémiotique de Peirce en Sciences de l'Information et de la Communication.

Robert Marty : c'est en effet une chose qui n'est pas pleinement acquise mais qui n'est pas écartée non plus...

Si c'était le cas contraire, il serait alors encore possible de trouver un point d'accord, car le désaccord est le résultat d'une dérive interprétative de signes.

Robert Marty : Problème de communication : de quel désaccord s'agit-il, entre qui et qui? (j'en ai l'idée, mais ça va mieux en le disant...)

Mais, pour cela faudrait-il être déjà d'accord pour trouver un point commun.

---

[4] Il s'agit de la Sicliste : http : //proto.enssib.fr/divers/sicliste/liste/index.htm dont Vincent Mabillot est administrateur. Cette liste est réservée aux doctorants en SIC.
Mais aussi d'Agoraliste, la liste des Maîtres de Conférence et Professeurs en SIC.

Robert Marty : votre travail commence ici?

Mon travail de thèse creusera ce sillon, en proposant la lecture sémiotique des logiques (mis volontairement au pluriel) de la communication ou une logique de la communication comme une métaphore (au sens peircien) de la sémiotique.

Robert Marty : Pourquoi pas mais cette présentation est par trop allusive. Il faut reprendre la métaphore que vous pressentez en la démontant formellement et surtout justifier que c'est votre objet qui est une métaphore et non l'inverse, car on ne peut dire -a priori- lequel des deux représente l'autre (question de sens des flèches dans le schéma : à justifier très soigneusement!)

Je vais proposer une amorce d'analyse (si vous êtes d'accord sur le sujet de thèse) des 2 premiers chapitres, en montrant la présence masquée de Peirce. Ainsi, je montrerai les emprunts qu'il (Robert Marty : qui est "il" : Watzlawick je pense, vous ne l'avez pas nommé m'obligeant à faire une inférence abductive...) fait à la théorie sémiotique. Mais, je ne serais pas capable dans l'état de mon travail d'expliquer sémiotiquement tout l'ouvrage "une logique de la communication"
(Robert Marty : OK, je ne pense pas qu'on vous le demande puisque c'est un sujet de thèse potentiel...) lors de la soutenance.

Si vous jugez ce sujet sans pertinence pour une thèse (Robert Marty non, mais il faut y voir de plus près, après la lecture de votre mémoire...), j'en prendrai un autre (Structuralisme génétique, Analyse Institutionnelle et sémiotique),
mon mémoire de Dea a amorcé ces pistes.
Robert Marty : Les sujets ne manquent pas; les bons sujets sont plus rares![6]

---

[5] En fait, il s'agit de deux listes ; une interne au groupe de recherche de l'Université de Perpignan sous la direction du professeur Robert Marty, « semiocom » diminutif de sémiotique et communication et l'autre ouverte sur les débats en sémiotique peircienne.

[6] *Quatre mois après mon inscription en thèse, une défection dans une charge d'enseignement en première année de sociologie, me conduit à prendre la suite au pied levé. Ainsi le 14*

La sociologie bourdieusienne met l'accent sur le poids sociologique des contraintes objectives, leur déterminant dans les conditions de production et d'émergence de la recherche. Il est aussi important de prendre en compte les préoccupations vécues par des individus, la singularité et la particularité, bref l'indéterminisme lié à la complexité humaine.

La réintroduction par Edgar Morin de la conflictualité permet d'introduire l'inconnu dans l'acte de recherche. « […] la connaissance scientifique se développe dans la pluralité conflictuelle entre théories et visions du monde » (E. Morin, 1998, p. 42), pas seulement dans des conflits institutionnels pour obtenir des postes, mais aussi et surtout dans des affrontements idéologiques.

---

février 2000, je commence mon premier cours sur les méthodologies d'investigation. Mon sujet de thèse est encore très vague, je voulais travailler sur l'implication du chercheur, mais sans grande précision. Dans mon cursus antérieur, maîtrise de sociologie et DEA d'information et de communication, je n'avais pas abordé directement cette problématique. Ces travaux dirigés vont peut-être me permettre de clarifier mon sujet de recherche. C'est alors, qu'il m'est apparu de la plus haute importance de leur parler de la difficulté du terrain, d'y entrer, de se faire accepter, de l'observer, de le retranscrire. A la rentrée 2000-2001, je me voyais attribuer un autre enseignement « théories sociologiques contemporaines » celui-ci me conduisit à m'interroger sur le positionnement épistémologique d'une recherche.

« Je me suis efforcé de décrire le monde, non pas comme il est mais comme il est quand je m'y ajoute, ce qui, évidemment, ne le simplifie pas » (Jean Giono, 1979, p. 57).

Situation problématique

Si les séparations classiques sujet/objet, observateur/observé, objectivité/subjectivité n'ont plus lieu d'être pour les sciences humaines[7], alors la notion d'implication devient indispensable pour penser la tache du chercheur. Le rapport du chercheur à son objet d'étude dans l'acte de connaissance est dominé par deux couples de concepts intimement liés : distanciation et implication d'une part, explication et compréhension d'autre part. Dans l'explication causale, le chercheur dispose d'une panoplie complète d'instruments qui lui permet une objectivité totale à l'égard du sujet étudié. Dans la compréhension, la relation entre le chercheur le sujet étudié repose sur la prééminence du vécu du sujet, intersubjectivité constitutive de la recherche, relation entre chercheur incarné et sujet vivant. L'explication propose une connaissance analytique bâtie à l'aide de formalismes bien définis et de moyens quantitatifs ouvrant sur des possibilités de réfutabilité et de falsifiabilité. Elle présuppose la distanciation du chercheur, garante d'une attitude critique et objective. En revanche, dans la vision compréhensive c'est la totalisation, la connaissance synthétique atteinte par les voies subjectives du vécu personnel et de l'empathie qui domine. Elle présuppose l'implication du chercheur, garante de la précision et de l'exhaustivité du savoir. La science positive s'est bâtie (Descartes) sur l'explication et l'idéal de la connaissance scientifique a été incarné par le déterminisme absolu « tel effet - telle cause » du grand physicien Pierre Simon de Laplace. « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent (…) embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien

[7] Pour nous, Sciences Sociales et Sciences Humaines signifieront la même chose, car en accord avec Jean Piaget ; « la distinction n'aurait de sens […] que si l'on pouvait dissocier en l'homme ce qui relève des sociétés particulières dans lesquelles il vit et ce qui constitue la nature humaine universelle. » (J. Piaget, 1970, p.16) Piaget leur donne même une troisième appellation sciences « nomothétiques » (J. Piaget, 1970, p. 17) car ces disciplines cherchent à dégager des lois de fonctionnement de la société selon une vision historique, diachronique.

ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux » (R. Blanché, 1969, p. 145.) » Ainsi l'évolution du monde est entièrement prédictible pour la science.

Cependant, de nos jours, on parle de Sciences Exactes et Expérimentales ou « Sciences dures » et de Sciences Humaines et Sociales ou « Sciences molles ». Chaque monde semble clos sur lui-même. Devant le succès des Sciences « dures », les Sciences « molles » ont été tentées d'importer leurs méthodologies le plus souvent de façon aveugle en oubliant notamment de réviser à cette occasion la position du chercheur vis-à-vis de l'objet de connaissance. Cela a engendré le développement de la démarche explicative dans les Sciences Humaines et la transformation du sujet en objet. Du même coup le savoir s'est atomisé en disciplines. [8]

En réaction, à cette évolution des Sciences Sociales, nous avons vu apparaître des courants post-modernistes fondés sur la compréhension. Leurs tenants ont au départ pour hypothèse qu'il n'existe pas de « vérité » connaissable. C'est alors que commence la crise du fondement de la connaissance scientifique.

Popper démontre que la vérification n'est pas suffisante pour assurer la scientificité d'une théorie. Une théorie ne peut être considérée comme scientifique que si elle est réfutable. Il y aura toujours une expérience qui viendra invalider la théorie, le propre d'une théorie est dans le « faillibilisme ». L'induction devenait insuffisante comme preuve logique, puisque la vérification empirique devenait incertaine. Mais, il restait encore à la science la logique déductive. Or celle-ci allait être remise en cause avec le théorème de Gödel. « Dés lors, ni la vérification empirique ni la vérification logique ne sont suffisantes pour établir un fondement certain à la connaissance » (E. Morin, 1986, p. 15). Thomas Kuhn montre que le développement de la science n'est pas un processus continu mais qu'il s'effectue par une série de ruptures, par l'alternance de périodes de « sciences normales » et de « révolutions » (T. Kuhn, 1972). La science n'est plus alors appréhendée comme une accumulation continue de progrès.

[8] J. M. Berthelot (2004, p. 253) « La culture scientifique et intellectuelle semble aujourd'hui jouer en permanence sur deux scènes : celle de la spécialisation et de la bureaucratie, où se nouent les carrières, se construisent les réputations, se gagnent les crédits, se forgent et se transmettent les éthos disciplinaires et professionnels […]. »

« Quelque chose nous échappe » telle est la leçon que l'épistémologie moderne tire du théorème de Kurt Gödel. Jusqu'au début du XXème siècle les mathématiciens étaient persuadés qu'on pouvait, prouver toutes les vérités mathématiques par déduction. Gödel a démontré en 1931 deux résultats mathématiques :

Il se peut que dans certains cas, on puisse démontrer une chose et son contraire.

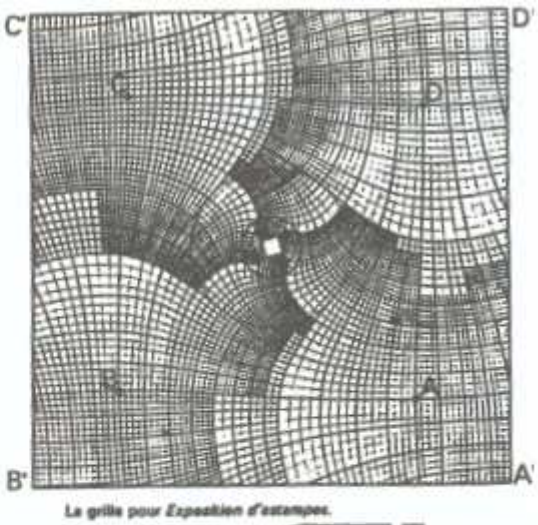
Il existe des vérités mathématiques, qu'il est impossible de démontrer.

Le plus célèbre de ces résultats est le second, qu'on appelle théorème d'incomplétude de Gödel.

«… Aucune théorie ne peut apporter par elle-même la preuve de sa propre consistance et que l'autodescription complète est logiquement impossible. La consistance implique alors l'incomplétude et la complétude ne peut-être obtenue qu'aux dépens de la consistance (J.F Lambert) : là aussi, quelle évolution » (T. Magnin, 1998, p. 22). Sous un autre registre Ludwig Wittgenstein démontre qu'il y a une part d'indicible « ce qui se montre » dans le langage, la structure de celui-ci ne peut être décrit dans le langage. Pour le philosophe l'indicible est « ce qui se montre », à la différence de ce qui se dit qui est du domaine de la science. Ainsi, l'analyse logique que Wittgenstein a fait des rapports entre la langue et la pensée d'une part et la réalité de l'autre débouche sur une prise de connaissance de la relativité des facultés cognitives. Il a établi qu'il reste toujours un reliquat indicible qui est seulement visible. Gödel et Tarski « montrent qu'il n'y a de certitude logique qu'à de bas niveaux de démonstration, et même ces bas niveaux peuvent comporter des pièges, comme le montre le paradoxe du Crétois » (E. Morin, 1999, p. 146). L'introduction « de contradiction et d'incertitude peut se transformer en gain de complexité ; c'est dans ce sens que la limitation apportée par la physique quantique à la connaissance déterministe/mécaniste se transforme en un élargissement complexificateur de la connaissance, et prend un sens pleinement épistémologique » (E. Morin, 1999, p. 148).

Le tableau de Escher « Exposition d'estampes » est une représentation iconique de cette idée d'incomplétude. Elle met en scène la place de l'observateur dans la théorie quantique.

M. C Escher, Exposition d’estampes, lithographie, 1956



La grille pour *Exposition d'estampes.*

Le tableau représente un homme qui regarde un tableau dans lequel se trouve une ville où se trouve la galerie où se trouve le tableau qu'il regarde... « Cette œuvre est une allégorie du théorème de Gödel, des phénomènes d'auto-organisation, de non linéarité, et du statut de l'observateur. Du fait de la place de l'homme dans le tableau, au centre de celui-ci se trouve ... un trou... d'incomplétude » (T. Magnin, 1998, p. 27). Le trou est le maillon central entre toutes les échelles, il est ce quelque chose qui nous échappe dans toute représentation...dans toute connaissance. Ce qui illustre parfaitement le problème de la complexité dans la science contemporaine, la question de la signification. Faire des théories, c'est aussi reconnaître ce qui nous échappe, parce que l'on regarde la nature complexe avec le regard du scientifique qui fait partie lui même de cette nature qu'il analyse... Ce trou est un miroir qui renvoie le scientifique à se poser des questions sur lui même... L'auteur a inscrit dans ce trou sa signature, une belle manière de signifier l'importance capitale de l'homme dans la science. La raison prend conscience de ses limites dans l'appréhension du réel. Certains s'empressent malheureusement de boucher le trou en appelant la religion, la main de Dieu comme fondateur. En accord, avec T. Magnin ; « Plutôt que de chercher coûte que coûte à approcher Dieu sur le terrain de la science, il paraît plus prometteur de revenir à l'homme lui-même, comme l'aventure scientifique elle-même nous y invite (« qui es-tu, toi homme-observateur ? ») » (T. Magnin, 1998, p. 34). Si Peirce ne disposait pas des outils modernes de la théorie moderne de Church, Turing et Godel, la notion de probabilité est au cœur de la pensée peircienne. « En, outre, l'idée que la connaissance n'a pas besoin de commencer par un fondement au sens épistémologique traditionnel a rarement reçu plus magnifique expression que dans la métaphore par laquelle Peirce a décrit le « sol » sur lequel se tient la science comme du « sable mouvant » : « Elle ne se tient toujours pas au fondement du fait. Elle marche sur du sable mouvant, et peut seulement dire : ce sol semble tenir pour l'instant. Je reste ici jusqu'à ce qu'il commence à se dérober » (C. Chauviré, *et alii*, 1995, p. 101). Une parenthèse d'Hilary Putnam à la suite de ce paragraphe : (notons la suggestion que la science ne « bougerait » jamais si elle ne « marchait pas sur du sable mouvant » !) Ainsi, la confrontation de la science et du réel fait avancer la connaissance, mais celle-ci est incertaine. E . Morin vient quelques années plus tard en écho à Peirce en employant une métaphore qui rejoint celle de Peirce « A la place du fondement perdu, il n'y a pas le vide, mais une « vase » (Popper) sur laquelle s'élèvent les pilotis du savoir scientifique, une « mer de boue sémantique » (Mugur-Schachter) à partir de quoi émerge le concevable » (E. Morin, 1986, p. 16).

La science n'a pas de fondement certain « Pas de socle de certitude. Pas de Vérité fondatrice. » Car elle porte des « ombres, des zones aveugles, des trous noirs » (E. Morin, 1986, p. 15-16). Il faut renoncer à la complétude et l'exhaustivité tel sera le terreau sur lequel vont se développer les thèses le courant compréhensif.

La compréhension, en incluant le chercheur, particularise et « intimise » un savoir dès lors peu communicable, difficilement réfutable et encore moins falsifiable (croyances, « sciences » non fondées en raison comme l'astrologie par exemple, etc.…).

Le complémentarisme illustre ce propos. Selon la thèse de cette école de pensée, la science ne peut que produire un savoir partiel, fragmentaire… Le complémentarisme permettrait de dépasser ce savoir partiel et fragmentaire. Cette épistémologie a trouvé sa formulation dans les écrits de Georges Devereux. « […] Un phénomène humain qui n'est impliqué que d'une seule manière n'est pour ainsi dire, pas expliqué du tout » (G. Devereux, 1983, p. 13).

L'approche de Devereux commence par un postulat ontologique. Les objets de la connaissance dans les Sciences Sociales ne sont ni des choses, ni des cobayes de laboratoire mais des individus humains. Le chercheur se doit de les respecter et de prendre en compte cette condition humaine afin de réintroduire « l'affect dans la recherche » en le substituant au voyeurisme scientifique, qui exile l'observateur […] du sein de l'humanité » (G. Devereux, 1980, p. 223).

La réintroduction de l'humain dans sa dimension affective tant du point de vue de l'observateur que de l'observé est le cheval de bataille de G. Devereux. Devereux part du postulat que l'être du chercheur ou du sujet de recherche est angoissé[9], l'angoisse est alors le point de départ de toute étude.

Cette épistémologie complémentariste est caractérisée par trois fondements : la spécificité disciplinaire, le principe de non simultanéité et le principe de destruction.

[9] Voir la première partie du livre de G. Devereux, 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion, Paris, p. 82-125.

La spécificité disciplinaire entraîne une parcellisation du savoir. Aussi, est-il préférable d'avoir recours à deux disciplines, qui vont alors permettrent une double appréhension du phénomène.

Ce double regard sur l'objet « récuse inconditionnellement toute « interdisciplinarité » du type additif, fusionnant, synthétique, ou parallèle », mais propose de respecter le principe propre à chaque discipline. Le cloisonnement disciplinaire est non seulement incapable de restituer la complexité de l'objet, pire encore il le mutile parce qu'il occulte fondamentalement la façon dont l'objet est constitué. C'est-à-dire aussi les présupposés philosophiques qui guident la recherche. Les questions essentielles qui peuvent se poser rompent alors avec l'habitus universitaire du cloisonnement. En occultant une perspective plurielle qui donne la richesse de l'objet, le morcellement disciplinaire anéantit la réalité dans une représentation qui n'a plus rien à voir avec cette réalité.

C'est alors que l'on peut appeler le complémentarisme[10] qui ne signifie pas la fusion voire la confusion entre les disciplines. Il cherche à distinguer l'originalité irréductible de chacune des disciplines en refusant les réductionnismes de tous ordres (1er principe). Le complémentarisme comporte un second principe celui de la non-simultanéité des interprétations. Il serait impossible d'étudier dans le même temps un fait en terme communicationnel, sociologique et sémiotique…. La pluridisciplinarité complémentariste recourt au contraire à un examen successif des différentes dimensions de l'objet étudié. G. Devereux explique ainsi son principe : « Du point de vue psychologique, la sorcière Mohave Sahaykwisa était l'autodestructrice. Du point de vue culturel, en tant que sorcière Mohave réputée, elle était dans l'obligation d'inciter quelqu'un à la tuer. Psychologiquement parlant, elle était suffisamment autodestructrice (motif opérant) pour inciter quelqu'un à la tuer, même en l'absence de cet impératif culturel (motif instrumental). Sociologiquement parlant, elle était une sorcière Mohave suffisamment efficace (motif opérant) pour avoir incité quelqu'un à l'assassiner même si elle n'avait pas été, aussi, autodestructrice (motif instrumental). Pour le psychologue, l'impératif culturel déterminera la manière dont elle déclenche son propre meurtre. Pour le sociologue, c'est son autodestruction qui déterminera la manière dont elle mit à exécution l'impératif culturel ordonnant son assassinat » (G. Devereux, 1980, p. 447).

[10] Voir le site sur le complémentarisme : http://assoc.wanadoo.fr/geza.roheim/html/complemt.htm

Cet exemple illustre le caractère épistémologique complémentaire des deux approches et l'impossibilité épistémologique de tenir deux discours en simultané. L'ethnologue s'est longuement penché sur le rapport de complémentarité entre la psychologie (compréhension individuelle) et la compréhension socio-culturelle (collective) d'un phénomène humain donné en montrant l'exclusion réciproque. Devereux nous dit dans cette citation qu'il est possible d'analyser un fait de deux façons différentes ; ce qui trouve son origine dans la physique du quanta, à travers l'élaboration par Heisenberg du « principe d'incertitude » et sa généralisation par Bohr. Pour décrire une particule, en physique quantique on utilise onde et corpuscule même si le caractère ondulatoire et corpusculaire s'excluent l'un l'autre. Elle ne peut pas être à la fois onde, un champ qui s'étend sur un grand espace et corpuscule, une substance enfermée dans un petit espace. La complémentarité, la continuité et la discontinuité vont pouvoir être étudiées de concert. Bohr va essayer de mettre la lumière sur la compréhension du caractère complémentaire de ces antagonismes. Comment concilier les deux sachant que deux particules sont émises ensembles et dites non séparables. « En jouant des deux images (onde-corpuscule par exemple), en passant de l'une à l'autre et en revenant à la première, nous obtenons finalement l'impression juste sur l'étrange sorte de réalité qui se cache derrière nos expériences atomiques » (W. Heisenberg, 1972, p. 144).[11] La description des particules élémentaires comme l'électron nécessite l'utilisation de notion « contradictoire » ou « antagoniste ». Cet extrait au sujet de la pensée dialectique chez Bohr en est un exemple : Un étudiant décrit ses difficultés pour trouver un emploi : « Mes spéculations sans fin m'interdisent d'arriver à quoi que ce soit. Qui plus est, j'en viens à penser à ma propre pensée de la situation où je me trouve. Et même, je pense que j'y pense, et je me scinde en une suite infiniment régressive de « moi » qui se scrutent les uns les autres. Je ne sais sur quel « moi » me fixer, comme étant le « moi » effectif, et, de fait, au moment même de m'arrêter à l'un d'eux, il est encore un autre « moi » qui s'y arrête. Je m'y perds, et j'en ai le vertige, comme à plonger du regard dans un abîme insondable, et je retire de mes méditations une migraine abominable. » Et l'étudiant d'ajouter : « L'esprit ne peut aller de l'avant, qu'il ne suive une certaine direction ; mais, avant même de la suivre, il faut bien qu'il l'ait déjà pensée. Donc, on a déjà pensé toute pensée, avant de l'avoir pensée. Si bien que chaque pensée, qui semble l'affaire d'un instant, suppose déjà une éternité. Il y a là de quoi me rendre fou.

[11] Un site très complet sur le principe d'Heisenberg et de Bohr http://www.astrosurf.com/lombry/quantique-ondulatoire2.htm

Comment donc aucune pensée pourrait-elle naître, puisqu'elle a dû exister avant d'être engendrée ? (...) L'intuition de l'impossibilité de penser comporte elle-même une impossibilité, dont la reconnaissance implique à son tour une contradiction qui se dérobe à l'explication » (N. Bohr, 1963, p. 13). Le fait de complémentarité dans cette citation se trouve dans le fait de « penser une pensée » et de « penser à la pensée ». Ils sont complémentaires parce qu'ils s'excluent.

L'observateur doit être inclus dans l'observation, l'on ne peut l'extraire. L'homme n'est plus au centre de l'univers, il est dans son objet d'étude et non plus au-dessus de celui-ci. « Ce principe affirme qu'il est impossible de déterminer (mesurer) simultanément et avec la même précision la position et le moment d'un électron. En effet, plus nous mesurons avec précision la position de l'électron (à un instant donné), plus notre détermination de son moment devient imprécise – et inversement, bien entendu. Tout se passe donc comme si c'était l'expérience à laquelle on l'assujettit qui « force » l'électron à avoir une position, soit un moment précis. » (G. Devereux, 1983, p. 21.) Un nouveau mode de description de l'expérience est indispensable.

Pour ce faire, il est indispensable de coupler condition d'expérience et appareil conceptuel pour dépasser le paradoxe. Ces conditions de la physique quantique sont les mêmes que celle des sciences humaines, il m'est impossible d'être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'objet, nous sommes ici dans une situation d'exclusion réciproque. Le chercheur est comme cet électron que l'expérience de son objet force à un principe de non simultanéité. Il ne peut pas participer à l'objet et avoir une position de chercheur objectif.

Dans les sciences humaines, il y a une complémentarité entre l'observateur et l'observé, transfert et contre-transfert circulaire de l'un sur l'autre. L'objet étudié se trouve en situation dialectique avec le chercheur. Ce n'est pas l'être de mon objet que je perçois mais un produit de mon observation. Le principe de destruction que développe Devereux peut s'appliquer ainsi à l'implication. Si par exemple, j'essaie de m'observer en tant que chercheur impliqué dans une thèse et en train de restituer par écrit mon implication. J'essaie de voir à quel moment une idée m'apparaît. Ce que je peux alors observer c'est l'absence d'idée dans ma conscience, le passage du non-être à l'être impliqué ne se dévoile pas. Je n'ai pas accès à l'instant constituant. Le principe de destruction ne s'applique pas seulement aux expériences conduites en laboratoire. Quand la pensée tente de se penser en pensant, elle ne perçoit que

l'absence de pensée. Autrement dit penser son implication au moment où l'on s'implique engendre une absence d'implication, d'où la nécessité de tenir un journal de recherche. Mon journal est composé de mes correspondances et de mes notes lors des réunions de notre groupe de recherche. Dans cette étude, je suis à la fois sujet de connaissance et objet de ma propre connaissance.

Aussi, mêlerai-je à mon document de thèse, les bribes les plus significatives du journal de recherche porteuse de mon implication dans cette recherche. Ainsi le lecteur pourra s'impliquer lui aussi au deuxième ordre ; il aura de ce fait la possibilité de se reconnaître comme partenaire dans la construction du sens en analysant pour son propre compte ma propre implication à travers le contenu de mon journal de recherche.

Le complémentarisme introduit en plus l'idée que le chercheur est dans une double posture : en tant qu'individu singulier et en tant que chercheur appartenant à une institution de recherche. Ce qui permet de réintroduire l'implication dans la recherche et qui fonde la question ontologique des objets de connaissance et transcende toutes les disciplines, l'indispensable prise en compte de la subjectivité, l'essence de la recherche dans la relation du sujet cherchant aux objets de sa recherche. L'implication comme fondement de l'acte de chercher où le chercheur et son objet d'étude doivent être perçus comme un être vivant subjectif avant d'être un attribut ou un sujet déterminé. L'étymologie du mot implication résume à elle seule ce débat. Le mot implication est construit à partir de préfixe « in » et du verbe latin plicare qui signifie plier. La terminaison « tion » indique une action, un mouvement.

La définition logique et mathématique est celle de la relation entre deux propriétés telle que l'exactitude de la première entraîne celle de la seconde. A implique ($\Rightarrow$) B veut dire que A et B sont liés par nécessité. Vient alors se poser la question de la nature de cette relation, est-elle d'inclusion, de subordination, d'exclusion ?

En termes juridiques, on est impliqué dans une « affaire ». Ici, il y a la nécessité d'un tiers pour mener l'enquête, pour désigner le coupable. La forme passive de cette implication élimine l'intentionnalité de son auteur.

J. Ardoino retrace l'étymologie de l'implication en soulignant son opposition à l'explication. L'implication (im-plication) s'oppose à l'explication (ex-plication) dans le

processus de la connaissance. Ex-plicare et im-plicare ont la même racine latine plicare, plier, replier. « L'opération de connaissance, elle-même, est suggérée par l'action de plier, c'est-à-dire d'organiser et de transformer volontairement, artificiellement […] un matériau pour le rendre intelligible » (J. Ardoino, 1983, p. 21).

Les sens originels d'expliquer sont : déployer, dérouler, développer ; étaler, étendre et aujourd'hui entendre, rendre clair. Pour impliquer cela donnera : enlacer, entrelacer, envelopper, embarrasser, gêner et en adjectif compliqué, embrouillé, confus. Il est intéressant de noter que l'étymologie de l'implication rejoint celle de la complexité, complexus : ce qui est tissé ensemble « Le complexe, c'est ce qui est tissé ensemble y compris ordre/désordre, un/multiple, tout/partie, objet/environnement, objet/sujet, clair/obscur » (E. Morin, 1999, p. 163).

L'explication renvoie à déplier, mettre à plat, déployer linéairement. Cette mise à plat détruit le pli, pour lisser la surface et présenter un objet sans aspérité.

Inversement, « l'implication ne peut, quant à elle, se penser que dans la temporalité, par rapport à l'histoire, au vécu, à différentes formes de mémoire, parce qu'elle est de l'ordre du replié (sur soi) » (J. Ardoino, 1993, p. 5). La pliure, il dira en note de bas de page (J. Ardoino, 1993, p. 21) est liée au temps et à l'espace. Il est alors question non pas d'explication mais d'explicitation. Jacques Ardoino poursuit en disant qu'expliquer renvoie à extériorité (mettre à plat dans un espace concret) et intériorité à implication (pliage en dedans dans un espace réduit). Le couple explication-implication s'inscrit dans le dualisme intérieur, extérieur. Mais il n'est pas possible de tracer un axe symétrique entre ces deux concepts car leur relation est dialectique. Il faut dépasser les injonctions du mode de connaissance subjectiviste et objectiviste.

Appréhender l'implication comme un phénomène total

Nous avons appréhendé l'implication selon un point de vue total comme une totalité transversale dans le processus de recherche. Nous allons essayé d'en cerner sa complexité, en tant que phénomène social total ; « Dans ces phénomènes sociaux « totaux », comme nous proposons de les appeler, s'expriment à la fois et d'un coup toutes sortes d'institutions : religieuses, juridiques et morales - et celles-ci politiques et familiales en même temps ; économiques - et celles-ci supposent des formes particulières de la production et de la

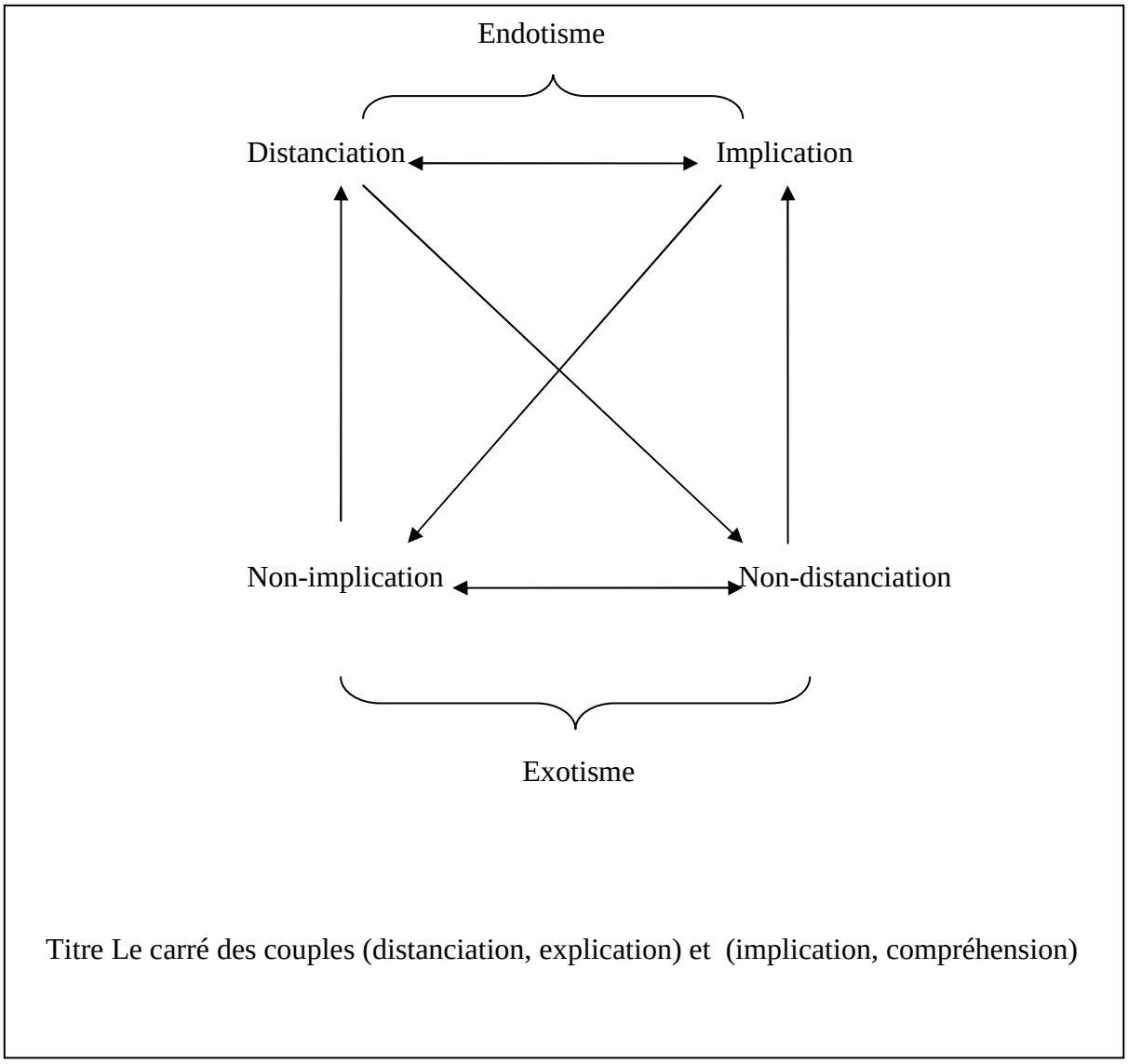
consommation, ou plutôt de la prestation et de la distribution ; sans compter les phénomènes esthétiques auxquels aboutissent ces faits et les phénomènes morphologiques que manifestent ces institutions » (M. Mauss, 1993, p. 147).

Il est important de souligner dans la définition de Mauss, la mise en exergue de la notion d'institution. Là aussi nous nous attacherons à définir l'institution du point de vue de l'implication.

La relation entre le chercheur et son objet de recherche est avant tout une relation subjective d'où la nécessité d'une approche compréhensive et d'avoir recours à une interrogation ontologique, qui interroge l'être en tant que tel, dans sa totalité, dans sa singularité, et dans sa particularité.

La distanciation associée à l'explication d'une part et l'implication associée à la compréhension d'autre part apparaissent comme deux pôles opposés dans le processus d'élaboration de la connaissance. Si dans les Sciences Exactes on conçoit que l'explication domine il n'est pas requis dans les Sciences Sociales, ni de singer la démarche explicative ni de se cantonner dans une attitude uniquement compréhensive. Nous proposons une formalisation provisoire de cet écueil dans l'activité cognitive au moyen du « carré sémiotique » de Greimas.

En effet, le carré permet de saisir les couples (distanciation, explication) d'une part et (implication, compréhension) d'autre part d'un même mouvement de pensée en tant que catégorie sémantique de l'endotisme :



Titre Le carré des couples (distanciation, explication) et (implication, compréhension)

Les Sciences Exactes se situent « à gauche du carré » et le théorème de Gödel, par exemple, a montré les limites de l'explication. En revanche le savoir produit est aisément communicable, restituable puisqu'il est mathématisé et donc universel. La discipline la moins impliquée semble être l'astronomie. L'astronome ne subit pas les effets de l'objet qu'il étudie et n'exerce pas d'effet sur lui. La discipline la plus impliquée est l'ethnologie, où le chercheur doit partager le quotidien avec la formation sociale qu'il étudie.

Les Sciences Sociales qui sont marquées principalement par la singularité de l'expérience, génèrent a priori des doctrines « informes » c'est-à-dire un savoir dont la forme n'est pas connue ou reconnue. Elles se situent, par nature pourrait-on dire, à l'opposé des Sciences Exactes, à la droite du carré. Une doctrine informe est difficilement communicable par défaut d'universalité notamment et surtout au niveau de la restitution du savoir. L'affaire

Sokal[12] en est une belle illustration. En réaction à cette affaire Jacques Bouveresse, (Le Monde de l'éducation, n° 255, 1998) va affirmer qu'il faut un langage philosophique conçu sur le modèle du langage mathématique, combattre, les emprunts abusifs de terminologie, faire la police au pouvoir séducteur des mots pour leur préférer leur rôle désignatif et logique.

En Sciences Sociales l'expérimentation telle que les sciences de la nature l'entendent est impossible. Par expérimentation, j'entends l'observation de la modification d'un phénomène en faisant varier librement des facteurs. Il est impossible de soumettre des êtres humains à n'importe quelle expérience. Le problème des Sciences Sociales comme celui de la biologie, des sciences du vivant est la mesure des faits étudiés sachant que l'on ne possède pas d'unité de mesure.

De plus, dans les Sciences Sociales la mise à distance est encore plus problématique car le chercheur est un être social. Il est pris à la fois dans sa propre subjectivité et dans celle de la plupart des objets de sa recherche, se trouvant devant l'impossibilité de nier son être au monde, de s'abstraire de la réalité.

Il convient ainsi de distinguer pour ces disciplines : le sujet égocentrique du sujet décentré. Le sujet individuel (le moi) sujet égocentrique produit des déformations, source de subjectivité et le sujet décentré « qui coordonne ses actions entre elles et avec celle d'autrui, qui mesure, calcule et déduit de façon vérifiable par chacun et dont les activités épistémiques sont donc communes à tous les sujets… » (J. Piaget, 1970, p. 46). L'observateur est impliqué dans le phénomène qu'il observe et en même temps il modifie aussi l'objet observé. La frontière entre le sujet égocentrique et épistémique est floue.

Ce qui nous amène à la problématique suivante : quelles sont alors les conditions d'objectivité d'une production de connaissance entachée par l'implication du chercheur ? Ses transferts et contre-transferts sont autant de « bruits » qui participent du fait social observé. Il doit les intégrer dans son dispositif pour essayer de se comprendre lui même en tant qu'observateur. En conséquence, dans les Sciences Sociales la pertinence du propos dépend de la maîtrise de la catégorie sémantique distanciation-implication. Le débat se situe dans la

[12] Un professeur de physique fait accepter la publication d'un faux article dans une revue d'Etudes culturelles.

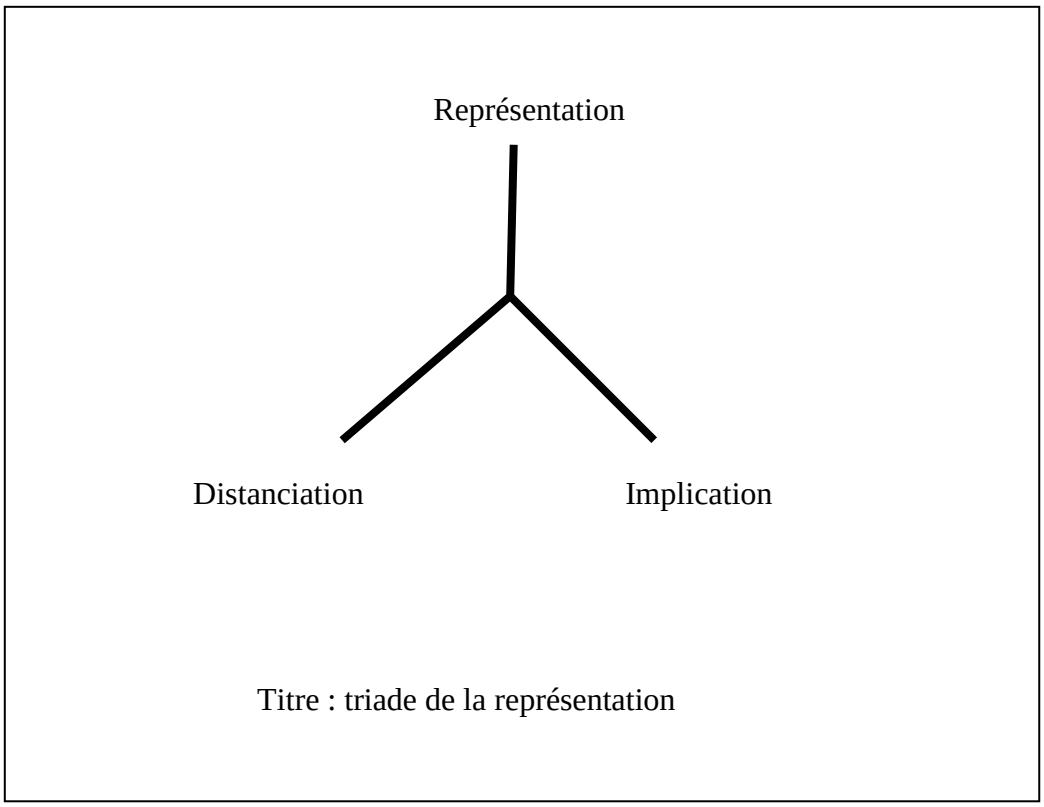
L'article pose le problème de la circulation, de l'influence, de la communication des faits scientifiques. Voir à ce sujet le livre d' Yves Jeanneret, 1998.

conception de l'implication, de la connaissance scientifique, plus problématique pour les sciences humaines où l'objet et le chercheur évoluent dans un monde vécu.

Pour ne citer que les exemples d'implications totales les plus connues ; Carlos Castaneda est contraint par son terrain de s'initier à Mescalito, au culte du Peyolt de fumer des plantes hallucinogènes que le sorcier Don Juan lui prépare. Jeanne Favret Saada qui devient malgré elle, sorcière (J. Fabret Saada, 1985). Dans ces deux exemples, c'est encore la question de la distanciation qui se pose.

La distinction entre être et être représenté que propose la sémiotique, est fondamentale dans cette problématique car elle est sous la dépendance du couple distance et implication.

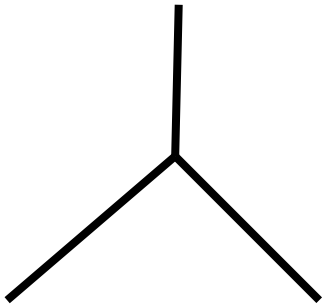
Le binarisme du carré présente un écueil, il ne nous permet pas de prendre en compte la représentation. Pour dépasser cette aporie, nous devons faire appel à un troisième terme qui est l'union de la distanciation et de l'implication : la représentation.



Titre : triade de la représentation

L’exergue de notre introduction générale est l’illustration de cette triade fondamentale. « Je me suis efforcé de décrire le monde, non pas comme il est mais comme il est quand je m'y ajoute, ce qui, évidemment, ne le simplifie pas » (Jean Giono, 1979, p. 17).

La représentation du monde selon Jean Giono



Le monde Jean Giono

Titre : triade de la représentation du monde selon J. Giono

C'est l'élément tiers la représentation du monde selon Jean Giono qui permet de passer de la dyade (le monde, les objets extérieurs) à l'individu qui perçoit le monde, Jean Giono. Le monde est l'objet d'expérience cause de perception par Jean Giono qui va alors rendre présent à l'esprit de l'écrivain un autre objet, distinct de l'objet directement perçu et absent du champ actuel de l'expérience ; la représentation du monde. Jean Giono est dans le monde et hors du monde, il s'ajoute au monde, au moment de nous restituer son voyage, ce qui implique qu'il le regardait de l'extérieur.

« On peut alors raisonner apparemment sur des éléments tridimensionnels mais les opérations de l'esprit portent en fait sur des objets de l'espace à trois dimensions ». Robert Marty ajoute quelques lignes plus loin « Rapportée au rapport entre la triade et la dyade, cette observation générale nous assure que toute forme linéaire, dés lors qu'elle est saisie par un esprit et c'est le cas de tout objet existant) est de facto incorporée dans une triade. » (R. Marty, La dimension perdue de Roland Barthes, 2003, en cours de publication)

Cette métaphore montre le caractère triadique d'une situation d'observation empirique. Le caractère cognitif triadique des Sciences Sociales justifie l'emploi de la sémiotique. Aussi le projet de cette thèse est le suivant : un savoir est une représentation d'une région du réel ou

d'un objet par un chercheur collectif (collectif car il représente une institution, c'est un « en tant que ») qui détermine la ou leur connexion entre cette classe et sa représentation selon sa pratique de la distanciation ; objet de connaissance – implication.

Cette thèse est composée de trois chapitres ; état de l'art de l'implication dans les Sciences de l'Information et de la Communication, en Sociologie de la Communication et Sémiotique, modélisation sémiotique de l'implication et enfin l'implication restituée : entre dire et ne pas dire.

Dans le premier chapitre comme le titre l'indique, il sera question de faire l'état des lieux du concept d'implication dans les trois disciplines suivantes : les Sciences de l'Information et de la Communication, la Sémiotique, la Sociologie de la Communication. Pour ce faire, nous poserons la question suivante dans ce chapitre : que peuvent s'apporter ces trois disciplines ?

La sémiotique, la communication et la sociologie de la communication sont trois disciplines qui appartiennent aux SIC « Les « sciences de l'information et de la communication », 71ème section du Conseil National des Universités.

Les divers ouvrages et revues[13] de communication témoignent d'une grande diversité sous l'appellation communication. On y trouve de la communication médiatisée et surtout des études au sujet de la télévision, de la publicité, certains se concentrent sur la dimension sociale et anthropologique de la communication. Ce sont eux que nous retiendrons, pour les raisons évoquées ci dessus.

Dans l'introduction d'un récent ouvrage (P. Cabin, 1998), au sujet de l'état des savoirs des SIC, nous pouvons lire les interrogations suivantes : « Les « Sciences de l'Information et de la Communication », (SIC) existent-elles ? Les SIC ont-elles une unité ? Existe-il une pensée communicationnelle ? » (P. Cabin, 1998, p. 11) Les réponses apportées ne sont pas convaincantes tant dans l'objet étudié que dans sa méthode : « Le terme « Sciences de la Communication et de l'Information » est une appellation récente qui renvoie à des disciplines et à des objets d'étude divers. Parmi les disciplines impliquées figurent la linguistique, la

[13] Une enquête (JEANNIN Philippe, Université de Paul SABATIER de Toulouse, Ministère de la Recherche, Direction de la recherche) compte 263 revues classées en Infocom sur le plan international, au niveau français on en compte 40.

sociologie des médias, les sciences cognitives, les sciences politiques, la psychologie, la sémiologie, l'anthropologie...

Les domaines étudiés ? Ce sont le langage, la rhétorique, les médias, la communication non verbale, les nouvelles technologies de l'information, la publicité, la communication Politique... bref, tout ce qui peut être rassemblé sous le terme de communication. »

De même, le programme d'un colloque de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (SFSIC) soulevait le problème de « la parcellisation », « hyperspécialisation des scientifiques » à tel point qu'il « devient impératif, en contre point, de maintenir et de développer un fond de culture commune, de lutter contre la « babélisation » de la discipline en s'accordant pour le moins sur le langage et sur le corpus minimum de références conceptuelles et théories » (D. Bougnoux et P. Rasse, 25 et 26 Mars 2002 à Nice). Face à tant de diversité, le chercheur en communication se trouve en pleine confusion ; « En effet, tout chercheur consciencieux se pose, à un moment donné de sa recherche, les questions de savoir si son objet d'étude est bien du domaine des SIC, s'il aborde cet objet d'un point de vue pertinent par rapport à cette « inter-discipline » et s'il utilise des méthodes, non seulement appropriées, mais aussi le maintenant « dans le champ » des sciences info-com » (A. Mucchielli, 2000, p. 11). Mais aussi quelles théories, quels concepts, quelles méthodes, peut-il emprunter aux autres disciplines ?

« Une chose est sûre, il existe aujourd'hui un arrière plan, un ensemble de théories et de modèles de références qui forment en quelque sorte le patrimoine commun des sciences de la communication. On y retrouve la linguistique et ses dérivés (pragmatique, rhétorique, sémiologie), l'Ecole de Palo Alto et la communication paradoxale, les recherches en sociologie sur l'impact des médias (Harold Lasswell, Paul Lazarsfeld, Elihu Katz ...), l'anthropologie des rites d'interaction (Erving Goffman), l'analyse de conversation... » (P. Cabin, 1998, p. 11).

Bernard Miège en appelle à un positionnement théorique afin de penser ensemble communication et social. Pour ce faire, il va analyser les pistes ouvertes par la médiologie, « l'étude des voies et des moyens de l'efficacité symbolique » (R. Debray, 1994, p. 16), l'écologie cognitive et la communication hommes / machines.

Quant à la Sociologie de la communication (P. Beaud (sous la dir.) 1997, p. 13), la situation est semblable à celle des SIC : « Vouloir, dans cette partie introductive, reconstruire par un choix d'articles l'histoire de la sociologie de la communication consisterait en effet à retracer en fait toute l'histoire de la théorie sociologique en général, puisque l'on peut dire que la sociologie naît au moment même où la communication devient problème social évident et où apparaissent les instruments qu'on appellera plus tard les mass media. »

Chaque discipline a construit son homo à l'image d'un « idéal type » weberien ; l'homo economicus le plus rationnel, l'homo sociologicus avec son rôle social,…qui représente l'accord de la communauté scientifique à un moment donné. Cet éclatement disciplinaire qui a donné lieu à des spécialisations, conduit à un homme morcelé, où selon la discipline on s'intéressera à telle ou telle partie de l'homme. Nous sommes alors dans un système de pensée linéaire où la logique est celle de la déduction – induction - classement.

Il s'agit alors de fragmenter l'Homme en différentes activités afin de le faire rentrer dans les grilles des champs disciplinaires. Ainsi à telle partie correspond telle discipline, tel objet, tel signe.

Les Sciences de l'Information et de la Communication s'interrogent sur l'homo–communican qu'elles ont à construire ? « Ai-je bien construit mon homme ? » alors que, la plupart du temps, l'« homo disciplinaris est pour l'essentiel l'homme sandwich d'une méthode ». (B. Ollivier, 2000, p. 295) Le pire c'est que « telle vision plus telle vision, ça ne fait pas 1.5 ni 1 on n'arrive pas à une vision unique, cela fait 3. Quand on rajoute l'homme sémiotique à l'homme sociologique (….) on n'a pas la moyenne des deux… » B. Ollivier, 2000, p. 381-382) Comme le dit Bruno Ollivier dans cette citation, il s'agit d'appréhender l'Homme dans sa globalité, dans sa complexité, dans son environnement qui sont en sans cesse mutation. La séparabilité est un des trois piliers de la science classique pour E. Morin, elle a tout simplement « disjoint l'observateur de l'observation » (E. Morin, 1995, p. 23) en séparant les éléments à observer. « On se rend encore difficilement compte que la disjonction et le morcellement des connaissances affectent, non seulement la possibilité d'une connaissance de la connaissance, mais aussi nos possibilités de connaissance sur nous-mêmes et sur le monde, provoquant ce que Gusdorf appelle justement une « pathologie du savoir » (E. Morin, 1986, p. 13). Yves Winkin dans *La communication n'est pas une marchandise* (2003) propose « […] D'envisager une formation en sciences de l'information et de la

communication qui ne suit ni réduite à un apprentissage de divers savoir-faire (de l'expression orale au maniement d'outil informatique), ni à ce point ouverte sur les diverses disciplines des sciences humines qu'elle ne soit plus qu'un panachage de savoirs superficiels ? Il me parait que la formation en SIC peut échapper à cette alternative, en étant à la fois conceptuellement rigoureuse et méthodologiquement concrète » (Y. Winkin, 2003, p.67-68).

C'est aussi une invitation des sciences sociales à s'ouvrir aux désordres, aux incertitudes, aux chaos, à l'urgente nécessité de prendre en compte l'implication dans l'étude de la communication, au risque d'une crise des Sciences de l'Information et de la Communication due à son hyperspécialisation. « Une hyperspécialisation devait de plus déchirer et morceler le tissu complexe des réalités, et donner à voir comme réel le découpage arbitraire opéré sur le réel » (E. Morin, 1994, p. 314).

La même confusion règne aussi au sein de la sémiotique. Jean-Marie Klinkenberg essaie de faire l'état de l'art de la sémiotique en la qualifiant de paradoxale et d'omniprésente : « elle est partout et nulle part à la fois. Elle entend occuper un lieu où viennent converger de nombreuses sciences : anthropologie, sociologie, psychologie sociale, psychologie de la perception et plus largement sciences cognitives, philosophie, et spécialement épistémologie, linguistique, disciplines de la communication » (J. M. Klinkenberg, 1996, p. 9).

Cette citation investit la sémiotique d'un caractère totalitaire, toute activité humaine paraît être de son ressort. Ainsi, l'auteur s'efforce de souligner les multiples champs pénétrés par la sémiotique, afin de montrer, le projet de tout sémioticien qui serait la découverte de « l'interface commune » (J. M. Klinkenberg, 1996, p. 9) des différentes disciplines : la signification cœur de la sémiotique. Elle apparaît alors comme une *trans*discipline. Le préfixe latin *trans* indique ce qui est à la fois entre les disciplines, à travers les disciplines et au-delà de toute discipline, sa finalité est alors la compréhension du monde présent, dont l'impératif est la connaissance.[14] Ce qui peut engendrer quelques polémiques, produire un savoir sur le savoir et conduire à instruire contre elle un procès en « donneuse de leçons ».

La sémiotique interroge la construction et la co-construction du sens où le signe devient instrument de catégorisation culturelle du monde. Depuis notre naissance, nous avons

appris à classer nos impressions, nos sentiments en les qualifiant. Cette catégorisation de l'univers n'est pas donnée une fois pour toutes, elle est en perpétuelle mutation car elle dépend du système culturel qui en définit les fonctions. Le signe est lié au contexte culturel, aux groupes sociaux, et à l'intérieur du groupe, au statut de l'individu, dialectique de l'individuel et du collectif. « Utiliser un signe (…), c'est donc *ipso facto* se reporter à une culture donnée, à une société donnée » (J. M. Klinkenberg, 1996, p. 38). Ce qui implique de concevoir le domaine du signe, dans le champ anthropologique, au sens kantien du terme. Nous ne pouvons pas appréhender les signes en les coupant de leur usage, de leur perception, de leur signification.

Mes deux premières années de thèse ont été consacrées à l'écriture du premier chapitre et donc à l'étude de *l'anthropologie de la communication* (1996) selon Y. Winkin. C'est en octobre 2002, après une discussion avec mon directeur de thèse sur mon premier chapitre que j'ai compris que je devais, en première intention, appréhender l'implication à travers mon propre rapport à l'objet car c'est dans la singularité de ma position de chercheur que se trouvaient les germes d'universalité à laquelle je voulais accéder. J'ai donc engagé aussitôt une démarche réflexive sur mes propres travaux puis j'ai élargi cette problématique en observant les doctorants de mon laboratoire ainsi que ceux inscrits sur la liste « sicliste[15] ».

Mon implication dans cette thèse est mon premier objet d'expérience. Elle m'a conduite à analyser ma propre implication dans l'institution universitaire, à élucider mes prises de position lors de cette recherche. La période de thèse m'est apparue comme particulièrement riche pour observer l'implication dans la recherche car un doctorant est d'une certaine manière « en cours d'institutionnalisation ». Maintenant, il est nécessaire pour cette thèse de trouver un modèle théorique – afin de délimiter le champ de pertinence de mon objet. C'est l'objet de mon second chapitre.

L'abstraction d'un objet d'une réalité nécessite une conceptualisation. « Ma démarche se veut « scientifique » en un sens qui tend aujourd'hui à se banaliser dans les sciences humaines et qui s'exprime dans la méthodologie mise en œuvre : l'observation « abstractive » qui consiste à abstraire du donné empirique les caractères essentiels des observables

---

[14] Pour approfondir ce point voir la conférence du physicien théoricien Basarab Nicolescu (Président du Centre International de Recherche et Etudes Transdisciplinaires CIRET) intitulée, « Les sciences humaines – Interaction avec les sciences exactes et rôle dans la société », Université Saint-Joseph, Beyrouth, 13 décembre 2002.

(essentiels, c'est-à-dire des caractères sans lesquels ils ne seraient pas ce qu'ils sont) est mise en rapport avec un ensemble organisé d'universaux mathématiques » (R. Marty, 1987, p. xii).

Dans ce deuxième chapitre, comme la sémiotique est, selon Peirce, « un autre nom de la logique », je peux raisonnablement espérer qu'elle me permettra de dégager des logiques phénoménologiques à l'œuvre au sein du phénomène de l'implication. « Elle permet de poser différemment, en des termes directement opératoires les problèmes fondamentaux de chaque discipline des sciences humaines par sa prise en compte « de nature » de l'implication du chercheur dans chacun de ses objets » (R. Marty, 1987, p. xvi). C'est-à-dire qu'elle me permettra de rendre compte de l'essence du processus de construction du savoir, la sémiosis. La sémiosis cognitive concerne la correspondance entre la structure « vécue » (expérience passée résumée dans une conception a priori de l'objet) et la structure pensée dont elle jalonne les étapes « logiques ». Par structure nous entendons un modèle de l'objet construit à partir d'un ensemble d'énoncés primitifs liés entre eux par des règles de déduction. L'interprétant cognitif du chercheur attribue la structure à l'objet. Le chercheur organise la restitution de l'objet dans une structure logique gouvernée par son expérience passée de l'objet et par sa formation. Dans un premier temps il réactive des modèles théoriques qui lui ont été inculqués dans son cursus universitaire. Il peut reproduire un modèle ou le modifier pour les besoins de l'étude. Ce faisant, il modifie son appréhension de l'objet. La sémiotique permet de rendre compte de ce processus d'attribution de la structure à l'objet de recherche explicitant ce processus récursif : c'est la sémiose ou sémiosis, une action traversante du temps, un processus inférentiel qui incorpore dans une structure relationnelle triadique évolutive. C'est par le biais de l'interprétant, que l'on peut prendre en compte la dimension pragmatique de l'action du signe. Si bien que l'aboutissement de la recherche s'exprime dans des termes tels que : « pourrait être », ou « serait » (would be). Autrement dit, toute représentation restituée renouvelle à l'infini l'appréhension de l'objet de connaissance.

Enfin, nous verrons comment le concept d'institution est lié à celui de l'implication. C'est alors que les travaux de R. Lourau viendront nourrir la théorie sémiotique telle que Robert Marty la développe. Comme l'écrit Robert Marty : « Si l'on ne veut pas autonomiser le sujet connaissant, de la même façon qu'on s'est gardé d'autonomiser l'objet de connaissance de ses relations avec les autres objets, il faut le considérer lui aussi dans ses

[15] Liste des doctorants en Sciences de l'Information et de la Communication

relations avec les autres sujets. Ce sont les institutions prises dans un sens large, qui règlent ces relations et c'est donc le concept dialectisé d'institution qui évitera du côté du sujet l'écueil que l'on veut éviter du coté de l'objet » (R. Marty, 1987 p. xiii).

Chemin faisant, j'ai eu l'heureuse opportunité de trouver une voie alternative et complémentaire à cette implication institutionnelle dans la création d'un espace de recherche pas encore institutionnalisé : Esprit critique, dont j'ai pu suivre l'évolution dès sa naissance. La revue électronique Esprit critique est une publication scientifique spécialisée en sciences sociales qui présente des analyses, des comptes rendus et des résultats de recherche. Fondée le 1er novembre 1999 par Jean-François Marcotte, elle vise à constituer un lieu de communication ouvert dans le domaine de la sociologie et des sciences sociales.

Ses missions sont exposées sur son site : http://www.espritcritique.org

Elle compte aujourd'hui plus de 2500 abonnés. Depuis janvier 2002, elle fait partie de mon quotidien, j'y analyse mon implication et l'évolution de sa relation avec les institutions universitaires de recherche à travers plus de 3000 messages, une rencontre en 2003 à Angers et la création d'une association.

La revue s'est tout d'abord inscrite dans le négatif des institutions. J'ai alors pensé qu'elle serait un terrain favorable à l'observation (participante) de l'implication du chercheur puisqu'elle le libère a priori de l'institution universitaire et constitue un champ de contre-épreuves. La revue m'a semblé être une alternative, une troisième voie entre universalité (l'institution) et particularité (la négation de l'institution).

Autant qu'un lieu privilégié pour l'observation participante, la revue Esprit Critique m'est apparue comme un analyseur naturel. Au regard des acquis de l'Analyse Institutionnelle le fonctionnement de la revue (création et maintenance du site web, gestion de listes de discussion et de diffusion, frais de déplacement pour nous réunir une première fois….) devait emprunter l'une des deux voies : la mulhlmanisation, c'est-à-dire l'institutionnalisation ou l'autodissolution c'est-à-dire la dés-institutionnalisation.

Dans l'effet *Mulhlmann*, l'institutionnalisation, qui est fonction de l'échec de la prophétie initiale, est facile à repérer et à suivre dans l'analyse du développement de la revue. Les membres de la revue vont-ils en fin de compte reproduire l'ordre qu'ils avaient pour

vocation de nier ? La création d’une association, et différentes actions que j’analyserai, sont-elles des réponses à cette question ? La prophétie fonctionne-t-elle comme une idéologie de référence même si elle n’a plus rien à voir avec le fonctionnement réel de la revue ?

Cette thèse doit être vue par nécessité comme une image ambivalente où le lecteur devrait éprouver sa propre implication comme lecteur au même titre que j'y vois ma propre implication comme auteure et alors une vraie question dont on ne sait si elle est centrale ou accessoire sera peut-être posée : une thèse qui se prend comme objet est-elle encore une thèse ?

BIBLIOGRAPHIE INTRODUCTION GENERALE

ARDOINO Jacques, 1983, « Polysémie de l'implication », *Pour* n°88, mars avril, Privat, Toulouse.

ARDOINO Jacques, 1992, « L'implication », *Se former* +, S11, Voies livres, Lyon, p. 1-8.

ARDOINO Jacques, 1993, « Évaluer, contrôler », *Se former* +, S28, Voies livres, Lyon, p. 10-20.

BEAUD Paul (dir), 1997, *Sociologie de la communication,* Réseaux-CENT, Issy-les-Moulineaux.

BERTHELOT Jean Michel, 2004, *Les vertus de l'incertitude*, PUF, coll. Quadrige, Paris.

BLANCHE Robert, 1969, *La méthode expérimentale et la philosophie de la physique,* Armand Colin. Paris.

BOHR Niels, 1963, *L'Unité de la connaissance humaine,* Interscience Publisher, (sl)[16].

BOUGNOUX Daniel et RASSE Paul (dir.), 2002, « Place et enjeux des revues pour la recherche en Infocom », Colloque organisé par la SFIC et le LAMIC, 25 et 26 mars, Nice.

BOUVERESSE Jacques, 1998, « Les sots calent », Le Monde de l'éducation, n° 255, janvier, p. 54-55.

CABIN Philippe (coord.), 1998, *La communication : Etat des savoirs,* Sciences Humaines Editions, Auxerre.

CASTANEDA Carlos, 1973, *Voir, Les enseignements d'un sorcier yaqui*, Gallimard, coll. Flèche, Paris.

CHAUVIRE Christiane, THIBAUD Pierre et TIERCELIN Claudine, 1995, *Le raisonnement et la logique des choses, Les conférences de Cambridge* (1898) Cerf, Paris.

DEBRAY Régis, 1994, *Les manifestes médiologiques*, Gallimard, Paris.

DEVEREUX Georges, 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion, Paris.

DEVEREUX Georges, 1983, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, coll. « Champs », Paris.

[16] « sans lieu »

ELIAS Norbert, 1983, *Engagement et distanciation*, avant propos de Roger Chartier, Fayard, Paris.

FAVRET-SAADA Jeanne et CONTRERAS José, 1993, *Corps pour corps*, Gallimard, coll. Poche, Flèche, Paris.

FAVRET-SAADA Jeanne, 1985, *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, coll. Poche, Flèche, Paris.

GIONO Jean, 1979, Voyage en Italie, Gallimard, Folio.

HEISENBERG Werner, 1972, *La Partie et le Tout*, Albin Michel, Paris.

JEANNERET Yves, 1998, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, PUF, Paris.

KLINKENBERG Jean-Marie, 1996, *Précis de sémiotique générale*, De Boeck Université. Points Essais, Sciences Humaines, Paris.

KUHN Thomas, 1983, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris.

MAGNIN Thierry, 1998, *Entre science et religion, Transdisciplinarité*, Ed du rocher, Monaco.

MARTY Robert, 1990, *L'Algèbre des signes, Formalisation et extension de la sémiotique de C.S. Peirce*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Perpignan, John Benjamins, Amsterdam, Philadelphie.

MARTY Robert, *La dimension perdue de Roland Barthes*, disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/dimension-perdue.pdf

MAUSS Marcel, 1993, *Sociologie et anthropologie*, PUF, coll. Quadrige, Paris.

MIEVILLE Denis, 1994 « La pensée de la ressemblance… » in Actes du colloque « Charles Sanders Peirce, Apports récents et perspectives en épistémologie, sémiologie, logique » (Neuchâtel 16-17 avril 1993), Travaux du centre de recherches sémiologiques, *CDRS*, n°62, avril 1994.

MORIN Edgar (dir.), 1999, *Le Défi du XXI siècle. Relier la connaissance*, Seuil, Paris.

MORIN Edgar, 1986, *La Méthode*, tome III, *la connaissance de la connaissance*, éditions du Seuil, Paris.

MORIN Edgar, 1994, *La complexité humaine*, Paris, éditions Flammarion, coll. Champs / L'Essentiel.

MORIN Edgar, 1998, *Sociologie*, Editions Fayard, coll. Essai, Paris.

MORIN, Edgar, 1995, « Penser la complexité -Vers un nouveau paradigme », *Revue Sciences Humaines*, n°47, février.

MUCCHIELLI Alex, 2000, *La nouvelle communication*, Armand Colin, Paris.

OLLIVIER Bruno, 2000, « Questions autour de la construction d'un homo communicans ? », in *Communication et organisation*, 2e semestre, Actes du Colloque du GREC/O Bordeaux, mai 2000.

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers*, 1.11. Le premier numéro est celui du volume des Collected Papers suivi d'un point puis du numéro du paragraphe dans le volume

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers*, 1.287.

PIAGET Jean, 1970, *L'épistémologie des Sciences de l'homme*, Gallimard, Coll. Idées, Paris.

POPPER Karl, 1978, *La logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris.

POPPER Karl, 1981, *Quête inachevée*, Calman-Lévy, Paris.

WINKIN Yves, 1996 (Nouvelles Ed. du Seuil, Coll. Points, 2001), Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain, Ed. De Boeck, Bruxelles.

WINKIN Yves, 2003, La communication n'est pas une marchandise, résister à l'agenda de Boulogne, Ed. Labor/Espace de libertés, Coll. Liberté « J'écris ton nom », Bruxelles.

WITTGENSTEIN Ludwig, 1961, *Tractus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris.

CHAPITRE I : Etat de l'art de l'implication en Sciences de l'Information et de la Communication, en Sociologie de la communication et en Sémiotique

INTRODUCTION

Essayer de rappeler l'histoire des SIC est un pré-texte pour donner une idée de l'état de l'art et du questionnement qui se pose au sujet de ce champ disciplinaire dans le monde de la recherche sur la science. L'appréhension de l'espace des positions et de mes prises de position à l'intérieur d'un champ identifié sous le nom de SIC, mais aussi de mes implications en tant que chercheur engagé dans une thèse, où « de la mise en relation entre les différentes prises de positions-concepts en isme, méthodes, etc. - inscrite dans le champ, surgit la problématique comme espace des possibles et principe des choix stratégiques et des investissements scientifiques. » (P. Bourdieu, 2000-01, p. 19-20)

Plusieurs choix s'offrent à nous : forcer le trait des conflits d'école selon l'habitus académique, soulever leurs points communs, ou tenter de produire les deux de concert. Nous opterons pour la dernière option, afin d'exercer le moins possible de contrainte interprétative sur le lecteur et d'intégrer celle-ci dans notre cheminement problématique. Dans ce chapitre, je m'attacherai à relier ce que tout sépare, explorer les espaces entre les disciplines, coudre le bord commun. Je chercherai les *interférences* (M. Serres, 1972) entre ces trois disciplines, en montrant que cette posture sied au sémioticien dont la tâche est à l'image des figures composites comme celles de l'Arlequin, du tiers-instruit, de l'hermaphrodite, pour faire référence à Michel Serres ou encore de l'ornithorynque d'Umberto Eco (1999). *En écrivant ce paragraphe, je pense à la soutenance de thèse de Gérard Bourrel (G. Bourrel, 1999). J'avais*

noté dans mon journal de recherche que le début de son discours portait sur la métaphore de l'Arlequin[17]*, une manière de faire comprendre son implication dans son métier de médecin généraliste. J'ai bien conscience qu'en écrivant cela, je sors du champ académique c'est pour cela que j'utilise l'italique.*

La discipline est un champ stable délimité et facile à identifier. Elle porte un nom, elle est reconnue socialement, dans les laboratoires, les départements universitaires, les revues, les colloques… Mais parler de science quand on est un scientifique, c'est forcément s'exposer à « un effet de miroir permanent » (P. Bourdieu, 2000-01, p. 15), à la réflexivité, devenir son propre objet de recherche, de connaissance. Coupure épistémologique, rupture avec les prénotions du chercheur, séparation disciplinaire… sont les mots clefs qui définissent la logique de séparation du champ scientifique. Ce qui me conduit à la question suivante. Comment un chercheur, qui est par définition spécialisé dans un champ de compétence, peut-il en même temps s'analyser, allier sa compétence technique à celle de la compétence analytique ?

[17] Arlequin, « Le croyez-vous double ? Mais vous ne tenez pas compte du passage, du courage de l'apprentissage (…). Vous le croyez double, ambidextre, dictionnaire, et le voilà triple ou tiers, habitant des deux rives et hantant le milieu où convergent les deux sens, plus celui du vent, plus les inclinaisons inquiètes de la nage, les intentions nombreuses produisant les décisions ; dans ce fleuve dans le fleuve, ou la crevasse au milieu du corps, se forme une boussole ou rotonde d'où divergent vingt sens ou cent mille » (M. Serres, *le tiers instruit*, 1991).

1 La communication comme premier principe organisationnel du travail

1.1 La notion de réseau comme prémisse des SIC ou figure emblématique du lien social

« La division du travail » représente un premier pas théorique. C'est l'économiste Adam Smith qui formalise cette nouvelle organisation du travail où la communication aura une place centrale dans le développement de la croissance et des richesses. L'Angleterre dans ce domaine avait une longueur d'avance sur la France (surtout tournée vers l'agriculture) qui était à la recherche d'une amélioration de son système commercial intérieur.

« L'écart entre la réalité et une théorisation volontariste sur la domestication du mouvement caractérisera longtemps les visions françaises de la communication comme vecteur du progrès » (A. Mattelart et M. Mattelart, 1995, p. 6). A partir de ce moment, les physiocrates vont développer des théories qui inspireront le libéralisme, le « laisser-faire, laissez-passer ». La libéralisation de l'échange aurait des vertus libératrices et créatrices. Ainsi, il sera conseillé au despote de libérer les flux économiques et humains de la France. François Quesnay[18] compare l'économie au système de la circulation sanguine. Ce médecin imagine une représentation graphique de la circulation des richesses dans un tableau économique en 1758. « De cette figure géométrique en zigzag, où s'entrecroisent et s'enchevêtrent les lignes qui expriment les échanges entre la terre et l'homme, d'une part, et entre les trois classes qui composent la société de l'autre, se dégage une vision macroscopique d'une économie des flux. » (A. Mattelart et M. Mattelart, 1995, p. 6). L'économie est ainsi liée historiquement à la communication : elles entretiennent de forts liens de dépendance. La Révolution française de 1789 a eu un rôle majeur en libérant ces flux. Quatre ans plus tard, le premier télégraphe de Claude Chappe[19] va voir le jour. Le XIXème siècle est celui de

[18]Médecin et économiste, une synthèse de ses travaux est proposée sur le site http://fr.encyclopedia.yahoo.com/articles/

[19] Une chronologie des inventions est présenté à l'adresse suivante http://www.dicofr.com/chronologie/

l'invention des premiers systèmes techniques de communication et de libre échange. La communication devient aussi à cette époque facteur d'intégration des individus dans la société.

1.2 La métaphore du vivant et le réseau

Sous la plume de Claude Henri de Saint-Simon (1760-1825), le social va être la métaphore du vivant.[20] Saint-Simon met en avant l'organisation du social, en ce sens il influence toute la tradition sociologique de Comte à Durkheim. Dans la *Physiologie sociale,* il propose d'examiner l'influence des agents extérieurs sur l'organisation. « L'extériorité est donc à partir de St Simon la catégorie dont useront les sociologues pour aborder l'étude dans les institutions » (R. Lourau, 1970, p. 103). Je reviendrai au paragraphe suivant sur la notion d'institution. La société de forme réticulaire abrite et gère en son sein un enchevêtrement de réseaux. Cette gestion d'intrication serait, selon la thèse de Saint-Simon, industrielle. « En étroite filiation avec la pensée des ingénieurs des Ponts et Chaussées de son temps, il accorde une place stratégique à l'aménagement du système des voies de communication et à la mise en place d'un système de crédit. A l'image de celle du sang pour le cœur humain, la circulation de l'argent donne à la société-industrie une vie unitaire » (A. Mattelart et M. Mattelart, 1995, p. 7). Saint Simon instaure un autre concept qui fera couler beaucoup d'encre en sociologie celui de fonction dans l'analyse sociale. La société est un corps composé d'organe, l'ordre biologique est alors comparé à l'ordre social. Ce qui va entraîner chez cet intellectuel, une réflexion sur la place du « physiologie social », qui devient un clinicien de la société, il est à son écoute et diagnostique les causes du dysfonctionnement. Les individus sont possédés par les institutions « … la transcendance des institutions à l'égard de l'individu est telle, chez Marx et chez Saint-Simon […] que l'individu n'y trouve plus sa place ». (R. Lourau, 1970, p. 104-105) L'action de Saint-Simon triomphe en contribuant au développement des réseaux financiers, ferroviaires, fluviaux, maritimes et spirituels vont-ils connaître une expansion sans précédent, dans la seconde moitié du XIXème siècle, pour constituer ce que la philosophie de l'industrialisme ou du progrès nomme « l'âge du positivisme ». Grâce au progrès, la société devient de plus en plus, cohérente, complexe,

différenciée, organique et interdépendante pour aboutir à un méta-système. La condition vitale de ce système est la communication, les interconnexions. « Dans ce tout-système, la communication est une composante de base des deux « appareils d'organes », le distributeur et le régulateur. A l'image du système vasculaire, le premier (routes, canaux et chemins de fer) assure le cheminement de la substance nutritive. Le second assure l'équivalent de la fonction du système nerveux » (A. Mattelart et M. Mattelart, 1995, p. 7). Georg Simmel, fondateur du formalisme, avança vers 1870 le projet ambitieux d'une géométrie du monde social. « D'abord centrée sur la question des réseaux physiques et projetée au cœur même de l'idéologie du progrès, la notion de communication a englobé à la fin du siècle la gestion des multitudes humaines » (A. Mattelart et M. Mattelart, 1995, p. 5). En effet, la société est appréhendée comme un organisme humain, avec des fonctions vitales ; les « sciences de la communication » hériteront de cette approche. Le fondateur de la sociologie, Auguste Comte jouera aussi un rôle important dans l'expansion des théories communicationnelles.

1.3 Auguste Comte et les trois âges de la communication

Auguste Comte (1798-1857), disciple[21] de Saint-Simon, est à l'origine de la création de la science positive des sociétés humaines, qu'il nommera sociologie, « physique sociale » dans le quatrième volume du « Cours de philosophie positive » en 1839. Le 17 avril 1818, il écrit à son ami Valat : «… Je travaillais avec Saint Simon, un excellent homme et un homme de grand mérite (…) J'ai appris, par cette liaison de travail et d'amitiés avec un des hommes qui voient le plus loin en politique philosophique, j'ai appris une foule de chose que j'aurais en vain cherchées dans les livres, et mon esprit a fait plus de chemin depuis six mois que dure notre liaison qu'il n'en aurait fait en trois ans si j'avais été seul. » (A. Comte, 1814-1820, p. 27-28). Mais par la suite, il s'en sépara.[22]

---

[20] Il est intéressant à ce sujet de lire les développements de Pierre Musso (1997)

[21] Août 1817, A. Comte devient le secrétaire personnel de Saint Simon, leur collaboration durera sept ans. Le sociologue intériorisera la pensée du philosophe.

[22] « …Mon évolution spontanée fut profondément troublée pendant quelques années, sans cependant jamais être déviée ni suspendue, par une liaison funeste avec un écrivain fort ingénieux, mais très superficiel, dont la nature propre, beaucoup plus active que spéculative, était assurément peu philosophique, et ne comportait réellement d'autre mobile essentiel qu'une immense ambition personnelle (le célèbre Saint Simon). (A. Comte, Cours de philosophie positive, p. VII-VIII, Vol VI, Préface personnelle, Paris, 1842.)

Le sociologue n'a pas porté d'intérêt à la communication dans ses études, elle est cependant présente en filigrane dans ses travaux. La société est pour lui semblable à un organisme collectif obéissant à des règles de développement progressif et linéaire. Ce qui fait dire à R. Lourau : «…la contradiction qui a été relevée chez le maître (Saint Simon) va être renforcée chez le disciple lorsque ce dernier l'aura renié. La contradiction entre le « cours naturel » de l'histoire et l'ordre organique de la société à tout moment de l'histoire, d'une part, et d'autre part l'action sociale des individus, va prendre l'allure d'une tension permanente entre deux catégories transhistoriques, métasociales : la catégories de *continuité* et la catégorie de *solidarité*. » (R. Lourau, 1970, p. 105).

C'est ainsi que pour Auguste Comte, l'histoire a connu trois états ou âges : l'âge théologique ou fictif (croyance en des agents détenant une volonté d'action), l'âge métaphysique ou abstrait (croyance en des entités, les agents sont remplacés par des forces abstraites, les sentiments), et l'âge positif ou scientifique (recherche des lois de la nature qui fixent les liaisons régulières entre les faits, l'intelligence). Comte énonce dans le tome II du *Système de politique positive*, après la théorie sur la propriété et la famille, une théorie du langage qui englobe la Statique sociale. « La « théorie positive du langage humain », qui est ensuite elle-même suivie des « variations normales de l'ordre humain » que Comte expose dans les deux derniers chapitres de sa Statique, dont l'un est consacré à la théorie positive de l'organisme social et, l'autre, à la théorie positive des limites générales de l'ordre humain. » (Angèle Kremer-Marietti, 2000). Le modèle biologique est toujours présent.

C'est à partir du langage, expression et de la communication humaine que sont appréhendés les fondements de la scientificité.

Pour ce précurseur de la sociologie, l'émotion en général**,** « nous n'exprimons qu'après avoir éprouvé » (A. Comte, 1854, p. 290) « qu'elle soit passive ou active - en particulier dans son mode strictement *intentionnel* -, est à l'origine du *signe*, élément fondamental de l'expression pour Comte. C'est pourquoi Comte rattache ouvertement le langage à une *théorie du signe* se développant comme largement informée par les théories qu'il connaissait : tout d'abord par celle d'Aristote, dans la *Poétique*[23] duquel il a trouvé les

[23] Cf. Aristote, 1996, *Poétique*, chapitre I intitulé ; « La poésie consiste dans l'imitation. Moyens à l'aide desquels on imite; le rythme, la mélodie, la mesure ».

bases de sa sémiologie naturelle (A. Kremer-Marietti, 1982, p. 214-224), puis également par les théories de Hobbes (T. Hobbes, *Léviathan*, Troisième partie, chapitres XXXIV et XXXV) et d'Adam Smith (A. Smith, 1963) [24]. » (Angèle Kremer-Marietti, 2000)

La question du sujet social et du sujet de la recherche n'est pas absente du positivisme. R. Lourau dit dans *les actes manqués de la recherche* que l'exclusion du sujet est due à un « détournement auquel se sont livré les disciples les disciples français de Comte, en vue d'institutionnaliser un mythe de l'objectivité scientifique plus conforme à la demande sociale de la bourgeoisie après l'échec des révolutions de 1848 et de la Commune de 1871. » (R. Lourau, 1994, p. 65-66)

Ici, je m'intéresse à la deuxième doctrine de Comte durant la période de 1845-1857, celle-ci est malheureusement souvent oubliée des livres de sociologie.

Car c'est durant ces années que le sociologue va poser la question du sujet. Cette question du sujet arrive chez Auguste Comte par la découverte traumatisante de ce que l'on nommera plus tard la libido. Lourau (1994, p. 68) démontre comment A. Comte aborde « les implications de l'observation dans la situation et de l'impossibilité de ce que nous entendons par observation directe, à cause de l'obstacle constitué par les implications du chercheur dans la recherche. » La subjectivité va apparaître dans la méthode objective qu'il a élaborée de 1845-1857. L'apparition de cette subjectivité est provoquée par son idylle entre 1845-1846 avec Clotilde Marie. Ainsi, il s'agira de l'implication libidinale, celle-ci n'est plus considérée comme un obstacle. Voilà qui vient répondre de manière paradoxale à la première période de son œuvre qui prônait la désimplication du chercheur.

Selon, Comte les logiques originaires créées dès l'*état théologique* sont : 1. le fétichisme qui créa la *logique des sentiments* ; 2. le polythéisme qui généra la *logique des images* ; 3. le monothéisme qui est due la *logique des signes*, incluant le noyau de toutes les sémiotiques, linguistique, arithmétique et algébrique[25]. A chaque état correspond un mode de

[25] 1. Cf Auguste Comte, *Système de politique positive* (sigle : SPP), IV tomes, Paris, 1851-1854; voir SPP, I, 406: « Pendant les trois âges de notre longue enfance, le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme ont respectivement développé, pour l'élaboration spontanée de nos spéculations abstraites et générales, la puissance des sentiments, l'efficacité des images, et l'aptitude des signes naturels ou artificiels ».

représentations, des mentalités qui sont liées aux institutions de signes et aux systèmes sociaux[26].

Si Peirce s'est intéressé aux travaux de Comte, ce dernier ne le connaissait pas. Pourtant la logique positiviste du sociologue correspond aux catégories peirciennes :

« En donnant à 'être' le sens le plus large possible pour y inclure des idées aussi bien que des choses, des idées que nous imaginons avoir tout autant que des idées que nous avons réellement, je définirai la Priméité, la Secondéité et la Tiercéité comme suit :

« La Priméité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, positivement et sans référence à quoi que ce soit d'autre, la Secondéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est par rapport à un second, mais sans considération d'un troisième quel qu'il soit. La Tiercéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, en mettant en relation réciproque un second et un troisième : j'appelle ces trois idées catégories cénopythagoriciennes. » (C.P 8.328). Ainsi ce que Comte présente comme « sentiments » d'une première « logique » pourrait s'identifier fonctionnellement à la priméité[27] de Peirce ; ensuite, les « images » de sa seconde logique s'identifieraient de même à la secondéité[28] « sinsignes» de Peirce ; enfin, les « signes » de la troisième logique de Comte se retrouveraient dans la tiercéité.[29] [30]

[26] Voir sur la question : Angèle Kremer-Marietti, *L'anthropologie positiviste d'Auguste Comte*, Thèse présentée devant l'Université de Paris IV, le 19 novembre 1977, Atelier Reproduction des thèses, Université de Lille III, Diffusion Librairie Honoré Champion, Paris 1980, pp. 457-520 ; id., *Entre le signe et l'histoire. L'anthropologie positiviste d'Auguste Comte*, Paris, Klincksieck, 1982, chapitre 3 de la seconde partie, « L'anthropologie du signe », p. 210-251. Id. « Comte et le retour à une rhétorique originelle », *Romantisme*, 21-22, Paris, Champion, 1978, p. 91-104 ; id., « Auguste Comte et la sémiotique », *RSSI*, Vol. 8, 1988, Association Canadienne de Sémiotique, p. 131-144 ; id, *La philosophie cognitive*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1994, p. 13-18, p. 55-57.

[27] au « qualisigne »

[28] au « sinsigne iconique »

[29] dans les « légisignes iconiques »

[30] Voir la thèse de Angèle Kremer-Marietti, *Entre le signe et l'histoire. L'Anthropologie positiviste d'Auguste Comte*

logique des sentiments	*logique des images*	*logique des signes*
↓ Vient du fétichisme	↓ Vient du polythéisme	↓ Vient du monothéisme
« les premières hypothèses capables de lier et diriger nos observations, alors dépourvues de tout guide rationnel » (33 SPP, II, p. 88.)	« l'essor universel de notre imagination » SPP, II, p. 90. Par un mouvement du dedans vers le dehors, cette logique met en œuvre, le processus de la pensée en ébauchant la méthode objective qui privilégie l'*induction* (SPP, II, p. 93.36.)	Elle favorise la médiation entre les deux logiques précédentes SPP, II, p. 102. en complétant logiquement la « méthode objective » : elle permet les premières formes de la *déduction* (SPP, II, p. 101.)
Priméité	Tiercéité	Secondéité

La combinaison de ces logiques produit selon Comte toute la « logique humaine » (SPP, II, p. 101, p. 241.) qui englobe celle propre au langage, permettant alors la communication. C'est dans cette communication que consiste la destination sociale du langage. Le langage est composé de signes. Pour Comte, le langage est une institution sociale car il est partagé collectivement, il accomplit pour la vie spirituelle de l'humanité ce que la propriété accomplit pour sa vie matérielle (SPP, II, p. 254). La statique sociale a d'ailleurs pour sous-titre ; théorie des institutions. L'auteur y recense[31] : la religion, la propriété, la famille, le langage, la structure de la société, l'existence sociale. En accord avec R. Lourau « Il est très difficile d'apprécier le contenu de sa réflexion sur les institutions, dans la mesure où le sentiment tient, dans sa doctrine, une place telle que les constructions conceptuelles apparaissent comme pures rationalisations, au sens psychanalytique du terme. Ses grands tableaux sur la structure de la société nous apparaissent comme des projections d'un système de parenté symbolique, dans lequel le père-fondateur et instituant de la

[31] Première partie du système politique positive, 1851-1854.

philosophie positive « accouche » des femmes qu'il doit aimer et ne peut désirer : sa mère, sa gouvernante et l'amante platonique. Le système de référence de la sociologie positiviste est aussi « métaphysique » et « religieux » que celui des doctrines qu'il prétend remplacer. En confondant « positivisme scientifique » et réalisme politique, il oriente irrésistiblement la sociologie des institutions vers une valorisation de la « continuité » par rapport à la « solidarité », vers un conservatisme aisément récupérable par Maurras et autres royalistes intégriste de *l'Action française.* » (R. Lourau, 1970, p. 107)

Une théorie du signe chez Comte

Ce que Comte appelle la « vraie définition générale des signes » (SPP, II, p. 220) fait de tout signe le résultat d'une « liaison habituelle, d'ailleurs volontaire ou involontaire, entre un mouvement et une sensation » (SPP, II, p. 220) et « la liaison constante entre une influence objective et une impression subjective » (SPP, II, p. 222) et caractérisant le *langage*, « institution fondamentale », par sa destination sociale (SPP, II, p. 241).

Ainsi, nous avons une définition à deux termes du signe. Le signe est une relation d'implication entre le monde extérieur à l'homme, sa partie objective « indique l'ordre extérieur d'où il émane », et, d'autre part, « sa partie subjective suppose l'ordre intérieur qu'il doit consolider en le liant mieux au premier » (SPP, II, p. 255.137). Cette définition a deux faces du signe trouvera un écho dans les théories sausuriennes.[32]

Il y a aussi chez Comte une théorie de la cognition qui repose sur celle des signes

Le langage est composé de signes. Les signes qui composent un langage quelconque » (SPP, I, p. 716) sont le résultat de la liaison habituelle entre un mouvement et une sensation, liaison dans laquelle « le cerveau traduit au dehors ses diverses impressions intérieures par la relation mutuelle des deux appareils nerveux qui lui sont extérieurs » (SPP, II, p. 221.) Le langage permet à l'homme d'appréhender le monde, « tantôt chaque mouvement reproduit objectivement la sensation correspondante, et tantôt le retour cérébral de celle-ci représente subjectivement le mouvement d'où elle émana d'abord » (SPP, II, p. 221.)

[32] Voir à ce sujet R. Marty, *99 réponses sur…la sémiotique*, Question n°18, CRDP/CDDP Languedoc-Roussillon, 1992.

Mais aussi une théorie de la connaissance, « Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique[33], ou fictif; l'état métaphysique [34], ou abstrait; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé - d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement [35] : la première est le point de départ nécessaire [36], de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif; la seconde est uniquement destinée à servir de transition » (A. Comte, 1830-1840, p. 26). Quelques lignes plus loin, il ajoute en développement qu' : « Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude [37]. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels [38], n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers

[33] *Théologique : Comte* qualifie ainsi « toute interprétation des phénomènes de la nature au moyen de causes surnaturelles et arbitraires ». Ces phénomènes s'expliquent non par des lois mais par la volonté des dieux. « Théologie est ici synonyme d'anthropomorphisme dans la conception des causes ». (Cf. Lévy-Bruhl, la Philosphie *d'Auguste Comte,* p. 41-42).

[34] Métaphysique : Est métaphysique, selon Comte, toute tentative d'explication des phénomènes naturels non plus par des agents surnaturels, mais par des abstractions, des entités. (Cf. p. 21, note 4 des exemples d'explications métaphysiques).

[35] *Qui s'excluent mutuellement,* Puisque chacune diffère des autres dans son Principe directeur et dans sa nature; mais cela ne signifie pas que chacune se substitue radicalement et d'un coup à la précédente. Cf. infra p. 52.

[36] *Nécessaire, dans* les deux sens: c'est celui-là qui S'impose à l'intelligence humaine « sous le point de vue physique de la nécessité, c'est-à-dire comme dérivant des lois naturelles de I'organisation humaine, et sous le point de vue moral de son indispensabilité, c'est-à-dire comme étant le seul mode convenable au développement de l'esprit humain Il. Comte, Considérations *philosophiques sur* les sciences et les savants (1825).

[37] Cf. le Discours sur l'esprit Positif où Comte invoque le dogme général de l'invariabilité des lois de la nature, lequel n'est pas, ajoute-t-il, une sorte de notion innée ou du moins primitive de la pensée, mais doit être regardé comme le résultat d'une induction graduelle, à la fois collective et individuelle. C'est le principe du déterminisme universel proclamé par CI. Bernard dans son Introduction à la médecine expérimentale : « Le principe absolu des sciences expérimentales est un déterminisme nécessaire et conscient dans les conditions des phénomènes de telle sorte qu'un phénomène naturel, quel qu'il soit, étant donné, jamais un expérimentateur ne pourra admettre qu'il y ait une variation dans I'expression, de ce phénomène uns qu'en même temps il ne soit survenu des conditions nouvelles dans sa manifestation ».

[38] Tirée des faits, de la réalité (sans qu'il soit besoin d'avoir recours aux abstractions, aux entités, pour expliquer les phénomènes).

phénomènes particuliers et quelques faits généraux [39] dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre » (A. Comte, 1830-1840, p. 27).

Le résumé de la citation ci-dessus est illustré dans le tableau suivant :

LA LOI DES TROIS ÉTATS		
L'enfance	**L'adolescence**	**La virilité**
ÉTAT THÉOLOGIQUE ou fictif (chimérique).	ÉTAT MÉTAPHYSIQUE (ontologique) ou abstrait ou négatif, critique, dissolvant.	ÉTAT SCIENTIFIQUE (physique) ou positif.
État initial (provisoire, préparatoire.	État transitoire (intermédiaire).	État final, définitif, fixe (normal).
Prétention à la connaissance absolue (recherche des causes)		Connaissance relative (science: lois)
Synthèse absolue donc fictive.	Impuissance à organiser.	Synthèse réelle, parce que relative, subjective.
Les théologiens (la fiction) et les militaires (la conquête)	*Les métaphysiciens (l'abstraction) et les légistes (la défense)*	*Les savants (la démonstration) et les industriels (le travail)*

Légende : Extrait des tomes II et III du Système de politique positive publié entre 1851 et 1854[40]

[39] Par *faits généraux*, Comte entend ceux qui se compliquent le mains da autres. Exemple : la gravitation universelle. (Voir plus loin, 2e leçon).
[40] Cours de philosophie positive numérisés :
http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/livres/Comte_auguste/systeme_politique_positive/loi_3_etats.html

Aux yeux de Comte, seule la méthode des sciences positives s'attachant aux faits est féconde. L'esprit humain passe par ces trois étapes, ou âges : théologique, métaphysique puis accède à la positivité lorsqu'il abandonne la recherche du pourquoi. La science et ses lois répondent à une nécessité anthropologique de compréhension du réel tout en permettant la prévision et l'action, celle-ci résulte d'une connaissance des lois, et permet ainsi la prévision. De ce fait, la première étape est le point de départ nécessaire de l'intelligence, la seconde est destinée à servir de transition et la troisième son état fixe définitif. Esprit positif et société, l'esprit est défini par le sociologue en terme de relation, de liaison sociale. Il considère que la société n'est pas décomposable en Individus. Science et politique doivent être envisagées à partir de la société et de son histoire. Sa conception historique est liée à l'idée d'une réalisation de formes définies comme des stades nécessaires du progrès et sa conception de la société repose sur l'idée d'une totalité organique. Ce qui fait dire à R. Lourau ; « L' « étude rationnelle des phénomènes sociaux » par la « méthode positive » nous indique que le changement social, la modification des institutions existantes, sont commandés par des « lois naturelles » aussi exactes et impératives que les lois de la biologie et de la physique. » (R. Lourau, 1970, p. 106)

De cette représentation de l'Histoire, découpée en étapes successives pour aboutir à un avenir meilleur, naîtront bon nombre de théories et en particulier le darwinisme. « A la fin du XIXème siècle, le modèle de biologisation du social s'est transformé en sens commun pour caractériser les systèmes de communication comme agents de développement et de civilisation » (A. Mattelart et M. Mattelart, 1995, p 9).

Auguste Comte et la science

Cette esquisse générale du système doit être complétée par un aperçu des conceptions d'Auguste Comte sur la science. Celle-ci est fondée sur l'observation des faits; mais une simple accumulation de faits ne constitue pas la science, qui consiste essentiellement en un système de lois marquant les rapports nécessaires et invariables entre les phénomènes. Ainsi, le raisonnement doit contrôler constamment l'observation dont la domination exclusive aboutirait à l'empirisme, comme la prépondérance de l'imagination conduit au mysticisme.

Pourtant, pour observer, l'esprit a besoin de se créer des « théories », des hypothèses, faute de quoi les phénomènes lui apparaîtraient comme isolés, quand ils ne passeraient pas inaperçus de lui; mais ces hypothèses « doivent présenter le caractère de simples anticipations sur ce que l'expérience et le raisonnement auraient pu dévoiler immédiatement, si les circonstances du problème eussent été plus favorables ». De la première doctrine contienne, il reste un constat celui de l'impossibilité de « l'observation intérieure ». Cette posture implique que le chercheur se situe au même moment dans et à l'extérieur de son objet étudié. De là découle « un dédoublement de la personnalité (ce dédoublement qu'il avait peut-être connu lors de la première crise de 1827, et qui va connaître pendant « l'année sans pareille, avec l'amour fou » (R. Lourau, 1994, p. 71) L'introspection est un obstacle infranchissable. A sa question de l'observabilité, il répond par le rôle des hypothèses, une observation préparée par des hypothèses.

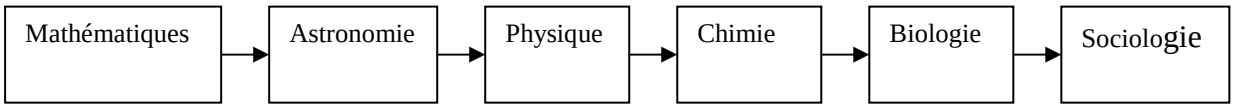
Les lois permettent de lier et d'assimiler les faits et, de son côté, la croyance à l'invariabilité des lois naturelles autorise la prévision, c'est-à-dire qu'elle rend possible la substitution de la déduction à l'expérience, favorisant ainsi l'extension et la liaison de nos connaissances. Cette croyance - ce « dogme fondamental », a dit Comte - résulte d'une induction graduelle, à la fois individuelle et collective, et sa nécessité est une nécessité d'expérience, et d'expérience sociale. L'idée d'un monde régi par des lois naturelles et invariables exclut la croyance à la théorie des causes finales; du moins Comte rejette-t-il la finalité théologico-métaphysique pour lui substituer le principe des conditions d'existence. L'existence des êtres est subordonnée à la fois à leur constitution et au « milieu », c'est-à-dire non seulement au « fluide où l'organisme est plongé », mais en général à « l'ensemble total des circonstances d'un genre quelconque nécessaires à l'existence de chaque organisme déterminé ». Ce principe n'exprime pas autre chose que « la conception directe et générale de l'harmonie nécessaire » entre les deux analyses de tout être actif : l'analyse statique qui considère les éléments dans leurs rapports de connexité et de liaison simultanée, et l'analyse dynamique qui découvre les lois de leur évolution nécessaire. L'idée de ce principe est déjà dans Diderot, Hume et d'Holbach ; quant à la théorie des milieux, popularisée par Taine, Comte l'a formulée en généralisant les applications que Montesquieu, Lamarck et Bichat en avaient faites, le premier aux faits sociaux, les deux autres aux phénomènes de la vie. » (A.

Comte, version numérisée 1830-1842, p. 12)[41] La sociologie joue par rapport aux autres sciences une fonction de synthèse et permet une politique scientifique comme le montre la classification des sciences de Comte.

La classification des sciences concerne les disciplines ayant atteint le troisième état de cette loi des trois états.

Le problème du classement des sciences était déjà posé au 4ème siècle avant Jésus Christ par Aristote lorsque celui-ci rédigeait son traité de physique. La question fut ensuite reprise par les grands théologiens médiévaux, en particulier Thomas d'Acquint, lequel mettait la théologie au sommet de sa classification des sciences. Pour Auguste Comte, il n'y a de science que du mesurable ainsi, les mathématiques constituent la discipline de référence pour toute science. Comte dénombre finalement « sept degrés essentiels, mathématique, astronomique, physique, chimique, vital, social, et enfin moral » (SPP, II, 433). Aujourd'hui encore la distinction entre sciences dures / sciences molles (ou douces) héritée pour partie de la distinction sciences exactes / sciences naturelles du positivisme continue de survivre.

1.Mathématiques
2.Astronomie
3.Physique
4.Chimie
5.Biologie
6.Physique sociale (sociologie)
(7. Morale)



Cette classification suit l'ordre de la complexité croissante. Elle va du général au particulier, et elle permet un principe d'héritage : chaque science hérite de la précédente dans

[41] Cours de philosophie positive numérisées : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/livres/Comte_auguste/cours_philo_positive/cours_philo_pos_1_2.doc

l'ordre donné. Ainsi, les objets biologiques sont soumis à la gravité, alors que les objets physiques ne sont pas soumis aux lois de l'évolution.

Ce qui fera écrire à Peirce au sujet de la classification des sciences : « Je classerais les sciences selon le principe général présenté par Auguste Comte, c'est-à-dire dans l'ordre d'abstraction de leurs objets, de sorte que chaque science puisse, pour l'essentiel, reposer, en ce qui concerne ses principes, sur ceux de la science immédiatement au-dessus d'elle sur l'échelle, tout en tirant en partie ses données de celles qui sont dans la science en dessous. En tête je placerais les mathématiques pour la raison irréfutable qu'elle est la seule science qui ne se préoccupe pas de rechercher ce que sont les faits réels mais qui étudie exclusivement des hypothèses » (C.S. Peirce, 1995, p. 162-164). J. Piaget écrivait à ce sujet la même chose que Peirce : « Le cercle latent de la classification des sciences d'A. Comte n'a rien de vicieux, comme nous le verrons sous peu, si on le présente explicitement et en dégageant ses raisons. Il tient, en effet, au cercle épistémologique fondamental (ou, si l'on préfère, à la situation dialectique) du sujet et de l'objet : l'objet n'est connu qu'au travers des actions du sujet et celui-ci ne se connaît qu'en relation avec les objets, d'où cette double conséquence que pour fonder la logique et les mathématiques il faut bien, sous une forme ou sous une autre, recourir au sujet et que, pour construire une science du sujet, il faut recourir à la biologie, donc également à la physique et aux mathématiques » (J. Piaget, 1967, p. 1159).

Comte définit l'implication par une séparation entre vie privée et vie publique d'où émerge d'une nouvelle éthique du chercheur. Celle-ci se traduit chez le deuxième « Auguste Comte par la découverte du rôle dans l'implication du chercheur dans sa recherche » (R. Lourau 1994, p. 80).[42]

Dans sa définition de la science, Auguste Comte essaie de construire les conditions d'une distance d'une extériorité à l'égard de l'objet étudié. Telle sera à partir de ce moment en sciences sociales la définition de ses pères fondateurs. Il y aura alors une séparation entre pratique ordinaire et pratique savante. Pourtant, il n'y aura jamais eu dans la pratique de la sociologie, une étanchéisation entre savants et ordinaires.[43]

[42] Voir à ce sujet aussi Roger Bastide qui met l'accent sur la théorie de la subjectivité chez A. Comte.
[43] Pour approfondir le rôle des pères fondateurs sur ce sujet voir, R. Aron (1967).

Même, Max Weber et Emile Durkheim qui sont les fondateurs les plus exigeants en matière de théorisation de la séparation entre explication et implication n'ont pas pu tenir cette posture épistémologique jusqu'au bout. Max Weber qui s'est appliqué à distinguer le rôle du sociologue de celui du politicien était impliqué dans le monde social décrit. Le sociologue affiche ses opinions politiques démocratique lorsqu'il s'oppose à Guillaume II et qu'il critique la bureaucratie impériale. Il participe à la négociation du traité de Versailles aux côtés de la délégation allemande. Raynaud dans *Marx Weber et les dilemmes de la raison moderne* (1987, p.157) démontre l'impossibilité séparation du savant et du politique.

Quant à Emile Durkheim, il n'échappe pas lui non plus à l'implication. Dans un livre publié par M. Fournier, *M. Mauss,* il est question des courriers que Durkheim avait envoyés à son neveu, Marcel Mauss. Dans cette correspondance E. Durkheim conseille vivement à son neveu de ne pas se laisser distraire dans son œuvre scientifique par les combats politiques (son soutien à l'affaire Dreyfus et Jean Jaurès). Durkheim constate que la modernité est liée au recul des croyances collectives, ainsi il va prôner le développement de dimensions communautaires, les corporations professionnelles, le socialisme de type corporatiste.

CHAPITRE I : à la recherche d'une méthode…

Dès 1942, un groupe de chercheurs de différentes disciplines se rassemble autour d'une recherche sur les « comportements d'échanges d'information » afin de construire un champ interdisciplinaire. La cybernétique naît en 1947, dans un contexte de remise en question de l'après guerre sous la plume de Norbert Wiener avec son ouvrage *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine* (N. Wiener, 1948) publié un an avant *Les théories mathématiques de la communication* (1949) de Shannon, et le développement du premier ordinateur par John Von Neumann suivi de l'utilisation du modèle théorique en biologie avec Von Forester. Mais ce mot est très ancien, Cybernétique venant du grec Kubernétès qui signifie « pilote » et de sa forme latine dérivée gubernator, « gouvernail ». On trouve cette définition dans un texte de Platon, intitulé *Clitophon* : « ... et en confiant, comme s'il s'agissait d'un navire, le gouvernail de sa pensée à un autre : à celui qui connaît l'art de gouverner les hommes, cet art que maintes fois, Socrate, tu désignes du nom d'art politique... ». C'est dans ce sens que le mot cybernétique fait son apparition dans la langue française sous la plume d'André-Marie Ampère (1775-1836). Mais Ampère n'arrivera pas à imposer le mot. Wiener l'appréhendera dans la continuité de son étymologie comme la science du contrôle, liée à l'idée de la régulation de la communication.

Il ne faut pas pour autant négliger la contribution de psychologues comme Warren Weaver, W. Mac Culloch, Paul Watzlawick, des anthropologues Gregory Bateson, Margaret Mead. Les ouvrages de Philippe Breton (1997), de Joel De Rosnay (1975) et de Jean-Louis Le Moigne (1990) traitent de la naissance de la cybernétique. Céline Lafontaine offre dans son ouvrage *l'empire cybernétique, des machines à penser à la pensée machine* (2004) une réflexion sur l'actualité de la cybernétique.

Les besoins de technicité durant la guerre 39-45 ont nécessité des armes de plus en plus performantes, et des calculs de plus en plus lourds. La multiplicité des lieux de conflit (air, terre, mer) a conduit à une multiplicité des messages et des moyens de les transmettre. Les idéologies se sont servies des techniques de communication comme outil de leur diffusion. L'enjeu a été alors le contrôle des mass-médias et la censure. « Naturellement, il

existe des éducateurs héritiers des lumières qui font preuve d'un optimisme plus simple : ils ont une confiance inébranlable dans le contenu des messages. Ils pensent pouvoir modifier les consciences en transformant les émissions de télévision, le quota de vérité dans le message publicitaire, l'exactitude de l'information dans les pages des journaux » (U. Eco, 1985).

Les réseaux de communication se sont multipliés. Les intellectuels de toutes disciplines se réunissaient pour trouver une issue au conflit, créant une atmosphère d'émulation. Si bien qu'à la fin de la guerre, dans un contexte de bouillonnement intellectuel naîtra la cybernétique. La problématique communicationnelle de la cybernétique a été une réaction au contre coup de la 2ème guerre mondiale. L'*Homo communicans* de la cybernétique fut un homme transparent, limpide, qui par sa communication va transformer la société en une société idéale. Cet *Homo communicans,* dans la mesure où il est entièrement tourné vers le monde, n'est qu'extérieur, qu'information. Il devient une étape de la communication et non son cœur.

1.4 La communication télégraphique

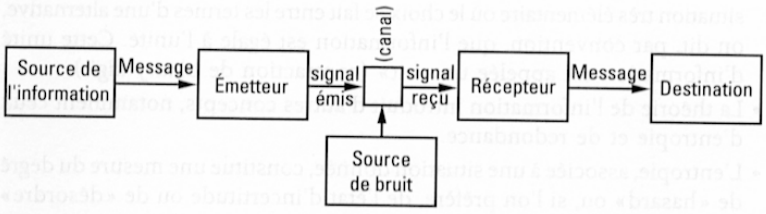


Schéma du modèle de SHANNON[1]

Le modèle dit « télégraphique » de la communication, fut développé par Claude Shannon, ancien élève de Norbert Wiener, à partir de la « théorie mathématique de la

communication » dans le cadre de ses recherches[44]. Il est devenu le modèle de référence des sciences sociales. Claude Shannon et Warren Weaver vont proposer dans *The Mathematical Theory of Communication*, la première définition de la notion de communication : « Le mot communication sera utilisé ici dans un sens très large incluant […] tout comportement humain » (C. Shannon et N. Weaver, 1975, p. 31). Le sens accordé au terme communication reste très vague et imprécis. Cependant on use et abuse de la modélisation de Shannon : elle devient incontournable et nous n'échapperons pas à la règle en la présentant.

Son fondement se base sur l'idée que l'information est un contenu fixe, émis par l'émetteur, reçu par le récepteur, qui interprète ce contenu - l'idée impliquée étant que le récepteur reproduit exactement le même contenu, dans son interprétation, que celui envoyé par l'émetteur (Shannon inclut cependant, il faut le noter, le parasitage par interférence d'un « bruit » à différentes étapes de la transmission). Il n'y a pas interaction, il y a simple transmission. Ainsi l'information est-elle traitée comme une entité morte, stable, immuable, ce qui correspond bien au fondement platoniste de la sociologie traditionnelle. Elle signifie une possible « description absolue de la réalité ». La construction du sens, de la réalité sociale est alors un phénomène de type mécanique, linéaire, sans aucun lien avec son environnement ou contexte.

Cette causalité linéaire - tel effet, telle cause - est au cœur du positivisme, impliquant que toute approche pour être scientifique doit nécessairement être objective.

Ce modèle correspond parfaitement à l'approche sociologique explicative ; et dès cette première modélisation, nous pouvons remarquer le lien étroit entre l'histoire des SIC et celle de la sociologie.

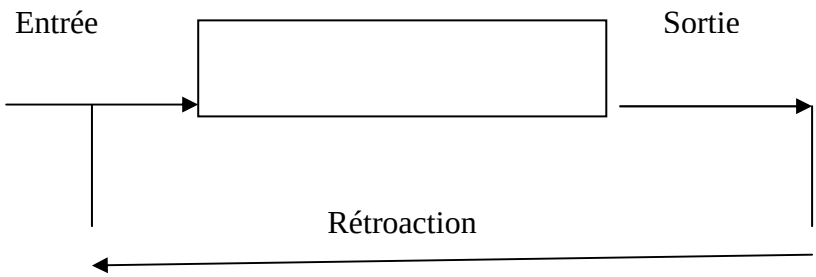
«… la sociologie a hérité d'un certain nombre de paired concepts de la philosophie, elle a tout particulièrement été marquée par l'opposition entre le collectif et l'individuel, « la société » et « l'individu » » (P. Corcuff, 1995, p. 13).[45] La sociologie d'Emile Durkheim, puis celle de Raymond Boudon en sont l'illustration.

[44] des laboratoires Bell System, filiale de l'entreprise de télécommunication, (ATT)[44]

1.4.1 L'essor de la cybernétique dans les années 50 : l'information de Shannon

L'objet d'étude de la cybernétique est la communication et plus particulièrement l'information. « La vertu première de la théorie shannonienne est de donner à la notion d'information un statut physique à part entière. » (Morin, 1977, p. 305)[46] La cybernétique est « une approche interdisciplinaire unifiée des phénomènes de communication »[47]. Au début, il s'agissait de faire une analogie entre un dispositif automatique et le comportement humain. C'est dans ce contexte qu'apparaît la notion de *feedback* afin de contrôler une action. Les systèmes sont définissables à partir des relations qu'ils entretiennent avec leurs environnements. Wiener ajoutera à sa théorie du *feedback* ou de l'entropie que les systèmes tendent à la désorganisation (entropique).

Le processus de *feedback* :



En introduisant la notion de contexte et de *feedback*, certains chercheurs ont tenté de corriger les défauts de ces premiers modèles. Le *feedback* devient alors le fondement de tout comportement intellectuel organisé en vue de s'adapter à son environnement.

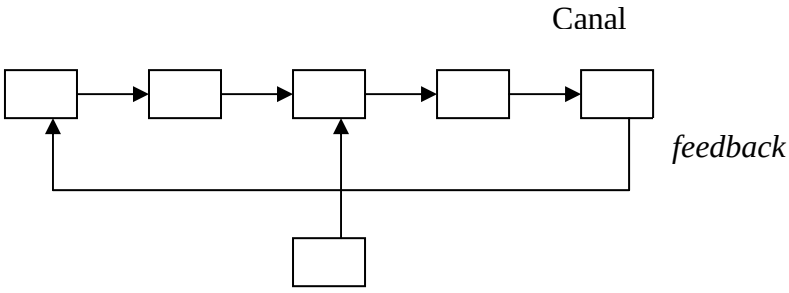
La communication joue le rôle d'organisation, de médiation entre les êtres et leur milieu. L'entropie est alors synonyme de « bruit » et d'incertitude. Dès lors se pose le problème de lutter contre, celui-ci trouve une réponse chez Claude Shannon.

Shannon avait cerné le principe de dégénérescence ou d'entropie de l'information mais avait occulté la néguentropie, ce « principe de néguentropie (générative), lequel effectivement ne peut opérer que dans le cadre de l'organisation néguentropique émetteur/voie/récepteur, qui fait partie évidemment de l'organisation anthropo-sociale » (E. Morin, 1977, p. 306). Ainsi avec la cybernétique, est introduite l'idée de rétroaction : un système en forme de boucle où l'effet rétroagit sur la cause.

Communication et information se répandent très vite à partir des années 50 à toutes les disciplines. Mais, la vulgarisation de ces deux termes finit par les rendre synonymes. Weaver en sera le premier responsable en appliquant le modèle de Shannon à toutes les situations binaires. La simplicité de ce modèle permettra sa rapide diffusion ; la psychologie sociale[48], la communication de masse s'attachent à montrer que, sans communication, il n'y a pas d'existence sociale possible. N. Wiener propose un nouveau projet pour la science et un « homme nouveau », constatant que l'homme ne peut plus contrôler toutes ses décisions et actions. Parallèlement, la technologie a pris une autre dimension, elle n'est plus le prolongement de la force humaine, mais elle devient capable d'investir des domaines comme l'intelligence, la pensée…

[48] MOSCOVICI Serge, écrira que la communication a une place nodale en psychologie sociale : « Historiquement, parce que c'est avec ce domaine que la discipline est devenue un champ scientifiquement défini, grâce aux travaux de LAZARSFELD, HOVLAND et LEWIN. Scientifiquement, parce que la communication commande les phénomènes essentiels qui régissent l'élaboration et la pérennité des relations

Le schéma de communication que propose Wiener (1948) est semblable à celui de Shannon, même s'il est circulaire, rétroactif.



Puis, Weaver et Shannon (1949) posent trois niveaux de problèmes relatifs à la communication ; ces trois niveaux peuvent être rapprochés de ceux que la sémiotique nomme syntaxique, sémantique et pragmatique. « Dans la perspective peircienne, on distingue trois moments constitutifs de la sémiotique ; la syntactique qui traite de ce qui représente, la sémantique qui traite de ce qui est représenté et la pragmatique qui dégage les règles d'usage qui gouvernent dans chaque contexte d'interprétation. » (C. Marty, R. Marty, 1992)[49] L'union de la syntactique et de la sémantique amène à la pragmatique.

« Niveau A : avec quelle exactitude les symboles de la communication peuvent-ils être transmis ? (Problème technique).

Niveau B : avec quelle précision les symboles transmis véhiculent-ils la signification désirée ? (Problème sémantique).

Niveau C : avec quelle efficacité la signification reçue influencera-t-elle la conduite dans le sens désiré ? (Problème de l'efficacité) »[50] (W. Weaver et C. Shannon, 1949, p. 32).

Nous pouvons constater que ce passage à un lien avec les trois moments de la sémiotique. Ainsi, le premier correspond à la syntaxique, le second à la sémantique et le dernier à la pragmatique.

---

sociales et de leurs produits (des attitudes, représentations aux idéologies ; des performances de groupes aux changements sociaux, etc.) 1970, p. 42.

Shannon et Weaver avaient une intuition de la sémiotique mais ils en sont restés là.

1.4.2 Critique de la cybernétique

Wiener considérait la communication comme un processus visible et transparent.

« Le credo initial de la communication [cybernétique] se formule donc ainsi : l'intérieur n'existe pas, l'intériorité est un mythe, un récit qui relève au mieux de la métaphysique, au pis de l'illusion. La disparition aux oubliettes de l'histoire des idées de toute référence à l'intériorité implique une formidable promotion d'une idée que Wiener n'emploie pas directement en 1942, mais qui sous-tend son propos, celle de « transparence »[51]. Philippe Breton développe la thèse selon laquelle tous les maux de l'humanité seraient résolus grâce à une meilleure communication à travers deux ouvrages *L'explosion de la communication,* (1989) et *L'utopie de la communication* (1992).

La cybernétique avait aussi ce projet en appliquant aux hommes les mêmes lois de fonctionnement que les machines.

« La cybernétique, nous l'avons dit, se déploie au moins dans deux directions. D'un côté, elle est tendue vers la production de résultats concrets, « scientifiquement mesurables et vérifiables », de l'autre, elle se livre à une réflexion, toute aussi rigoureuse dans son intention, mais bien sûr en dehors de toute quantification possible, sur la nature de l'univers et des phénomènes humains. »[52]

Wiener calque donc le fonctionnement des êtres humains sur celui des machines.

L'homme est réduit à l'état de boîte noire dans laquelle transitent des informations, des informations y entrent (*input* messages d'entrée), d'autres en sortent (*output* messages de sortie) Wiener reconnaît que la théorie de Shannon s'arrête au premier niveau à la syntaxique et laisse dans l'ombre les autres dimensions. La théorie du niveau A contient les autres théories, il n'y a pas lieu de les séparer.

Dans sa théorie mathématique de la communication, Shannon « parlait d'abord d'information […] Wiener parle plutôt de communication. Une confusion entre les deux

termes s'installe, que reflètera l'hésitation entre « Théorie de l'information » et « Théorie de communication »[53]. Ceci fera dire à Heinz Von Foerster que l'information est le plus « vieux des caméléons conceptuels. » (Morin, 1977, p. 290)

Pour Wiener, les machines peuvent copier le fonctionnement du cerveau, ce qui renvoie à l'intelligence artificielle. La cybernétique étend la notion d'entropie - qui se manifeste dans le champ de la communication sous deux formes : la première est celle du bruit et la deuxième la confusion. La communication doit alors faire reculer l'entropie.

1.4.3 La théorie de Shannon, entre cybernétique et cognition

Avec la théorie de Shannon et la cybernétique de Wiener, la séparation entre l'idée et sa matérialité est remise en cause. La communication a une autre définition : celle d'une relation véhiculant des informations, abandonnant celle d'un simple transfert d'idées. Les prémisses des sciences de la cognition se trouvent chez Shannon. Jusqu'à celui-ci, les circuits électriques étaient décrits par les équations mathématiques. Shannon allait démontrer qu'on pouvait le faire avec la logique de Boole. Sous l'impulsion de Von Neumann, naîtra le débat autour du cerveau et sa constitution en réseau de neurones.

Nous verrons que la sémiotique permet de dénoncer les limites de la cybernétique, et que plus de communication ne mettra pas forcément un terme au désordre, à l'entropie. En revanche, elle doit permettre de mieux utiliser les signes qui servent à communiquer.

P. Breton fait référence à G. Bateson et P. Watzlawick « La cybernétique laisse par ailleurs une marque importante en anthropologie et d'une façon plus générale en sciences humaines, par l'intermédiaire entre autres de Gregory Bateson[54], puis l'école dite de Palo Alto, dont Paul Watzlawick a largement contribué à populariser les thèses. Son ouvrage, *Une logique de la communication* (1972) constitue un bon exemple de la façon dont le thème de la communication, tel que la cybernétique l'a mis en scène, a pénétré dans le monde de la psychologie et de l'étude des relations interpersonnelles. Watzlawick, dont les livres sont à la

frontière de la science et de la vulgarisation, a probablement joué un grand rôle dans l'idée selon laquelle « tout est communication », en même temps qu'il est, tout à fait paradoxalement, un des plus grands pourfendeurs de la pensée utopique, au profit d'une vision pragmatique du monde. » (P. Breton, 1992, p.11).

Le mérite de la cybernétique est d'avoir proposé des concepts « pour représenter à priori des phénomènes qui n'ont ou qui n'auront peut-être aucune réalité tangible. Ce n'est plus « le réel » ou « la nature » qui contraint le chercheur, c'est le chercheur [...] qui contraint le réel en lui imposant des artefacts dont il a conçu le projet et que la nature n'avait pas créés. »[55] (Le Moigne, 1997, p. 4).

Des insuffisances de la cybernétique naîtra « la nouvelle communication », dont le principal objet sera d'introduire la dimension humaine dans les processus de communication.

Cependant, malgré les nombreuses critiques du modèle télégraphique de la communication, il faut rendre hommage à cette théorie, ne serait-ce que par le nombre d'ouvrages vendus (21 000 exemplaires en moins de cinq ans), ainsi que la diffusion internationale de ce modèle. Mais aussi pour avoir énoncé le fondement de toute communication : l'existence de l'émetteur et du récepteur.

Pour Shannon, l'information est « une grandeur observable et mesurable »[56] (E. Morin, 1977, p. 301) elle est le fondement de toute communication. Un message codé part de l'émetteur, est transmis à travers le canal sous la forme d'unité d'information, les bits, au récepteur qui va à son tour coder le message. Edgar Morin énonce avec pertinence qu'« il faut donc faire intervenir dans la relation communicationnelle un personnage nouveau et indispensable, l'observateur, qui dispose d'une théorie et mesure l'information, sur la base du calcul binaire, à partir d'une probabilité d'occurrence d'un événement par rapport au nombre total des possibilités. » (E. Morin, 1977, pp. 301-302). Cette citation du sociologue implique que l'observateur ne se contente pas d'observer des données relatives à son objet observé, mais qu'il doit les intégrer dans sa recherche afin d'élucider les « perturbations » induites pour tenter de « se comprendre lui-même en tant qu'observateur. » (E. Morin, 1994, p.151)

Dans son cheminement le long du canal, l'information sera obligatoirement perturbée par du « bruit », « nul canal physique de communication ne peut échapper à l'hypothèse du bruit. »[57]

Mais si Shannon a laissé dans l'ombre la signification, l'effet de l'information sur le récepteur, ce n'est pas important, parce que « du reste, la théorie de Shannon a bien posé le cadre relationnel dans lequel le sens de l'information doit être cherché et trouvé »[58] (E. Morin, 1977, p. 303). S'il ne s'intéresse pas au sens, c'est pour le renvoyer « au contexte, c'est-à-dire le méta-système anthropo-social où s'effectue non seulement la communication, mais aussi la production du sens. »[59] Cela fait émerger une autre limite à la théorie de Claude Shannon : celle de l'oubli de la dimension sociale. S'il a intégré dans sa théorie les bruits extérieurs qui perturbent l'information transmise, il n'a pas intégré les bruits intérieurs de l'information.

En même temps que le travail de Weaver et Shannon, un groupe de recherche mené par Ludwig Von Bertalanffy essayera de fonder une théorie générale des systèmes. Cette théorie et la cybernétique fusionneront pour donner la systémique. Il ne s'agit pas d'une nouvelle science, ni d'une théorie mais d'une méthodologie qui permet d'organiser les différentes connaissances en vue d'une plus grande efficacité d'action. L'analyse systémique est un outil et un mode de penser : c'est ce qu'Edgar Morin développera en France.

2. De la naissance de la systémique à la critique bourdieusienne des médias

2 .1. La naissance de la systémique

Si la cybernétique a permis un renouveau scientifique dans les années 50, elle est ensuite en perte de vitesse jusqu'à ce que la systémique lui donne un second souffle dans les années 70.

La systémique reprend les concepts fondamentaux de la cybernétique en les enrichissant de la notion de complexité et de globalité. La différence entre cybernétique et systémique est celle de l'ouverture du système. La cybernétique travaillait sur des systèmes fermés, contrairement à la systémique.

« Elle tente d'expliquer comment se réalise la transition entre une organisation d'un niveau donné et celle dont elle constitue les éléments de construction » (J. De Rosnay, 1995, p. 18).

Selon De Rosnay, le chercheur doit se résigner à ne pouvoir tout connaître d'un système, car la totalité de celui-ci lui échappe. Ce qui entraîne Morin (1977) à introduire l'incertitude « vertueuse » de la connaissance, en intégrant l'incertitude qui ne doit pas être occultée sous peine de mutiler la réalité. « La systémique induit une connaissance relative, relationnelle et réflexive (démarche circulaire). Elle a pour méthode, la modélisation qui est l'action d'élaboration et de construction intentionnelle, par composition de symboles, de modèles susceptibles de rendre intelligible un phénomène perçu complexe, et d'amplifier le raisonnement de l'acteur projetant une action délibérée au sein du phénomène ; raisonnement visant notamment à anticiper les conséquences de ces projets d'actions possibles » (J. L. Le Moigne, 1990, p. 5).

Il s'agit d'appréhender les relations et les interactions de chaque élément constituant un phénomène dans un contexte macroscopique. Ainsi, nous aboutissons à réintroduire la circularité entre les éléments du système qui fonctionne comme une auto-éco-ré-organisation.

« L'apport essentiel de la systémique à la cybernétique est l'ouverture sur les différentes interrelations qui organisent la globalité à partir de l'infra et vice-versa. La systémique s'étaie sur l'histoire du lien, non plus comme une ligne vers la vérité, mais une spirale où toute connaissance n'est que provisoire et valide dans son contexte. En intégrant le cheminement chaotique de l'organisation avec la complexité des connaissances, elle redonne à l'action le sens de la décision que la cybernétique réduisait à des automatismes structurels. » (V. Mabillot, 2000, p. 28).

Avec la systémique, la connaissance est synonyme de lien, de connexion dépendante du contexte.

De Rosnay (J. De Rosnay 1995, p. 329) écrit à ce sujet : « La révolution copernicienne a permis à l'homme de s'échapper du géocentrisme dans lequel il était enfermé. Ainsi naquit le premier paradigme. La révolution cartésienne a rendu l'univers accessible par la raison. La puissance de l'analyse et de la logique a fait de l'homme le maître des sciences et des techniques. Elle allait devenir le deuxième paradigme. La révolution darwinienne a restitué l'homme au cœur de la nature. En lui permettant de se libérer de l'anthropocentrisme, elle a fondé le troisième paradigme. La révolution systémique a su réintégrer les connaissances en un tout cohérent. Elle a redonné à l'homme sa place et son rôle dans l'univers. Elle symbolise aujourd'hui le quatrième paradigme ».[60]

A la différence de l'approche analytique, l'approche systémique consiste à étudier les systèmes dans leur totalité. Bateson sera le premier à transposer les concepts de la cybernétique et de la théorie des systèmes aux sciences humaines. Il proposera alors une approche systémique des relations humaines.

Elle est par excellence « la science de la vie de la société », ce qui autorise Winkin à dire que la psychologie sociale file la métaphore organiste à son sujet : « La communication, aidée en cela par sa réification en réseaux, représente système nerveux, réseau sanguin,

respiration… » (Y. Winkin, 2001, p. 42). Il n'y a pas lieu de distinguer théorie de communication interpersonnelle et théorie de communication de masse. Car les médias sont conceptualisés comme le prolongement des théories émetteur/récepteur, ainsi que le montrent les premiers travaux de sociologie de la communication.

2.2 Les premiers travaux de sociologie en communication : la communication publicitaire et la communication politique

La sociologie posera la première la problématique de l'utilisation de la communication. « Ces interrogations guidèrent de nombreuses enquêtes dans deux domaines, privilégiés pour des raisons d'opportunité économique : la communication publicitaire et la communication politique. Dans ces deux cas, l'exigence de savoir ce qu'il en était de la réception des messages était impérieuse et, dans les deux cas, l'argent nécessaire au déroulement des enquêtes était trouvé. La recherche sur les communications de masse s'est donc centrée sur la circulation des messages, de l'agent-émetteur au sujet-récepteur, et sur leurs effets. Ce qui constitue le modèle d'une communication interpersonnelle *(face-to-face)* ou telle qu'elle s'offre dans de petits groupes » (A. Akoun, 1997, p. 89).

Le modèle de Lasswell

Le politologue H. Lasswell (1902-1978)[61] essaie de tirer des leçons de la première guerre mondiale dans son ouvrage *Propaganda Techniques in the World War*. Il s'intéresse alors particulièrement à l'utilisation des médias comme moyen d'orienter l'opinion, la formation de l'appartenance nationale à travers les moyens de communication de masse.

Ce modèle se traduira dans le paradigme du politologue, tel qu'il l'expose dans son article « Structure et fonction de la communication dans la société » (1948) : « On peut décrire une action de communication en répondant aux questions suivantes : Qui dit quoi, par quel canal, avec quel effet ? L'étude scientifique du processus de communication tend à se

[1] Dans le texte complet de cette citation, De Rosnay propose la naissance d'un cinquième paradigme, la symbionomie.

centrer sur l'une ou l'autre de ces questions. Le spécialiste du « qui » (le communicateur) s'attache à l'étude des facteurs qui engendrent et dirigent la communication. Nous nommons cette subdivision du domaine « analyse de régulation » *(control analysis).* Le spécialiste du « dit quoi » pratique « l'analyse de contenu » *(content analysis).* Celui qui étudie surtout la radio, la presse, le cinéma et les autres médias de communication, participe à « l'analyse des médias » *(media analysis).* Lorsque le centre d'intérêt est constitué par les personnes atteintes par les médias, nous parlons d' « analyse de l'audience » *(audience analysis).* Si le problème traité est celui de l'impact sur les récepteurs, il s'agit d'une « analyse des effets » *(effect analysis). »* (H. Lasswell, 1997, p. 89).

L'intérêt de ce modèle est d'établir une série d'étapes dans la communication et de mettre l'accent sur l'effet de la communication.

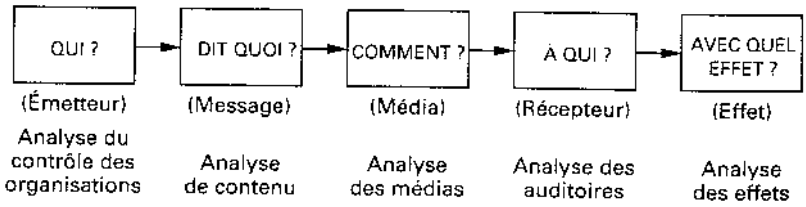


Schéma de la formule de LASSWELL[1]

Lasswell s'est aussi penché sur les questions de propagande et d'opinion publique dans sa seconde étude[62] où il est question d'analyser les biographies des leaders révolutionnaires. Cette étude tombe au moment même des élections de F.D. Roosevelt, et du lancement de la politique du *New Deal* pour sortir de la situation de crise. Dans ce contexte économique, il est alors indispensable de mobiliser l'opinion publique autour du programme politique du *Welfare State*. C'est ainsi qu'une nouvelle technique d'investigation va être inventée : les sondages d'opinion. De ce fait la problématique qui dirigera ses travaux sera la considération des effets sur tous les autres aspects d'un phénomène communicationnel. Il écrit

[61] Il est alors enseignant à l'université de Chicago.
[62] Voir H. Lasswell, *Psychopathology and Politics*, (1930).

: « Il nous paraît moins important de démonter l'acte de communication que de le considérer comme un tout en relation avec le processus social entier » (H. Lasswell, 1997, p. 89).

Ce modèle introduira une sociologie des mass media qui se distinguera de la psychosociologie, pour porter son attention sur l'individu. C'est à partir de la célèbre formule « Qui dit quoi, par quel canal, à qui, et avec quel effet ? » que se construit le cadre conceptuel de la sociologie fonctionnaliste des médias. Les limites de cette formule se trouvent dans une absence totale de rétroaction, qui privilégie le mode autoritaire, les récepteurs n'ayant aucune action. Le modèle de E. Katz et P. Lazarsfeld

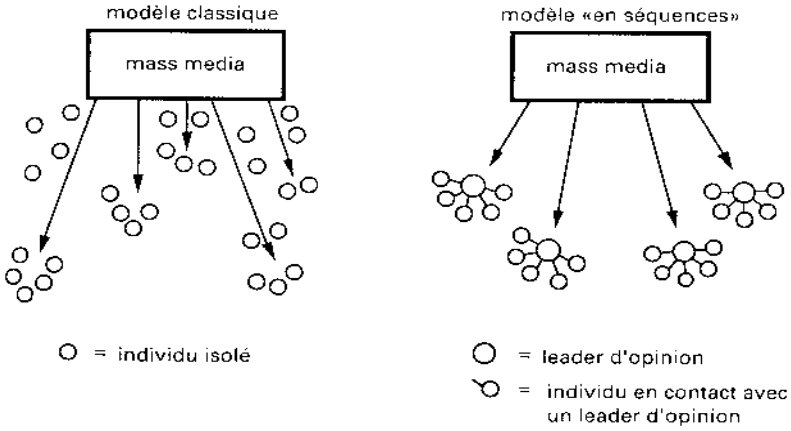


Schéma du modèle de KATZ ET LAZARSFELD[1]

« …Le flot des idées paraît souvent aller de la radio et de la presse vers les leaders d'opinion et de ceux-ci vers les segments moins actifs de la population. » (E. Katz et P. Lazarsfeld, 1955, p. 32).

Ce fut une étude sur la campagne présidentielle et la lutte entre le candidat démocrate Roosevelt et le candidat républicain Wilkie qui allait donner naissance à ce modèle. Qu'est-ce qui allait influencer le choix des électeurs dans le comté d'Erie ? Le choix géographique du comté a été déterminé par la représentativité américaine. Le média sélectionné : la radio. Contrairement à ce que l'on pouvait imaginer, ils en arrivent à la conclusion suivante : la campagne eut très peu d'effet sur l'intention de vote. Ils réussissent à montrer que les médias

sur ce sujet avaient moins d'influence que les contacts personnels. A partir de là, la recherche sur les médias et les petits groupes ne feront plus qu'un. Entre les médias et les « masses », il y a un point de regroupement, une étape incontournable : les « relations interpersonnelles. » Dans « Personnal Influence » (K. Elihu et P. Lazarsfeld, 1955, p. 32), il est mis en évidence la fonction du leader « horizontal », proche et de même niveau social que celui qu'il influence. « La société est faite de chaînes, de réseaux, de canaux en étoile […] La société est ce flot d'opinions qui circule. » (Y. Winkin, 2001, p. 46).

Tous ces modèles communicationnels de masse sont construits autour de la métaphore des flots. A leur commencement, les SIC avaient uniquement comme objet d'étude les mass média, elles étaient cristallisées autour de deux écoles, l'une empirique, l'autre critique. Ceci a eu des conséquences méthodologiques : préférence à la recherche expérimentale, aux analyses quantitatives avec l'utilisation des enquêtes et des statistiques, laissant de côté les analyses qualitatives. Si bien que l'étude de la communication « …ne deviendra intellectuellement satisfaisante qu'à partir du moment où elle sera considérée comme un problème, c'est-à-dire comme un phénomène social complexe qui mérite d'être étudié par et pour lui-même. » (Y. Winkin, 2001, p. 51).

Aussi, n'exposerons-nous pas l'histoire des médias, deux ouvrages[63] la résumant parfaitement et préférerons-nous l'approche critique de Pierre Bourdieu.

[63] Voir E. Pedler (2000), notamment le chapitre 3 (p. 45-63) et A. Akoun (1997).

2. 3 Pierre Bourdieu et le champ des médias[64]

Les textes écrits par le sociologue au sujet des médias ne sont pas les plus représentatifs de son œuvre, mais ont suscité de vives polémiques. Les différents hommages lors de sa disparition le 23 janvier 2002 en témoignent. Boltanski[65] explique : « Je laisse complètement de côté les dix ou quinze dernières années. Sur les médias notamment, ce n'était plus de la sociologie, c'était de l'agit-prop. » Mais aussi tout un article dans *Libération* intitulé : « Le champ médiatique. De Daniel Shneidermann à Pierre Carles » (E. Poncet, 25/01/2002, p. 25)[66] où l'ambivalence entretenue par le sociologue y est soulignée : d'un côté, Bourdieu était très critique par rapport aux médias ; de l'autre, il était très médiatisé. Certains avaient ainsi dénoncé la perte d'esprit critique de l'intellectuel.

Nous allons essayer de brosser un tableau de l'implication et de la réflexion du sociologue Bourdieu sur le sujet.

« On peut distinguer dans les écrits de Pierre Bourdieu sur l'activité journalistique et les médias trois périodes différentes. » (C. Lemieux, 2001, p. 205). La première aux alentours des années soixante, où les sociologues (P. Bourdieu et J.C. Passeron, 1963) se mettent à dénoncer les « massmédiologues » en visant Morin, Cohen-Sat, Fougeyrollas et Barthes. « Les auteurs « à bannir » sont accusés d'appuyer leurs raisonnements sur des concepts aussi vagues et homogénéisants que « mass media », « massification », ou « culture de masse », qu'ils se gardent bien de confronter à un examen des conditions réelles dans lesquelles les messages sont reçus en tel ou tel point de la structure sociale. » (C. Lemieux, 2001, p. 206). Déjà Bourdieu et Passeron attirent l'attention sur la nécessité de prendre en compte l'appartenance sociale du récepteur du message dans la construction du sens.

Aussi, le développement des outils de masse entraîne-t-il une « sociologie fantastique » (P. Bourdieu et J.C. Passeron, 1963, p 1013) et une imprudence épistémologique.

---

[65] Luc Boltanski, sociologue, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, dans *Le Monde*, le 25/01/002, p. 29.

[66] http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/mort/li01255.html

La seconde étape débute en 1970, dans le prolongement du *Métier de sociologue* (P. Bourdieu *et al.*,1983) ; la distinction entre « sociologie spontanée » et « sociologie scientifique » est alors l'une des préoccupations majeures de Bourdieu (et de ses co-auteurs). Pour ce faire, il s'appuie sur des données : les sondages publiés dans les journaux. Le discours du sociologue serait détourné à des fins politiques. Quelques années plus tard, Champagne, dans la continuité des travaux de Bourdieu, démontre « par quels mécanismes le jeu politique » tend à être monopolisé par un cercle de spécialistes qui, grâce notamment à la sophistication de « technologies sociales » comme les sondages, prétendent « faire parler le peuple mais le font en réalité à la manière du ventriloque qui prête sa voix à ses marionnettes. »[67] Les exemples les plus éloquents sont ceux des attentats du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis et de la campagne présidentielle française où l'on voit le jeu des sondages, des temps d'intervention, des informations en fonction des chaînes…

Les principales critiques sont au nombre de trois : tout d'abord « une dénaturation sociale, des outils et de la pensée scientifique » ; (C. Lemieux, 2001, p208) puis la production à travers la massification de l'information d'une « illusion démocratique » ; et enfin celle de la reproduction d'un système, « une fermeture sociale ».

C'est à la fin des années 70 que le sociologue aborde la question du champ intellectuel à travers les milieux parisiens. L'utilisation, par ces milieux, du capital social ou relationnel leur permet l'accès aux médias pour s'imposer dans le champ intellectuel et le paysage universitaire. L. Pinto (1981 et 1984) empruntera le chemin ouvert par Bourdieu en analysant les affinités électives du groupe constitué par le *Nouvel observateur*. Le tour de la problématique est cerné dans *L'Homo academicus* (P. Bourdieu, 1984a), où les mécanismes de positionnement des intellectuels entre connaissance savante et connaissance commune sont mis au grand jour. Ainsi, intellectuels et journalistes sont-ils de connivence pour établir un « hit parade des intellectuels français » à travers les publications des sondages du magazine *Lire* (P. Bourdieu, 1984b).

Ceci le conduit à poser le problème de l'impact des médias sur le monde universitaire (P. Bourdieu, 1989, pp. 548-559). Cette question, il la pose en terme de reproduction des

[67] Champagne (1988 et 1990) ; voir aussi Bourdieu (1985).

hiérarchies culturelles. Le rapport au media est un rapport expressif de l'habitus de classe[68]. « Ces travaux esquissent un dernier thème appelé à prendre de l'ampleur dans les analyses ultérieures : celui des effets de l'apathie politique imputables aux visions aseptisées du monde et à la culture « omnibus » que véhiculent auprès du public populaire les médias les plus soumis aux impératifs commerciaux. » (C. Lemieux, 2001, p. 209). L'équipe de recherche de Bourdieu se penche plus sur les mécanismes de reproduction des médias que sur les médias eux-mêmes.

La troisième étape est marquée par deux publications : « L'emprise du journalisme » (P. Bourdieu, 1994) et *Sur la télévision* (P. Bourdieu, 1996). Le journalisme est un champ comme un autre qui obéit aux lois de fonctionnement de la société toute entière, en se battant pour préserver le monopole de la domination du champ : les parts de marché. Cependant, selon Bourdieu, ce champ possède une spécificité qui est celle de sa très faible autonomie face au pôle commercial : il entre en concurrence avec la télévision. Ainsi, les journalistes sont d'une part sollicités pour faire de l'audimat, d'autre part poussés par leur déontologie - « les aspirations que les gens acquièrent dans les écoles de journalisme et dans les facultés. » (P. Bourdieu, 1996, p. 41).

Il s'élève contre les grands groupes de communication qui donnent la parole et la suprématie à la logique commerciale en possédant l'ensemble des biens de production et de diffusion culturelle.

Le sociologue montre (1997, 1999) comment les journalistes appartenant aux différents médias (presse, télévision, radio) entrent en concurrence, dans une lutte de champs. Le champ est un « espace social structuré, un champ de forces, dans lequel il y a des dominants et des dominés, il y a des rapports constants, permanents d'inégalité qui s'exercent à l'intérieur de cet espace qui est aussi un champ de luttes pour transformer ou conserver ce champ de forces. Chacun, à l'intérieur de cet univers, engage dans sa concurrence avec les

[68] Voir Bourdieu (1979) et Champagne (1971).

autres la force (relative) qu'il détient et qui définit sa position dans le champ et, en conséquence, ses stratégies. » (P. Bourdieu, 1997, p. 46).

La part implicite de la domination est dictée par les parts de marché, le prestige à acquérir ou maintenir, nul n'y échappe. A l'intérieur du champ journalistique s'exerce un combat pour s'imposer : « Par exemple, un journal cesse d'être dominant lorsque son pouvoir de déformer l'espace autour de lui diminue et qu'il ne fait plus la loi. » (P. Bourdieu, 1997, p. 48).

L'histoire du journalisme est incarnée par une compétition entre presse écrite et télévision. Nous assistons à un rapprochement des médias, dû à la circulation plus rapide des informations, voire même instantanée avec le Web, mais aussi l'attrait pour les « cérémonies télévisuelles » et le *reality show* avec l'émission de la chaîne M6 « *Loft Story* ».

Ce qui fait dire à Daniel Parrochia dans « le monde informatique », que « nous vivons dans une médiocratie totalitaire ». Les médias et en particulier la télévision « sont le seul pouvoir sans contre-pouvoir. » (D. Parrochia, 06/12/02, p.48)

3 « La nouvelle communication »

L'ouvrage qui a pour titre *La nouvelle communication* d'Yves Winkin[69] (1981) est composé de trois chapitres. Notre attention s'est principalement portée sur le premier chapitre, dans lequel l'auteur cherche à mettre en évidence le point commun entre les différents protagonistes. Le second est un recueil de traduction de textes de Bateson, Scheflen, Birdwhistell et Hall. Enfin, le troisième regroupe des entretiens avec Bateson, Birdwhistell, Hall et Watzlawick.

L'expression « nouvelle communication » désigne un collège de chercheurs qui a développé un modèle baptisé « orchestre ». Grâce aux penseurs de « la nouvelle communication », les phénomènes communicationnels sont approchés dans leurs dimensions constructivistes et systémiques. C'est l'anthropologue Yves Winkin qui les fait connaître en France. Ces chercheurs bouleverseront les travaux sur les interactions sociales.

Les principaux protagonistes seront des anthropologues : Gregory Bateson, Ray Birdwhistell, Edward Hall - ces deux derniers étant issus de la linguistique et cherchant à étudier la communication par la kinésique et la proxémique. Le sociologue Erving Goffman viendra les rejoindre, afin d'étudier les interactions en apparence les plus banales, celles de la vie de tous les jours, rencontres quotidiennes riches de renseignements pour le chercheur.

Comme le dit Winkin, « apparemment, rien de fort commun entre ces personnes et leurs préoccupations » mais « on voit apparaître un réseau de trajectoires croisées, des

[69]Professeur à l'ENS LSH (Lyon), Yves Winkin enseigne cette année la sociologie des interactions et l'histoire sociale des "cultural studies" anglo-saxonnes. Après des études à l'Université de Liège et à l'Université de Pennsylvanie, il a été chercheur au Fonds National de la Recherche Scientifique pendant une quinzaine d'années. Parallèlement à ses activités d'enseignement et de recherche, il mène un travail d'animation éditoriale au sein de revues scientifiques et aux Editions du Seuil. Il a publié des travaux d'histoire sociale des sciences sociales américaines (La Nouvelle Communication, Gregory Bateson: premier état d'un héritage, Erving Goffman: les Moments et leurs Hommes), ainsi qu'une invitation à la démarche ethnographique en sciences de la communication (Anthropologie de la communication: de la théorie au terrain). Il élabore actuellement une "anthropologie de l'enchantement". Tiré du site sur le groupe de recherche de la socialisation : http://recherche.univ-lyon2.fr/grs/index.php?page=97&id_membre=40

universités et des centres de recherche communs et finalement une très grande interpénétration conceptuelle et méthodologique » (Y. Winkin, 1981, p. 20).

Avec les années, le groupe s'étend jusqu'à devenir un véritablement réseau.

Ainsi Don Jackson et Paul Watzlawick, Stuart Sigman et d'autres chercheurs plus jeunes viendront s'y ajouter. Winkin les nommera le « collège invisible » ; ils n'ont pas de lien institutionnel mais ils s'informent mutuellement de leurs travaux. Le collège invisible prend racine dans deux villes : Palo Alto et Philadelphie, ce qui rendra ces deux villes célèbres. En 1959, le Mental Resarch Institute est fondé par Don Jackson. Bateson y travaille déjà et Watzlawick viendra les retrouver.

Le consensus du groupe sera la recherche sur les interactions. Ainsi, ils s'opposent d'emblée à la conception linéaire de la communication de Shannon.

A la différence du modèle émetteur-récepteur, les penseurs de la nouvelle communication vont s'intéresser à la perception du récepteur. « Ce modèle de communication n'est pas fondé sur l'image du télégraphe ou du ping-pong – un émetteur envoie un message à un récepteur, qui devient à son tour un émetteur, etc.- mais sur la métaphore de l'orchestre. La communication est conçue comme un système à multiples canaux auquel l'acteur social participe à tout instant, qu'il le veuille ou non : par ses gestes, son regard, son silence, voire son absence […] En sa qualité de membre d'une certaine culture, il fait partie de la communication […]. » (Winkin, 1981, p7).

C'est avec Bateson et Birdwhistell (1951 – traduction 1988) que nous commencerons notre exposé.

3.1.Gregory Bateson et les prémisses de la « nouvelle communication »

3.1.1. La problématique de Bateson : l'incorporation de la culture

Gregory Bateson, zoologiste de formation, suivra un troisième cycle en anthropologie. A partir de ce moment, il ira sur le terrain - la Nouvelle Guinée et Cambridge - recueillir des données empiriques et en reviendra avec beaucoup de « scepticisme à l'égard des théories en cours. » (Winkin, 1981, p. 28).

La démarche de Bateson est particulièrement intéressante. Il a toujours eu le souci de vérifier par lui-même ses hypothèses en allant se confronter au terrain. Atypique dans sa manière de penser, l'institution universitaire ne lui fera pas une place stable mais il s'en moque, trouvant là le meilleur moyen de faire de la recherche.

Puis il rencontre l'anthropologue Margaret Mead, qui lui apportera l'assurance et le soutien psychologique qui lui faisaient défaut. En retour, Bateson lui inculquera théorie et épistémologie. Ils se marièrent en 1936, un an après la publication de l'ouvrage clef de Bateson - *Naven* - dans lequel il cherche à produire une théorie de la culture, en introduisant le concept de « schismogenèse » qui représente les conditions de changement d'un système social.

Il développe deux types de « schismogenèse » : la première est qualifiée de « symétrique » (don et contre-don), la seconde est « complémentaire » (où l'échange est déséquilibré). Il cherche à trouver l'articulation, tout comme le faisait M. Mauss entre individu et social avec le concept de « schismogenèse ».

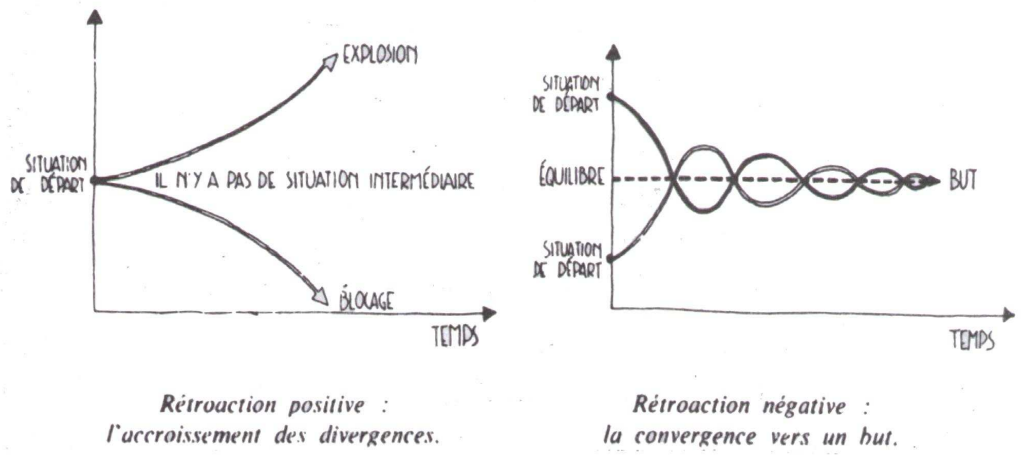
La dynamique des faits sociaux et l'interdisciplinarité seront, par ce biais, introduites. Il fondera alors une nouvelle méthodologie de terrain : il filme et prend des photos pendant que sa femme réalise des entretiens. Ils publient alors *Balinese Character: A Photographic Analysis,* (1942)[70] qui comprend 759 photographies commentées. Cet ouvrage est novateur tant par la méthodologie d'investigation que par la présentation des données. Il fonde alors ce qu'on appellera « l'anthropologie visuelle » (in M. Watin, 2002, p. 11).

[70] voir les extraits traduits et présentés par A. Bensa sous le titre « Les usages sociaux du corps à Bali » (1977).

Leur problématique sera « celle de l'incorporation de la culture ». Il écrit : « En 1942, j'ai rencontré, à une conférence organisée par la *Macy Foundation*, Warren McCulloch et Julian Bigelow dont les passionnants exposés sur *le feedback* m'ont aidé à éclairer certains points essentiels ; car, en écrivant la *Cérémonie du Naven*, j'étais arrivé au seuil de ce qui plus tard allait devenir la cybernétique : ce qui me manquait pour le franchir était la notion de *feedback* négatif[71]. » (Bateson, 1977, p. 7).

C'est à travers le concept de schismogenèse que l'anthropologue prétend appréhender la reproduction de la société : « pour expliquer la stabilité d'un système social, Bateson avait proposé un couplage des deux types de schismogenèses » (Y. Winkin, 1981, p. 35) ou son changement dans la « schismogenèse complémentaire ».

Ainsi, après la conférence, il remplacera la schimogenèse par le concept de *feedback* positif, qui offre une situation de changement et le *feedback* négatif, celui de la stabilité.



Rétroaction positive : l'accroissement des divergences. *Rétroaction négative : la convergence vers un but.*

Source : De Rosnay, (1975) *Le Macroscope. Vers une vision globale,* p. 100

A partir de ce moment, Bateson se rapproche de Norbert Wiener et de John Von Neumann, avec qui vont être débattues de nouvelles idées sur la communication. L'anthropologue cherchera à introduire la cybernétique dans les sciences humaines : « …mais une théorie générale de la communication dérivée des idées de la cybernétique. » (Y. Winkin, 1981, p. 36).

[71] Au sujet des notions de *feedback* positif et négatif, le lecteur pourra se rapporter à De Rosnay (1975).

Avec Ruesch, il écrit : *Communication: the Social Matrix of Psychiatrie* (1951), où les auteurs développent une théorie de la communication. Celle-ci sera exposée quelques années plus tard dans *Une logique de la communication* (Watzlawick *et al*., 1967 – traduction française en 1972). J. Ruesch et G. Bateson avancent la thèse, selon laquelle, la communication est au centre de tous les rapports humains :« L'essence de notre message au lecteur est que la communication est la matrice dans laquelle sont enchâssées toutes les activités humaines. » (J. Ruesch et G. Bateson, 1988, p. 13).

C'est à partir de ce moment qu'apparaît « la théorie des types logiques », avec la « confusion des niveaux d'abstraction ».

3.1.2. « La théorie des types logiques » entre apprentissage et contexte

Pour Bateson - l'école de Palo Alto – héritera de ce concept, tout comportement résulte d'un apprentissage. Ainsi l'anthropologue montre-t-il que le contexte a une importance pour l'apprentissage, que celui-ci n'est pas linéaire, mais hiérarchique, comportant des discontinuités et des seuils. La plupart des apprentissages sont surdéterminés par le contexte interactionnel dans lequel ils se situent. « Un contexte peut être défini comme une situation de communication dans laquelle évoluent un ou plusieurs individus et qui englobe des séquences, des réseaux de messages, d'informations » (D. Benoit, 1994, p. 125). L'apprentissage dépend de la ponctuation réalisée par l'individu des séquences de faits et de leur contexte de survenance. Le terme de ponctuation renvoie à celui d'interprétation. C'est par l'apprentissage que l'individu acquiert une certaine vision du monde. Entre les contextes et l'apprentissage, plutôt que le lien de causalité ou d'influence linéaire, c'est donc l'interrelation qu'il convient d'étudier.

3.1.2.1 La communication dépend de son contexte

Il y a une hiérarchie logique des contextes : la signification d'un message dépendrait des différents contextes. Les contextes sont des métamessages emboîtés. Le comportement est appris dans un ensemble de contextes « emboîtés ». Le changement est de l'ordre du contexte, c'est-à-dire l'image que le sujet se fait du comportement en question. La réalité n'est pas seulement une construction, c'est aussi un savoir résultant d'un long apprentissage.

« Les trois mots (*I am lying*) sont tout ce dont nous devons nous préoccuper. Ils relèvent simultanément d'un énoncé de niveau I et d'un énoncé de niveau II, le second énoncé étant d'un niveau d'abstraction plus élevé que le premier. Dans la présentation formelle par Russel du paradoxe en terme de « classes de classes », ces niveaux d'abstraction sont rendus explicites. Le paradoxe est ainsi évacué. » (J. Ruesch et G. Bateson, 1988, p. 195)

Illustrons notre propos au sujet de Russel à l'aide de la célèbre affirmation du poète crétois Epiménide : «Tous les Crétois sont des menteurs», soit la proposition p. Comment décider de la valeur de vérité de p ? Si p est vraie, comme Epiménide est Crétois, p doit être fausse. Il faut donc que p soit fausse pour pouvoir être vraie, ce qui est contradictoire. p est donc fausse. Remarquons qu'on ne peut pas en déduire, comme dans le véritable paradoxe du menteur, que p doit aussi être vraie. Selon Russell, le paradoxe qui vient d'être mentionné prend sa source dans un usage autoréférentiel du discours. Le paradoxe du menteur, par exemple, aboutit à une contradiction du fait que l'énoncé "je mens" ou "les crétois mentent" figure lui-même parmi les énoncés qu'il décrit comme mensongers. Pour sortir de la contradiction, il convient, pour Russell, de distinguer des niveaux de langage (ou "types"), de manière à interdire un usage autoréférentiel du discours. Ainsi, on dira que l'énoncé "je mens" est un énoncé de niveau 1 qui décrit des énoncés de niveau 0 pour lesquels il constitue un métaénoncé. Les énoncés de niveau 1 ne faisant pas partie des énoncés décrits par les énoncés de niveau 1, l'énoncé "je mens" ne pourra pas se prendre lui-même pour objet, à moins de procéder à une erreur de détermination de type d'énoncé. Ce qui fait dire à Russel qu'il existe deux types de classes : celles qui se contiennent elles-mêmes (ou classes réflexives : la classe des ensembles non-vides, la classe des classes,...) et celles qui ne se contiennent pas elles-mêmes (ou classes irréflexives : la classe des travaux à rendre, la classe des oranges sanguines, ...). La question posée est la suivante : la classe des classes irréflexives est-elle elle même réflexive ou irréflexive? Si elle est réflexive, elle se contient et se trouve rangée dans la classe des classes irréflexives qu'elle constitue, ce qui est contradictoire. Si elle est irréflexive, elle doit figurer dans la classe des classes irréflexives qu'elle constitue et devient ipso facto réflexive, nous sommes face à une nouvelle contradiction.

J. Ruesch et G. Bateson auront pour objectif d'étudier les situations de communication, grâce aux paradoxes logiques.

Bateson observera, pour sa théorie des types logiques, les loutres du zoo de San Francisco ; « son but est de voir si ces animaux sont capables de faire la distinction entre un comportement ludique et un comportement de combat. Pendant des mois, rien ne se passe : les loutres ne bougent guère. Un jour de mars 1953, Bateson a l'idée de faire descendre dans leur arène un morceau de papier au bout d'une ficelle. » (Y. Winkin, 1981, p. 37). Elles se mettent à jouer. L'anthropologue conclut que les loutres sont capables de « métacommunication » ; « ceci est un jeu ». Cet exemple deviendra célèbre, il le réutilisera pour expliquer les paradoxes de Russel..

« Y a-t-il quelque indication que certaines formes de psychopathologie soient particulièrement caractérisées par des anomalies dans la façon dont le patient manie les cadres et les paradoxes ? » (G. Bateson, 1977, p. 221).

La réponse à cette problématique apportée par Bateson et son équipe de recherche sera la « double contrainte » : la schizophrénie infantile provient des communications contradictoires entre la mère et son enfant. Il se penche donc sur la schizophrénie pour illustrer sa théorie. L'anthropologue souhaite ainsi énoncer une loi universelle valable pour n'importe quel objet d'étude. Pour ce faire, dès 1959, il retournera à l'étude de la communication animale. Son ouvrage, *Vers une écologie de l'esprit* (t.1, 1977 ; t.2, 1980) doit plutôt être entendu comme une tentative pour intégrer au sein d'une nouvelle épistémologie un ensemble très vaste de phénomènes apparemment très différents mais en fait très proches par leur organisation et leur fonctionnement. » (Y. Winkin, 1981, p. 44).

C'est à partir de cette structuration hiérarchique des contextes obéissant à la théorie des types logiques que Bateson a proposé les différents niveaux d'apprentissage :

- Niveau zéro : est le réflexe : Un même stimulus engendre toujours la même réponse, l'individu n'apprend rien, il reçoit simplement de l'information.

- Niveau 1 : le conditionnement : un même stimulus engendre une réponse différente selon le moment, le contexte est le même, le cadre est déterminé, les apprentissages sont élémentaires et routiniers.

- Niveau 2 : le « deutéro-apprentissage ». C'est le transfert d'apprentissage à d'autres contextes que celui dans lequel l'apprentissage s'est réalisé.

Dans le cas de l'apprentissage 2 (le niveau 2), le choix ne porte plus seulement, comme dans l'apprentissage 1 (le niveau 1), sur les possibilités à l'intérieur d'un ensemble mais sur les ensembles eux-mêmes, c'est-à-dire sur l'établissement du contexte. L'individu apprend à apprendre en différenciant les contextes.

- Niveau 3 : « Apprendre comment on a appris à apprendre », le savoir sur le savoir.

Pour Bateson, tout comportement résulte d'un apprentissage. Pour aboutir chez un sujet à un changement de conduite, il faut modifier le système de communication dans lequel le sujet a fait son apprentissage, modifier la perception du sujet pour une restructuration cognitive qui constitue un changement d'image du monde. Le caractère ontologique de l'apprentissage sert de fondement à la signification, car il est intériorisé. A partir de là prend forme une dialectique de l'apprentissage entre intériorité et extériorité, liberté et déterminisme.

Comment modifier, restructurer les images du monde ? Pour cela, Bateson fait appel à la théorie des types logiques qui utilise les connaissances sur le cerveau.

3.1.2.2 Les prémisses de la notion d'observateur en communication

« [...] La communication ne se rapporte pas seulement à la transmission de messages verbaux, explicites et intentionnels ; telle qu'utilisée dans notre acception, la communication inclurait l'ensemble des processus par lesquels les sujets s'influencent mutuellement. Le lecteur reconnaîtra que cette définition est basée sur la prémisse que toute action et tout événement offrent des aspects communicatifs, dès qu'ils sont perçus par un être humain », (R. Ruesch et G. Bateson, 1988, p. 6).

A partir de là, Ruesch et Bateson introduisent la notion d'observateur. Pour la première fois dans une étude communicationnelle, il est affirmé que le chercheur occupe une fonction dans le système qu'il observe.

« …Que le scientifique choisisse d'observer la communication au niveau interpersonnel ou au niveau du groupe, il doit en toute occasion rester capable de déterminer où il se situe en tant qu'observateur. Ceci nécessite non seulement une clarification des

niveaux auxquels il travaille, mais aussi une identification des fonctions qu'il possède au sein du système de communication dont il est en train de faire l'étude. Nous appellerons situation sociale ou contexte de communication l'identification de la position de l'observateur. » (G. Bateson et R. Birdwhistell, 1988, p. 18).

Cette relation observateur - objet d'étude devient la prémisse de toute investigation. Sans observateur aucune étude n'est possible.

« …L'extension de la communication dépend du point de vue adopté sur les choses par l'observateur. Si celui-ci considère les choses en elles-mêmes, de façon isolée (l'individu, la nature, l'événement), la communication n'est pas un problème scientifique important. Si l'observateur conçoit les choses de façon relationnelle, organisée (structurale ou systémique, auraient-ils pu ajouter l'air du temps), la communication devient au contraire un problème central de toute investigation scientifique » (Y. Winkin, 2001, p. 56).

3.1.3. Les quatre niveaux d'interaction de Ruesch et Bateson

Ruesch et Bateson ont identifié quatre niveaux d'interaction entre l'observateur et son objet d'étude

Le premier niveau est intrapersonnel (l'individu avec lui-même)

Le second niveau est interpersonnel (communication entre deux personnes)

Le troisième niveau est groupal (communication entre plusieurs individus)

Le quatrième niveau est culturel (communication entre de nombreux individus).

Pour les auteurs, la relation observateur / objet d'étude dépend du nombre de personnes dans l'interaction, la culture étant le niveau le plus élevé car c'est celui où il y a le plus d'individus. L'apport de ces chercheurs n'est pas dans cette classification mais dans la conscience d'analyser les perturbations de l'observateur sur l'objet étudié et l'explicitation qu'il peut y avoir différents niveaux qui sont autant de systèmes. Les niveaux sont emboîtés à la manière des poupées gigognes : du plus petit au plus grand.

Alex Mucchielli approfondit cette articulation des niveaux dans la systémique. Pour lui, toute analyse peut se faire :

1. au niveau interindividuel (on a alors des « jeux managériaux ») ;

2. au niveau de sous-partie de l'organisation impliquant plusieurs acteurs collectifs (on a alors des « jeux d'acteurs collectifs ») ;

3. au niveau de l'organisation toute entière ou de parties importantes constitutives de l'organisation (on a alors des « jeux organisationnels ») ;

4. et au niveau de l'articulation de jeux organisationnels entre eux (on a alors des « méta-jeux organisationnels. »).

On retrouve dans la théorie communicationnelle de A. Mucchielli les niveaux d'interaction identifiés par Ruesch et Bateson.

Malheureusement, ces derniers vont surtout étudier les niveaux intrapersonnels et interpersonnels pour délaisser les autres dimensions. L'explication réside dans leur formation psychiatrique. L'influence de Bateson est déterminante pour le « collège invisible ».

3.1.4. Les prémisses d'une nouvelle communication chez Bateson

C'est ainsi que le premier axiome - « on ne peut pas ne pas communiquer » - aura dans un premier temps une valeur comportementaliste, nécessitant la présence de deux individus. De même il y aurait une relation entre « système de valeurs et système de codification de l'information » (Y. Winkin, 2001, p. 59).

Il s'agit dans cette citation de la traduction en signes de la perception. Nous sommes donc bien dans une problématique sémiotique. Puis, l'anthropologue définit le message comme un indice d'événements, de faits passés et un « ordre pouvant infléchir l'action de l'interlocuteur » ; la relation des interlocuteurs et l'effet du message sur le récepteur renvoient à la pragmatique peircienne. Le message est composé de deux dimensions : l'indice et la

relation. Cette deuxième dimension peut être appréhendée comme une communication sur la communication, une métacommunication.

Dans l'ouvrage phare de l'Ecole de Palo Alto, écrit quelques années plus tard (1972) par Watzlawick, Janet et Jackson, *Une logique de la communication,* ce couple devient contenu et relation.

De même, la notion de « contexte » trouve son origine chez l'anthropologue : « Ce raisonnement fait appel à la notion de *contexte,* comme le fait remarquer Bateson lui-même, toujours capable de se regarder en train de réfléchir. Alors que les chercheurs qui s'associent à lui vont utiliser des séquences très simples, faites le plus souvent d'actions et de réactions évoluant apparemment in *vacuo* (Watzlawick *et al.*, 1967 et 1972, pp. 54-55), Bateson va revenir tout au long de son œuvre sur les notions de *contexte,* de *structures qualitatives,* de *signification.* » (Y. Winkin, 2001, p. 64).

Le contexte : c'est « la différence qui fait la différence » (Y. Winkin, 2001, citant J. Ruesch et G. Bateson, p. 64).

Bateson et Ruesch voulaient ainsi dire que l'observateur ne doit pas être occulté du système qu'il étudie. Par sa présence, celui-ci va soumettre les individus observés à un processus d'apprentissage et vice-versa. Le système est alors ponctué par cette relation d'apprentissage.

« …Nous pouvons considérer le « contexte » comme un terme collectif désignant tous les événements qui indiquent à l'organisme à l'intérieur de quel ensemble de possibilités il doit faire un prochain choix. » (Bateson, cité par Y. Winkin, 2001, p. 65).

Dans cette citation, il est important de relever la qualification de collectif, le contexte serait la chose commune qui fixe certaines déterminations grâce à des « indicateurs de contexte » (Winkin, 2001, p. 65), des index. Ces indicateurs, nous dit Bateson, on les retrouve dans les pratiques quotidiennes. Pour suggérer cette idée « d'indicateur de contexte », il va développer « l'idée du cadre » (Winkin, 2001, p. 66) et de « métacommunication ». Puis « les indicateurs de contexte de contexte » déterminent la hiérarchie des niveaux, ce processus s'étendant à l'infini.

Il prend comme exemple les boxeurs qui se serrent la main avant le combat, la disposition d'une salle… Le raisonnement réflexif de Bateson va vite trouver des limites d'application. Ainsi, dans la suite de ses travaux, il abandonnera « les indicateurs de contexte de contexte » pour trouver « une voie d'accès différente » (Y. Winkin, 2001, p. 66).

Nous verrons dans notre développement que les niveaux ont une relation phénoménologique. « Premièrement, plus on monte dans la hiérarchie des niveaux, plus la restriction des référents possibles devient sévère. Les significations possibles deviennent moins nombreuses. » (Winkin, 2001, p. 66). Les possibilités de signification sont moins nombreuses parce qu'elles s'approchent d'une pensée authentique au sens sémiotique du terme.

« Le contexte pourrait être défini comme l'ensemble des informations permettant de restreindre le nombre des significations possibles d'un mot, d'un acte, d'un événement. Le contexte est nécessairement incomplet et extensible : il y a toujours un contexte supérieur et plus vaste. A quelque degré, la signification reste nécessairement indéterminée, imprévisible. […] Il ne s'agit jamais que de la signification à un niveau de contexte donné, pour autant que le chercheur sache déterminer à quel niveau il se situe… » (Y. Winkin, 2001, p. 68). Le travail de tout chercheur est de délimiter, d'appréhender le niveau dans lequel s'insère son action, son étude. La communication est inhérente à chaque situation de recherche, elle devient le problème central de l'investigation scientifique.

Ce qui revient à cerner, à définir l'objet d'étude avec la production d'hypothèses.

Cette notion de contexte est dominante dans le champ des SIC. Birdwhistell et Hymes vont reprendre cette notion.

3. 2 Birdwhistell et la tradition anthropologique

Pour Birdwhistell, la communication est un système qui s'insère dans un contexte. Mais sa définition de la communication et du contexte reste vague : « la communication fait partie chez lui d'un réseau conceptuel où contexte, code, structure (*pattern*), processus semblent être quasiment interchangeables. » (Y. Winkin, 2001, p. 71).

Pour élucider cette difficulté de définition de la communication, il fait de celle-ci le prolongement de la culture, rejoignant ainsi la tradition anthropologique. Ce qui fait écrire à Winkin (2001, p. 72) : « établir un rapport simple entre culture et communication du type : communication/processus = culture/structure ».

L'anthropologue semble hésiter entre système, structure et processus permanent, mais il critique vivement le modèle émetteur – récepteur, montrant son désir d'une approche dynamique de la communication. « Si la société était faite d'un réseau de dyades interconnectées, il serait approprié d'étudier le phénomène de la communication selon le modèle émetteur - récepteur. Pour Birdwhistell, la dyade, en tant que maintien de l'isolement de deux personnes, est un événement extrêmement rare dans notre société… » (Y. Winkin, 2001, p. 74).

Après un doctorat en anthropologie sous l'influence fonctionnaliste et culturaliste, il rencontre Gregory Bateson, Ruth Benedict et Margaret Mead. Il aura pour étudiant Goffman à l'université de Chicago. Il s'intéresse aux études comportementales et particulièrement à la problématique de l'influence de la culture sur la manière de se mouvoir.

« Depuis des siècles, le corps est découpé en signes, qui sont traduits en leurs équivalents linguistiques » (Y. Winkin, 1981, p. 66).

Dans un premier temps, le corps est appréhendé comme un miroir des émotions, ou tel signe renvoie à tel objet, la rougeur à la honte, à la timidité. Cela suffit à montrer l'incidence de la sémiotique sur l'anthropologue : il mentionne en bibliographie de *Kinesics and Context : Essays on Body Motion Communication,* Thomas Sebeok et George Herbert Mead.

En 1952, il rencontre E. Hall qui travaille avec G. Trager pour élaborer un modèle analytique de la culture fondé sur les principes « de la linguistique descriptive. »[72]

Dès lors, l'anthropologue analysera le corps comme un discours qui peut être décortiqué suivant la méthode des linguistes. Le lien entre corps et culture se trouverait là pour lui. Bateson est convié par Birdwhistell afin de réaliser une recherche qui sera filmée dans le cadre du traitement psychothérapeutique d'une famille. Une scène attire particulièrement l'attention de Birdwhistell, celle où Bateson allume la cigarette d'une jeune femme appelée. La scène de la cigarette montre la synchronisation des corps qui s'approchent l'un de l'autre afin que Bateson allume la cigarette, puis au moment où celle-ci est allumée, il recule. Il en tire la conclusion suivante : « …il ne lui est plus possible de concevoir une étude isolée du langage ou de la gestualité. L'un et l'autre système font partie d'un système plus large » (Y. Winkin, 1981, p. 72).

[72] « La linguistique descriptive américaine est constitué des divers travaux qui cherchent à décrire systématiquement les langues et à tirer certaines hypothèses générales sur le langage. (Y. Winkin, 1981, p. 69)

Ce système plus large est la culture. La notion de système et de contexte prendra sous la plume de l'anthropologue toute son ampleur (toucher, odorat, espace et temps), et pas seulement dans l'étude de la langue. Ainsi, la communication revêt-elle une dimension plurielle, les chercheurs de Palo Alto iront tous dans ce sens, « chacun à sa façon » dira « comment on ne peut pas ne pas communiquer » (Y. Winkin, 1981, p. 74). La pensée occidentale a enfermé idéologiquement la communication dans une conception dyadique : « L'homme occidental est psycholinguistiquement dichotomique. Donc, il trouve convenable, logique et raisonnable, de diviser l'univers en catégories paires, comme grand et petit, bien et mal, noir et blanc, simple et compliqué. » (Birdwhistell, 1970, p. 66). L'objet de la sémiotique étant le dépassement de la logique binaire, on s'attendait à lire le nom de Peirce. Mais, la référence est tout autre, et c'est à Ferdinand de Saussure que l'anthropologue s'en remet : « …

suivant l'initiative de Ferdinand de Saussure et des premiers grammairiens du Sanskrit, insistèrent sur le fait que le langage ne peut être compris qu'en développant une description adéquate du comportement parlé […] Le succès de leurs recherches a eu une influence maîtresse sur le développement de la kinésique. » (Birdwhistell, 1970, p. 75). Le berceau de la kinésique est la sémiologie, sa méthodologie en héritera.

Birdwhistell sera le premier à dénoncer la conception de la communication issue de la sémiologie. L'anthropologue donne ainsi une définition de la communication novatrice, celle de l'engagement. Communiquer, c'est avant tout s'engager, il dira : « participer à la communication ».

Dès lors, Birdwhistell fait l'hypothèse que le corps peut être décortiqué suivant la méthodologie des linguistes liant corporel et culturel.

Le deuxième moment de la méthodologie de Birdwhistell est l'épistémologie systémique.

Il n'est plus question d'étudier l'homme coupé de son environnement, un mouvement coupé de son contexte perdant toute sa signification. « Birdwhistell renverse la relation attendue entre le groupe et la communication et conçoit celle-ci comme un processus permanent aussi vaste que la culture. » (Y. Winkin, 1981, p. 74). Il sera le premier à dire que toute communication s'inscrit dans un certain cadre culturel.

L'anthropologue soulignera dans ses travaux l'importance de la notion de contexte, la communication passe par tous les canaux disponibles. « La communication pourrait être considérée, au sens le plus large comme l'aspect actif de la structure culturelle [...]. Ce que j'essaie de dire est que la culture et la communication sont des termes: représentant deux points de vue ou deux méthodes de représentation de l'interrelation humaine, structurée et régulière. Dans « culture», l'accent est mis sur la structure, dans « communication », sur le processus. » (R. Birdwhistell, 1970, p. 251). Ward Goodenough rajoutera en 1957 que « la culture, c'est tout ce qu'il faut savoir pour être membre » (Y. Winkin, 2001, p. 14). Cette expression renvoie à l'ethnométhodologie, être membre, c'est connaître les pratiques et logiques sociales du groupe. C'est donc pouvoir : apprendre les « allants de soi » du groupe, « l'accountabilité » du groupe ;

vérifier concrètement, par la communication, que l'on a bien appris les « allants de soi » du groupe social.

L'anthropologue délaisse les travaux sur la kinésique, pour lui préférer l'anthropologie. Birdwhistell « formera des chercheurs en communication, qu'il introduira non tant à la kinésique qu'à Durkheim, Sapir, Radcliffe-Brown et aux méthodes ethnographiques » (Y. Winkin, 1981, p. 76). Quand l'observateur est absorbé par son terrain et qu'il devient à son tour indigène, c'est parce qu'il s'est enfermé dans un jeu interactionnel. Birdwhistell « ramènera toujours sa réflexion sous l'ombrelle de l'anthropologie. » (Y. Winkin, 1981, p61). Cette réflexion de l'anthropologue au sujet de l'implication du chercheur va influencer les futurs penseurs.

La culture pour Hall et Birdwhistell est un méta-système de communication : « …c'est toute la culture qui peut être analysée de domaine en domaine, comme un vaste système de communication. Nous retrouvons bien sûr le postulat de départ du structuralisme » (Y. Winkin, 1981, p. 77).

Il suffirait de lever le voile, de décoder la culture pour expliquer la communication et trouver l'architectonique de l'organisation sociale. Nous retrouvons ici la définition originelle de la communication donnée par Winkin. Ainsi Bateson et Birdwhistell inspireront-ils Albert Scheflen et Erving Goffman, qui vont constituer un groupe autour de Philadelphie.

3.3 L'« analyse contextuelle » d'Albert Scheflen

Scheflen reprend la méthodologie d'investigation de la linguistique pour constituer une nouvelle méthodologie qu'il appellera « analyse contextuelle ». « … Il replace également son travail théorique dans le cadre de la théorie générale des systèmes et, plus globalement encore, dans la vision batesonienne d'une épistémologie nouvelle » (Y. Winkin, 1981, p. 78). C'est la raison pour laquelle, nous allons nous intéresser à cet auteur. Il est au départ un thérapeute analytique, ce qui l'amènera à faire la connaissance de Don Jackson et Carl Whitaker. Pour ces chercheurs, les études de cas en psychiatrie ne mènent à rien. Lors du

compte rendu d'observation, les psychiatres constatent qu'ils observent tous des choses différentes, seuls ceux qui sont issus de la même formation épistémologique observent les mêmes choses. Ce qui fait écrire à Scheflen : « Nous avions atteint le dilemme qui caractérisa de nombreuses sciences de l'homme dans les années cinquante : nous étions pris entre le subjectivisme et le réductionnisme. Les conceptions des cliniciens expérimentés pouvaient saisir une vue d'ensemble, mais ces survols n'étaient pas reproductibles ou explicables. D'un autre côté, les petits bouts de comportement que nous avions mesurés nous renseignaient sur eux-mêmes avec une certaine objectivité, mais ne nous offraient pas une image de l'ensemble des processus psychothérapeutiques » (Scheflen, 1973, p. 4). Il reprendra, après Birdwhistell, la notion de contexte. Tous deux iront observer les interactions comme des anthropologues. Leur point fort est celui d'une « hiérarchie de niveaux. Les unités d'un niveau donné sont intégrées à la fois horizontalement, dans une « synthèse diachronique » ou processuelle, et verticalement, dans une synthèse synchronique « d'unités de plus en plus larges. Chaque unité n'a de signification que dans ce double contexte » (Y. Winkin, 1981, p. 80). Cette méthodologie permet de saisir le processus à l'œuvre dans l'interaction. Scheflen va compléter l'étude de la scène de la cigarette de Birdwhistell. Pour ce faire, il prend en considération le paramètre temporel : il découpe la scène en trois niveaux kinésiques et lexicaux qu'il nomme le point, la position et la présentation. Le point correspond à la posture, il en compte trois à cinq au cours de l'interaction, vient ensuite la position dans laquelle ils s'insèrent (basculant de la moitié du corps), le tout. Le point et la position donnent la présentation. Il en conclut que l'interaction est un déplacement dans l'espace. Dans le cas d'une consultation, le patient traverse le cabinet pour y entrer et en sortir. Après avoir analysé un patient, Scheflen analyse l'ensemble des patients, se rendant compte que les individus peuvent adopter des postures identiques ou alors inversées. Il faut noter que le chercheur associe ces positions à des relations d'alliance, de conflit, de distinction de statut. En effet, la position des individus dans une pièce n'est jamais innocente. A partir de là, Scheflen montrera qu'il est possible d'approcher la communication au travers de la notion d'orchestre. « L'orchestration totale est la communication. Mais les musiciens jouent sans partition explicite : Scheflen retrouve là le « code secret et compliqué » de Sapir ». » (Y. Winkin, 1981, p. 82).

Le temps et l'espace sont structurateurs de l'interaction. Ils sont autant de signes emboîtés dans une hiérarchie de niveaux d'analyse.

3. 4 E. T. Hall et la proxémique

Hall grandit sous l'influence d'une famille mexicaine du vieux Mexique, environnement familial qui déterminera ses futures recherches : « Notre expérience avec une famille mexicaine du « vieux Mexique », que nous avions emmenée avec nous du Texas à Santa Fe et ensuite dans le Missouri, m'a fait comprendre ce que signifie réellement la culture » (Y. Winkin, 1981, p. 304). S'il fait l'objet d'une partie (p. 267-278) dans *la nouvelle communication* Goffman et lui n'ont aucun lien intellectuel avec l'Ecole de Palo Alto.

Dans ses principaux ouvrages, *La dimension cachée* (1966, trad. fr. 1971) et *Le langage silencieux* (1973, trad. fr.1984), Hall étudie l'organisation sociale de l'espace entre les individus dans une culture et un moment donné. La problématique de la culture lui sera très familière puis, il se penchera sur le lien entre perception et culture, mais il ne fait jamais référence à la sémiotique. Ses multiples voyages et terrains d'étude lui donnent une connaissance précise des différentes cultures. La proxémique de l'anthropologue-sociologue est bien institutionnalisée, il est nommé directeur du programme *Foreign Service Institute*, où il rencontre G. Trager qui cherche à élaborer une méthodologie universelle valable pour différents objets d'études. Ainsi, avec Hall, la culture tout entière est soumise à ses préoccupations méthodologiques. La culture est constituée de codes que l'on peut décomposer pour les soumettre à l'analyse. L'interaction est alors un ensemble de règles que l'anthropologue peut analyser ; pour Hall, c'est la société toute entière qui est une musique et elle-même instanciée en signes. Il suffirait de décomposer la culture comme une partition de musique jusqu'à sa plus petite unité, le signe élémentaire pour la comprendre. « On peut comparer la culture à la musique. On ne peut décrire la musique à quelqu'un qui n'en a jamais entendu. Avant l'apparition des partitions, la musique se transmettait de manière informelle par imitation. L'homme ne put exploiter le potentiel de la musique que lorsqu'il commença à la traduire en signes. Il faut faire la même chose en ce qui concerne la culture. Ce livre est à la culture ce que la Méthode Rose est à la musique » (E. Hall, 1984, p. 20).

Mais la culture est analysable à condition de découvrir, de dévoiler, le caché ; la thèse de Sapir est reprise : « Nous y réagissons comme d'après un code, secret et compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous. » (E. Sapir, 1967, p. 47).

Voilà, une belle définition de la culture envisagée comme la chose commune. « Dévoiler le caché », sous la plume de Hall, revient à s'interroger sur « la dimension cachée » de la culture. Pour Hall, il existe un code dans la proxémique**,** auquel tous les membres d'une même culture se réfèrent. Ainsi, s'est-il penché sur l'étude des signes non verbaux dans la communication. Cette « dimension cachée » n'est rien d'autre que le rapport de l'homme à son espace. Sa thèse est la suivante : le territoire est informé par la culture, l'anthropologue va y associer la notion de distance interpersonnelle.[73]

Les paroles ne sont pas les seules qui servent à communiquer, l'espace et le temps nous livrent aussi un message qui peut venir s'opposer à nos propos. Le retard à un entretien d'embauche peut être interprété par l'employeur comme un manque de motivation. De même, le temps passé à réaliser une tâche est révélateur de notre implication.

Le temps : le retard, la durée a une signification. Dans notre culture, il n'y a qu'une personnalité qui peut se permettre des retards répétitifs. La durée du retard a aussi son importance, des excuses suffiront pour un retard de quelques minutes mais au-delà de bonnes raisons sont indispensables. A ces éléments, il faut aussi ajouter la position de l'événement dans le temps. Un appel en pleine nuit signifie qu'un événement majeur s'est produit, on pense alors au pire. Les exemples sont aisément trouvables.

Quant à l'espace, Hall nous démontre qu'il fonctionne comme le temps. Pour cet anthropologue, les différentes cultures façonnent « la dimension des bulles », c'est-à-dire la distance entre les interlocuteurs et les pratiqués associées. Il cite l'exemple suivant : « la relation du paysan arabe au *fellah* avec son *sheik* ou son dieu n'est nullement publique mais, au contraire, intime et personnelle et elle ne comporte aucun intermédiaire » (E. Hall, 1971, p. 159).

Ces bulles sont déterminées par la perception, les sens - la vue, le toucher, l'ouie, l'olfaction. Hall identifie huit distances entre deux individus qu'il classe ainsi :

1/ intime mode proche, la distance : les individus se touchent (0 cm)

[73] Selon l'anthropologue, il existe quatre distances interpersonnelles : intime, personnelle, sociale et publique. Elles-mêmes sont divisées en deux : proches et lointaines. Pour approfondir le sujet, nous invitons le lecteur à consulter l'annexe de l'ouvrage de Winkin (2000).

2/ intime mode éloigné (de 15 à 40 cm)

3/ distance personnelle mode proche (de 45 à 75 cm)

4/ distance personnelle mode éloigné (de 75 à 125 cm)

5/ distance sociale mode proche (1, 20 à 2,10 m)

6/ distance sociale mode éloigné (2,10 à 3,60 m)

7/ distance publique mode proche (3,60 à 7,50 m)

8/ distance publique mode éloigné (plus de 7,50 m)

Il construit ainsi, à la base de la communication une théorie de la perception. La typologie ainsi élaborée s'appuie sur la dimension pragmatique de l'espace, l'effet produit sur l'individu. Etre rapproché peut évoquer l'amour, la connivence, être éloigné le respect, le conflit, la hiérarchie. Hall a étudié l'effet des signes espace et temps sur l'individu.

Une conscience sémiotique aiguisée permet de mieux maîtriser les éléments temporels.

La culture joue inconsciemment un rôle clef dans l'interprétation de cet ensemble de signes, spatiaux temporels. Chaque société a sa manière de concevoir l'agencement de l'espace et les distances qu'il faut à chacun établir avec autrui selon le degré de familiarité entretenu. La perception de l'espace est un fait culturel. Les références capables d'illustrer ce rapide exposé sont abondantes en anthropologie et ethnologie.[74]

[74] Les travaux de Malinowski sur les Populations des îles Trobriand, notamment *Les jardins de Corail* (1965, traduction française 1974). Cet ouvrage contient un calendrier détaillé des lunes, des vents, des saisons agricoles et des cérémonies, plus ou moins reliés les uns aux autres, mais sans rigidité. Ainsi fit-on à propos des travaux et des jours : « les travaux de jardinages sont associés aux lunes et aux saisons » (p. 58). « Les travaux de jardinage servent à mesurer le temps » (p. 58). Si l'on décide de prolonger d'une lune la période des danses, alors, pour ne pas trop retarder les plantations : « les indigènes travaillent en commun et abrègent la durée des premières phases » (p. 59). « La succession des années est également définie par les travaux agricoles. Lorsqu'on lui demande de dater un événement, l'indigène énumère les noms des sites cultivés les années précédentes... Il peut remonter ainsi le cours de plusieurs dizaines d'années » (p. 59). (Nota : ces sites changent. La culture extensive oblige à essarter, à débroussailler, à brûler, pour rendre cultivables de nouvelles terres). « L'agriculture est liée de

Le célèbre ethnologue Evans Pritchard, dans son ouvrage sur les Nuer[75], distingue aussi deux types de temps : le temps écologique et le temps structural. Le premier est celui du rapport de la population à l'environnement : à chaque mois se trouvent associées des activités définies, mais les Nuer n'ont pas de calendrier précis. Le temps structural définit les rapports mutuels des Nuer à l'intérieur de leur communauté. L'un et l'autre temps renvoient à des séries d'événements. « Quand il s'agit de longues périodes, nous sommes toujours dans le temps structural du fait que les changements relatés sont des changements dans les relations des groupes sociaux » (E. Pritchard, 1994, p. 118). L'auteur écrit encore : « Les Nuer n'ont aucune expression équivalente au « temps » de notre langue et se trouvent donc incapables de parler comme nous du temps comme quelque chose de réel, qui passe, que l'on peut perdre, que l'on peut gagner et ainsi de suite... Je ne crois pas qu'ils éprouvent jamais ce sentiment de lutter contre la montre ou d'ajuster leurs activités à un passage abstrait du temps : leurs points de repère ne sont-ils pas ces activités elles-mêmes ? Or, ces activités ont en général des allures de loisir » (E. Pritchard, 1994, p. 117).

Dès 1959, Hall propose, dans un chapitre intitulé « La grande triade » trois niveaux reliés d'interprétation des phénomènes communicationnels, à savoir les niveaux formel, informel et technique. Nous nous arrêterons sur ce passage de son œuvre, car il y rejette la pensée simplificatrice, dualiste, pour lui préférer la réflexion triadique. L' « …. Analyse bipolaire […] s'étendit bientôt à d'autres domaines, tels que les sciences politiques et la gestion. […] L'usage de ces termes bipolaires permit d'opérer des distinctions importantes, qui n'avaient jamais été faites. […] Ce que je voudrais proposer ici : une théorie qui suggère que la culture s'établit sur trois niveaux, formel, informel et technique. » (E. Hall, 1984, p. 82-83). La théorie communicationnelle développée par l'auteur a un fondement triadique. « Dans les chapitres 3 et 4, je montrerai que l'expérience humaine se place à trois niveaux, je dirai comment l'homme en éduquant ses enfants, communique avec eux sur trois plans différents, comment s'équilibrent ces trois types de conscience et quels sont les trois types d'expériences émotionnelles dont l'homme colore son vécu. J'ai appelé cette triade fondamentale le formel,

---

manière essentielle et non contingente à une magie très importante et très complexe » (p. 59). Voir également Fabietti (1994, p. 5-8).

[75] Les citations de l'ouvrage d'Evans Pritchard, sur les Nuer sont tirées de la traduction française parue chez Gallimard. Précisons que l'auteur conçoit le temps structural comme immobile (ou diachronique, si l'on se rapporte aux catégories de Claude Levi-Strauss). Selon Alfred Gell (1922, p. 22), c'est là une « idée d'Evans Pritchard et non une idée des Nuer ».

l'informel et le technique. Il faut arriver à comprendre ces trois termes si l'on veut saisir le sens de l'ensemble de cet ouvrage. » (E. Hall, 1984, p . 46).

Ce qui le lie au collège invisible, c'est sa conception de la communication comme phénomène pluriel. Après l'espace, il s'intéresse au temps dans « la danse de la vie, temps culturel, temps vécu » (E. Hall, 1984). Hall, à la suite de Birdwhistell, s'est intéressé aux signes non-verbaux. L'un comme l'autre se sont penchés sur l'étude des signes du temps, de l'espace, du mouvement des corps. Aujourd'hui, il développe des travaux sur le lien entre cerveau et culture. Il y aurait deux manières de penser : « une intégration par point » et « une intégration par ligne » qui correspondrait à chacun des hémisphères du cerveau.

3.5 Dell Hymes et l'ethnographie de la communication

L'ethnographie de la communication se développe dans les années 60. Pour ses chercheurs, la communication interpersonnelle est avant tout un phénomène culturel. « L'ethnographie de la communication cherche avant tout à observer et à décrire les structures comportementales récurrentes dans un cadre situationnel déterminé, par l'étude interactionnelle qui se fonde principalement sur l'analyse de schémas récursifs dans les échanges sociaux, c'est-à-dire l'étude de ce qui se fait ou se dit habituellement dans une structure précise entre les acteurs sociaux. » (G. De Salins, 1988, p. 18). Je regrette de constater que nous sommes encore dans une étude comportementale des interactions à travers la langue comme miroir des activités sociales.

Le chef de file de ce courant est l'anthropologue linguiste Dell Hymes. Il a pour objectif la description des ressources communicatives des communautés culturelles. Pour ce faire, il s'appuie sur le schéma des fonctions du langage de Jakobson qu'il ouvre aussitôt au non-verbal et dont il élargit les éléments. A la différence des autres théoriciens, il tente d'expliquer de l'intérieur, selon la perception de la communauté étudiée, les interactions. Son

modèle porte le nom de « *speaking* »[76] et détermine huit composantes : le cadre, les participants, la finalité, les actes, la tonalité, les instruments, les normes et le genre. Le chercheur doit prendre note de tout, car tout fait partie de la communication. Ainsi, il observe attentivement les comportements des membres de la communauté. Par la suite, il faut classer les observations pour pouvoir, en dernier lieu, établir un tableau comparatif dans le temps, l'espace et les différentes sociétés. S'il n'a pas mené à terme son projet, l'œuvre de Hymes jette les bases d'une anthropologie de la communication grâce à deux concepts : la compétence et la communauté de communication.

Par compétence, il faut entendre que la communication ne nécessite pas seulement le partage de la langue, mais aussi celui de l'expérience sociale, tout ce qu'il faut savoir pour une communication heureuse avec l'autre.

La communauté de communication renvoie à la notion d'appartenance à un groupe culturel qui possède et a en commun, les pratiques et les règles communicationnelles. L'expérience ethnographique est unique, car elle oblige l'observateur à mettre en question ses catégories de perception afin d'échapper à l'ethnocentrisme, à les analyser, et à les restituer à la communauté étudiée.

L'approche ethnographique est pertinente pour la récolte de données mais passe sous silence « les communications personnelles ». Il est alors question de rectifier cette aporie. Mais ce n'est qu'une ethnographie de la parole qui verra le jour ou « une version simplifiée du modèle linguistique de Jakobson » (Y. Winkin, 1981, p. 85).

Sigman va alors essayer d'intégrer au modèle de Birdwhistell l'ethnographie de Hymes en étudiant une maison de vieillesse. Il montre que ce lieu est « régi avant tout par la suave violence du silence » (Y. Winkin, 1981, p. 86). C'est la raison pour laquelle, nous nous attachons à analyser sa méthodologie qui se veut être l'alliance entre théorie et terrain. Ses objets d'étude sont la linguistique, l'anthropologie et l'analyse d'organisations complexes – ce qui nous permet, dès lors, de noter la filiation avec Birdwhistell et Goffman.

[76] Pour plus de renseignements voir le condensé de Bachmann *et al.* (1981, p.73-76).

L'institution totalitaire attire aussi Goffman et Hall, qui vont être à leur tour membres du collège invisible. Ces « francs tireurs de la recherche »[77], sont restés très indépendants malgré leurs attaches épistémologiques au collège invisible.

Pour les penseurs du collège invisible, le chercheur doit s'efforcer de trouver les règles de fonctionnement de la société pour la comprendre, celles-ci étant le fruit de la culture. Les règles déterminent ainsi les marges d'action des acteurs. Goffman (1967/1974) parlera de « grammaire », Scheflen (1980) de « programme », Watzlawick de « calcul » (1979). Grâce aux règles, le chercheur pourrait lire dans la société comme dans un livre ouvert et prévoir son avenir.

3.6 P. Watzlawick, J. Helmick Beavin, D. D. Jackson et *Une logique de la communication*

Le modèle « Watzlawick – Beavin – Jackson » présenté en 1967 est le résultat d'une approche psychothérapeutique des phénomènes de la communication, prônant l'utilisation des théories de la communication dans les domaines de la psychiatrie et de psychothérapeutique. La communication est alors appréhendée comme une thérapie où la maladie mentale est liée à l'activité de communication. Il s'agissait pour ces chercheurs de soigner le patient en utilisant l'approche systémique, c'est-à-dire le système relationnel. « Pour Watzlawick et ses collègues, l'interaction, en tant que système ne se réduit pas à la somme de ses éléments » (Y. Winkin, 1981, p. 56).

La solution vient de l'observation de l'individu et de son environnement interactionnel. La communication thérapeutique souligne que c'est la communication qui est au centre de tous les rapports humains. D'ailleurs, c'était déjà l'idée principale de Bateson et

[77] Pour reprendre l'expression de Winkin (1981, p. 86).

Ruesch (1951)[78]. « La communication est la matrice dans laquelle sont enchâssées toutes les activités humaines » (G. Bateson et J. Ruesch 1988, p. 110).

Historiquement, c'est dans le contexte de la psychiatrie et de la psychothérapie que les premières approches ont été menées par Bateson en étudiant les schizophrènes à la fin des années 40 - mais pas seulement dans cette discipline, et on veut alors transposer cette théorie sur de multiples terrains.

« En fait, au-delà de la pratique thérapeutique mais grâce à elle – l'apport fondamental des recherches a été de dégager un système cohérent d'explication théorique applicable à un ensemble des phénomènes de communication et d'influence » (G. Bateson et J. Ruesch, 1988, p. 111).

Les auteurs d'*Une logique de la communication* proposent l'étude scientifique objective extérieure des relations sociales. Soit l'étude de ce qui est observable, c'est-à-dire les actes de communication que sont les signes. « Le chercheur doit se borner à observer les relations entre les entrées (*inputs*) et les sorties (*outputs*) d'informations, autrement dit, se borner à considérer l'influence des comportements sur d'autres comportements. […] Le chercheur doit éviter toute « hypothèse intra-psychique » […] Il doit se concentrer sur […] les aspects observables des « formes particulières de relations en cours » (G. Bateson et J. Ruesch, 1988, p. 110). Ces auteurs concentrent leurs études sur le seul comportement observable, tout en se démarquant du behaviorisme où le comportement est appréhendé sous l'angle stimulus-réponse. Les modalités de l'étude des comportements relèvent de l'observation des relations dans leurs contextes. Pour cela, il est important de choisir le bon cadrage. Un phénomène est incompréhensible si le champ d'observation n'est pas assez large pour y rendre compte du contexte. L'accent est donc mis sur les relations entre l'observation et le cadre dans lequel cet objet s'insère. La notion de relation peut être rapprochée du concept mathématique de fonction. Le sens émerge de la mise en relation. La relation entre les variables fonde le concept de fonction. Pour ces auteurs, il faudra analyser des formes particulières en cours :

- Eviter le mot « pourquoi ? » pour étudier le « comment ? ». Etudier le comment pour étudier les effets et non les causes.

[78] Traduit en français sous le titre *Communication et Société* (1988)

- Repérer des redondances pragmatiques afin de dégager les logiques propres de l'interaction à l'intérieur de séquences d'interaction - l'observateur va isoler certaines répétitions afin d'en déduire les lois de ce système d'interaction.

L'interaction est à l'image d'un jeu d'échecs, avec une succession de « coups » régis par des règles. Un observateur extérieur qui ne connaît pas les règles du jeu d'échecs peut en observant assez longtemps repérer les redondances.

« Dès lors, la principale tâche de « l'analyste en communication » consistera à faire émerger et comprendre ces règles, de façon à « améliorer » la communication et donc le comportement des individus en interaction. » (D.Benoit, 1994, p. 98).

Dès l'introduction d'*Une logique de la communication*, les auteurs se proposent « d'étudier dans ce livre les effets pragmatiques de la communication humaine » (Watzlawick *et al.*, 1972, p1), sous-entendant que la communication est l'essence de la vie sociale. Le processus communicationnel commence par la perception grâce aux stimulus, c'est alors que l'on va appréhender la qualité de l'interaction en fonction de la situation. Ainsi, l'individu va adopter le comportement qui lui paraît le plus adéquat. La relation est médiatisée par la communication. Ici, commence l'analogie avec le sémioticien américain Peirce. Notons cependant que la présence du sémioticien est masquée dans cet ouvrage ; il n'est jamais cité à la différence de Morris et Carnap (P. Watzlawick *et al*., 1972, p. 15).

Cet ouvrage tente de formaliser de manière très accessible les idées initialement proposées par l'anthropologue Gregory Bateson. L'ambition des auteurs *d'une logique de la communication* était d'appliquer au champ de la communication :

1. la théorie des systèmes,

2. la cybernétique,

3. la théorie des types logiques.

L'argument était « d'étudier dans ce livre les effets pragmatiques de la communication humaine » (P. Watzlawick, *et al.* 1972, p. 1).

3.6.1 L’étude de la pragmatique de la communication

« Reprenant une distinction devenue classique, les auteurs d’*Une logique de la communication* considérant que, comme la « sémiotique » (la théorie générale des signes et des langues), l’étude exhaustive de la communication humaine peut se subdiviser en trois approches qu’elle comprend obligatoirement :

1. l’approche sémantique,

2. l’approche syntaxique,

3. l’approche pragmatique » (Benoit, 1994, p. 92).

Il s’agit de repérer les redondances, à partir du présupposé suivant : les axiomes ont un fondement sémiotique.

Le chapitre premier d’une logique de la communication propose la notion de cadre de référence.

3.6.1.1 Chapitre I : Le cadre de référence

La pragmatique définie par Watzlawick postule qu’on ne peut se fier à l’intériorité de l’homme, et donc uniquement aux comportements et communications observables.

A la manière de Peirce, Watzlawick rejette l’inconscient pour lui préférer l’expérience passée et présente. Nous expliciterons longuement ce point au chapitre deux.

La métacommunication est le concept clef de l'ouvrage. Il permet d’apporter des solutions pour soigner les schizophrènes : Communiquer sur la communication, problème qui sera le thème majeur de ce livre. Mieux métacommuniquer revient à faire de la sémiotique, à savoir manipuler les signes. C’est ainsi que les auteurs vont identifier le métier du thérapeute systémique par deux concepts : influencer et manipuler.

La question posée est la suivante : comment influencer un ou des sujets dans un sens préalablement déterminé ?

Pour ce faire, il doit suivre quatre étapes :

Définir le problème,

Examiner les solutions déjà essayées,

Définir le changement auquel on veut aboutir,

Formuler et mettre en œuvre un projet pragmatique.

En effet, on sait communiquer, mais on ne sait rien sur la communication. En effet, l'on n'a pas besoin d'avoir un savoir sur la communication pour communiquer.

Les « axiomes » du « calcul » de la communication, extrait d'une logique de la communication, sont au nombre de cinq :

1/ « On ne peut pas ne pas communiquer ».

2/ « Toute communication présente deux aspects : le contenu et la relation ».

3/ « La nature d'une relation dépend de la ponctuation des séances de communication entre les partenaires ».

4/ « Les êtres humains utilisent deux modes de communication : le langage digital et le langage analogique ».

5/ « Tout échange de communication est symétrique ou complémentaire selon qu'il se fonde sur l'égalité ou la différence. »

3.6.1.2 Chapitre II : Proposition pour une axiomatique de la communication.

Premier axiome : Ce premier axiome débute avec un constat, l'impossibilité de ne pas communiquer, trouvait déjà sa traduction sémiotique dans le « on ne peut pas ne pas signifier »... Tout comportement prend valeur de message. Autrement dit le chercheur ne peut ne pas agir sur son objet d'étude. Il est impossible d'éviter de rentrer en relation avec son partenaire, même le refus d'engagement est une communication. Autrement dit, même un comportement inactif, celui de quelqu'un qui ne répondrait pas, signifie quelque chose : " Je ne veux pas parler..." pour un interprète. L'absence de parole n'implique pas l'absence de

communication, le non-verbal a autant d'importance que le verbal. Cet axiome suggère aussi la notion de quasi-esprit ; un homme, même seul, peut communiquer avec lui-même. C'est donc de l'interprète que dépend toute la communication, car elle suppose un engagement qui va définir les qualités de relations entre les individus.

Deuxième axiome : niveaux de la communication, contenu et relation

La communication ne se limite pas à transmettre une information, mais suppose l'engagement, l'implication personnelle et détermine une relation. C'est alors que toute communication est composée d'un contenu et d'une relation. Cette dernière englobe la première en délivrant une information sur la compréhension du contenu des messages, elle est une communication sur la communication : une métacommunication.

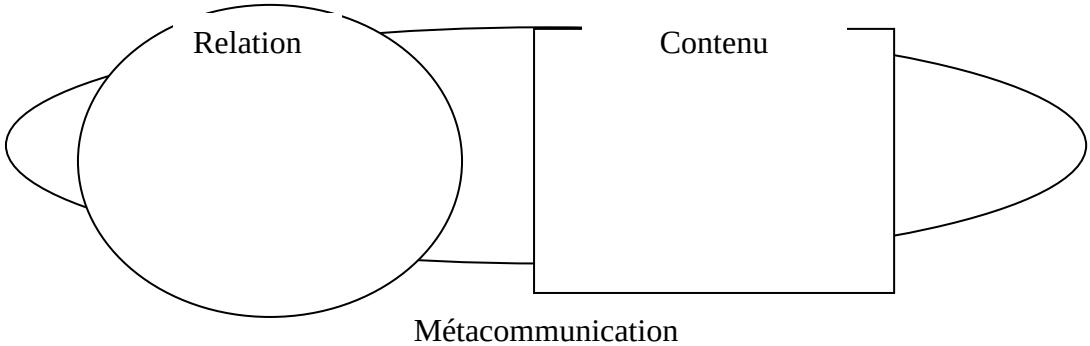


Schéma du modèle de Watzlawick, Helmick-Beavin et Jackson

« ... Toute communication suppose un engagement et définit par suite la relation. C'est une autre manière de dire qu'une communication ne se borne pas à transmettre une information, mais induit en même temps un comportement » (Watzlawick *et al.*1972, p. 49).

La sémiotique montre que les signes ne se contentent pas de délivrer un contenu. Nous verrons dans notre prochain chapitre qu'interpréter, c'est s'impliquer : la relation médiatisée par la communication unit l'émetteur et le récepteur. Ils ajoutent quelques lignes plus bas : « ...on dira que ces deux opérations représentent l'aspect « indice » et l'aspect « ordre » de toute communication. ». « Un message sous son aspect « d'indice » transmet une information [...], ce terme est donc synonyme de contenu du message. ». « L'aspect « ordre », par contre,

désigne la manière dont on doit entendre le message, et donc en fin de compte la relation entre les partenaires. » Tout message a deux niveaux : l'indice ou le contenu, l'information, la donnée et l'ordre qui indiquent la manière dont doit être comprise l'information, c'est la relation. « Contenu » et « relation » ne sont pas pour Watzlawick deux faces du signe, ils sont l'un et l'autre des signes.

La relation englobe le contenu

La relation c'est la façon dont on se voit et dont on voit autrui ; ce deuxième niveau englobe le précédent, il est une méta-information, une communication sur la communication, une méta-communication. Le contenu participe à l'information alors que la relation sert à instruire cette information et donne alors une information sur l'information. « Toute communication présente deux aspects : le contenu et la relation, tels que le deuxième englobe le premier et par suite est une métacommunication » (Watzlawick, 1972, p. 52).

La confusion entre les deux niveaux contenus et relation conduit à des impasses. La solution des problèmes de communication n'est pas dans le contenu, mais dans la définition de leur relation : symétrique, complémentaire... Mais l'accord sur le contenu peut entraîner un désaccord au niveau de la relation.

Du point de vue pragmatique, notons que le désaccord sur la relation est beaucoup plus grave qu'un désaccord sur le contenu.

Si nous approfondissons la notion de niveau de la relation, nous pouvons nous rendre compte que les individus ont différentes manières de définir leur relation ainsi un individu définit-il un autre individu en l'acceptant, le rejetant ou le déniant.

Ces trois réactions ont une importance pragmatique :

- L'acceptation confirme un être dans son identité ou dans ses possibilités, son devenir : il y a alors stabilité psychique.

- Le rejet présuppose que l'on reconnaisse au moins partiellement ce que l'on rejette : il y a alors construction de l'identité.

- Le déni « voici, comment je vous vois ; vous n'existez pas. » peut avoir de graves conséquences, car il nie la réalité de l'individu.

La relation et le contenu sont sémiotiquement inscrits dans le message.

L'interprétation du contenu du message dépend de l'anticipation de l'interprétation du récepteur, chez l'émetteur. Mais celui-ci ne peut connaître toutes les « réactions » que va produire son message. Sinon, il n'y aurait que des communications réussies, c'est-à-dire qu'au co-signe produit correspondrait le même signe interprété.

Le contenu du message dépend de la relation avec l'interlocuteur. C'est ainsi que, plus on se connaît, plus on a de choses à se dire, et mieux on se comprend, car les interprètes ont alors des expériences passées communes.

L'indice donne une information sur l'objet, et l'icône instruit la relation.

La métacommunication s'introduit dans le discours pour s'assurer que l'interprète a bien saisi la communication, avec par exemple : « Voyez-vous ce que je veux dire ? »

Mais, comme le souligne Watzlawick, l'on ne peut métacommuniquer longtemps, pour des raisons de santé psychique. Il semble en fait que plus une relation est spontanée et « saine », et plus l'aspect « relation » de la communication passe à l'arrière plan. Inversement, des relations « malades » se caractérisent par un début incessant sur la nature de la relation, et le « contenu » de la communication finit par perdre toute importance. En effet, le contenu explicite des messages échangés dans l'interaction est doublé d'un contenu implicite. Il y a deux notions à retenir : celle de transfert et celle de projection.

La notion de transfert : l'émetteur d'un message présuppose que son récepteur lui ressemble psychologiquement et qu'il comprendra le message. La notion de projection se différencie du transfert car dans ce cas il n'y a pas de tiers. Ses transferts et contre-transferts sont autant de « bruits » qui participent du fait social observé pour le chercheur en Sciences Sociales. Il doit les intégrer dans son dispositif pour essayer de se comprendre lui même en tant qu'observateur. Le chercheur se trouve dans une situation de métacommunication.

Nous en arrivons ainsi à la conclusion suivante : la métacommunication est un signe au même titre que la communication.

Troisième axiome : ponctuation de la séquence des faits « La nature d'une relation dépend de la ponctuation des séances de communication entre les partenaires »

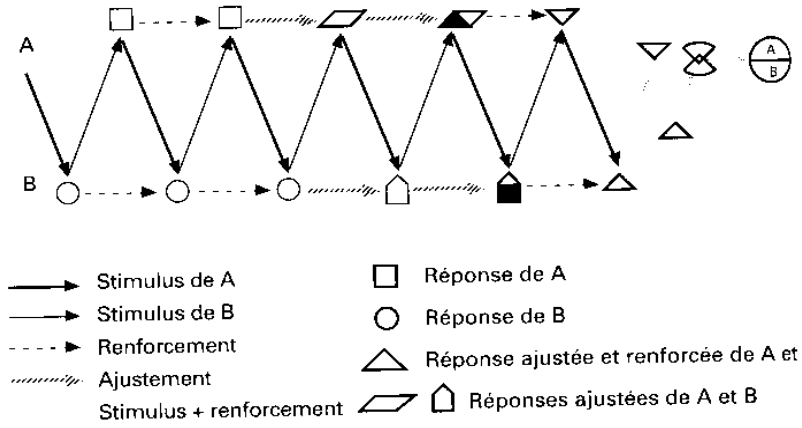


Schéma du modèle de
WATZLAWICK, HELMICK-BEAVIN et JACKSON (2)

Dans la ponctuation de l'interaction, il peut y avoir des contradictions dans les ponctuations des séquences de faits réalisés parce que les individus ne construisent pas le sens de la même manière. Un message peut être interprété simultanément de diverses façons à des niveaux différents de l'esprit : nous nous trouvons confrontés à des problèmes de cadrages multiples. Les discordances peuvent amener des conflits ; pour en sortir, il faut métacommuniquer (communiquer sur sa communication). Mais, pour le résoudre, il faut être extérieur à la situation. C'est alors le problème de l'objectivation du sujet. Si le chercheur est trop près de son objet de connaissance il risque de fusionner avec lui et de ne plus avoir la distance nécessaire pour produire un savoir communicable. Ici se situe le point de non-retour de l'implication du chercheur aveuglé par les évidences qui échappent à sa conscience. A contrario, si le chercheur s'éloigne trop de l'objet le risque est inverse : on parlera alors d'étrangeté avec son objet et là aussi la situation de production d'un savoir réel communicable n'est pas assurée.

« Examinons maintenant une autre propriété fondamentale de la communication : l'interaction ou l'échange de messages, entre les partenaires. Pour un observateur extérieur, une série de communications peut être considérée comme une séquence ininterrompue d'échanges. (souligné par nous)» (Watzlawick, *et al.* 1972, p. 52).

Cet axiome met en évidence la complexité de la communication ; dans ce chapitre, nous avons montré la nécessité d'analyser le phénomène communicationnel, non de manière causaliste ou binaire, mais en terme de structure relationnelle. C'est ici que la sémiotique peircienne nous sera d'un grand secours. En ce sens, elle se différencie des conceptions théoriques de la sémiologie, fondées sur des couples oppositifs ; signifiant/signifié. La méthodologie sémiotique permet de déconstruire la complexité pour reconstruire des totalités signifiantes complexes.

Watzlawick (*et al.* 1972, p. 54) prend l'exemple d'un conflit conjugal ; le mari est passif et replié sur lui-même, sa femme est « hargneuse » et critique la passivité de son mari : « Je me replie parce que tu te montres hargneuse » et «je suis hargneuse parce que tu te replies ». Dans une telle situation, il est impossible de trouver qui est celui qui a commencé. « ...le dilemme provient d'une ponctuation fallacieuse de la suite : faire semblant de croire qu'elle a un commencement, c'est en ce point précis que réside l'erreur... » (P. Watzlawick, *et al.* 1972, p. 56).

La solution préconisée par Watzlawick *et al.* est un élargissement du contexte et la reconnaissance que personne n'a commencé. Il fait implicitement référence au processus de sémiosis Peircien, qui est constitué de sémioses illimitées. Ainsi un signe est-il l'interprétant d'un autre signe, jusqu'à l'infini.

Quatrième axiome : Communication digitale et communication analogique.

« ...On les appelle digitaux, parce qu'ils travaillent essentiellement avec des « digits » (« ou bits ») ; mais il existe une autre catégorie de machines qui utilisent des grandeurs discrètes et positives - analogues des données - et qui pour cette raison sont appelées analogiques. »(Watzlawick *et al.*, 1972, p. 57).

Watzlawick (*et al.* 1972, p. 59) montre que ces deux modes se retrouvent dans la communication : « Ainsi, dans la phrase (écrite) : « Le chat a attrapé la souris », on pourrait

remplacer les noms par des images ; dans la phrase parlée, on pourrait montrer du doigt le chat et la souris réels. Inutile de dire que ce mode de communication serait plutôt bizarre. Normalement, on se sert du « nom » écrit ou prononcé ; c'est-à-dire du mot. Ces deux types de communication se ressemblent, ce dont l'explication se suffit à elle-même et un mot, sont bien entendu des équivalents des concepts de communication analogique dans le premier cas, et digitale dans le second cas. ». Ici, il est question de la difficulté de traduire dans l'écriture linéaire, une réalité plurielle et mouvante.

Le propos de Watzlawick renvoie à la sémiotique. Il est ici question de représenter le Chat et la Souris par des images de chat et de souris, mais pas de la représentation du prédicat a attrapé, qui est difficilement représentable. On peut toujours observer un chat et une souris, en fait l'image du chat et de la souris sont une occurrence ou instanciation du concept chat et du concept souris. Watzlawick, lui, parle implicitement d'icône, mais oublie le signe indexical. Il en arrive à la conclusion suivante : le signe symbolique est celui de la communication digitale (le contenu), alors que le signe iconique est de nature analogique (la relation).

L'auteur associe le signe symbolique à « une convention » (Watzlawick, *et al.* 1972, p. 59), cette convention n'est rien d'autre chose que l'intériorisation de convention sociale faisant office de loi.

« En résumé, si nous nous souvenons que toute communication a deux aspects : contenu et relation, nous pouvons nous attendre à voir non seulement coexister, mais se compléter les deux modes de communication dans tout message. Selon toute possibilité, le contenu sera transmis sur le mode digital, alors que la relation sera essentiellement de nature analogique. » (Watzlawick, *et al.* 1972, p. 61).

Le mode digital transmet l'information, le mode analogique renvoie à une convention sociale. La communication analogique passe par le mode non verbal et digitale par le verbal.

Donc, les signes iconiques ont fonction de représenter le mode analogique, la convention sociale ; les symboles permettent au contenu informationnel de devenir digital.

« Pour être plus précis, disons qu'il n'y a rien dans la communication analogique qui soit comparable à la syntaxe logique du langage digital. Ce qui veut dire que le langage

analogique ne possède pas d'équivalent pour certains éléments du discours d'une importance aussi capitale que « Si...alors », « ou bien...ou bien », etc... ; il y est aussi difficile, sinon même impossible d'y exprimer des concepts (souligné par nous) abstraits que dans la pictographie primitive où on ne peut représenter un concept que par une image qui ait avec lui une ressemblance matérielle.(souligné par nous) » (Watzlawick, *et al.* 1972, p. 63).

Dans ce passage, les auteurs soulignent avec pertinence qu'on ne peut réduire un symbole à une icône ; qui ne peut en exprimer qu'un aspect. Ce propos fait référence à la phanéroscopie de Peirce, selon laquelle la priméité ne peut contenir une tiercéité ; c'est la hiérarchie des catégories qui fait qu'un symbole (une tiercéité) peut contenir des indices (des secondéités) et des icônes (des priméités).

Cinquième axiome : Interaction symétrique et complémentaire.

« Dans le premier cas, les partenaires ont tendance à adopter un comportement en miroir, leur interaction peut donc être dite symétrique. » (Watzlawick , *et al.* 1972, p. 66).

Dans un deuxième cas, « le comportement de l'un des partenaires complète celui de l'autre [...], on l'appellera complémentaire. » (Watzlawick, *et al.* 1972, p. 66).

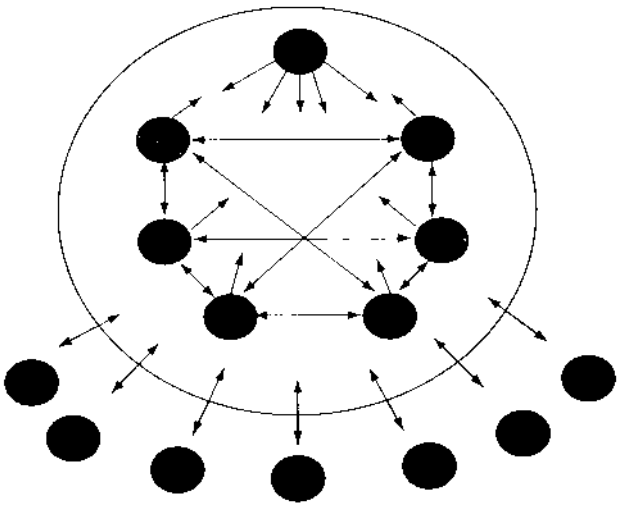
Ainsi, Watzlawick *et al.* fondent donc essentiellement sur ces deux principes les échanges entre individus. « Tout échange de communication est symétrique ou complémentaire, selon qu'il se fonde sur l'égalité ou la différence. » (Watzlawick, *et al.* 1972, p. 68). Convenablement dosé ce modèle peut donner lieu à des relations harmonieuses. Nous pouvons transposer ce modèle à une situation de recherche. Dans sa relation avec les enquêtés, le chercheur, l'enquêteur doit veiller à entretenir des relation de confiance et donc d'égalité.

L'interaction symétrique est fondée sur l'égalité, l'interaction complémentaire sur la différence. Ce dernier axiome semble assez réducteur, une interaction peut être autre que symétrique et complémentaire.

Les axiomes du modèle communication de Watzlawick-Beavin-Jackson ont un fondement sémiotique. Mais comme le soulignent J. J. Wittezaele et T. Garcia (1993),

« l'ambition des auteurs d'une logique de la communication d'introduire une approche formelle, à savoir présenter un modèle synthétique de l'ensemble des règles régissant la communication humaine, n'a pas été atteinte. « En effet, cette introduction à la pragmatique de la communication que constitue l'ouvrage n'a pas été suivie de développement convaincant concernant ce fameux « calcul » de la communication : on attend toujours les théoriciens qui auraient pu étoffer des prémisses formulées. ». Watzlawick reconnaissait très clairement en 1977 et sa position n'a pas été modifiée depuis – que l'« algèbre du comportement communicatif en question n'existait pas encore et que l'on était bien loin de pouvoir en disposer utilement… Pourtant […] les principes de la pragmatique permettent bien de comprendre et de transformer les relations humaines » (D. Benoit, 1994, p. 100).

3.7 Le développement de la métaphore de l'orchestre



La métaphore de l'orchestre a pour but de montrer que chaque individu participe à la communication et la communication d'un seul individu peut influencer le tout.

Mais tous les membres ont appris les règles de fonctionnement de la communication, et par delà, de la société. Ils savent ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas faire. Ainsi pour remédier au modèle communicationnel de Shannon, il faut « repartir de la vision « naïve » de

l'historien naturel, comme on disait au XVIIIème siècle, c'est-à-dire du point de vue de l'observateur du comportement naturel » (Y. Winkin, 1981, p. 22).

Winkin (1981, p. 23 et p. 26) nous dira que la question de départ de toute recherche en communication est la suivante : « Parmi les milliers de comportements corporellement possibles, quels sont ceux retenus par la culture pour constituer des ensembles significatifs ? ». « Le modèle orchestral revient en fait à voir dans la communication le phénomène social que le tout premier sens du mot rendait très bien, tant en français qu'en anglais : la mise en commun, la participation, la communion. ».

Dans la communication orchestre, chaque participant fait partie de la communication d'ensemble, chaque musicien participe à l'orchestre. Le chercheur se place en observateur d'extérieur pour décrire la partition qui est en train de se jouer. Il étudie l'ensemble dans sa totalité.

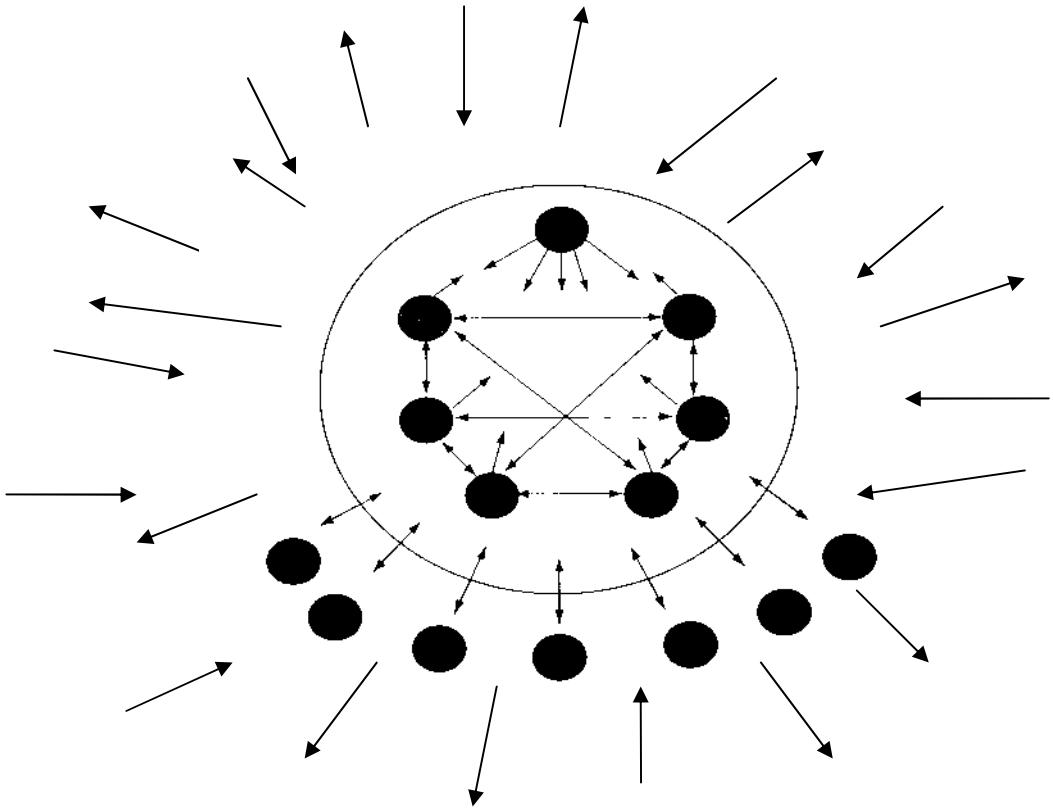
A travers ces différentes approches, nous avons constaté que la communication devient un objet d'étude spécifique en sciences humaines. Si deux individus communiquent, peu importe de savoir leurs intentions ou leurs motivations. Ce n'est pas ce qui se passe à l'intérieur de l'individu qu'il faut étudier, mais les interactions entre celui-ci et son environnement. L'acteur participe à la communication par ses paroles, ses gestes, ses vêtements, son regard, ses actions, son comportement…

Lors de la venue de Paul Watzlawick à Marseille (le 26 mai 1997) à l'initiative du CRIC (Centre de Recherche en Information et Communication)[79] il met quelques réserves sur l'utilisation du modèle de l'orchestre pour analyser les communications. Voici sa réponse : « L'orchestre, pour moi, c'est une analogie qui n'a pas d'application pratique c'est précisément un groupe de personne qui a complètement accepté des règles de comportement pour toute la durée de la symphonie qui les rassemble. […] Au modèle de l'orchestre, je préfère celui du funambule. Pour maintenir son équilibre, il lui faut faire des mouvements complètement chaotiques avec son balancier. (C. Le Boeuf (sous la dir), 1999, p. 37). Autrement dit la principale critique adressée à ce modèle, c'est qu'il ne permet

[79] http://www.cric-france.com

pas de penser le désordre ; « […] Il faut un certain mélange d'ordre et de désordre. Un système qui se base de façon rigide sur un ordre établi finit par mourir » (C. Le Boeuf (sous la direction), 1999, p. 37). Pour introduire cette notion de désordre il faut tout en continuant de filer la métaphore que l'orchestre prenne en compte son public, son environnement. Alors celui est tourné vers l'extérieur, tout en s'organisant de l'intérieur. Il doit donc gérer une réalité de second ordre.

On peut alors modifier le diagramme de l'orchestre ainsi :



Les flèches ajoutées représentent les interactions entre l'orchestre et le public. L'arrivée du chercheur dans un groupe introduit justement au moins dans les premiers temps du désordre. Effectivement, le chercheur va devoir gérer ce désordre pour ne pas être exclu de son terrain. L'anthropologie de communication pose avec pertinence ce problème méthodologique.

3.7.1 Yves Winkin et l'anthropologie de la communication

L'illustration de cette nouvelle approche est modélisée par Winkin. Il propose une nouvelle approche méthodologique et disciplinaire : l'anthropologie de la communication. L'un des premiers principes de cette discipline relève de l'ethnographie : « De fait, la démarche de base est élémentaire ; il suffit d'oser « plonger ». Mais, curieusement, elle se pratique encore rarement en Europe. » Quelques lignes plus loin, il en donne deux raisons principales : « …l'ethnographie comme mode de recherche en sciences sociales n'utilise qu'un seul outil de mesure : le chercheur lui-même, qui recueille en permanence ses impressions sur ce qu'il voit et entend autour de lui, les enregistre mentalement, puis les couche sur papier une fois rentré chez lui » (in M. Watin, 2002, p. 15-16). L'observateur se trouve dans l'épuisante situation réflexive ; il se regarde regarder les autres… un dédoublement de personnalité.

Enfin vient la deuxième raison : « …parce que la recherche ethnographique en Europe ne bénéficie pas d'une bonne assise scientifique et publique » (in M. Watin, 2002, p. 16). L'expression « travail ethnographique » doit être entendue dans le sens de la tradition anglo-saxonne : « description fine des comportements sociaux dans leur contexte ».

« …Un art de voir. Ce n'est pas seulement que l'ethnographe « regarde autour de lui » ; il fait de son regard un outil de travail, à la fois en laissant venir à lui ces différences que lui envoie le terrain (différences objectives), en exploitant ses souvenirs et ses connaissances d'un état antérieur du terrain (différences subjectives), en interrogeant le terrain de la littérature anthropologique (différences construites) » (*in* M. Watin, 2002, p. 20). A ce savoir voir, vient s'ajouter, dans un deuxième temps, celui du savoir écrire avec l'utilisation du journal de bord (*diary*).

Au sein d'un groupe de travaux dirigés, j'essaie d'exercer les étudiants à une micro-observation ; stade, jardin public, cafétéria… Tous en reviennent avec les mêmes angoisses : « nous n'arrivons pas à retranscrire tout ce que nous voyons ». La linéarité de l'écriture ne permet pas de saisir le mouvement.[80] « …il faut encore convoquer nos capacités

[80] Sur ce sujet Winkin (Y. Winkin, 2001, p. 166-185) à la suite de Scheflen (1965,1973), Birdwhistell (1970) propose le silhouettage.

intellectuelles de transcodage. Contrairement à l'enregistrement, l'écriture est un processus de transsubstantiation » (*in* M. Watin, 2002, p. 20) sans oublier que le chercheur doit se faire accepter au sein de la communauté étudiée.

Ces considérations sur le travail de recherche nous amèneront à exposer dans une prochaine partie, l'Ecole de Chicago, berceau de l'ethnographie.

Si le travail de l'ethnologue est bien de faire surgir pour les analyser les « différences qui font la différence » (selon les propos de Bateson), c'est parce que le terreau de la communication est la culture. « Or les chercheurs […] vont appeler communication toute utilisation de ces codes » (Winkin, 1981, p. 23).

Ici, l'on peut dire que le code est synonyme de signes conventionnels tels que les symboles. Winkin défend tout au long de ses ouvrages la thèse suivante : la communication, « c'est la performance de la culture » (2001, p. 14) et lance un appel à la sémiotique - même s'il fait une confusion entre sémiotique et sémiologie.

Nous allons découvrir dans la partie suivante que le rapprochement entre signe triadique et pratique de la nouvelle communication n'est pas le fruit du hasard.

L'anthropologue Winkin met en avant les liens entre la « science de la communication » (ou sémiotique générale) et ceux du collège invisible ; plus encore, il laisse entendre que les prémisses de la «nouvelle communication » sont portées par la sémiotique. Ce lien repose sur leur méthodologie et épistémologie ; ils n'étudient pas l'individu seul comme pourrait le faire la psychologie mais l'individu pris dans un système d'interactions. A ce propos, le lieu du colloque *Indiana University* (1964) a son importance : c'est le siège du département sémiotique de Sebeok qui édite le compte rendu du colloque ; ainsi, le lien entre la sémiotique de Sebeok et les chercheurs de la nouvelle communication ne fait plus de doute. Ce sémioticien (Sebeok) est l'héritier de Peirce et Morris. Il s'agit alors de situer davantage l'héritage dans les théories pragmatiques et non structuralistes.

Mais la sémiotique dont il est question dans la « nouvelle communication » est plutôt celle du courant structuraliste européen. Pour appuyer nos propos, citons un passage des plus significatifs : « A cet égard, il faut souligner un point particulièrement important. Le structuralisme européen a très souvent réfléchi à partir de l'opposition saussurienne entre

langue et parole et semble avoir quasi exclusivement développé une linguistique de *la langue*, en négligeant la seconde route dont parlait Saussure (1979, p. 38), celle de la linguistique de *la parole*. Ainsi pour le dire vite et brutalement, les analyses se sont beaucoup plus aisément et abondamment développées du côté de la langue et des codes qui lui seraient assimilables, tels les systèmes de parenté, que du côté des sujets parlants. De même que Saussure traitait la langue comme un système possédant ses propres règles, les chercheurs qui se sont inspirés de lui ont tâché de travailler sur des systèmes relativement clos et autonomes. Dans le cas d'une nécessaire insertion du système dans la quotidienneté, la démarche est passée après la constitution *d'un corpus* permettant de fermer le système […] Or, les chercheurs rassemblés ici (ceux de la nouvelle communication) peuvent, en replaçant l'opposition saussurienne dans un cadre théorique nouveau, contribuer à l'élaboration de cette autre linguistique (de la parole). Tout d'abord en définissant la communication comme « l'accomplissement (*performance*) des structures culturelles » (Scheflen), ils font éclater l'opposition entre la langue essentielle et la parole accidentelle. Leur recherche ne porte ni sur la langue ni sur la parole ; elle porte sur la communication qui est *à la fois* langue, parole, compétence et exécution. Ensuite, en concevant le langage comme une activité, et non comme le produit *d'une activité*, ils ouvrent la voie à une linguistique de terrain, que l'on pourrait appeler une linguistique de la parole. Mais cette linguistique serait avant tout une sociolinguistique, puisque la parole est vue par nos auteurs comme une activité sociale (souligné par nous). Elle serait encore une pragmatique (souligné par nous), car la parole - on l'a répété à l'envi - n'est qu'un des multiples codes de communication mis en œuvre dans l'interaction. […] Ce très rapide parcours montre comment la réflexion sur la communication menée par quelques chercheurs américains peut ouvrir la voie à un renouvellement du programme saussurien en particulier et du programme structuraliste en général »[81] (Y. Winkin, 1981, p. 107-108).

Winkin invite la théorie saussurienne à se renouveler dans le pragmatisme ; il signe ainsi la nécessité pour les théories de la communication de puiser dans la pragmatique tant au niveau épistémologique que méthodologique. C'est cette principale raison qui nourrit la problématique de l'anthropologie de la communication : « … le principe fondateur de la démarche : l'universel est au cœur du particulier. Comment l'anthropologue peut-il en effet se

[81] Passages de la citation soulignés par nos soins.

sentir épistémologiquement à l'aise lorsqu'il passe du cas à la classe, de l'exemple à la règle ? » (*in* M. Watin, 2002, p. 22).

Aussi, l'exposé des théories structurales sémiotiques nous montrera que la pragmatique de Peirce n'a pratiquement rien emprunté à celles-ci. Dans la section suivante, nous nous efforcerons de montrer la différence entre théorie structuraliste et pragmatique.

4 Les théories structurales de la communication

Les théories structurales de la communication se développent dans un contexte particulier.

Aux Etats-Unis, les chercheurs tentent d'éclairer le concept d'information en le quantifiant en Europe c'est l'analyse de la langue qui est investie par les linguistes et sémiologues.

Si les ingénieurs se sont intéressés à la qualité du transport des signaux, les théories structurales s'intéressent au contenu et plus particulièrement à la langue. Le langage devient objet d'analyse scientifique, support de la pensée. Ces théories parlent de système codé reposant sur une combinaison de signes qui produit du sens. Qu'est-ce qui permet d'attribuer une signification à un signe ? A quoi est-ce qu'il renvoie ? Certains disent qu'il existe plusieurs sortes de signes, naturels (liés à l'expérience), motivés (liés à l'apprentissage), mais encore dyadiques, composé du signifiant et du signifié.

Tous s'accordent pour dire que le signe a une caractéristique polysémique, il s'investit de sens en relation avec d'autres. Nous allons dans ce paragraphe exposer les théories sémiologiques issues du structuralisme : de Saussure, Barthes, Jakobson et Greimas.

4.1 Le structuralisme

La linguistique donne naissance au structuralisme qui engendre des ramifications diverses dans différentes disciplines. Nous ne développerons ici que les éléments qui permettent de comprendre l'évolution des théories de la communication. Le concept de structure désigne généralement la manière dont les parties d'un être concret s'organisent en une totalité.

Le structuralisme désignera tout phénomène comme un ensemble structuré d'où émerge, du rapport entre les parties, la signification.

4.1.1 Le père du structuralisme et de la sémiologie : Ferdinand de Saussure

Ferdinand de Saussure (1857-1913) avait pour ambition l'étude de la langue de « l'intérieur », la communication ne l'intéressait pas, et il la qualifiait d'externe à la langue. Il propose le terme de « sémiologie » (du grec *semeion* «signe», et *logos* « discours, savoir ») pour désigner la discipline qu'il définit comme étudiant «la vie des signes au sein de la vie sociale ».

C'est dans son Mémoire sur *Le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1878) que l'on peut lire pour la première fois une analyse de la langue de type structural. Entre 1906 et 1911, en même temps que son enseignement de linguistique générale à l'université de Genève, il élabore la matière de son livre posthume, le *Cours de linguistique générale* (1916), qui sera reconstitué à partir des notes de ses étudiants. Son livre bouleverse l'étude des faits de langue. On y retrouve 138 fois le terme de « système ». Les thèses défendues par Saussure et ses travaux engendrent ce que l'on appellera le structuralisme. « On ne peut pas, par ailleurs, faire l'économie des positions saussuriennes si l'on veut comprendre les évolutions qui, dans le structuralisme, vont se manifester dans la direction des modèles interactionnels » (Lohisse, 2001, p. 41).

4.1.2 La dichotomie Saussurienne, le dyadisme de Saussure

L'unité du système que constitue le langage se trouve dans le signe. C'est alors que le signe devient un morphème, la plus petite unité porteuse de sens. Cette unité est composée de deux facettes indissociables, que le sémiologue compare aux deux côtés d'une feuille de papier, «entité psychique à deux faces» qui «unit un concept et une image acoustique» (Saussure 1916 – 1978). Ces deux facettes sont le signifiant et le signifié et ont pour objet la langue. Pour Saussure, la langue est un code. Elle est donc composée une association d'images acoustiques (ensemble de sons, signifiant) et de concepts (signifié).

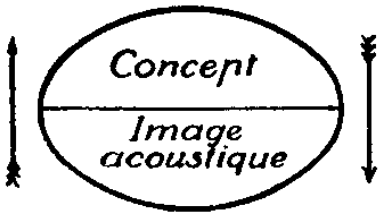
En définissant le signe comme le rapport entre le signifiant et le signifié (Sa/Sé), le linguiste écarte l'intervention du sujet.

« La langue reste ici une abstraction décontextualisée, qui n'entretient aucun rapport essentiel avec la parole et la situation d'élocution. La communication, c'est-à-dire la transmission de la parole, va toujours de soi » (Winkin, 1982).

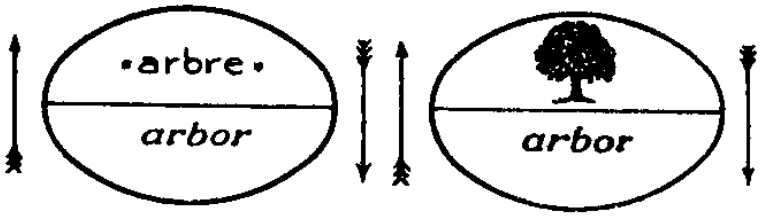
Le langage, défini par Saussure, est à la fois un phénomène social et un phénomène individuel ; ainsi la langue est-elle une institution sociale de signes institués et la parole est l'usage de la langue. Saussure n'étudiera pas l'interdépendance de la langue et de la parole. « Il faut choisir entre deux routes qu'il est impossible de prendre en même temps ; elles doivent être suivies séparément. On peut, à la rigueur, conserver le nom de linguistique à chacune des deux disciplines et parler d'une linguistique de la parole. Mais il ne faudra pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est un système de signes arbitraires » (Saussure, 1968, p. 38-39).

Tout signe linguistique a deux faces : l'aspect matériel avec le signifiant et immatériel avec le signifié ; leur union est arbitraire et le fruit de la convention collective. La langue est un système de signes arbitraires. L'arbitraire est pour Saussure la caractéristique du signe. « On peut donc dire que les signes entièrement arbitraires réalisent mieux que les autres l'idéal du procédé sémiologique ; c'est pourquoi la langue, le plus complexe et le plus répandu des systèmes d'expression, est aussi le plus caractéristique de tous ; en ce sens la linguistique peut devenir le patron général de toute la sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier » (Saussure, 1968, p. 336).

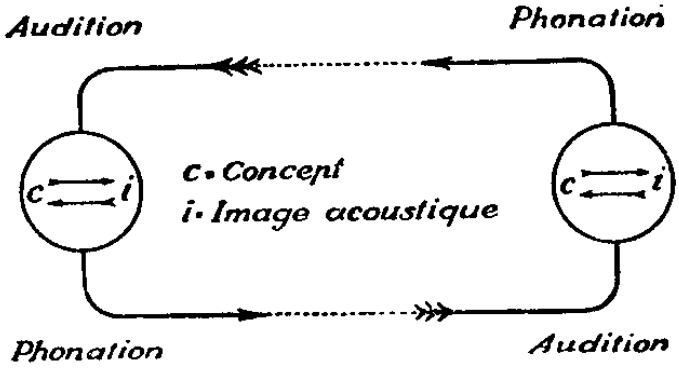
La sémiologie est synonyme de linguistique : « Quand la sémiologie sera organisée, elle aura à voir si les systèmes autres qu'arbitraires seront aussi de son ressort » (1128.2).



Le signifié est alors l'«image acoustique», c'est-à-dire l'empreinte que laisse un son (ou une séquence de sons) dans notre esprit. Saussure prend comme exemple la séquence sonore latine | arbor | qui évoque dans l'esprit de celui qui l'entend (et qui parle latin) le concept « arbre ».



Nous sommes donc en présence de deux éléments, c'est un modèle dyadique. Le modèle communicationnel qu'il propose passe de la phonation à l'audition.



C'est un schéma linéaire, du « circuit de la parole », schéma qui ne fonctionne que dans un sens à la fois : quand un individu parle, l'autre écoute, puis il répond à son tour.

4.1.3 La distinction entre synchronie et diachronie, un modèle mécaniste

La signification des mots se transforme avec l'histoire. Saussure opère une distinction entre synchronie et diachronie. Il délaissera l'histoire pour s'intéresser à la synchronie.

Entre théorie linguistique Saussurienne et théorie mathématique des proximités sont manifestes. Si les ingénieurs disaient que le code était extérieur à la source d'information, les linguistes excluent le sujet de la langue. La seule différence entre ces deux théories est le questionnement du sens pour les linguistes. L'arrangement des signes dans une structure produit du sens. Mais les signes forment une suite linéaire sur l'axe du temps. « Tout le mécanisme de la langue en dépend. Par opposition aux signifiants visuels (signaux

maritimes…) qui peuvent offrir des complications simultanées sur plusieurs dimensions, les signifiants acoustiques (ou linguistiques) ne disposent que de la ligne du temps ; leurs éléments se présentent l'un après l'autre ; ils forment une chaîne. » (S. Saussure, 1979, p. 103).

Pour Marty (1990, p. 66), le signe saussurien est « une entité psychique à deux faces, l'image acoustique et le concept, deux éléments intimement unis qui s'appellent l'un l'autre. L'image acoustique n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens. ».

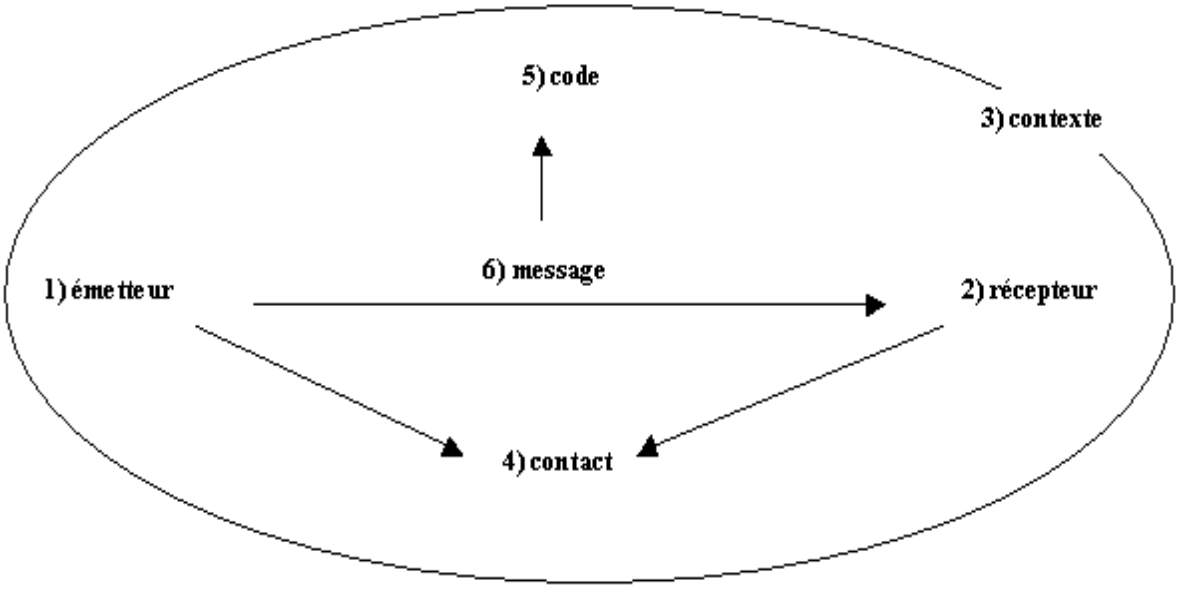
Le modèle linguistique structuraliste de Saussure s'étend à toutes les Sciences Humaines.

4.1.4 Roman Jakobson et la phonologie structurale

Jakobson (1896-1982), héritier de Saussure, s'intéresse à la phonologie et fondera la phonologie structurale. Avec le Cercle de Prague, il va définir le programme du structuralisme en établissant une distinction entre langage interne et langage externe – ce qui représente pour eux les principes de la phonologie structurale. Le cercle de Prague est fondé en 1926 par Roman Jakobson et Nikolaï Troubetskoï, jeunes chercheurs russes passionnés par l'analyse de la poésie. Ces travaux vont avoir un succès considérable.

Le langage interne aurait pour fonction de créer le sens, le langage externe de communiquer le sens.

4.1.4.1 Les six facteurs et les six fonctions d'une situation communicationnelle



Aux six facteurs correspondent six fonctions :

1/ La fonction expressive ou émotive. Elle consiste à informer l'émetteur sur la personnalité de celui qui transmet le message : volonté d'exprimer les pensées, les critiques à leur égard (communication de crise) et repérer les marques de la subjectivité de l'émetteur.

2/ La fonction conative. Elle force le destinateur à agir sur le destinataire. La rhétorique publicitaire ou de persuasion repose sur cette fonction qui traduit la volonté d'influencer, faire-faire quelque chose à quelqu'un. Par exemple : « Avec Carrefour, je positive ».

3/ La fonction phatique. Elle est relative aux contacts, aux relations entre le message et le médium. Elle permet de provoquer et de maintenir le bon déroulement de la communication.

4/ La fonction métalinguistique ou métacommunicationnelle. Cette fonction définit les relations entre le message et le code. Son objectif est de contrôler le bruit qui pourrait

parasiter l'échange afin de s’assurer que le récepteur utilise le même code. Une illustration se trouve dans l’exemple suivant : « Est-ce que vous me comprenez ? ».

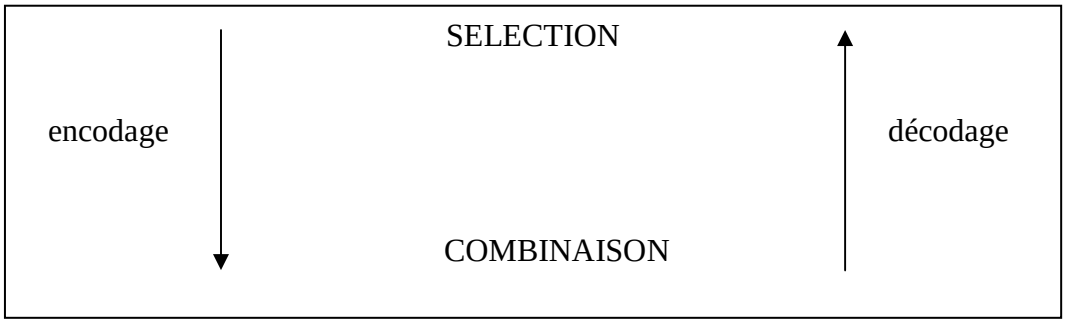
5/ La fonction référentielle. Elle est orientée vers l’objet ou le référent dans la mesure où c'est de lui que va dépendre le message. Elle a une valeur objective car elle est observable.

6/ La fonction poétique. Elle ne se limite pas à la seule poésie, car tout message est expressif, il possède une qualité intrinsèque. Cette fonction se rapporte à la forme du message dans la mesure où elle a une valeur expressive propre, réflexive. Le message est travaillé en lui-même, il devient son propre référent, avec les effets de rythme, assonances, images, répétitions…

Ces six fonctions sont liées, elles ne s'excluent pas les unes les autres.

Dans ce modèle, le message suppose un codage au niveau de l’émetteur et un décodage du récepteur. Le contact représente la liaison physique et psychologique entre l'émetteur, et le récepteur. Celui qui parle, l’émetteur sélectionne les éléments avant de les combiner, le récepteur perçoit l’ensemble avec le contexte et essaie de repérer la combinaison des éléments précédents (l’illustration se trouve ci-dessous).

4.1.4.2 Le codage et le décodage d’un message



Jakobson se propose d’étudier la langue et la parole et non de les différencier comme préconisait Saussure ; il parle de « communication réciproque » entre le locuteur et l’auditeur.

La modélisation de Jakobson a été fortement influencée par la théorie mathématique de l'information de Shannon. Il le dit publiquement lors d'une conférence à l'Université d'Indiana en 1952, même s'il en dénonce la tendance scolastique : « Les essais qui ont été tentés de construire un modèle du langage sans relation aucune au locuteur ou à l'auditeur, et qui hypostasient ainsi un code détaché de la communication effective, risquent de réduire la communication à une fiction scolastique. » (Bachmann *et al.,* 1981, p25). Cependant la personnalité très ouverte de Jakobson - qui a étudié la poésie, l'anthropologie, la communication - a joué en la matière un rôle non négligeable dans le rayonnement de la linguistique de 1960 à 1970.

4.1.4.3 Les limites du message

Ce modèle trop vague et particulier (il ne repose que sur l'étude du verbal) est encore dyadique : « on peut faire remarquer l'analogie frappante entre le schéma de Shannon et le modèle de la communication verbale que Roman Jakobson propose en 1960 » (Y. Winkin, 1981, p. 19).

Le schéma peut recevoir les mêmes critiques que celle de la communication dite « linéaire ». Il ne peut pas proposer une méthodologie communicationnelle satisfaisante : « Chaque fonction ne définit que les relations qui existent entre les paires d'éléments du schéma. On pourrait définir d'autres fonctions en établissant des relations entre des séries de trois éléments » (G. Willet, 1992, p. 19).

L'après Saussure sera incarné dans la sémiologie structurale et héritera de ses insuffisances. La sémiologie sera désormais appliquée à la publicité, à la mode, au cinéma, à la littérature, la photographie, la linguistique… Roland Barthes relève le défi.

4.2 Roland Barthes et la sémiologie

Lors du séminaire du DEA, Robert Marty, nous recommandait pour notre baptême sémiotique, les Mythologies (1957). Elles étaient selon mon directeur de thèse « une excellente introduction à la sémiotique ; c'est presque un passage obligé pour quiconque cherche une réponse rapide et claire à la question : « La sémiotique, à quoi ça sert ? ». On peut même recommander sa lecture à toute personne qui se pose cette autre question : « Comment les signes signifient-ils ? ». » (R. Marty, novembre 2003, p. 1)[82].

L'œuvre de R. Barthes est pleine de surprise et de fantaisie à la manière de celle d'Umberto Eco. Loin d'être à « la mode », il écrit *Le système de la mode* (1967) qui se révèle être le livre de la méthode du sémiologue où la mode répond à un système codifié. L'objet de cet ouvrage est de présenter le projet de la sémiologie : les objets culturels utilisés par les hommes constituent des systèmes de communications. Ceci le pousse à dire que la culture tombe sous la coupe d'une théorie de la signification. Tous les objets peuvent être investis par la sémiologie du vêtement, du logement, de la nourriture, du langage, de la littérature…Dans *Le système de la mode*, c'est le vêtement de mode présenté dans les journaux spécialisés qu'il étudie. Car il semble être un objet plus « pur » que le vêtement porté.

Mais il dira dans un entretien avec Frédéric Gaussen[83] : « …Pour ma part, je suis persuadé que l'étude des signes non linguistiques est une abstraction, une utopie. La culture réelle ne propose que des objets pénétrés de langage humain, que ce soit sous la forme de description, de commentaire, de conversation… » ; et : « Je rappellerai […] que toute sémiologie postule un rapport entre deux termes, un signifiant et un signifié » (Barthes, 1957, p. 197). Il signe ici sa filiation avec Saussure, même s'il en retourne l'hypothèse. Pour Saussure, la linguistique allait se fondre dans une théorie générale des signes, pour Barthes c'est le contraire : la signification passe par le langage. En conclusion, le social, c'est le langage.

[82] À l'heure où j'écris ces lignes l'auteur est à la recherche d'un éditeur je ne peux donc donner les références bibliographique complète

[83] Voir Le Monde du 19/04/1967 ; l'interview figure dans les *Œuvres complètes* de Roland Barthes, tome 2, (1966-1975).

L'analyse sémiotique du corpus vestimentaire lui permet de trouver deux systèmes composant le message. Le premier serait le « code vestimentaire » qui a une fonction de réglementation, de bienséance et le second le « code rhétorique », la manière dont le vêtement est présenté par le magazine, l'aspect idéologique du message.

L'analyse consiste à découper des unités, des règles, des catégories, à la manière d'un grammairien. Nous pouvons trouver les concepts de « signe, signifiant, signifié ». Tout peut devenir signe et être mythe. Le signifié devient sous la plume du sémiologue une forme associée à un nouveau concept, celui de mythe.

Le mythe est un système de communication, de représentation du réel, car il est un message véhiculant un mode de signification et une forme. L'analyse mythique est par excellence l'objet de la sémiologie, transformant l'histoire en la « purifiant » pour la transmettre à son prochain et régler ainsi la signification des objets. Il repose sur une structure logique inventée de toute pièce par l'homme afin de répondre à des interrogations ontologiques. Son étude (Barthes rejoint Levi-Strauss) permet de comprendre la complexité sociale. Les mythes sont par la suite propagés par les médias.

A ce sujet, on peut évoquer la célèbre analyse du nègre saluant le drapeau français.

Source : http://www.sunderland.ac.uk/~os0tmc/culture/myth3.htm

« … Je suis chez le coiffeur, on me tend un numéro de *Paris-Match*. Sur la couverture, un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans doute sur un pli du drapeau tricolore. Cela, c'est le sens de l'image. Mais naïf ou pas, je vois bien ce qu'elle me signifie : que la France est un grand Empire, que tous ses fils, sans distinction de couleur, servent fidèlement son drapeau, et qu'il n'est de meilleure réponse aux détracteurs d'un colonialisme prétendu, que le zèle de ce noir à servir ses prétendus oppresseurs. Je me trouve donc, ici encore, devant un système sémiologique majoré : il y a un signifiant, formé lui-même, déjà, d'un système préalable (un soldat noir fait le salut militaire français) ; il y a un signifié (c'est ici le mélange intentionnel de francité et de militarité) ; il y a enfin une présence du signifié à travers le signifiant » (R. Barthes , 1957, p. 201).

Marty (1990, p. 262) propose dans *L'algèbre des signes* une analyse à l'aide de la sémiotique triadique. L'apport de la théorie sémiotique à l'analyse barthienne est l'introduction de la perception et de la phénoménologie qui permet d'appréhender formellement[84] la combinaison des éléments prégnants énoncés dans le texte : « négrité », francité, militarité.

« Nous n'avons pas à essayer de savoir, par exemple en consultant les archives de cet hebdomadaire, si la description qu'il en fait est juste ou pas […]. Nous n'avons qu'à constater les éléments signifiants pour lui, c'est-à-dire renvoyant à autre chose qu'à eux-mêmes, et que, pour cette raison, il a retenus, autrement dit ceux qui ont été impliqués dans le phénomène sémiotique, sélectionnés et interprétés par Barthes, ce jour-là, en ce lieu » (R. Marty, 1990, p. 263).

Pour ce faire, Marty va s'intéresser au texte de Barthes qui est le diagramme de ses interprétations et où, plus encore, le sémiologue représente sa communauté d'appartenance. Il est impliqué dans la signification en véhiculant l'ensemble des règles en vigueur « la signification instituée au sein de la communauté sémiotique d'appartenance de Barthes (c'est-à-dire, grosso modo, la « culture française » des années 50) » (R. Marty, 1990, p. 263).

[84] Grâce au treillis des classes de signes de Marty (1990).

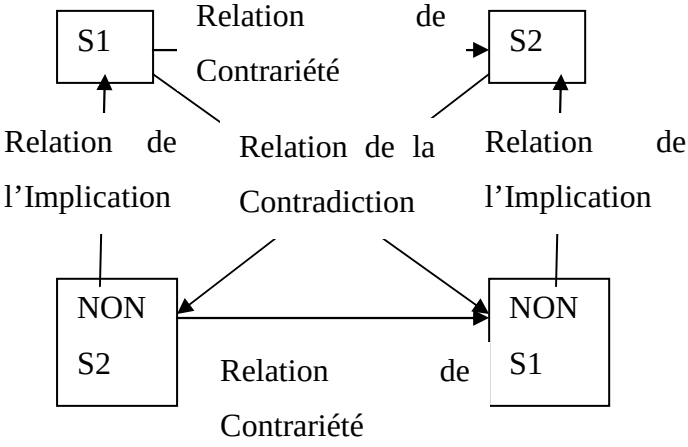
Mai 2003, en discutant de ma problématique de thèse avec Vincent Mabillot, celui-ci me suggère de lire la préface « Jeunes chercheurs » de Roland Barthes publié dans la revue « Communications », 1972. « Le travail (de recherche) doit être pris dans le désir. Si cette prise ne s'accomplit pas, le travail est morose, fonctionnel, aliéné, mû par la seule nécessité de passer un examen, d'obtenir un diplôme, d'assurer une promotion de carrière. Pour que le désir s'insinue dans mon travail, il faut que ce travail nie soit demandé, non par une collectivité qui entend s'assurer de mon labeur (de ma peine) et comptabiliser la rentabilité des prestations qu'elle me consent, mais par une assemblée vivante de lecteurs en qui se fait entendre le désir de l'Autre (et non le contrôle de la Loi). Or dans notre société, dans nos institutions, ce qu'on demande à l'étudiant, au jeune chercheur, au travailleur intellectuel, n'est jamais son désir: on ne lui demande pas d'écrire, on lui demande ou de parler (au long d'innombrables exposés) ou de « rapporter » (en vue de contrôles réguliers) » (R. Barthes, 1972, p. 3).

En lisant le texte, je fais l'abduction suivante Barthes est à l'intérieur du système de représentation qu'il décrit. Quand il parle du désir des jeunes chercheurs ne parle-t-il pas de lui-même ?
Quelques mois plus tard, le 6 novembre, mon directeur de thèse me donne à lire son dernier article intitulé « la dimension perdue de Roland Barthes ». C'est alors que je trouve un argument à mon abduction, que je développerai dans l'introduction de mon deuxième chapitre.

4.3 Algirdas-Julien Greimas et « le carré sémiotique »

Dans la perspective saussurienne et des travaux de l'anthropologie structurale de Levi-Strauss sur l'analyse des mythes, Greimas a mis au point un outil en 1966, le « carré sémiotique » pour analyser la construction de la signification fidèle à la pensée de Hjelmslev[85]. Cette méthodologie greimassienne repose sur des couples antagonistes, ce qui fait dire à son sujet à Claude Marty et Robert Marty (1992, question n°29) qu'il est : « fondé sur des opérations de l'esprit les plus simples qui sont la négation et l'assertion grâce auxquelles est formalisée la relation de présupposition réciproque (co-présentes) qu'entretiennent les termes primitifs d'une même catégorie sémantique. »

4.3.1 Les trois relations du carré sémiotique



Le carré sémiotique de Greimas

[85] Dans son principal ouvrage, Prolégomènes à une théorie du langage (1643), le Danois Hjelmslev propose une approche influencée par la logique formelle, qui vise à donner une description abstraite des systèmes sémiotiques. Il y raffine le modèle de Saussure en distinguant, sur le plan de l'expression (le signifiant) et du contenu (le signifié), la forme- ce qui structure- et la substance- ce qui est structuré. Pour ce qui est du langage, la forme de l'expression correspond aux règles phonologiques propres à chaque langue, qui, à partir du continuum pré-sémiotique de tous les sons que peut produire l'appareil vocal humain, déterminent un nombre limité de phonèmes et les relations qui les unissent. La substance de l'expression correspond aux phonèmes effectifs qui résultent de ces paramètres. La forme du contenu correspond aux règles selon lesquelles la réalité perçue est découpée en unités de sens, et la substance du contenu est constituée par ces unités.

Dans ce schéma, nous pouvons observer trois types de relation : implication, contradiction et contrariété. Dans la relation d'Implication, S1 et non S2 ainsi que S2 et non S1 sont des complémentaires fondés sur des assertions.

La relation de contradiction représente la négation des termes S1 et non S2 et S2 et non S1.

La relation de contrariété traduit une opposition tout en étant une présupposition des termes S1 et non S2 et S2 et non S1.

4.3.2 La critique du modèle

Julia-Ripoll avait dans sa thèse *Phénoménologie et sémiotique de la publicité institutionnelle* (1998) illustré, à travers une analyse de publicité, le carré. Elle en arrive, à la suite du sémiologue J. M. Floch, à conclure de la non pertinence de la méthodologie. « …Nous ne retiendrons pas également le carré sémiotique car, en tant que schéma binaire, il ne paraît pas être un outil efficace pour une analyse rigoureuse du phénomène publicitaire. Dans nos propos précédents, nous avons vu combien un cheminement cognitif reposant sur des couples oppositifs, ampute la réflexion analytique d'une dimension ternaire, nécessaire à la compréhension du message…. » (B. Julia-Ripoll, 1998, p. 120).

J. Courtes qui est le co-auteur de l'ouvrage dans lequel Greimas présente le carré avance l'objection suivante : « Contrairement à ce qu'un certain dogmatisme sémiotique a pu laisser croire et a même parfois avancé comme une thèse assurée - à savoir que tout texte ou, plus largement, tout énoncé ou discours, serait justiciable du même modèle constitutionnel - il n'est pas du tout sûr que le fameux « carré sémiotique » ait quelque portée générale ou universelle, qu'il puisse s'appliquer dans tous les cas. Certes, il est des démonstrations assez probantes, et à ce moment-là, on a l'impression que ce modèle « marche » bien. Néanmoins n'hésitons pas à affirmer que toute généralisation de cette structure élémentaire est hâtive, non fondée » (Courtes, 1991, p. 156). Greimas (1966, p. 66) explique ainsi sa méthodologie : « L'analyse des deux plans doit être menée, bien que par les mêmes méthodes, séparément. La jonction du signifié et du signifiant, une fois réalisée dans la communication, est donc destinée à être dissoute dès l'instant où l'on veut faire progresser tant soit peu l'analyse de l'un ou de l'autre plan du langage. Ce qu'il faut retenir, c'est la possibilité et la nécessité de se

servir du signifié pour l'étude du signifiant et du signifiant pour celle du signifié. » L'on se demande comment après avoir séparé l'inséparable, on pourrait « recoller les morceaux »… R Marty (1990, p. 65) y définit ici une trahison de la sémiotique peircienne dont certains se réclament : « On s'accorde généralement à reconnaître aujourd'hui deux grandes familles de pensée quant à la conceptualisation des phénomènes sémiotiques. Ce sont, d'une part, le courant qualifié de saussuro-hejelmslévien, représenté pour l'essentiel par A. J. Greimas et l'Ecole de Paris […] qui met à toutes les sauces le couple signifiant-signifié, et d'autre part, un courant qualifié de logico-pragmatique qui trouve sa source dans les travaux de C. S. Peirce mais qui est loin d'avoir gagné son unité, divisé qu'il est par la diversité des emprunts faits à Peirce et la diversité de leurs interprétations, quelquefois très libres. »

4.3.3 La critique du structuralisme

La sémiotique dont il est question dans la nouvelle communication n'a rien hérité du structuralisme. Sur ce point, notre analyse est divergente de celle Winkin. Dans la section suivante, nous allons montrer la parenté de certains membres du collège invisible avec l'interactionnisme, ethnométhodologie et le pragmatisme.

5 L'interactionnisme et l'ethnométhodologie : quelle parenté historique et théorique ?

5.1 Les racines originelles du courant de l'interactionnisme : « l'Ecole de Chicago »

Robert Ezra Park[86] (1864-1944), qui a suivi les enseignements de Simmel, prépare une thèse sur « la foule et le public » où il défend la cause noire, et utilise pour ce faire l'investigation journalistique. En 1913, il rejoint l'université de Chicago, et allie les enquêtes journalistiques au travail du sociologue. Le terrain d'étude de Park est la ville, qu'il définit comme un « état d'esprit ». Les fondateurs de cette Ecole sont les anthropologues L. Warner, R. Redfield et E. Hugues, qui développent des outils méthodologiques découlant de l'ethnographie : l'observation participante, la monographie de quartier et le récit de vie. Ainsi, les origines de l'interactionnisme sont-elles dans la sociologie de la ville de Chicago, grâce aux travaux d'une mouvance née au sein de l'université de cette ville, dès l'ouverture de cette dernière en 1892, et qui sera connue sous le nom de « l'Ecole de Chicago ». Park (1936) écrit dès 1939 tout un article au sujet de la communication, pour y dire que c'est grâce à elle que la société est régulée, les traditions transmises et les rites préservés.

[86] Voir notamment *The Immigrant Press and its Control*, (1922) et "Human ecology" (1936).

5.1.1 Quel rapport entre l'Ecole de Chicago et la communication ?

« Dès les années 1910, la communication a, aux Etats-Unis, partie liée avec le projet de construction d'une science sociale sur des bases empiriques. L'Ecole de Chicago en est le foyer. Son approche microsociologique des modes de communication dans l'organisation des modes de la communauté est en harmonie avec une réflexion sur le rôle de l'outil scientifique dans la résolution des grands déséquilibres sociaux » (Mattelart et Piaget, 1967, p. 1225-1271). Akoun[87] écrit à la fin de la deuxième partie de son ouvrage : « L'empirisme de la sociologie américaine sera le véritable acte de naissance d'une sociologie de la communication et des médias » (1997, p. 85). L'Ecole de Chicago est le berceau des études communicationnelles.

5.1.1.1 Pourquoi la ville de Chicago ?

La ville de Chicago au début du XXème siècle est confrontée à d'importants problèmes culturels, de « désorganisation–réorganisation », diront les sociologues de Chicago. Sa composition ethnique en fait un véritable laboratoire social entre les mouvements d'immigration en provenance de l'Irlande, l'Italie, l'Allemagne, la Pologne… ; à quoi s'ajoute l'immigration interne des noirs américains venus du sud. A cela s'additionnent des phénomènes lourds de délinquance, gangs, criminalité, associés à une croissance urbaine gigantesque et pas toujours contrôlée… Devant cette situation sociale inédite, des demandes sociales émergent et des enquêtes doivent être menées. Pour la première fois, la sociologie se voulait être pratique, traiter les problèmes de l'intérieur, *in situ*. Une nouvelle méthodologie est alors déployée, qui se tourne vers le vécu des acteurs, l'empirisme. L'université de Chicago, dès sa création, s'est dotée d'un département de sociologie et d'anthropologie. Cette université avait pour mission d'être une institution tournée vers la recherche, dans une optique « d'ouverture au monde extérieur… et de contribution de la science à la solution des problèmes de la société », elle ouvrait « pour la première fois dans le monde », ses portes à des salariés en études doctorales (Coulon, 1992).

---

[87] André Akoun est professeur à l'université René-Descartes Paris V spécialiste en sociologie de la culture et des communications, il a collaboré à divers ouvrages avec Jean Cazeneuve, et a publié récemment *La Communication démocratique et son destin* aux PUF.

Les recherches sociologiques sur des pratiques déviantes porteront sur le cas des fumeurs de marijuana, ou chez les musiciens de jazz (dont Park faisait partie en qualité de pianiste professionnel). H. Becker montre que la déviance, en tant que transgression d'une règle sociale, n'est ni une pathologie ni un dysfonctionnement du système social : c'est un jugement social, « une qualification » appliquée par « la société institutrice » au déviant à titre de sanction. La philosophie américaine du pragmatisme a fortement influencé les penseurs de l'Ecole de Chicago. C'est ainsi que les enseignements de John Dewey (1859-1952), héritier de C.S. Peirce, sont fortement recommandés aux étudiants en sociologie. Son cours se déroulera autour de deux axes : le premier autour des concepts de réalité, de connaissance et de vérité. Il n'existe pas en soi, c'est dans et à la preuve de l'expérience que l'on acquiert la connaissance. D'où la question de l'objectivité qui devient alors simplement l'accord *hic et hunc* d'une communauté de scientifiques. Le deuxième autour de l'essence sociale de l'homme qui est celle de la quête du bonheur, en somme la recherche du bien social. Ce bien social pour le philosophe, c'est la qualité de la relation avec autrui. Ainsi, Dewey[88] va créer, avec l'aide de sa femme, un laboratoire de recherche nommé « école laboratoire », en vue de contrebalancer la séparation institutionnelle des enseignements entre savoir, pratique et société. Ce laboratoire reste une référence en matière de pédagogie, en prônant l'idée de l'enquête continue, la rue comme laboratoire. Il s'agissait de ne pas laisser la recherche entre les mains ou dans l'univers trop étroit des scientifiques, afin de respecter le plus possible l'individu étudié. Pour ce faire, Dewey pose l'hypothèse suivante l'homme de la rue a la capacité de poser, de reconnaître les faits.

5.1.1.2 La contribution des pragmatismes

L'une des premières réflexions des pragmatistes se trouve dans le concept d'ethnocentrisme indépassable. Pour Dewey, en sciences sociales, la question de la vérité est un faux problème. La vérité n'est pas le but de la recherche mais plutôt et surtout son utilité, et donc son implication dans la vie sociale. Le philosophe montre que c'est l'expérience des idées qui fonde l'action et surtout valident les idées. Au lieu de rejeter cet ethnocentrisme au nom de l'objectivité, il est préférable de l'énoncer et de le mettre à l'épreuve de l'objet étudié.

[88] J'ai trouvé ces informations dans l'œuvre de Gérard Deledalle.

A côté de la contribution de Dewey, il faut aussi compter celle d'un autre pragmatiste George Herbert Mead (1863-1931). Le psychologue porte une vive critique aux thèses béhavioristes, stimulus-réponse, les êtres humains agissent les uns sur les autres sur la base des intentions et des significations qu'ils attribuent à leurs gestes respectifs, le terme interprétation devient alors essentiel. Les individus communiquent en échangeant des symboles, un grand pas conceptuel est franchi. Nous quittons un modèle émetteur-récepteur pour celui d'un partage de signification. Les travaux de Mead seront tournés vers la psychologie interactionnelle : c'est à partir de la communication et donc de la signification que la personnalité de l'enfant est modelée (le processus de socialisation se concrétise aussi dans le ludique). La socialisation ou construction du soi est une relation dialectique entre d'une part les normes intériorisées par l'individu, et d'autre part la singularité émotionnelle du sujet. Le sujet esquissé par Mead est alors dynamique et non passif, il est capable d'action sur les normes, les symboles que la société lui impose. Le sens ainsi déterminé est une inférence co-produite dans l'interaction entre le récepteur et l'émetteur. Il pose ainsi les jalons de la communication sociale.

5.1.2 L'interactionnisme entre Individu et Système

L'interactionnisme est au confluent de deux paradigmes antinomiques qui lui préexistaient : l'objet et le sujet. En cherchant à mettre fin à la séparation du sujet et de l'objet, ce courant de pensée pose les questions essentielles de l'implication des individus dans une société. Herbert Blumer[89] ancien étudiant de G. Mead[90], va créer le terme d'« interactionnisme symbolique » (H. Blumer, 1969) en 1937 pour désigner la nature symbolique de la société. Dans un article intitulé « La société en tant qu'interaction symbolique », voici la définition qu'il donne : « Le terme interaction symbolique réfère, bien sûr, au caractère spécifique et distinctif de l'interaction telle qu'elle a lieu entre êtres humains. La spécificité consiste dans le fait que les êtres humains interprètent ou « définissent » leurs

[89] Il va succéder à Mead à la chaire de psychologie sociale à l'université de Chicago. Voir http://www.cdharris.net/text/blumer.html

[90] Un site très complet expose les travaux de Mead, Dewey, James, Baldwin, Cooley, Thomas, Veblen, Sapir : « The Mead Project » http://paradigm.soci.brocku.ca/~lward/

actions réciproques (*each other's actions*) au lieu de simplement réagir aux actions de chacun. Leur « réponse » n'est pas directement donnée aux actions de l'un sur l'autre (*the actions of one another*), mais plutôt basée sur la signification qu'ils attachent à de telles actions. Ainsi, l'interaction humaine est médiée par l'usage de symboles, par l'interprétation, ou par la vérification des actions mutuelles (*one another's action*). Cette médiation est équivalente à l'insertion d'un procès d'interprétation entre le stimulus et la réponse dans le cas du comportement humain » (H. Blumer, 1999, p. 89-90).

Dans ce passage, le rapprochement entre ce courant de pensée et la sémiotique est criant. L'interactionnisme, est l'écart entre être et être représenté, l'écart entre ce que l'individu est et sa représentation pour l'autre. Cette distinction entre être et être représenté est capitale dans les sciences humaines comme nous allons le démontrer avec la notion de compte rendu.

5.1.2.1 L'interaction, une médiation par signe ?

L'interaction est la médiation qui s'effectue par des signes, elle est alors un ensemble de signes. La communication n'est pas transmise par des mots, des gestes… Elle est médiatisée par des signes, qui livrent leurs sens lors de l'interprétation. L'interaction est alors une relation co-construite. L'objectif de cette école de pensée est justement de mettre en lumière les processus de construction du sens émergeant de la tension du sujet-objet, qui avaient auparavant été dissociés. L'interaction est une notion difficile à déterminer, revêtant une définition différente en fonction du courant épistémologique.

C'est ainsi que le primat sera accordé aux interprétations par les acteurs des symboles à travers leur pratique, au moyen de l'observation participante[91], seul outil d'investigation capable de saisir la subjectivité.

Blumer distingue trois prémisses à cette démarche : « La première prémisse est que les êtres humains agissent vis-à-vis des choses sur la base des significations que ces choses sont pour eux… La deuxième est que la signification de ces choses dérive, ou surgit, de l'interaction sociale qu'un individu a avec les autres acteurs. La troisième est que ces

91 C'est Malinowski qui en 1922, introduit l'idée très forte pour l'époque que le chercheur doit aller lui-même sur le terrain, car il doit s'inspirer du contexte. Avant cet ethnologue, la tâche d'observation et de récolte de données était confiée aux « explorateurs ». Parallèlement, il y a émergence d'une autre idée : celle que les données récoltées sur le terrain doivent être séparées de l'analyse afin qu'elles soient analysées le plus objectivement possible. L'ethnographe est un historien, chroniqueur.

significations sont utilisées dans et modifiées à travers un processus d'interprétation (H. Blumer, 1994, p. 91) effectué par la personne dans son rapport aux choses qu'elle rencontre. Nous pouvons remarquer que chaque prémisse contient le terme « signification » auquel est associé le processus d'interprétation moteur de l'interaction. « Je souhaite maintenant insister sur le fait que les vues sociologiques de la société humaine sont, en général, manifestement en contradiction avec les prémisses que j'ai indiquées comme soutenant l'interaction symbolique » (H. Blumer, 1994, p. 99). La principale raison se trouve dans le déterminisme sociologique ambiant oubliant que l'homme avait un être.

« Par conséquent, de telles conceptions sociologiques ne prennent pas en considération les actions sociales d'individus dans la société humaine comme étant construites par eux dans le cadre d'un processus d'interprétation » (H. Blumer, 1994, p. 100). Nous pouvons observer ici les débuts du constructivisme. Une autre distinction peut être établie dans la notion d'action sociale. Pour l'interactionnisme, l'action se trouve au cœur des individus qui agissent en adaptant leur conduite aux actions des uns et des autres grâce au processus d'interprétation. L'interaction n'est interaction que parce qu'elle est interprétée, et donc moyen d'agir. Ce qui amène à énoncer la problématique de Mead : « A mon sens, seul G. H. Mead a cherché à étudier en détail ce que l'acte d'interprétation implique pour une compréhension de l'être humain, de l'action humaine et de l'association humaine » (H. Blumer, 1994, p. 90).

5.1.2.2 George Herbert Mead et l'Ecole de Chicago

L'œuvre de George Herbert Mead est difficile d'accès pour le lecteur, le style y étant lourd et confus (voir notamment Mead, 1963). Il faut rappeler que la réalisation en a été faite en 1934 par Charles Morris, d'après les notes prises par les étudiants durant le cours de psychologie sociale que dispensait Mead à l'université de Chicago, entre 1900 et 1930. Délaissé par les intellectuels français, nous pouvons nous réjouir de le trouver longuement cité dans les travaux de Winkin.

La notion de « *self* », conscience de soi, est un concept clef chez Mead qui distingue l'homme de l'animal. L'homme est doué d'une capacité réflexive, car il a conscience de soi et

devient alors son propre objet. Il construit en tant qu'individu social grâce à la communication avec sa communauté. « Mead semble partager ici la vision de la communauté de Cooley qui écrivait dans *Social Organization* (1929) que « sans communication, l'esprit ne développe pas une vraie nature humaine » » (Y. Winkin, 2001, p. 46). Il n'y a de société que parce qu'il y a de la communication. Dewey avait développé la même thèse en 1916, dans *Democracy and Education* : « La société ne continue pas seulement à exister par la transmission, par la communication, mais, peut-on dire avec assurance, continue à exister dans la transmission, dans la communication. Il y a plus qu'un lien verbal entre les mots « commun », « communauté » et « communication ». Les hommes vivent en communauté en vertu des choses qu'ils ont en commun ; et la communication est la façon par laquelle ils en viennent à posséder des choses en commun » (R. Park et E. Burgess, 1970, p. 103). Cette définition de la communication, nous allons la retrouver chez les sociologues et anthropologues de l'Ecole de Chicago.

5.1.2.3 La société humaine et la vie de société : entre personnes agissantes et actions

Les traditions sociologiques situent l'action dans la société ; selon Blumer la vie de groupe, l'action collective est alors passée sous silence. « Certaines conceptions, en traitant les sociétés ou groupes humains comme « systèmes sociaux », considèrent l'action de groupe comme une expression d'un système, que ce soit dans un état d'équilibre ou dans une recherche de réalisation d'équilibre. » (Blumer, 1999, p. 100). L'homme doit être appréhendé comme capable de communiquer avec soi-même, c'est là la première interaction : « Chacun de nous est familier d'actions de cette sorte dans lesquelles l'être humain est en colère à son propre endroit, se rabroue, est fier de lui, débat avec lui même … » (H. Blumer, 1999, p. 90).

« La société humaine doit être vue comme consistant de personnes agissantes, et la vie de la société comme consistant en leurs actions. » (H. Blumer, 1999, p. 101). Pour expliquer l'action et la constitution de la société, il emploie la notion « d'unités agissantes » qui peuvent être un individu, un regroupement d'individus ou une institution : « …La société humaine doit nécessairement être entendue dans les termes des unités agissantes qui la forment » (H. Blumer, 1999, p. 101).

Deux principes soutiennent l'action ; le premier est liée à une situation particulière : « chaque action particulière est formée à la lumière de la situation dans laquelle elle a lieu » (H. Blumer, 1999, p. 101), le deuxième fait intervenir l'interprétation de l'expérience vécue : « …une seconde condition essentielle, à savoir que l'action est formée ou construite en interprétant la situation. » (H. Blumer, 1999, p. 101). Blumer insiste longuement sur le « processus d'émergence de l'interprétation ». Le chercheur, pour comprendre les actions des individus, doit appréhender les représentations inscrites dans les interactions des participants. « Dans la mesure où les sociologues ou les penseurs de la société humaine sont concernés par le comportement des unités agissantes, la position de l'interaction symbolique requiert que le chercheur saisisse le processus d'interprétation par lequel elles construisent leur action » (H. Blumer, 1999, p. 102). Aussitôt vient une autre interrogation, celle de l'implication de l'observateur-chercheur. « Essayer de saisir le processus interprétatif en demeurant à distance comme un soi-disant observateur « objectif », et en refusant de prendre le rôle de l'unité agissante revient à risquer d'adopter le pire type de subjectivisme - l'observateur objectif y est à même de remplir (*to fill in*) le processus d'interprétation avec ses propres conjonctures, au lieu de saisir le processus tel qu'il se produit dans l'expérience de l'unité agissante qui y prend part » (H. Blumer, 1999, p. 102).

A la différence des sociologues traditionnels pour qui il ne s'agit plus d'isoler des relations causales liées à une structure ou à une organisation, ici « …l'organisation d'une société est le cadre (*framework*) dans lequel l'action sociale a lieu, et elle n'est pas le déterminant de cette action. Deuxièmement, une telle organisation et les changements qui y ont lieu sont le produit de l'activité d'unités agissantes, et pas de « forces » qui ne prennent pas en considération de telles unités agissantes » (H. Blumer, 1999, p. 103).

L'organisation sociale est un cadre dans lequel prend lieu les interactions ; c'est ce que Goffman va développer.

5.1.3 Erving Goffman et l'interactionnisme

Goffman étudie les normes qui règlent la vie sociale. Pour cela, il observe les malades mentaux (1968), les handicapés (1975), mais aussi et surtout le banal quotidien (1973), bref les rites d'interaction (1974). Notre propos n'est pas de brosser une biographie du sociologue, mais de mieux expliquer sa méthode d'analyse et de recueil des données. Winkin fait une esquisse de son portrait dans trois ouvrages : *La nouvelle communication* (1981), *Les moments et leurs hommes* (1988) et *L'anthropologie de la communication* (2001) ; il est celui qui inaugure une sociologie de l'intérieur. Pour analyser ce qui se passe dans l'hôpital psychiatrique, il se fait passer pour un schizophrène et y reste deux ans. Ainsi depuis, les sociologues pénètrent dans des domaines que la société avait établis comme inaccessibles.

5.1.3.1 Les interactions sociales sont au cœur de l'institution

Dès les premières pages de sa thèse, Goffman fait référence à ce qui constituera son objet d'étude durant toute son existence ; les interactions sociales, atomes de la société.

Elles sont au cœur du fonctionnement normatif des institutions, du quotidien, invisibles mais omniprésentes. Elles règlent la vie des acteurs.

« Pourtant, l'objet à étudier [les rites d'interaction] se laisse identifier : il s'agit de cette classe d'événements qui a cours lors d'une présence conjointe et en vertu de cette présence conjointe. Le matériel comportemental ultime est fait des regards, des gestes, des postures et des énoncés verbaux que chacun ne cesse d'injecter, intentionnellement ou non, dans la situation où il se trouve. Ce sont là <u>les signes externes</u> (souligné par nous) d'une orientation, d'une implication, d'un état d'esprit et d'un état corporel que l'on considère rarement en fonction de l'organisation sociale dans laquelle ils s'insèrent. » (Goffman, 1974, p. 7).

La méthodologie de Goffman tient compte de tous les signes qui se donnent à être interprétés, ils sont des éléments d'observation. L'appel à la sémiotique est ici frappant.

Cependant, l'interaction n'est qu'un élément de l'observation du social, le fonctionnement de la vie en société ne s'explique pas uniquement par l'interaction (voir P. Bourdieu, 1972, p. 184). Goffman observera les règles de vie d'un hôpital psychiatrique qu'il décrit dans *Asiles* comme une « institution totalitaire ». Les malades y « mènent une vie recluse dont les modalités sont extrêmement réglées » (E. Goffman, 1968, p. 41). L'institution est totalitaire car elle exerce un contrôle absolu sur les malades en les enfermant dans leur rôle de malade ; pourtant, ils font preuve d' « adaptations secondaires » leur permettant « de tourner les prétentions de l'organisation relatives à ce qu'ils devraient faire ou recevoir, et partant de là ce qu'ils devraient être. Les adaptations secondaires représentent pour l'individu le moyen de s'écarter du rôle et du personnage que l'institution lui assigne… » (E. Goffman, 1968, p. 245). L'institution prend l'individu totalement en charge en le dépersonnalisant. Des séries d'humiliation, de profanation de la personnalité se mettent en place. A l'intérieur de l'institution, écrivait Goffman, il y a le personnel qui représente les normes, et les pouvoirs de la vie dite normale pour les sujets libres. Le rapport du « soignant » par rapport au « soigné », c'est celui de l'homme libre par rapport au prisonnier, celui qui est reconnu socialement par son travail à l'hôpital, tandis que l'absence de statut autonome caractérise la situation pathologique.

Les malades ne sont pas de simples marionnettes, comme le fonctionnalisme peut le laisser croire. En effet, selon ce courant de pensée, les interactions sont prévisibles car elles sont les résultats des systèmes sociaux. En réaction à cette approche, Goffman définit **«** l'individu, dans une perspective sociologique, comme un être capable de distanciation, c'est-à-dire capable d'adopter une position intermédiaire entre l'identification et l'opposition à l'institution et prêt, à la moindre pression, à réagir en modifiant son attitude dans un sens ou dans un autre pour retrouver son équilibre » (1968, p. 373). Il poursuivra sa réflexion dans *Stigmate* (1968, p. 245) en y décrivant le « management de l'identité discréditée »[92] *d*es handicapés du corps, du caractère, de la race, de la religion… et en montrant que dire, c'est donner une identité. En effet on se construit aux yeux des autres, ceux qui jugent les anormaux, leur assignent une *« identité virtuelle »* qui engendre une dégradation de leur

[92] Sous-titre de la publication américaine de *Stigmate*.

« *identité réelle* ». Ainsi, « une personne ayant un stigmate n'est pas tout à fait humaine » (Goffman, 1968, p. 15), ; il existe alors une séparation entre le monde extérieur dit « normal » et le monde intérieur « déviant » à « l'Asile ». R. Castel indique à ce propos dans la préface d' *Asiles* que l'on se trouve en présence d'une lutte de classes classique, où « d'un coté se trouvent monopolisés le savoir, le pouvoir et la liberté et de l'autre, l'ignorance, la dépossession de soi et la dépendance..., dans un espace social dont toutes les caractéristiques imposent les déterminations majeures de la servitude... qui devenue nature est la conséquence paradoxale de la socialisation institutionnelle lorsqu'elle est menée à son terme ».

5.1.3.2 Le *fieldwork* et l'Ecole de Chicago

Grâce à la méthode ethnographique de récolte des données, Goffman sera un fidèle représentant de « l'Ecole de Chicago ». Ce qui caractérise cette Ecole, c'est la technique d'investigation, l'approche du travail de terrain, le *fieldwork*, Celui-ci a été pratiqué en premier lieu sur les terres lointaines avant de devenir une pratique courante aux Etats-Unis dans l'étude des institutions, des groupes, des communautés. Ainsi, cette ethnographie de la modernité s'est développée par l'intermédiaire des sociologues de l'Ecole de Chicago. Les outils en sont l'observation participante : (l'enquêteur s'implique dans la vie du groupe qu'il étudie pour comprendre son vécu), l'entretien ethnographique et l'analyse de matériaux officiels et personnels (journaux, journaux de bord, lettres, autobiographies, récits de vie, aussi bien du chercheur que des membres de la communauté observée).

Parallèlement, s'étend le courant de l'interaction symbolique avec comme chef de file Mead qui s'appuiera sur les thèses de Dewey et Cooley. Goffman à partir de là, développe « une théorie de la formation sociale du « soi » » (Y. Winkin, 1981, p. 76). Mais dans chaque ouvrage, le sociologue va pratiquer l'observation participante en s'introduisant dans chaque terrain et participant comme n'importe quel membre du groupe à la vie de celui-ci ; en un mot : il s'immerge dans son terrain. « Si Goffman s'insère étroitement dans la tradition théorique et méthodologique de l'Ecole de Chicago, il n'en reste pas moins que dans chacun

de ses ouvrages, il s'éloigne de sa formation de base pour mettre en relation l'interactionnisme symbolique avec une autre approche. » (Y. Winkin, 1981, 1998).

Il est aussi considéré pour la nature de ses positions épistémologiques comme un inspirateur et un précurseur du mouvement ethnométhodologique. Ainsi, il fait de la vie sociale une scène dans laquelle les individus sont des acteurs qui vont jouer un rôle. L'interaction est une mise en scène permettant d'éviter de canaliser, de réguler la violence, un dispositif de guerre froide.

Le monde est un théâtre, un jeu de rôles sociaux où l'espace est constamment divisé en ouvert et fermé, scène et coulisse, entre ce qui est montré et ce qui est caché, entre exhibition et dissimulation. Mais, pour le sociologue, cela n'est qu'une manière d'appréhender le social, cette métaphore dramaturge n'est à aucun moment une fin en soi. « Il faut abandonner ici le langage et le masque du théâtre. Les échafaudages, après tout, ne servent qu'à construire d'autres choses, et on ne devrait les dresser que dans l'intention de les démolir. Cet exposé ne porte pas sur les aspects du théâtre qui s'insinuent progressivement dans la vie quotidienne. Son objet propre n'est autre que la structure des rencontres sociales - ces entités de la vie sociale qui s'engendrent chaque fois que les individus se trouvent en présence immédiate les uns des autres. » (E. Goffman, 1973, p. 244). La métaphore de la scène est un échafaudage méthodologique. Dans le deuxième chapitre nous verrons comment Peirce utilise la métaphore de l'échafaudage ou représenter la situation d'enquête en sciences. Le chercheur construit un échafaudage autour de l'objet.

Par la suite, en reprenant les travaux de Bateson au sujet des deux loutres, Goffman s'interroge sur, l'expérience subjective de chacun, comment se construit la « réalité du monde ». De cette étude émerge le concept de «cadre » qui trouvera son prolongement dans l'ouvrage de Paul Watzlawick, *La réalité de la réalité* (1984).

5.1.3.3 Quel est le lien entre les études sociologiques de Goffman et la communication ?

Si Goffman rejette l'abus de l'utilisation de la notion de communication, il montre que tout comportement a une signification. En ce sens, Goffman se rapproche de la sémiotique ; pour lui, on ne peut pas ne pas signifier. Winkin souligne le lien entre la sociologie de Goffman et le collège invisible : « Tant pour Goffman que pour les autres présentés ici, le comportement est régi par un ensemble de codes et de systèmes de règles » (1981, p. 101).

Et c'est là le point de liaison avec la sémiotique. En effet, nous pouvons lire : « il existe une syntaxe, une sémantique et une pragmatique du comportement ; le comportement est dès lors le fondement d'un système général de communication » (Winkin, 1981, p. 106). Voici à travers cette citation énoncée les fondements de la sémiotique : « syntaxe, sémantique, pragmatique » - premier axiome de toute communication pour ces chercheurs.

De même, Goffman détermine les interactions comme ayant leurs propres règles. Elles sont extérieures aux individus, mais s'imposent à eux. Les individus sont obligés de se plier aux règles de l'interaction, s'ils veulent que l'on continue à les considérer comme des gens normaux. » Ce qui nous permet de conclure que les thèses goffmaniennes sont dans la mouvance sémiotique : le sociologue tient compte dans son recueil de données de tous les signes qui conduisent à l'interprétation.

D'importants travaux seront réalisés dans le domaine de l'immigration, les relations interethniques, les tensions raciales, la marginalité, la criminalité, la vie urbaine, le travail et surtout la déviance. H. S. Becker (*Outsiders*, 1963) et E. Goffman (*Asiles*, 1961 ; *Stigmates*, 1963…) sont les initiateurs de la sociologie de la déviance. Entre 1915 et 1935 seront réalisées les principales études consacrées à l'immigration. Puis Park va porter son attention sur la fonction intégrative des journaux et de son information ce qui l'amènera en 1922 à poser avec E. W Burgess la problématique de « l'écologie humaine »93. Sous la plume de ce biologiste, l'écologie se définit comme la science des relations de l'organisme dans son environnement ; et cette modélisation sera transposée aux communautés humaines. Selon ces auteurs, une communauté est une population organisée sur un territoire. La relation entre les membres du territoire est de caractère symbiotique. Les relations entre les individus et

l'organisation sociétale qui en découle, sont déterminées par la « lutte pour l'espace ». Cela constitue, selon Park, le niveau « biotique » de la société, auquel il oppose le niveau social ou culturel. Ce niveau a une méta-fonction de contrôle, de régulation et de lien entre les individus et la société. « La culture, c'est à la fois un corps de coutumes et de croyances et un corps d'artefacts et d'outils ou de dispositifs technologiques » (A. Mattelart et M. Mattelart, 1995, p. 17). Dès lors, les concepts de crise, d'équilibre et de processus prendront toute leur ampleur pour appréhender « l'équilibre social ». La principale critique adressée à ce courant est de qu'elle penche vers le déterminisme en séparant le niveau « biotique » de celui du « culturel ». Ce qui aboutira après la guerre à un conflit d'école.

5.2 L'ethnométhodologie : un interactionnalisme radicaliste

En rupture avec les théories structurelles et fonctionnalistes (de la sociologie de Talcott Parsons) qui ont dominé la sociologie, il s'est développé dans les pays anglo-saxons au cours des années soixante, des méthodes fondées sur le quotidien, le subjectif, l'expérience subjective : l'ethnomethodologie. L'ethnomethodologie[94] peut se définir comme un interactionnisme radicaliste, renouvelé d'où le titre de l'ouvrage sous la direction de Michel de Fornel, Albert Ogien et Louis Quéré, *L'ethnométhodologie : une sociologie radicale*.[95]

Ce courant prend sa source dans la phénoménologie sociale d'Alfred Schütz (1899-1959), en lui empruntant le concept de « stock de connaissances ».

---

[93] Ce concept a été développé par Haeckel en 1859.
[94] Le site institutionnel de l'ethnométhodologie, http://www.ai.univ-paris8.fr
Les définitions de l'ethnométhodologie selon Harold Garfinkel : http://www.mindorg.com
mais aussi http://perso.club-internet.fr
[95] Pour une présentation du sommaire de l'ouvrage : http://www.ccic-cerisy.asso.fr

5.2.1 Les origines théoriques : la sociologie compréhensive

Schütz s'inspire de la sociologie compréhensive de Max Weber[96] (1864-1920) et de la philosophie d'E. Husserl, le père fondateur de la phénoménologie, dont il avait suivi les séminaires avant de s'exiler à New York en 1939.

Max Weber est le premier en sociologie à interroger sa discipline sur son épistémologie. Le savant éprouve de l'intérêt pour un objet particulier, c'est alors qu'il a envie de l'investir scientifiquement. Il y a donc un intérêt subjectif qui oriente la recherche. Comment alors fonder l'universalité de l'objectivité de la connaissance ? La sociologie compréhensive héritera de cette question.

Les origines sont duales entre « gnostique » d'une part et « chaotique » d'autre part. Le courant gnostique montre que « depuis Platon jusqu'à Heidegger, Sartre et Whitehead, en passant par Hegel et Marx, fonctionne (et je choisis ce terme expressément) selon l'idée qu'il existe des essences universelles (« l'être en soi » de Hegel, « l'objet éternel » de Whitehead, « la Société », « les essences immuables » de Max Scheler...) qui « justifient la connaissance au-delà de ses déterminations existentielles sociologiques ».[97]

Le philosophe sociologue Schütz s'était intéressé à l'étude des fondements de la connaissance dans la vie quotidienne. Ainsi pour cette sociologie, le monde social est informé en fonction des catégories communes de construction de sens, grâce auxquelles les acteurs orientent leur pratique et leur communication. Dans le quotidien, il y a un stock de connaissances disponibles, mais il est distribué de manière très différenciée par les acteurs dans leurs interactions. Cette connaissance de sens commun supporte les fondements des constructions sociales. A. Schütz en conclut que « les constructions utilisées par le chercheur en sciences sociales sont […], des constructions au deuxième degré, notamment des constructions de constructions édifiées par les acteurs sur la scène sociale dont l'homme de science observe le comportement et essaie de l'expliquer tout en respectant les règles de procédure de la science » (cité par P. Corcuff, 1995, p. 57). L'objet d'étude est alors les

[96] Weber accepte une chaire de sociologie à l'université de Munich.
[97] http://www.ai.univ-paris8.fr/corpus/alexand

pratiques communicationnelles des individus. C'est ici, à mon sens le point fort de cette pensée. Ces individus ne sont pas « des idiots culturels » selon la formule célèbre de H. Garfinkel, ils comprennent et se font comprendre des autres et construisent ainsi la réalité sociale.[98]

Dans la sociologie de Schütz, le fait social est intersubjectivité, il n'est plus a priori. Il est l'essence de la base de la vie sociale elle-même, en tant qu'elle repose sur une communication intercompréhensive, notion centrale dans son oeuvre. La théorie compréhensive weberienne acquiert sous la plume de Schütz une autre dimension : la compréhension devient le produit du sens commun dans les activités de la vie ordinaire ; on y retrouve aussi la notion peircienne de com-interprétant. Dès lors, le sociologue s'interroge sur le monde tel qu'il est perçu par les acteurs. Mais il conservera de Weber le primat à la notion de sens de l'action. Schütz a été influencé par le pragmatisme[99] : « A la suite de son exil aux USA en 1939, il se confrontera également, du fait d'un intérêt convergent pour la question de l'action, à la tradition pragmatique de la philosophie américaine (John Dewey, William James ou George Herbert Mead) comme à la sociologie alors dominante de Talcott Parsons », (P. Corcuff, 1995, p. 57).

5.2.2 La perception chez les socio-phénoménologues

Dès l'introduction de son ouvrage *Le chercheur et le quotidien* (A. Schütz, 1987), l'auteur annonce son lien avec Whitehead (1987, p. 8) « En d'autres mots, ce qu'on appelle les faits concrets de la perception courante ne sont pas si concrets qu'il y pourrait paraître. Ils recèlent déjà un niveau d'abstraction sophistiquée, et nous devons tenir compte de cette situation sous peine de voir le concret là où il n'est pas. » Quelques lignes plus loin, Schütz nous dit que cette conception de la perception est partagée par James, Dewey, Bergson et Husserl. Quand j'exposerai au deuxième paragraphe la théorie sémiotique de Peirce, nous verrons qu'elle est aussi partagée par celui-ci.

---

[98] Voir à ce sujet les thèses de Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 1996

[99] Sur le tournant pragmatique de la sociologie phénoménologique de Schütz, voir Cefai (1994).

Le statut de la connaissance du monde est le fruit d'une construction chez Schütz (1987, p. 9) : « …qu'elle s'exprime dans la pensée courante ou dans la pensée scientifique, [elle] comprend des constructions, par exemple d'abstraction, de généralisation, de formalisation et d'idéalisation spécifiques au niveau spécifique d'organisation de la pensée où l'on se trouve. A strictement parler, il n'y a pas de choses, telles que des faits purs et simples. Tous les faits sont d'emblée sélectionnés dans un contexte universel par les activités de notre esprit. Ils sont donc toujours des faits interprétés ou des faits considérés comme détachés de leur contexte par une abstraction artificielle ou alors des faits considérés dans leur organisation particulière. Dans les deux cas, ils portent en eux leur horizon d'interprétation interne et externe. Cela signifie simplement que nous n'en saisissons que certains aspects, notamment ceux qui sont pertinents pour nous, soit pour gérer notre propre vie, soit du point de vue du corpus de règles, de procédures de pensée admises telles quelles sont appelées méthode scientifique ».

La perception est bien, selon ce sociologue, un processus d'interprétation et non un phénomène naturel qui aboutit sur l'interprétation.

L'objet d'étude n'existe pas en soi, mais parce qu'il est appréhendé par un chercheur ; il est donc la représentation de celui-ci qui y dépose du sens en l'informant. Mais il faut qu'une distinction s'impose entre science de la nature et science sociale : « Les faits, les données et les événements que le chercheur en sciences naturelles considère, ne sont que des faits, des données et des événements, à l'intérieur de son champ d'observation, champ qui n'a aucune « signification » pour les molécules, les atomes et les électrons qui le constituent » (A. Schütz, 1987, p. 10). Ainsi, le champ d'observation du monde social à une structure significative particulière, les individus qui l'habitent l'investissent aussi de signification. En effet, ils ont interprété leur monde par des constructions de la réalité, de la vie au quotidien qui déterminent leur action. Nous arrivons donc à la conclusion suivante : les objets de pensée, construits par le chercheur en sciences sociales se fondent sur les objets de la pensée construits par la pensée courante de l'homme menant sa vie quotidienne pour ses semblables. Schütz montre ainsi que la construction dite scientifique du chercheur est une construction au deuxième degré, des constructions de la construction qui respectent les règles de procédure de sa science. Ce qui conduira l'ethnométhodologie à se référer à une phénoménologie de « seconde intention ».

Dans un second moment, il se penche sur le concept de typicalité. La connaissance courante du monde par l'individu serait un système de construction de sa typicalité, c'est-à-dire la manière de classer les phénomènes pour être capable de les reconnaître. Par typicalité, il entend le produit d'une représentation du monde par ses acteurs. « Ainsi, dans l'attitude naturelle de la vie quotidienne, nous sommes concernés par certains objets qui se découpent dans le champ admis tel que d'autres objets d'expériences ou préalables, et la fonction de l'activité sélective de notre esprit est de déterminer quelles caractéristiques particulières de tels objets sont individuelles et lesquelles sont typiques » (A. Schütz, 1987, p. 14). De Husserl, il reprendra le concept de typicité, un ensemble des schèmes interprétatifs qui caractérisent notre connaissance familière et commune des choses perçues par le biais d'intérêts et de sens communs, le produit de la conception du monde de la part des acteurs. « Dans le langage plus technique de Husserl, dont nous avons essayé de résumer les analyses de la typicalité du monde de la vie quotidienne, ce qui est expérimenté dans la perception actuelle d'un objet est transféré aperceptivement sur tout autre objet similaire, perçu seulement quant à son type. L'expérience va ou ne va pas confirmer mon anticipation de la conformité typique avec d'autres objets » (A. Schütz, 1987, p. 13).

La typicalité consiste à sélectionner la connaissance afin qu'on puisse pouvoir l'utiliser dans l'action envisagée. « Toute interprétation de ce monde est basée sur une réserve d'expériences préalables, les nôtres propres ou celles que nous ont transmises nos parents ou nos professeurs ; ces expériences, sous forme de « connaissances disponibles » fonctionnant comme schèmes de référence » (A. Schütz, 1987, p. 13). Cette notion de schème de référence n'est pas sans rappeler le concept d' « habitus ». L'homme se trouve, à chaque moment de sa vie quotidienne dans une situation biographiquement déterminée, c'est-à-dire qu'elle a une histoire ; c'est la sédimentation de toutes ses expériences humaines antérieures, organisée dans les acquis habituels de sa réserve de connaissances disponibles et comme tel son acquis personnel à lui donné et à lui seul. Cette situation inclut certaines possibilités d'activités futures tant pratiques que théoriques.

Voici comment Schütz détermine le caractère intersubjectif de la connaissance courante et ses implications : « En analysant les premières constructions de la pensée courante dans la vie quotidienne, nous avons toutefois procédé comme si le monde était mon monde à moi et comme si nous ne pouvions ignorer que, dès le début, c'est un monde intersubjectif et

culturel. Le monde de la vie quotidienne est un univers de signification pour nous, nous avons à l'interpréter pour nous y retrouver et pour en venir à bout » (A. Schütz, 1987, p. 15).

5.2.3 De Schütz à Garfinkel

Pour Schütz, l'origine du postulat de l'interprétation subjective en sciences sociales se trouve dans : « Je ne peux pas comprendre un objet culturel sans me référer à l'activité humaine qui l'a originé. » (Schütz, 1987, p. 15). Schütz a ouvert la voie exploratoire de la phénoménologie à l'ethnométhodologie. C'est ce qui lui vaut d'être souvent associé à Husserl et qualifié de « la figure du passeur de Husserl en sociologie »… Il ne faut pas oublier que « Schütz fut relu de façon très personnelle par Garfinkel, qui privilégia le thème, peu développé, de la réflexivité du sens commun, c'est-à-dire de la capacité des agents à rendre compte eux-mêmes de leurs pratiques, antérieurement à toute pratique scientifique. » (Héran, 1987, p. 410).

Mais c'est H. Garfinkel qui mènera à terme les réflexions de l'origine sociale de la connaissance de Schütz, avec l'ethnométhodologie. D'ailleurs, l'ethnométhodologie est qualifiée de « sociologie interprétative », ce qui la rapproche d'emblée de la sémiotique, la sémiotique étant tournée vers l'interprétant, l'interprétation.

Les figures fondatrices seront Georg Simmel, Georg Herbert Mead. Ils s'opposeront à la sociologie « positiviste » qui proposait un acteur entièrement agi par la société, ne possédant aucune marge de liberté, le social relevant de l'a priori. Cette opposition à la sociologie positive va être l'élément déclencheur d'une analyse de l'action sociale pour Harold Garfinkel. Ce chercheur est le fondateur de l'ethnométhodologie avec *Studies in Ethnomethodology* en 1967.

L'ethnométhodologie n'est pas, comme pourrait le croire un néophyte, une discipline qui applique aux études ethniques des méthodes particulières, ou une nouvelle méthode. Etymologiquement, l'ethnométhodologie signifie le *logos* des ethnométhodes, soit la théorie

(le *logos*) qui prend pour objet d'études les « *ethnométhodes* », les procédures, savoirs et savoir-faire que les membres d'un groupe utilisent pour communiquer et agir au quotidien.

5.2.3.1 Qu'est-ce que l'ethnométhodologie ?

∗Comment lui est venue l'idée de fonder ce courant ?

H. Garfinkel confie que cette idée lui est venue à l'occasion d'un travail réalisé en 1954, sur les délibérations des jurés du tribunal de Wichita. Les délibérations avaient été secrètement enregistrées au moyen de micros installés dans la salle. A l'écoute des enregistrements, H. Garfinkel avait été étonné de voir que des gens ordinaires, sans formation juridique, parvenaient en mobilisant une logique de sens commun, à se forger une méthode d'investigation pertinente pour examiner la culpabilité et déterminer la valeur des arguments en présence. « Ils étaient soucieux, dit-il, de la justesse de leurs descriptions, de leurs explications et de leurs arguments […] Ils mettaient en œuvre une méthodologie…, mais comment appeler ce truc… ? […] C'est ainsi que le mot ethnométhodologie a été utilisé au départ. Ethno suggérait d'une manière ou d'une autre qu'un membre dispose du savoir de sens commun de sa société en tant que « savoir de quoi que ce soit ». S'il s'agissait d'ethnobotanique, on avait à faire, d'une manière ou d'une autre, à la connaissance et à la compréhension qu'ont les membres de ce qui, pour eux, constitue des méthodes adéquates pour traiter des choses botaniques. C'est aussi simple que cela, et la notion d'ethnométhodologie ou le terme ethnométhodologie était pris dans ce sens » (A. Coulon, 1992, p. 46).

Ce courant invente ses propres expressions et concepts, rendant parfois la pensée de Garfinkel difficilement saisissable aux non initiés. Nous allons ici en développer quelques-unes, car elles ont une importance capitale dans le travail de terrain. Il ne faudra pas les saisir de manière linéaire comme une juxtaposition de concept mais plutôt de façon réticulaire et impliquée.

∗La définition de l'ethnométhodologie[100] d'après Garfinkel :

« Même lorsqu'elle fait référence à des phénomènes physiques ou biologiques, la sociologie, qu'elle soit pratiquée par des profanes ou des professionnels, s'applique au « monde réel », à des activités organisées de la vie quotidienne. De ce fait, contrairement à certaines formulations de Durkheim qui nous enseigne que la réalité objective des faits sociaux est le principe fondamental de la sociologie, nous partirons du principe, et cela nous servira de politique de recherche, que, pour les membres qui font de la sociologie, le phénomène fondamental est la réalité objective des faits sociaux en tant qu'accomplissement continu des activités concertées de la vie quotidienne des membres qui utilisent, en les considérant comme connus et allant de soi, des procédés ordinaires et ingénieux pour cet accomplissement. Les études ethnométhodologiques analysent les activités quotidiennes des membres comme des méthodes qui rendent ces mêmes activités visiblement rationnelles et rapportables à toutes fins pratiques, c'est-à-dire descriptibles (*accountable*), en tant qu'organisation ordinaire des activités de tous les jours. La réflexivité de ce phénomène est un trait singulier des actions pratiques, des circonstances pratiques, de la connaissance commune des structures sociales et du raisonnement sociologique pratique. [...] Les textes qui suivent cherchent à appréhender les activités pratiques, l'état des choses et le raisonnement sociologique pratique comme des thèmes d'étude empirique. En accordant une attention aux activités les plus banales de la vie quotidienne, attention généralement portée aux événements extraordinaires, ils veulent également contribuer à la connaissance de ces phénomènes en tant que tels. L'idée centrale de ces textes est que les moyens à l'aide desquels les membres produisent et gèrent leurs affaires quotidiennes sont identiques à ceux qu'ils emploient pour rendre compte de ces événements quotidiens. Le caractère « réflexif » des pratiques dont il est rendu compte constitue un point capital de cette thématique. Quand j'évoque le terme *accountable*, je veux dire les choses suivantes. Je veux d'abord signifier observable et et

[100] Une définition plus succincte de l'ethnométhodologie a été donnée par Louis Quéré dans Pratiques de Formation - Ethnométhodologies : « Elle cherche a analyser le monde social non pas tel qu'il est donne mais tel qu'il est continuellement en train de se faire, en train d'émerger, comme réalité objective, ordonnée, intelligible et familière. De ce point de vue l'ethnomethodologie recommande de ne pas traiter les faits sociaux comme des choses, mais de considérer leur objectivité comme une réalisation sociale; - elle considère que cette auto-organisation du monde social a pour lieu non pas l'état ou le politique, mais les activités pratiques de la vie courante des gens. Ces activités sont réalisées conjointement dans des interactions ; et les gens les accomplissent en s'en tenant aux présuppositions et aux types de connaissances qui sont propres a l' « attitude naturelle » qu'adopte le membre d'une collectivité dans sa vie courante. »

rapportable. Autrement dit, les pratiques sont accessibles aux membres de la société dans la mesure où ce sont des pratiques situées que l'on peut regarder et raconter. Je veux dire, également, que de telles pratiques consistent en des ? Réalisations labiles, en cours, contingentes » (H. Garfinkel cité dans M. Lallement, 1993, p. 230).

Ce projet épistémologique soulève une aporie épistémologique d'envergure selon R. Marty (1990, p. 351) : « Garfinkel a beau récuser par avance « la machinerie qui va produire des attitudes et des questions », on ne voit pas comment son propre discours pourrait se soustraire à l'impossibilité de distinguer expressions indexicales et expressions objectives et de substituer les unes aux autres. »

Elle ne peut échapper à son tour à l'institution de son objet d'étude. La théorisation de Garfinkel se prend à son propre piège.

5.2.4 L'ethnométhodologie et la critique de la sociologie classique

« Pour Garfinkel, la sociologie est une glose sans intérêt, car elle ne sait pas définir les mots qu'elle utilise alors même qu'elle les emprunte au langage ordinaire tout en transformant leur sens. Et la sociologie ne sait pas, du fait même qu'elle utilise le langage naturel, ce qu'elle est en train de faire. Comme cet argument est utilisable en retour à l'encontre des ethnométhodologues eux-mêmes, une réponse double est faite : Toutes les sciences qui utilisent le langage naturel ne savent pas ce qu'elles font et pratiquent une glose sans intérêt sauf si, comme l'ethnométhodologie, elles informent en permanence le lecteur de ce fait et contextualisent en permanence leur discours. » (François, 1989, p. 18) Un second point capital de l'ethnométhodologie, par rapport à la sociologie durkheimienne à l'anthropologie structurale, consiste en la réintroduction du sujet dans l'objet étudié avec un slogan : « l'homme n'est pas un idiot culturel ». Ainsi le chercheur est membre du groupe qu'il étudie. « Une troisième avancée de l'ethnométhodologie est la prise en compte de l'existence de l'observateur et du rédacteur. S'il veut effectivement fournir une description réutilisable des faits observés (avant d'en faire par ailleurs son analyse personnelle), comme le préconise à juste titre Malinowski, l'ethnologue doit acquérir ce que Garfinkel appelle la compétence

unique, c'est-à-dire qu'il doit devenir pleinement membre de la communauté étudiée et non pas rester observateur car, dans ce cas, il n'a aucune chance de réellement comprendre ce qu'il voit (car il ne partage pas l'action et donc le langage de l'action) et, par conséquent, aucune chance de pouvoir le décrire. D'une certaine façon, l'ethnométhodologie organise une communication : étudier, c'est être membre » (François, 1989, p. 19).

La théorie sémiotique permet de relever le défi car elle n'utilise pas les mots du langage ordinaire, mais possède sa propre terminologie. Enfin, dans cette citation, nous pouvons lire que l'argument de l'ethnométhodologie est la communication, que le chercheur devient un membre car il se doit de communiquer et de partager pour étudier. Mais encore ce courant refuse l'induction, car l'ethnométhodologie dénonce les interprétations abusives de certaines théories en sciences sociales. Il s'agit d'essayer, pour le chercheur, de contrôler les inductions. La critique de l'ethnométhodologie porte sur la nécessité de prendre en compte la complexité, afin de ne pas segmenter artificiellement la réalité en sous-ensembles d'ensemble.

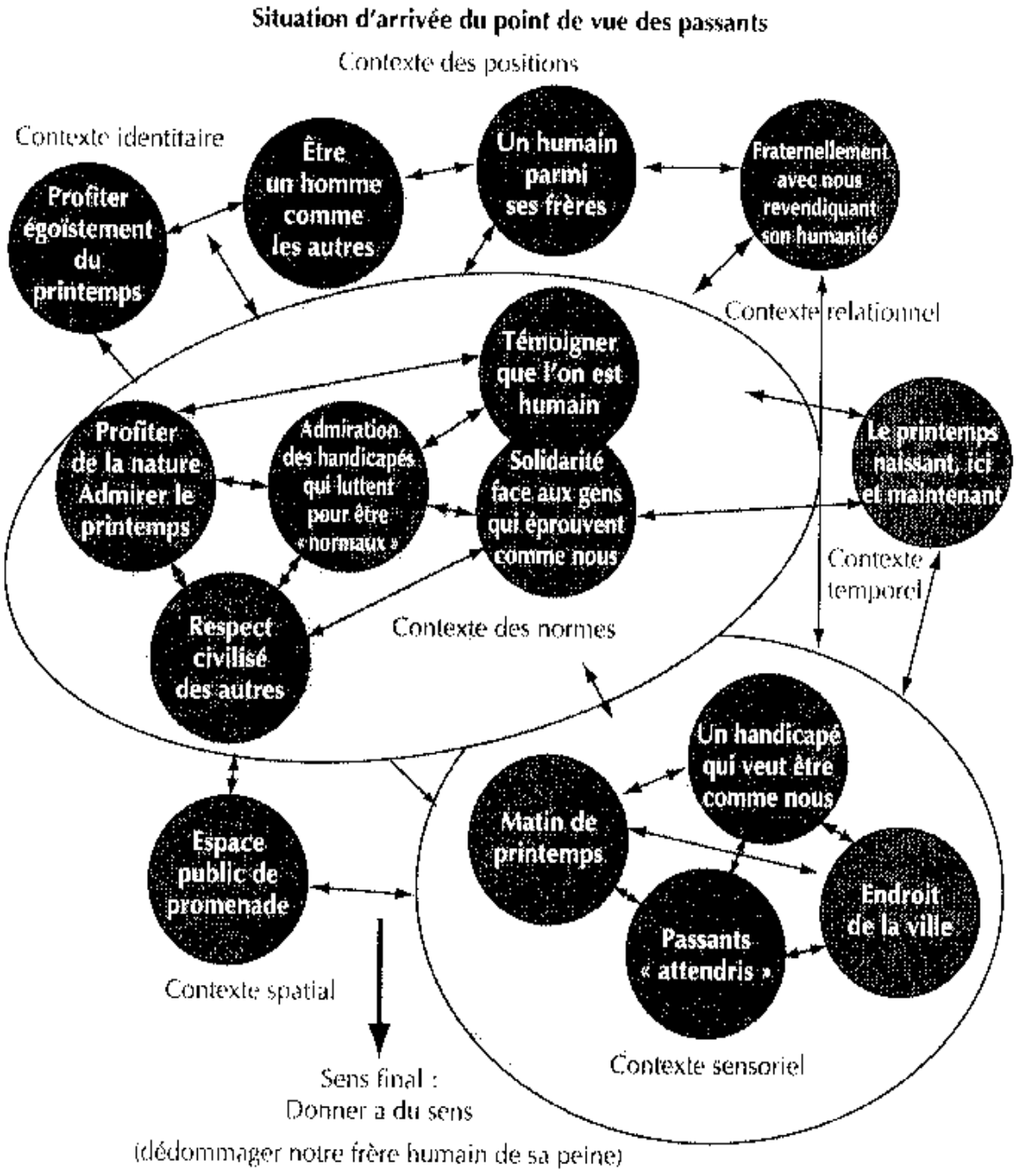
Nous pouvons trouver un exemple de la segmentation de la réalité en sous ensembles d'ensemble dans la sémio pragmatique selon Alex Mucchielli.

5.2.5 La sémio-pragmatique, *une nouvelle communication*[101] ?

La théorie commmunicationnelle de Mucchielli est une belle illustration de la segmentation de la réalité en sous-ensembles d'ensemble. En voici un exemple à partir de l'étude de cas suivante : « Sur le pont de Brooklyn, un matin de printemps, un aveugle mendie. Sur ses genoux, une pancarte : « aveugle de naissance ». Devant lui la foule passe, indifférente. S'arrête un inconnu. Il prend la pancarte, la retourne, y griffonne quelques mots et s'en va. Aussitôt, miracle. Chacun tourne la tête et beaucoup, attendris, s'arrête et jette une pièce dans la sébile. Quelques mots avaient suffi. Ils disaient tout simplement : « C'est le printemps, je ne le vois pas ». » (A. Mucchielli, 2000, p. 170) Il traite cet exemple en le découpant en sept contextes.

[101] A. Mucchielli, *La nouvelle communication*, Armand Colin, Paris, 2000.

L’auteur segmente la communication en sept contextes :



1. Le contexte spatial

Le contexte spatial fait référence à la structuration de l'espace. Dans l'exemple, il est le lieu : le pont de Brooklyn, il touche ici les piétons c'est l'espace de promenade piétonnière de la grande ville. « Dire ceci, c'est aussitôt faire appel à toutes les normes de comportement de civilité que nous avons, en général, dans les lieux publics destinés au délassement et au repos… » (A. Mucchielli, 2000, p. 173)

Mucchielli s'appuie sur les théories que nous avons développées précédemment, les travaux de la proxémique avec E.T. Hall (1971), Jammer (1960), Argyle (1969) et Goffman (1968 ; 1974). Ces travaux ont montré l'importance de l'espace et des interventions sur cette dimension dans leurs influences sur les communications et leurs significations. En manipulant l'espace, notamment à travers ses déplacements et ses éloignements-rapprochements (et ces conduites sont des communications), les acteurs modifient des éléments par rapport auxquels les communications qui se font ou vont se faire prennent ou prendront un sens.

2. Le contexte physique et sensoriel

Le contexte physique et sensoriel repose sur l'ensemble des éléments sensoriels qui arrivent aux différents sens : vue, ouie, goût, odorat, toucher. Certains travaux[102] ont démontré l'importance, pour la communication, des univers sensoriels. En manipulant les ambiances sonores, visuelles, odorantes, kinésiques et/ou thermiques, les acteurs modifient des éléments par rapport auxquels les communications, qui se font ou vont se faire, prennent ou prendront un sens. Ce qui explique la reprise des thèses sensorielles dans le domaine du marketing avec la naissance d'un nouveau domaine d'expertise comme nous l'annonce le colloque « communiquer le sensoriel »[103] : le marketing « sensoriel », « affectif » ou « expérientiel ». La problématique de ce colloque est entièrement tournée vers la sémiotique puisque la prémisse de celle-ci est une théorie de la perception.

Il s'agit dans l'exemple : du mendiant, de la pancarte sur ses genoux, de l'endroit de la ville, de nombreux promeneurs, du matin de printemps.

[102] Mucchielli s'appuie pour ce développement sur les recherches de l'éthologie animale et humaine, de Lorenz (1959), de Tinbergen (1967) de Birdwhistell (1968, p379-385).

3. Le contexte temporel

Selon le contexte temporel, le sens se construit avec ce qui a été dit précédemment. Pour ce faire il s'inspire des travaux de l'ethnologie (Eibl-Eibesfedt, 1972) afin de mettre en évidence la notion « d'enchaînement » des activités et de « séquences d'échanges » que l'on retrouve aussi dans ceux de Goffman (1974) et de Watzlawick *et al*. (1979).

« Le changement du message porté par la pancarte change le contexte temporel dans lequel le mendiant est mis. Le premier « message » : « aveugle de naissance », fait référence au contexte de sa naissance, contexte d'un temps passé sur lequel personne de la situation présente n'a de prise (…). Le second « message » : « c'est le printemps, je ne le vois pas », fait référence au présent et à ce qui se déroule actuellement. » (A. Mucchielli, 2000, p.172)

4. Le contexte des positions respectives des acteurs

Ce qui est énoncé prend sens par rapport au positionnement des acteurs entre eux. Ici, il fait appel à la phénoménologie sociale anglaise de Laing (1972). Il est regrettable qu'il n'ait pas préféré la phénoménologie de Schütz directement issue de Husserl et proche des catégories peirciennes. Mais l'explication peut se trouver dans la nécessité pour lui de répondre à la « structuration des relations », cette « structure » devenant un des contextes fondamentaux dans lequel l'interaction prend un sens. Il fallait voir la logique sociale phénoménologique à l'œuvre dans l'interaction.

Le changement du message sur la pancarte, change la position du mendiant-quémandeur est « homme comme vous et moi qui voudrait bien profiter de ce sentiment d'exaltation qui prend chaque humain à la renaissance du printemps. » (A. Mucchielli, 2000, p. 171)

5. Le contexte relationnel social immédiat

Selon le contexte relationnel social immédiat ce qui est dit prend un sens par rapport à la qualité de la relation entre les acteurs et prend un sens dans l'ensemble du système interactionnel créé. C'est là, pour lui, le niveau « de la qualité des relations » avec les phénomènes d'affinité et de sympathie[104]. Le changement d'inscription sur la pancarte

---

[103] Colloque organisé par le CRIC Université de Montpellier I, l'UMR MOISA, ENSAM Montpellier et le LIMSIC Université de Bourgogne, « Communiquer le sensoriel », Montpellier, Agropolis International 13 et 14 mars 2003, http://www.colloque-communiquer-le-sensoriel.com/

[104] voir Maisonneuve (1966, 1993), Moreno (1970) et Newcomb (1970).

« change la qualité des relations entre les acteurs (l'aveugle et la foule des promeneurs). (…) « L'homme qui voudrait voir, comme nous, le printemps est notre frère humain. » (A. Mucchielli, 2000, p. 172)

6. Le contexte culturel

Le contexte culturel de référence aux normes et règles collectivement partagées induit que ce qui est dit prend un sens par rapport à ces normes appelées ou construites au cours des échanges. C'est, nous dit-il, ici précisément que l'on trouve l'apport de la sociologie et surtout celui de l'ethnométhodologie, car c'est le contexte des « allant de soi » de la vie quotidienne. Il est apparemment arrivé à considérer, repérer ce que les ethnométhodologues n'ont pas trouvé une délimitation franche de ce qui est un « allant de soi » et de ce qui n'est pas un « allant de soi ». « Dans la première situation, les normes de jouissance devant la nature (…) » (A. Mucchielli, 2000, p. 171) Dans la seconde situation, de nouvelles normes se sont ajoutées ; « On note en particulier la présence de la norme de respect devant les handicapés qui font l'effort de dépasser leur handicaps et de solidarité face aux gens qui éprouvent les mêmes choses que nous. » (A. Mucchielli, 2000, p. 171)

7. Le contexte expressif des identités

Le contexte expressif des identités des acteurs indique que ce qui est dit prend un sens par rapport à ce que l'on sait ou à ce qui est affiché des intentions et des enjeux des acteurs en présence. Pour ce contexte, il est question de l'identité de l'intentionnalité. L'auteur s'en remet à la sociologie phénoménologique avec Berger et Luckman (1986), ainsi qu'un autre courant sociologique, « l'individualisme méthodologique », sous l'égide de Boudon (1979). « Dans l'exemple de l'aveugle sur le pont de Brooklyn, il est évident que dans la première situation (…), le contexte identitaire est composé de deux projets irréconciliables des acteurs » (A. Mucchielli, 2000, p. 171). Il s'agit de la foule et de l'aveugle de naissance. En changeant le message sur la pancarte, « il revendique le projet d'être humain comme les autres humains présents et de participer à la fête émotionnelle de la vision de la renaissance du printemps » (A. Mucchielli, 2000, p. 171).

Tous ces contextes sont co-présents ; le sens global de la communication est donc le résultat de la somme des significations des différents contextes. Ce qui nous amène à l'addition suivante :

Signification générale = contexte 1 + contexte 2 + contexte 3 + contexte 4 + contexte 5 + contexte 6 + contexte 7

Le plus signifie ajouté au contexte suivant.

Mais se référant à Palo Alto, Mucchielli signale qu'il est possible qu'un des contextes ait plus de poids que les autres, ce qui pose le problème du repérage du « contexte le plus pertinent » (le cadrage) et fait surgir l'aporie de la somme de tous les contextes dans la signification globale. Cette théorie se trouverait face à l'impossibilité de trouver la signification totale. Ainsi, la principale critique repose sur l'appréhension du point de vue communicationnel d'un objet d'étude grâce à une série de questions toutes faites : quel est le contexte spatial ?, physique ?, temporel ?, identitaire ?… qui commencent toutes de la même manière et que l'on décline selon sept contextes. Saussure que le point de vue crée l'objet, et, d'ailleurs, rien ne nous dit d'avance que l'une des manières de considérer le fait en question soit antérieur ou supérieur aux autres. Le point de vue épistémologique est une construction sociale, tout comme le chercheur. En somme, l'on ne peut pas enfermer dans une grille de questions l'objet, les méthodes et les chercheurs qui sont des productions sociales. A la lecture de cette théorie, nous avons l'impression d'y retrouver toutes les disciplines sociales, inventaire à la Prévert dont le mélange trouverait un aboutissant dans une modélisation qu'il nomme « sémio-pragmatique ». Le développement des contextes nous permet de dire que celle-ci n'a que le nom de sémio et de pragmatique.

Ainsi, l'on ne peut qu'approuver B. Ollivier qui objecte aux théories généralisantes et simplificatrices de la communication de se tourner vers les « phénomènes d'ordre politique et d'ordre sémiotique » (B. Ollivier, 2000, p. 19).

5.2.6 Le travail de l'ethnométhodologue : un sémioticien qui s'ignore ?[105]

Pour effectuer une recherche scientifique sur la société, il convient d'analyser les interactions quotidiennes des membres d'une société. A l'inverse de Durkheim, le sociologue ne doit pas considérer les faits sociaux comme des choses. La réalité est ainsi construite par les interactions de ses acteurs, elle est un processus inachevé d'émergence. L'institution ne vient plus s'imposer à ces individus à travers ses lois, mais elle est sans cesse créée par les individus eux-mêmes à travers leurs interactions.

L'objet d'étude des ethnométhodologues sera la découverte des procédés que les acteurs utilisent pour investir la réalité et la société, les moyens par lesquels les connaissances sont produites sur tout objet d'étude. Tous les membres sont capables - car ils ne « sont pas des idiots culturels » - d'analyser une situation et de réagir en conséquence, grâce au fond de savoir commun qui est à leur disposition. De ce fait, il n'y a plus de séparation entre le savoir du sociologue, de l'ethnologue, du savant et celui du non-initié. Quelle sera donc la tâche du chercheur ? Il devra saisir « le raisonnement sociologique pratique », le sens émergeant des activités quotidiennes par lesquelles les membres d'un groupe gèrent leur communication. Ces activités véhiculent leur propre sens en tant qu'« accomplissement pratique ». La démarche alors préconisée est l'ethnographie, avec l'observation participante. Appréhender les pratiques sociales relève essentiellement de deux principes : premièrement, considérer toutes les pratiques comme significatives même les plus banales ; deuxièmement, avoir une conscience sémiotique aiguisée en étant attentif à la description faite des phénomènes par les membres, ceux-ci possèdant une connaissance familière et analytique. Ainsi, la communication entre membres, pour l'ethnométhodologie se fait au moyen de trois caractéristiques : l'indexicalité, la réflexivité, la descriptibilité.

Le lien entre l'évolution de la notion de communication sur le mode « télégraphique » à la communication sur le mode « orchestral » se trouve résumé dans ces trois concepts. Il en est de même pour l'évolution que représentent l'ethnométhodologie et la sémiotique, par rapport à la sociologie traditionnelle positiviste fondée par Auguste Comte.

---

[105] Ce paragraphe a fait l'objet d'une publication dans la revue électronique italienne à comité de lecture : http://www.analisiqualitativa.com/magma/0000/articolo_04.htm

* L'indexicalité est une notion dérivée d'index qui revient à C. S. Peirce. Elle correspond à l'une des trois divisions des signes (icône, index, symbole). L'ethnométhodologie l'a adoptée pour rendre compte de la nécessité qu'il y a, pour comprendre les échanges et en particulier le langage, de les indexer sur les situations locales qui les ont produites. A cet effet, les ethnométhodologues citent « cela », « ici », « maintenant », « et cætera »…, qui ne se comprennent qu'en contexte et par ceux qui parlent, et qui partagent les mêmes significations, possédant donc un savoir commun.

Ainsi, il n'est pas étonnant de trouver souvent mentionné le nom de Peirce dans les travaux des ethnométhodologues. Nous verrons que c'est aussi le cas pour l'Analyse Institutionnelle. Dans une thèse d'ethnologie de Paris 7 (Degremont Jean-François, 1989, p. 12-13), on pouvait lire : « Même s'il se refuse absolument à pratiquer des activités d'interprétation, Garfinkel ne dit en effet jamais que le sens n'existe pas. Il dit simplement que l'étude du sens sous-jacent dans les signes ne l'intéresse pas car c'est une activité infinie et sans intérêt scientifique (c'est-à-dire en dehors de l'activité scientifique). Il va ici plus loin que Peirce en affirmant qu'il n'existe pas de sens objectif mais au contraire que le sens fait l'objet d'une reconstruction permanente au cours des échanges entre les membres d'un groupe, ce qui l'amène à penser qu'il y a une infinitude potentielle des sens attribuables aux signes, chaque personne, chaque groupe pouvant au cours de son activité pratique en définir et en utiliser de nouveaux d'une façon totalement imprévisible. En conséquence, l'idée même de dénombrer et de décrire ces sens, dans le cadre d'une activité scientifique, est aussi illusoire que de tenter de décrire entièrement le galop de tous les chevaux passés, présents et à venir, avec une seule photo (ou même un seul film). » Cette problématique nous mène dans une impasse, faire la méthodologie de la méthodologie, « faut-il alors abdiquer devant cette série logique infinie engendrée par la problématique de l'ethnométhodologie qui se présente dans les mêmes termes que le projet de « laver l'eau »… » (R. Marty, 1990, p. 351).

Si l'auteur avait pris la peine de lire les travaux de Peirce et non *Ecrits sur le signe* (textes de Peirce rassemblés, traduits et commentés par Deledalle, 1978) il se serait aperçu que Garfinkel prolonge la pensée de Peirce et il aurait cité ainsi correctement la définition du signe qui n'est pas comme il le dit dans un paragraphe au dessus, une suite chronologique d'un premier puis d'un deuxième et d'un troisième signe ? La notion de *feedback* (ou rétroaction) en communication, à savoir que tout effet rétroagit sur sa cause, une information

émise, donc, modifie l'état du récepteur et, renvoyée à l'émetteur, est elle-même modifiée tout en modifiant l'émetteur devenu récepteur renvoie à la circularité de la communication et à son indexicalité.

* La réflexivité n'est pas à comprendre dans son sens premier, elle signifie tout au contraire une pratique qui « va de soi » et la capacité à l'énoncer. « La réflexivité désigne l'équivalence entre décrire et produire une interaction, entre la compréhension et l'expression de cette compréhension… [Pour Garfinkel] la réflexivité présuppose que « les activités par lesquelles les membres produisent et gèrent les situations de leur vie organisée de tous les jours sont identiques aux procédures utilisées pour rendre ces situations descriptibles » » (A. Coulon, 1992, p. 46). Lapassade (1991, p. 81) donne l'exemple suivant au sujet de la réflexivité : « Lorsque je prends ma place dans la file en attendant l'autobus, je montre que j'ai compris le code social et je contribue activement à le faire respecter. Ma pratique fait donc exister le code social. ». En somme, la réflexivité est le fruit du respect inconscient d'une règle dans les pratiques. Le chapitre suivant développera la notion de réflexivité de Bourdieu et du pragmatisme, la réflexivité comme méthode scientifique.

- La descriptibilité (*accountability*) support de la restitution veut dire que les pratiques sont restituables, pour deux caractéristiques principales, identifiées par L. Quéré et reprises par A. Coulon. Ce sont la réflexivité, nous l'avons développées au dessus et la rationalité car l'*accountability*, dit Quéré, « est produite méthodiquement en situation…, et les activités sont intelligibles, peuvent être décrites et évaluées, sous l'aspect de leur rationalité » (A. Coulon, 1992, p. 38). C'est ainsi qu'être femme pour le cas d'Agnès est un accomplissement pratique qui peut-être s'actualise dans le lien entre réflexivité et descriptibilité. « Garfinkel montre qu'Agnès doit continuellement exhiber… les caractères culturels de la femme « normale ». Cette production de son être-femme est un accomplissement pratique continu, jamais achevé, car elle ne possède pas une maîtrise routinisée de la féminité. Elle doit au contraire contrôler continuellement ses attitudes quand elle mange, lorsqu'elle va à la plage ou lorsqu'elle dissimule son anatomie à l'amie avec laquelle elle partage son appartement.

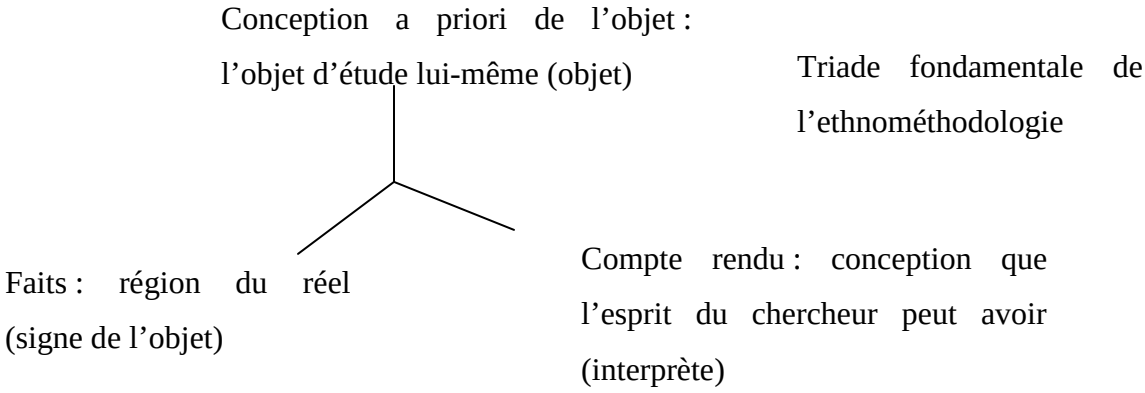
Elle montre ainsi, selon la formule de Simone de Beauvoir, « qu'on ne naît pas femme ; on le devient ». On naît en général dans un corps de male ou de femelle, mais on doit ensuite culturellement devenir un garçon ou une fille et exhiber en même temps pour l'entourage le caractère accompli de la masculinité ou de la féminité. L'*accountability* ici, c'est l'exhibition de la personne sexuelle dans les activités et les conduites de tous les jours. C'est sa déclaration constamment renouvelée alors qu'en général elle est vécue comme naturelle parce qu'elle est routinisée » (A. Coulon, 1992, p. 41). Selon le commentaire de Quéré, l'étude de ce cas révèle à Garfinkel que « être homme et être femme, en tant que « fait naturel de la vie », constitue une production socialement gérée, un accomplissement pratique dans les détails de la vie quotidienne, une réalisation observable, évaluable et commentable, mais une réalisation ordinairement *seen but unnoticed* (« vue sans qu'on y prête vraiment attention ») » (A. Coulon, 1992, p. 41). La communication orchestre est une théorie dynamique. C'est ce qui fait dire à Marty (1990, p. 353-354) que l'ethnométhodologie étudie : « … la relation triadique (dans le sens où le troisième terme est l'union des deux autres […]) entre conception à priori d'un objet, existants et faits concernant cet objet et l'appréhension par un esprit ou une famille d'esprits de l'incorporation de la première dans les secondes. Comme de plus ces appréhensions par des esprits ne sont connaissables que par les descriptifs que les membres produisent [...] le troisième terme est en fait un compte-rendu …». Cela nous donne une première définition de l'implication : la distance entre l'objet d'étude à priori et le compte-rendu du chercheur, entre être et être représenté. Le chercheur en sciences sociales est tenu de représenter l'objet de connaissance dans un compte-rendu afin de le restituer à une communauté de chercheurs mandatée par la société. Cette restitution est, comme le dit l'ethnométhodologie, une activité sociale. Toute fois le chercheur se trouve dans une posture d'équilibriste entre deux tensions qui n'ont pas la même finalité : produire un savoir le plus objectif possible tout en satisfaisant à une demande et/ou une commande sociale. C'est donc de la gestion de ces deux tensions que dépendra la qualité et la valeur de sa recherche. D'où la problématique suivante : Quelles sont les conditions de possibilité de restitution d'un savoir objectif (*ie* sur l'objet) sous la contrainte de l'implication en Sciences Sociales ?

Décrire une classe d'objets du monde, but de toute science, implique une double conscience : celle de l'écart objet–observateur et celle du caractère social de la restitution de l'objet dans une représentation afin de le communiquer. Comment trouver la bonne distance à l'objet, comment gérer son implication ? Faire de l'implication un objet de connaissance n'est-il pas

du même coup en faire un outil de connaissance ?

Le binarisme du carré sémiotique ne permet pas de formuler la problématique de la bonne distance car il ne connaît pas de position intermédiaire et ne laisse pas place à la restitution. En revanche la triade ouvre des perspectives en introduisant la restitution (représentation de l'objet). Le passage du carré à la triade permet le positionnement de l'esprit humain par rapport aux couples oppositifs en adjoignant un troisième terme indispensable pour éclairer la problématique de l'implication : la représentation. A l'issue de son étude le chercheur, qu'il en soit conscient ou pas, produit un objet de deuxième ordre, une représentation qui inclut sa représentation de son rapport à l'objet : la restitution ou compte rendu. Celui-ci a pour fonction de rendre le savoir communicable, d'où mon intérêt pour les Sciences de l'Information et de la Communication. Je me dois de souligner ici l'emploi du pronom personnel « mon ». Car si le « nous » signifie le chercheur « en tant que tel », le chercheur « collectif », le « je » signifie particularité, ma présence en tant que « moi ». Le changement ici de pronom personnel signale la dialectique du « nous » et du « je ».

La triade fondamentale issue de l'ethnométhodologie est la définition d'un phénomène sémiotique « …dans lequel les existants et faits sélectionnés sont considérés globalement comme signes de l'objet qui est une réalité supposée les déterminer, cette détermination s'opérant au moyen d'une conception à priori de l'objet (qui est pour ainsi dire « domiciliée » dans l'objet par le processus cognitif) et cette conception est, comme nous l'avons vu, incorporée au moyen de la méthode dans les existants et les faits. Le compte-rendu est alors l'interprétant du signe » (R. Marty, 1990, p. 355).



Les théories communicationnelles que nous avons exposées, l'anthropologie de la communication, la nouvelle communication, la sociologie compréhensive et ethnométhodologie repose sur cette triade. Elles ont pour objet d'étude les phénomènes sémiotiques, une région du réel, une conception a priori de celle-ci et une restitution à travers un compte rendu. Le deuxième chapitre de cette thèse est fondé sur la triade ci-dessus. Nous montrerons que la théorie sémiotique triadique permet de répondre à la question posée en début de paragraphe de cette section, comment appréhender rationnellement la phénoménologie particulière que développe le courant dit des sciences sociales compréhensives ?

CONCLUSIONS

6 L’observateur ne peut pas ne pas signifier….

6.1 Le chercheur est partie prenante du système observé

Les sciences humaines ont eu le projet de rationaliser l’interprétation des phénomènes sociaux ; pour ce faire, elles ont développé un certain nombre de méthodes et de théories.

La question du sujet épistémologique et de la subjectivité est au centre des problématiques et l’objet des sciences sociales. « Une bonne partie de l’importance que revêt la notion d’implication réside effectivement dans le fait qu’elle renouvelle la question très ancienne de la subjectivité en nous interrogeant sur son statut propre dans la démarche idéale de connaissance » (J. Ardoino, 1992, p. 2). De plus, le chercheur en Sciences de l’Information et de la Communication (SIC) doit in-former (donner forme) l'information et communiquer sur la communication d'où une boucle de récursivité causale à l’intérieur d'une autre boucle, celle de la relation à son objet.

Les Sciences de l’information et de la communication – SIC - ont alimenté le débat dans ce domaine avec la notion de « communication participation » ou « communication orchestre ». Pour chacun des membres du collège invisible, les systèmes sont hiérarchisés, et c’est la même chose que développent Bateson avec les types logiques, Birdwhistell avec les niveaux, Goffman avec la notion de cadre, et pour finir Watzlawick avec le concept de contexte. Celle-ci fait émerger le concept d’implication dans les SIC combiné avec les concepts de « systèmes hiérarchisés », « de types logiques », « de niveaux », « de cadre » et « de contexte ». En résumé, les différentes écoles de pensée que nous avons passé en revue arrivent à la conclusion suivante : c’est l’échelle qui crée l’implication dans le phénomène observé.

A ce système hiérarchisé, les membres de la communauté ne peuvent pas ne pas participer, ils co-construisent ainsi la vie sociale. La communication est un processus social permanent intégrant la parole, le geste, le regard, la mimique… Elle est conçue comme un processus d'interaction, où l'interaction devient un objet de connaissance. L'implication est liée à ces concepts de processus et d'interaction.

Mais il est un dernier point capital : « le chercheur fait nécessairement partie du système qu'il étudie, qu'il travaille ou non dans sa propre culture ; il ne lui est jamais possible d'observer la vie sociale comme s'il était derrière une vitre sans tain » (*in* M. Watin, 2002, p. 15). La métaphore de l'orchestre a fortement influencé les sciences sociales. Nous la retrouvons chez Saussure (1979, p. 36), Levi-Strauss (1964, 1967, 1968, 1971), Leach (1965, p. 43-45) et Sperber (1968) (repérer in Y. Winkin, 2000). Ces quatre chercheurs structuralistes occultent le social dans la métaphore, qu'ils construisent. Les structuralistes, comme en témoigne l'introduction à l'œuvre de Mauss (1950, p. IX-LII), ont été obsédés par la création d'une science de la communication en tant que méta-science. Ainsi, les règles de la parenté, du langage, des échanges relèvent toutes du même phénomène communicationnel.

6.1.1 Structuralisme et sémiologie

Grâce à la linguistique, les sciences de l'homme se mettent à rêver de rivaliser en rigueur avec les sciences exactes. Le structuralisme, en assujettissant l'homme à l'ordre ou au code sur lequel il n'a pas de pouvoir, vient s'opposer à la phénoménologie, où le sens est d'abord donné par l'individu. La logique structuraliste c'est la priorité du tout sur ces éléments, aucun élément ne peut être saisi en dehors de la position qu'il occupe. Le structuralisme nous enseigne que la culture est du côté des structures. Le système linguistique, économique… existe selon le structuralisme en lui-même, il fonctionne en dehors de l'homme. Si l'on suit la pensée des auteurs structuralistes, le langage, l'économie s'imposent à l'humain : nous sommes au cœur d'un système déterministe.

Levi-Strauss va chercher au-delà des apparences, la logique interne cachée, la structure du système social. Trois macro-systèmes structurent les sociétés ; le premier niveau est celui de l'échange des femmes, le deuxième l'échange des biens de service, et le dernier l'échange de communication.

Freud explique que la clef du psychisme humain est l'inconscient qu'il faut déchiffrer comme un langage. Saussure arrive à la même conclusion que Freud pour comprendre le langage. L'important n'est pas le sens des mots, mais la mise en relation entre des mots, la structure de la phrase. Il faut abandonner la parole et le sens de la parole pour explorer la langue et le signe.

Umberto Eco viendra après Jakobson énoncer une théorie de la sémiotique qui est une théorie générale de la culture. Celle-ci doit être vue comme : « un phénomène de communication fondé sur des systèmes de signification » (U. Eco, 1976). M. Mead, lors d'un colloque à *Indiana University* avancera le terme de *semiotics* pour désigner l'étude de toutes les modalités de la communication. Birdwhistell s'y oppose, mais le terme apparaît dans les actes du colloque : « Nous voulons souligner le contexte interactionnel et communicationnel de l'usage des signes par l'homme, et la façon dont ceux-ci sont organisés en systèmes transactionnels intégrant vision, audition, toucher, odorat et goût » (T. A. Sebeok *et al*., 1964). La définition du signe dyadique implique de prendre en considération uniquement le code et sa structure sans se préoccuper des individus, de la relation au réel, de sa représentation. Elle n'investit que la syntaxe. Cette approche prête alors le flanc à deux critiques : celle de la sémantique et celle de la pragmatique, la rendant caduque pour analyser les phénomènes communicationnels car inapte à appréhender la signification.

C'est ce que souligne Marty notamment (1990, p. 69) : « le signe saussurien saisit seulement une partie de la « triplicité » du phénomène sémiotique tel qu'il est conceptualisé dans le signe peircien. L'objet du signe, représenté par le corrélat actif O, le signe S lui-même comme corrélat passif, sont laissés volontairement hors du champ théorique ».

C'est aussi la conclusion de Claude Le Bœuf au colloque « Pragmatique des communications instrumentées » (30 novembre-1er décembre 2000 « […] Le projet d'une Sémiotique de la communication s'inscrit dans une démarche systémique et constructiviste et non pas structuraliste : le sens n'est pas une donnée inhérente à une structure, il est toujours construit par les acteurs en situation » (C. Le Boeuf, 2002, p. 244).

6.1.2 Communication orchestre et sémiotique

Tout comme la sémiotique peircienne est américaine, le modèle de l'orchestre « se situe en dehors des habitudes de pensée européenne » (Y. Winkin, 1981, p. 107). Il est dommage que ces chercheurs ne se soient pas tournés vers la sémiotique et qu'ils aient préféré la sémiologie. Les caractéristiques de l'Ecole de Palo Alto trouvent un écho dans les fondements de la définition du signe triadique qui commence par la perception : « … des individus appartenant à des cultures différentes non seulement parlent des langues différentes mais, ce qui est sans doute plus important, *habitent des mondes sensoriels différents* » (E. Hall, 1971, p. 15).

Les chercheurs de Palo Alto essaient de dégager des règles pour rendre compte de l'observation. Cette recherche des règles communes aux membres permet alors de limiter le modèle en le structurant, l'ensemble ou la totalité donne le contexte.

Goffman et les interactionnistes énoncent le modèle des acteurs. La métaphore musicale que Winkin (1996, p. 84) développe au sujet de la communication orchestre met en lumière la première tâche du communicologue, qui est celle de lever le voile, de dévoiler le réel. L'interaction sera le « concept de la communication » (Y. Winkin, 1981, p. 129).

A la question posée en introduction de ce chapitre : « *Que peuvent s'apporter sémiotique, sociologie de la communication et communication ? »* Quelques pistes de réponse ont été ouvertes dans ce chapitre I.

Premièrement, nous avons montré dans ce chapitre que les SIC ont des objets et des champs d'étude très divers, et recouvrent en fait tous les phénomènes humains. Ce qui s'explique par le fait qu'à sa naissance en 1975, cette discipline apparaît comme une « interdiscipline qui a vocation d'étudier des phénomènes très différents, en articulant des outils et des méthodes venus de sciences diverses… » (B. Ollivier, 2000, p. 10).

L'interdisciplinarité a d'emblée placé les SIC dans une situation institutionnelle de transdisciplinarité dont on ne peut que se réjouir.

Deuxièmement, nous avons tracé la généalogie anthropologique de la science, montrant ses emprunts et glissements conceptuels anthropologiques, ethnologiques, sémiologiques, sociologiques. De la sociologie, les SIC ont emprunté l'observation des situations, de l'ethnométhodologie la restitution, la mise en mots du terrain, qui à son tour avec la notion d'indexicalité, trouve son origine dans la sémiotique Peircienne.

Ce qui nous conduit à nous poser la question du métier de chercheur en communication : « Y-a t-il une méthodologie des SIC ? », « Qu'est-ce qu'une méthodologie ? »

Winkin démontre dans ses travaux sur « le collège invisible » que la situation d'observation de communication est semblable à celle de l'anthropologue.

L'école de Palo Alto s'est différenciée des autres théories, parce qu'elle a en partie trouvé des applications concrètes, grâce à l'observation comme technique d'enquête. Cette méthodologie - d'observation directe et de monographie - a permis d'appréhender directement la réalité dans le but d'agir sur sa construction, d'en rechercher les éléments précis afin de les interpréter.

Les raisons évoquées ci-dessus expliquent la large diffusion des théories de cette école de pensée dans les ouvrages des Sciences de l'Information et de la Communication, et l'interpénétration des disciplines anthropologie, sociologie et sciences de l'information et de la communication. Le collège invisible, et plus particulièrement Bateson, parmi eux ouvre le chemin vers une nouvelle épistémologie en montrant que l'activité du chercheur en sciences humaines est intriquée à la communication : « il ne peut pas ne pas communiquer » et doit donc s'impliquer dans son objet d'étude. Face à un phénomène social, le chercheur va effectuer un recodage suivant ses catégories ; la distance avec l'objet de l'étude est inévitable conduisant à une perte de l'information et une sélection des données. Les concepts issus du recodage ou catégorisation ont une signification dans la particularité, dont le domaine de validité se limite à un certain point de vue, et non dans l'universalité. Le chercheur en sciences sociales, comme le montre Bateson, est ainsi dans l'impossibilité d'appréhender la totalité des faits.

Enfin, la pertinence de la démarche des chercheurs de l'école de Palo Alto se trouve dans le dépassement du modèle dyadique de Shannon. Dans ce modèle, la signification est

occultée, les messages sont unidirectionnels, figés, le récepteur passif reçoit un message de l'émetteur.

En conclusion, c'est le rôle de l'interprète tel que la sémiotique le définit qui est passé sous silence, cette communication est inhumaine. La signification chez Shannon a la forme de « signifié-signifiant », le message est un code qu'il faut décoder, les aspects sociologiques sont gommés. L'implication est alors le bruit qui parasite le message, l'objectivité de la connaissance. J. Ardoino dira : « Dans l'histoire des sciences, l'implication a été représentée « soit comme une nuisance, un « bruit », parasitant l'idéal d'objectivité, perturbant la connaissance et devant être le plus possible, réduit, sinon éliminé par des instrumentations appropriées (méthodes et techniques, notamment), soit, par la force des choses, comme une particularité reconnue inéliminable et incontournable, en tant que partie intégrante de la réalité, elle-même comprise et vécue, voire entendue au moins autant qu'observée » (J. Ardoino, 1992, p. 2).

6.1.3 La sémiotique triadique au cœur de l'Ecole de Palo Alto

Ce dépassement est l'essence même de la sémiotique triadique de Peirce et s'inscrit de ce fait dans la même lignée. La sémiotique avec les concepts de quasi-esprit et d'interprétant, et plus récemment sa formalisation par R. Marty qui avance le concept de champ d'interprétant, souligne la dimension humaine inhérente à toute communication, le seul à avoir la faculté de sémioses triadiques.

« Ce consensus se fonde sur une opposition à l'utilisation en sciences humaines du modèle de la communication de Shannon. Selon ces chercheurs, la théorie de Shannon a été conçue par et pour des ingénieurs des télécommunications et il faut la leur laisser. La communication doit être étudiée par les sciences humaines selon un modèle qui leur est propre. Ils estiment que l'utilisation du modèle de Shannon en linguistique, en anthropologie ou en psychologie a entraîné la résurgence des présuppositions classiques de la psychologie philosophique sur la nature de l'homme et de la communication. Selon eux, la conception de la communication entre deux individus comme transmission d'un message successivement codé puis décodé ranime une tradition philosophique où l'homme est conçu comme un esprit encagé dans un corps, émettant des pensées sous forme de chapelets de mots. Ces paroles sortent par un orifice *ad hoc* et sont recueillis par des entonnoirs également *ad hoc,* qui les

renvoient à l'esprit de l'interlocuteur. Celui-ci les dépouille et en saisit le sens. Dans cette tradition, la communication entre deux individus est acte verbal, conscient et volontaire » (Seboek, 1960, p. 66).

Les propos de Winkin (2001, p. 20) pourraient tout aussi bien définir le projet de la sémiotique : « L'anthropologie de la communication est donc une anthropologie sans objet ; elle n'a pour elle qu'une façon de lire et d'interpréter la vie en société. ». C'est alors que l'anthropologue conclut tout naturellement dans la continuité de Birdwhistell que « la communication c'est la performance de la culture. ». Mais n'est-ce pas là, la fonction de l'interprétant peircien ?

Le rapprochement entre communication orchestre et sémiotique est tellement criant que Rogers et Kincaid se permettent d'en attribuer la paternité au fondateur de la sémiotique C.S. Peirce. « L'idée de base du modèle de convergence de la communication (batesonnienne ; et donc relative aussi à Ruesch et Palo Alto) fut d'abord articulée, il y a presque un siècle par le philosophe Charles Sanders Peirce. Sa recherche de la nature des signes et du sens (*meaning*) le conduit à concevoir le vague comme inhérent au langage, tel qu'il est utilisé réellement dans la vie quotidienne. […]. L'idée peircienne s'empare des deux principes élémentaires sous-jacents dans le modèle de la convergence : que l'information est imprécise et incertaine de façon inhérente, et que la communication est un principe dynamique qui se développe avec le temps. Deux étudiants de l'œuvre peircienne Charles W. Morris et George H. Mead, développèrent plus tard des contributions majeures de la théorie des signes, du comportement linguistique et de l'interaction symbolique, auxquelles nous attribuons une grande influence sur notre présent paradigme » (E. Rogers et M. et D. L. Kincaid, 1981, p. 44-46). C'est justement ce que nous avons essayé de montrer dans la première partie de notre thèse. Maintenant nous allons approfondir la pensée triadique telle que C.S. Peirce l'a développée, et son extension avec R. Marty afin d'appréhender l'implication du chercheur en SIC. Le lien avec la sémiotique se fait encore plus pressant si l'implication influence la production du savoir c'est parce qu'elle « comprend les perceptions, les représentations et les connaissances que les acteurs peuvent, plus ou moins consciemment en avoir » (J. Ardoino, 1992, p. 3).

BIBLIOGRAPHIE CHAPITRE I

AKOUN André, 1997, *Sociologie des communications de masse*, Hachette supérieur, Les fondamentaux, Paris.

ARGYLE Michael, 1969, *Social Interaction*, London, Methuen.

ARISTOTE, 1996, *Poétique,* (Texte traduit par J. Hardy. Préface de Philippe Beck), Gallimard, Coll. Tel n° 272, Paris.

ARON Raymond, 1976, *Les étapes de la pensée sociologique*, Gallimard, Collection Tel, Paris.

BACHMANN Christian, LINDENFELS Jacqueline, SIMONIN Jacky, 1981, *Langage et communications sociales*, Hatier, Crédif, Paris,

BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, Seuil, Paris.

BARTHES Roland, 1967, *Le système de la mode*, Seuil, Paris.

BATESON Gregory et MEAD Margaret, 1942, *Balinese Character : A photographic analysis*, New York, New York Academy of sciences (extraits traduits et présentés par A. BENSA sous le titre « Les usages sociaux du corps à Bali », 1977, in Actes de la recherche en sciences sociales, n° 14.

BATESON Gregory et RUESCH Jurgen, 1951, *Communication : the Social Matrix of Psychiatry*, New York, Norton,. trad. fr. *Communication et Société*, 1988, Ed. du seuil, Paris,.

BATESON Gregory,1966, "Problems in Cetacean and Other Mammalian Communication" in Norris, Kenneth (Ed.), *Whales, Dolphins and Porpoises*, Berkeley and Los Angeles, University of Califormia Press, p. 569-599.

BATESON Gregory, 1977, *Vers une écologie de l'esprit*, t. I, Ed. du Seuil, Paris.

BATESON Gregory, 1980, *Vers une écologie de l'esprit*, t. II, Ed. du Seuil, Paris.

BATESON Gregory,1986, *La cérémonie du Naven*, ed. de Minuit, Paris.

BENOIT Denis, 1994, *Information-Communication*, Fiches de synthèse, Ed d'Organisation, Paris.

BENOIT Denis, 1994, *Théorie générale de l'information et de la communication*, Ed. Organisation, Paris.

BENOIT Jean-Claude, MALAVEWIEZ Jacques-Antoine, 1998, « Ponctuation », in, Dictionnaire clinique des thérapies familiales systémiques, ESF.

BERGER Peter et LUCKMAN Thomas, 1996, *La construction sociale de la réalité*, Méridiens-Klincksieck, Paris.

BIRDWHISTELL Ray, 1968, « Kinesics, in Sills », Interactional encyclopedia for the social sciences, Mac Millan, New York.

BIRDWHISTELL Ray, 1970, *Kinesics' and Context. Essays on body Motion Communication*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

BLUMER Herbert, 1969, "Symbolic Interactionism : Perspective and Method", Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J.

BLUMER Herbert, 1999, « La société en tant qu'interaction symbolique », *sociétés* n° 66, Paris, p. 95-105.

BOUDON Raymond, 1979, La logique du social, Hachette, Paris.

BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean Claude, 1963, « Sociologie des mythologies et mythologies des sociologues », *Les temps modernes*, n° 211, Paris, p.998-1021.

BOURDIEU Pierre, 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Genève.

BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction - critique sociale du jugement*, ed. Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre CHAMBOREDON Jean Claude et PASSERON Jean Claude, 1983, *Le métier de sociologue, préalables épistémologiques*, 4ème ed, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1984, « Le hit parade des intellectuels français, ou qui sera juge de la légitimité des juges ? », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 52-53, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1984, *Homo Academicus*, Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1985, « Remarques à propos de la valeur scientifiques des effets politiques des enquêtes d'opinion », *Pouvoirs*, n°33.

BOURDIEU Pierre, 1989, *La noblesse d'état– grandes écoles et esprit de corps*, Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1994, « L'emprise du journalisme », Actes de la recherche en sciences sociales, n°101-102, p. 3-9.

BOURDIEU Pierre, 1996, *Sur la télévision – suivi de L'emprise du journalisme*, Liber éditions, Paris.

BOURDIEU Pierre, 2001, *Sciences de la science et réflexibilité, Cours du collège de France 2000-2001*, Raisons d'agir, Paris.

BOURREL Gérard, 1999, « Santé et complexité, Place des phénomènes de médiation dans le champ de la santé », thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication,

sous la co-dir. des professeurs MARTY Robert et MUCHIELLI Alex, Université de Montpellier III (non publié).

BRETON Philippe, 1997, *L'utopie de la communication*, La découverte, Paris.

CEFAÏ Daniel, 1994, « Type, typicalité, typification-La perspective phénoménologique », dans B. FRADIN *et al*. Ed L'Enquête sur les catégories, Editions de l'EHESS, coll. « Raisons pratiques », Paris.

CHAMPAGNE Patrick, 1971, « La télévision et son langage - l'influence des conditions sociales de réception sur le message », *Revue française de Sociologie*, XII, n°3, Paris.

CHAMPAGNE Patrick, 1988, « Le cercle politique usages sociaux des sondages et nouvel espace politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 71-72, p.71-97.

CHAMPAGNE Patrick, 1990, *Faire opinion. Le nouvel jeu politique*, Minuit, Paris.

COMTE Auguste, 1854, *Système de politique positive*, I, Tome premier contenant le « Discours préliminaire » et l' « Introduction fondamentale », Discours préliminaire Carilian-Goeury, Paris, p.1-399.

COMTE Auguste, 1973, *Correspondance générale et confessions*, T1, 1814-1820, La Haye, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

COMTE Auguste, Cours de philosophie positive, version numérisée : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/livres/Comte_auguste/systeme_politique_positive/loi_3_etats.html

CORCUFF Philippe, 1995, *Les nouvelles sociologies*, Ed Nathan, 128, Paris.

COULON Alain, 1992, *L'Ethnométhodologie*, Que sais-je ?, PUF, Paris.

COURTES Joseph, 1991, *Analyse sémiotique du discours De l'énoncé à l'énonciation*, Hachette, Coll. HU Linguistique, Paris.

CROZIER Michel et FRIEDBERG Erhard, 1977, *L'acteur et le système*, Seuil, Paris.

DE FORNEL Michel, OGIEN Albert et QUERE Louis, 2001, *L'ethnométhodologie : une sociologie radicale*, Ed la Découverte, Paris.

DEGREMONT Jean François, 1989, « Ethnométhodologie et innovation technologique : Le cas du traitement automatique des langues naturelles », thèse présentée en vue de l'obtention du diplôme de doctorat d'Ethnologie (sous la direction d'Yves Lecerf), Paris VII.

DELEDALLE Gérard, 1993, *C. S. PEIRCE. A la recherche d'une méthode*, Presses Universitaires de Perpignan, coll. « Etudes », Perpignan.

DEVINANT Annie, 1999, *Les grands courants de la pensée sociologique par les textes*, 2 tomes, Hachette, coll. « Les fondamentaux », Paris.

DURKHEIM Emile, 1893, *De la division du travail social*, PUF, réédition Paris. Version numérisée :
http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/Durkheim_emile/division_du_travail/division_travail.html
ECO Umberto, 1976, A theory of Semiotics, Bloomington, Indiana University Press.
ECO Umberto, 1985, *La guerre du faux*, Grasset & Fasquelle, Paris.
FABIETTI Ugo, Avril 1994, « Sur la dé-temporalisation de l'objet anthropologique », Temporalistes, n° 26.
GARFINKEL Harold, 1967, « Studies in Ethnomethodology », in LALLEMENT Michel, 1993, *Histoire des idées sociologiques, De Parsons aux contemporains*, t. 2, Nathan, Paris.
GAUSSEN Frédéric, 1967, *Entretien de Roland BARTHES avec Frédéric GAUSSEN*, Le Monde le 19 avril, (l'interview figure dans les Œuvres Complètes de ROLAND BARTHES publiées par les Editions du Seuil, Tome 2, 1966-1975).
GELL Alfred, 1922, *The Anthropology of Time*, Berg, Oxford,.
GOFFMAN Erving, 1968, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, ed de Minuit, Paris.
GOFFMAN ERVING, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t.1, *La présentation de soi* », ed. de Minuit, Paris.
GOFFMAN ERVING, 1974, *Les rites d'interaction*, ed. de Minuit, Paris.
GOFFMAN ERVING, 1975, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, ed. de Minuit, Paris.
GOFFMAN Erving, 1988, *Les moments et leurs hommes* (textes recueillis et présentés par YVES WINKIN), ed. de Minuit, Seuil, Paris.
GREIMAS Algirda Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Larousse, Paris.
HABERMAS Jurgen, 1987, *Logique des sciences sociales et autres essais*, PUF, Paris.
HALL Edward T, 1978, *La dimension cachée*, Ed du Seuil, Paris.
HALL Edward T, 1984, L*e langage silencieux*, Ed du Seuil, Paris.
HALL Edward T, 1984, *La danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, Ed du Seuil, Paris.
HAROLD LASSWELL (sous la dir.) L. BRYSON 1948, *The Communication of ideas*, Harper, New York.
HEIMS Steve, 1981, John Von Neumann and Norbert Wiener from Mathematics to the Technologies of Life and Death, MIT Press, Massachusetts, Cambridge.

HERAN François, 1987, « La seconde nature de l'habitus », Revue française de sociologie, XXVIII, n°3, Juillet-Septembre.
http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/tarde_gabriel/lois_imitation/lois_imitation.html
JAMMER Max, 1960, *Concepts of space*, Harper, New York.
JULIA-RIPOLL Brigitte, 1998, « Phénoménologie et sémiotique de la publicité institutionnelle », thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, sous la direction de MARTY Robert, Université de Perpignan, (non publié).
KATZ Elihu et LAZARSFELD Paul,1955, *Personal Influence*, The Free Press, New York.
KREMER-MARIETTI Angèle, 1982, *Entre le signe et l'histoire. L'Anthropologie positiviste d'Auguste Comte*, Klincksieck, Paris.
KREMER-MARIETTI Angèle, 2000, *Auguste Comte et le positivisme, deux siècles après*, Publié par le Ministère de la Culture de Tunisie, par l'Académie Tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts, dans les Actes du Colloque de Carthage (27-30 avril 1999) : « Beït Al-Hikma » Carthage : Tunis, Orbis.
LAFONTAINE Céline, 2004, *L'empire cybernétique :* des machines à penser à la pensée machine, Seuil, Paris.
LAHIRE Bernard (sous la dir),1999, *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu, dettes et critiques*, La Documentation française, Paris.
LAPASSADE Georges, 1991, *L'ethonosociologie*, Méridiens, Klincksieck, Paris.
LE BŒUF Claude, (sous la dir), 1999, *Rencontres de Paul Watzlawick*, l'Harmattan, Paris.
LE BŒUF Claude, (sous la dir), 2002, *Pragmatique des communications instrumentées*, Actes du colloque organisé par le CRIC les 30 novembre et 1er décembre 2000 à Montpellier, Pratiques des situations de communication et N.T.I.C., l'Harmattan, Paris.
LE BON Gustave, 1894, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Felix Lacan, Paris.
LE MOIGNE Jean-Louis, 1990, *La modélisation des systèmes complexes*, ed. Dunod, Paris.
LEACH EDMUND, 1965, *Culture and Social cohesion : Anthropologist's view*, Daedalus, hiver.
LEMIEUX, Cyril. *Une critique sans raison ? L'approche bourdieusienne des médias et de ses limites* - in sous la direction de Bernard LAHIRE, le travail sociologique de PIERRE BOURDIEU, dettes et critiques, la découverte, éd. Poche 2001.
LEVI STRAUSS Claude, 1964, *Mythologiques. Le Cru et le cuit*, Plon, Paris.

LEVI STRAUSS Claude, 1967, *Mythologiques. Du Miel aux cendres*, Plon, Paris.

LEVI STRAUSS Claude, 1968, *Mythologiques. L'Origine des manières de table*, Plon, Paris.

LEVI STRAUSS Claude,1971, *Mythologiques. L'Homme nu*, Plon, Paris.

LOURAU René, 1970, *L'analyse institutionnelle*, ed. Minuit, Paris.

MABILLOT Vincent, (dir. Jean-François TETU) *les mises en scènes de l'interactivité*, L'UNIVERSITE LYON II, Discipline : Sciences de l'information et de la communication, Janvier 2000.

MAISONNEUVE Jean, 1966, *Psychosociologie des affinités*, PUF, Paris.

MALINOWSKI Bronislaw, *Les jardins de Corail* (University of Indiana Press, 1965, Traduction chez Maspero, Paris, 1974). Version numérisée : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/malinowsli/malinowski.html

MARTY Claude et Robert, 1992, *99 réponses sur… la sémiotique*, CRDP/CDDP Languedoc-Roussillon.

MATTELART Armand et Michèle, 1995, *Histoire des théories de la communication*, Repères, La découverte, Paris.

MATTELART, Armand et Michelle, 1995, *Histoire des théories de la communication*, La Découverte, Paris.

MAUSS Marcel,1993, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par LEVI-STRAUSS, Claude, 5ème Ed. Quadrige, PUF, Paris.

MEAD George Herbert, 1963, « Mind, Self, and Society », University of Chicago Press, Chicago.

MORENO Jacob Levy, 1970, *Les fondements de la sociométrie*, PUF, Paris.

MORIN Edgar, 1977, *La méthode 1. La nature de la nature*, Seuil, Paris.

MUSSO Pierre, 1997, *Télécommunications et philosophie des réseaux, la prospérité paradoxale de Saint-Simon*, La politique éclatée, P.U.F., Paris.

NORTH WHITEHEAD Alfred, « Science and the Modern World », 1925, in SCHÜTZ Alfred, « Le chercheur et le quotidien », New York.

OLLIVIER Bruno, 2000, *Observer la communication - Naissance d'une interdiscipline*, ed. CNRS éditions, Paris.

PARK, Robert E. et BURGESS, Ernest W. 1921/1970, *Introduction to the Sciences of Sociology*, University of Chicago Press, Chicago.

PARROCHIA Daniel, 1993, *Philosophie des réseaux*, La politique éclatée, P.U.F., Paris.

PEDLER Emmanuel. *Sociologie de la communication*, 128, Nathan Université, Paris, 2000

PEIRCE Charles Sanders (textes rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle), 1978, *Ecrits sur le signe*, L'ordre philosophique, Editions du Seuil, Paris.

PIAGET Jean, « les courants de l'épistémologie scientifique moderne », dans logique et connaissance scientifique, Encyclopédie la pléiade 1967.

PINTO Louis, « Les affinités électives, les amis du nouvel observateurs comme groupe ouvert », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36-37, 1981, p. 105-124.

PINTO Louis, 1984, *L'intelligence en action : le Nouvel Observateur*, Métailié, Paris.

PLATON, 1955, « Clitophon », 408b, trad. fr. Léon Robin, Gallimard, coll. « La Pléiade », vol. 2, Paris.

PONCET Emmanuel. Libération, Le champ médiatique. De DANIEL SHEINDERMANN à PIERRE CARLES, le 25/01/002, p. 25

PRITCHARD, E.E. Evans, 1994, *Les nuer*, coll. Tell, Gallimard.

ROBERT EZRA PARK, « The Immigrant Press and its Control, Harper, New York, 1922. – "Human ecology", The American Journal of Sociology, XXLII, juillet 1936

ROSNAY Joël de, 1977, *Le Macroscope. Vers une vision globale*, ed du Seuil, Paris.

ROSNAY Joël de, 1995, *L'homme symbiotique*, ed du Seuil, Paris.

ROSNAY Joël de, 1975, *Le macroscope*, ed du Seuil, Paris.

RUESCH Jurgen et BATESON Gregory, 1988, *Communication et Société*, ed du Seuil, Paris.

SALINS Genevieve de, 1988, *Une approche ethnographique de la communication. Rencontres en milieu parisien*, Hatier, Paris.

SAPIR Edward, 1967, *Anthropologie*, Ed de Minuit, Paris.

SAUSSURE, Ferdinand de *Cours de linguistique générale*, (1916) Publié par Charles Bally et Albert Sèchehaye. Éd. Tullio de Mauro. Paris, Payot, 1978.

SCHÜTZ Alfred, 1987, *Le chercheur et le quotidien*, Méridiens Klincksieck, Paris.

SEBEOK (THOMAS A.), HAYES (ALFRED S). et BATESON (MARY C)., 1964, ed, "Approches to semiotics", La Haye, Mouton.

SERRES Michel, 1972, *L'Interférence*, Hermès. Vol 2, Editions de Minuit, Paris.

SERRES Michel, 1991, *Le Tiers-Instruit*, Gallimard, collection Folio, Paris.

SHANNON, Claude et WEAVER, Warren. *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana-Champaign (III), University of Illinois Press, 1949 (trad. fr : La Théorie mathématique de la communication, Paris, Retz-CEPL, 1975).

SIMMEL Georg, *Métropoles et mentalité*, 1903, *Digressions sur l'étranger* 1908, in SPERBER Dan, 1973, *Le Structuralisme en anthropologie* », ed. Seuil, Paris.

TINBERGEN Nikolaas, 1967, *La vie sociale des animaux*, Payot, Paris.

TODOROV Tzvetan, 1977, *Théories du symbole*, Le Seuil, Paris.

UMBERTO Eco, 1999, *Kant et l'ornithorynque*, Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche, Paris.

WATIN Michel (sous la dir), 2002, Yves Winkin « Communication, culture et société : de l'histoire des idées au travail de terrain » in *Communication et espace public, univers créoles 1*, anthropos, p. 13.

WATZLAWICK Paul, 1986, *Le langage du changement. Eléments de communication thérapeutique*, Ed. du Seuil, Paris.

WATZLAWICK Paul, BEAVIN Janet H et JACKSON Don D, 1979, *Une logique de la communication*, ed. du Seuil, Paris.

WIENER Norbert, 1948, « Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine », Hermann, Paris.

WILLET Gilles, 1992, *La communication modélisée, une introduction aux concepts, aux modèles et aux théories*, Editions du renouveau pédagogique, Canada.

WINKIN Yves (sous la dir.), 1981 et 2000 pour la postface, *La Nouvelle communication*, ed. du Seuil, Tours.

WINKIN Yves (sous la dir.), 1988, *Bateson : premier état d'un héritage*, « Entre Peirce et Bateson : une certaine idée du sens » par Eliseo Veron, Ed du Seuil, Paris.

WINKIN Yves, 1982, « La Communication interpersonnelle : une approche anthropologique », in Les Cahiers de Psychologie Sociale, n°13, janvier, p. 1-59.

WINKIN Yves, 1988, *Bateson : premier état d'un héritage, colloque de Cerisy,* ed du Seuil, Paris.

WINKIN Yves, 2001, *Anthropologie de la communication,* Nouvelle ed du Seuil, Normandie.

WITTEZAELE Jean Jacques et GARCIA Tersa, 1993, *A la recherche de l'école de PALO ALTO,* Seuil, Paris.

« […] le mystère n'est pas une des possibilités du réel, le mystère est ce qui est nécessaire pour qu'il y ait du réel. »[1] *Magritte Phrase citée dans le catalogue de la récente exposition Magritte à la Galerie nationale du Jeu de Paume, à Paris.*

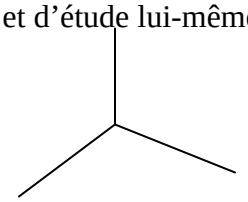
CHAPITRE II : Modélisation sémiotique de l'implication

INTRODUCTION : redéfinition de la problématique

A la fin du chapitre I, dans la section « Le travail de l'ethnométhodologue : un sémioticien qui s'ignore ? » j'en étais arrivée à la triade suivante :

Conception à priori de l'objet : l'objet d'étude lui-même (objet)

Titre : Triade fondamentale de



Faits : région du réel (signe de l'objet)

Compte rendu : conception que l'esprit du chercheur peut avoir (interprète)

Nous avons aussi vu dans cette section que le passage du binarisme à la triadicité s'effectuait grâce au concept de restitution. Cette restitution (le compte rendu) est la

représentation de l'objet par le chercheur. Il faut s'arrêter sur ce concept de représentation qui est au cœur des problématiques de la sémiotique et de l'implication. Parler de représentation, c'est introduire la différence entre être et être représenté et donc définir ce qu'est un phénomène sémiotique, dégager ce qui est essentiel à un signe.

Les tableaux de Magritte illustrent avec brio cette problématique fondamentale de la sémiotique.

La pipe représentée sur l'image est bien une pipe, à n'en pas douter. Son trouble vient seulement de l'inscription qui y est adjointe. Et pourquoi donc cette pipe-là ne serait-elle pas une pipe ?

30 ans plus tard, en 1966, Magritte peint un nouveau tableau intitulé *Les Deux mystères* dans lequel on aperçoit deux pipes. La « pipe du tableau qui n'en était pas une » dans le tableau de 1928, est présentée plus minutieusement figurative, donc avec une intention de véracité plus vraie que la pipe hors tableau qui a donc l'air moins « réelle » que celle du petit tableau. Mais laquelle est une pipe, et laquelle n'est que représentation d'une pipe ? « Ceci n'est pas une pipe » *?*

Dans le premier tableau, l’explication semble évidente, l’image de la pipe n’est pas la pipe existante que l’on peut toucher, sentir, avec laquelle on peut fumer. Cependant, le spectateur reconnaît que c’est une pipe car la pipe du tableau possède quelques unes des caractéristiques que possède toute pipe existante, au point que, lorsqu'on présente à quelqu'un un dessin de pipe (sans légende) en lui posant la question : « Qu'est-ce que c'est ? » la réponse immédiatement obtenue est : « C'est une pipe ! » (Sauf dans un cours de sémiotique, par exemple, où les étudiants sont conditionnés par les données à priori qui déterminent la situation de communication et répondent : « C'est un dessin ou une image de pipe »). » Par la légende de Magritte « Ceci n'est pas une pipe », le peintre souligne de cette façon un premier mystère, observable dans notre quotidien qui consiste à confondre, en les désignant par le même mot, une chose représentée avec sa représentation.

En termes plus précis, le mot, lorsqu'il est prononcé, n'étant que l'extériorisation de ce qui est présent à l'esprit de l'interprète, on peut dire que Magritte nous force par là à remarquer que la perception du dessin d'une pipe aussi bien que la perception d'une pipe existante produisent habituellement toutes deux la présence à l'esprit de quelque chose d’autre : c’est toute la différence entre la réalité et sa représentation.

Nous voyons une seconde pipe plus grosse que celle qui est à l’intérieur du tableau, elle est comme le souligne Robert Marty « une pipe que nous pouvons qualifier d'archétypique, dépourvue de la couleur habituelle des pipes, une sorte de dessin académique, un de ces exercices de style aux ombres soigneusement calculées, aux formes épurées, exempt

de tout écart graphique et de toute fantaisie. Il nous semble plus que plausible que le peintre ait voulu représenter à l'aide de cette épure une pipe « abstraite » (au sens qu'elle est abstraite de ses expériences personnelles relatives à cette classe d'objets, abstraite signifiant « tirée de », par un processus particulier nommé abstraction). » La légende « ceci n'est pas une pipe » ne concerne pas cette pipe puisqu'elle est hors du cadre. Alors cette seconde pipe serait réelle. On pourrait dire que c'est l'idée de pipe que Magritte avait dans son esprit quand il a peint la pipe à l'intérieur du cadre. Cette idée de pipe est tirée de l'expérience passée que le peintre avait des pipes. Elle est sa pipe, son implication dans la signification d'une pipe.

La prise en compte de l'implication dans le processus de recherche s'appréhende comme le passage d'une pensée binaire à une pensée triadique. C'est ici tout le problème de la cause et de la représentation et donc de la signification qui est donc au cœur des problèmes de l'implication. « La triade, structure formelle, abstraite de l'observation de ce qui advient dans les phénomènes de signification, c'est-à-dire quand une chose présente produit la présence à l'esprit d'une autre chose absente » (R. Marty, 1995, p. 1). Cette autre chose donne accès à l'essence de l'implication.

Comme le dit Bernard Morand au sujet de la représentation chez Peirce (B. Morand, 2004, p. 49) « […] le réel s'oppose à la fiction et non à la pensée. Le réel est défini comme tout ce qui possède tel et tel caractère […]. » La deuxième pipe possède ce caractère général et consensuel du réel.

Maintenant, je vais tenter d'élucider la question suivante : Comment passer de l'expérience directe d'une chose à sa représentation ?

L'objet du monde est un quelque chose qui nous envoie des *stimuli* que nous percevons grâce à nos sens. Le percept est le seul rapport que nous avons avec l'objet. C'est un processus causal qui se réalise dans les organes, c'est-à-dire dans les différents sens.

Mais ce processus produit un état interne dans l'individu qui possède des propriétés ontologiques particulières à savoir : « elles sont spécifiques, différentielles, individuelles et spatio temporelles » (J.G Meunier, 2002, p. 7 et 8).

Développons ce que Jean Guy Meunier entend par « spécifiques, différentielles, individuelles et spatio-temporelles. »

- La spécificité signifie que chaque état interne est propre à l'organe ou au sens qui le produit. Ainsi toutes les qualités d'un objet ne sont pas saisies dans leur globalité, mais sont décomposées selon la nature spécifique de chaque organe de sensation. En philosophie, on reconnaît ainsi que l'oeil est sensible à la lumière et à la couleur ; l'ouïe, au son et le goût, à l'acidité, à l'amer, au sucré, etc.

- La différentialité signifie que cet état interne est en interrelation avec les autres états internes. Par exemple, l'oeil peut difficilement saisir la couleur d'un objet si (directement ou par expérience acquise) il y a eu un toucher qui en saisit la texture. Par opposition, un objet sonore ne présentera jamais une couleur. Il faut ici relire Condillac, qui, avec sa métaphore de la statue, en arrivait à penser qu'il serait difficile pour cette statue de saisir la forme de l'objet sans le toucher, de le goûter sans le voir, de l'entendre sans y toucher.

« J'ouvre les yeux à la lumière, et je ne vois d'abord qu'un nuage lumineux et coloré, Je touche, j'avance, je touche encore : un chaos se débrouille insensiblement à mes regards. Le tact décompose en quelque sorte la lumière; il sépare les couleurs, les distribue sur les objets, démêle un espace éclairé, et dans cet espace des grandeurs et des figures, conduit mes yeux jusqu'à une certaine distance, leur ouvre le chemin par où ils doivent se porter au loin sur la terre et s'élever jusqu'aux cieux : devant eux, en un mot, il déploie l'univers » (E. B. Condillac, 1947, p. 312).

Reid, psychologue écossais mentionne qu'un aveugle de naissance demandait un jour si l'écarlate était quelque chose comme le son d'une trompette. Ceci, commente Peirce (1.312), appuie l'idée selon laquelle le son auditif est entièrement analytique.

Cet aveugle qui tente d'interpréter la couleur écarlate à l'aide de son de trompette, nous dit Peirce a recueilli cette notion en écoutant les gens discuter des couleurs. « […] le fait que je puisse saisir une certaine analogie me montre simplement que mon sentiment de rougéité est quelque chose comme le sentiment des gens qu'il entendait parler, mais aussi que son sentiment de son trompette est très proche du mien » (1.314).

- Individualité. La troisième propriété des entités que pose ce modèle causal est celle de l'individualité. En effet, pour la majorité des philosophes, l'« impression physique », c'est-à-dire l'excitation sensible ou le *stimulus* est toujours un événement individuel qui crée un état interne singulier, une réaction spatio-temporelle unique. Par exemple, à un certain instant, l'oeil réagit à une excitation lumineuse unique. Chaque excitation d'un organe sensible est donc une occurrence particulière d'un événement. La conséquence est que l'état interne produit n'est jamais un état synthétique, général, universel, etc. Il est une entité ou un événement *hic et nunc*.

Sur le plan ontologique, ceci signifie que les états internes créés dans le processus de la sensation sont des entités singulières et non des entités générales.

- Spatio-temporalité. La dernière propriété, corollaire des précédentes, est que les états produits sont inscrits dans le temps et l'espace. Descartes, Leibniz parlent de cette propriété en termes d'étendue. Et Kant voit le temps et l'espace comme conditions à priori de l'expérience sensible.

Le problème de cette définition naturaliste de la perception est que l'implication du sujet n'est pas prise en compte, puisqu'il s'agit d'analyser le canal de transmission mais pas ce qui se passe à l'intérieur de l'esprit. Quelle chose part de l'objet et va affecter les capteurs de l'individu. Ce qui ne répond pas à la question suivante : Quelle est l'expérience du monde pour un individu ?

Pour Peirce, cette étape que nous venons de décrire est celle du percept. Il y ajoute le jugement perceptuel. Le percept n'est pas un signe.

Charles S. Peirce (MS 840) : « Chaque objet d'expérience excite une idée de quelque sorte ; mais si cette idée n'est pas suffisamment associée et de manière convenable, avec quelque expérience préalable, capable de focaliser l'attention, il ne sera pas un signe. »

Ce qui fait dire à Robert Marty qu'il « y a donc, non pas deux sortes d'objets d'expérience, car le même objet peut être signe pour un interprète et ne pas l'être pour un autre, mais deux sortes d'expériences d'objets : celle qui sont associées par un interprète à des expérience préalables et celles qui le sont pas » (R. Marty, 1990, p. 5).

Ainsi, lors d'une enquête sociale le chercheur relève des faits, ces faits sont alors des signes si le chercheur en a fait l'expérience préalable.

Cependant, comme le dit Robert Marty, ce sont les phénomènes raccordés à des expériences préalables qui sont des phénomènes sémiotiques.

Dans le paragraphe ci-dessous, nous n'avons considéré que des objets extérieurs. Cependant toute pensée est signe. Ce qui signifie que les objets internes sont aussi des signes, « ce qui nous conduit nécessairement à considérer l'aperception interne aux côtés de l'aperception externe, à élargir l'expérience préalable à celle de ces objets et la phénoménologie à l'apparaître de ces objets externes ou internes » (R. Marty, 1990, p. 6).

Le processus (percept et jugement perceptuel) peut choisir certains éléments et pas d'autres mais peut aussi les assembler selon sa fantaisie pour reconstruire l'ensemble. Un même percept peut entraîner plusieurs jugements perceptuels suivant l'arrangement des composants qui « est un choix de configuration d'éléments prégnants » (R. Marty, 1990, p. 13). Les éléments retenus seront les éléments prégnants et ceux ignorés les éléments non-prégnants.

Par exemple une image ambivalence où l'on peut voir deux choses, suivant le choix de la combinaison des éléments. Un même percept peut donner lieu à plusieurs jugements perceptuels. « Il s'agit du choix de deux configurations : chaque élément retenu dans un choix est incorporé dans une configuration qui le solidarise avec les autres et les éléments communs aux deux choix sont donc réarrangés lorsqu'on change de perception. » Ainsi dans cette image, nous pouvons percevoir deux visages face à face ou un vase.

Le sujet comme le dit R. Marty n'a pas le choix de ses éléments, mais seulement de leur combinaison.

Dans une image en relief si nous choissions telle combinaison, alors nous verrons obligatoirement tels éléments.

Donc, pour revenir à mon objet d'étude, l'objet d'expérience produit un percept, le jugement perceptuel va sélectionner les éléments prégnants. C'est alors un choix perceptif. Mais à ce choix perceptif s'ajoute « un second choix perceptif, […] qui est corrélatif de la présence à l'esprit du « sujet » d'un autre objet, le plus souvent absent du champ de l'expérience. » Cet autre objet, nous l'appellerons l'objet du signe : sur un même percept il y a deux jugements perceptuels possibles : l'un qui produit la présence à l'esprit du signe comme chose concrète indépendamment de la représentation, l'autre qui permet à l'esprit de construire la structure eidétique d'un autre objet absent du champ de l'expérience et ce sera l'objet du signe.

Dans cette thèse sur l’implication du chercheur dans son objet il m’apparaît fondamental de m’interroger sur les déterminations de la connexion signe objet la théorie sémiotique fait apparaître comment les deux corrélats Objet et Interprétant, sont liés à l'objet d'expérience directe.

Le signe Peircien permet d'individualiser les rapports de chaque interprétant à un quelconque objet de connaissance en fonction de son implication personnelle dans les institutions de la signification qui règlent les rapports entre signe et leur objet. Le chercheur est dans une double posture : en tant qu'individu singulier et en tant que chercheur appartenant à une institution de recherche. Ce qui permet de réintroduire l'implication dans la recherche et qui fonde la question ontologique des objets de connaissance et transcende toutes les disciplines, l'indispensable prise en compte de la subjectivité, l'essence de la recherche dans la relation du sujet cherchant aux objets de sa recherche. L'implication comme fondement de l'acte de chercher où le chercheur en sciences humaines et ses objets d'étude doivent être perçus comme des êtres vivants doués de subjectivité avant d'être des sujets objectifs. Ici, il s'agit de définir la visée phénoménologique de l'implication.

Pour saisir l'expérience, selon Aristote, il faut construire des catégories qui répondent au quoi, comment, combien, quand, etc. Ces catégories vont alors faire émerger les substances, qualités, quantités, relations, temps, lieux, actions… Ce sont là les premières divisions de l'Etre à partir desquelles le concept va pouvoir investir une appréhension des choses du monde, classifier pour produire une connaissance sur l'objet. Poussé à l'extrême, on tombe dans le piège du naturalisme. Faire une classification implique de pouvoir en construire une. Trois réponses s'offrent à nous, soit les catégories sont issues d'une représentation a priori (et le sujet n'en a pas conscience) ou alors elles viennent de l'expérience du sujet, ou les deux à la fois. La problématique est de l'ordre de l'interprétation. Si l'inférence interprétative permet de penser ensemble le sujet et son objet, le processus d'appréhension et ses implications pour cerner ce qui se passe dans une situation de production de connaissance alors nous allons pouvoir montrer les différentes formes de la réalité investies par les interprètes.

La phénoménologie a proposé des pistes à ce questionnement.

7 La phénoménologie

Le père de la phénoménologie, le philosophe allemand Edmund Husserl[106], introduisit le terme de phénoménologie dans son ouvrage *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* (1913). Comme nous l'avons développé dans le chapitre précédent, le phénoménologue cherche essentiellement à décrire les structures de l'expérience telles qu'elles se présentent à la conscience, sans recours aux théories, déductions ou hypothèses d'autres disciplines, comme les sciences naturelles. Ainsi pour Husserl, il n'existe pas d'expérience sans intentionnalité, il y a dans l'expérience immédiate un moment aperceptif.

L'empirie et le formel sont indissociablement liés dans un va-et-vient entre la sémantique et le syntaxique. Le modèle théorique oriente le choix des phénomènes introduisant la possibilité de contrôler les hypothèses. Ce travail repose sur la phénoménologie. « Comme méthode, elle est un effort pour appréhender, à travers des événements et des faits empiriques, des « essences », c'est-à-dire des significations idéales. Celle-ci sont saisies directement par l'intuition (…) à l'occasion d'exemples singuliers, étudiés en détail et d'une manière très concrète. Comme système, elle prend plus précisément le nom de « phénoménologie pure »… ou de « phénoménologie transcendantale »… Elle cherche alors à mettre en lumière le principe ultime de toute réalité. Comme elle se place au

---

[106] « Mais dans l'histoire de la philosophie, c'est la *Wissenschaftslehre* ou *Théorie de la science* de J.G. Fichte (1762-1814) qui a marqué la naissance de la phénoménologie. Fichte montre comment, pour saisir l'essence de la pensée humaine, l'analyse doit remonter en deçà des concepts logiques pour retrouver l'expérience vécue de la compréhension réflexive (passage de « la théorie de la raison » à « la phénoménologie » dans le grand exposé de la *W.L.* 1804). La philosophie ne saurait se contenter d'être une réflexion sur des objets de l'expérience ; elle doit se comprendre comme une réflexion à partir de notre expérience primordiale, qui correspond à un ensemble d'actions et de réactions à l'égard de la nature et des autres constitutif de la personnalité, à un type d'engagement dans le monde que nous avons librement (bien que parfois inconsciemment) décidés avant de réfléchir et qui donne sa tonalité, sa « couleur propre » à notre vie. C'est en ce sens que la philosophie est une pratique phénoménologique En analysant l'expérience de la pensée, il montre comment les idées que projette cette analyse s'appliquent à cette analyse même et sont donc les reflets ou les phénomènes de cette expérience. La phénoménologie, pour être philosophique, doit comporter, selon l'expression de H. L. Van Breda fondateur des Archives Husserl, une théorie de la phénoménalité du phénomène, c'est à dire une ontologie. Sur ce point, les analyses de Fichte restent d'une force et d'une richesse inégalées. » http://perso.wanadoo.fr/didier.julia/phenom.htm

point de vue de la signification, ce principe sera celui par lequel tout prend sens, « l'ego transcendantal », extérieur au monde, mais tourné vers lui. Ce sujet pur n'est d'ailleurs pas unique, car il appartient à la signification du monde de s'offrir à une pluralité de sujets. L'objectivité du monde apparaît ainsi comme une « intersubjectivité transcendantale ». « La reconnaissance du domaine transcendantal et sa description demandent qu'on adopte une attitude difficile à prendre et très différente de l'attitude naturelle ; le moment essentiel en est ce que Husserl[107] désigne du nom de réduction phénoménologique transcendentale » (G. Berger, 1972, p. 769).

Le philosophe va essayer de faire de sa discipline une science tout en se démarquant du positivisme ambiant. C'est ainsi que l'analyse phénoménologique est apparue avec le projet d'appréhender la conscience individuelle comme une réalité. Une véritable révolution épistémologique venait d'avoir lieu : la subjectivité humaine, et plus particulièrement la constitution relationnelle de celle-ci à travers l'expérience vécue devient un objet d'étude scientifique. Selon les termes de Husserl après 1910, la phénoménologie est l'étude des structures de la conscience qui lui permettent de se rapporter aux objets extérieurs à elle. Cette étude exige un retour réflexif sur les contenus de l'esprit à l'exclusion de tout autre chose. Husserl appelle ce type de réflexion la réduction phénoménologique. L'esprit pouvant viser des objets non existants tout autant que des objets réels, il fait remarquer que la réflexion phénoménologique, loin de présupposer l'existence de quelque chose, revient plutôt à une « mise entre parenthèses de l'existence » : elle met de côté la question de l'existence réelle de l'objet contemplé. La première épochè consiste à mettre entre parenthèse le monde de la science, qui est par essence incapable de rendre compte du monde vécu de la vie, car il produit une idéalisation abstraite et désincarnée de ce monde. Le monde construit par la science n'est pas le monde réel. Pour cerner le monde réel, il faudrait alors avoir recours à une seconde épochè : mettre entre parenthèses le monde physique, s'abstenir de prendre position sur lui – modification de la posture du chercheur – je dois mettre entre parenthèses le monde de l'objet étudié – et ne porter aucun jugement prédictif. Il s'agit alors d'adopter une méta-position, dire que je mets l'objet étudié entre parenthèses cela ne signifie pas que je le nie.

[107] Edmund Husserl, « La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale », recueil des conférences données par Husserl en 1935, à Vienne et à Prague, Krisis, 1936.

La réduction phénoménologique est une mise à distance du monde, de l'objet pour un retour à soi, une conscience de son objet.

Le deuxième point de méthode phénoménologique repose sur ce que Husserl a nommé la variation eidétique. L'objectif de ce deuxième point est de dévoiler le sens originel des phénomènes. Il a pour point de départ un phénomène de conscience et le soumet à une série de variations. Husserl illustre cet exemple avec le son. J'écoute un son, je peux l'obtenir, en le faisant varier de façon aléatoire, l'eidos son. Si j'écoute un autre son et que j'effectue la même opération de variation, je n'obtiens pas un autre eidos du son, mais le même. Ce qui m'amène à la conclusion suivante : pour qu'il soit un son, il faut qu'il remplisse un certain nombre de caractéristiques : une certaine hauteur, un timbre, une intensité, une durée. En changeant le son je ne modifie pas son eidos, je le retrouve car : « Les variantes et les variations des deux côtés se résolvent en une variation unique, et […] les variantes ici et là sont en même façon des singularisations arbitraires d'un seul et même eidos » (E. Husserl, 1991, p. 111.).

A travers la multiplicité des figures possibles, se profile une unité, un invariant. Cet invariant représente l'essence du phénomène, ce qu'il est avant toutes ses caractéristiques empiriques. « L'essence, comme condition de possibilité, sera révélée dans une conscience d'impossibilité. Ce que l'on ne saurait supprimer sans détruire l'objet lui-même est une loi ontologique de son être, appartenance à son essence » (Tran-Duc-Thao, 1992, p. 26).

Pour continuer avec l'exemple du son si on supprime le timbre : alors le son disparaît.

La variation eidétique permet d'explorer toutes les possibilités et termine en butant sur la conscience de l'impossibilité qui définit ; l'intuition de l'essence. L'eidos se trouve alors saisi lui-même. Nous sommes donc fondés à rechercher les caractères distinctifs de l'implication du chercheur dans ses rapports à l'essence de l'objet.

L'implication détermine alors la (ou les) condition(s) de connaissance de l'objet car elle trace une frontière entre *a priori* et *a posteriori*. C'est d'ailleurs ce qui distingue les sciences eidétiques des sciences empiriques. Nous avons vu dans le chapitre premier, que les SIC étaient des sciences empiriques, qu'elles étaient orientées sur les seuls faits. Elles étudient un objet comme une simple donnée et ne le questionne pas sur sa genèse théorique, méthodologique ni sur son fondement ontologique. Comme le dit E. Husserl, aucune science

empirique : « qui ayant atteint son plein développement de science, puisse rester pure de toute connaissance eidétique et donc indépendante des sciences eidétiques » (E. Husserl, 1998, p. 31).

Les sciences dites empiristes devraient avant d'étudier les faits dégager l'essence des réalités empiriques, définir l'essence constitutive de leur être. Il ne suffit pas de collectionner les faits mais d'envisager les modalités selon lesquelles ils se donnent à voir. Une vraie science sociale ne peut faire l'économie d'une minutieuse interrogation sur la nature eidétique de ses objets. Elle doit aussi prendre en compte la structure régionale de son investigation.

Chaque discipline doit être assignée à une région particulière de l'être, région de l'être visée par la discipline. C'est ce que nous avons essayé de faire dans le chapitre premier.

L'analyse eidétique est indispensable pour toute science car, particulièrement les SIC qui sont redevables d'une conceptualisation préalable des faits, et qu'elles se trouvent soumise au sens même de l'être constituant de ces faits. Les SIC doivent rechercher leur validité dans l'essence de la communicabilité d'un savoir, la transmission de la connaissance, afin de la restituer à la société le plus fidèlement possible ; nécessitant une analyse *à priori* de la connaissance des réalités sociales de l'objet et de son chercheur en préalable à toute investigation. Il est nécessaire de définir l'être de l'objet et du chercheur.

Husserl reconnaît à Galilée le mérite d'avoir trouvé que « l'être du physique consistait dans son être mesuré » (Tran-Duc-Thao, 1992, p. 32).

Les principales difficultés rencontrées par les sciences sociales sont d'avoir voulu traiter des qualités ressenties comme des quantités mesurables.

L'origine de l'être physique comme être mesuré remonte aux origines de la science.

Les anciens[108] pensaient éclairer la notion clef de culture au moyen de celle de « juste mesure », toutes les sciences sociales vont hériter de ce concept. Protagoras, au Vème siècle avant Jésus Christ dira que « L'homme est la mesure de toute chose ». L'homme mesure toute

[108] La pensée antique a un double intérêt, le premier est celui d'avoir posé les jalons théoriques de l'universalité et deuxièmement d'avoir essayé d'appréhender l'homme dans le temps et dans l'espace en fonction de son milieu (Aristote, Hérodote, Thucydide, César, Tacite, Strabon). Ces penseurs antiques ont apporté un éclairage fondamental sur l'existence humaine et l'apprentissage de l'observation des mondes différents.

chose à partir de lui-même. Avant toute invention métrique, on mesurait en pied, en pouce, à partir de ce que l'on est et des représentations que l'on en a. A la notion de mesure est associée celle d'équilibre. La mesure - équilibre rentre dans le fondement d'un projet anthropologique. L'homme n'existe que s'il y a un équilibre dans l'organisation des relations, des interactions humaines. Cette idée d'équilibre va être appelée la Juste Mesure. Hésiode dans les *travaux et les jours* (récit de la vie humaine) écrira « mesure exactement ce que tu empruntes à ton voisin et rends le lui exactement à mesure égale et plus large encore afin qu'en cas de besoin tu sois assuré de son aide ». Ici Hésiode affirme que l'obligation de mesurer est une obligation de coopérer et de communiquer d'où résulte la fondation de la structure sociale. Il n'y a pas de mesure inscrite dans l'ordre des choses ; toute mesure est le résultat d'un processus de communication pour assurer l'organisation humaine. Mauss poursuivra cette réflexion avec ses travaux sur le don et le contre don.

Aristote avance sur ce sujet la thèse de la justice. Quand un problème survient entre les hommes, ils appellent un juge. Aller devant un juge c'est aller devant la justice, car celui-ci l'incarne. Quelques-uns nomment les juges, les arbitres, des médiateurs voulant signifier par là que quand on a trouvé l'homme du juste milieu, on parviendra à obtenir la justice. La justice est alors un juste milieu, le juge maintient ainsi la balance égale entre les deux parties. Nous pouvons voir ici que l'idée de médiation et de justice repose sur celle de l'agencement social. La fonction sociale de médiateur véhicule celle des critères de Juste Milieu en proposant un troisième terme aux deux parties en conflit. La médiation est un troisième terme qui unit les deux termes opposés. Cette définition est celle de la triadicité : trois choses sont liées en une.

L'être des Sciences Sociales réside dans son être impliqué, l'être des SIC réside dans son être impliqué communicable.

Yves Winkin (1984, p. 15) pousse l'analyse de l'histoire sémantique du terme communication[109] à la racine commune latine *communis* des mots « communication »,

---

[109] Issu du latin *communicare*, mettre en commun, être en contact avec, le verbe communiquer qui apparaît au XIVème siècle signifie alors « participer à ». La religion va investir l'idée de « communion » d'une dimension divine, ce qui fait écrire à Calvin que « celui qui est prince ou seigneur communique aucunement à l'honneur de Dieu. » (Instit, p. 299) La communion comme pratique du partage de la croyance lie les croyants en une communauté chrétienne. Au même moment Michel de Montaigne s'intéresse à la communication comme phénomène fondamental de l'apprentissage de la sociabilité. « Toute estrangeté est ennenie de communication et

« communion » et « communisme » ; qui se divise en *com* et *munus* signifiant à la fois la charge publique conférée à un homme et en retour le service que peut faire cet homme au peuple. *Munus* renvoie à don, échange avec obligation de rendre, de réciprocité. Ainsi la communication qui est à l'origine de la vie sociale exerce une contrainte sur ses membres : « donner, recevoir et rendre ». L'illustration du principe énoncé se trouve décrit par Marcel Mauss dans « L'essai sur le don » (1923-1924).[110]

Ce rapport don et contre-don est un rapport caché de domination qui exerce une « violence symbolique » : si tu ne peux pas me rendre à hauteur de ce que je t'ai donné, tu perdras la face. L'être impliqué, c'est un objet culturellement partagé qui va nous permettre l'échange.

Il faudrait alors distinguer le sens de l'être de chaque domaine d'objet. Chaque région du réel a un fondement ontologique spécifique qui doit être pris en compte par la discipline qui prétend l'étudier. D'où la nécessité de ne pas traiter toutes les régions du réel comme si elles étaient identiques. Chaque objet dans la mesure de son être original est en lui-même un objet de recherche. La recherche se doit avant tout de préciser sur quelle région du réel elle

---

société » (M. Montaigne, « Essais » 1994, I, p. 184.) et « on apprend toujours quelque chose par la communication d'aultruy. » (M. Montaigne, « Essais », I, 1994, p. 56.) Cette empreinte mystique de la communication, héritée du judéo-christiannisme est toujours vivante. « On retrouvera de nos jours cette valeur mythique /mystique du mot communication, symbole d'un monde transparent, âge d'or perdu ou utopie à construire, dans lequel les barrières n'existent pas, dont le social est exclu, où la fluidité et l'intercompréhension règnent. » (B. Ollivier, 2000, p. 223-24) Le titre « Et Dieu créa l'Internet » (C. Huitema, 1995) d'un ouvrage est bien révélateur. Nous venons d'évoquer comment durant cette période historique communication et communion étaient intriquées à travers un processus de partage (et ce jusqu'à la fin du XVIIème siècle) qui donne une identité à l'individu qui participe à cet échange. La relation historique entre ces termes peut être qualifiée de triadique, trois choses (communication, communion, partage) unies en une pour aboutir au processus d'émergence de la société. La société est ainsi le résultat de la communication. Le sens de la communication va évoluer dès la fin du XVIIème siècle vers l'idée de « transmission ».
A cette dimension sociologique s'ajoute celle de la politique. La révolution amène et institutionnalise la communication sur le terrain de la politique. « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme. » (Déclaration universelle des droits de l'homme, constitution du 3 septembre 1791).
« C'est sans doute dans le courant du XVIIIème siècle, avec le développement des moyens de transport, que le terme se pluralise et devient le terme général abstrait désignant les routes, canaux et chemins de fer. Dès le premier tiers du XXème siècle aux États-Unis et vers 1950 en Grande-Bretagne, le terme commence à désigner les industries de la presse, du cinéma et de la radio-télévision. (…) le supplément 1970 du Grand Robert ajoute une définition nouvelle aux quatre définitions, déjà en place. Après 1. « Action de communiquer quelque chose à quelqu'un », « 2. La chose que l'on communiquer, », « 3. Action de communiquer avec quelqu'un, » et « 4. Passage d'un lieu à un autre, le dictionnaire ajoute : 5. Sc. Toute relation dynamique qui intervient dans un fonctionnement. Théorie des Communications et de la régulation. V. Cvbernétique. Information et communication. » (Y. Winkin, 1984, p. 35).

[110] http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/2_essai_sur_le_don/essai_sur_le_don.html

entend travailler. La sémiotique permet l'étude des ontologies propres aux différentes régions du réel. Par exemple, l'ontologie de l'implication en SIC traitera des propriétés universelles correspondant aux objets de la région SIC.

« Toute objectivité concrète de caractère empirique, écrit Husserl, s'intègre, ainsi que son essence matérielle, à un genre (Gattung) matériel suprême, à une région (Région) d'objet empirique. A l'essence régionale pure correspond alors une science eidétique régionale, ou, pourrait-on dire, une ontologie régionale. Nous admettons par là que l'essence régionale, ou les genres différents qui la composent, servent de fondement à des connaissances si riches et si ramifiées, que leur seul développement systématique permet de parler d'une science ou d'un ensemble complet de disciplines ontologiques qui correspondent aux genres particuliers qui composent la région » (E. Husserl, 1998, p. 33).

C'est pour cette raison que j'ai commencé mon étude non pas par une investigation empirique mais par l'ontologie de l'implication qui explore son essence, c'est-à-dire ses fondements apriorіques. L'objectif est d'appréhender les catégories fondamentales qui la constituent.

Martin Heidegger (E. Martineau, et *al.*, 1985) développe une phénoménologie où l'homme appartient à un monde écologique et sociologique, la personnalité de l'individu est alors le fruit de ses relations. L'homme dans cette analyse est défini en fonction du contexte à partir duquel il construit une réalité. Les sciences humaines viennent alors flirter avec les sciences cognitives. La représentation n'est plus extérieure et imposée à l'homme, mais l'esprit en devient son berceau. L'expérience externe qui attraperait un objet naturel devient une aporie, l'expérience est intérieure et mystérieuse. L'homme s'appréhende lui-même, voilà une problématique qui va faire couler beaucoup d'encre dans le débat objectivité - subjectivité. Pour Heidegger, l'être jeté au monde parmi les choses, dans l'acte de réalisation du projet est un type d'intentionnalité plus fondamental que celui qui apparaît dans la pure contemplation ou la pure réflexion des objets, et c'est cette intentionnalité qui rend possible la visée analysée par Husserl.

La phénoménologie met en évidence les limites de la classification qui a recours à des définitions naturelles, pour lui substituer celui de type qui va véhiculer toute l'intuition,

l'expérience passée de l'individu. Ainsi la voie est ouverte à l'ethnométhodologie, l'individu puise dans son expérience passée pour interpréter le monde.

Kant avait avancé la notion de catégorie sensible (où le temps et l'espace interviennent), de localisation par opposition à l'entendement, général.

Peirce se différenciera de Kant pour le sémioticien, le temps n'est pas une forme *à priori* de la sensibilité, mais relève d'une logique. Avec Kant, la question d'une catégorie *à priori* de la connaissance devient encore plus présente. Le philosophe avait emprunté le mot catégorie à Aristote, mais il en a légèrement modifié le sens. Le concept kantien puise son fondement dans l'entendement qui pense. Il est séparé de l'intuition qui trouve sa catégorie dans l'espace-temps, afin de cerner la contingence de l'ici et maintenant. Ce qui aura eu pour conséquence de qualifier Kant d'idéaliste et de l'opposer à Hume car dans l'attitude naturelle se produit un double travail d'effacement de la spatialisation et de la temporisation des configurations phénoménales, dans la singularité et la contingence du Maintenant et Ainsi. Pour Kant, la conscience est de l'ordre du donné ; pour l'empiriste Hume, elle est du côté de la perception. Aussi, nous pouvons affirmer que ce qui sépare Aristote de Kant au sujet des catégories est que pour le premier elles sont une division de l'Etre et pour le second un sentiment d'existence. Le concept pur est transcendantal, et donc inconnaissable. Kant a exercé une profonde influence sur Peirce qui en a en retenu que la logique est la méthode et le fondement de la métaphysique (2. 121), « les concepts communs ne sont rien que des objectivations de formes logiques » (3. 404). Peirce dit connaître par cœur *la Critique de la Raison Pure*. (1.560-1.561) Mais Peirce dira que Kant s'est empêtré dans les « ambiguïtés psychologiques » de sa théorie du « jugement » (2. 466). Comme le souligne pertinemment Bernard Morand « La liste des catégories kantiennes lui est apparue comme redondante parce que formée d'éléments pour partie contenus les uns dans les autres, c'est-à-dire une liste réductible » (B. Morand, 2004, p. 55). Peirce suit alors jusqu'au bout la méthode kantienne et obtient dans un premier temps trois catégories phénoménologiques : Qualité, Relation, Représentation (On a New List of Categories de 1867, E.P. 1. p.1-10.).

7.1 Les catégories phénoménologiques peirciennes

Les catégories phénoménologiques sont indispensables au développement de la sémiotique peircienne, il s'agit donc de reposer certaines questions à propos de l'acte de connaissance même. Avant d'être une théorie de la signification, la sémiotique est en effet une philosophie de la connaissance d'où notre détour par les philosophes. Nous verrons dans cette section que la problématique de l'implication peut se formuler à l'aide d'une proposition dont le prédicat à deux marques places et donné ; l'objet d'étude occupant une place et le chercheur l'autre.

L'implication ne se situe plus dorénavant dans une relation entre un sujet, le chercheur et un objet d'étude mais dans le chercheur qui devient le lieu où se situe l'objet de sa recherche, relation de l'être du chercheur à son objet.

Les catégories que Peirce sera amené à proposer ensuite seront donc toutes basées sur une pensée des relations à l'oeuvre au sein de la représentation. Cette pensée des relations ne fait pas abstraction du chercheur ni de sa posture d'observation : celle-ci est même à conceptualiser en premier lieu, et c'est sans doute ce qui donne à la sémiotique peircienne une telle modernité et me conduit à la convoquer dans cette problématique de l'implication. Dès ses fondements, en effet, la sémiotique se structure autour d'une réflexion sur la pensée vue comme un signe : aucune connaissance ou sensation n'est immédiate, ultime, certaine. Une connaissance est toujours médiate, c'est-à-dire qu'elle est le fruit d'un processus sémiotique, d'une chaîne infinie d'interprétations d'autres conceptions. C'est sans doute à partir de ces deux caractéristiques majeures de la philosophie peircienne de la connaissance, à savoir le refus d'une vérité première et privée comme fondement de l'acte cognitif, et une conception de la pensée comme signe inscrit dans un réseau d'interprétations, que l'on peut saisir le plus précisément ce qui fait l'originalité de cette épistémologie.

Pour le sémioticien, le champ de la phénoménologie est plus large que celui de la sémiotique. En effet, la phénoménologie offre un modèle de tout ce qui se passe dans l'esprit d'un individu. Le phanéron est « la totalité de tout ce qui est de quelque manière que ce soit présent à l'esprit […] » (1.284). Le signe est un « tri-phénomène ». Robert Marty donne une description précise de ce qu'est un phénomène sémiotique : « ... dans une communauté

sémiotique définie à un moment historiquement daté par la donnée de champs d'interprétants spécifiques, un phénomène est un phénomène sémiotique, si et seulement si :

- un objet d'expérience directe S, externe ou interne est présent à l'esprit d'un interprète (membre de la communauté) en tant que configuration perceptive formée par cet esprit.

- Cette configuration perceptive contient une sous-configuration perceptive caractéristique d'un autre objet O.

S détermine l'actualisation d'un champ d'interprétants dont l'interprète est porteur de façon à produire la présence de O à son esprit » (R. Marty, 1987, p. 42).

Chacun de ses trois éléments, S, O et I pouvant être présent séparément à un esprit le signe qui les unit et dans lequel ils « tri-coexistent » peut alors être qualifié de tri-phénomène.

« Il y a selon moi trois sciences auxquelles la Logique devrait faire appel pour les principes, parce qu'elles ne dépendent pas de la Logique. Ce sont les Mathématiques, la Phénoménologie et l'Ethique » (8.242).

Phanéroscopie ou phénoménologie ? C'est vers 1904 que Peirce substituera *phanéroscopie* à *phénoménologie* mais il n'en continuera pas moins de parler indistinctement du *phanéron* et du *phénomène*. L'emploi d'une terminologie austère dans cette partie peut rebuter le lecteur mais elle est comme disait Peirce la condition d'une pensée précise. Ce qui explique la modification de certains mots de sa terminologie au fil de l'avancée de ces recherches.

Pénétrer la théorie peircienne demande un important investissement temporel car c'est une pensée qui demande de se détacher de l'objet de nos pensées tout en s'y attachant, de dénouer tout en nouant, de se désimpliquer tout en s'impliquant…

Sous le terme de phanéroscopie, il entend : « La phanéroscopie est la description du *phanéron* ; par *phanéron* j'entends la totalité collective de tout ce qui, de quelque manière et en quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit, sans considérer aucunement si cela correspond à quelque chose de réel ou non. Si vous demandez : présent *quand* et à l'esprit de *qui,* je réponds que je laisse ces questions sans réponse, n'ayant jamais eu le moindre doute

que ces traits du phanéron que j'ai trouvés dans mon esprit sont présents de tout temps et à tous les esprits. La science de la phanéroscopie telle que je l'ai développée jusqu'ici s'occupe des éléments formels du phanéron » (1.284).

Ces éléments formels sont les éléments logiquement « indécomposables » dira le sémioticien. Cette analyse phanéroscopique est une analyse logique, la logique serait dans le monde.

Y a-t-il ici un paradoxe, puisque la logique est sous-jacente à la phanéroscopie ? Aucunement, la démarche est d'abord expérientielle, c'est l'observation du phanéron. Il s'agit à partir de l'expérience quotidienne de « découvrir tout ce qui peut être découvert » (5.246), en se contentant de « scruter les apparences » (1.287).

Méthode d'analyse du phanéron : la méthode d'abstraction préscisive

Tout commence par l'observation des signes qui me permet d'extraire la priméité du signe. Puis, de reconstruire à partir des éléments primaires de l'observation le phénomène dans sa complexité. Mais attention, il ne faut pas confondre les outils d'analyse qui constituent un « échafaudage » (nécessaire durant le procès de construction de la conception) autour de l'objet avec les productions phénoménales. Une fois la conception construite, l'échafaudage est enlevé. Il faut se résigner, le réel n'est pas explicable à partir du concret.

« Les abstractions doivent rendre compte d'elles-mêmes et dans les termes de quelque expérience concrète » (5.539). Tous les concepts de la sémiotique sont définissables et relationnels à l'exception des qualités.

Je vais emprunter la démarche d'analyse « abstractive » ou « préscission[111] » qui « consiste en la supposition d'un état de choses en lequel un élément est présent sans l'autre, l'un étant logiquement possible sans l'autre. Ainsi, nous ne pouvons imaginer une qualité sensorielle sans quelque degré d'éclat. Mais nous supposons habituellement que la rougéité, telle qu'elle est dans les choses rouges, n'a pas d'éclat ; et il serait certainement impossible de

[111] « Ainsi, nous pouvons supposer un espace sans couleur, bien que nous ne puissions pas dissocier l'espace de la couleur. J'appelle ce mode de séparation pré-scission » (1.353).

démontrer que quelque chose rouge doit avoir un degré d'éclat […]. Il est possible de préscinder la Priméité de la Secondéité. Nous pouvons supposer un être dont la vie entière consiste en un sentiment invariant de rougéité. Mais il est impossible de préscinder la Secondéité de la Priméité. Car supposer deux choses est supposer deux unités ; et quelque incolore et indéfini que puisse être un objet, il est quelque chose, et a donc de la Priméité, même si on ne peut rien lui reconnaître comme qualité. Toute chose doit avoir un élément non-relationnel ; et c'est sa Priméité. De même il est possible de préscinder la Secondéité de la Tiercéité. Mais de la Tiercéité sans Secondéité serait absurde » (MS 478-34-7).

Il faut déterminer quel est l'élément indécomposable du phanéron causé par la perception du signe qui est efficient dans le phénomène sémiotique, c'est le sens de la première trichotomie.

Première trichotomie du signe suivant les modes de présentation possibles du signe :

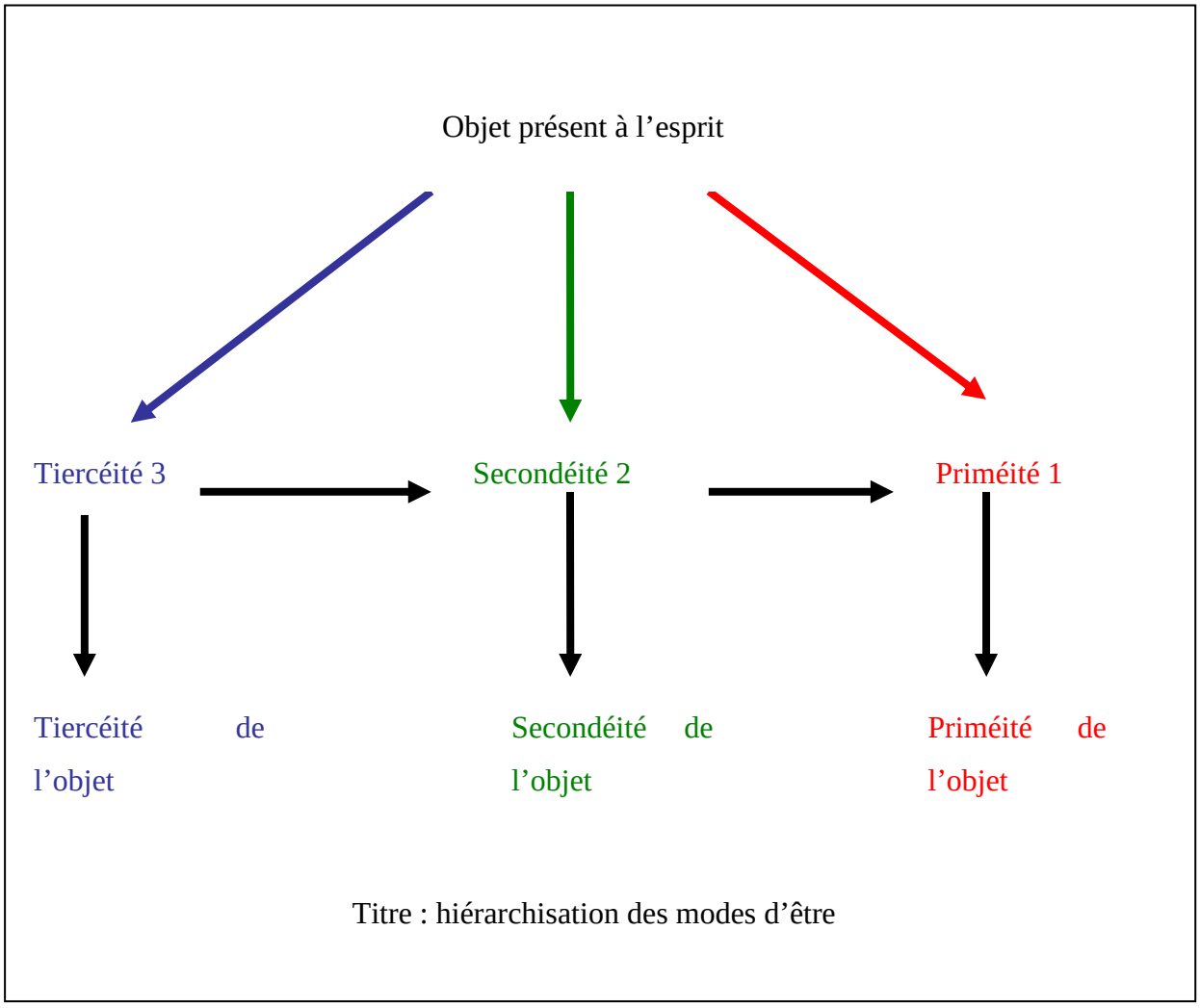
Dans un premier temps, il s'agit d'analyser le signe par rapport à lui-même : savoir s'il relève de la priméité, une qualité qui est un signe ou qualisigne, ou s'il relève de la secondéité, un fait existant qui est un signe ou sinsigne, ou s'il relève de la tiercéité, une loi qui est un signe ou légisigne. Charles Sanders Peirce précise : « En soi, un signe est soit une apparence, ce que j'appelle un qualisigne ; soit un objet ou événement individuel, ce que j 'appelle un sinsigne, soit un type général, ce que j'appelle un légisigne » (8.334).

7.2 La phénoménologie peircienne

Robert Marty fonde sa thèse sur une conception de l'être comme « forme de relations » ce qui le conduit à attribuer une structure eidétique aux objets du monde. La structure eidétique est synonyme de l'*eidos* d'Husserl. La perception du monde physique formalisée en termes de structures relationnelles débouche (moyennant un théorème de réduction) sur une définition formelle (algébrique) des modes d'être, une phanéroscopie complètement algébrisée.

Charles Sanders Peirce de son côté constate que ses catégories sont présentes dans les phanérons :

« Mon opinion est qu'il y a trois modes d'être. Je soutiens que nous pouvons les observer directement dans tout ce qui est présent à l'esprit d'une façon ou d'une autre. Ce sont l'être de la possibilité qualitative positive, l'être du fait actuel, et l'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur » (1.23).



Titre : hiérarchisation des modes d'être

Le sémioticien américain désigne les catégories phanéroscopiques à l'aide des nombres « un, deux, trois ». Il s'agit de la priméité « firstness », la secondéité « secondness » ou la tiercéité « thirdness ». Au nombre de trois, les catégories phanéroscopiques sont

irréductibles l'une à l'autre mais respectent le principe de la hiérarchie des catégories. Les catégories sont hiérarchisées. Un « théorème de réduction des relations n-adiques conduit à démontrer, dans la perspective abstraite de la mise en forme des phénomènes au moyen des relations n-adiques, que tous les modes d'être peuvent être ramenés à trois d'entre eux (avec trois formes dégénérées) permettant de décrire les relations par recombinaison (à la manière des atomes de chimie) : c'est la phénoménologie peircienne » (R. Marty, 1994, p. 32) ou phanéroscopie. Ce principe stipule qu'un troisième présuppose un second, qu'un second présuppose un premier et qu'un premier rien d'autre que son quiddité, comme le représente le diagramme.

7.3 Les trois catégories et leurs rapports avec les monades, dyades et triades

« La monade n'a pas d'autre trait que sa « talité » (suchness), qui est en logique, incorporée dans la signification du verbe. Elle est développée en tant que telle dans la forme inférieure des trois principales dont traite la logique, le Terme, la Proposition, et le Syllogisme. La dyade introduit une forme radicalement nouvelle d'élément, le sujet, qui se montre d'abord dans la proposition. La Dyade est le corrélatif métaphysique de la proposition, comme la Monade est celui du terme » (1.471).

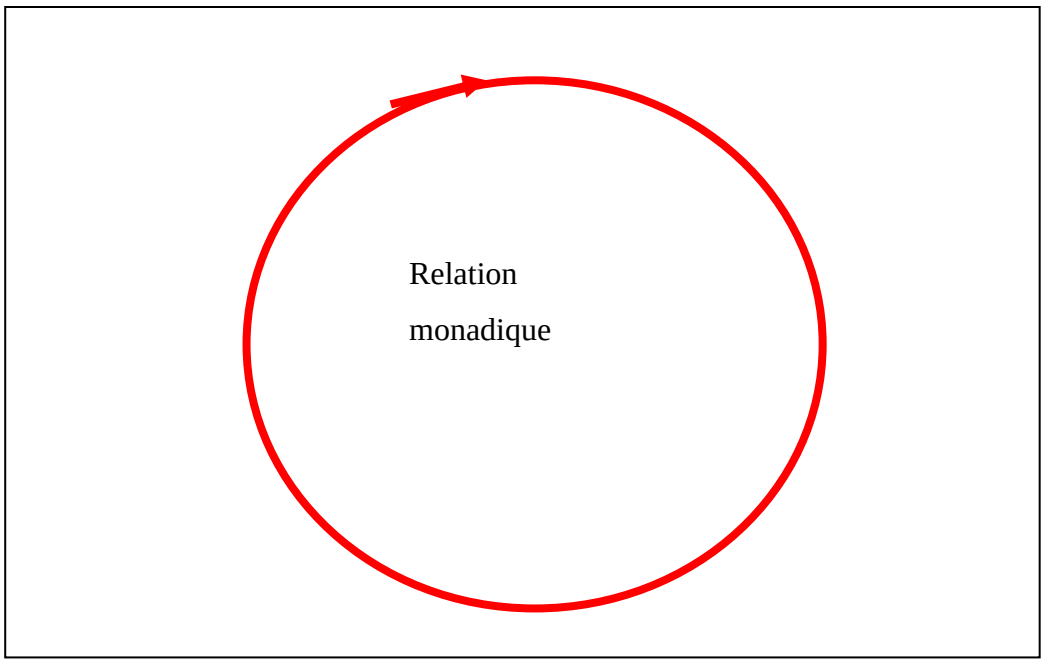
7.3.1 Les modes d'être

7.3.1.1 La priméité

La priméité est la catégorie de « la possibilité qualitative positive » (1.23), de l'indétermination pure, du non relationnel, simple et sans partie. Elle est la catégorie du sentiment, de la sensation primaire, du prédicat à une place (_ aime Marie).

Elle est présente quand la connexion d'un signe à son objet se fait par référence à des possibilités qualitatives.

Elle est la catégorie du vague, du possible, de l'insaisissable « si tendre, écrit Peirce, qu'on peut ne peut la toucher sans l'abîmer » (1.358). Ce sont les *qualia* de l'expérience sensible ; « la couleur magenta, l'odeur de l'attar, le son d'un sifflement de train, le goût de la quinine. » (1.304). Il ne faut pas réduire le monde à ce seul élément du phanéron, car c'est céder à la moindre connaissance (1.36-37). Cette catégorie est importante dans le processus de la recherche car elle introduit l'ouverture au possible, à l'imaginaire.

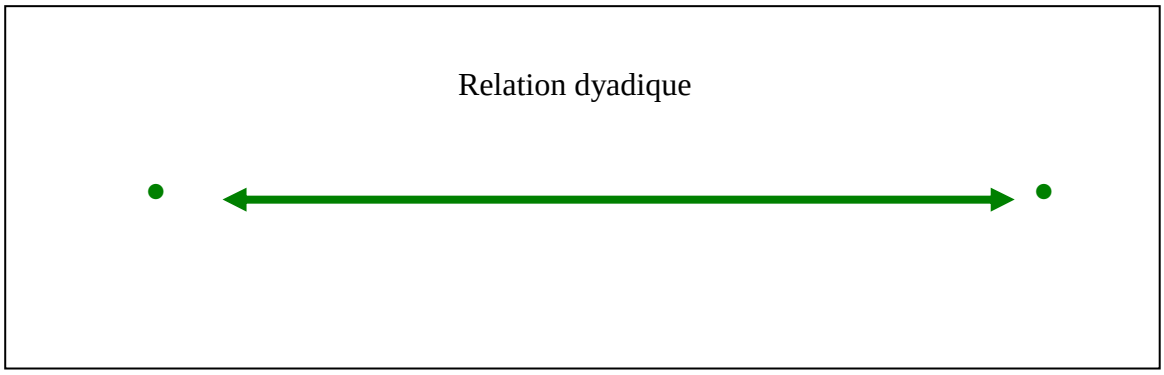


7.3.1.2 La secondéité

La secondéité est la catégorie du « fait réel in actu » (1.23). Elle est la catégorie de l'existence, de l'individualité, elle est présente quand la connexion d'un signe à son objet se fait par action-réaction, dans le monde physique par exemple. Elle implique la relation entre deux éléments, du prédicat à deux places ; _ aime _. Les faits s'imposent à l'esprit, ils peuvent nous résister. C'est l'expérience immédiate et la réaction. Peirce décrit en effet la secondéité en terme de « choc », « surprise », « résistance », « expérience » : le réel c'est ce à quoi on se heurte c'est la secondéité. Le choc que nous recevons de toute expérience

inattendue (1.334). Lacan disait (1985, p. 547) au sujet de cette catégorie que « Le réel, c'est ce qui revient toujours à la même place ». La représentation ne peut jamais épuiser le réel. On se souvient du célèbre exemple de la lettre volée (J. Lacan, 1966, p.11-61) qui illustre mon propos. La lettre volée à la reine est cachée par le ministre dans son bureau, de telle manière qu'elle n'est pas à la place où les policiers chargés de la trouver l'ont cherchée. Leurs investigations sont donc vaines, elle est bien là mais pas où les enquêteurs ont pensé qu'elle pourrait se trouver. Avec le réel commence l'impossible.

Et naturellement on ne peut rien apprendre d'une expérience qui se déroule conformément à ce qu'on avait attendu. C'est par des surprises que l'expérience nous apprend tout ce qu'elle daigne nous apprendre (5.51). Examinez le percept dans le cas particulièrement marqué où il advient comme une surprise. Votre esprit était occupé avec un objet imaginaire qui était attendu. Au moment où il était attendu, la vivacité de cette représentation a été exaltée et voilà que soudain, au moment où l'objet devait apparaître, quelque chose de tout différent arrive à sa place. Je vous demande si à ce moment de surprise il n'y a pas une double conscience, d'un côté d'un Ego, lequel est simplement l'idée attendue soudain interrompue, et d'un autre côté un Non-Ego, qui est l'intrus étranger, dans son entrée abrupte (5.53) C'est la pression, la contrainte absolue qui nous fait penser autrement que nous n'avons pensé jusqu'alors, qui constitue l'expérience. Or, 1a pression et la contrainte ne peuvent pas exister sans résistance, et la résistance est un effort s'opposant au changement » (1.336).



7.3.1.3 La tiercéité

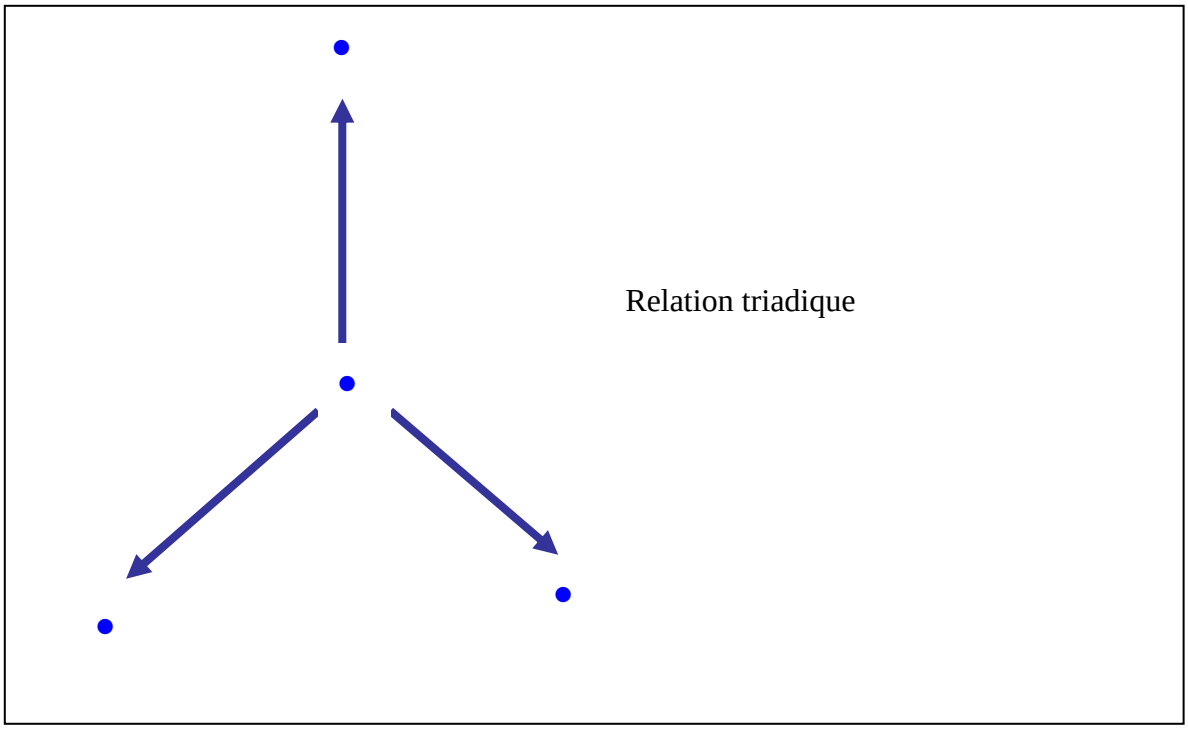
La tiercéité est la catégorie de « la loi qui gouvernera les faits dans le futur » (1.23). Elle est la catégorie de la pensée médiatrice et de la généralité : elle est présente quand la

connexion d'un signe à son objet se fait par une loi explicite (lois du monde physique, concept, institution…) ou sous forme implicite (habitus, idéologie, institué…). C'est la catégorie du prédicat à trois places _ donne _ à _ et donc celle de la représentation, de la pensée et du signe.

« Dans sa forme authentique, la Tiercéité est la relation triadique existant entre un signe, son objet et la pensée interprétante, elle-même signe, considérée comme constituant le mode d'être d'un signe » (8.332). En fonction de ces lois, nous adoptons des conventions qui nous font agir en conséquence, sans avoir à vérifier l'exactitude de telles lois : la convention rend compte aussi bien d'un processus historique que d'une pratique sociale. C'est l'inscription d'une habitude, d'un habitus au sens bourdieusien du terme. C'est les signes dont les objets sont engendrés par des normes universelles, l'intériorisation de ces normes est le produit de « la société institutrice » qui crée « les habitus » engendrant un système de dispositions organiques et mentales. Robert Marty : « nous considérons (la relation signe/objet) comme un produit social, plus précisément une institution sociale ; elle relève de ce que Peirce appelle le « commens »[112], ou « être commun ». En d'autres termes, les pratiques sociales antérieures ont établi un faisceau de connexions entre les objets du monde en puisant parmi toutes les possibilités de connexion de leurs structures eidétiques celles qui optimisent les communications nécessaires pour assurer le maintien et le développement des formations sociales constitutives des communautés » (R. Marty, 2000, p. 48).

Un « commens » unique à l'intérieur d'une même communauté sémiotique, qui réglera l'organisation sociale. Le « commens » est « l'interprétant communicationnel » ou « com-interprétant » ; il est le champ de l'organisation sociale, où l'ensemble des règles de fonctionnement de la société organise des classes d'objet et leurs relations. C'est la loi de formation des concepts, de l'étiquetage qui forme des institutions de signification.

[112] Le commens ou esprit commun réunit l'esprit émetteur et l'esprit interprète.

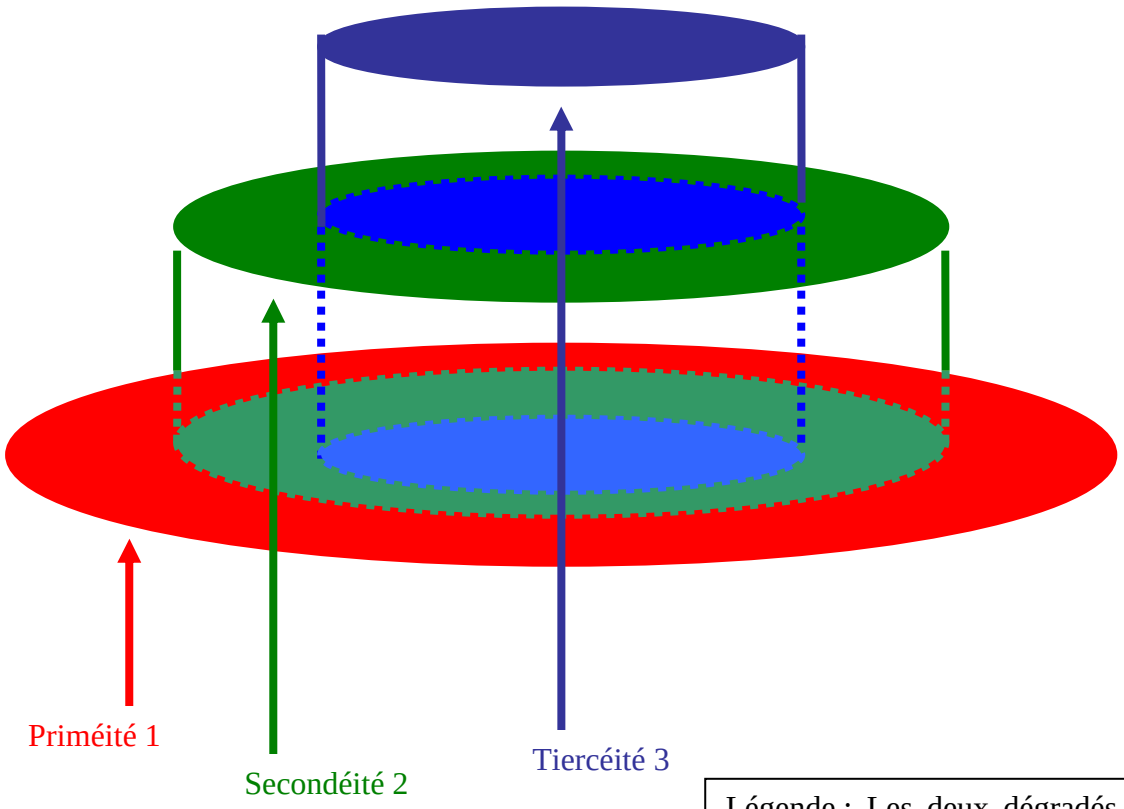


A ces trois catégories, il convient d'ajouter trois formes dégénérées. « On les obtient en constatant qu'une monade ne peut être mise en relation qu'avec une monade (c'est la Priméité peircienne), qu'une dyade ne peut être mise en relation qu'avec une autre dyade (c'est la Secondéité Authentique) ou avec deux monades (c'est la Secondéité Dégénérée) et enfin qu'une triade ne peut être mise en relation qu'avec une autre triade (c'est la Tiercéité Authentique), une dyade et une monade (c'est la Tiercéité Dégénérée au Premier Degré), ou trois monades (c'est la Tiercéité Dégénérée au Deuxième Degré) » (R. Marty, 1994, p. 38).

Problématiser l'implication, c'est étudier comment « une structure-formelle prédicative connecte des séries d'expériences qui aboutissent, dans l'actualité de la perception (au sens large de réalisation de la structure dans une circonstance déterminée sur des substrats particuliers), en chacun des marque-places qu'elle possède. » (Robert Marty, http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/design.htm) Autrement dit l'implication est caractérisée par le remplissage des marque-places de la structure formelle : en d'autres termes, elle met le monde présent dans les attentes formelles construites sur le monde passé.

S'interroger sur l'implication, c'est étudier les relations entretenues entre la structure eidétique de l'objet et la structure eidétique du signe dans l'esprit d'un individu, ici le chercheur. Comme nous l'avons dit plus haut la structure eidétique est synonyme de l'eidos

d’Husserl. L'individu remplit les blancs d'une structure universelle attribuée à l'objet par consensus social (gagé sur un habitus) et c'est en l'inscrivant dans le monde actuel (en acte) qu'il révèle son implication dans la particularité créant son objet, un objet qui n'est pas sans rapport avec l'objet du signe mais qu'il marque de sa particularité.



Légende : Les deux dégradés de bleu ainsi que le dégradé de vert correspondent à la dégénérescence.

Titre : « Encapsulation » des modes d'être phénoménologiques

8 Analyse phénoménologique des définitions de l’implication : les trois modes d’être de l’implication

Dans la présentation de la méthode « abstractive », Peirce suggère de partir de la priméité, c’est le chemin que nous allons suivre.

Maintenant, il est nécessaire de faire place aux abstractions théoriques – afin de délimiter le champ de pertinence de mon objet.

La compréhension nécessite une appréhension abstraite de mon objet, qui détermine a priori, sa réalité. L’abstraction d’un objet d’une réalité nécessite une conceptualisation. « La polysémie de l’implication »[113] en fait l’objet par excellence d’une approche transdisciplinaire. Nous avons trouvé des définitions de l’implication dans le champ de la sociologie (R. Lourau), de la philosophie et de l’épistémologie (J. Dewey), de l’éducation (R. Barbier et J. Ardoino), dans les sciences cognitives (E. Morin et J. L Le Moigne) et au premier chapitre dans les sciences de l’Information et de la Communication avec la notion de communication orchestre (L’école de Palo Alto et la théorie des contextes d’Alex Muchielli).

J’écarte la dimension psychologique. J'alignerai ma position sur celle de Charles Sanders Peirce en prenant en compte les quatre incapacités :

« 1) Nous n'avons aucun pouvoir d'introspection, mais toute notre connaissance du monde intérieur est dérivée par un raisonnement hypothétique de notre connaissance des faits extérieurs.

2) Nous n'avons aucun pouvoir d'intuition, mais toute connaissance est logiquement déterminée par des connaissances antérieures.

3) Nous n'avons pas le pouvoir de penser sans signes.

[113] Ce paragraphe fait référence à un article de J. Ardoino, « Polysémie de l’implication », POUR n°88, Mars-Avril 1983, p. 19-22.

4) Nous n'avons pas de conception de l'absolument inconnaissable. » (5.265)

Je tenterais d'appliquer ces quatre incapacités à mon travail de thèse.

La conscience ne peut être retrouvée que dans une analyse de l'intention. La conscience n'est pas un objet de constatation comme le psychologue tente de le faire. Il faudrait alors constituer une psychologie eidétique qui représenterait un effort de réflexivité de la part du sujet. La démarche réflexive est déjà une première réponse au positivisme qui consiste à concevoir l'objet indépendamment du sujet observateur. Le sujet est en effet le seul « objet » qui ait la capacité de se saisir lui-même réflexivement car toute pensée est par essence pensée de pensée.

Le positivisme s'interdit l'analyse eidétique de la conscience elle-même et plus généralement de la subjectivité. L'objet de la phénoménologie est précisément d'éviter de réifier la conscience et la vie – éviter de confondre l'esprit avec une chose. La sémiotique est une connaissance transcendantale parce qu'elle se fonde sur une phénoménologie qui cherche à éclairer les principes de la possibilité d'un savoir.

La vie ne se laisse pas enfermer dans des concepts. Si l'on conçoit le sujet de connaissance comme un être vivant, un être de chair, l'implication ne peut jamais être « désincarnée », extérieure au sujet, simplement objective.

L'implication est alors l'incarnation d'une subjectivité concrète, celle du sujet vivant, lequel ne se laisse pas décomposer en morceaux. Lors d'un cours en licence de sociologie (1996, Université de Perpignan), P. Bellegarde l'avait appréhendée « comme le degré d'être du chercheur dans l'objet. »

Singularité, irrécusable du vécu de la conscience – du sujet en tant qu'être vivant incorporé. Dans *Sociologue à plein temps* (1976), René Lourau va s'insurger contre la sociologie, en disant que c'est du sociologisme car elle est fondée sur l'extériorité du sociologue par rapport à l'objet et sur un statut particulier du sociologue celui d'expert en problèmes sociaux. Lourau veut montrer « que l'on ne fait pas de la sociologie de huit heures à midi et de quatorze heures à dix-huit heures. L'objet du sociologue le traverse. Il est dans son objet. Le jour comme la nuit. Le choix du métier de sociologue implique, par définition,

le « plein temps » » (R. Hess, préface *d'Implication-Transduction*, 1997a, p. VII). Ainsi, l'analyse de l'implication du chercheur fait exploser le statut de chercheur. Lourau s'intéresse au statut du chercheur dans le *Lapsus des intellectuels* (1981) : « Balayant rapidement quelques grandes périodes depuis l'affaire Dreyfus, […] j'essayais dans *Le Lapsus* de valider l'hypothèse selon laquelle l'intellectuel construit son statut dans et par le refus d'analyser ses implications matérielles, sociales, politiques : tout le contraire de l'image d'Epinal qui en fait « la conscience de son temps », capable mieux que tout autre catégorie sociale de mobiliser ses fonctions mentales en vue de promouvoir un savoir « supérieur » sur la société et… sur lui-même » (R. Lourau, 1994, p. 11). C'est à l'occasion de l'affaire Dreyfus que *l'intelligentsia* aspire à se constituer en classe sociale. Avec cette affaire, c'est toute la notion d'engagement qui prend sens, acte de naissance de l'intellectuel moderne engagé.

Cette prise en compte et ce respect du monde vécu est au fondement d'une théorie de l'implication. Le concept d'implication est plus que le simple fait de s'impliquer dans son travail, dans un engagement politique, associatif… C'est alors que la vie quotidienne ne doit pas être dissociée du travail de recherche, évidence et irréductibilité du vécu.

8.1 Les différents niveaux phénoménologiques de l'implication

Pour René Barbier, il existe trois modes d'implication[114] : 1) Le psycho-affectif (économie libinale, désir...), 2) L'historico-existentiel (éthos et habitus de classe, praxis et projet

[114] Du 15 au 17 juillet 2004 s'est déroulé à Angers un séminaire (sous la direction du Pr René Barbier) sur Implication : entre Imaginaire et Institution. http://membres.lycos.fr/imaginouest/newpage2.html D'emblée trois modes d'implication s'imposent à moi dans un groupe :

- Je peux être impliqué par le regard, le comportement, l'action d'autrui sans l'avoir nécessairement voulu. Je suis impliqué simplement parce que j'appartiens à cette unité humaine du moment. Je fais partie du "système" relationnel et je ne peux m'en abstraire que par une attitude de type schizophrénique. Reconnaîtra-t-on, enfin, qu'une telle attitude est au fondement même de la scientificité habituelle en sciences humaine? Gaston Bachelard, si prudent à l'égard de l'intuition, de l'analogie et de la phantasmatique dans la science, reconnaissait, à propos des sciences de l'homme, que "la sympathie est le fond de la méthode".Nos épistémologues contemporains qui s'appuient tant sur l'auteur de "la psychanalyse du feu" devraient méditer sur l'ampleur de cette petite phrase du célèbre philosophe des sciences. Etre impliqué, c'est être "jeté-là" dans la relation humaine, et dans le Monde, qu'on le veuille ou non. En tant qu'être humain, je suis directement concerné, certes par les agissements des membres de ma famille, mais également par ceux, plus anonymes, des puissants qui nous gouvernent, souvent, par delà les mers. Que l'Union Carbide laisse échapper un gaz mortel pour cause de petits profits en Inde et c'est la mort et la maladie pour d'innombrables malheureux. Du micro au macro-système vivant, chaque élément y est impliqué, c'est-à-dire à la fois relié inéluctablement et influencé par les autres éléments du

existentiels), 3) Le structuro-professionnel. (R. Barbier, 1977). Ces trois modes recouvrent les trois modes d'être de l'implication. Je m'attarderai aussi sur l'œuvre de Lourau dans cette section car comme l'écrit Rémi Hess dans la préface d'Implication transduction : « Dans la carrière d'enseignant-chercheur de René Lourau (...), il y a deux thèmes centraux qui sont récurrents depuis 1966 : l'institution (l'instituant, l'institué, l'institutionnalisation) et l'implication. » L'implication obsédera René Lourau durant toute son existence. Il

---

système. La prise de conscience écologique est la seule qui correspond à la grandeur tragique de notre temps. Mais il ne peut s'agir que d'une écologie politique, supposant une sensibilité d'un nouveau type.

L'Analyse Institutionnelle, en débusquant la façon dont nous sommes impliqués par et dans "l'Etat-inconscient" au coeur même de notre vie quotidienne, contribue à l'émergence de cette nouvelle sensibilité, si développée déjà en Allemagne.

- Un autre mode de la notion d'implication correspond au fait de s'impliquer. Je ne suis pas seulement un être "jeté-là" dans le monde et les autres. Je suis également capable d'être lucide sur ma position sociale et m'y impliquer plus ou moins totalement, dans une perspective créative de moi-même et de mes rapports aux autres. Je m'implique en refusant d'être ce que d'aucuns voudraient que je sois pour favoriser leurs privilèges. Je m'implique en acceptant de prendre un risque bouleversant mon ordre établi, mon "institué", parce que cette implication m'apparaît comme étant un élément d'un système de valeurs supérieur à celui qui me rassure pour le moment. Je donne ici une connotation "existentialiste" au fait de s'impliquer. Il s'agit bien d'un choix libre en dernière instance, qui suppose ma responsabilité et mon engagement. Je ne nie pas pour autant les ressorts inconscients de la décision, qui restent sans cesse à explorer, mais dont on ne verra jamais la fin. Cette lucidité sur la dimension inconsciente de l'implication est nécessaire pour reconnaître la parole contestataire de l'autre, toujours susceptible de mettre à jour une face cachée de moi-même. L'Analyse Institutionnelle montre à quel point les institutions contemporaines ne permettent pas une véritable implication du sujet. Les institutions canalisent les tentatives d'implication et les retraduisent en fonction de leur logique propre, aidées par une kyrielle d'agents homogénéisés et homogénéisant à l'intérieur du système institué dans la méconnaissance de leur véritable fonction. Les firmes multinationales les plus cotées d'un point de vue technologique sont peut-être celles qui poussent le plus loin cette violence symbolique en utilisant l'économie libidinale de leurs agents (demande d'amour, angoisse de morcellement, pulsions archaïques sadomasochistes, etc) dans un processus de renforcement du pouvoir de domination. Dans ce cas le sujet qui s'implique peut-être aussi bien l'individu le plus adapté que celui dont la parole et les actes deviennent les "analyseurs" les plus puissants et les plus dangereux pour l'institution.

- Enfin, troisième mode de la notion d'implication: Impliquer autrui par ma parole, mon action, mon comportement. Face dialectique complémentaire du premier mode "être impliqué". Je ne suis impliqué que parce que quelqu'un, ou une situation, "m'implique". De même, je ne peux m'impliquer sans immédiatement "impliquer" autrui: "Chaque rencontre nous disloque et nous recompose" écrit le poète Hugo von Hofmanstalh. Si, existentiellement, l'"implication est tout ce qui nous rattache à la vie"(Jacques Ardoino), alors on peut dire, avec le poète hongrois Attila Jozsef "J'ai vécu, et ce mal a fait plus d'un mort". La lucidité consiste peut-être à mieux savoir à quel point on ne cesse d'impliquer l'autre dans nos histoires de vie. Combien de Gouvernants sont capables d'une telle attitude? L'Analyse Institutionnelle aura à faire un travail soutenu pour permettre aux groupes-objets de sortir d'une implication non-consciente du fait d'autrui. Le groupe-sujet sera celui qui, analysant les trois modes de l'implication, saura les articuler en situation dans une visée de plus grande autonomie.

A partir de ces trois modes, l'implication comporte trois dimensions (psycho-affective, structuro-groupale et historico-existentielle), elles-mêmes soumises à la "transversalité" de trois plans de l'imaginaire (pulsionnel, social et sacral). »

commandera en 1972, une recherche sur l'implication à R. Hess disant : « Moi j'ai fait ma carrière en élaborant le concept d'institution. Tu pourrais faire carrière avec le concept d'implication. Essaie d'écrire une thèse d'Etat sur cette notion. Tu vois en quoi la position du chercheur produit un savoir qui va être spécifique, selon la place qu'il occupe dans le dispositif » (R. Lourau cité par R. Hess, 2003, p. 39). A ce moment, R. Lourau n'était pas habilité à encadrer des thèses, R. Hess raconte qu'il a alors trouvé Raymond Aron, avec son sujet sur l'implication. Mais celui-ci a trouvé son sujet trop banal. R. Hess a alors attendu que R. Lourau soit habilité pour s'inscrire en thèse avec lui. « J'ai été le premier inscrit en thèse d'Etat avec R. Lourau, et une fois la formalité réglée, j'ai un peu oublié que je voulais faire une thèse d'Etat sur l'analyse implicationnelle ». Sa thèse deviendra alors une thèse sur travaux et non sur la notion d'implication. Il avait alors publié le Que sais-je ? (M. Autier et R. Hess, 1981) sur l'Analyse Institutionnelle avec Michel Authier, la sociologie d'intervention (R. Hess, 1981) et le temps des médiateurs (R. Hess, 1981). Encore un acte manqué de la recherche ?

J'ai l'impression 33 ans plus tard de me retrouver avec le sujet que R. Hess n'a pas pu traiter, avec cependant une longueur d'avance car Lourau avait bien développé sa réflexion sur l'implication même s'il n'en donne jamais une définition bien claire.

« […] l'implication, explicitement posée comme alternative à la notion freudienne de contre-transfert, recouvre trois dimensions : d'abord « la mise en question des rapports observateur/observé » (R. Lourau, 1976, p. 26), ici il s'agit de la priméité.

Ensuite « la relation entre le socianalyste et le groupe ou l'institution » (R. Lourau, 1976, p. 26) qui s'incarne dans la secondéité, et enfin elle doit être considérée « en fonction de la place que les socianalystes occupent dans les rapports sociaux » (R. Lourau, 1976, p. 27). Dans ce troisième axe, l'implication doit être analysée comme le rapport que l'individu entretient avec l'institution d'appartenance la plus proche. Dans notre objet d'étude il s'agit de l'institution universitaire. Nous verrons qu'elle relève de la tiercéité.

8.1.1 L'implication psycho-affective (désir)

Ce mode implicationnel est celui de l'empathie, il s'agit de se mettre à l'écoute de son objet d'étude. C'est ce que René Barbier va nommer l'écoute sensible. « La question du « sentiment » n'est ni d'ordre psychologique ni d'ordre sociologique. Elle est ontologique. Le sentiment est une forme subtile de la conscience éveillée. »[115]

Ce qui rend possible l'implication au tout début est le désir. Telle est l'aporie fondatrice de la sociologie de la connaissance. Avant, la détermination objectivante ; « … Un être de désir » et « ce désir signifie, si on le pense plus originellement, don de l'essence […]. De par ce désir, l'Etre peut la penser. Il la rend possible. L'Etre en tant que désir qui s'accomplit en pouvoir est le possible » (M. Heidegger, 1990, p. 71).

Le désir du chercheur, désir de connaissance et d'engendrer est au cœur de l'acte de recherche car « La recherche, est le désir de trouver […]. Il y a donc un certain désir, qui précède ce que l'âme enfante, qui fait que nous voulons connaître en cherchant et en trouvant, et dont naît la connaissance même. Par là, ce désir, qui conçoit et engendre la connaissance, ne peut pas être légitimement dit enfanté ni dérivé et le même désir qui fait se tourner vers la chose à connaître, devient amour de la chose connue, quand il possède et embrasse cet enfant aimé, la connaissance et l'unit à l'âme génératrice » (S. Augustin, 1963, p. 59).

La recherche commence par un acte d'amour qui est une implication affective, être en quête de. C'est par cette pulsion que l'objet désiré se révèle en partie au chercheur…

Tout débute par la perception, origine de tout sens, horizon primitif de l'expérience, vécu de la recherche. Cet instant là est le moment de la révélation dans l'instantanéité de la rencontre du chercheur avec son objet de recherche, moment unique où débute la construction du sens, la sémiosis. Aucun entretien, ni autre technique d'enquête ne saurait révéler cette dimension. R. Lourau ira même jusqu'à restituer ses rêves quand ils ont un rapport avec la recherche.

[115] http://www.barbier-rd.nom.fr/retourdusensible.htm

Barbier nomme cette quête une « sensibilité », forme élaborée du sentiment de la reliance : une « empathie généralisée à tout ce qui vit et à tout ce qui est » (R. Barbier, 1997, p. 289).

Selon ce principe, le chercheur doit vivre de l'intérieur l'objet d'étude pour l'appréhender dans sa dimension affective, c'est « l'écoute sensible » permettant de devenir un indigène parmi les indigènes.

Il s'agit d'un « écouter-voir » qui s'appuie sur l'empathie. « Le chercheur doit savoir sentir l'univers affectif, imaginaire et cognitif de l'autre pour comprendre de l'intérieur des attitudes, des comportements, le système d'idées, de valeurs, de symboles et de mythes » (René Barbier, 1997, p. 66).

L'écoute sensible reconnaît « la personne dans son être : dans sa qualité d'homme complexe doté d'une liberté et d'une imagination créatrice », avant même de la situer dans l'environnement social, familial, professionnel, qui peuvent l'avoir figée dans des représentations, des perceptions, des actions données.

L'écoute sensible et multiréférentielle n'est pas fixée par l'interprétation des faits : un « écouter/voir » fondé sur l'empathie, essayant de reconnaître la réalité de la personne au-delà de son système de représentations et d'actions imposées par son environnement, se laissant surprendre par l'inconnu et n'imposant pas de modèle de référence, l'écoute sensible est plus un art qu'une science » (R. Barbier, 1997, p. 68). René Barbier souligne l'importance donnée à chacun des cinq sens dans l'écoute sensible :

« Une personne n'existe que par la mise en acte d'un corps, d'une imagination, d'une raison, d'une affectivité en interaction permanente » (R. Barbier, 1997, p. 69). « Entrer dans une relation à la totalité de l'autre implique que l'on n'écarte aucune approche, les cinq sens en font partie. »[116]

L'implication réciproque de la personne-sujet et du chercheur est constituée par « le système des valeurs ultimes (celles qui rattachent à la vie) mises en jeu par un sujet en

[116] http://www.barbier-rd.nom.fr/retourdusensible.htm

interaction dans sa relation au monde, et sans lequel il ne saurait y avoir de communication » (R. Barbier, 1997, p 72). Cette communication relève du « secret et de l'intime. »

Cette forme d'implication est qualifiée de primaire par René Lourau par la suite ; il inventera le mot de transduction. Elle transparaît dans *Le journal de recherche* (1988) qui constitue pour le sociologue les « Matériaux d'une théorie de l'implication ». Le journal inscrit la trace des *Actes manqués de la recherche* (R. Lourau, 1994), ce qui résiste à la recherche en train de se faire, ce qui échappe au chercheur. Cette idée est exprimée dans le dernier ouvrage de Lourau *Implication – Transduction* (1997a).

Implication Transduction (1997a) est déroutant à la première lecture car il est chaotique la pensée ne suit pas le cheminement de la rationalité par laquelle l'institution scientifique rend habituellement compte dans les ouvrages. Aussi, ai-je dû le lire plusieurs fois pour essayer de comprendre comment l'auteur avait construit son livre. *Implication Transduction* commence par une définition totale au sens de Marcel Mauss de l'implication : « La question de l'implication, c'est celle de la relation du chercheur à son objet, du praticien à son terrain, de l'homme à sa vie ». Corps à corps avec l'implication qui devient l'existence de chercheur, l'essence de l'existence de l'être « […] Ce n'est pas le sujet, ou l'acteur, ou l'agent, etc., qui est impliqué, c'est tout notre être » (R. Lourau, 1997a, p. 34-35). L'implication est inévitable mais si difficile à analyser et donc à dire. René Lourau va rapprocher la notion d'implication de la notion de complexité grâce à laquelle il va essayer de rendre visible son implication. Aussi ce livre est composé de deux parties ; la première comporte « dix variations », qui sont des moments phénoménologiques de sa recherche. Dans cette partie, il fait varier son implication, « L'idée de variation imaginaire m'a longtemps attiré », et il ajoute : « travailler un concept c'est dit Canguilhem, le faire varier » (R. Lourau, 1997a, p. 33). La seconde partie est le journal de l'écriture du livre. Grâce à la phénoménologie, le rapport du chercheur à son objet d'étude n'est plus seulement un rapport de connaissance mais un rapport d'être. La partie journal du livre est la restitution de ce rapport d'être où connaître, c'est alors la volonté de se mettre en relation avec une chose du monde. Deux Lourau se croisent, se superposent, un être de la recherche, un être de plaisir, le sujet épistémique.

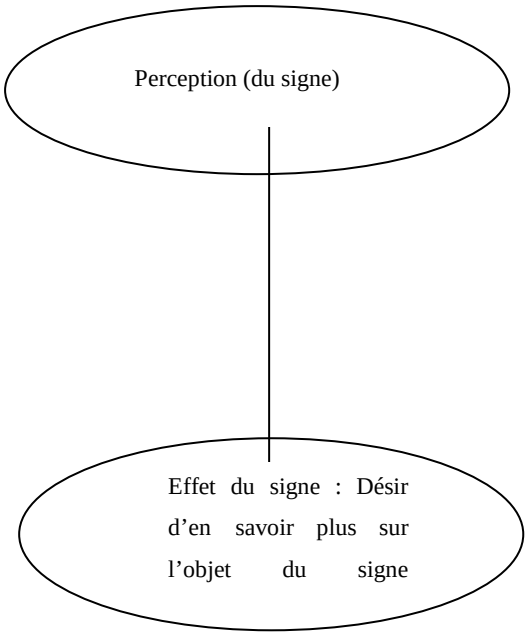
Le désir est alors effort, impulsion vers sa fin en laquelle le désir s'accomplit. « …Lorsqu'on cherche sans aller à l'aveuglette, on ne désire pas seulement : on poursuit un

effort qui est, en effet, le chemin conduisant à l'objet recherché » (S. Kierkegaard, 1979, p. 17). Ce désir accompli est celui de la représentation de l'objet. Cette implication a des conséquences pratiques sur la « manière de voir et d'écouter » du chercheur[117], c'est ce que Peirce désigne par « l'émotion du tout ensemble » (1.311).

La priméité de l'implication est le désir d'en savoir plus sur l'objet.

L'émotion est déclenchée par la perception de l'objet, elle est une certaine manière d'appréhender le monde. La perception du signe produit chez l'interprète des qualités de sentiments dont certaines proviennent - au travers du signe - de l'objet du signe. C'est le plus bas niveau phénoménologique cognitif de l'implication. La première phase d'acquisition et d'appréhension d'un savoir est le ressenti, la conscience de l'objet qui est représenté par une qualité, ici le désir de connaître l'objet. « Toute opération de l'esprit, aussi complexe qu'elle soit, a son sentiment absolument simple, l'émotion *du tout ensemble*[118]. C'est un sentiment de sensation secondaire, excitée de l'intérieur de l'esprit, exactement comme les qualités du sens externe sont excitées par quelque chose de psychique en dehors de nous. […] (1.311).

[117] http://www.barbier-rd.nom.fr/ATconclusion.html
[118] En français dans le texte.



Titre : L'icône image de la priméité de l'implication

L'objet est perçu à travers le signe, donc il produit des qualities of feeling indirectement grâce à cette connexion d'où le désir d'objet présent/absent (et peut-être à cause de cette absence).

Afin d'en savoir plus sur la phénoménologie de l'implication, je vais maintenant exposer ce que pourrait être la secondéité de l'implication.

8.1.2 L'implication structuro-groupale (la présence de l'individu ici et maintenant dans un groupe)

Nous avons vu, dans l'introduction générale, que la terminaison en « tion » d'implication indique le mouvement. L'implication de fait se construit dans l'interaction avec l'Autre. Cette implication a des conséquences pratiques sur la manière de mener l'enquête. « Je peux être impliqué par le regard, le comportement, l'action d'autrui sans l'avoir nécessairement voulu. Je suis impliqué simplement parce que j'appartiens à cette unité

humaine du moment. Je fais partie du « système » relationnel et je ne peux m'en abstraire que par une attitude de type schizophrénique ».[119] Cet Autre c'est la réalité sociale. Il s'agit lors de l'enquête, dans un même temps, dans un même mouvement, d'agir sur une réalité sociale et de procéder à une théorisation à partir de cet agir.

John Dewey[120] identifiait ce niveau d'implication à celui de l'implication matérielle. Il y aurait selon le philosophe deux modes d'implication[121] : l'implication matérielle et l'implication formelle. Dans ce paragraphe, nous allons développer l'implication matérielle car elle relève de la secondéité, l'implication formelle, quant à elle, appartient à la tiercéité.

L'inférence (qui signifie tirer des conséquences d'un enchaînement de faits, c'est la connexion entre pensée et faits) correspond à l'implication matérielle pour Dewey. Sur la même page, il tente une première définition de l'implication matérielle : « J'emploierai […] les mots connexion (et implication matérielle) pour désigner le genre de relation que soutiennent ? Les choses entre elles, et grâce à laquelle l'inférence est possible. »

L'implication matérielle permet, rend possible, une connexion entre les objets du monde grâce aux inférences du chercheur. Elle est aussi, pour Dewey, la collectivisation de la recherche ou la reconnaissance implicite de la collectivité (du groupe de recherche auquel le chercheur appartient et de la communauté étudiée), une forme et un processus de socialisation de la recherche. En résumé, l'implication matérielle renvoie à « l'entre les choses », à la « connexion ».[122] La notion d'engagement chez Goffman rejoint celle de l'implication

---

[119] http://www.barbier-rd.nom.fr/retourdusensible.htm

[120] Selon R. Lourau, Dewey est l'un des meilleurs praticiens et théoricien de l'implication. En énonçant les implications, lors de la situations d'enquête, Dewey tente de dépasser l'opposition entre objectivité et subjectivité.

[121] Ces deux modes d'implications sont particulièrement développés au chapitre XIV, de *Logique, la théorie de l'enquête*, 2ème édition, 1993, p. 345-363. Nous avons vu au chapitre 1 que Dewey avec sa femme avaient dirigé l'école de Chicago de 1897 à 1923.

[122] R. Lourau pointe une mauvaise traduction du mot anglais *involvement* en « involution » et non implication qui serait à l'origine d'une confusion dans la compréhension du chapitre de l'ouvrage. Deledalle, le traducteur de Dewey, donne une explication, en note de bas page (360) sur le choix de « *involvement* » à la place « d'implication matérielle » : « Par quoi nous traduisons exceptionnellement *involvement*, mieux traduit par « implication matérielle » : ou tout simplement par « implication » quand la distinction entre « involvement » (implication matérielle) et « implication » (implication formelle n'est pas explicite. Nous traduisons de même *involved* par « impliqué » ou si nécessaire, par « matériellement impliqué » (J. Dewey, 2ème édition, p. 360). Le choix d'*involvement* comme synonyme d'implication matérielle est « une décision du dernier moment (…) ce qui justifierait le parti choisi « exceptionnellement » par Deledalle. Alors que Dewey dans la note de la même

matérielle de Dewey ; Y. Winkin parlant de la notion d'engagement[123] de Goffman « Pour lui, dès le moment où nous sommes ailleurs que seuls dans notre salle de bain, dés le moment où nous sommes en coprésence physique, sous le regard possible de quelqu'un, ou si nous pensons être sous le regard de quelqu'un, nous nous sentons dans l'obligation de nous projeter dans l'espace par la personne et nous-même (2001, p. 141). »

C'est ici que se pose le problème de la distance avec l'objet ; « comment s'y engager et s'en dégager ? (Y. Winkin, 2001, p. 142) » Pour R. Lourau « Ce lien étant à la fois logique et causal, rationnel et empirique, actif et passif » (R. Lourau, 1994, p. 30).

Patrick Bellegarde dans un article au sujet de « l'Intituant contre l'Institué » (R. Lourau, 1969) rappelle à ce sujet que « la problématique de Norbert Elias sur l'engagement et la distanciation » fait écho à celle de l'implication et de la distanciation. Il ajoute : « La notion d'institution est collée comme une chrysalide au concept d'implication comme à celui de distance […] (P. Bellegarde, 2002, p. 55).

L'implication matérielle dont parle Dewey est le lien entre le terrain tel que les anthropologues, les ethnologues et plus particulièrement les ethnométhodologues le définissent et sa mise en mots. « La restitution théorique, entre le conçu et le vécu qui permet de rendre un peu de sa place à l'acteur et par transduction, par contamination, au sociologue, à la sociologie » (P. Bellegarde, 2002, p. 55). Le terrain est à l'image de l'implication, opaque, aux frontières floues, peuplé d'êtres vivants, fuyants, résistants et labiles.

Pour Lourau, cette connexion se nomme champ d'intervention. Le champ d'intervention comprend la commande, la situation dans laquelle se conduit la recherche. Le

---

page dira que lors de la dernière lecture de son manuscrit par Dr. Percy Hughes, celui-ci lui conseilla le mot « « involution » et la reconnaissance explicite de sa portée logique comme contre conjuguée de l'implication. » (J. Dewey, p. 360) R. Lourau fait remarquer au sujet de Deledalle qu' : « Il ne fournit pas une raison évidente, laissant entendre que tout dépend du caractère explicite ou non de la distinction entre les deux modes d'implication. Il n'en reste pas moins que dans l'usage actuel, *involvement* est traduit par « l'implication » (R. Lourau, 1994, p. 28). L'involution aurait du être traduit par implication. Il est aussi question pour Dewey de marquer avec l'emploie tardif d'*involvement* la distinction entre implication « matérielle » et « formelle », ce qui vient justifier le recours de Deledalle au mot d'« involution ». En fin de chapitre Dewey oppose « l'involution matérielle » à « l'implication logique » (p. 361) à travers l'exemple d'une affaire judiciaire.

[123] En note de bas page Y. Winkin (1981, p. 270) indique que la traduction *d'involved* « (engagé, impliqué) comporte également d'autres connotations dans la langue de tous les jours : celle de *commitment* (engagement de sa parole), au sens de « se déclarer responsable et avoir la charge de certaines actions » ; et celle de *attachment* (attache lien), au sens de se donner corps et âme à quelque chose. En raison de cette ambiguïté, j'ai parfois

dispositif que l'on met en place forme un tout, dont l'observateur ne peut s'abstraire. L'observateur et le dispositif d'observation ne font plus qu'un : « Dès lors qu'il a disposé ses instruments d'observation sur la paillasse, le système, qu'il a choisi de soumettre, l'observation, et ses propres appareils de mesure, forment un tout indissociable. Aussi bien le résultat dépend-il fortement du dispositif » (G. Holton, 1981, p. 80).

Ce qui justifie dans cette thèse l'élucidation des conditions de réalisation de mon travail ainsi que l'appel au courant institutionnaliste. Le courant institutionnaliste considère l'implication comme un outil de méthode, un dispositif.

Par champ d'intervention, il est question des situations vécues ; on pourrait y inclure l'interactionnisme de Goffman ; « […] cartographier l'évolution de quelques individus dans l'espace du lieu. […] On peut se demander avec Goffman quel est l' « idiome cérémoniel »[124] du groupe que l'on est en train d'observer (Y. Winkin, 2003, p. 78). C'est ici la problématique de l'usage, des outils d'investigation pour collecter les informations du terrain. Un terrain n'est pas un lieu d'observation stable car il s'inscrit dans un système dynamique complexe. Le rapport entre les théories du chaos[125] fondées sur les principes des Sciences de la nature et la complexité qui touche aux êtres vivants, se trouve dans la théorie de l'information.

Les théories du chaos démontrent que c'est à travers le concept d'information et donc la théorie de l'information, qu'il est possible d'appréhender « l'incertitude », « l'imprédictibilité » et « l'émergence », en un mot la vie.

A ce sujet, Robert Escarpit écrit « qu'il est probable que lorsqu'on passe du mécanique au vivant et plus encore du vivant à l'humain un *nouvel outil épistémologique devient nécessaire* ; cet outil est probablement la notion *d'information.* Nous pouvons hasarder l'hypothèse que cette notion est structurellement liée à l'entropie... » (R. Escarpit, 1994, p. 24).

---

employé *engagement* (engagement, promesse, obligation) là où j'emploierai dans cet ouvrage le terme d'*involvement.* »

[124] Définition d'une « règle cérémonielle » repérée chez Y. Winkin (2003) citant E. Goffman, *Les rites d'interaction,* 1974, p. 48-49 ; « Une règle cérémonielle est une règle qui guide la conduite quant aux affaires que l'on estime peu ou même pas du tout importantes par elles-mêmes, mais qui valent avant tout - officiellement du moins – comme moyens de communication conventionnels grâce auxquels l'individu exprime son personnage ou porte une appréciation sur les autres. »

[125] Voir l'ouvrage fondateur de James Gleick, 1991, *La théorie du chaos-vers une nouvelle science,* Flammarion, coll. Champs, n°219.

De la même manière, E. Morin se penche sur l'auto-organisation des êtres vivants, en cherchant à trouver les principes communs à tous les organismes. Dans les êtes vivants, co-habite un principe paradoxal ; l'ordre et le désordre. « Il y a un lien consubstantiel entre désorganisation et organisation complexe […]. L'entropie, dans un sens contribue à l'organisation qu'elle tend à ruiner » (E. Morin, 1990, p. 44). E. Morin veut dire que le désordre est facteur d'innovation, car l'organisme doit alors s'adapter, gérer de l'inconnu. Il rejoint ici les théoriciens du chaos.[126] Le chaos est au fondement de la création d'information. L'observation est le relevé d'informations désordonnées. Un terrain n'est pas un lieu d'observation stable car il s'inscrit dans un système dynamique complexe. Dès lors, le chercheur est face à la problématique de la gestion – intégration d'informations désordonnées.

8.1.3.1 Comment résoudre cette complexité qui s'offre aux chercheurs ?

Le caractère chaotique de l'Objet de connaissance ne peut pas être appréhendé uniquement par les techniques d'investigation classique (entretien, observation, questionnaire) reconnues dans le champ des sciences sociales. Car ces techniques sont réductrices et insuffisantes pour appréhender les phénomènes d'implication, introduits par l'observateur et les observés.

Les techniques d'investigation seraient les moyens de ne pas obscurcir par des « bruits » phénoménologiques l'ordre institué perturbé par le chercheur. Ainsi, le scientifique met en relation les signes visibles avec les signes classés que sont les théories grâce à une logique déductive et inductive. Il va repérer des faits et essayer de les faire entrer sous les concepts d'une théorie. Kuhn invente le concept de changement de paradigme, une révolution scientifique se définit par l'apparition de schémas conceptuels nouveaux, de « paradigmes ». « Parmi les gens qui ne sont pas vraiment des spécialistes d'une science adulte, bien peu réalisent quel travail de nettoyage il reste à faire après l'établissement d'un paradigme, ou à quel point ce travail peut se révéler passionnant en cours d'exécution. Il faut bien comprendre ceci. C'est à des opérations de nettoyage que se consacrent la plupart des scientifiques durant

[126] Tous les êtres vivants sont conçus comme des systèmes fermés (ils se protègent) et ouverts ils ont besoin d'information pour pouvoir survivre. Cela implique à propos de tout système vivant que « L'intelligibilité du système doit être trouvée, non seulement dans le système lui-même, mais aussi dans sa relation avec l'environnement et que cette relation, n'est pas qu'une simple dépendance, elle est constitutive du système » (E. Morin, 1990, p. 31-32).

toute leur carrière. Elles constituent ce que j'appelle ici la science normale » (T. Khun, 1972, p. 46).

L'inconvénient est qu'alors le chercheur ne tient compte que des faits classificatoires. Ce qui fait dire à Georges Devereux que la méthodologie se veut exacte pour couvrir de scientificité les études et ainsi découvrir ce que le chercheur avait programmé de découvrir. Alors, la méthodologie se justifie simplement pour donner un caractère scientifique à la recherche. Les sciences sociales ne pourraient être « qu'une sorte d'autobiographie » (G. Devereux, 1980, p. 7). La méthodologie maquille les errements, les perturbations, les doutes du chercheur. La méthode est un remède aux angoisses du chercheur car elle constitue autant de filtres entre l'objet et le scientifique. « Nous devons, pour réduire les déformations subjectives, interposer entre nous-même et nos objets des écrans filtrants de plus en plus nombreux, des tests, des techniques d'enquête, des « trucs » et autres rectificatifs heuristiques. On pourrait même croire que le meilleur « observateur » est une machine, et que l'observateur humain doit tendre à une sorte d'invisibilité, qui - si elle était possible - éliminerait l'observateur de la situation d'observation » (G. Devereux, 1980, p. 17). Ainsi les filtres à la place de « corriger » la subjectivité, la déforment de manière à totalement désimpliquer l'observateur. Il faut alors tenir compte de « la déformation produite par les filtres » (G. Devereux, 1980, p. 17) mais surtout chercher à se comprendre soi-même en tant qu'observateur.

Ainsi si l'on veut faire un diagnostic de la situation d'implication, la question est : comment rendre les signes de l'implication visible ? Gérard Bourrel dans l'introduction de sa thèse

(1999, p. 8) écrit en citant Thuan (1988, p. 162) « L'objet en médecine générale est fait d'irrégularités ; mais ces irrégularités présentent des régularités repérables, ce qui fait dire à Trinh Xuan Thuan que dans le chaos, « le régulier côtoie l'irrégulier, l'ordre se mêle au désordre. Les cycles parfaitement chaotiques sont invariablement accompagnés d'autres totalement réguliers » (T. X. Thuan, 1998, p. 162) ». Cette situation est parfaitement transposable à celle des sciences sociales où dans l'irrégulier, il y a du régulier, dans l'explicite de l'implicite, dans l'ordre du désordre. G. Bourrel dira, quelques lignes plus loin : « […] mais ces comportements chaotiques se retrouvent aussi dans l'infiniment grand dans l'*homme global*, dans *sa socialité*, […] ». Le problème de l'implication est celui de la gestion

des incertitudes. Si l'incertitude vient du réel, elle vient aussi de notre perception du monde comme nous l'avons vu dans l'introduction du second chapitre. « La connaissance cérébrale est non seulement productrice/créatrice d'informations : elle comporte aussi et surtout leur organisation/intégration en représentations. L'élaboration des représentations déborde le simple traitement d'informations, et comporte des processus analogiques encore non élucidés. » (E. Morin, 1980, p. 223). En effet les représentations sont des configurations mentales ou image mentale. La représentation permet de faire sienne une région du réel. Mais là aussi rien n'est simple. « … La connaissance n'est pas une projection de la réalité sur un écran mental, mais une organisation cognitive de données sensorielles/mémorielles produisant à la fois la projection et l'écran. » (E. Morin, 1980, p. 224). L'écran dont parle le sociologue est l'appareil cérébral de l'homme. Alors il introduit une phénoménologie de substitution, à l'écran il n'y a que des être représentés, des signes. Pour la sémiotique, cette phénoménologie de substitution est produite par les signes qui sont un « médium pour la communication d'une forme. » (MS 793). L'observateur perçoit un « flots de signes ». Morin ajoute quelques lignes plus loin : « Il faut un appareil cérébral original, complexe, riche en dispositifs innés et en compétences, pour être apte à produire des représentations riches qui peuvent alors apparaître comme des « reflets » de la réalité phénoménale. Plus un appareil cérébral sera en somme singulier et irréductible à son environnement, plus il pourra en constituer comme un miroir. » (E. Morin, 1980, p. 224).

Dans cette thèse, j'ai voulu recueillir le point de vue des participants, doctorants, maître de conférence, professeur afin de comprendre comment ils s'impliquent dans leur recherche. Pour ce faire, j'ai fait appel aux méthodes de la micro-ethnographie ; observation impliquée, entretien ethnographique et tenue de mon journal de bord. J'ai aussi réalisé un sondage auprès des doctorants en Sciences de l'Information et de la Communication sur la tenue d'un journal de recherche et sa restitution. La difficulté, une fois les données collectées, réside dans le traitement de l'information.

Je peux parler de traitement de l'information, car l'information n'est pas là *à priori* mais elle a émergé d'une situation d'observation. Ce qui justifie d'employer la terminologie d'observation impliquée au lieu d'observation participante.

La tâche du sémioticien est de mobiliser l'information indispensable à la construction du sens en explorant les différentes facettes de la réalité sociale. C'est d'ailleurs ainsi que se

produit la construction de la démarche du chercheur et de son objet de recherche, de l'indifférencié, l'entropie vers le différencié la néguentropie.

L'indifférencié ce sont les prémisses de l'enquête et le différencié relatif est la fin de l'enquête. La sémiotique va nous aider à appréhender le passage du simple au plus complexe avec le symbolique.

La secondéité de l'implication est l'expérience de l'objet, le rapport existentiel entre le sujet connaissant et son objet. L'objet d'expérience directe fournit des informations sur l'objet, il s'agit de « la structure vécue » de l'objet. Je reprends ici la définition de Piaget de la structure, elle « […] est d'abord un système de transformations comportant ses lois en tant que système, celles-ci étant donc distinctes des propriétés des éléments » (J. Piaget, 1970, p. 265-266).

Pour étudier un objet du monde, je dois l'arracher conceptuellement du monde grâce aux outils d'investigation, le sortir de ses modes d'être habituel, afin de produire les conditions de sa représentation.

Je vais m'efforcer de relever dans l'objet des éléments caractéristiques ainsi que les relations qu'il les solidarise afin de tendre. J'ai une claire conscience que ces choix sont subjectifs et singuliers et trahissent l'implication du chercheur. Ce découpage n'est pas égal à la réalité sociale car celle-ci est beaucoup trop complexe. Il m'est impossible d'analyser l'ensemble des données. Le découpage est pour Lourau, le champ d'intervention. A ce champ d'intervention, Lourau en ajoute un second le champ d'analyse. Le champ d'intervention « Comprend un ensemble d'immobiliers et de personnes dont les relations spatio-temporelles sont réglées par un organigramme et un sociogramme implicite » (R. Lourau, 1997b, p. 31). Le champ d'intervention représente le local, l'observation des techniques mises en œuvre pour appréhender l'objet. Le chercheur est alors conduit à s'interroger sur ses actions, à réfléchir sur la recherche en train de se faire.

Dans la section suivante, je vais développer le champ d'analyse, l'usage des concepts.

Le champ d'analyse est un ensemble « non stable et non clos de notions servant à décrire le champ d'intervention et d'abord à le faire exister en le découpant dans le social, il est donc, avec le social, en interférence » (R. Lourau, 1997b, p. 33). Le champ d'analyse

représente le global. Le champ d'analyse est un système de référence théorique opératoire. Il s'agit de l'application de la théorie, ce qui renvoie à l'implication formelle de Dewey.

8.1.3.2 La socioanalyse et l'implication

Cette distinction entre deux champs se décline à l'intérieur de la socianalyse à travers le concept d'implication qui serait, comme le rappelle R. Lourau dans le titre de l'un de ses derniers livres, *la clef des champs* (1997). La socianalyse a pour objet l'analyse en situation du chercheur afin de faire émerger son implication.

Pour le courant institutionnaliste, l'implication est « le concept nodal de son effort d'interprétation / transformation des institutions et d'élucidation / distanciation des appartenances institutionnelles » (P. N. Le Strat, 1996, p. 21). Ainsi l'analyse de l'implication a une portée démystificatrice lors de l'intervention elle permettrait de « sur-prendre le réel, là où il se réfugiait » (R. Hess, 1975, p. 92), de dévoiler le rapport que chaque individu entretient avec ses institutions d'appartenance.

Ce qui fait dire à Pascal Nicolas Le Strat : « Si nous n'avions pas peur directement de schématiser notre propos, nous pourrions écrire que l'objet de la socianalyse n'est pas directement l'institution (l'institution en soi) mais que son objet privilégié est bel et bien l'implication de chacun dans l'institution (l'institution telle que les gens la vivent, la reproduisent, la contestent…) » (P. N. Le Strat, 1996, p. 22). La socianalyse ne s'intéresse pas à la dimension objective de l'institution, c'est-à-dire à la manière dont celle-ci est organisée (à son point de vue) pour lui préférer le point de vue des appartenances à l'institution. C'est ici que la sémiotique permettra d'apporter un éclairage sur l'institution, en dialectisant l'institution et les représentations des individus, la manière dont chacun se positionne en son sein, se co-construit par rapport à elle. Appréhender l'institution dans toute sa dynamique en observant, scrutant ses effets par l'observation impliquée, en retenant les discours individuels et collectifs, telle est l'objectif de cette thèse.

Quel est le rapport du chercheur de troisième cycle avec l'institution universitaire qui est l'institution cliente ? La thèse est une commande sociale, « le mandat social » selon Basaglia, passé avec l'institution universitaire, qui tente d'institutionnaliser une synthèse de demandes sociales diverses et contradictoires. Ce mandat social dont est investi le doctorant a pour fonction, l'inculcation du fonctionnement de la recherche, puis sa reproduction à travers

les discours écrits et oraux, les articles, les exposés, mais aussi la pédagogie, « l'entretien d'un modèle épistémologique »…

Dans *L'état inconscient* (1978), René Lourau désigne ce rapport à l'institution comme principe d'équivalence élargi, de la marchandisation à l'ensemble des rapports sociaux. Ce qui fait la différence entre la socianalyse et d'autres formes d'intervention, c'est le projet d'analyser les institutions sociales pour autant qu'elles se reproduisent dans et par l'institution analytique (l'institution-intervention, la situation d'intervention, le champ d'intervention).

« Ce qu'il me semble que l'on peut rajouter à cela, c'est que dans le laps de temps très court que dure une socianalyse, le seul processus d'institutionnalisation (procès d'instituer), seule l'institution « intervention » peut être objet d'analyse. L'institution analytique, seul objet de la socianalyse (dont parle Lapassade), c'est en définitive l'institution « intervention », comme dispositif analyseur, c'est-à-dire révélateur de la dialectique instituant-institué (le sens originaire du mot institution auquel se réfère Lapassade), impulsion périphérique-centre... » (R. Hess, 1978, p. 65-66). L'importance pour la socianalyse, c'est la compréhension de la reproduction et actualisation de l'institution. Comment celle-ci s'institutionnalise-t-elle ? C'est à cette question que tente de répondre la section suivante.

8.1.3.3 L'implication institutionnelle (éthos et habitus de classe, praxis[127] et projet existentiels)

Ce niveau concerne la prise de conscience de l'implication par l'élucidation des implications institutionnelles d'appartenance. « La question qui se pose à ce niveau est de comprendre comment l'institution est produite, se reproduit et produit des rapports sociaux, comment les forces sociales se matérialisent dans les formes qui les perpétuent, comment des forces hâtivement considérées comme perverses nient les mouvements sociaux libérateurs en les institutionnalisant… » (R. Lourau, 1981, p. 25). Dès la naissance, nous subissons des apprentissages sociaux qui nous forment et nous inculquent nos modes de perception et de comportement. C'est le processus de socialisation, moment d'intériorisation des normes en vigueur, qui nous conduit à réfléchir sur la liberté de l'individu. Les sociologues distinguent deux temps de socialisation : primaire et secondaire.

[127] Lorsque les acteurs de terrain mettent des mots sur leur pratique spontanée, on parle de « praxis ». La praxéologie est la théorisation de la pratique.

La socialisation primaire est, biographiquement, la première intériorisation du monde social. L'enfant, lors de celle-ci, va s'identifier à son entourage qui va lui donner une place au sein d'une structure sociale. L'enfant identifiera cette place et celle des autres, et par là même, il intériorisera le monde social. Ceci se fait grâce à l'acquisition du langage qui contient le stock de connaissances nécessaire à la mise en application des rôles qui seront attribués à l'enfant.
Lors de la socialisation primaire, l'enfant n'a pas le choix de ce qu'il intériorise : il intériorise ce que les autres significatifs lui donnent, autrement dit, ce que les autres ont déjà intériorisé, la réalité objective est filtrée lors de cette socialisation primaire.
Dans ce monde social intériorisé, l'enfant va intérioriser les schémas contenus dans le monde social, grâce au langage, et va ainsi en arriver à des abstractions des rôles sociaux. Il possède ainsi une identité en général en relation avec « l'autre généralisé », ce qui donne une cohérence et une stabilité au monde subjectivement appréhendé et intériorisé.

Quand la socialisation primaire est terminée, l'individu socialisé a pris place dans un monde social et est ainsi devenu membre de la société.

La socialisation secondaire est l'intériorisation de « sous-mondes » institutionnels. Elle vient après la socialisation primaire et est prise en charge par des membres des institutions qui tâchent de rendre inévitables et identifiables les réalités de ces sous-mondes.

9 Institution et Implication

Il ne faut pas tomber dans l'orientation mécaniste du structuralisme. « L'action n'est pas la simple exécution d'une règle, l'obéissance à une règle » (P. Bourdieu, 1987, p. 19). Il s'agit de « la société institutrice » au sens de R. Lourau qui impose des normes à sa communauté, afin de reproduire l'ordre dynamiquement établi. Depuis E. Durkheim, on savait qu'il y avait des relations objectives indépendantes des volontés individuelles, mais ce moment doit être dépassé pour retrouver la singularité de l'individu. Pour Durkheim, l'institution est synonyme de régulation sociale, et le concept d'institution est l'objet même de la sociologie » (R. Lourau, 1970, p. 109). La sociologie serait alors la science des institutions.

Pour ce faire, Durkheim met en évidence « un ordre de faits » qui bien que très généraux « présentent des caractères très spéciaux : ils consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui. Par suite, ils ne sauraient se confondre avec les phénomènes organiques puisqu'ils consistent en représentations et en actions ; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience individuelle et par elle. Ils constituent donc une espèce nouvelle et c'est à eux que doit être donnée et réservée la qualification de « sociaux » » (E. Durkheim, 1895, p. 7-8). L'extériorité et la contrainte sont les Règles qui dressent le contour de la discipline en définissant le fait social. L'esprit collectif et transcendantal est la définition de l'institution.

Le rôle de l'institution serait pour Emile Durkheim, l'intériorisation de normes afin de garantir l'ordre social.

Les deux élèves du sociologue - Paul Fauconnet et Marcel Mauss – tentent, dans l'article « sociologie » de la *Grande Encyclopédie,* de lever l'écueil qui consiste à appréhender de manière métaphysique des instruments méthodologiques. E. Durkheim les entendra et dans le cadre de la préface à la seconde édition des *Règles* (1901), cherchant à redresser les malentendus de son ouvrage méthodologique, Durkheim reprend explicitement à son compte la suggestion de Fauconnet et Mauss, et écrit à ce sujet : « Ainsi qu'on l'a fait

remarquer, il y a un mot qui, pourvu toutefois qu'on en étende un peu l'acception ordinaire, exprime assez bien cette manière d'être très spéciale : c'est celui d'institution. On peut appeler institution toutes les croyances et tous les modes de conduite institués par la collectivité ; la sociologie peut alors être définie la science des institutions, de leur genèse et de leur fonctionnement » (E. Durkheim, 1901, p. XXII). Pour Fauconnet et Mauss, l'institution présentait une caractérisation du fait social plus générale, que la contrainte et l'extériorité.

En effet, la notion de contrainte, appliquée à la lettre pour circonscrire les faits sociaux, négligera « un grand nombre de cas où la pression sociale ne se fait pas sentir sous la forme expresse de l'obligation : en matière économique, juridique, voire religieuse, l'individu semble largement autonome. Ce n'est pas que toute coercition soit absente » [...] « Cependant il n'y a pas d'obligation proclamée, pas de sanctions définies ; l'innovation, la dérogation ne sont pas prescrites en principe. Il est donc nécessaire de chercher un autre critère... » permettra notamment de définir comme faits sociaux « toutes les manières d'agir et de penser que l'individu trouve préétablies et dont la transmission se fait le plus généralement par voie de l'éducation ». Dès lors, « il serait bon qu'un mot spécial désignât ces faits spéciaux, et il semble que le mot institution serait le mieux approprié. [...] Il n'y a aucune raison pour réserver exclusivement, comme on le fait d'ordinaire, cette expression aux arrangements sociaux fondamentaux. Nous entendons donc par ce mot aussi bien les usages et les modes, les préjugés et les superstitions que les constitutions politiques ou les organisations juridiques essentielles ; car tous ces phénomènes sont de même nature et ne diffèrent qu'en degré. L'institution est en somme dans l'ordre social ce qu'est la fonction dans l'ordre biologique : et de même que la science de la vie est la science des fonctions vitales, la science de la société est la science des institutions ainsi définies » (M. Mauss, 1969, p. 1617). La définition des faits sociaux en termes d'institution permet une sociologie de l'action ou une pragmatique et une sociologie de la communication.

Pour étayer cette affirmation il suffit de se reporter au texte de Fauconnet et Mauss, et de comprendre comment ils définissent l'idée de fait social. Pour ces penseurs, les sociétés sont des agrégats d'êtres humains. Ils soulignent que ces agrégats peuvent être de forme, de durée et de volume des plus variables et qu'ils présentent tous ce caractère qu'ils sont formés par une pluralité de consciences individuelles, agissant et réagissant les unes sur les autres. Dès lors, « c'est à la présence de ces actions et réactions, de ces interactions que l'on reconnaît

les sociétés » (M. Mauss, 1969, p. 6-7). R. Lourau ajoute que l'institution renvoie aux « représentations mentales ». Elles ont aussi une fonction de mémoire, condition nécessaire de l'existence d'une vie sociale, du lien social. Nos actions sont rendues possible grâce aux institutions et si elles les empêchent c'est qu'elles ne garantissent plus qu'une solidarité mécanique. La société rentre alors dans l'anomie.

La définition de l'institution de Durkheim est fixiste et elle ne permet pas d'intégrer le mouvement, le changement social. « …il se rattache trop à la conception institutionnaliste du droit objectif selon laquelle l'institution est une régulation purement extérieure aux individus, donc quelque peu intemporelle, à l'abri des révolutions industrielle » (R. Lourau, 1970, p. 109). Lourau dira que la définition de Durkheim correspond à l'institué social.

Ce qui l'empêche de penser l'institution en terme de lutte sociale. La métaphore médicale dans sa division du travail et des fonctions sociales vide le concept d'institution de son sens. Le sociologue cherche le lien social là où il n'est pas, c'est-à-dire dans la fonction et non plus dans le statut social du travailleur. En même temps, la transcendance de l'institution permettrait de réduire l'anomie. L'analyse de Lourau est tout autre, le normal « est le résidu des anciennes valeurs » et l'anomie « une nouvelle forme de sociabilité instituée dans la société industrielle » (R. Lourau, 1970, p. 113).

Berger et Luckmann présentent les univers symboliques[128] comme l'ensemble des institutions existantes et qui donnent un sens et une cohérence globale à la société. L'homme

---

[128] En ce sens Berger et Luckman rejoignent la définition malinowskinienne de l'institution. Contre Freud, Malinowski dira que la prohibition de l'inceste n'est pas une règle universelle, des variations existent selon l'institution familiale. La famille élémentaire est l'institution centrale de la vie sociale. Selon les fonctionnalistes, l'institution sociale assigne une place aux individus dans la société. L'étude de la culture d'un peuple était l'étude des institutions dans toutes leurs interactions ; c'était la méthode que Malinowski avait adoptée dans son travail sur le terrain aux Iles Trobriand de 1915-1918.
L'institution est la plus petite unité de la culture, il s'agit de l'appréhender dans le système de référence culturel et non social.
1/ L'aspect matériel de l'institution
Dans l'œuvre de la fin de sa vie, « Une théorie scientifique de la culture »[128] pour Malinowski, la notion d'institution signifie la satisfaction d'un besoin primaire ou dérivé. Les besoins primaires sont biologiques, les besoins dérivés sont culturels. Les institutions ont alors des fonctions de production, de régulation et de domination. Elle s'approprie aussi les grands espaces des moyens de production, les industries.
2/ Le contenu idéologique
Il y a un autre aspect attaché à l'institution sous la plume de Malinowski ; la charte qui représente le contenu, la structure idéologique, le mythe. C'est alors la foi et la sagesse morale primitives. « L'association entre la croyance et ces antécédents est très étroite, le mythe étant considéré non seulement comme un commentaire de certaines données introduites du dehors, mais comme une garantie de ces données, comme une charte, souvent même comme un guide pratique des activités auxquelles il se rattache » (B. Malinowski, 1933, p.13).[128]

peut ainsi se situer au sein d'un univers symbolique, et son passage à travers différentes institutions a ainsi un sens : il peut donner un sens à sa biographie. Les univers symboliques orientent les expériences individuelles.

Les univers symboliques, étant construits socialement, peuvent paraître problématiques et douteux à l'individu. Ils peuvent être remis en question depuis l'intérieur même de ceux-ci, par des minorités, ou de l'extérieur, par des sociétés ayant adopté d'autres univers symboliques. Dans les deux cas, les machineries conceptuelles de maintenance de l'univers symbolique sont mises en action, de façon à maintenir l'univers en place en le rendant encore plus plausible et pertinent face à la réalité objectivée rivale pour les individus. Le jeu de l'institution est de faire croire que l'ordre est naturel même s'il ne l'est pas ; il s'agit d'un combat pour la signification des objets du monde.
Selon Berger et Luckmann, la science propose des concepts qui fournissent une explication de la réalité et offre des modèles de conduite.
Tout ce qui ne rentre pas dans le champ de la « science normale » au sens de Khun est de la déviance. « La science normale, cette activité consistant comme nous venons de le voir à résoudre des énigmes, est une entreprise fortement cumulative qui réussit éminemment à remplir son but : étendre régulièrement, en portée et en précision, la connaissance scientifique. A tous ces points de vue, elle correspond très exactement à l'image la plus courante que l'on se fait du travail scientifique. Nous n'y voyons pourtant pas figurer l'un des éléments habituels de l'entreprise scientifique. La science normale ne se propose pas de découvrir des nouveautés, ni en matière de théorie, ni en ce qui concerne les faits » (T. Khun, 1972, p. 82).

Dans le fait culturel, le mythe est incorporé. « Lorsque des membres d'une communauté arrivent dans un village éloigné, on ne leur raconte pas seulement les légendes historiques qui se rattachent à ce village, mais on les initie à sa charte mythologique, à ses occupations, au rang et à la place qu'il occupe dans l'organisation totémique. » (B. Malinowski, 1933, p. 17).
Le mythe sert à établir une charte qui est une institution car elle désigne le système de distribution du pouvoir, du privilège et de la propriété.
Cependant, cette définition étant trop large et imprécise, elle ne peut pas servir d'outil analytique.
3/ L'institution c'est aussi un système de normes (lois, règlement) et un système de rôles.
Dans le courant fonctionnaliste, le concept d'institution sert à nommer la régulation sociale et culturelle. Elle exprime le consensus, ce qui fait dire à René Lourau que le négatif, la contestation, la contradiction sont oubliés. Lévi-Strauss, dans « l'anthropologie structurale »[128] compare l'étude des institutions aux systèmes de représentations. Marcel Mauss en analysant le potlatch comme forme d'échange, ou « les variations saisonnières » chez les esquimaux montre que « les données institutionnelles sont des signes, des symboles, utilisés comme tels par les mécanismes les plus profonds de la conscience » (R. Lourau, 1970, p. 129).

Le choix entre deux théories ne se fait pas entre les experts : il se fait entre les groupes sociaux qui prennent parti pour ces différentes théories. Les groupes sociaux adhèrent donc à des théories qui deviennent alors des idéologies propres à chacun des groupes. Par la résolution des conflits entre les différents groupes sociaux, le groupe dominant impose du même coup la théorie qui sera dominante.

L'Analyse Institutionnelle avec les concepts d'institution et d'implication permettent de répondre à l'interrogation de l'imposition de la signification. R. Lourau écrit à ce sujet : « A l'institution durkheimienne parsonienne désignant une structure statique de normes et de fonctions, structure extérieure à nous - individus et groupe - notre paradigme substitue le modèle dynamique de l'institution et de l'implication dans l'institutionnalisation » (R. Lourau, 1997, p. 94). Aussi, définirons-nous dans cette section le concept d'institution[129] comme une organisation structurée assurant la cohésion sociale, dans le même sens que R. Lourau : « Une norme universelle, ou considérée comme telle, qu'il s'agisse du mariage, de l'éducation, de la médecine, du salariat, du profit, du crédit, porte le nom d'institution » (R. Lourau, 1970, p. 9). La première condition d'enquête pour ce sujet de thèse était de « s'installer » dans l'institution pour avoir accès aux normes universelles.

Il est impératif d'écarter la vision objectiviste de l'institution car elle n'est pas une chose en soi. Il faut donc étudier le lieu à partir duquel le chercheur parle. C'est alors qu'est posée la problématique du lien entre Institution et Individu ; entre la singularité de l'individu

[129]Mot valise, trop général, vide de contenu le concept d'institution doit être retiré du vocabulaire pour Georges Gurvitch. Il va formuler une première critique de l'emploi du concept d'institution qui se révèle être trop large et trop étroit. Cette notion conduit à négliger « la société en actes », « élude donc tout ce qui est effervescence et liberté dans la réalité sociale et, partant, dans les structures sociales qui en sont un aspect » (G. Gurvitch, 1963, p. 427-430).
Gurvitch a voulu excommunier le mot institution du vocabulaire de la sociologie. La raison principale était celle d'un concept trop global signifiant tout et rien à la fois ; croyances, idées, valeurs, conduites de groupe, collectif, pratiques, coutumes, mœurs, mode de vie… René Lourau répondra aux accusations de Gurvitch en disant que le rôle d'un concept est de découper une région du réel pour produire de la connaissance, pour l'étudier. « Dire que ce concept est trop large n'est pas une critique valable : le problème est précisément de lui trouver un système de référence rigoureux, nettement séparé des contextes idéologiques où l'on continuera encore longtemps de l'employer abusivement » (R. Lourau, 1970, p. 137).
L'institution telle que C. L. levi-Strauss l'a définie sous-estime, minimise le contexte, ou la référence, car comme le dit Lourau « En isolant (le code), en l'autonomisant, la philosophie du système plonge dans le signifiant, et perd de vue l'existence du signifié » (R. Lourau, 1970, p. 135).

et l'universalité de l'institution au sein de laquelle émerge l'implication. S'interroger sur les relations entre Individu et Institution, c'est chercher à élucider les conditions de possibilité de l'implication. L'individu est lié à une institution par son implication. Nous sommes alors amenés à la problématique suivante : Comment les individus modifient-ils leur implication par rapport à l'institution ? Comment se renouvellent, se reproduisent les institutions ? Pour donner des pistes de réponse à cette question fondamentale, nous avons besoin de dialectiser l'institution.

9.1 La dialectique de l'institution selon Cornélius Castoriadis

C'est à P. Cardan, pseudonyme de Cornélius Castoriadis, que l'on doit d'avoir formulé une définition de l'institution qui intègre la critique en acte des institutions. Il invente alors le couple de termes instituant /institué.

L'institution est alors définie pour la première fois comme un processus dialectique où instituant et institué s'opposent pour produire l'institutionnalisation. « L'institution de la société par la société instituante s'étaie sur la première strate naturelle du donné – et se trouve toujours (jusqu'à un point d'origine insondable) dans une relation de réception/altération avec ce qui avait été institué… En tant qu'instituante comme en tant qu'institué, la société est intrinsèquement histoire-à savoir, auto-altération. La société instituée ne s'oppose pas à la société instituante comme un produit mort à une activité qui l'a fait être ; elle représente la fixité/stabilité relative et transitoire des formes-figures instituées dans et par lesquelles seulement l'imaginaire radical peut être et se fait comme social historique. L'autoaltération perpétuelle de la société est son être même, qui se manifeste par la position de formes-figures relativement fixes et stables et par l'éclatement de ces formes-figures qui ne peut jamais être que position-création d'autres formes-figures » (C. Castoriadis, 1975, p. 496). Je reviendrai sur ce point dans la section sémiosis car ces « formes-figures » permettent de dialectiser le signe peircien.

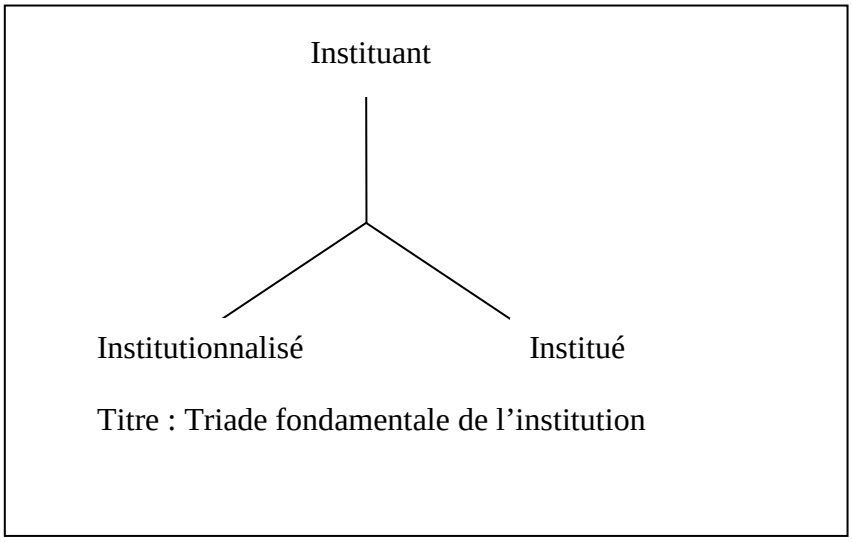
9.2 L’institution dialectisée selon R. Lourau

Lourau reprendra la pensée de C. Castoriadis par institué Lourau va désigner l’ordre établi, les valeurs, les modes de représentation par instituant, la protestation ; l’innovation.

Le sociologue va reprendre la dialectique de Hegel pour la transposer au niveau sociologique. L’institué est le moment de l’universel, l’instituant celui de la particularité qui nie le moment universel. Quant au troisième moment, la singularité, c’est la négation de la négation, l’institutionnalisation.

Moment de **l’institué**	Moment de **l’instituant**	Moment de **l’institutionnalisé**
« Ordre établi », Moment de **l’universel**	« la particularité », Moment qui nie **l’universel**	« la négation de la négation » Moment de **la singularité**

Avec R. Lourau, nous arrivons à une définition dynamique de l’institution qui contient les trois moments cités ci-dessous. Nous sommes alors en mesure de dire que l’institution est l’union de ces trois moments en un. C’est alors une triade.



Titre : Triade fondamentale de l’institution

R. Hess et M. Autier (1981, p. 40) « Quand Castoriadis dit « l'auto-altération perpétuelle de la société est son être même », et quand Lourau parle d'institutionnaliser, ils parlent du même processus.

Le moment fondateur de l'institution c'est l'instituant qui « développe une logique de vérité par rapport à ce moment de fondation de l'institution » (M. Autier et R. Hess, 1981, p. 42).

Il s'agit pour ces auteurs d'un accord de volontés communes. Quant à l'institué, sa logique est celle de la falsification et de la dissimulation. L'institution ne peut pas intégrer dans ses structures les contradictions qui la fondent. Elle va, en tant qu'institué, se penser comme fermée et falsifier tout énoncé qui prouverait le contraire, logique dialectique de ré-institutionnalisation sans cesse de l'institution. « L'institué, c'est donc cette énergie de l'institution qui s'ingénie à falsifier tous les énoncés vrais » (M. Autier et R. Hess, 1981, p. 58). La logique de l'institué c'est d'accroître toujours plus le pouvoir des membres. Ce n'est par pour autant qu'ils acceptent l'institué. Ils souhaitent changer l'institution de l'intérieur.

L'institué c'est l'organigramme. Lorsque l'institution n'arrive pas à maîtriser tous les jeux de pouvoir entre les individus, c'est alors que des sociogrammes se créent. Le sociogramme échappe au contrôle de l'institution, de l'organigramme. Dans le troisième chapitre, j'illustrerai ce point avec le cas de la création d'une revue en sciences sociales *Esprit critique*.

Prendre le contrôle du sociogramme, c'est accroître son pouvoir dans l'institué parce que les agents disposent de la gestion de la circulation de l'information.

Lors de mon mémoire de DEA (1999) j'avais montré comment la mise en réseau de l'université a un pouvoir de déstabilisation de l'institution en entraînant l'ouverture d'un nouvel espace à l'intérieur de l'institution. A l'intérieur de cet espace l'information peut circuler librement. « Il est intéressant d'étudier la superposition de ces divers réseaux pour mieux comprendre le fonctionnement de l'institution. Ainsi le réseau technique est un réseau maillé, il présente logiquement une condition idéale au niveau de la communication. Il est toutefois sous exploité car l'information passe avant tout dans des sous-réseaux que je qualifierai de sociogrammes. La forme de ce réseau est celle d'un arbre. Il en ressort que la communication dans ce cas est unidirectionnelle, l'information peut alors facilement

descendre et elle est transmise par des filtres mais elle peut difficilement remonter » (M. Arino, 1999, p. 118).

L'institution ainsi définie dans cette section est de l'ordre de l'immatériel, de l'abstrait et du mouvement. Les institutions sont d'abord à l'intérieur du chercheur et celui-ci appartient à plusieurs réseaux de sociabilité ; je suis un parent, une doctorante, une amie, une voisine…

Nous appréhendons et interprétons le monde à partir de ce que nous avons déjà vécu, intériorisé dans la « société institutrice » au sens de R. Lourau. « C'est donc en analysant ce qui se passe dans son esprit au moment de l'observation, et non par la seule observation d'un agent extérieur, que le sociologue élabore la connaissance » (R. Lourau, 1970, p. 119). L'institution n'est pas un élément du monde physique. Nous verrons dans la section dialectique du signe, que l'individu est une micro-institution, une particularité.

L'immatériel de l'institution

L'établissement « ce sont les murs, les locaux, le mobilier, tangible, visible, les agents, avec au besoin, l'uniforme qu'ils portent, attestant leur appartenance à l'appareil. ». L'organisation, « […] ce sont les structures […], la hiérarchie, les horaires, les emplois du temps, les règlements » (R. Lourau, 1994, p. 27). L'institution n'est pas palpable mais il est possible de l'interpeller par l'analyse collective du non-dit du fonctionnement mais surtout du choix du mode de fonctionnement. Cette distinction entre fonctionnement et choix du mode de fonctionnement est capitale car elle montre qui sont les bénéficiaires de l'institution. C'est alors que le concept d'implication revêt toute son importance. Moins on est bénéficiaire de l'institution et plus on s'implique. C'est une logique institutionnelle qui permet à l'institution de se reproduire. Cet extrait de *Chronique du rien* (1982), une référence de « roman institutionnel » illustre cette logique. L'auteur Daniel Zimmermann (1982), prête son nom à David Kupfermann, directeur d'un département en sciences de l'éducation. « Il comprend vite le fonctionnement réel de l'université. Un personnel en nombre insuffisant, les locaux exigus, des crédits dérisoires. La pénurie et non l'innovation bouscule les hiérarchies. Tous statuts confondus, mandarins et vacataires disputent à perte de vue, les secrétaires administratives se coltinent le travail. Elles distribuent l'information, ordonnancent les budgets, établissent les paiements, reçoivent les étudiants, les aident à se repérer dans le maquis des unités de valeur,

dominantes, sous-dominantes, axes, filières et options, les conseillent sur leur cursus. Les véritables directrices du département des sciences de l'éducation se prénomment Gabrielle et Muriel. Aussi jolies qu'efficaces, elles dictent à David son courrier, lui expliquent les urgences en suspens et les palliatifs indispensables, le collectif enseignant s'avérant incapable de prendre une décision sans la remettre en cause à la séance suivante. Au total, David est moins absorbé qu'au service d'ordre du Parti ou qu'à l'Amicale Kagemusha, même si ces deux emplois l'ont énergiquement préparé à celui qu'il occupe.

Éclats de voix, motions contradictoires, votes interminables, groupes de pression, renversements d'alliances, le social-poujadisme gauchiste ressemble à s'y méprendre au parti radical de la IIIe République. Quand les participants se jettent à la tête des mots obscènes, épistémologie ou institutionnalisme, David préside les réunions sans trop s'y ennuyer. Quand le ton monte, il gueule ou s'en va. Personne n'essaie plus de le retenir depuis qu'il a déséquestré le président de l'université et une commission du personnel (D. Zimmermann, 1982, p. 138-140).

L'abstrait de l'institution

L'institution serait aussi insaisissable pour ses agents. L'Analyse Institutionnelle (l'AI) veut justement élucider les rapports que les individus entretiennent avec les institutions qu'ils traversent. L'élucidation de ces rapports n'est possible que par l'étude des implications.

Le mouvement de l'institution

Pour l'AI, l'institution c'est « le mouvement par lequel des forces sociales se matérialisent dans des formes sociales » (R. Lourau, 1994, p. 37). Le mouvement est la dialectique entre l'universalité, la particularité et la singularité. En note de bas de page, Lourau écrit : « L'universalité : c'est l'institution en ce qu'elle est déjà là, établie, vue par le regard de la sociologie positive descriptive. » La particularité c'est « (la) négation, (la) contestation, (la) remise en question de l'institué par le projet de ce qui n'est pas encore ». La singularité c'est la synthèse toujours renouvelée de l'universalité et de la particularité (R. Lourau, 1994, p. 37). Pour continuer d'expliquer sa définition : les forces sociales sont l'instituant et les formes sociales l'institutionnalisé. La confrontation entre l'instituant et

l'institué engendre l'institutionnalisation, le processus est infini. L'institution c'est l'acte de production ou de reproduction des formes sociales, c'est un champ.

9.3 L'implicite du champ de l'institution : l'implication

Pierre Bourdieu parle au sujet de l'implication de dévoilement de l'implicite. C'est dans les *Méditations pascaliennes* (1997) que Bourdieu tente pour la première fois une définition de l'implication.

Il commence son premier chapitre « Critique de la raison scolastique » ainsi : « c'est parce que nous sommes impliqués dans le monde qu'il y a de l'implicite dans ce que nous pensons et disons à son propos » (P. Bourdieu, 1997, p. 21).

Pour le sociologue, l'implication est liée à l'implicite qui s'incarne dans l'histoire collective inculquée à l'individu et constituant son histoire individuelle. Ici on trouve un point commun entre Bourdieu, Dewey et Lourau : « L'étude des fondements implicites, de la façon dont ça fonctionne dans l'acte de recherche, fait partie de l'analyse des implications matérielles et formelles » (R. Lourau, 1994, p. 34).

L'implication c'est alors la participation de « l'agent » à « l'illusio »[130], l'espace des possibles, d'un « champ » ; « comme croyance fondamentale dans l'intérêt du jeu et la valeur des enjeux qui est inhérente à cette appartenance » (P. Bourdieu, 1997, p. 22).

Cette implication se retrouve cachée, voilée par « le champ » car elle est l'enjeu de lutte pour la domination de celui-ci. Pierre Bourdieu nous donne une clef pour appréhender cette implication : « c'est de l'histoire sociale des institutions d'enseignement et de notre rapport singulier à ces institutions que nous pouvons attendre quelques vraies révélations sur les structures objectives et subjectives qui orientent toujours, malgré nous, notre pensée » (P. Bourdieu, 1997, p. 21).

[130] Voir le lexique Bourdieusien, *Parcours erratique de morceaux choisis* : http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/lexique/lexique.pdf

La problématique de l'implication sous la plume de Bourdieu se pose en terme d'habitus, « ensemble des dispositions acquises des schèmes de perception, d'appréciation et d'action, inculqués par le contexte social en un moment donné et une place particulière » (P. Bourdieu, 1972, p. 178).

L'habitus s'interpose comme une médiation entre les relations objectives du champ et les comportements individuels. C'est dans cette médiation que l'implication prend place ; elle est à la fois le produit de l'intériorisation des conditions objectives et la condition des pratiques individuelles. « Entre le système des régularités objectives et le système des conduites directement observables s'interpose toujours une médiation […] lieu géométrique des déterminismes et d'une détermination des probabilités et des espérances vécues, de l'avenir objectif et du projet subjectif » (P. Bourdieu, 1980, p. 88-89). Le sociologue dit dans *Science de la science et réflexivité* (2001, p. 181) qu'il regrette ne pas avoir tenu de journal d'enquête dans l'enquête au sujet de l'*Homo academicus*.

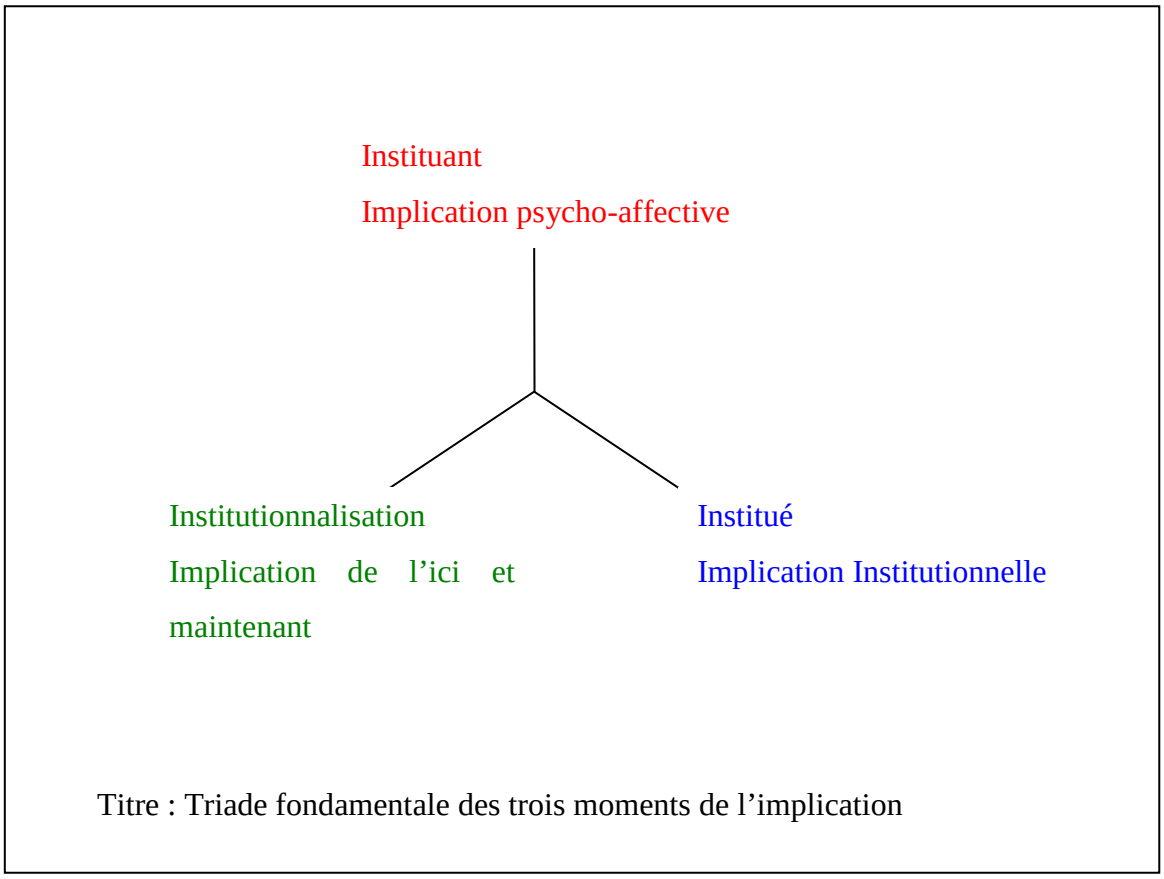
Dans son dernier ouvrage, *Esquisse pour une auto-analyse*, (2004) qu'il a achevé peu de temps avant de mourir, le sociologue s'attache à analyser son implication dans le champ de la sociologie, dernière leçon d' « auto-socio-analyse ». Bourdieu retourne l'analyse sociologique sur l'analyse afin de montrer ce que sa trajectoire personnelle, ses choix d'orientation universitaires, de chercheur et sa personnalité de savant devaient à ses origines modestes et provinciales, ainsi que le champ dans lequel il évoluait à ce moment.

L'implication n'est donc pas de l'ordre de la transparence. Elle ne peut pas être synonyme d'engagement. La réflexivité de l'implication que propose P. Bourdieu trouve son prolongement dans l'engagement. Si le concept d'implication permet de produire un discours sur la science c'est parce qu'il détaille les conditions de production de celui-ci. L'analyse des implications du chercheur dans la situation de recherche doit essayer de s'installer dans l'acte de recherche lui-même pour éviter *les actes manqués*.

9.4 Implication versus engagement : implication réflexive

Ardoino souligne la différence de sens entre l'implication et l'engagement qu'on a si souvent tendance à confondre. L'engagement est de type volontariste à l'inverse de l'implication. « L'engagement crée l'illusion qu'on n'était pas impliqué avant de s'engager. Vu sous cet angle, il constituerait plutôt un « cache » des implications en devenant ce masque volontaire qui transformerait en acte intentionnel et inventé une situation de fait à laquelle il n'était pas possible d'échapper » (J. Ardoino, 1992, p. 4). L'engagement connote une liberté de l'individu, il était libre de choisir son engagement. Ce qui introduit l'indispensable réflexivité pour ne pas « tomber » dans le subjectivisme. René Lourau en appelle alors au « pragmatisme : analyse in situ de toutes les conséquences logiquement ou éthiquement envisageables de leurs idées » (R. Lourau, 1994, p. 234). Cette connaissance de « l'enquête sur l'enquête » est ce qui va permettre une réflexion sur les conséquences de ce que l'on fait, parce que l'enquête est une expérience sociale totale. Telle est la fonction du pragmatisme ! La logique de Dewey, en bon élève de Peirce, est une logique sociale de l'enquête et non une logique pure abstraite de toute implication dans la société. J'approfondirai dans une autre section cette méthode de l'enquête.

En conclusion, la tiercéité (de l'implication) est l'acceptation sociale de la production du chercheur. Celui-ci propose (ses travaux personnels) à la communauté des chercheurs et si la communauté les accepte alors il sera institutionnalisé. Le chercheur est instituant, il propose des lois nouvelles indexées (en principe) sur la réalité. La communauté a le pouvoir de l'institutionnaliser en reconnaissant son travail, le degré d'institutionnalisation en rapport avec celui de l'implication.



Titre : Triade fondamentale des trois moments de l'implication

L'histoire du concept d'Institution a servi à désigner le déjà-là, le figé. Ce tableau permet de récapituler l'histoire du concept d'institution.

L'institution selon Durkheim	L'institution selon Mauss[1] et Fauconnet	L'institution selon Malinowski	L'institution selon Berger et Luckmann	L'institution selon Castoriadis	L'institution selon Lourau
Est une régulation sociale	Est un fait social total	Est une structure qui assigne des rôles	Est une construction sociale de la réalité	Est un processus dialectique où instituant et institué s'opposent pour produire l'institutionnalisé	Est une métaphore de la dialectique de Hegel

L'institué, l'instituant, les conduites effervescentes ont été occultés. Ce qui a engendré une grave confusion dans l'utilisation du concept et l'impossibilité de prendre en compte

l’implication du chercheur. Le chercheur n’est pas incarné dans ses pratiques de la construction sociale de son objet. Il se soustrait de son objet comme s’il le regardait derrière une vitre. L’institution doit falsifier toute restitution de l’implication du chercheur afin de pouvoir se reproduire. En conclusion des définitions sériées jusqu’ici, l’institution oriente les expériences des individus, elle demeure un champ, un espace social, un ensemble de systèmes d'action. À cet égard, les institutions et les expériences sont non seulement liées sur le plan social mais aussi imbriquées les unes dans les autres : l'institution sert de point d'entrée à l'intérieur d'un réseau de relations sociales à partir de la construction d'une possibilité d'action et d'une action collective à la recherche d'une identité. Pour Lourau, l’institution forme un « champ de cohérence ». L’institution universitaire nie la priméité de l’implication primaire du chercheur, le désir du chercheur, en particulier des jeunes, les doctorants. C’est une façon d’assumer le maintien de l’ordre et d’éviter les révoltes, de produire des intellectuels organiques parce que l’intellectuel organique s’identifie à l’institution en admettant son bien fondé. Il obéit à ses injonctions et participe à sa reproduction par ses productions, car l’institution gouverne l’action du chercheur.

Ceci conduit à s’interroger sur la mise en forme du « réel » par la science, sur la possibilité de donner forme à l’implication dans le champ de l’institution de la recherche (champ de cohérence).

Lourau commence *Implication-Transduction* avec un constat d’échec : « […] l'hypothèse ici avancée est que l'implication est incompréhensible dans le champ de cohérence hérité, ou qu'au mieux, au pire ? Elle donne lieu à des malentendus ou à de pâles récupérations néo-positivistes [...] » (R. Lourau, 1997a, p. 7). Le rêve éveillé ou endormi, le désir et l’imagination n’auraient pas de place dans l’activité scientifique. Pour découvrir quelque chose que l’on ignore ne faut-il pas en avoir rêvé ?

Lourau parle de la fonction du rêve dans l’acte de la recherche. L’activité de recherche relève souvent de bricolage, de rêverie, d’intuition… Pourtant, dans l’exposé scientifique, on ne demande jamais de rendre compte de la construction de la recherche. Elle ne « rentre » pas dans le champ de cohérence. Le troisième chapitre tente de restituer le processus de construction de cette thèse.

Le rêve « tient une vérité de l'être » (G. Bachelard, 1961, p. 1-2). Lourau (1997a, p. 54) trouve chez Bachelard une définition de l'imagination transductive. « La flamme nous appelle à voir en première fois ; nous en avons mille souvenirs, nous en rêvons tout à la personnalité d'une très vieille mémoire et cependant nous en rêvons comme tout le monde, nous nous souvenons comme tout le monde se souvient – alors, suivant une des lois les plus constantes de la rêverie devant la flamme, le rêveur vit dans un passé qui n'est plus uniquement le sien, dans le passé des premiers feux du monde » (G. Bachelard, 1961, p. 3). Dans ce rêve, il y a l'individu en tant que représentant d'un collectif, quelque chose qui le traverse. Ces rêves sont communs à tous les hommes cependant ils se produisent à l'intérieur d'un individu, d'une singularité. C'est la rêverie par le biais de l'inférence transductive qui introduit les idées nouvelles, l'ouverture dans le procès de connaissance. « L'idée d'inachèvement trouve, avec la méthode transductive, une de ses plus fortes confirmations. […] Elle s'appuie sur une intention d'ouverture qui est rêverie active contre les systèmes » (R. Lourau, 1997a, p. 61).

Le sociologue raconte comment il a découvert le mot transduction. Il rentre dans le bureau de Jacques Benveniste à l'INSERM de Clamart et il voit punaisé au tableau d'affichage le mot transduction. C'est alors qu'il commence à questionner Benveniste sur la signification de ce mot. « Il éluda quelque peu, disant avec humour qu'il y avait ainsi des mots, « transduction », « translocation », qui semblaient contenir des significations nouvelles, comme par défaut : c'est de mouvement qu'il s'agit, et l'on s'interroge sur ce qui se passe pendant ce mouvement, ainsi que sur ce que produit, par exemple, au terme du mouvement, la rencontre entre deux molécules » (R. Lourau, 1997a, p. 32).

La transduction relève d'une autre inférence que celle de la déduction et de l'induction, c'est le mouvement incessant de transformation des forces sociales en forme sociale. « L'analyse des implications matérielles et formelles (Dewey) dans la situation de recherche instituée comme telle est analyse transductive, ce qui n'annule pas l'existence du champ de cohérence habituel et les opérations d'induction et de déduction, par exemple lorsqu'il s'agit de saisir concrètement la base matérielle, les ressources, le financement, les modes de paiement, etc » (R. Lourau, 1997a, p. 60).

Dans la dernière section de ce chapitre, je montrerai comment la transductive est une inférence abductive et qu'elle doit être sous le contrôle des autres logiques institutionnalisées :

la déduction et l'induction. L'abduction est une hypothèse raisonnable quand elle est sous contrôle de la raison, permet de ne pas aller « […] au-delà de ce que nos prémisses garantissent expressément » (3.244).

La restitution de l'implication se heurte à l'institué constitué sur la dichotomie sujet/objet. Il faut aborder ce problème en terme de dialectique.

L'implication est « le troisième terme d'une relation dialectique (faisant référence à une logique de la contradiction) est selon Hegel, la singularité de ce qui s'organise dans le devenir » (R. Lourau, 1997a, p. 4).

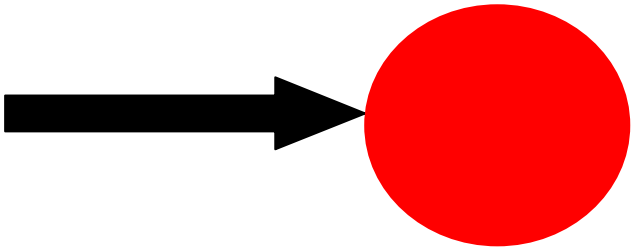
Il y a quelque chose de paradoxal dans le champ de la science, découvrir nécessite de sortir de l'institué (du champ de cohérence) or, l'institué refuse de donner à voir les coulisses de la création. Ce qui pose une autre question : Comment la découverte est-elle possible si l'on ne peut pas sortir du champ de cohérence ?

Ces deux champs de cohérence ne sont pas l'un à côté de l'autre, ils sont pliés l'un dans l'autre, « série transductive de pliure » (R. Lourau, 1997a, p. 60).

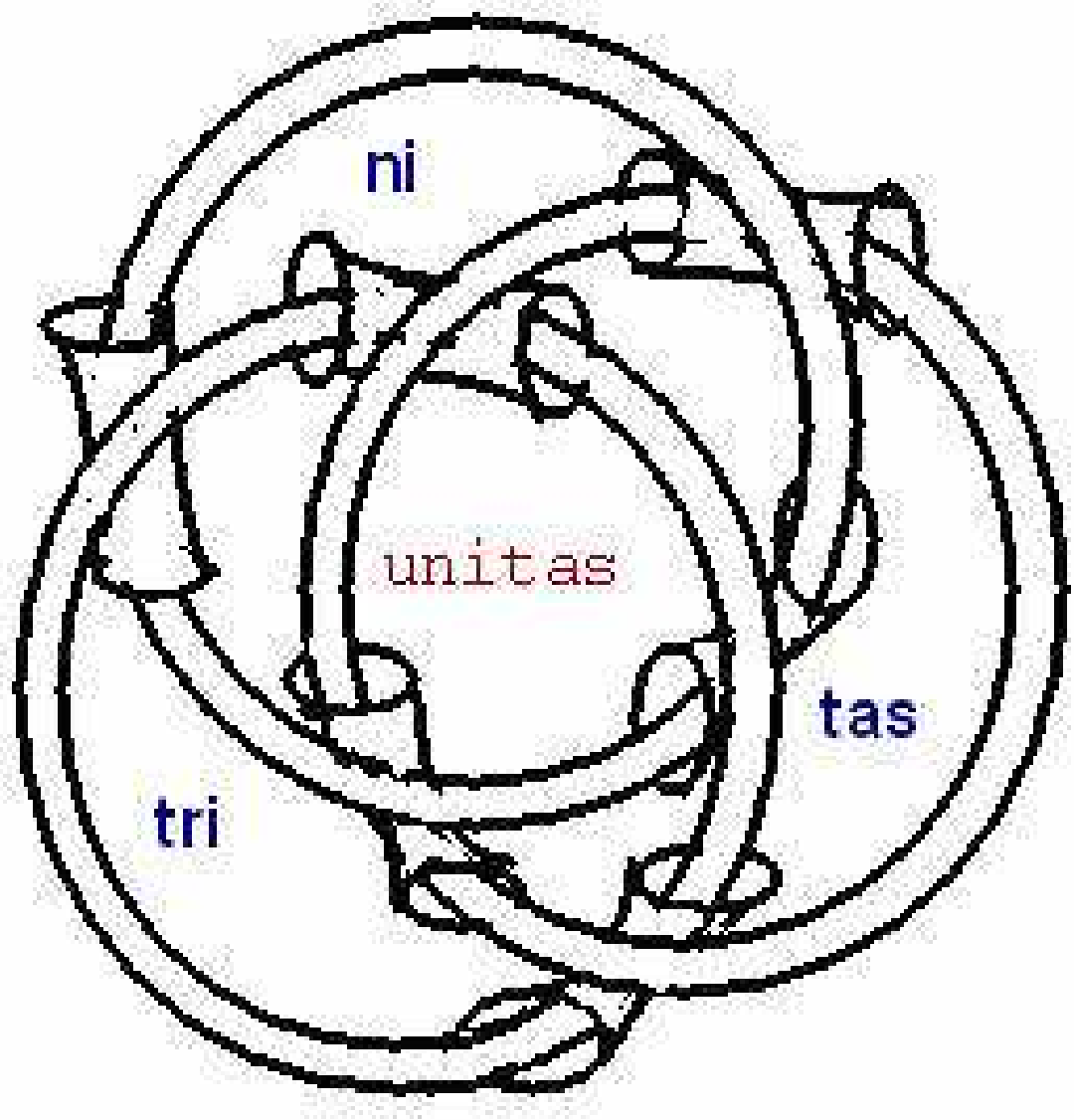
9.5 Conclusion : tenir les trois niveaux ensemble - le nœud borroméen de l'implication

Le « pli » de l'implication est indissociable d'un nœud borroméen. Chaque cercle unit les deux autres. Si on retire un cercle alors les deux autres sont désolidarisés, ce qui signifie qu'il est impossible mettre à plat l'implication. Cependant, il manque à ce diagramme la détermination de l'esprit du lecteur. Robert Marty, le 17 septembre 2004 me fait remarquer que ce passage signifie au lecteur « Vous êtes ici ». Comme quand on se trouve devant un

diagramme d’une ville et qu’il y a un gros point rouge sur la carte avec l'indication « vous êtes



ici ».



Ce nœud borroméen représente comment les trois niveaux phénoménologiques sont liés.

C’est trois niveaux implicationnels reposent sur « une anthropo-logique comme le souhaite également Georges Balandier ce que Barbier nomme avec Jean-Louis Legrand une implexité soit une confrontation armée entre les postures de l’implication et les données de la complexité » (G. Bertin, Février 2002, p. 5). Ils sont pliés les uns sur les autres pour former un nœud.

10 L'implication et la complexité

A partir de l'implication et de la complexité, Jean-Louis Legrand[131] avance le néologisme « implexité » pour qualifier la complexité des implications et ceci à partir du mot « implexe » mot français tombé en désuétude. »[132] Implexité signifie « ensemble complexe résultant de la combinaison d'éléments divers et contradictoires ». « Par « implexité » j'entends donc cette dimension complexe des implications, complexité largement opaque à une explication. En introduction générale de cette thèse (page 15-16) j'avais exposé la différence entre explication et implication. « J. Ardoino retrace l'étymologie de l'implication en soulignant son opposition à l'explication. L'implication (im-plication) s'oppose à l'explication (ex-plication) dans le processus de la connaissance. Ex-plicare et im-plicare ont la même racine latine plicare, plier, replier. « L'opération de connaissance, elle-même, est suggérée par l'action de plier, c'est-à-dire d'organiser et de transformer volontairement, artificiellement (…) un matériau pour le rendre intelligible. » (J. Ardoino, 1989, p. 21). Les sens originels d'expliquer sont : déployer, dérouler, développer ; étaler, étendre et aujourd'hui entendre, rendre clair. Pour impliquer cela donnera : enlacer, entrelacer, envelopper, embarrasser, gêner et en adjectif compliqué, embrouillé, confus. Il est intéressant de noter que l'étymologie de l'implication rejoint celle de la complexité, complexus : ce qui est tissé ensemble « Le complexe, c'est ce qui est tissé ensemble y compris ordre/désordre, un/multiple, tout/partie, objet/environnement, objet/sujet, clair/obscur » (E. Morin, 1999, p. 163). L'explication renvoie à déplier, mettre à plat, déployer linéairement. Cette mise à plat détruit le pli, pour lisser la surface et présenter un objet sans aspérité. Inversement, « l'implication ne peut, quant à elle, se penser que dans la temporalité, par rapport à l'histoire, au vécu, à différentes formes de mémoire, parce qu'elle est de l'ordre du replié (sur soi) » (J. Ardoino, 1992, p. 5). La pliure, il dira en note de bas de page (J. Ardoino, 1983, p. 21) est liée au temps et à l'espace. Il est alors question non pas d'explication mais d'explicitation. Jacques Ardoino poursuit en disant qu'expliquer renvoie à extériorité (mettre à plat dans un espace concret) et intériorité à implication (pliage en dedans dans un espace réduit). Le couple

[131] http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexite.html
[132] http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexite.html

explication-implication s'inscrit dans le dualisme intérieur, extérieur. Mais il n'est pas possible de tracer un axe symétrique entre ces deux concepts car leur relation est dialectique, dépasser les injonctions du mode de connaissance subjectiviste et objectiviste. »

L'implexité est relative à l'entrelacement de différents niveaux de réalités des implications qui sont pour la plupart implicites (pliées à l'intérieur).[133] Un implexe, c'est par exemple une intrigue dont les éléments sont enchevêtrés.

Avant implexe il y a « plexe », « à partir du latin « plectere » on trouve les termes de « plexus » qui signifie « entrelacement », « enlacement » et « complexus » l'action d'envelopper, d'embrasser, d'étreindre et l'idée de complexité. »[134]

Ce qui nous amène à rapprocher la définition de l'implication de celle de la métaphore du filet.

La racine « plect » et son sens de « chose tissée » désigne la même famille de productions humaines que les mots français filet, ret, réseau au sens premier d'assemblage de fils dont la version anglaise est « web », « net », « network ». La complexification des structures nécessite des formalismes adaptés. Le treillis des classes de signes développé par Robert Marty fournit des formalismes qui débouchent sur une remise en ordre catégorielles de l'implication.

Cela fait donc quelques siècles que la représentation des activités humaines avec la métaphore du filet, de la chose tissée est là : nous l'avons lu avec Saint Simon dans l'introduction du chapitre 1. S'impliquer serait alors tisser ensemble, tisser du lien social.

Jacques Mathon rappelle la définition simple donnée par Le Moigne : « Elément implexe : un élément est dit implexe quand on ne peut le décomposer sans pertes ».[135] Et il ajoute : lorsque Le Moigne (1990) - parle d'implexe il l'introduit par la célèbre phrase de Blaise Pascal dont Morin nous avait ci-dessus proposé la seconde partie : « Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par le lien insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de

[133] http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexite.html
[134] http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexite.html
[135] http://bat710.univ-lyon1.fr/~jmathon/Recherche/Recherche.html#L174

connaître les parties sans connaître le tout, non plus de connaître le tout sans connaître les parties. »[136]

Dans l'introduction nous avons vu que l'implication s'oppose à l'explication. La métaphore du réseau nous aide à comprendre cette opposition.

Il est facile de détricoter un filet pour le remettre à l'état de fil mais alors j'en ai perdu toute sa fonction, attraper quelque chose avec et il ne me reste que la mémoire du nœud, le fil fait des tortillons. Le commentaire de Robert Marty (29 Juillet 2004) : « C'est le problème de l'enquête : les tortillons sont des index, la science doit chercher à reconstruire l'objet "au plus prés" sans "aller au-delà de ce que les prémisses garantissent expressément " selon C. S. Peirce il n'y a aucune raison de rester devant les tortillons en se disant que c'est trop difficile et de s'en remettre à l'irrationnel. »

La métaphore qui a précédé au siècle dernier celle du réseau est celle de la structure, le structuralisme.

Comme nous l'avons vu au chapitre un, la métaphore de la structure gardait encore la faculté du démontage, de la séparabilité. Ce qui est impossible avec la réticularité car elle introduit la complexité. L'observateur, le chercheur serait à l'intérieur de ces plis.

Lourau cite alors Dany Robert Dufour ; « Le pli, qui exclut l'explication et lui substitue l'implication, est fondamentalement le lieu où est lové un insavoir. » (1990, p. 38-40). Gilles Deleuze aborde aussi cette problématique du pli sous l'angle de l'implication : « Il faut mettre le monde dans le sujet afin que le sujet soit dans le monde. C'est cette torsion qui constitue le pli du monde et de l'âme. Et c'est elle qui donne à l'expression son trait fondamental ; l'âme est l'expression du monde (actualité), mais parce que le monde est l'exprimé de l'âme (virtualité) » (G. Deleuze, 1988, p. 36-37).

Lourau emploie à ce sujet une belle métaphore, celle de l'éventail : « Il n'est pas si facile – il est même impossible de déplier totalement l'éventail de ma vie : je parle de celle qui est du passé. Pour ce qui est des plis hermétiquement collés, fermés, de l'autre extrémité de l'éventail, je n'aurai jamais l'occasion d'en percevoir l'ouverture totale et l'étalement

[136] Ceci définit la méréologie voir : http://www.unine.ch/cdrs/TL14preambule.pdf

rigoureux de toutes les pliures ne sera jamais inaccessible. Déjà, à l'extrémité opposée à celle de la fin de ma vie, les premières années ne peuvent être dépliées… »

Pour filer la métaphore je dirai que la transduction serait le processus d'ouverture de l'éventail qui permettrait d'entrevoir l'implication. Ce pliage est à l'intérieur du signe. Puisque le signe est un être pour un autre, un être qui n'existe que pour et par l'autre. Il est tourné vers son Interprétant qui représente la modalité de son engendrement et aussi tourné vers le signe qui est sa capacité reproductive.

L'emploi d'une terminologie austère dans cette partie peut rebuter le lecteur mais elle est comme disait Peirce la condition d'une pensée précise. Il n'a eu de cesse tout au long de sa vie de préciser sa terminologie, ce qui explique la modification de certains mots : representamen et signe, hypothèse et abduction.

Pénétrer la théorie peircienne demande un important investissement temporel car c'est une pensée qui demande de se détacher de l'objet de nos pensées tout en s'y attachant, de dénouer tout en nouant, de se désimpliquer, tout en s'impliquant….

Robert Marty (29 Juillet 2004) « Ici il faut faire la promesse de la thèse dire comment Peirce a posé la problématique avec son échafaudage que l'on retire (parallélisme avec le tricot) et mesurer la portée de la promesse car échafaudage implique construction qui implique structure. La question est : la sémiotique triadique permet-elle d'inférer comment était le tricot en fonction des tortillons ? ».

« Il sera très difficile pour beaucoup d'esprits – et ce sera plus difficile pour les véritablement plus fins et clairs esprits que pour les autres – de comprendre l'exactitude logique d'une vue qui ne met pas l'hypothèse du temps avant soit la logique au lieu de la mettre après ces sortes de nécessités, comme nous l'agençons ici. Mais c'est une objectivation, non pas à l'élément particulier de ce développement, mais à son plan général. Admettre la force de cette objection et la conduire jusqu'à ses conséquences reviendrait simplement à renverser l'ordre complet du développement, le faisant débuter avec les polyades, analysant celles-ci en triades, et en trouvant ensuite des dyades dans les triades, et des monades dans les dyades. Il n'y a non seulement rien d'erroné dans un tel

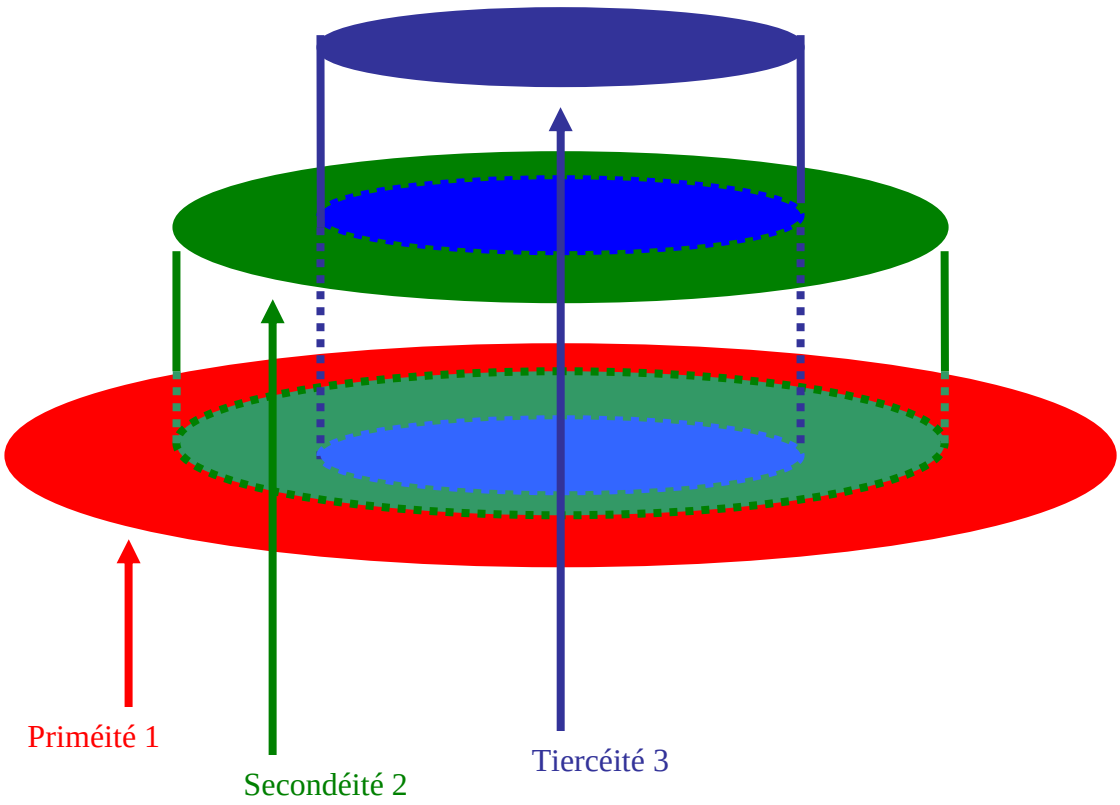
ordonnancement, mais les conceptions ne peuvent être minutieusement saisies tant qu'il n'est pas mené à bonne fin. Mais ceci n'est que l'une des faces de la médaille qui doivent être examinées toutes les deux, et qui doivent être synthétisées dans une perspective réellement philosophique. La raison en est bien que l'approche qui prend la triade en premier soit nécessaire à la compréhension de n'importe quel point donné, elle ne peut pas être cependant complètement achevée du fait de la véritable nature du cas. Comment, par exemple, commenceriez-vous ? En prenant d'abord la triade. Vous introduisez malgré vous l'idée monadique de « premier » au véritable commencement. Pour atteindre l'idée de monade, en particulier pour en faire un concept fidèle et clair, il faut commencer avec l'idée de triade pour trouver l'idée de monade qui s'y trouve impliquée. Mais ceci n'est qu'un échafaudage indispensable pendant le procès de construction de la conception. Quand le concept a été construit, l'échafaudage peut être retiré, et l'idée de nomade sera là dans toute sa perfection abstraite. Selon le chemin suivi ici de la monade à la triade, des triades monadiques aux triades triadiques, etc., nous ne progressions pas par involution logique – nous ne disons pas que la monade implique une dyade – mais nous suivons un chemin de l'évolution. C'est-à-dire, nous disons que pour mener à bonne fin et perfectionner la monade, nous avons ensuite besoin d'une dyade. Ceci parait être une méthode vague quand elle est énoncée en termes généraux ; mais dans chaque cas, il en ressort que l'étude approfondie de chaque concept dans toutes ses caractéristiques fournit la perception claire que, précisément, une conception suivante donnée est demandée (1.490).

Ce passage illustre la méthode peircienne, il s'agit de partir du simple,de la plus petite unité de signification, d'une monade, comme totalité dépourvue de partie en supposant une dyade puis une triade, le complexe. Le chercheur construit un échafaudage, une construction autour de l'objet pour pouvoir l'appréhender. Une fois l'étude terminée, l'échafaudage est enlevé. Autrement dit, il ne reste au chercheur que l'échafaudage. L'échafaudage est la mémoire de la structure de l'objet, alors commence la reconstruction avec le compte rendu. Ce qui permet de retrouver le pli dans l'encapsulation des modes d'être comme l'indique le diagramme ci-dessous.

« En somme et peut-être en conclusion sur cette affaire : il y a ceux qui savent que les phénomènes sont construits par les esprits humains avec des échafaudages (qui seraient disponibles dans les connexions neuronales) et la réalité ce serait la trace mnémonique des

échafaudages construits dans la perception du monde qui agit sur nous par percepts impossibles à refuser et sur lequel nous pouvons alors agir pour le transformer, créer de nouveaux percepts et ainsi de suite, ad infinitum, constructivisme, construction sociale de la réalité, pragmatisme, dialectique » (Courriel de Robert Marty, 21 février 2001).

Il est temps maintenant d'informer mon développement grâce au signe peircien.



Titre : « Encapsulation » des modes d’être phénoménologiques

10.1 La triade fondamentale de l'implication dans le processus de connaissance

Il est temps maintenant de conclure sur les trois catégories phénoménologiques de l'implication. Pour ce faire, je vais reprendre un texte de Peirce[137] qui en est l'explicitation.

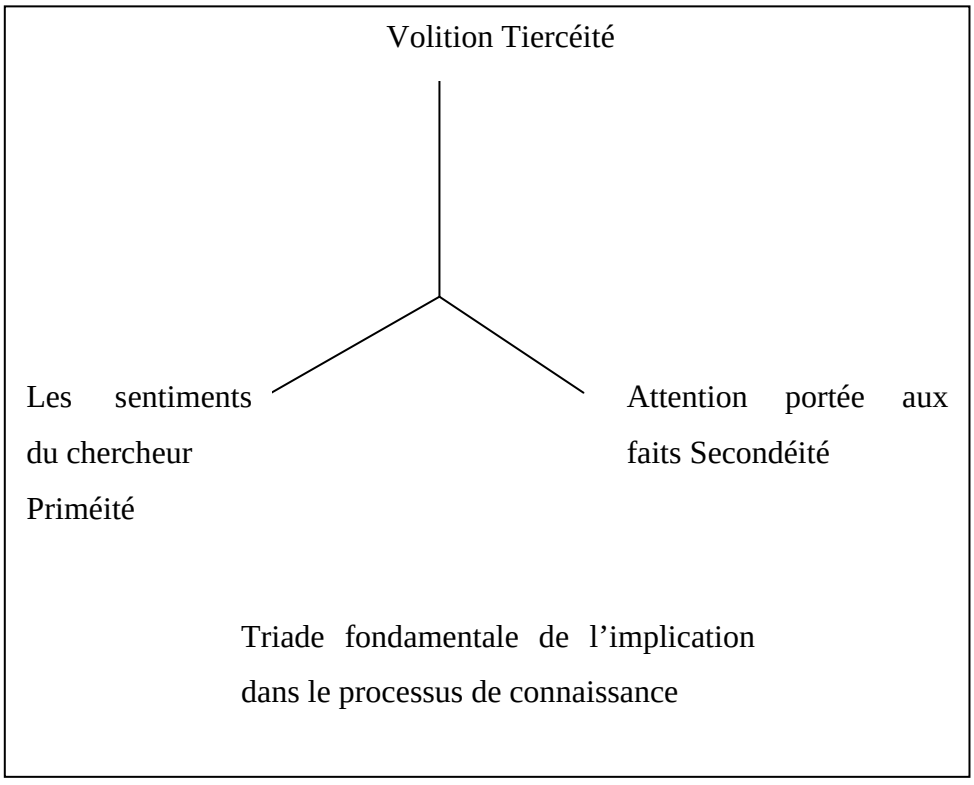
« La doctrine ordinaire est ouverte de variété d'objections du point de vue même duquel elle a été tracée la première fois. D'abord, désirer inclut certainement un élément de plaisir autant que de volonté. Souhaiter n'est pas disposer ; c'est une variation spéculative du disposé mélangée avec un sentiment spéculatif et anticipé du plaisir. Le désir devrait donc être frappé hors de la définition de la troisième faculté, lui laissant la seule volonté. Mais la volonté sans désir n'est pas volontaire ; c'est seulement une activité. En conséquence, toute l'activité, volontaire ou pas, devrait être apportée sous la troisième faculté. Ainsi l'attention est un genre d'activité qui est parfois volontaire et parfois pas aussi. En second lieu, le plaisir et la douleur peuvent seulement être identifiés en tant que tels dans un jugement ; ils sont des attributs généraux qui sont attachés aux sentiments plutôt qu'aux sentiments vrais.

Mais seul le sentiment est passif, il n'agit pas et ne juge pas, il a toutes les sortes de qualités mais lui-même n'identifie pas ces qualités, parce qu'il n'analyse pas ni ne compare pas - c'est un élément de toute la conscience auquel un titre distinct doit être donné. Troisièmement, chaque phénomène de notre vie mentale ressemble plus ou moins à la cognition. Toute émotion, tout élan de passion, tout exercice de volonté, ressemble à la faculté de connaissance. Mais les modifications de la conscience qui sont semblables ont un certain élément en commun. La cognition, n'a, donc, rien de distinctif et ne peut pas être considérée comme une faculté fondamentale. Si, cependant, nous demandons s'il n'y ait pas un élément dans la cognition qui ne serait ni sensibilité, ni sensation, ni activité, nous trouvons quelque chose, la faculté d'apprentissage, l'acquisition, la mémoire et l'inférence, synthèse. Quatrièmement, regardant une fois de plus l'activité, nous observons que la seule conscience que nous avons d'elle est le sens de la résistance. Nous sommes conscients de frapper ou d'être

[137] Robert Marty m'a envoyé ce C.P. le 20 juillet 2004. Il m'avait aussi fait remarquer après la lecture de la primeité de l'implication que « l'émotion du tout ensemble pourrait produire le désir d'en savoir plus ? Le terme « émotion du tout ensemble » est employé par Peirce […] »

frappés, par la rencontre d'un fait. Mais que l'activité soit interne ou externe nous ne le savons que par des signes secondaires et non pas par notre faculté originale à identifier le fait » (3.376).

Pour C. S. Peirce, il s'agit dans ce passage de décrire le processus de la connaissance comme prise de conscience de son implication. Il souligne que toute connaissance doit s'appuyer sur l'étude des faits et plus particulièrement de la résistance aux faits. Mais cela n'est possible que grâce à la volonté du chercheur. C'est alors que le chercheur va trouver l'énergie nécessaire pour mener son investigation (l'investigation est ici définie comme l'attention portée aux faits) et dépasser les plaisirs et douleurs des questions de la quête de l'objet.
Je suis alors en mesure de tracer la triade suivante :



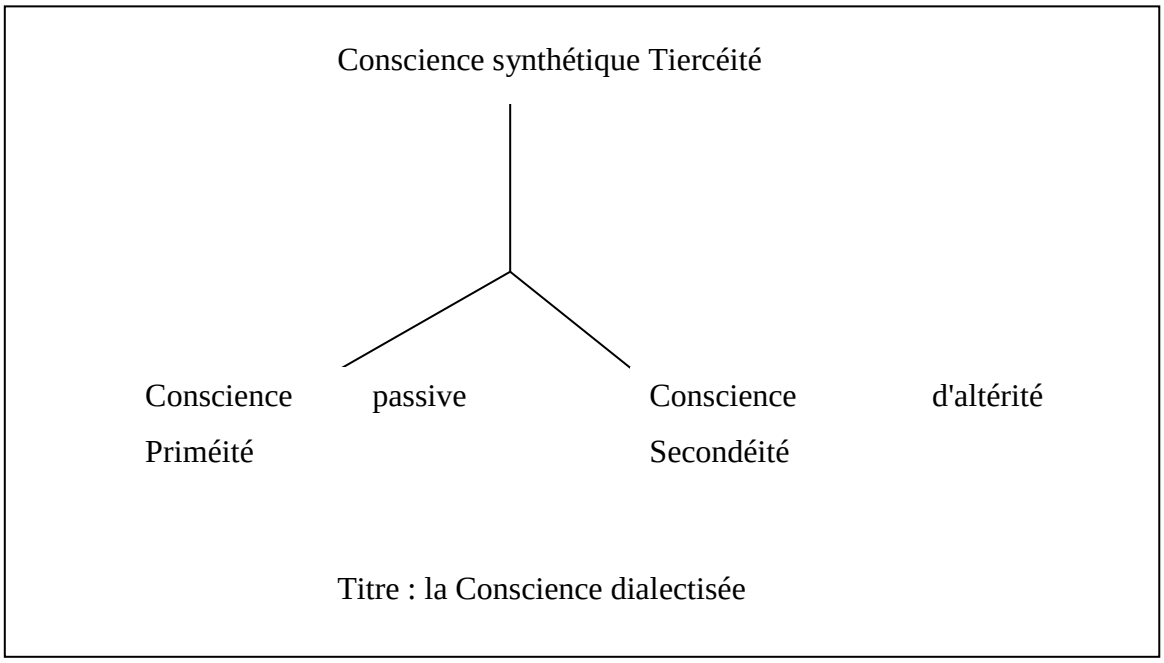
Triade fondamentale de l'implication dans le processus de connaissance

La connaissance se produit par un effet du signe[138] sur son interprète d'où l'utilisation du mot résistance.

[138] C'est ce que me faisait remarquer R. Marty a juste titre : « […] maintenant je reviens sur le désir : il n'est pas une qualité de l'objet qui serait, du côté du sujet, un *feeling* de désir ? » Correspondance du 20 juillet 2004.

Ces trois états de conscience sont repris dans le Collected papers 1.377 (A Guess at the Riddle, 1887, E.P.1, p. 245-279). « Il semble, alors, que les vraies catégories de la conscience qui peut être incluse dans un instant de temps, la conscience passive de la qualité, sans reconnaissance ou analyse ; deuxièmement la conscience d'une interruption dans le champ de la conscience, le sens de la résistance, d'un fait extérieur, ou d'une autre chose ; troisièmement la conscience synthétique, qui relie le temps ensemble, le sens de l'apprentissage, la pensée. »

Ces trois modes d'être de la conscience dans l'acte de la cognition sont liés au trois catégories ci dessus volition, fait, sentiment. Ainsi au cœur du procès de connaissance se trouve la notion d'implication constituante, car l'acte de connaître est perçu comme horizon d'intentionnalité du sujet constituant.



Titre : la Conscience dialectisée

La volition est la conscience synthétique, autrement dit la conscience de la conscience. C'est la par la volition que le chercheur va de se détacher de son moi propre pour accéder au monde des concepts. Le chercheur se désolidarise ainsi de sa propre implication. Mais celle-ci est limitée dans le temps, autrement dit, nous ne pouvons pas avoir une appréhension de la totalité de notre conscience, sinon nous serions des surhommes, des dieux. En effet, la temporalité de la recherche est une temporalité de *l'après-coup*, ou comme le disait Saint Augustin « un présent

où il s’agit du passé » (Saint Augustin, 1961, p. 314). Il aurait peut-être fallu écrire la thèse à l’imparfait.

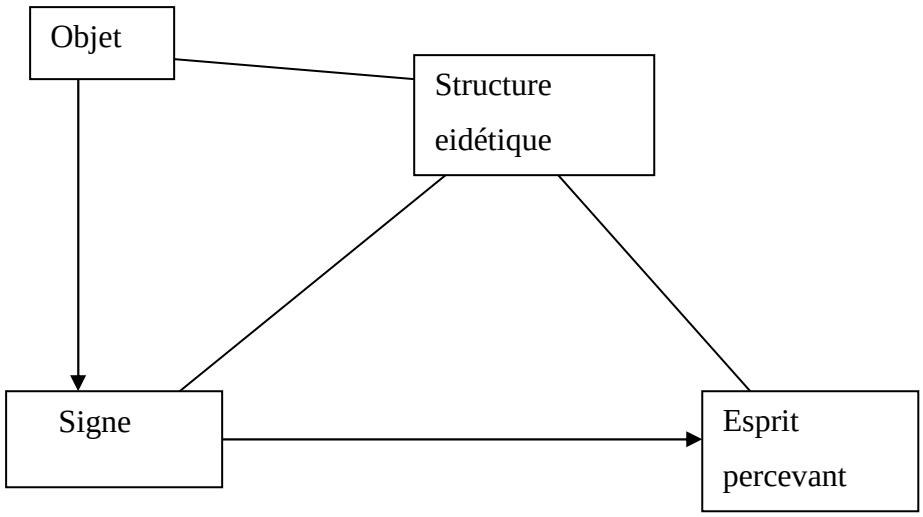
Peirce dit la même chose lors de la septième conférence ; « Prenez l’action temporelle la plus pure : l’écoulement même du temps. L’événement quitte l’état problématique d’être futur pour atteindre celui de fait accompli (en français dans le texte). Toute action psychique a ce caractère » (C. S. Peirce, 1995, p. 293).

Le fait est l’élément qui va, par sa résistance, produire la prise de conscience et poser le problème de l'insuffisance de la science à dire l'être réel lorsque se produit l’instant, intervalle entre l'arrêt (pour poser le problème) et le mouvement de la vie des signes. La complexité de l'instant poétique, si bien décrite par Bachelard, se définit d'après ce dernier à l'intérieur d'une relation entre deux forces opposées ainsi, l'instant passionné du poète émerge de l'entre-deux de la raison et de la passion. En revanche, pour qu'il y ait ravissement, extase, « il faut que les antithèses se contractent en ambivalence. Alors l'instant poétique surgit [...], l'instant poétique est la conscience d'une ambivalence. Mais il est plus, car c'est une ambivalence excitée, active, dynamique » (G. Bachelard, 1992, p. 104). Le fait est cette médiation entre-deux (entre la priméité et la tiercéité) qui suscite la conscience de l'incomplétude.

Le sentiment est le précurseur de la conscience, « la conscience passible », c'est-à-dire l’état d’esprit dans lequel l'objet est perçu à tel moment.

Ces trois modes d’être dialectisent la conscience de l’implication. J’avais terminé la troisième catégorie de l’implication en disant que l’implication était la mémoire du pli. Après l’analyse du CP 3.376, j’ajouterai qu’elle est structurellement phénoménale mais non phénoménologisable. Elle est pliée à l’intérieur du processus de la sémiosis, de la co-construction du temps et de la conscience, le tout constituant un ensemble supporté par la clé de voûte de la durée, de la temporalité. Si l’implication est le résidu phénoménologique de la réduction, c’est parce qu’elle est la relation entre la structure relationnelle formée par l'esprit de l'interprète, le chercheur et la structure eidétique contenue dans l’objet du signe.

Cette définition sémiotique de l’implication resitue l’implication dans la problématique de la sémiotique.



Titre : La structure eidétique est à la fois dans l’objet, le signe et l’esprit

Il permet de faire comprendre que la structure eidétique est dans le Signe, l’Objet et l’Esprit.

Impliquer le lecteur de ma thèse, c’est faire en sorte qu'il soit en mesure de constater que les formes qui passent dans son esprit à l'occasion de notre communication interpersonnelle (particulière) sont des formes universelles garanties par une communauté d'appartenance. Ainsi s'établit entre nous une congruence singulière dans laquelle le social et le psychologique sont fondus.

11 Le signe peircien et le « recollement » de l'objectivité à la subjectivité

Dans la section phénoménologie de l'implication, nous avons entamé une partie de l'énigme de l'implication : c'est le chercheur qui est le lieu même où se cache où se love l'implication. La subjectivité est au fondement du monde des objets de la connaissance. Cependant, les institutions qui sont universelles gouvernent cette implication. L'institution est l'objectivité de la connaissance. Nous avons d'une part, la subjectivité et d'autre part l'objectivité. L'objectivité ne se laisse découvrir que par analogie avec son négatif : la subjectivité. Autrement dit, c'est la reconnaissance du caractère primitif de la subjectivité qui donne à l'objectivité les moyens de s'épanouir.

Comment pouvons-nous les penser ensemble dans la relation d'être du chercheur au connaitre ? Comme je l'ai dit dans l'introduction générale de cette thèse, pour aborder la complexité de la notion d'implication, il faut faire table rase de notre tradition culturelle qui réduit la réalité à des phénomènes binaires, d'action/réaction : « La structure de pensée dominante dans notre société est disjonctive et réductrice. Elle est disjonctive parce qu'elle sépare les faits, les données, les problèmes, les disciplines, etc. Elle est réductrice parce qu'on essaie, alors, de donner l'explication d'un ensemble organisé à partir d'un élément simple qui le constitue. Pour moi, il est tout à fait naturel de penser en terme d'unité du multiple et du multiple de l'un » (E. Morin, 1998, p. 37).

En ce sens, le signe triadique peircien est adapté à notre propos. Il permet d'individualiser les rapports de chaque interprétant à un quelconque objet de connaissance en fonction de son implication personnelle dans les institutions, de la signification qui règlent les rapports entre les signes et leurs objets. Ainsi nous allons voir qu'à l'intérieur du signe s'opère un recollement entre objectivité et subjectivité. Par recollement, j'entends une combinaison semblable à celle de la chimie « la combinaison ou le « recollement » des formes ne doit pas être pensée comme une juxtaposition mais comme une opération logique qui procéderait à la manière d'une combinaison chimique dans laquelle les parties combinées perdent leur identité » (Robert Marty, http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/design.htm).

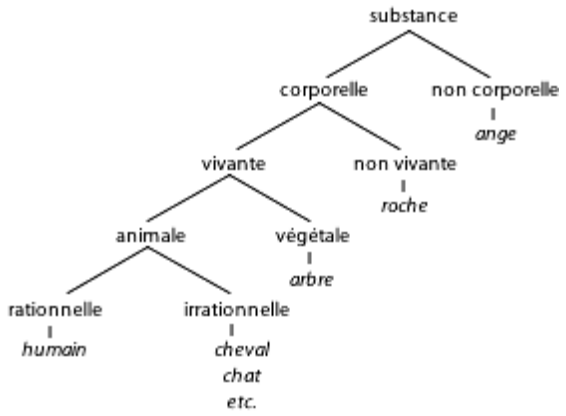
Cette position épistémologique nous permet d'approcher l'architectonique de l'implication sociale et de proposer une description de sa dynamique car la théorie sémiotique triadique fait apparaître comment les deux corrélats, Objet et Interprétant, sont liés à l'objet d'expérience directe.

11.1 Le signe

Peirce reprend la définition du signe telle qu'elle est connue dans la tradition, c'est-à-dire, le signe tient lieu d'une chose à laquelle il se substitue. A son début, chez les Grecs, le signe représente la trace d'une existence, l'empreinte de la bête sauvage… Puis Hippocrate en fera le symptôme de la maladie, Platon dans « Cratyle » mettra en lumière le caractère arbitraire et conventionnel du nom. Aristote va opérer une distinction temporelle entre le mon, le mot discours (logos) et le rhème (prédicat). A partir de là va émerger la rhétorique où sémantique et pragmatique vont se côtoyer. Les stoïciens vont continuer la pensée d'Aristote et de Platon. Sextus Empiricus développe la première théorie sémiotique ; en distinguant deux catégories de signes, les commémoratifs et les indicatifs, les traces et les index. Le signe est là pour quelque chose d'autre, il renvoie à autre chose. Le signe commémoratif permet de rappeler la structure de l'organisation sociale, de la mémoire collective d'une communauté. Le signe indicatif est la trace particulière de l'appartenance sociale.

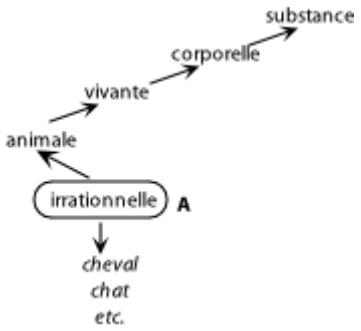
En somme, le message n'est pas une identité fixe, mais il est proposé à l'interprétation et cela dans un processus sans fin. La leçon que nous pouvons tirer de la sémiotique de Sextus Empiricus est que la relation entre une chose perçue et ce à quoi cette perception renvoie n'est pas universelle. Le récepteur possède pour décoder le signe comme le dit Umberto Eco, un dictionnaire et une encyclopédie. Le dictionnaire c'est la définition socialement admise d'une chose donnée et l'encyclopédie son réseau sémantique il est donc indispensable de saisir le contexte d'énonciation du message. Nous pouvons encore retrouver leurs influences dans des théories communicationnelles existantes (G. Willet, 1992, p. 67-72). Dans un dictionnaire, la définition donnera l'essence même de l'objet défini. Voici la définition qu'Umberto Eco en donne « les répertoires qui enregistrent de façon succincte les propriété de chaque terme et

« encyclopédies » ceux qui s'abandonnent à des descriptifs complexes » (U. Eco, 1999, p. 312). « Les défenseurs d'une représentation dictionnairique soutiennent que cette représentation tient compte de relations qui sont internes au langage et fait abstraction des éléments de connaissance du monde… » (U. Eco, 1999, p. 311). Le schéma de l'arbre de Porphyre illustre cette représentation hiérarchique de la connaissance, du monde et du langage, où le sens (ici d'un mot) est donné une fois pour toute et valable dans tous les contextes.



Titre : embranchements de l'arbre de Porphyres.

Il n'est pas étonnant de retrouver ici l'empreinte d'Aristote qui invente la notion de catégorie. Eco est un passionné de philosophie, d'histoire des civilisations anciennes comme en témoigne son premier roman *Le Nom de la rose* [139]. Pour Aristote, les propriétés sont de plus en plus générales et englobantes à mesure qu'on remonte l'arbre. La hiérarchie des termes est le reflet de celle de l'être. Platon inventera le concept ou l'acte d'engendrer.



Partant de la catégorie A, il n'y a que deux trajectoires possibles dans l'arbre du dictionnaire : vers le haut en direction de « substance » ou vers le bas en direction de « cheval, chat, etc. »

« Les défenseurs d'une représentation dictionnairique pensent que, pour pouvoir expliquer le fonctionnement du langage de façon rigoureuse, il faut recourir à « un paquet » de catégories sémantiques hiérarchiquement organisées (comme objet, animal vs végétal, mammifère vs reptile) qui nous permet même en ne sachant rien concernant le monde – de faire diverses inférences du type si mammifère alors animal, si ceci est un mammifère alors ce n'est pas un reptile, il est impossible que quelque chose soit un reptile et ne soit pas un animal, si ceci est reptile alors ce n'est pas un végétal…. » (U. Eco, 1999, p. 311).

Le savoir encyclopédique :

[139] ECO Umberto, « Le Nom de la rose », qui a obtenu en Italie le prix Strega en 1981, en France, le prix Médicis étranger 1982 . Il a été vendu à 10 millions d'exemplaires, et a été adapté au cinéma par Jean Jacques Annaud.

A l’inverse d’une encyclopédie : « la connaissance encyclopédique serait en revanche de nature désordonnée, de format incontrôlable, et le contenu encyclopédique de chien devrait pratiquement contenir tout ce que l’on sait et pourrait savoir sur les chiens, jusqu’au fait que ma sœur possède une petite chienne Brest – bref, un savoir qui échapperait même à Funes el Memorioso. » (U. Eco, 1999, p. 311-312) L’important, c’est de constater que la seule condition pour qu’un savoir figure dans une encyclopédie, c’est qu’il soit institutionnalisé par la ou les communautés scientifiques.

L'encyclopédie présente l'aspect d'un filet à mailles, où le lecteur doit se frayer un chemin. C’est le propre de la démarche compréhensive. *A contrario*, d'un nœud quelconque de l'arbre de Porphyre, on ne peut emprunter que deux directions : descendre ou remonter. C’est le propre de la démarche explicative.

D'un nœud dans un réseau encyclopédique, plusieurs directions s'ouvrent simultanément -gauche, droite, haut, bas - et chacune mène vers un autre nœud à son tour pourvu d'interconnexions.

Quelles sont les incidences sur le signe et donc sur la communication ?

Le dictionnaire ne saisit que l’aspect sémantique du message, que n'importe quel interprète idéal devrait connaître. « J’entends donc par compétence dictionnairique quelque chose qui se limite à répertorier (…), pour un élément donné, l’appartenance à un certain nœud d’une arborescence » (U. Eco, 1999, p. 318).

L’encyclopédie en plus de la compétence sémantique possède celle de la syntaxique. « La compétence encyclopédique, en revanche, s’identifie aussi bien à la connaissance des noms des noms des dossiers et des fichiers qu’à la connaissance de leur contenu » (U. Eco, 1999, p. 319).

Il manque dans cet exposé, la dimension pragmatique et c’est ce que Peirce va apporter à la définition du signe avec l’introduction du concept d’interprétant, l’effet du signe suppose que l’on dirige son attention sur son interprétant pour en préciser sa nature et sa fonction. La grande innovation de S. C. Peirce est d’introduire le concept d’interprétant dans sa définition du signe. Peirce est un pionnier en matière de communication, car cette discipline n’a pris un essor considérable que dans la seconde moitié du XXème siècle, soit

bien après sa mort. Peirce a contribué à élaborer les premiers concepts d'une théorie de la communication. Je n'ai pas la prétention de proposer une présentation complète de la sémiotique peircienne, n'y même d'en écrire une anthologie mais de l'utiliser comme outil de remise en ordre phénoméno-logique de l'implication.

R. Marty a entrepris la colossale tâche de recenser et d'éclairer la définition du signe. Il en a relevé plus de soixante-dix chez Peirce et les a réuni dans l'annexe *A* de sa thèse et sur son site web[140].

11.1.1 Signe ou *representamen* ?

Il existe chez les sémioticiens une polémique à ce sujet. Pour certain, il faut conserver les deux termes ; pour d'autres cette distinction est inutile.

Peirce a donné de nombreuses définitions du signe, tant celui-ci était difficile à appréhender. Aussi, nous pouvons les retrouver dans les différents écrits de Peirce. Signe et représentamen sont deux choses distinctes.

Ainsi, Michel Balat[141] et avec lui l'équipe de l'IRSCE[142] (Institut de Recherche en Sémiotique Communication et Education) conçoit le *representamen*[143] comme « L'élément premier du signe, le premier sujet de la relation triadique, nous l'appellerons, tout comme Peirce, le « representamen ». Le representamen sera donc un élément, le premier dans l'ordre, du signe triadique, ou le « déclencheur » de la sémiose, suivant les contextes » (M. Balat, 2000 a, p. 17). Il serait alors le fondement de la sémiose.

---

[140] http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/marty.htm Référencé sur le site officiel de C.S. Peirce, Arisbe (demeure familiale de C. S. Peirce, près de Milford, Pesssylvanie) http://members.door.net/arisbe/menu/library/rsources/76defs/76defs.htm.

[141] Le site institutionnel de M. Balat : http://www.univ-perp.fr/cgi-bin/scripts-asp/cloup.asp?urltarget=/lsh/rch-lsh.htm et le site personnel : http://michel-balat.fr.st/

[142] Le site de L'IRSCE sous la direction de Joëlle Réthoré : http://www.univ-perp.fr/cgi-bin/scripts-asp/cloup.asp?urltarget=/lsh/rch-lsh.htm

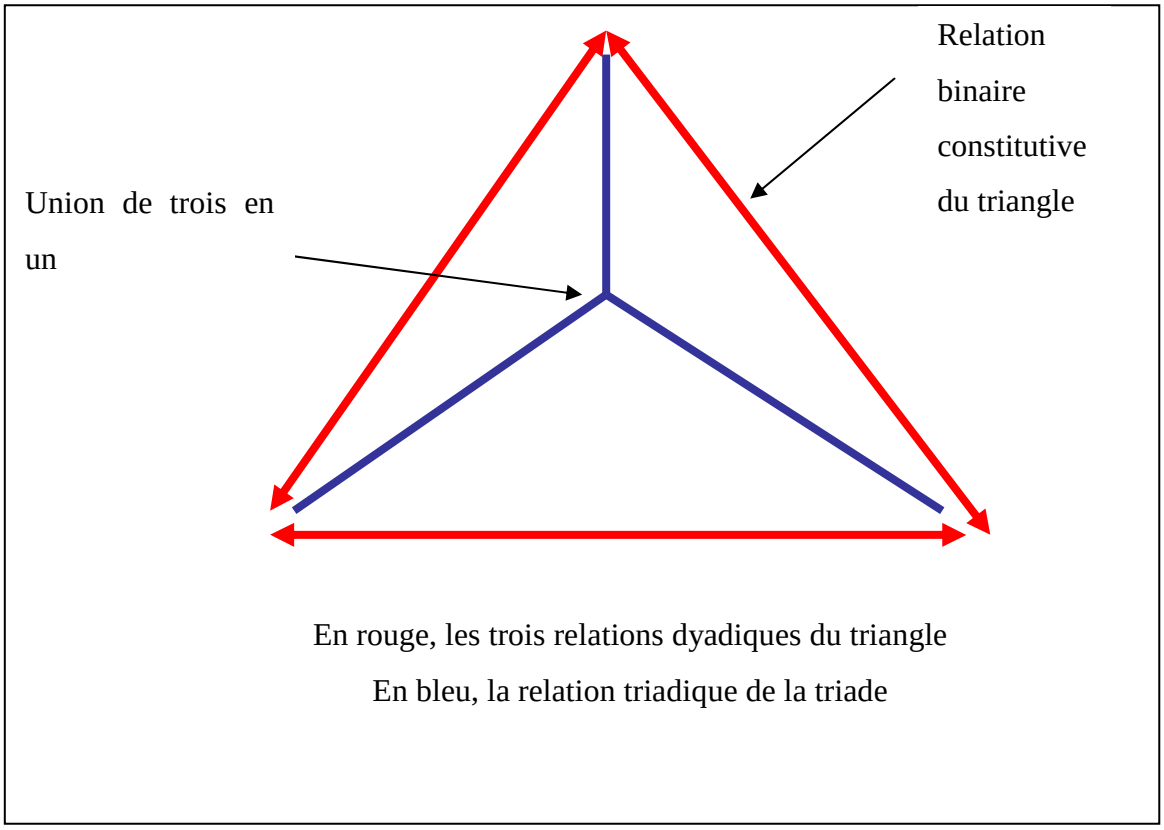
[143] Dans les deux ouvrages de Michel Balat, (2000a, 2000b) l'auteur emploie le mot représentement à la place de representamen. Pourtant, dans les documents donnés lors de ses séminaires, et dans le titre de l'article *L'actualité du representamen chez Peirce*, Michel Balat n'utilise pas le terme représentement, mais celui de représentamen. Aussi, pour ne pas semer la confusion dans l'esprit du lecteur, nous avons décidé de conserver le terme original et de substituer donc représentement par representamen.

Quelques lignes plus loin, nous pouvons lire « …Le representamen : c'est lui que nous tenons pour analogue du « point » dans la mesure où, précisément, les interprétants sucessifs ne sauraient être autre chose que des representamens. L'objet lui-même, dans une de ses acceptions (l'objet qualifié d' « immédiat » par Peirce) n'est autre qu'un representamen » (M. Balat, 2000 a, p. 17).

Signe et representamen sont synonymes

Pour R. Marty les deux termes signifient la même chose, comme l'indique la citation suivante : « Un signe ou representamen, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son objet. Il tient lieu de cet objet, non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le fondement du representamen. » (2.228). En accord avec Robert Marty, nous n'utiliserons pas le vocable de representamen pour lui préférer le mot signe.

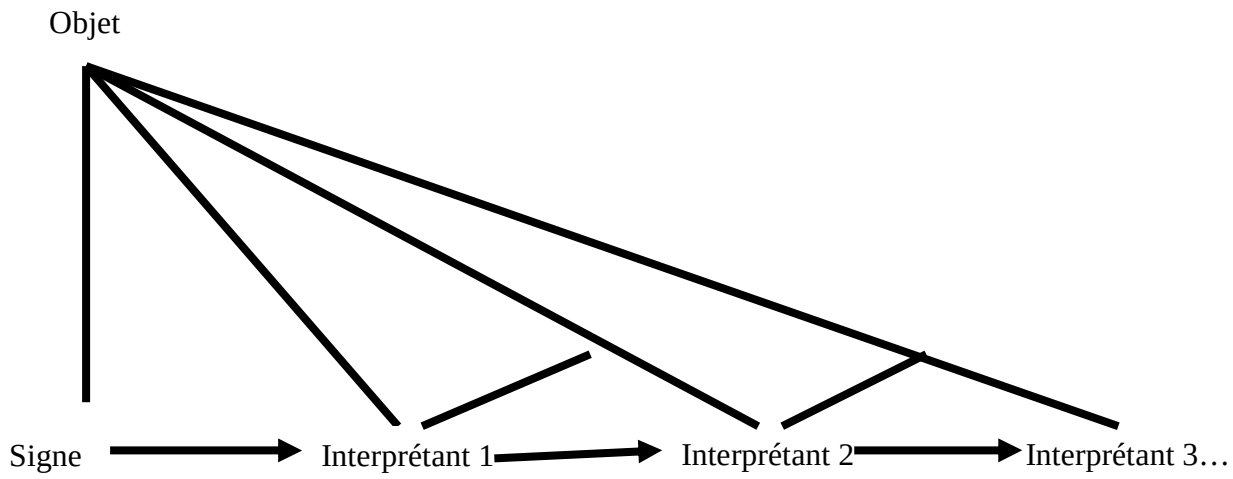
Le triangle n'est pas la triade car il représente trois relations binaires.



11.1.3 Les caractéristiques du signe peircien

Le signe peircien est un signe général, triadique et pragmatique. Pour Charles Sandres Peirce, un signe (S) c'est quelque chose qui représente quelque chose d'autre (O) pour quelqu'un (I). Ici, je reprends la modélisation du signe peircien de Robert Marty.[144]

[144] http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/s038.htm



Titre : Schéma de la coopération des instances.

Ses caractéristiques essentielles sont les suivantes :

Tout signe est triadique, c'est-à-dire qu'il nécessite la coopération de trois instances qui sont le signe S (ce qui représente), 1'objet O (ce qui est représenté) et 1'interprétant I (l'esprit) qui produit leur relation ; cette coopération est obtenue par le jeu de deux déterminations successives (les flèches du schéma sont des déterminations), du signe S, par 1'objet O et de l'interprétant I, par le signe S, de façon que I soit déterminé par O à travers S (le Signe représente la relation triadique qui lie S, O et I).

De plus, on observe que puisque I est déterminé par O, il devient d'une certaine manière un signe de O au même titre que S et est donc susceptible de déterminer un nouvel interprétant et ainsi de suite. On rentre donc nécessairement dans un processus d'interprétation indéfini ; I_1, I_2 , I_3… (en 1'état actuel de la conceptualisation).

Pour expliciter pourquoi le signe peircien permet d'illustrer cette problématique, nous avons besoin de faire appel aux concepts d'institution via l'Analyse Institutionnelle et à la sociologie de Pierre Bourdieu (qui a eu pour principale mission d'expliquer les catégories mentales de perception, que les universitaires engagent pour se représenter et pour donner sens au monde.

Commençons par la détermination Signe-Objet.

11.2 La société est informée par les formes dominantes : la détermination Signe-Objet

L'agent est agi dans un monde déjà informé par les formes dominantes. Ces formes sont alors déposées dans les objets qui vont informer à leur tour l'esprit qui les perçoit. C'est ainsi qu'en fonction des expériences passées et présentes, l'individu pourra plus ou moins bien reconstituer en fonction de son habitus « matrice de perception, d'appréciation et d'action » (P. Bourdieu, 1972, p. 178), la forme initiale. « Chaque objet d'expérience excite une idée de quelque sorte ; mais si cette idée n'est pas suffisamment associée et de manière convenable, avec quelque expérience préalable, capable de focaliser l'attention, il ne sera pas un signe. » (C.S. Peirce, MS 840). Dans cet extrait, il est souligné l'importance de l'historicité de l'individu : c'est grâce à elle que le signe va devenir un signe pour l'individu qui le perçoit.

Les structures sociales sont, pour Bourdieu, l'expression des structures mentales. « […] les principes structurants de la vision du monde prennent leur racine dans les structures objectives du monde social » ; et d'ajouter « les structures cognitives que les agents sociaux mettent en œuvre pour connaître pratiquement le monde social sont des structures sociales incorporées… Etant le produit de l'incorporation des structures fondamentales d'une société, ces principes de division sont communs à l'ensemble des agents de cette société et rendent possibles la production d'un monde commun et sensé, d'un monde de sens commun » (P. Bourdieu, 1979, p. 545-546).

Ces structures sociales ou espaces sociaux sont distribué en classes, qui s'impriment en retour dans nos consciences. Le structuralisme génétique nous propose de réfléchir sur l'ensemble des rapports que les différentes parties de l'espace social définissent et comment elles entrent en conflit dans les mécanismes de reproduction de l'ordre social. Les agents ont des visions partielles des différentes classes, chacune de ces visions se traduisant dans des pratiques, chaque groupe étant persuadé que sa vision est objective, ce qui fait écrire à P. Bourdieu au sujet des agents des différentes classes, qu'ils « ... s'accordent tacitement pour laisser masquer l'essentiel, c'est-à-dire la structure des positions objectives qui est au principe,

entre autres choses, de la vision que les occupants de chaque position peuvent avoir des occupants, des autres » (P. Bourdieu, 1979, p. 11). Les enjeux de ces rapports de classe vont se combiner dans trois champs investis par des capitaux le champ économique, le champ culturel, le champ social. L'ensemble des capitaux et leurs propriétés permettent de construire l'espace social.

L'habitus est alors l'intériorisation par acquisition des structures sociales et l'extériorisation de l'acquis sous forme de pratiques et de schèmes mentaux. L'habitus est, en tant qu'incorporation du passé, à la fois le produit de conditions « objectives » intériorisées et le producteur de représentations qui engendrent la praxis. Il doit aussi être pensé comme le produit d'une histoire collective (ici le vécu dans l'institution de recherche) et comme l'expression de trajectoire des chercheurs (l'origine sociale, le capital culturel familial, le capital scolaire du chercheur, la représentation du devenir).

Ainsi, « les habitus de l'esprit sont ceux de l'univers parce que l'esprit, en fréquentant l'univers, se met sous une perfusion qui le modèle à son image, un réseau de sentiments ouvert au monde par la perception laquelle catégorise de facto le monde comme réseau de ces mêmes structures ». De mémoire : « un ruisseau qui creuse son lit prend des habitudes... » (R. Marty, séminaire de sémiotique et communication, mardi 02/10/02, université de Perpignan.)[145]

[145] Le 13 décembre 2000, Robert Marty poste un message au sujet de la conscience comme structure relationnelle. « Relevé chez Nietzsche dans *Le gai savoir*, p. 354 « Du génie de l'espèce »: « quand le besoin, quand la nécessité ont longtemps obligé les hommes à se comprendre mutuellement, vite et finement, il s'est créé un excédent de cet art et de cette force, une sorte de trésor que le temps a entassé et qui attend un héritier qui le gaspille ; « l'artiste » est cet héritier-là ; de même l'orateur, le prédicateur, ou l'écrivain : tous hommes qui ne viennent jamais qu'au bout d'une longue série, des « tard-venus », en un sens noble, et qui, de nature, sont des dissipateurs. Si cette observation est juste, je me trouve en droit de supposer que la conscience ne s'est développée que sous la pression du besoin de communiquer ; qu'elle n'était qu'elle n'était nécessaire et utile au début que dans les rapports d'homme à homme (notamment pour le commandement), et qu'elle ne s'est développée que dans la mesure de cette utilité. La conscience n'est qu'un réseau de communications entre hommes ; c'est en cette seule qualité qu'elle a été forcée de se développer : l'homme qui vivait solitaire, en bête de proie, aurait pu s'en passer. Si nos actions, pensées, sentiments et mouvements parviennent - du moins en partie - à la surface de notre conscience, c'est le résultat d'une terrible nécessité qui a longtemps dominé l'homme, le plus menacé des animaux : il avait besoin de secours et de protection, il avait besoin de son semblable, il était obligé de savoir dire ce besoin, de savoir se rendre intelligible ; et pour tout cela, en premier lieu, il fallait qu'il eût une « conscience », qu'il « sût» lui-même ce qui lui manquait, qu'il « sût » ce qu'il sentait, qu'il « sût » ce qu'il pensait. Car comme toute créature vivante, l'homme, je le répète, pense constamment, mais il l'ignore; la pensée qui devient consciente ne représente que la partie la plus infime, disons la plus superficielle, la plus mauvaise, de tout ce qu'il pense : car il n'y a que cette pensée qui s'exprime en

Dans une lettre à Lady Welby du 12 octobre 1909, Peirce utilise pour la première fois, la notion de champ d'interprétant : « Il (un symbole) dépend donc soit d'une convention, d'une habitude ou d'une disposition naturelle de son interprétant (celui dont l'interprétant est une détermination) ». (8.335). C'est le moment de l'institué qui est celui de « la conservation et de la maintenance » (R. Hess et A. Savoye, 1993, p. 3). « La chose établie, les normes déjà-là, l'état de fait confondu avec l'état de droit » (R. Hess et A. Savoye, 1993, p. 3).

Le signe peircien permet de dialectiser la théorie de l'habitus, c'est la dialectique possible du champ social et de l'habitus. Ce faisant s'opère en lui, au fil du temps, une véritable « socioanalyse » comme l'affirme P. Bourdieu.

Les champs sociaux correspondent aux structures objectives et l'habitus aux structures subjectives. Il n'est plus question de parler d'objectivité et de subjectivité mais de structures objectives, les champs et de structures subjectives, l'habitus.

Le signe se caractérise par la présence à l'esprit du sujet percevant en plus de l'objet d'expérience directe, d'un objet absent du champ de l'expérience, ici et maintenant. Il est intéressant de noter l'utilisation par Peirce du mot « véhicule »[146] pour désigner le signe, même si par la suite il abandonnera ce mot, pour lui préférer celui de « médium pour la communication d'une forme » (MS 793).

Cette forme peut-être réalisée comme structure relationnelle ou eidétique. D'ailleurs, il serait plus judicieux de parler de forme d'expérience, car le signe est une forme d'expérience médiatisée; ce qui nous conduit à décrire la formation d'habitus à partir des percepts chez les

---

paroles, c'est-à-dire en signes d'échanges, ce qui révèle l'origine même de la conscience. Bref le développement du langage et le développement de la conscience (non de la raison, mais seulement de la raison qui devient consciente d'elle-même), ces deux développements vont de pair. Ajoutons que la langue n'est pas seule à servir de pont d'homme à homme, qu'il y a aussi le regard, la pression, le geste ; nous avons pris des impressions de nos propres sens une conscience d'autant plus nette, nous avons acquis un pouvoir de les fixer et de les extérioriser d'autant plus grand que la nécessité se faisait plus forte de les communiquer aux autres par des signes. L'inventeur de signes est en même temps un homme qui ne cesse de devenir toujours plus conscient de lui-même ; c'est seulement comme animal social que l'homme a appris à devenir conscient de soi ; il le fait encore, et de plus en plus. »
Voici son commentaire :
« La réflexion de Nietzsche conduit donc à une reprise d'une théorie de la conscience tout à fait compatible avec la conception synéchiste de Peirce : les habitus de l'esprit sont ceux de l'univers parce que l'esprit en fréquentant l'univers se met sous une perfusion qui modèle à son image. »

[146] « Un véhicule qui communique [= *conveing*] à l'esprit quelque chose de l'extérieur. Ce pourquoi il est mis est appelé son *objet* ; ce qu'il communique [*conveys*], sa signification [*meaning*] et l'idée à laquelle il donne naissance, son *interprétant* » (1.339).

individus ou dans un groupe partageant les mêmes percepts. L'objet réel n'existe pas en soi, il est toujours une co-construction sociale. Si la réalité sociale est un ensemble de rapports de force, c'est peut-être aussi parce qu'elle établit un ensemble de rapports de sens : tel objet, tel signe.

Puis dans la détermination Signe - Interprète, le percept du signe produit chez l'interprète des qualités de sentiment en configuration dont certaines seraient aussi produites par l'objet du signe. Le moment de la particularité exprime la négation du moment de l'universalité. L'institution se présente alors comme la détermination de l'esprit d'un individu particulier, le signe prend son sens dans le contexte dans lequel il est perçu. C'est la structure vécue.

11.3 Le recollement des structures objectives et structures subjectives ; la liaison triadique, nœud de l'implication

Vient enfin, le moment de la singularité qui est l'incorporation du « déjà-là », de l'universel dans le « vécu », du moment de la particularité. Le moment de la singularité est celui de l'unité négative résultant de l'action négative sur l'unité positive de la norme universelle. La petite histoire de la découverte du rhinocéros par Marco Polo à Java illustre la confrontation entre ce que l'interprète sait déjà et l'expérience actuelle de la perception de l'animal. C'est cette problématique qui est développée dans le dernier livre d'Umberto Eco, *Kant et l'ornithorynque* (1999). Pourquoi avoir titré son dernier livre *Kant et l'ornithorynque*, alliance plutôt hétéroclite entre le philosophe de la connaissance et un animal inclassable dans les nomenclatures des naturalistes. C'est justement ici le point de départ du livre, comment catégoriser l'inconnu ? Mais Eco nous dit plus loin que le même problème de classification se pose aussi pour les objets ordinaires de notre quotidien. Pourquoi appeler un chat, un chat ? Qu'est-ce qui le distingue des autres ? Kant a laissé cette question sans réponse. Pourtant ces

interrogations ont animé les premiers débats philosophiques et sont à nouveau d'actualité dans les nouvelles théories des sciences cognitives. Cela nous amène à la petite histoire de la découverte du rhinocéros par Marco Polo à Java. Eco ajoute que, lors de cette rencontre, Marco Polo avait en mémoire le schéma de la licorne, qu'il n'avait jamais vue d'ailleurs (et pour cause !). Ce schéma lui venait de ce qu'il avait pu en entendre car il n'était pas très un grand lecteur la licorne est un animal à quatre pattes avec une corne sur le nez. En voyant l'animal inconnu, il se dit que ça doit « rentrer » dans la classification des licornes. Mais cependant, il n'en a pas toutes les caractéristiques, il est noir. Il en arrive à la conclusion que cette licorne est un peu différente des autres. Dans « Kant et l'ornithorynque », Eco expose les limites de l'interprétation de la nature et non plus seulement des textes comme dans *Les limites de l'interprétation* (U. Eco, 1992). « Quelle est la morale de l'histoire ? Nous pourrions dire, en premier lieu, qu'il s'agit d'une splendide illustration de la façon dont les énoncés d'observation ne peuvent être proférés qu'à la lumière d'un cadre conceptuel ou d'une théorie qui lui donne sens. En d'autres termes, toute tentative de comprendre ce qui est perçu consiste, dans un premier temps, à chercher à enserrer l'expérience dans un système catégoriel préalable… Mais il faudrait dire, en même temps, que les observations mettent en crise le cadre catégoriel (comme dans le cas de Marco Polo), un cadre qu'il faudra donc chercher à réadapter. On procède par conséquent en réajustant le cadre catégoriel en fonction des nouveaux énoncés d'observation et, parallèlement, en reconnaissant des énoncés d'observation comme vrais en fonction du cadre catégoriel assumé. Au fur et à mesure que l'on catégorise, on s'applique à identifier de nouvelles propriétés (certainement sous la forme d'une encyclopédie désordonnée) ; au fur et à mesure que de nouvelles propriétés sont découvertes, on essaie de réorganiser le dispositif catégoriel. Mais toute hypothèse sur le cadre catégoriel à assumer influence la façon de rendre les énoncés d'observation comme valides et de les considérer comme tels (ainsi celui qui veut faire de l'ornithorynque un mammifère ne cherche pas les œufs ou se refuse à les reconnaître lorsqu'ils entrent en scène, tandis que celui qui veut faire de l'ornithorynque un ovipare cherche à nier l'existence des mamelles et du lait » (U. Eco, 1999, p. 344). Dans ce long paragraphe, le sémioticien nous démontre comment l'observateur est pris dans la dialectique de instituant, institué, institutionnalisation. Mais aussi comment une théorie oriente la perception, en relevant certains faits pour chercher la confirmation d'hypothèses, tout en laissant de côté ceux qui ne tombent pas sous la loi. « L'histoire de l'ornithorynque tendrait alors à démontrer que les faits finissent toujours par triompher des théories (et que le « flambeau de la vérité », comme le

disait Peirce, va toujours de l'avant, pas à pas, malgré les obstacle qu'il rencontre)…Peirce disait « il suffit d'attendre, la Communauté finira par trouver un accord » (U. Eco, 1999, p. 345). C'est ainsi qu'Eco prend pour « analyseur » cet animal inclassable et montre comment l'histoire de l'ornithorynque est une longue négociation. Cette longue négociation ou contrat c'est le sens commun (c'est la connexion Signe-Objet), la communauté peut tomber d'accord sur quelque chose de faux, l'important est la cohérence. L'histoire est pleine d'exemples : le système de Ptolémée au sujet du mouvement des planètes était faux mais suffisant pour expliquer le fonctionnement des équinoxes. « On pourrait décider vous et moi de vivre sur une île déserte en acceptant le système de Ptolémée, ça marcherait aussi ! Et pourtant, nous avons le droit de dire qu'il s'était trompé à l'intérieur d'un système plus vaste. On peut même s'accorder sur quelque chose que l'on sait pertinemment faux : nous pouvons, ma femme et moi, décider que nous nous trompons l'un l'autre à condition de faire semblant de ne pas nous en apercevoir. C'est une négociation… qui ne nie pas le fait que je trompe ma femme » (U. Eco, Mai 2002). Un texte de Peirce (MS 612) au sujet de l'Etna illustre les conclusions d'U. Eco. Peirce se rendait à Catane en bateau, c'est alors qu'il aperçoit l'Etna :

« Car c'était seulement par de tels signes comme le fait d'avoir navigué convenablement à l'Est ou un peu au Nord de cela puisque nous avions passé Taenarium que je savais que nous devions à ce moment être placés là où l'Etna serait visible à l'Ouest, et ainsi que ce triangle isocèle obtus que je voyais devait être l'Etna, que sans de tels signes je n'aurai pas reconnu. Néanmoins il demeure vrai que j'étais directement instruit de quelque objet, et également aussi que cet objet dont j'étais directement instruit était l'Etna ; et cela aurait été vrai si j'avais été tout à fait ignorant de géographie. En ce sens j'étais directement instruit de l'Etna, c'est-à-dire de ce qu'était réellement l'Etna (C.S. Peirce, MS 612). »

Cette petite anecdote met en évidence l'importance de la reconnaissance de la secondéité comme catégorie authentique. Pour revenir à la problématique du « recollement » des structures objectives et des structures subjective il est indispensable de prendre en compte la secondéité[147]. C'est d'ailleurs la critique de Peirce à Hegel (1.368) : « Il (Hegel) a tout

[147] Autre texte de C. S. Peirce au sujet de la dialectique de Hegel

(Traduction de Gérard Deledalle, 1978, p.79)

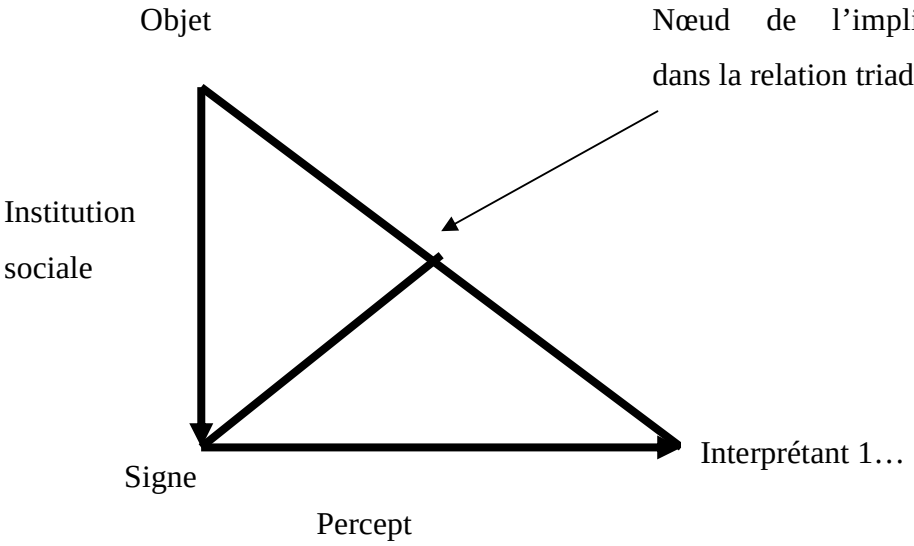
(1.368) Qu'on ne suppose pas que je prétende à l'originalité en proclamant 1'importance de la triade en philosophie. Depuis Hegel, presque tout penseur ayant un peu d'imagination a fait la même chose. L'originalité est la pire des recommandations pour des conceptions fondamentales. Au contraire, le fait que I'esprit des

simplement oublié ce détail, qu'il y a un monde réel avec des actions et des réactions réelles. »[148] Il a donc négligé la secondéité. Mais encore « Il (Hegel) mit en évidence trois éléments bien plus clairement [que ne le fit Kant] mais l'élément Secondéité, de fait brut ne reçoit pas la place qu'il mérite dans son système ; et à un degré moindre il en va de même de la priméité » (1.524).

La secondéité est l'expression de l'implication, elle noue la priméité à la secondéité. Au cœur du signe se trouve un nœud implicationnel représenté par la liaison triadique. Le diagramme ci-dessous illustre nos développements.

---

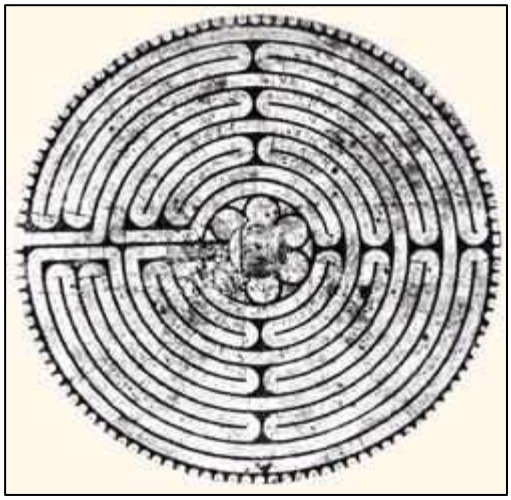
hommes a toujours été enclin aux divisions ternaires est une des considérations qui militent en leur faveur. D'autres nombres "'ont été l'objet de prédilection pour tel ou tel philosophe, mais trois a prédominé de tout temps et dans toutes les écoles. Toute ma méthode apparaîtra en profonde opposition avec celle de Hegel; je rejette sa philosophie in toto. Néanmoins, j'ai une certaine sympathie pour elle et je pense que si son auteur avait seulement prêté attention à quelques aspects fort peu nombreux de son système, il aurait été lui-même amené à le révolutionner. L'un d'eux est la division double ou dichotomie de la seconde idée de la triade. Il a néglige entièrement en général la secondéité externe. En d'autres termes, il a tout simplement oublie ce détail, qu'il y a un monde réel avec des actions et des réactions réelles. Négligence assez sérieuse tout de même. De plus, Hegel eut la malchance d'être exceptionnellement faible en mathématiques. Ceci apparaît dans le caractère très élémentaire de son raisonnement. Pis encore; alors qu'il insiste sur le fait que les philosophes ont négligé de tenir compte de la tiercéité, ce qui est assez juste s'agissant des philosophes de 1'espèce théologienne, la seule qu'il connaissait (car je n'appelle pas connaître lire un livre sans le comprendre), il ignorait malheureusement ce dont la connaissance aurait eu pour lui des conséquences incalculables - que les mathématiciens analystes avaient en grande partie évité cette grande faute, et que la poursuite continue des idées et des méthodes du calcul différentiel 1'aurait certainement effacée tout à fait. La méthode dialectique de Hegel n'est qu'une application timide et rudimentaire des principes du calcul à la métaphysique. Finalement, le plan de Hegel qui consiste à tout tirer par un procédé dialectique, de la conception la plus abstraite bien que fort loin d'être aussi absurde que le pensent les expérimentalistes, mais représentant au contraire une des parties indispensables du cours de la science, ne tient pas compte de la faiblesse de l'individu qui manque de force pour manipuler une arme de cette sorte. (A Guess at the Riddle, v. 1890.)



Titre : le signe comme nœud de l'implication

12 La sémiosis

Dans une situation d'enquête, nous avons des signes qui se rencontrent. Le chercheur est un signe car il est le lieu même de la pensée, c'est l'homme-signe de Peirce. « Le mot ou le signe que l'homme emploie *est* l'homme lui-même. Car, de même que toute pensée soit un signe, rapprochée du fait que la vie est une chaîne de pensées, prouve que l'homme est un signe ; de même, que toute pensée soit signe *externe*, prouve que l'homme est un signe externe. C'est-à-dire que l'homme et le signe externe sont identiques, au sens où les mots *homo* et *homme* sont identiques. Ainsi mon langage est la somme totale de moi-même ; car l'homme est sa pensée. (CP 5.314). Le chercheur ou l'observateur n'a pas de statut particulier, c'est un signe comme les autres. L'illustration de cette phrase se trouve dans les lithographies (1956) M.C. Escher que j'ai reproduites en introduction générale. Le chercheur en dirigeant son attention vers les faits ; « il détermine un point d'entrée dans le processus sémiotique dont il est membre. Cette hypothèse permet en particulier de rendre compte du concept de ground […] » (B. Morand, 2004, p. 78). Le ground permet à la sémiosis de débuter. Il est le moment initial du processus cognitif, point de départ de la connaissance.



Labyrinthe de Chartres, consulté sur Internet : http://www.esonews.com/index.asp

Lourau écrit en cherchant le point d'entrée dans l'implication : « ce que je cherche n'est sans doute pas la Vérité, mais : le lieu d'où je cherche, moi en tant qu'Obs (écrit comme cela dans le texte de Lourau, diminutif observateur) impliqué dans la recherche » (R. Lourau, 1997a, p. 59). Il utilise la figure du labyrinthe (figure 2), lieu de l'exploration dont l'aboutissement consiste à découvrir mon point de départ (R. Lourau, 1997, p. 60). Pour cela, il évoque l'architecte Antoni Gaudi (R. Lourau, 1997a, p. 60), mort de vouloir sortir de son labyrinthe[149]. La figure du labyrinthe semble effectivement renvoyer au sens premier de « recherche » dont l'étymologie est *circare*, signifiant « tourner autour de » (G. Bertin, 2003, p. 153).

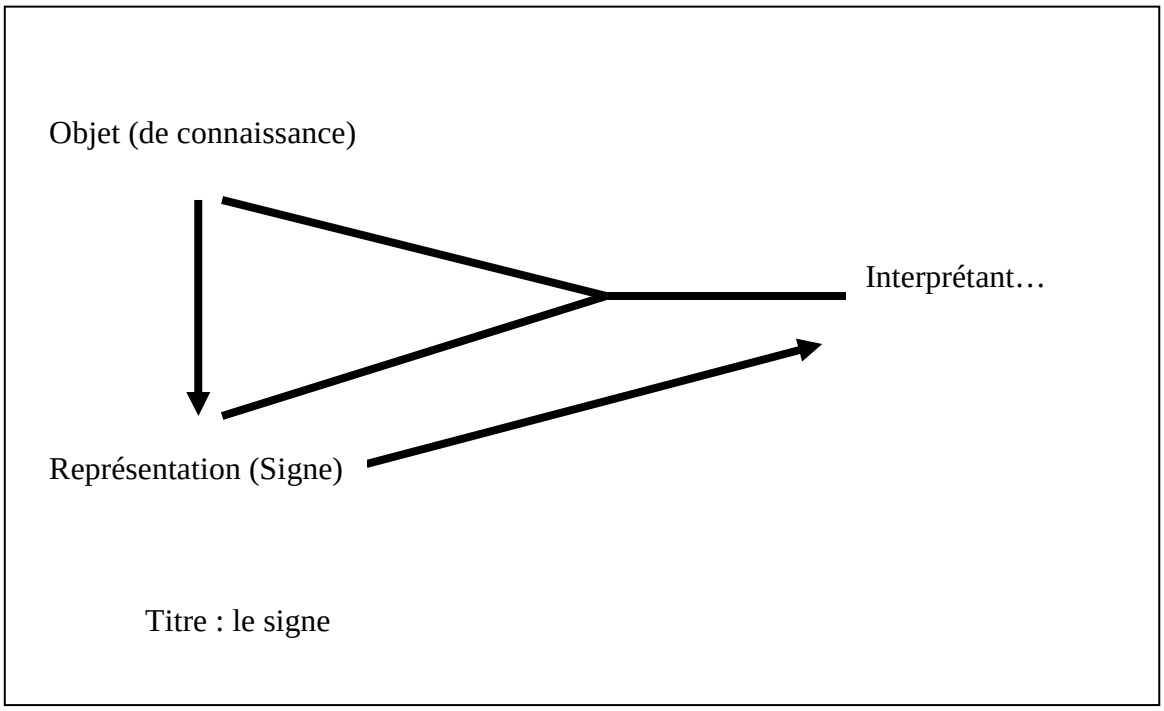
Ceci nous conduit vers la sémiosis et l'interprétant. La force de la sémiotique peircienne réside dans la notion d'interprétant ; en effet, l'effet du signe est intégré dans le signe lui-même, ainsi toute pensée est l'effet d'un signe précédent, la représentation est sociale. « Toute pensée est un signe » (5.474). Chacun des trois pôles de cette relation triadique est lui-même un signe. Cette coopération possède la propriété d'insécabilité.

La sémiosis est le processus de construction, d'appréhension de l'objet d'enquête. Il s'agit d'étudier les signes *in situ* et non dans un univers clos, réglé comme du papier à musique, mais dans une société humaine. La sémiose de Peirce est *vie,* ainsi que l'écrit Deledalle. (G. Deledalle, 1990, p. 92) Un signe n'est jamais seul, mais apparaît dans un contexte avec d'autres signes. La sémiosis s'appuie sur la continuité, le synéchisme des univers Peircien. « Le synéchisme est cette tendance de la pensée philosophique qui insiste sur l'idée de continuité comme étant de première importance en philosophie et, en particulier, sur la nécessité d'hypothèses impliquant une vraie continuité » (6.169). La sémiose est une *action traversante du temps*, une action enrichissante dans le processus de la pensée. Donc, la sémiose implique la recherche et provoque l'action validante.

Mais ni l'analyse ni sa répétition n'affaiblissent jamais la sémiose ; au contraire, l'analyse l'enrichit. Si bien que l'aboutissant de la recherche s'exprime dans des termes tels que : « peut-être », ou « serait » (*would be*). « Il s'agit d'une sorte d'enquête dont nous sommes le plus souvent inconscients dans la vie quotidienne car sa répétition à tout instant a créé en nous

[149] Lourau, 1997, page 83. Gaudi avait son atelier de création dans la Sagrada Familia. Il est mort renversé par un autobus en s'éloignant de la façade de la Sagrada pour mieux la voir… anecdote lourde de sens sur l'implication du chercheur ou créateur.

des habitudes d'interprétation quasiment instantanées » (Robert Marty, courriel 13 décembre 2000). Le chercheur lors de l'enquête tend (au sens mathématique) vers l'objet.



Le gain d'intelligibilité apporté par la sémiotique à la problématique de l'implication est la distinction entre interprète et interprétant

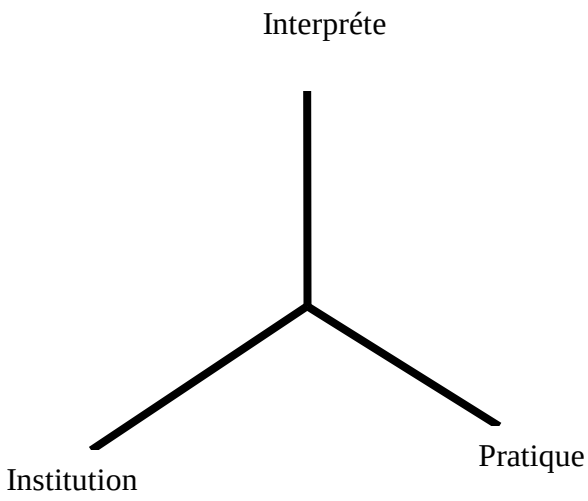
Les interprétants sont les connexions entre les signes et leurs objets. Déjà établies par les communautés humaines, ils sont au centre de la dialectique entre l'institutionnalisé qui a été intériorisé par les individus et ces individus qui les éprouvent à chaque utilisation. L'institution contrôle par la « violence symbolique » l'implication des interprètes. L'interprète expérimente sa propre interprétation, il conforte la norme universelle s'il l'applique strictement mais peut tenter de la transformer et même créer de nouvelles associations. C'est le moment des habitudes naissantes. Ici l'implication peut s'exprimer librement.

12.1 L’action d’un signe ou la sémiosis[150] un processus institutionnel.

Il y a sémiosis ou action d’un signe quand il y a création d’une relation triadique entre trois choses dont l’une est une détermination d’un esprit. Toute sémiosis est triadique parce qu’elle est humaine. « Par « sémiosis » […] j’entends une action ou influence qui est ou implique la coopération de trois sujets, tels qu’un signe, son objet et son interprétant n’étant en aucune façon réductible à des actions entre paires » (5.484). La sémiosis est le processus d'émergence, ici et maintenant, du signe, de l'objet, et de l'interprétant pour une production de sens. On peut distinguer trois moments dans le processus de sémiosis.

Cette incorporation des trois modes d’être est une caractéristique de l’institution sociale qui n’est possible que par la médiation d’un esprit qui se représente et relie. Nous avons une triade authentique dans laquelle la détermination de l’esprit de l’interprète, particularité de l’institution vécue par un sujet est une réplique imparfaite de l’institution dont elle devient signe. Les structures sociales objectives et les structures mentales des agents sociaux entretiennent une relation triadique authentique entre interprète, pratique et institution.

[150] Robert Marty et Claude Marty décrivent ainsi la sémiosis : « C'est un processus qui se déroule dans l'esprit de l'interprète ; il débute avec une perception du signe et se termine avec la présence à son esprit de l'objet du signe » (1992, question n°60).



Titre : Négociation du processus de signification

Ce qui rejoint Lourau quand il dit que le sujet et l'objet sont deux pôles extrêmes, des termes ou limites, entre lesquels un mouvement enchaîne des suites de « potentialisations » et d'« actualisations », des passages d'un terme à l'autre par localisation et confusion des termes (R. Lourau, 1997a, p. 49).

Le chercheur actualise nécessairement son implication dans les institutions d'appartenance.

Le signe est lié à son objet par une institution. La potentialisation unit son signe à son objet. L'actualisation ; elle relie l'expérience passée et l'expérience présente de la perception du signe.

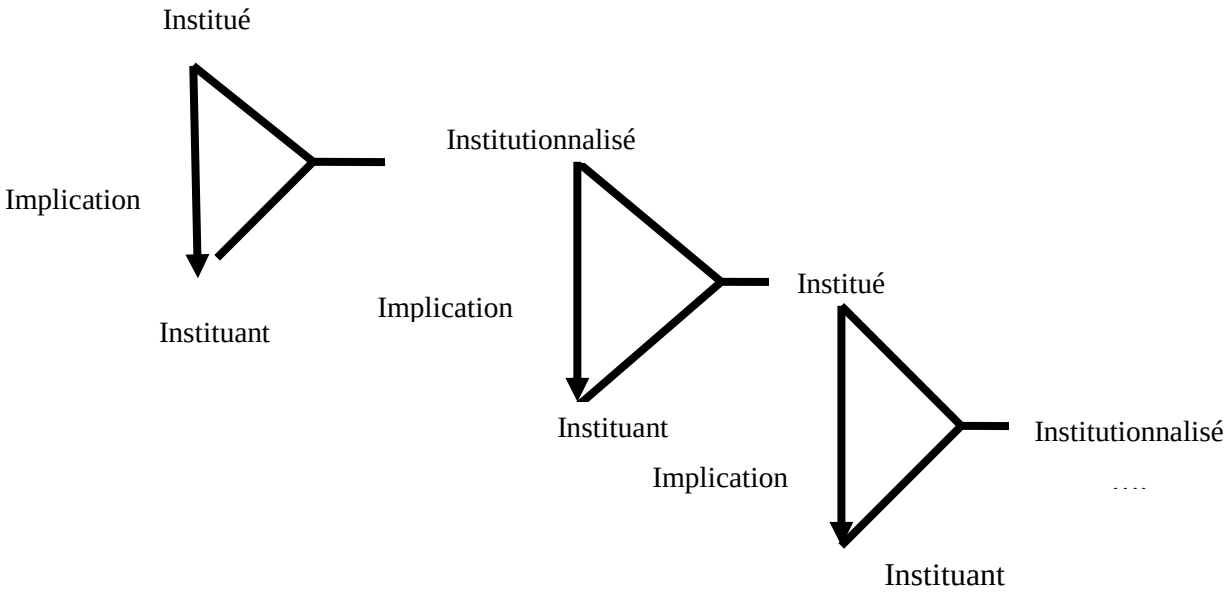
L'actualisation fournit la possibilité d'interprétation pour un interprète, c'est une potentialité de génération d'un interprète. D'où la problématique du temps actualisation et

potentialisation ne peuvent pas s’effectuer au même moment. Je déclinerai plus loin cette problématique sous la forme de la production et de l’interprétation du signe.

Le mode d'existence de la micro-institution est donc la quasi-habitude (habitudes partagées par les interprètes), qui peut être renforcée ou changée et c'est en cela que les institutions évoluent ; c'est la dialectique sociale. Notre propos montre ce que Rémi Hess et Antoine Savoye avaient pressenti : « nous ne naturalisons pas le système institutionnel. Nous sommes persuadés que nous pouvons le changer, jouer sur, le transformer » (R. Hess et A. Savoye, 1981, p. 5).

L'interprète est le lieu où se s’incarnent des micro-institutions.

Alors, nous pouvons appréhender les normes niées par les interprètes (moment de l'instituant), celles qui sont conservées et maintenues (moment de l'institué) ou contredites et dépassées et ainsi transformées (moment de l'institutionnalisé), et ainsi de suite…



Titre : Déploiement dans le temps des trois moments
de l’implication – Actualisation et potentialisation de l’implication

L'interprétant est un des moments de l'institution intériorisée, ici et maintenant, par un interprète qui se trouve confronté à son expérience propre du champ auquel la norme s'applique ; le moment de l'universalité portant en lui sa propre contradiction. L'analyse phénoménologique et sémiotique montre que l'universalité et la particularité de l'institution fusionnent dans un fait mental qui est la singularité d'un signe. C'est ainsi que la signification pour un sujet donné est une prise de position, révélateur de l'implication sociale de l'interprète aussi bien à la production qu'à la réception du signe : les individus sont des interprètes et leurs interprétations sont des signes, ils sont donc aussi des émetteurs de signes. C'est ainsi que chacun participe à la construction du sens. On ne peut pas ne pas s'impliquer dans l'institution sociale. La signification est une construction permanente.

La sémiotique a permis d'apporter un éclairage à la problématique relationnelle entre les différents moments de l'AI (Analyse Institutionnelle). Il ne s'agit pas d'une relation chronologique mais phénoménologique. Chaque niveau représentant un moment et une valeur de sens, le deuxième moment, celui de la singularité, englobant le premier moment (la particularité) et le troisième (l'universalité). Les institutions doivent être considérées de manière relationnelle, comme des configurations de relations entre un individu et un collectif. « On distinguera donc le moment de l'unité positive de la connexion déjà-là, le moment de sa négation dans ses usages dans des contextes particuliers et la nouvelle unité positive qui en résulte, un troisième moment » (R. Marty, mai 97).

La sémiosis permet de formaliser la production de l'implication et de l'institution, tout en restant fidèle à la définition de l'AI (Analyse Institutionnelle) donnée par Michel Authier et Rémi Hess : « L'analyse institutionnelle est une pensée du mouvement qui fait institution » (R. Hess et M. Autier, 1981, p. 5). La sémiosis est à la théorie des signes ce que la formation sociale est à la théorie du structuralisme génétique, l'une et l'autre sont inextricablement liées. Cependant, il est important de noter chez C.S. Peirce « l'absence de conceptualisation de la violence symbolique, même s'il en a eu l'intuition à travers le vocable « Sheriff » » (R. Marty, séminaire semiocom, 16/10/01). En ce sens, la sociologie de P. Bourdieu est d'un grand secours pour dénoncer l'imposition par les dominants, de la contrainte implicationnelle. Les règles engendrent les répliques qui actualisent la règle. Ce qui revient à dire que l'essence de l'objet est construite par l'expérience collective.

L'institution est une contrainte sociale qui s'impose par la violence symbolique, elle est ainsi déposée dans l'objet par l'accord de la communauté sémiotique en un lieu et un moment donnés. La perception par l'interprète ayant fait l'expérience collatérale va réactiver cette connexion. Elle passe dans l'esprit de l'interprète qui la complète en fonction de ses expériences passées et présentes.

Rejoignant M. Mauss, nous conclurons que l'institution sociale a une dimension de totalité. « La totalité d'une unité d'éléments répond bien à la définition peircienne de la Tiercéité puisqu'elle met en relation tous les éléments qui s'y retrouvent incorporés avec leurs relations, réalisant ainsi une « liaison de liaisons » au sens d'E. Morin (E. Morin, 1977). La totalité est la structure formelle de cette liaison de liaisons, c'est-à-dire la représentation formelle de la Tiercéité. » (R. Marty, http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/semantic-fr-ns/default.htm)

En effet, le signe exprime les interactions entre l'individu et la société ; en retour, il crée l'individu en tant que membre d'une communauté à un moment donné et en un lieu donné mais aussi reproduit la communauté. Le ciment qui constitue cette communauté sémiotique est en quelque sorte ce qu'on appelle sa culture. Maintenant, il est temps d’exposer la classification du signe triadique.

13 La classification du signe triadique : les trichotomies de l'objet, du signe, de l'interprétant

« …Suivant la première trichotomie, un signe peut être appelé qualisigne, sinsigne ou légisigne… Suivant la seconde trichotomie, un signe peut être appelé icône, indice ou symbole… Suivant la troisième trichotomie, un signe peut être appelé rhème, dicent ou argument… » (2.243).

L'objet, le signe et l'interprétant sont divisés en trois trichotomies.

■ La première trichotomie est le signe pris par rapport à lui-même ou la dimension syntactique. Le signe peut être un légisigne, un sinsigne, un qualisigne. « Le qualisigne est un signe incarné dans une qualité, mais cette incarnation n'a rien à voir avec son caractère de signe. Le qualisigne est une qualité qui est un signe. Le sinsigne (où sin est mis pour « singulier » et marque le caractère existentiel individuel unique) est une chose ou un événement existant qui est un signe. Il ne peut exister que par ses qualités : un sinsigne implique plusieurs qualisignes. Le légisigne est une loi qui est un signe. Tout signe conventionnel est un légisigne, mais la réciproque n'est pas vraie » (G. Deledalle, 1978, p. 230).

■ La deuxième trichotomie est le signe par rapport à son objet ou la dimension sémantique. L'objet peut être un symbole, un indice, une icône.

(2.304) « [...] Une *icône* est un signe qui posséderait le caractère qui le rend signifiant, même si son objet n'existait pas. Exemple : un trait au crayon représentant une ligne géométrique. Un *indice* est un signe qui perdrait immédiatement le caractère qui en fait un signe si son objet était supprimé, mais ne perdrait pas ce caractère s'il n'y avait pas d'interprétant. Exemple: un moulage avec un trou de balle dedans comme signe d'un coup de feu; car sans le coup de feu il n'y aurait pas eu de trou; mais il y a un trou la, que quelqu'un ait l'idée de l'attribuer a un coup de feu ou non. Un *symbole* est un signe qui perdrait le caractère

qui en fait un signe s'il n'y avait pas d'interprétant. Exemple : tout discours qui signifie ce qu'il signifie par le seul fait que l'on comprenne qu'il a cette signification. »

(2.247, suite) « Une icône est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote simplement en vertu des caractères qu'il possède, que cet objet existe réellement ou non. Il est vrai que si cet objet n'existe vraiment pas, I'icône n'agit pas comme signe; mais cela n'a rien à voir avec son caractère de signe. N'importe quoi, qualité, individu existant ou loi, est l'icône de quelque chose, pourvu qu'il ressemble à cette chose et soit utilisé comme signe de cette chose. »

(2.248) « Un *indice* est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote parce qu'il est réellement affecté par cet objet. Il ne peut donc pas être un qualisigne, puisque les qualités sont ce qu'elles sont indépendamment de toute autre chose. Dans la mesure où l'indice est affecté par l'objet, il a nécessairement quelque qualité en commun avec l'objet, et c'est eu égard aux qualités qu'il peut avoir en commun avec l'objet, qu'il renvoie à cet objet. Il implique [2] donc une sorte d'icône, bien que ce soit une icône d'un genre particulier, et ce n'est pas la simple ressemblance qu'il a avec l'objet, même à cet égard, qui en fait un signe, mais sa modification réelle par l'objet. »

(2.249) « Un *symbole* est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote en vertu d'une loi, d'ordinaire une association d'idées générales, qui détermine l'interprétation du symbole par référence à cet objet. Il est donc lui-même un type général ou une loi, c'est-à-dire un légisigne. A ce titre, il agit par l'intermédiaire d'une réplique. Non seulement il est général lui-même, mais l'objet auquel il renvoie est d'une nature générale. Or ce qui est général a son être dans les cas particuliers qu'il détermine. Il doit donc y avoir des cas existants de ce que le symbole dénote, bien qu'il faille comprendre ici par « existant », existant dans l'univers, qui peut être imaginaire, auquel le symbole renvoie. Le symbole sera, indirectement, par l'association ou une autre loi, affecté par ces cas particuliers; et par conséquent le symbole impliquera une sorte d'indice, bien que ce soit un indice d'un genre particulier. Il ne sera cependant absolument pas vrai que la faible action exercée par ces cas particuliers sur le symbole explique le caractère signifiant du symbole. »

■ La troisième triochomie est le signe par rapport à l'interprétant ou la dimension pragmatique. L'interprétant peut être : un argument, un dicisigne, un rhème.

« […] le signe est une loi générale dont la généralité comme premier s'exprime dans le rhème, comme second dans le dicisigne et comme troisième dans l'argument. Le rhème est un signe qui, pour son interprétant, est un signe de possibilité qualitative, c'est-à-dire comme représentant une sorte d'objet possible. Il correspond au terme de la logique classique, que Peirce conçoit comme une fonction propositionnelle. Le dicisigne est un signe qui, pour son interprétant, est un signe d'existence réelle. Ce ne peut être une icône. Un dicisigne implique nécessairement un rhème pour décrire le fait qu'il indique selon l'interprétant. Le dicisigne est la proposition. L'argument est un signe qui, pour son interprétant, est un signe de loi. On aurait pu l'appeler « raisonnement » (G. Deledalle, 1978, p. 231).

La combinaison entre triade et phanéroscopie donne le tableau suivant :

	Priméité	**Secondéité**	**Tiercéité**
Trichotomie du signe Le signe en lui-même	Qualisigne (1,1)	Sinsigne (1,2)	Légisigne (1,3)
Trichotomie de l'objet Le signe en relation à son objet	Icône (2,1)	Indice (2,2)	Symbole (2,3)
Trichotomie de l'Interprétant Le signe en relation à son interprétant	Rhème (3,1)	Dicisigne (3,2)	Argument (3,3)

Lecture du tableau :

Le premier chiffre représente la trichotomie du signe, le deuxième chiffre la trichotomie de l'objet et le dernier la trichotomie de l'interprétant. La catégorie phanéroscopique de la priméité est représentée par le deuxième chiffre « 1 », la catégorie de la secondéité par le chiffre « 2 », et la tiercéité par le chiffre « 3 ». Pour la première colonne, il s'agit du signe en lui-même (qualité, fait, loi), la deuxième colonne de la nature de relation entre le signe et l'objet. Dans la troisième division, ce que l'interprétant représente n'est pas le signe en lui-même mais le signe *dans sa relation avec l'objet*, *comme si* c'était le signe d'une possibilité, *comme si* c'était le signe d'un fait, *comme si* c'était un signe de loi. En fait, il s'agit de la liaison entre le social (relations instituées S<=>O) et le psychologique (relations instituées interprétées comme si par l'interprète...). On retrouve la relation dialectique entre l'universel et le particulier (relations universelles interprétées dans des cas particuliers).

La combinaison du signe triadique avec les modes d'être possible de chacun de ses éléments amène à la « triphénoménologie » des signes dont l'organisation relationnelle est celle du treillis.

13.1 Le treillis du signe triadique

L'algèbre de la communication repose sur les possibilités combinatoires d'un co-signe avec le signe qui lui est associé.

	Signe	**Objet**	**Interprétant**	**Dénomination**
I	1.1	2.1	3.1	Qualisigne
II	1.2	2.1	3.1	Sinsigne iconique
III	1.2	2.2	3.1	Sinsigne indexical rhématique
IV	1.2	2.2	3.2	Sinsigne indexical dicent
V	1.3	2.1	3.1	Légisigne iconique
VI	1.3	2.2	3.1	Légisigne indexical rhématique
VII	1.3	2.2	3.2	Légisigne dicent
VIII	1.3	2.3	3.1	Symbole rhématique
IX	1.3	2.3	3.2	Symbole dicent
X	1.3	2.3	3.3	Argument

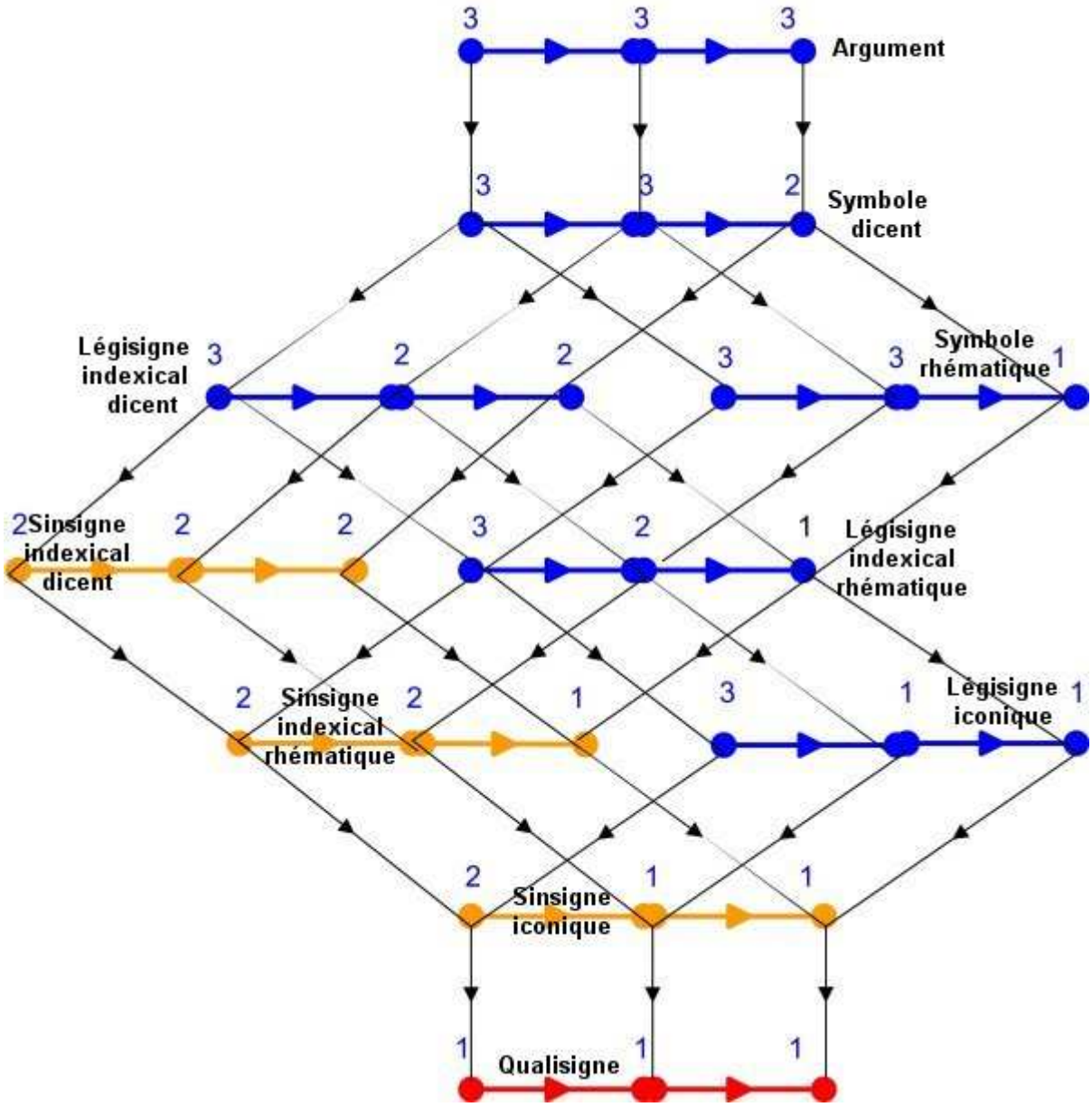
A partir de ce tableau, un théorème sur les classes de signes formalise leurs affinités. Ces affinités recouvrent une schématisation des dix classes dans laquelle sont visibles les relations qu'elles entretiennent entre elles. Les possibilités combinatoires sont régies par des règles ; celles qui gouvernent les classes de signes. Robert Marty a montré qu'elles étaient ordonnées dans une structure d'ordre nommée treillis où les flèches « représentent des présuppositions logiques ; il en résulte que chacune des classes renferme toutes celles avec lesquelles elle est en relation dans la structure » (C. Marty et R. Marty, 1992, Question n°57).

L'appellation donnée est celle de : « treillis des classes de signes ». Le treillis des classes de signes modélisé par Robert Marty résulte des deux modes de démarches ; l'une explicative et l'autre compréhensive. Comme l'écrit Bernard Morand (le 14 octobre 2002) ; « Toute la question, du point de vue de la science est : comment et dans quelle mesure ces deux aspects (logique et expérience) peuvent se correspondre ? Je suis convaincu que c'est le mobile de C. S. Peirce pendant toute sa vie. C'est aussi la question qu'adressent tous les philosophes même lorsqu'ils n'ont aucune théorie du signe ».

Le treillis résulte en fait du mode de combinaison de ces deux catégorisations, car il est impliqué dans l'arborescente des différences et dans celle d'une catégorisation matricielle (représenté par le tableau ci-dessus possibilités combinatoires d'un co-signe avec le signe qui lui est associé).

Le treillis va me permettre d'organiser mon propos sur l'implication. « Le treillis des classes de signes structure l'ensemble résultant de l'analyse en éléments séparés en mettant à jour non seulement les niveaux d'interprétation que sont les classes de signes mais encore la syntaxe de chaque niveau et surtout les enchâssements des niveaux. De plus, ses propriétés algébriques permettent de formaliser la notion de sens global ainsi que la notion de qualité sui generis d'un signe complexe. Le treillis des classes de signes débouche sur une méthodologie de l'analyse de la signification » (http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/s058.htm).

Le vrai treillis des classes de signes triadiques



« Toutes les flèches sont des relations de présupposition logique entre les catégories coenopythagoriciennes et se lisent comme suit :

3 —>2 : Tertian présuppose Secondan

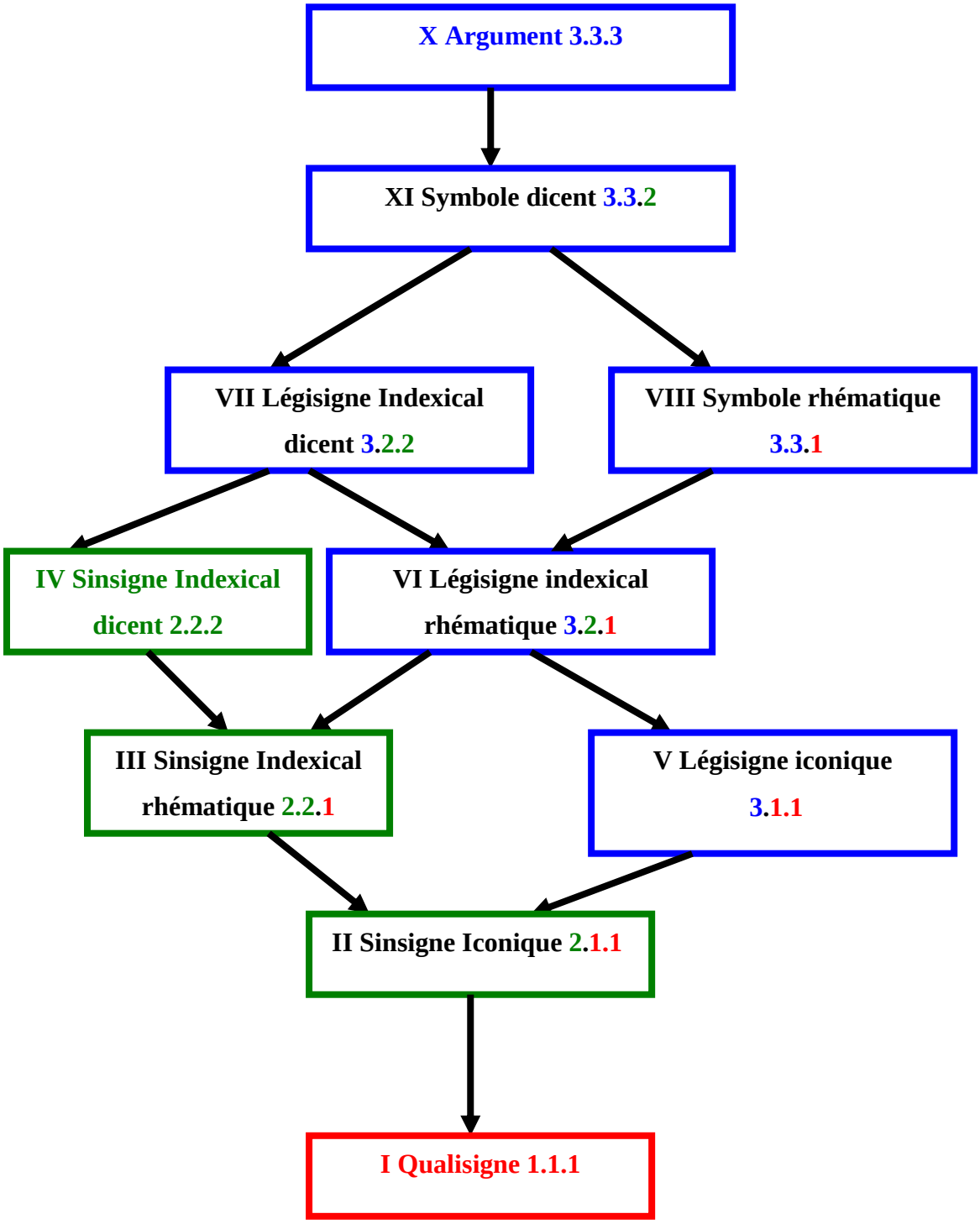
2 —>1 : Secondan présuppose Priman

Remarque 1 : La relation de présupposition est transitive : on a 3 —> 1.

Remarque 2 : Tous les rectangles sont commutatifs : les deux parcours de présupposition composées possibles sur les côtés des rectangles définissent la même relation de présupposition entre les sources et les sommets du rectangle.

Remarque 3 : c'est par souci de simplification que dans le treillis tel qu'il est habituellement présenté que les trois flèches (morphismes) qui définissent les relations entre clases de signes sont représentées par une flèche unique » en ligne sur le site de Robert Marty (http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/vrai-treillis.htm).

Ce diagramme est intitulé le vrai treillis car il est de coutume de représenter les relations de présuppositions entre les classes de signe par une seule flèche. Pour des raisons de commodité nous représenterons ces relations de présupposition par une seule flèche.



Titre : le treillis des classes de signe

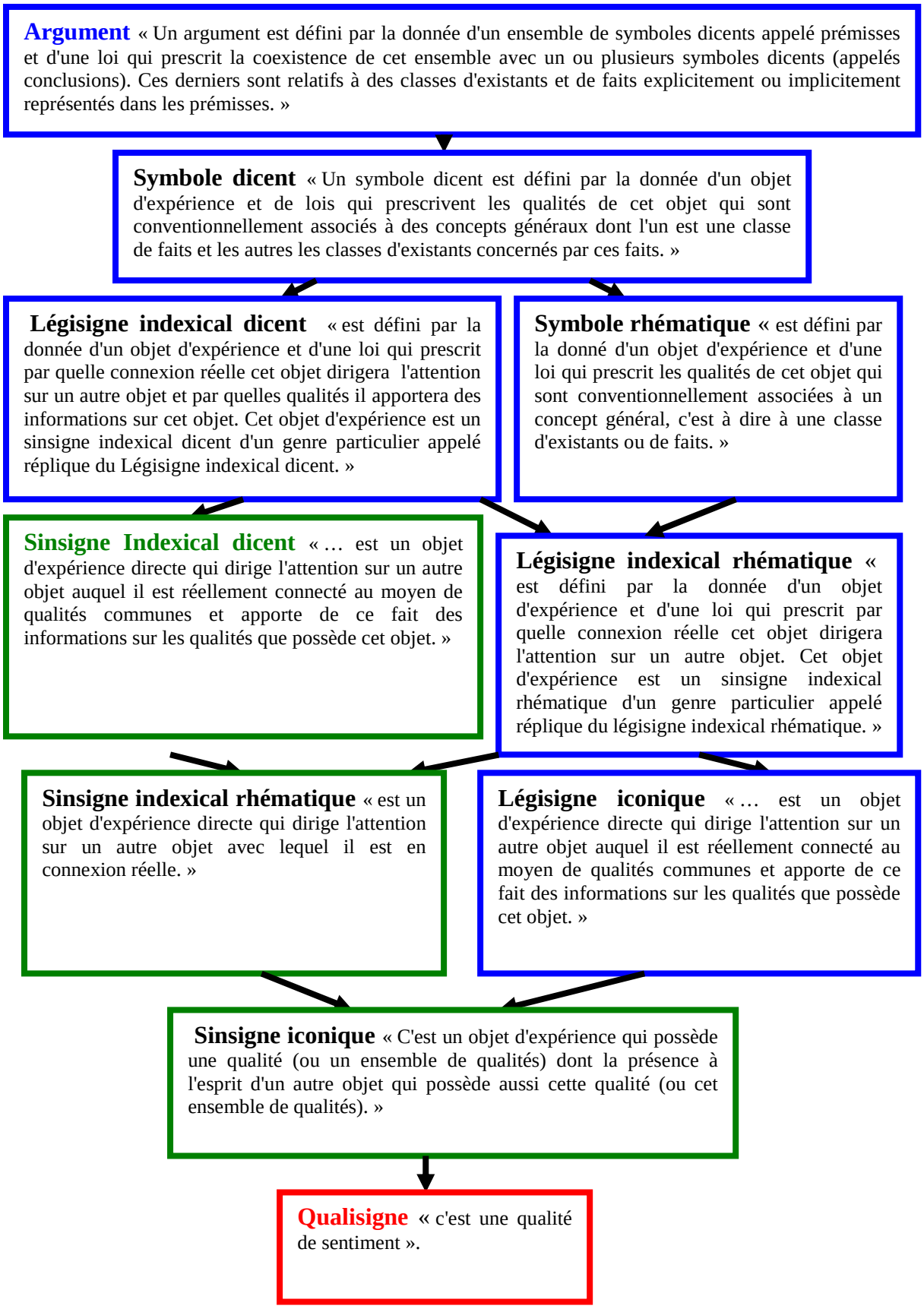
Légende :

En rouge la priméité
En vert la secondéité
En bleu la tiercéité

Lecture du treillis : le premier chiffre représente la trichotomie de l'objet, le second du signe et le troisième de l'interprétant. Par exemple pour le légisigne iconique, l'objet est de l'ordre de la tiercéité, le signe et l'interprétant de la priméité.

Je vais maintenant définir chaque classe de signe. Les définitions inscrites dans les classes de signe sont extraites du site de Robert Marty http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/index-r.htm.

Les CP (2.254 à 2.263), de Peirce au sujet de la division des signes et de leurs définitions, se trouvent de la page 179 à 183 dans *Ecrits sur le signe* (1978).



Titre : Définitions des différentes classes de signe

Le qualisigne est la qualité ; « c'est une qualité de sentiment » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°46). Peirce (2.254) « … un signe d'essence, c'est à dire un rhème. » Elle (la qualité) renvoie pour son interprétation simplement à elle-même.

Par exemple : une couleur.

Un sinsigne iconique ; un sinsigne est une chose ou un événement particulier qui est signe. L'icône introduit l'idée de ressemblance. « C'est un objet d'expérience qui possède une qualité (ou un ensemble de qualités) dont la présence à l'esprit d'un autre objet qui possède aussi cette qualité (ou cet ensemble de qualités) » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°47). Peirce (2.255) « …il matérialisera un qualisigne. »

Par exemple : une photo.

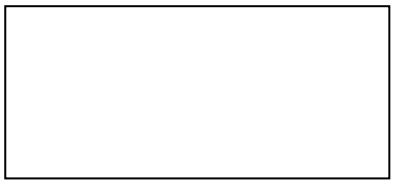
Un sinsigne indexical rhématique ; « C'est un objet d'expérience directe qui dirige l'attention sur un autre objet avec lequel il est en connexion réelle » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°48).

Par exemple : la fumée d'un feu, la fumée est liée de façon causale avec le feu. Il n'y a pas de fumée sans feu.

Un sinsigne dicent, il renvoie pour son interprétant aux éléments du contexte. « … est un objet d'expérience directe qui dirige l'attention sur un autre objet auquel il est réellement connecté au moyen de qualités communes et apporte de ce fait des informations sur les qualités que possède cet objet » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°48).

Par exemple : des nuages gris dirigent l'attention sur le mauvais temps.

Un légisigne iconique, un légisigne est un signe conventionnel, une loi. Par exemple : une figure géométrique la communauté scientifique a décidé d'appeler cette figure un rectangle.



Il « est défini par la donnée d'un objet d'expérience et d'une loi qui prescrit les qualités de cet objet qui pourront susciter dans l'esprit l'idée d'un objet semblable (c'est à dire d'un objet qui possède ces qualités). Cet objet d'expérience est un sinsigne iconique particulier appelé réplique[151] du légisigne iconique » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°50).

Le légisigne indexical rhématique : « Le légisigne indexical rhématique est défini par la donnée d'un objet d'expérience et d'une loi qui prescrit par quelle connexion réelle cet objet dirigera l'attention sur un autre objet. Cet objet d'expérience est un sinsigne indexical rhématique d'un genre particulier appelé réplique du légisigne indexical rhématique » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°51).

Par exemple : Un pronom démonstratif.

Légisigne indexical dicent : « Un légisigne indexical dicent est défini par la donnée d'un objet d'expérience et d'une loi qui prescrit par quelle connexion réelle cet objet dirigera l'attention sur un autre objet et par quelles qualités il apportera des informations sur cet objet. Cet objet d'expérience est un sinsigne indexical dicent d'un genre particulier appelé réplique du Légisigne indexical dicent » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°52).

Par exemple : un panneau routier indiquant un virage à droite… le sujet de l'information une caractéristique de la route, un virage à droite.

Symbole rhématique : « Un symbole rhématique est défini par la donné d'un objet d'expérience et d'une loi qui prescrit les qualités de cet objet qui sont conventionnellement associées à un concept général, c'est à dire à une classe d'existants ou de faits. » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°53).

[151] Nous développerons cette notion plus tard.

Le symbole renvoie à l'objet en vertu d'une convention.

Par exemple : le nom commun arbre renvoie au concept d'arbre.

Symbole dicent : « Un symbole dicent est défini par la donnée d'un objet d'expérience et de lois qui prescrivent les qualités de cet objet qui sont conventionnellement associés à des concepts généraux dont l'un est une classe de faits et les autres les classes d'existants concernés par ces faits » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°54).

Par exemple : le chat a attrapé la souris, est un symbole dicent le chat entretient avec la souris un rôle de prédation. Nous pouvons remplacer les noms par des images.

L'argument renvoie, par son interprétation, à un ensemble de règles ou de proposition logiques.

« Un argument est défini par la donnée d'un ensemble de symboles dicents appelé prémisses et d'une loi qui prescrit la coexistence de cet ensemble avec un ou plusieurs symboles dicents (appelés conclusions). Ces derniers sont relatifs à des classes d'existants et de faits explicitement ou implicitement représentés dans les prémisses » (C. Marty et R. Marty, 1992, question n°55)

Par exemple : il explicite un concept, par des mots connus.

13.2 Le treillis de l’implication

Nous allons essayer d'utiliser les dix classes de signes d’un point de vue de l’implication.

Le qualisigne : est la première phase de l’acquisition d’un savoir, il est le niveau de la perception primaire, le ressenti, la conscience de l’objet. Il représente un objet par une ou plusieurs qualités. Dans le cas de l’implication du chercheur, c’est « L’émotion du tout ensemble » (1.311) : il s’agit de l’implication affective du sentiment d’intimité avec l’objet tel que je l’ai développé dans la section priméité de l’implication.

Les sinsignes sont les signes résultant de l’expérience de l’objet.

Le sinsigne iconique : est un fait, il matérialise une qualité ou des qualités, c’est le rapport existentiel entre la connaissance et son objet.

Cette classe de signe représente l'image que le chercheur se fait spontanément de son objet, une structure vécue accolée à l'objet.

Le sinsigne indexical rhématique : est la représentation d’une classe particulière par une chose particulière représentant la famille d’appartenance. Il s’agit ici d’être membre et de s’immerger socialement dans son objet au sens de l’ethnométhodologie. Cette classe permet de relever les signes *in situ*. Le chercheur est alors à l’intérieur de l’objet, il en est un membre à part entière. Le chercheur est une partie de l’objet, il est totalement impliqué.

Le sinsigne dicent : est l’objet d’expérience directe qui fournit des informations sur l’objet. C’est en physique par exemple la dilatation du mercure dans un thermomètre qui indique la température en un lieu et un moment donné. La tenue du journal de bord lors de l’enquête fournit des informations sur l'implication du chercheur dans son objet. Le journal est le thermomètre de l’implication.

Les légisignes sont des lois qui gouvernent des faits. C’est la désignation de l’objet et de ses composants, l’incorporation du singulier dans l'universel.

Légisigne iconique : « C'est toute loi générale qui dans chacune de ses applications matérialise une qualité déterminée, renvoie à l'objet du signe. Cette loi gouverne des répliques singulières qui sont des sinsignes iconiques […] » (C.P. 2-258).

C'est la connaissance descriptive, elle est une signification incarnée par un chercheur.

Si le légisigne iconique n'est pas gouverné par le légisigne par un légisigne indexical rhématique alors le compte rendu est la détermination de l'esprit du chercheur.

Légisigne indexical rhématique : « Toute loi générale, quelle que soit la manière dont elle a été établie qui requiert que chacune de ses instances soit réellement affectée par l'objet. » (C.P. 2-259). Ici le chercheur propose à la convention sociale le résultat de son étude. Dans le pliage du signe sur le co-signe, l'interprétation est tournée vers son Interprétant qui est la modalité de son engendrement et l'autre vers le signe, la modalité de sa capacité reproductive, la production.

Le pli est la connexion entre intériorité (interprétation) et extériorité (production), entre compréhension et explication. Le pli est de l'ordre de la secondéité, de la prise de conscience grâce aux index. Quand on plie le co-signe sur le signe, la tiercéité, l'institution est pliée sur la priméité, les sentiments du chercheur et la priméité sur la tiercéité.

Le chercheur est dans le pli, dans cette classe de signe il prend conscience de se « courber » devant l'institution, puisque elle est la classe de signe où il rencontre l'institution. C'est la désimplication ou comme le disait Robert Marty, lors d'un entretien (le 21 juin 2004) un savoir qui n'est pas gagé sur l'indexicalité, le propre des courants post-modernistes. Dans les citations ci-dessous au sujet du post-modernisme en sociologie, il est éloquent de voir que l'indexicalité est évacuée. La post-modernité est pour M. Maffesoli, « l'archaïque réinvesti par le moderne, ou le moderne entrant en synergénie avec les éléments les plus archaiques, c'est-à-dire les éléments premiers, primordiaux de toute humanité » (M. Maffesoli, 2002, p. 244). Dans cette optique, ce n'est plus la raison des Lumières qui prime mais le sentiment, la passion, l'affectif, la connaissance intuitive. « Au pouvoir du patriarcat est en train de succéder le matriarcat. » Selon M. Maffesoli, le matriarcat « connote un état civilisationnel plus souple, divers, éclaté, plus proche de la vie en ses diverses potentialités » (M. Maffesoli, 2002, p. 132).

En tant qu'idéal type, le matriarcat, nous permettrait donc de lier toutes les valeurs alternatives au schéma rationnel. C'est un nouveau mythe. C'est alors qu'il déclare que dans ce nouveau mythe, il y a en gestation celui de l'intuition immédiate **;** une vie qu'il faut vivre ici et maintenant et qu'il convient de vivre le mieux possible. C'est un nouvel hédonisme. Cet horizon matriarcal vers lequel tendrait la société et la science n'en serait pas épargnée est nommé par M. Maffesoli « l'érotique sociale » (M. Maffesoli, 1991). Il s'agit du monde, de l'expérience telle que eux, les chercheurs la vivent. En mars 2004, nous avions échangé des messages à ce sujet. Mon premier message suite à la lecture d'un texte de Robert Marty « les bobos et la science » « Le courant dit sociologie compréhensive est souvent utilisé par abus de langage pour généraliser la posture maffesolienne. […] ça m'agace, on ne peut mettre dans le même sac Max Weber (le fondateur de cette école) Goffman, l'ethnométhodologie et Maffesoli. Je sais que vous faites la différence pour preuve l'écriture d'un chapitre dans *l'algèbre des signes* (R. Marty, 1990) sur l'ethnométhodologie. Comme je vous l'avais écrit samedi Parmi les sociologues signataires de la pétition contre la validation de la thèse de Teissier, il y avait un nombre non négligeable d'ethnométhodologues, de sociologues « phénoménologues », d'adeptes de l'interactionnisme symbolique, etc. Tous ces courants que l'on classe dans la sociologie compréhensive.

Il serait préférable de parler de *sociologie postmoderne* pour désigner les bobos que de sociologie compréhensive. » La réponse de Robert Marty (Correspondance du 22 mars 2004) : « La sociologie compréhensive stricto sensu doit être qualifiée je crois de pré-scientifique… Elle ouvre des problèmes mais, telle quelle, je ne pense pas qu'elle soit autorisée à donner des solutions. Il faut formaliser et modéliser pour rendre un savoir communicable afin qu'il soit jugé et mis dans le pot commun (à titre précaire bien entendu) En fait je pense que l'universalité du savoir n'est pas une fin mais avant tout le moyen de la construction sociale de la réalité (recherche de ce qui ne dépend pas des subjectivités actuelles). Quand je lis de la prose compréhensive c'est avec l'idée d'y mettre la forme qui à mon sens lui fait défaut et à ce niveau il y a de la bonne et de la mauvaise prose...la bonne est formalisable, elle est « honnête », donc communicable donc peut passer au tribunal de la raison : l'autre se cache pour ne pas être jugée et nourrir des projets institutionnels bien connus. » Lors d'une réunion de laboratoire de l'Axe IV SALAM (Sociologie et Anthropologie des Labilités, des Altérités et des Mobilités) du VECT (Voyages, Echanges, Confrontations, Transformations : Equipe d'accueil 2983). Carmen Mihai expliquait que les

termes Tsiganes et Gitans, considérés comme des autonymes, sont en réalité des hétéronymes; et s'ils sont couramment employés comme synonymes, ou comme paronymes, ils demandent notamment à être réformés, c'est-à-dire reformulés.

« Pour exemple, l'hétéronyme générique des Tsiganes sert à désigner *in abstracto* la totalité des groupes européens d'origine nomade. Or cet usage est dû à des chercheurs autochtones, tel Paul Bataillard, qui cédait au besoin évolutionniste de classification et d'une appellation générique des populations non-sédentaires, mobiles et insaisissables, au risque d'en faire un nom génétique. C'est bien pourquoi le nom des Tsiganes a fait problème, car il n'est emprunté à aucun groupe particulier, sinon à une citation historiographique (XIVe siècle) et à une secte hétérodoxe venue d'Asie mineure, ainsi désignée par les Grecs: *Athinkani* (puis *Athsinkani*, ou *Atzigani*) (Pott, 1844, I, p30), voire aussi du turc *Tshinghiané*, et du latin médiéval *Acinganus* ou *Cinganus*, dont dérivent la plupart des formes linguistiques européennes et balkaniques (Block, 1936, p46): *Tsigani*, *Cigan* (Bulgare), *Tigani* (Roumain), *Ciganyok*, *Czigáni* (Hongrois), *Cykan* (Russe) et *Cygan* (Polonais), *Zigeuner* (Allemand) et *Zeyginer* (Alsacien), *Zingaro* (Italien), *Cingar* ou *Cingan* (vieux français) et *Cigano* (Portugais) - (Vaux de Foletier, 1971, p20-21). Soit autant de variantes pour le même hétéronyme, globalement et systématiquement refusé par ses porteurs, puisqu'il a surtout une connotation négative (C. Mihai, http://www.espritcritique.org/0601/N05).

Le coté droit du treillis est l'implication incontrôlée ; inversement, le gauche en s'appuyant sur les faits, il est celui d'une implication gagée sur l'expérience. Le treillis offre la possibilité de tracer différents parcours de l'implication.

Cette classe réunit l'universel et le particulier « dans le singulier, les formes singulières ont seules la possibilité d'être expérimentées (ce sont les « camisoles du réel »), il faut s'en dégager pour avancer dans la connaissance. Si on les sépare, on est dans le dégénéré ce qui produit nécessairement un savoir dégénéré (voir la dégénérescence de la triade en triangle chez Ogden et Ricards, Sowa, et tant d'autres). Ce danger est permanent, c'est une pente (entropie cognitive) sur laquelle on peut glisser sans s'en rendre compte (on peut se recroqueviller dans la camisole jusqu'à ne plus la ressentir : quel bonheur !). « Il me semble très important que notre épistémologie ne sépare pas les formes « formelles » des formes « incarnées » : cela reviendrait à évacuer le moment dialectique de la singularité : les modèles formels sont en fait des institutions de la gnose » (Robert Marty correspondance du 17

octobre 2002). Cette classe est l'union du formel et de l'incarné ; les modèles formels seraient des institutions de la gnose et l'incarné, l'interprète.

Légisigne indexical dicent : Par rapport au légisigne lexical rhématique, il donne une information supplémentaire sur l'objet. C'est l'étude des modes d'êtres, des diverses relations contenues dans l'objet.

C'est la réalité du chercheur, ces contours sont ceux de l'institution universitaire. L'institution indique ce qu'est la connaissance instituée, elle va indiquer au chercheur les connexions Signe-Objet. L'institution est un champ au sens bourdieusien du terme.

Symbole rhématique : « Signe lié à son objet par une association d'idée générale de façon que ces répliques suscitent une image dans l'esprit, laquelle image (suivant certaines habitudes ou dispositions de cet esprit) tend à produire un concept général et la réplique est interprétée comme un signe d'un objet qui est un exemple de ce concept. » (C.P. 2-262).

La perception des faits (de sa réplique sinsigne lexical rhématique) suscite dans l'esprit de l'interprète le concept auquel il est lié parce que celui-ci en a fait l'expérience. Ils constituent pour lui des éléments symboliques. L'interprète reconnaît alors grâce à son habitus la connexion Signe-Objet du savoir institué.

Symbole dicent : « Signe lié à son objet par une association d'idées générales et agissant comme un symbole rhématique sauf qu'il est réellement affecté par son objet, l'existence de la loi qu'il suscite dans l'esprit doit être réellement lié à l'objet indiqué. » (C.P.2-262)

C'est l'état des relations de l'objet : le treillis des classes de signes permet la mise en ordre des informations récoltées par le chercheur. La restitution de l'implication subit les lois de l'institution universitaire en vigueur selon les disciplines pour être communiquée. « L'opinion est personnelle, particulière, individuelle. Pour qu'elle puisse acquérir le statut de savoir elle doit donc être communiquée afin d'être partagée et validée par la « communauté scientifique » (R. Marty, courriel du 24 septembre 2003).

Argument : « Signe dont l'interprétant représente son objet comme étant un signe ultérieur par le moyen d'une loi » (C.P.2-263). C'est le formalisme le plus abstrait ; c'est la conclusion contenue dans les prémisses qui découle explicitement ou implicitement des faits. L'institution universitaire maîtrise les comptes rendus de recherche, elle exerce ainsi un contrôle sur la restitution de l'implication.

Titre : Le treillis de l'implication

Il est possible d'affiner l'analyse en proposant les possibilités combinatoires d'un co-signe avec le signe associé : les cinquante classes de l'implication. Cependant, la difficulté pour communiquer cette analyse m'a poussée à réserver à des travaux ultérieurs l'utilisation du treillis du signe hexadique.

L'analytique du signe est dépassée dans la synthèse que représente la sémiosis. Pour approfondir ce passage, nous avons besoin de la distinction Objet Immédiat et Objet Dynamique qui caractérise le signe hexadique.

Dans une analyse plus fouillée du signe, Peirce distingue deux objets (l'objet immédiat et l'objet dynamique)[152] et trois interprétants (interprétant immédiat, interprétant dynamique et interprétant final).

13.3 Objet dynamique-Objet immédiat : L'Oi « dans le signe » et l'Od « hors du signe »

« Nous avons à distinguer l'objet immédiat, qui est l'objet comme le signe lui-même le représente, et dont l'être par suite dépend de sa représentation dans le signe, de l'objet dynamique qui est la réalité qui par un moyen ou un autre parvient à déterminer le signe à sa représentation. » (4.536). L'objet immédiat est considéré hors de tout contexte, il est contenu dans l'objet dynamique, il est la structure eidétique de l'objet dynamique, incorporée dans la structure eidétique du signe. Il est l'objet tel qu'il apparaît dans le signe ; l'interprétant immédiat est alors l'effet non analysé que le signe doit produire. L'objet immédiat peut être détaché du signe. « […] sous-configuration perceptive de l'objet O qui est la partie de la structure eidétique de l'objet O mise en correspondance avec la structure eidétique du S signe dans laquelle elle est « incorporée » » (R. Marty, 1990, p. 203).

L'objet immédiat est du domaine de la définition, de la correspondance entre les structures de l'objet et du signe. La correspondance entre l'objet et le signe n'est pas toujours unique.

[152] Voir aussi http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/s063.htm

La correspondance parfaite entre Oi et Od relève de l'utopie, car elle nécessite une communication transparente. A ce sujet Peirce, emprunte à Aristote la notion « d'entéléchie » : « le signe idéal qui serait absolument parfait et ainsi identique […] à la matière même dénoté, unie à la forme même qu'il signifie. L'entéléchie de l'univers de l'être […] sera alors l'univers sous son aspect de signe, la « vérité » de l'être (NEM, IV : 240). Ce signe identique à l'objet serait alors devenu transparent.

Ainsi, l'objet serait devenu - grâce - à son étude entièrement transparent, sans secret pour celui qui l'observe. Ce qui paraît irréalisable.

Illustrons nos propos à l'aide d'un exemple célèbre pour la communauté peircienne : l'épouse de Peirce alitée lui demande « quel temps fait-il ? ». Peirce ayant entrebâillé les rideaux et se tenant près de la fenêtre lui répondit : « c'est une journée orageuse ». La question de son épouse est un signe qui a engendré un autre signe, la réponse de son mari. Ainsi, nous pouvons nous poser la question de l'objet immédiat du premier signe. Peirce nous donne la réponse « la notion du temps qu'il fait dans la mesure où elle est commune à son esprit et au mien ». L'objet dynamique est « l'identité des conditions météorologiques actuelles ou réelles à ce moment » (8.314).

L'objet dynamique est soumis à une interminable enquête (consultation du baromètre, de la météo…) produisant à son tour d'autres signes. L'horizon de l'Od paraît inatteignable fuyant sans cesse dès que l'on croit s'en rapprocher. C'est le processus même de la connaissance. Oi représente la connaissance scientifique dans son immédiateté tandis que Od transporte l'historicité sociale, le déjà-là. Oi est l'information, la donnée brute mais ce signe va subir des modifications dans le temps de l'enquête. L'Od, il s'agit pour le chercheur de situer cette donnée par rapport à l'ensemble des données constitutives de la connaissance dans le champ des sciences sociales.

L'objet dynamique est une étude beaucoup plus fouillée faisant appel aux conditions historiques et sociales. Il inclut l'intention du producteur du signe. Il est « l'objet dans son mode d'être comme un agent indépendant déterminant le signe » (MS 292).

Cette distinction entre objet immédiat et objet dynamique est pertinente dans cette étude car c'est entre ces deux objets que l'implication s'exprime. En début de deuxième

partie, nous avions déjà fait une distinction entre configuration perceptive d'un objet et sous-configuration perceptive caractéristique de ce même objet.

Une sous-configuration caractéristique de l'objet est également présente dans le signe et l'interprétant ; c'est par elle que ces trois éléments sont liés dans la triade peircienne.

Suivant les sous-configurations qui sont présentes dans l'esprit de l'interprète, lors de la perception, les configurations inhérentes à l'objet et au signe vont se connecter d'une façon ou d'une autre ; il peut même y avoir méprise sur l'objet (c'est un autre objet que celui que l'émetteur a encodé qui est présent à l'esprit de l'interprète).

Ainsi, la distinction entre l'objet immédiat et l'objet dynamique est pertinente pour mon propos dès que Oi n'est pas l'égal de Od ce qui est généralement le cas.

Reprenons le CP 8.314 pour expliciter les trois interprétant.

« Quel genre de journée est-ce ? » Ceci est un signe, dont l'Objet, tel qu'il s'exprime, est le temps qu'il fait en ce moment, mais dont l'Objet Dynamique est l'impression que j'ai vraisemblablement retirée du coup d'œil que j'ai jeté entre les rideaux de la fenêtre. Son Interprétant, tel qu'il est exprimé, est la qualité du temps, mais son Interprétant Dynamique est mon acte de réponse à sa question. Mais derrière ceci, il y a un troisième Interprètant. L'interprétant Immédiat est ce que la Question exprime, tout ce qui est immédiatement exprimé, et que j'ai imparfaitement restitué ci-dessus. L'Interprétant Dynamique est l'effet actuel qu'elle a sur moi, son interprète. Mais sa Signifiance, l'Interprétant Définitif ou Final est le but de la question de ma femme, l'effet que la réponse produira quant à ses projets pour la journée qui vient. Supposons que je réponde : « C'est une journée orageuse ». Son Objet Immédiat est la notion du temps actuel pour autant qu'elle soit commune à son esprit et au mien – non pas son caractère, mais son identité. L'Objet Dynamique est l'identité des conditions météorologiques actuelles ou réelles du moment. L'Interprétant Immédiat est le schéma dans son imagination, c'est-à-dire l'image vague de ce qu'il y a de commun entre les différentes Images d'un jour d'orage. L'Interprétant Dynamique est la déconvenue, ou tout effet actuel que la réponse a du même coup sur elle. L'Interprétant Final est la somme des Leçons de la réponse, morales, scientifiques, etc. (CP 8.314)

13.4 La trichotomie du processus d'interprétation

« Eu égard à l'interprétant, nous avons également à distinguer en premier lieu l'interprétant immédiat qui est l'interprétant tel qu'il est révélé dans la compréhension correcte du signe lui-même, et est ordinairement appelé la signification du signe ; alors qu'en second lieu, nous avons à noter l'interprétant dynamique qui est l'effet réel que le signe, en tant que signe, détermine réellement. Enfin... l'interprétant final qui renvoie à la manière dont le signe tend à se représenter lui-même comme étant en relation avec son objet... » (4.536)

Le premier effet du signe est le sentiment que celui-ci a produit. C'est « l'interprétant immédiat ».

L'interprétant immédiat est « le désir d'en savoir plus ».

Dans la section phénoménologie de l'implication, nous avons vu que la priméité de l'implication était le « désir d'en savoir plus ». L'interprétant immédiat est cette capacité, possibilité. Il est une particularité.

L'interprétant dynamique est « l'attention portée aux faits ».

L'interprétant dynamique est l'effet produit ici et maintenant sur l'interprète du signe. Il est toute interprétation qu'un esprit fait effectivement d'un signe. Il est la singularité de l'interprète, du chercheur.

L'interprétant final est « l'institution ».

« C'est l'institution qui gouverne la restitution, le compte rendu ». Le compte rendu est la clôture du processus de l'enquête, comme la soutenance qui symbolise la fin de la thèse.

L'interprétant final est celui comme son nom l'indique qui clôture la sémiosis, c'est l'accession à l'universalité.

L'implication débute par l'Interprétant Immédiat du désir d'en savoir plus, se poursuit dans l'attention portée aux faits, l'objet en train de se construire (Interprétant Dynamique) et se termine (Interprétant Final) dans une institutionnalisation de l'implication, un signe symbolique, le compte rendu. L'institutionnalisation est le processus de mise en forme d'un

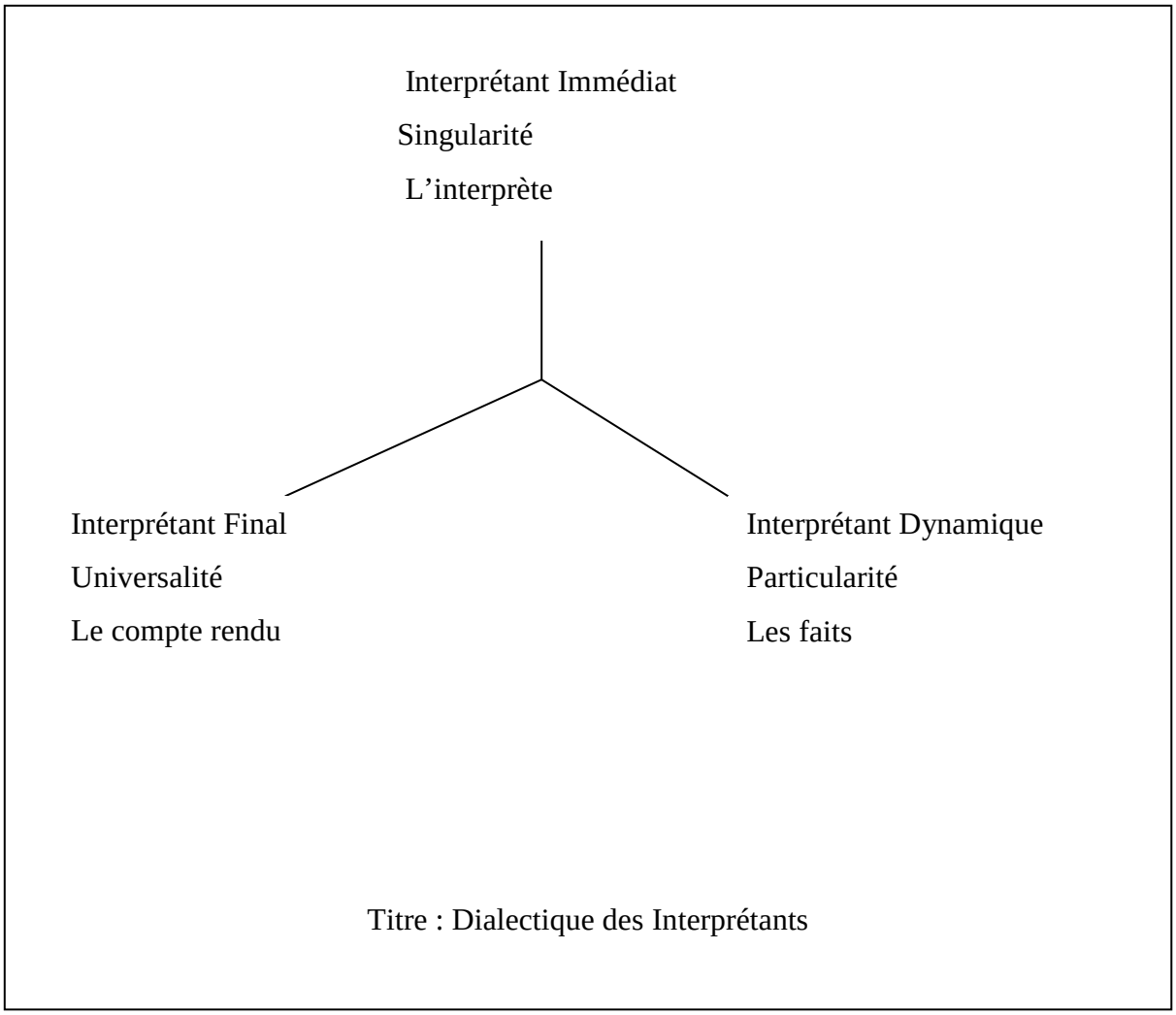
sens commun. La sémiosis livre alors ce qui devient le sens commun, la connaissance instituée.

L'interprétant dynamique a un rôle clef dans l'implication, puisque c'est lui qui permet l'intégration des conditions de réalisation de l'enquête. Il est la construction de l'échafaudage, l'indexicalité de l'implication, Peirce l'appelle interprétant « molition », étant « la volition moins tout ce qui est désir et but, la simple conscience de l'exercice de n'importe quelle sorte. » (8.303)

La suite du texte de Peirce permet d'avancer dans l'analyse phanéroscopique : les trois interprétants entretiennent une relation dialectique.

L'Interprétant Final ne consiste pas dans la manière dont un esprit quelconque agit mais dans la manière dont tous les esprits agiraient. C'est-à-dire, il consiste dans une vérité qui pourrait s'exprimer dans une proposition conditionnelle de ce type : « Si ceci ou cela devait arriver à un esprit quelconque ce signe déterminerait cet esprit-là à telle ou telle conduite. Par « conduite » j'entends action subordonnée à une intention de *self-control*. Aucun évènement qui vient à un esprit quelconque, aucune action d'un esprit quelconque ne peut constituer la vérité de cette proposition conditionnelle. L'Interprétant Immédiat consiste dans la Qualité de l'Impression qu'un signe est capable de produire, non dans une quelconque réaction actuelle. Ainsi les Interprétants Immédiat et Final me semblent être absolument distincts de l'Interprétant Dynamique et l'un de l'autre. (8.315)

Par conduite, Peirce entend habitude. L'interprétant Final est le changement d' habitude. Nous reviendrons plus loin sur ce concept d'habitude chez Peirce et sa place au sein du pragmatisme.



Titre : Dialectique des Interprétants

Tableau récapitulatif du paragraphe

L'interprétant immédiat	L'interprétant dynamique	L'interprétant final
Singularité	Particularité	Universalité
Un désir d'en savoir plus sur l'objet	la construction de l'échafaudage, l'indexicalité de l'implication. La « molition »	C'est l'institution qui gouverne la restitution de l'implication, le compte rendu

Etudier l’implication, c’est étudier le cheminement et les transformations de la forme incorporée dans l'objet immédiat depuis l'objet dynamique jusque dans l'esprit de l'interprète porteur des l’interprétant.

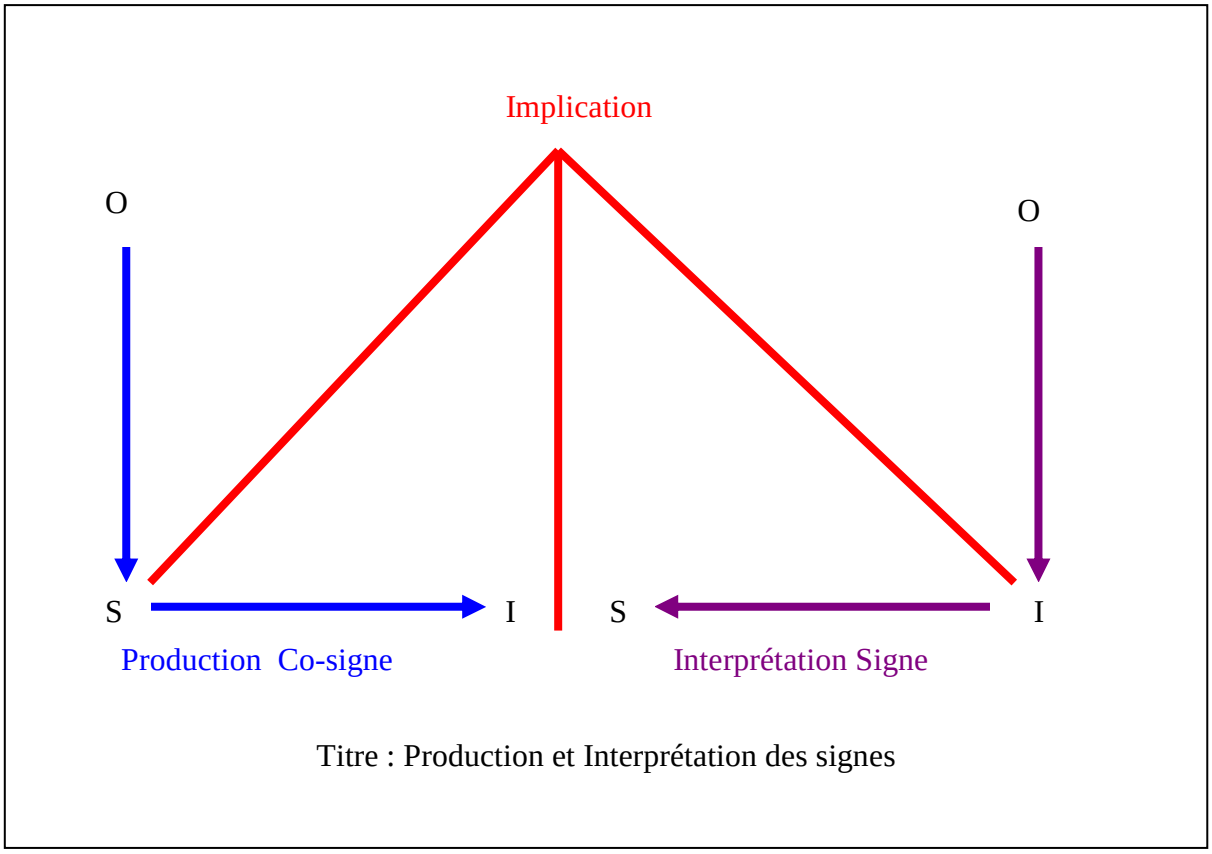
14 Production et Interprétation de l’implication

C’est dans le cadre de la production et de l’interprétation que se situe la problématique de l’implication. Le chercheur interprète les signes grâce à son investigation et en produit d’autres dans sa restitution. Quand on est dans le subjectivisme, il y a confusion entre signe (interprétation) et co-signe (production). Prenons l’exemple de la thèse E. Tessier : impliquée dans son objet réel, elle a confondu le signe et le co-signe. Cette confusion ou symétrie (J. L. Olive, 2000, p. 463-478) parfaite entre le signe et le co-signe est une définition sémiotique de l’ethnocentrisme, il s’agit de confondre sa représentation du monde et le monde tel qu’il est.

Le chercheur érige alors plus ou moins consciemment ses propres valeurs sur l’objet étudié.

Comme l’a dit Jack Goody au sujet de l’analyse des mythes par Claude Lévi-Strauss : celui-ci « tend aussi inévitablement à privilégier le cadre de référence de l’observateur plutôt que celui de l’acteur […]. (J. Goody, 1979, p. 69)

Le chercheur est un quasi-esprit (4. 551) « [...] les signes requièrent au moins un quasi-esprit ; un quasi-émetteur et un quasi-interprète : et bien que ces deux soient un (c'est-à-dire soient un esprit) dans le signe lui-même, ils doivent néanmoins être distingués. Dans le signe, ils sont pour ainsi dire, soudés. Par conséquent, ce n'est pas simplement un fait de Psychologie humaine, mais une nécessité de la Logique, que toute évolution logique de la pensée doit être dialogique. »



Titre : Production et Interprétation des signes

Robert Marty précise « ce quasi-esprit peut être considéré comme une sorte d'automate » (R. Marty, 1990, p. 75), cela conduirait à la réussite de toute communication. Cet automatisme ne peut pas toujours se produire à la fois dans l'interprétation et la production », c'est ainsi qu'un signe émis par une personne peut être interprété par cette même personne et conduire à un objet différent de celui qu'il était censé représenter… » (R. Marty, 1990, p. 76). L'axe que j'ai représenté et nommé pliure n'est pas un axe de symétrie mais la correspondance entre signe et co-signe via le quasi-esprit. C'est en étudiant la correspondance entre signe et co-signe que nous allons pouvoir appréhender l'implication.

Il n’est pas important que le signe soit produit par une ou plusieurs personnes, il y a toujours deux sémioses dont les mécanismes sont inversés, l’une étant relative à la production et l’autre à l’interprétation.

« Dans la production le mécanisme est inverse : il s’agit de choisir un objet d’expérience directe cause de configurations perceptibles qui doivent contenir une forme de relation à transmettre. Cette forme est dans l’esprit de l’émetteur du signe et doit être transmise de façon à être reconnue par un éventuel interprète. [...] Il y a donc dans la production des signes, autrement dit dans la genèse des phénomènes sémiotiques, une sorte d’anticipation de l’interprétation qui est proche de l’intentionnalité mais la dépasse très largement dans la mesure où le producteur est presque toujours incapable de maîtriser cette interprétation car il faudrait pour cela qu’il ait une connaissance parfaite (donc impossible) de tous les champs d’interprétants en vigueur dans la société » (R. Marty, 1990, p. 76-77).

Robert Marty appelle le signe produit « co-signe » et le signe interprété « signe ». Le co-signe est produit symétriquement au signe qui en permet l’interprétation.

La hiérarchisation des classes de signes contraint le signe interprété à ne pas appartenir à une classe supérieure.

Robert Marty formule à partir de là les possibilités combinatoires d’un co-signe avec tout signe interprété qui peut lui être est associé. Ces possibilités sont traduites dans son modèle par une règle qui est imposée par la relation de hiérarchie qui gouverne les classes de signes. C'est ce qu'il nomme « l'entropie phénoménologique ».

Pour qu’on puisse parler d’implication, « il convient d’exiger qu’une partie au moins de la forme de O (l’objet) [...] soit effectivement concernée par la correspondance compatible (entre co-signe et signe). Cette exigence minimale, car nécessaire, présuppose une conception très large, la plus large possible même, de la communication c’est-à-dire qui considère la communication « réussie » (à savoir le cas où la structure relationnelle formée par l’esprit de l'interprète est exactement la structure eidétique de l’objet communiqué) est un cas parmi d’autres. Pour qu’il y ait communication, il suffit donc qu’une forme soit communiquée, qu’elle soit caractéristique ou non de l’objet dont une sous-structure est la source de la correspondance compatible (... entre co-signe et signe) » (R. Marty, 1990, p. 496). En somme

l'implication est réductible, in fine à ce quelque chose qui est communiqué de la structure de l'objet supposé.

C'est donc en comparant les structures eidétiques de l'objet du signe et du co-signe que nous pourrons évaluer l'implication et faire toutes les distinctions qui résultent des différentes « positions » relatives possibles des deux objets.

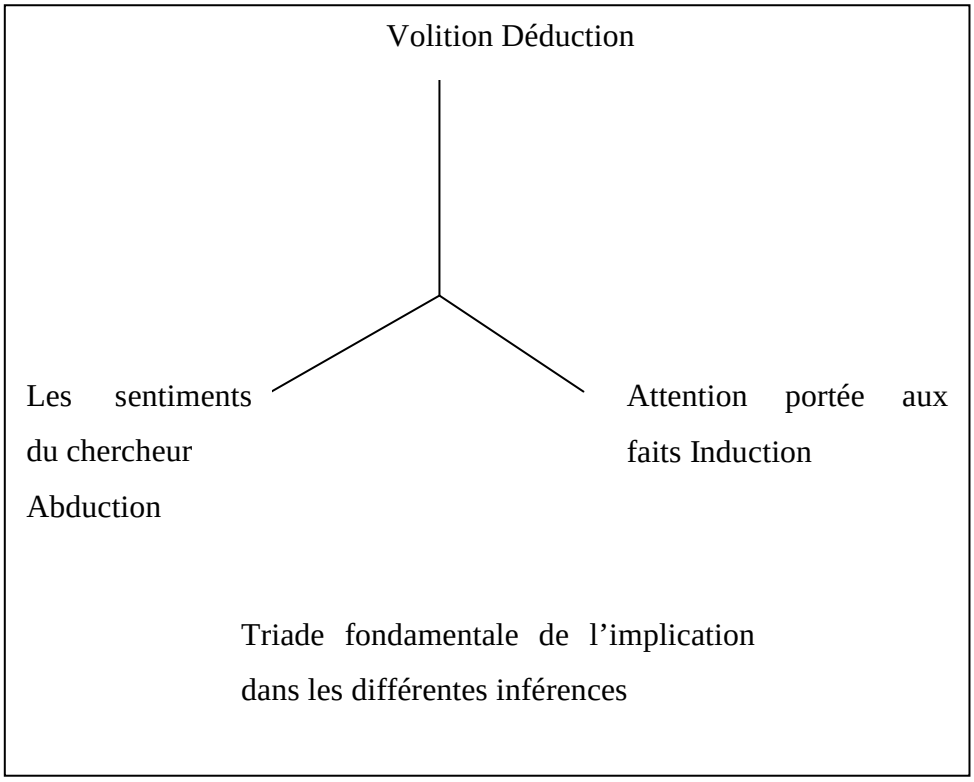
La forme communiquée de l'objet par le signe peut tout au plus correspondre à ce qu'il y en avait dans le co-signe originel produit. Une sous-structure peut être interprétée de manière unique. Robert Marty donne les modèles des communications possibles et plus ou moins réussis au travers du diagramme des communications élémentaires. Les modèles de communications possibles et plus ou moins réussis correspondent à l'ensemble des doublés dont le premier élément est la classe du co-signe et le second chacune des classes du signe inférieures ou égales à celle du co-signe considéré selon l'ordre du treillis des classes de signes.

14.1 Les différentes inférences et les parcours de l'implication

La différence entre volonté et désir, c'est la différence entre rêver et faire (1.380). C'est la capacité d'attention qui dirige l'esprit vers l'objet, lui permettant ainsi d'abstraire certain aspect particulier de l'objet « suscitée par l'apparition répétée du même phénomène à diverses reprises, ou du même prédicat dans différents sujets ; nous voyons que A a certain caractère, que B a le même, que C a le même ; et cela éveille notre attention de sorte que nous disons ; Ceux-ci ont ce caractère. » (5.296) Pour Peirce, il existe trois modes d'inférence ou d'arguments : l'abduction, la déduction et l'induction. L'inférence est une activité de l'entendement, « une opération sur des données aboutissant à une connaissance […] » (J. Chenu, 1984, p. 15-16).

Si l'émotion a la forme d'inférence abductive, la volonté s'apparente à une induction, observation attentive d'objets extérieurs. La volition est la capacité de concentrer son attention et d'abstraire, elle est de l'ordre de la déduction.

Ci-dessous, nous reprenons la triade de la conclusion de la phénoménologique de l'implication en y ajoutant les inférences correspondantes.



Triade fondamentale de l'implication dans les différentes inférences

Ainsi à la priméité de l'implication correspond l'abduction, à la secondéité de l'implication l'induction et enfin pour la tiercéité la déduction.

Ce diagramme représente une triade d'argument il s'agit de la priméité de la tiercéité, de la secondéité de la tiercéité et de la tiercéité authentique.

14.2 Abduction et transduction

Abduction est le terme que Peirce finira par utiliser le plus fréquemment à la place de celui d'hypothèse ou rétroduction. L'abduction est l'inférence par laquelle on passe d'un fait surprenant et inexplicable pour les connaissances actuelles et les théories admises à une hypothèse nouvelle capable d'en rendre compte.

« Alors que je travaillais à une enquête sur la question du célibat en Béarn qui avait eu pour point de départ une conversation avec un ami d'enfance à propos d'une photographie de classe sur laquelle je me trouvais et que j'essayais de construire un modèle formel des échanges matrimoniaux (on était alors à l'apogée du structuralisme lévi-straussien), je bavardais un jour avec une personne qui avait été une de mes plus constantes et plus intelligentes informatrices (et qui se trouvait être ma mère). Je ne pensais pas du tout à mon en quête, mais je devais en être confusément occupé, lorqu'elle me dit en passant, à propos d'une famille du village : "Oh, tu sais, ils sont devenus *trés parents* avec les Untel (une famille du village) depuis quil y a un polytechnicien dans la famille... » Cette remarque a été le point de départ de la réflexion qui m'a conduit à penser le mariage non plus dans la logique de la règle (dont j'avais déjà aperçu les insuffisances dans le cas de la Kabylie) mais, contre l'orthodoxie structuraliste, comme une stratégie orientée par des intérêts spécifiques, tels que la recherche de la conservation ou de l'augmentation du capital économique, à travers la relation entre les patrimoines des familles réunies, et du capital social et du capital symbolique, à travers l'étendue et la qualité des « relations » apportées par l'union » (P. Bourdieu, décembre 2003, p. 53).

Dans cette citation, c'est la remarque de la mère de Bourdieu qui produit chez le sociologue une abduction. Cette abduction sera la première image du film « Vert paradis » réalisé par le fils de Bourdieu, Emmanuel Bourdieu.

L'abduction est le premier stade de l'enquête (6. 469), celle de la constitution de l'hypothèse. Les prémisses sont posées sans aucun lien logique nécessaire, rien ne peut imposer la conclusion, c'est-à-dire l'hypothèse susceptible d'expliquer le fait. L'esprit n'est pas soumis à la conclusion, aux contraintes rigoureuses de la déduction. Les hypothèses sont plurielles. L'abduction se rapproche de ce que la connaissance du sens commun appelle

l’intuition, l’imaginaire, le rêver, elle a une valeur heuristique. En ce sens, l’abduction a une place clef dans cette thèse, puisque c’est à partir de cette inférence qu’émerge l’implication. « Dans l’abduction, l’esprit n’est pas soumis, dans la formulation de la conclusion, aux mêmes contraintes rigoureuses que dans la déduction : il n’existe donc aucune méthode définissable capable de conduire à la découverte de l’hypothèse » (J. Chenu, 1984, p. 26).

Peirce fait, avant Reichenbach, la distinction entre « contexte de découverte » (abduction) et « contexte de vérification » (déduction). Il y a une erreur, très commune, à considérer que le champ de la science, est parfaitement déterminé à l'avance. L’introduction de l’abduction dans la logique des sciences a ceci d'intéressant, c'est qu'elle ne contraint pas à poser *à priori* le champ de développement de l'hypothèse, mais de constituer celui-ci par le mécanisme de la découverte par l’induction.

Dans l’abduction l’hypothèse est devinée, mais non énoncée au hasard, c’est le sens que le sémioticien donne à « *guessed* » (8.37, 2.638). Ce qui conduit au paradoxe de considérer un « guessing » comme une inférence. Comment un guessing peut-il relever de l’inférence, du raisonnement ? L’abduction est une création libre du chercheur, c’est en ce sens que cette inférence est celle qui implique le plus le savant. Le concept de transduction de R. Lourau se trouve éclairé par celui de l’abduction. « Autrement dit, il n’y a pas de rupture classificatoire mais liaison transductive, enchaînement d’énoncé, entre divers mode de discours de registres en général bien séparés […] » (R. Lourau, 1997b, p. 96). Mais encore, cette logique fait éclater les implications du chercheur, « La logique transductive essaie de prendre en compte les enchaînements de circonstances, les propagations de signaux […] » (R. Lourau, 1997b, p. 43).

Comment « devine » t-on ? Peirce répondra à l’aide du concept d’habitude.

Pour Peirce l’inférence abductive est rationnellement fondée car les faits sont posés dans leur étrangeté pour les connaissances du moment et il est nécessaire pour le chercheur de trouver une solution. Du côté de l’abduction se trouve l’énoncé et le choix de l’hypothèse. Tandis qu’avec la déduction et l’induction, il est question de vérifier d’une hypothèse. L’abduction est une démarche. Un argument très faible mais qui peut-être valide. « C’est cette possibilité d’être valide ou non qui fait le passage de prémisses, énonçant un fait, à

l'hypothèse qui en rend compte, une inférence et non une simple opération mentale ne relevant que de la psychologie » (J. Chenu, 1984, p. 27).

14.2.1 Que est-ce qui fait la validité d'un argument abductif ?

Premièrement, la méthode à laquelle l'argument prétend se reporter. « Pour être valide, l'argument ou l'inférence, doit réellement suivre la méthode qu'il prétend suivre, et de plus cette méthode doit avoir le genre d'aptitude à produire la vérité, qu'elle est supposée avoir » (2.779).

Donc à chaque type d'argument correspond une certaine façon de produire la vérité. Pour Peirce, la validité correspond à la conformité de l'argument par rapport à sa méthode. « La validité de l'adoption à titre provisoire d'une hypothèse soumise à l'examen, consiste en ceci que l'hypothèse étant telles que ses conséquences sont susceptibles d'être testées par expérimentation, et étant telle que les faits observés en découleraient comme des conclusions nécessaires, cette hypothèse est choisie conformément à une méthode qui doit conduire à la découverte, avec une approximation dans la précision indéfiniment croissante » (2.781).

Ce texte donne la marche à suivre pour contrôler ses abductions, pour produire des abductions valides.

1/ L'abduction est valide si elle valide l'argument déductif correspondant en prenant l'hypothèse comme prémisse. L'hypothèse amène à des faits connus.

2/ L'hypothèse doit permettre un gain cognitif, une augmentation des connaissances.

3/ L'hypothèse doit être soumise à l'expérience qui en donne son verdict.

Est-ce que la simple falsification des faits suffit pour rejeter une théorie ?

Peirce apporte ici une réponse capitale. Il s'agit non pas de la validité de l'abduction mais de sa force ou par quoi une hypothèse s'impose à nous plutôt qu'une autre. Deux pistes s'ouvrent à cette question de la force de l'abduction :

1/ « La force de l'abduction c'est ce par quoi l'hypothèse entraîne notre assentiment

Nous verrons dans le chapitre II que le journal de recherche permet de suivre étape par étape la progression de l'inférence dans le processus de l'enquête.

La méthode est présentée dans la formulation du raisonnement abductif (CP. 5.189).

L'abduction relève de la logique du pragmatisme (5.196), elle partirait de l'effet pour remonter à sa cause. D'ailleurs, le jugement perceptuel est « un cas limite d'inférence abductive » (5.186-5.181).

Elle est cruciale pour la Méthode Scientifique. « L'abduction doit couvrir toutes les opérations par lesquelles les théories et les conceptions sont engendrées » (C.P 5.590).

Si l'hypothèse n'est pas parfaite c'est parce qu'elle ne repose pas sur une énumération exhaustive. Une hypothèse est une assertion qui n'a pas encore été vérifiée dans le cadre d'une expérimentation.

Dans l'un des essais publiés en 1878, Peirce donne l'exemple suivant :

Déduction

Règle. Tous les haricots contenus dans ce sac sont blancs.

Cas. Ces haricots proviennent de ce sac.

.'. Résultat. Ces haricots sont blancs.

Induction

Cas. Ces haricots proviennent de ce sac.

Résultat. Ces haricots sont blancs.

.'. Règle. Tous les haricots de ce sac sont blancs.

Hypothèse

Règle. Tous les haricots de ce sac sont blancs.

Résultat. Ces haricots sont blancs.

.'. Cas. Ces haricots proviennent de ce sac (2.623).

Certes, pris au sens strict, ces deux derniers arguments (induction et hypothèse (abduction)) sont non valides, puisque leur conclusion ne peut être que probable. Mais ici Peirce ne vise qu'à montrer les rapports structuraux entre les trois types d'arguments, définis en termes de « règle », « cas » et « résultat ». « L'induction, écrit-il, c'est généraliser à partir d'un certain nombre de cas, et inférer que ce qui est vrai de ces cas est vrai de toute la classe. Ou encore, c'est constater qu'une certaine propriété est vraie d'une certaine proportion de cas, et inférer que ce qui est vrai de ces cas est vrai de toute la classe. Mais il s'agit d'une hypothèse lorsque nous constatons une circonstance curieuse, qui pourrait s'expliquer en supposant que c'est un cas d'une règle générale, et que nous adoptons cette supposition » (2.624).

14.2.2 Le caractère économique de l'hypothèse

La force de l'hypothèse réside selon Peirce dans le caractère économique, ce qui rejoint la notion d'implication matérielle de Dewey. Le choix de l'hypothèse « est purement et simplement une question d'économie » (6.528).

Mais qu'est-ce que Peirce entend par économie ? Il entend « Économie d'argent, de temps, de travail intellectuel, et d'énergie » (5. 600).

Le sens d'économie a une définition matérielle et financière. Comme il le dira en (6.530), il faut parfois toute une vie et même celle de plusieurs chercheurs pour infirmer une hypothèse. Peirce élabore une théorie économique de la recherche, dans « Note on the Theory of Economy of Research » (7.139-157) in Report of the Superintendant of the U.S Coast Survey pour 1876, parue en 1879. L'objectif était de déterminer en fonction des données initiales et du but à atteindre le temps que le chercheur doit consacrer à sa recherche. « Le principal c'est donc de savoir comment, avec une dépense donnée d'argent, de temps et d'énergie, parvenir à l'augmentation de la plus grande valeur de notre connaissance » (7.140).

Peirce aboutit au résultat suivant : « Quand une recherche est commencée, et les dépenses initiales une fois payées, nous améliorons notre connaissance à faible coût,… mais au fur et à mesure que la recherche se poursuit, les accroissements de notre connaissance coûtent de plus en plus cher, et, en même temps ont de moins en moins de valeur » (7.144).

D'où le conseil de commencer par les hypothèses les plus simples afin de les soumettre à l'expérimentation (6.532).

1/ L'observation : phase abductive

« Les moments de « présence d'esprit », où la pensée se manifeste dans toute sa force et sa liberté, sont comparables à la description que Peirce donne du surgissement de l'hypothèse dans l'abduction : » (N. Everaert-Desmedt, 1994, p. 104)

« La suggestion abductive nous arrive comme un éclair. C'est un acte de vue, un flash (insight), bien que d'une vue extrêmement faillible. Il est vrai que les différents éléments de l'hypothèse étaient déjà dans notre esprit ; mais c'est l'idée de mettre ensemble des éléments que nous n'avions jamais rêvé de mettre ensemble que la suggestion nouvelle met en éclair devant notre contemplation. » (5.181) « Qu'est-ce que l'observation ? C'est l'élément imposé de force dans le déroulement de notre vie, c'est ce dont la conscience nous est imposée par une force occulte résidant dans un objet que nous contemplons. L'acte d'observation consiste, de notre part à céder délibérément à cette force majeure (en français dans le texte)… Or cette reddition (*surrender*) que nous accomplissons dans la Retroduction, c'est une reddition à l'insistance d'une force. L'hypothèse, comme disent les Français, c'est plus fort que nous (en français dans le texte. » (5.581)

Tout commence par l'observation. Mais celle-ci ne peut assurer ni la vérité, ni l'universalité.

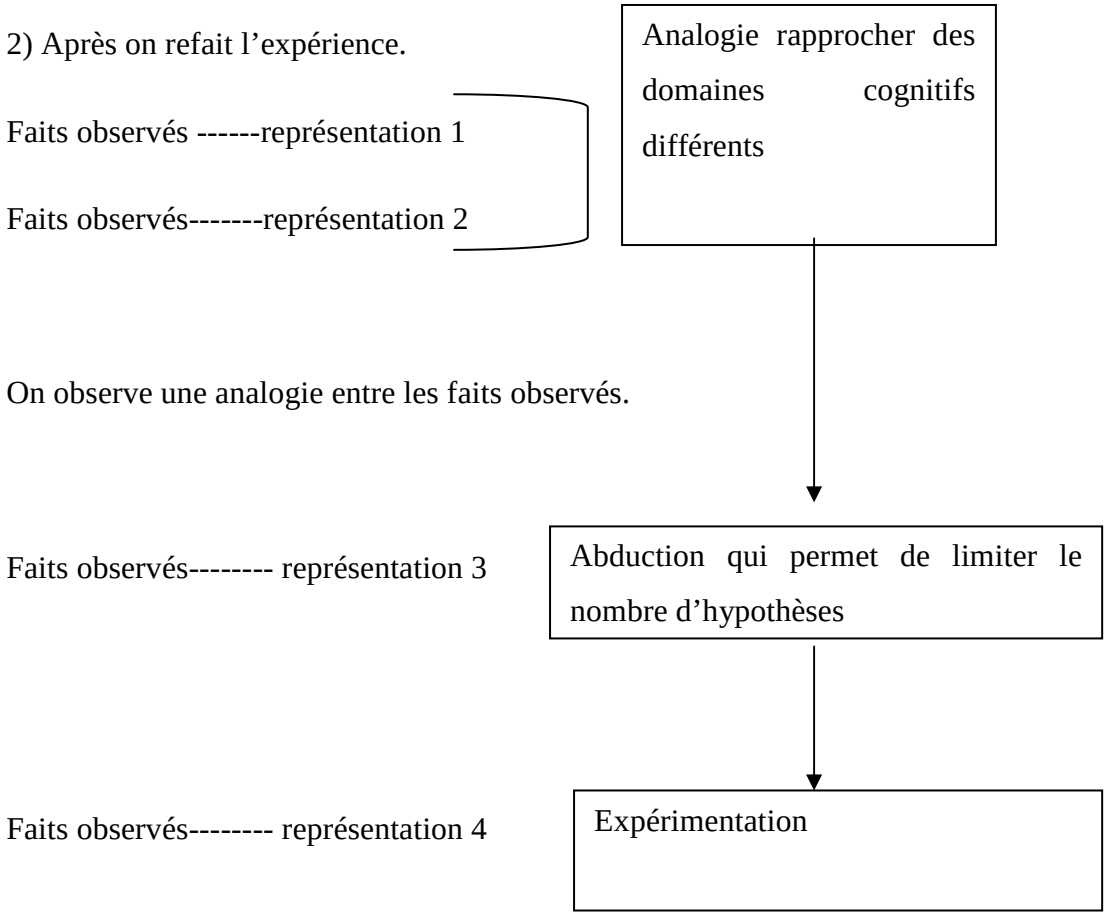
Toute observation nécessite un interprète qui observe. Un énoncé singulier où compte rendu d'observation porte la subjectivité du chercheur.

Pour ce faire, il va confronter l'objet observé à tout ce qu'il avait observé auparavant dans son expérience passée. C'est alors que le principe d'analogie prend toute sa force. Il évite l'univocité, l'enfermement ; il permet le passage d'un type de signes à un autre, et éloigne ainsi du cloisonnement. L'analogie repose sur le principe et la possibilité de la mise en

correspondance de deux entités, qui semblent exprimer le même sentiment, le même « état d'être ».

La logique analogique abductive

Elle procède de l'analogie 1) on rapproche des idées puis de là on fait une abduction.



La science progresse par conjonctures. Une théorie est toujours conjoncturelle et réfutable. L'abduction est une démarche proche de l'induction, mais qui ne repose pas sur la répétition volontaire d'observations en vue de généralisation. C'est d'ailleurs ce qu'écrit J. Chenu : « On pourrait sans exagération aller jusqu'à soutenir que toute la philosophie de Peirce, dans son ensemble n'est que ce dévoilement des implications et des présuppositions de la recherche scientifique (*inquiry*) et qu'elle se confond à la limite avec une philosophie de l'induction » (J. Chenu, 1984, p. 35).

L'abduction n'est pas considérée par les Positivistes comme une démarche scientifique légitime. Elle est informe. La poursuite de l'enquête va permettre de lui donner forme. Mais elle est du point de vue de l'implication fondamentale car elle établit le lien entre l'intuition et la connaissance scientifique.

2/ La discrimination : phase inductive

« Une discrimination résolue s'attache comme un bouledogue à la chose particulière que nous sommes occupés à étudier » (C.P 5.42). Dans cette phase, on doit porter attention aux relations entre les éléments autant qu'aux éléments eux-mêmes, c'est l'inférence inductive.

C'est le philosophe Hume qui a posé le fondement de l'induction. Comment un ensemble fini d'observations sur des événements passés peut anticiper la trame des événements à venir ?

L'ajout de nouvelles prémisses peut renforcer la fiabilité du raisonnement inductif.

Peirce donne alors des exemples de syllogismes probables (2. 626).

Négation du résultat. Peu de haricots dans cette poignée sont blancs.

Règle. La plupart des haricots dans ce sac sont blancs.

Négation du cas. Ces haricots proviennent probablement d'un autre sac.

Ce qui est une hypothèse.

Négation du résultat. Peu de haricots dans cette poignée sont blancs.

Cas. Ces haricots proviennent de ce sac.

Négation de la règle. Il y a probablement peu de haricots blancs dans ce sac.

Ce qui est une induction. (2. 627)

L’hypothèse représente la négation d’un cas et l’induction la négation d’une règle. L’induction ne peut que fixer le degré de confiance de l’hypothèse, en vérifiant une loi sur des échantillons. Elle permet d’accroître ou de disqualifier le degré de confiance dans la conclusion.

Pour la déduction, la logique est ultime et la proposition conditionnelle, la conclusion est strictement déterminée et elle s’impose nécessairement.

3/ La phase déductive

« (…) Le pouvoir généralisateur du mathématicien qui produit la véritable formule abstraite livrant la véritable essence de la chose examinée, purifiée de tout mélange d’accompagnements extérieurs et sans pertinence » (5.42). Il y a toujours une théorie pour pouvoir communiquer l’expérience. Une observation ne peut faire sens que si on peut la rapporter et la confronter. D’où la nécessité d’une théorie pour communiquer à l’intérieur de la communauté scientifique les faits observés. Ainsi on relie ce que l’on voit à ce que l’on sait déjà, la connaissance fonctionne en boucle. Elle ne saurait se fonder uniquement sur les connaissances factuelles. Pendant un certain temps les chercheurs sont d’accord sur des a-priori. Ils ne les remettent pas en cause, le doute est alors impossible. Jusqu’à ce que de nouveaux chercheurs mettent en doute ce qui a été construit.

La déduction ne nous dit rien au sujet de ses prémisses, la conclusion d’une déduction ne va pas plus loin que la vérité incluse dans ses prémisses.

Pour résumer, l’abduction est l’inférence de l’hypothèse possible, la déduction affirme que sa conclusion est vraie si sa prémisse est vraie, l’induction que sa conclusion n’est que probable.

Abduction	Induction	Déduction
Hypothèse du possible la négation d'un cas	La conclusion n'est que probable la négation d'une règle	La conclusion est vraie si la prémisse est vraie la conclusion est strictement déterminée et elle s'impose nécessairement.
Règle. Tous les haricots de ce sac sont blancs. Résultat. Ces haricots sont blancs. .'. Cas. Ces haricots proviennent de ce sac (2.623).	Cas. Ces haricots proviennent de ce sac. Résultat. Ces haricots sont blancs. .'. Règle. Tous les haricots de ce sac sont blancs.	Règle. Tous les haricots contenus dans ce sac sont blancs. Cas. Ces haricots proviennent de ce sac. .'. Résultat. Ces haricots sont blancs.

14.2.3 L'observation et les modes d'inférence

Le point commun entre les trois inférences est qu'elles débutent par une observation qui détermine la conclusion. L'hypothèse relève de l'implication. C'est de l'abduction qu'émerge l'implication. La déduction sert de vérification de la validité de l'hypothèse et l'induction l'expérimentation.

Raisonnement abductif dans ma thèse :

Dans la recherche en SIC, tout ce passe comme si les logiques implicationnelles du chercheur n'ont pas à être prises en compte dans le compte rendu. Comment vérifier ce qui n'est pas encore une hypothèse ? Les faits observés fonctionnent comme l'icône de l'impossibilité de rendre compte de son implication dans le cadre de l'institution.

Toute connaissance repose sur l'abduction ; Peirce l'avait écrit en 1868. Peirce dira que chaque être vivant est doté d'une capacité innée d'abduction, d'inférence ce qui lui permet de limiter le nombre d'hypothèses qui s'offrent à lui. L'observation (6. 469 ; 6. 522) est la prémisse de toute connaissance. Peirce, avant les autres, va nous dire qu'on ne part pas vierge sur un terrain, ainsi l'observation présuppose un cadre théorique antérieur (6. 523-4). Il y a chez Peirce le concept d'ethnocentrisme.

L'induction produirait en nous une règle c'est-à-dire une habitude, « Ainsi la formation d'une habitude est une induction, et elle est donc nécessairement en rapport avec l'attention ou l'abstraction » (5.297). L'abduction a le rôle d'unifier les émotions.

Le premier sens de la force de l'abduction réside dans le fait qu'une hypothèse surgit dans l'esprit, se formule et s'impose. Ainsi mes différentes observations ont entraîné une analogie, j'arrive à une abduction. Après, c'est l'expérience pour recueillir des faits. L'inférence analogique sert à rapprocher deux domaines cognitifs différents. Dans le troisième chapitre de cette thèse, je vais essayer de restituer l'inférence abductive afin de restituer les conditions de cette recherche. « Pour cela, il ne faut pas se contenter des seuls outils de la déduction et de l'induction, qui ont l'inconvénient de réduire une situation existentielle de recherche à une situation cognitive et vertueuse de recherche. Une autre logique, une autre rationalité sont à l'œuvre dans le compte-rendu d'un acte qui n'a rien de « naturel » au regard des préoccupations de la vie quotidienne de la masse et du chercheur lui-même (même si les instruments cognitifs sont identiques) » (R. Lourau, 1997b, p. 43).

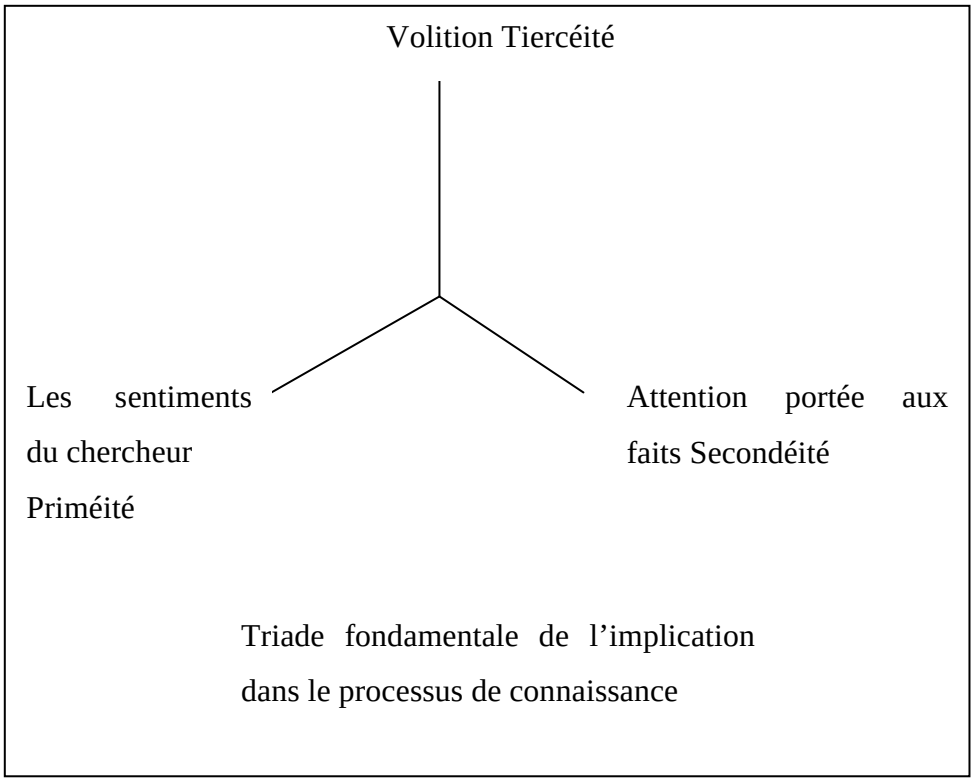
CONCLUSIONS : Esquisse méthodologique d'une théorie de l'implication

Avec la priméité ou l'icône de l'implication, nous avons touché l'émotion, les qualités de l'objet communiquées par le signe à l'interprète. J'ai mis en évidence le caractère fondamental de la priméité, interprétant émotionnel, dans l'implication. Tout signe contient une icône et donc toute implication passe par une icône. Le rôle de l'icône est d'informer le quasi-interprète des qualités que le signe contient. La secondéité de l'implication donne plus d'information sur son objet en dirigeant vers lui l'attention. C'est faute d'indexicalité que l'énoncé est alors compatible avec un nombre maximum d'états de choses possibles. L'exemple le plus criant est l'astrologie, l'horoscope s'arrange pour ne donner aucune indexicalité afin d'esquiver toute réfutation ultérieure ou alors elle énonce des propositions suffisamment vagues pour couvrir des événements imprévisibles à venir.

Enfin la tiercéité actualise et propulse l'implication, dans le champ selon le degré de conformité du chercheur et/ou de son directeur de thèse aux institutions du savoir, selon leurs degrés respectifs d'intégration aux conventions sociales, selon leur état d'information sur ce qu'il est admis de restituer au sein de l'institution.

L'institution universitaire informe l'interprète, en dirigeant son attention non pas sur l'objet mais sur la loi, la convention sociale, qui lie le signe à l'objet.

Après l'analyse phénoménologique de l'implication, nous avons établi que l'essence de l'implication se trouvait dans la triade suivante.



Triade fondamentale de l'implication dans le processus de connaissance

La sémiotique offre les outils nécessaires pour mieux appréhender la vie sociale. Mais en plus du savoir sémiotique, il est indispensable d'avoir une pratique de terrain. Ces deux champs sont complémentaires, l'un étudie l'architectonique des signes, l'autre la société en train de se faire. Si le sémioticien connaît les lois de fonctionnement des signes, le sociologue se trouve dans son prolongement car il connaît la société où les signes sont instanciés.

La sémiotique par sa nature triadique offre alors une pensée des phénomènes qui se pense elle-même. Nous avons vu que la théorie sémiotique explicite le passage de significations intermédiaires par une incorporation dans le même objet de toutes ses significations allant du plus simple (l'observation d'un fait) au plus complexe (sa représentation symbolique).

La problématique de l'implication se situe dans la connexion Signe - Objet. Le signe établit une relation médiate avec son objet dans laquelle le sujet interprète actualise son implication dans les institutions de la signification. La structure eidétique du signe supporte l'essence de l'implication. La distinction entre Interprète et Interprétant permet d'appréhender le chercheur dans son universalité, singularité et particularité. Grâce au treillis des classes de signe, nous disposons d'une architectonique de l'implication.

La méthodologie de l'implication de l'hypersigne à la signification globale

L'hypersigne est formé des communications élémentaires, ou signes élémentaires, l'ensemble donnant la signification globale.

Ces quelques lignes posent la méthodologie de ce travail.

Cette démarche se compose de quatre étapes

Dans une première étape : J'ai relevé les signes élémentaires au travers de mes observations, mes lectures, et je les range sur le treillis dans une classe de signes. « Des sous-objets de l'hypersigne qui sont impliqués par au moins un élément indécomposable dans le phénomène sémiotique étudié… » (R. Marty, 1990, p. 260).

Dans un deuxième moment, c'est la construction du diagramme[153] sémiotique : ainsi je compare signe et signe élémentaire[154] du co-signe, afin de vérifier si la structure relationnelle formée par l'esprit de l'interprète est exactement la structure eidétique de l'objet du co-signe du producteur. L'écart correspond au degré de l'implication.

La troisième étape : l'architotalité et l'architalité de l'hypersigne

« On peut aussi de la même manière que pour la totalité, attacher une talité à tout sous-diagramme et notamment aux sous-diagrammes connexes » (R. Marty, 1990, p. 141).

Puis il ajoute (R. Marty, 1990, p. 245) « […] nous appellerons le produit d'un diagramme sémiotique correspondant à un objet individuel l'*architotalité* de cet objet et nous appellerons sa somme son *architalité*. » Selon R. Marty, l'architotalité est la somme, la borne supérieure du treillis, et l'architalité est le produit la borne inférieure du treillis. La somme représente une classe de signe présupposée par chacune des classes du diagramme et maximale vis à vis de cette propriété. Le produit est un signe qui présuppose toutes celles que contient le diagramme, elle est vis-à-vis de cette propriété minimale. Pour l'implication, l'architotalité (la somme) est le légisigne indexical rhématique et l'architalité (le produit) le

[153] R. Marty, 1990, « Le diagramme est en quelque sorte la « formule chimique » suivant laquelle les ingrédients relevés se combinent […] »p. 264.
[154] R. Marty, 1990, « Une communication élémentaire est une communication dans laquelle la sous-structure caractéristique associée à un objet O est un tertian, un secondan ou un priman. Il s'ensuit en effet qu'une telle communication est constitutive d'un co-signe élémentaire et d'un signe élémentaire » p. 256.

qualisigne. Le produit nous renseigne sur la qualité de la communication, et la somme sur les aspects de la communication.

La quatrième étape : c'est la construction du signe globalisant, grâce à la totalité et à la talité de l'hypersigne. Il faut alors trouver les objets et les interprétants. Nous avons trouvé que l'objet est un index, le signe est un signe de loi et l'interprétant une émotion.

« Cela renvoie à une sorte d'associativité des significations qu'il est possible de regouper - à bon escient - dans des diagrammes d'ordre supérieur, sans limitation. (R. Marty, 1990, p. 261). »

Robert Marty appelle la catégorie inférieure du treillis sa « talité » par opposition à la « totalité » qui est la borne supérieure. La talité c'est la qualité de sentiment produite par la perception de l'objet, et donc le niveau phénoménologique le plus bas. La totalité c'est tous les signes élémentaires, et donc le niveau phénoménologique le plus haut.

Ces lignes résument la méthodologie utilisée pour ce chapitre II.

La classe de l'implication est le légisigne indexical rhématique; c'est un signe de loi connecté à son objet par une connexion réelle qui a pour effet une qualité de sentiment. A partir de cette classe de signe, le chercheur atteint le domaine de la socialisation scientifique. C'est-à-dire que, s'il répond à la commande institutionnelle, il est dés lors contraint de se désimpliquer phénoménologiquement. Seul les index nous donnent des informations sur la réalité de l'implication du chercheur. C'est pour cela que nous allons nous interroger au troisième chapitre sur la trichotomisation du légisigne indexical rhématique en index-trace, index-empreinte, index-indication.

BIBLIOGRAPHIE CHAPITRE II

ARDOINO Jacques, 1983 Mars-Avril, « Polysémie de l'implication », POUR n°88, Privat, Toulouse, p. 19-22.

ARDOINO Jacques, 1992 Mars, « L'implication », *Se former +*, S11, Voies livres, Lyon, p. 1-8.

ARINO Martine (sous la dir. De Robert Marty), 1999, Analyse sémiotique de la mise en réseau de l'Université de Perpignan, Mémoire de DEA, Université de Perpignan.

ARINO Martine, 2002 Mars, « Dialectique des structures sociales objectives et structures mentales des agents sociaux dans l'appréhension du processus de construction du sens, Vol 04, n°03, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique http://www.espritcritique.org/0403/article3.html

ARINO Martine, 2002 Octobre, « A la recherche d'une méthodologie de la mondialisation », Vol 04, n°10, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique http://www.espritcritique.org/0410/article01.html

ARINO Martine et Bertin Georges, 2004 Hiver, Compte rendu critique, « Produire son œuvre, le moment de la thèse », Vol 06, n°01, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique http://www.espritcritique.org/0601/esp0601article12.html

BACHELARD Gaston, 1992, *L'Intuition de l'instant*, Stock, Paris.

BALAT Michel, 2000a, *Psychanalyse, Logique, Eveil de coma, Le Musement du scrible*, Ouverture philosophique, Paris, L'Harmattan.

BALAT Michel, 2000b, *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse, Peirce après Freud et Lacan, Suivi de la traduction de Logique des Mathématiques de C. S. Peirce*, Ouverture philosophique, Paris, L'Harmattan.

BARBIER René, 1997, *L'Approche Transversale - l'écoute sensible en sciences humaines*, Anthropos, Paris.

BARBIER René, 1975, « Le concept d'implication dans la recherche-action en sciences humaines » p.103-123 dans Connexions N°13.

BARBIER René, 1977, *La recherche-action dans l'institution éducative*, Paris, Gauthier-villars.

BARBIER René, 1983, « L'implication épistémologique » in Pour N° 88, p. 23 à 27.

BARBIER, René, 1996, *La Recherche-Action*, Anthropos, Paris.

BELLEGARDE Patrick, « L'instituant *contre* l'institué », in *Institution et implication l'œuvre de René Lourau* (A. Lamihi et G. Monceau sous la dir.), 2002, Syllepse, Paris, p. 53-59.

BELLEGARDE Patrick, 1996, cours de licence « Sociologie des organisations », Université de Perpignan.

BERGER Guy, 1972, « Le vocabulaire technique et critique de la philosophie », A. Lalande, PUF, Paris.

BERTIN Georges, Février 2002, « Pour l'Imaginaire, principes et méthodes », Vol 04, n°2, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique, disponible à l'adresse suivante : http://www.espritcritique.org/0402/article2.html

BERTIN Georges, 2003, *Développement local et intervention sociale*, L'Harmattan, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Ed. de Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1980, *Le sens pratique*, Ed de Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1982, « Les rites comme actes d'institution » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 43, Paris, p. 58-63.

BOURDIEU Pierre, 1987, *Choses dites*, Ed. de Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1997, *Méditations pascaliennes*, Éd. du Seuil, Paris.

BOURDIEU Pierre, 2001, *Science de la science et réflexivité*, Cours et travaux, Coll. Raisons d'Agir, Paris.

BOURDIEU Pierre, Décembre 2003, « L'objectivation participante », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°150, Regards croisés sur l'anthropologie, p. 43-58.

BOURDIEU Pierre, 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, Cours et travaux, Coll. Raisons d'Agir, Paris.

BOURREL Gérard, (sous la co-direction d'Alex Muchielli et Robert Marty) « Santé et complexité : place des phénomènes de médiation dans le champ de la santé », Université de Montpellier III, Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, décembre 1999.

CASTORIADIS Cornelius, 1975, *L'institution imaginaire de la société*, Le Seuil, Paris.

CHENU Joseph, 1984, *Peirce textes anticartésiens* Aubier, Philosophie de l'esprit, Paris.

CONDILLAC Etienne Bonnot de, 1997, *Traité des sensations*, suivi de *Traité des animaux*, Fayard, Paris.

DELEDALLE Gérard, 1978, *Ecrits sur le signe*, Seuil, Paris.

DELEDALLE Gérard, 1990, *Lire Peirce aujourd'hui*, Bruxelles, Éditions Universitaires, De Boek Université, Coll. Le point philosophique.

DELEUZE Gilles, 1988, *Le pli. Leibniz et le baroque*, Minuit, Paris.

DEVEREUX Georges, 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion, Paris.

DEWEY John, 1993, *Logique La théorie de l'enquête*, PUF, L'interrogation philosophique, 2ème éd, Paris.

DUFOUR DANY Robert, 1990, *Les mystères de la trinité*, Gallimard, Paris.

DURKHEIM Emile, 1895, *Les règles de la méthode sociologique*, numérisées à l'adresse suivante :
http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/Durkheim_emile/regles_methode/regles_methode.html

ECO Umberto, (traduit de l'italien par Julien Gayrard), 1999, « Kant et l'ornithorynque », coll. Poche, Grasset.

ECO Umberto, 14 mai 2002, « Kant, l'internet et la pizza », entretien dans télérama.

ECO Umberto, 1992, *Les limites de l'interprétation*, GRASSET, Paris.

ELIAS Norbert, 1983, *Engagement et distanciation*, avant propos de Roger Chartier, Fayard, Paris.

ESCARPIT Robert, *L'Information et la Communication. Théorie générale*, coll Hachette Université - Communication, 1994, 2°éd.

EVERAERT-DESMEDT Nicole, 1994 Avril, *La pensée de la ressemblance*… in Travaux du centre de recherches sémiologiques, Charles Sanders Peirce, *Apports récents et perspectives en épistémologie, sémiologie, logique*, actes du colloque, Neuchâtel 16-17 avril 1993, CDRS, n°62.

FELDMAN Jacqueline et LABORIE Françoise (Dir.), 1985, *Le sujet et l'objet: implications*, Ed du CNRS, Paris.

GLEICK James, *La théorie du chaos-vers une nouvelle science*, Flammarion, coll. Champs, n°219,1991.

GOODY Jack, 1979, *La raison graphique*, Minuit, Paris.

HEIDEGGER Martin (trad. E. Martineau), 1985, *Etre et temps*, Authentica, Paris.

HEIDEGGER Martin, 1990, « Lettre sur l'humanisme » (lettre à Jean Beaufret), in questions III et IV, Paris, Gallimard, Tel.

HESS Rémi, 1975, *La socianalyse*, Editions universitaires, Paris.

HESS Rémi, 1978, *Centre et périphérie, une introduction à l'analyse institutionnelle,* Privat, Toulouse.

HESS Rémi et SAVOYE Antoine, 1981, *L'analyse institutionnelle*, PUF, Coll. « Que sais-je ? », Paris.

HESS Rémi, 1981, *La sociologie d'intervention*, P U F, coll. « Le sociologue », Paris.

HESS Rémi, 1993, *L'analyse institutionnelle* (en collaboration avec A. Savoye), P U F, « Que sais-je ? » n° 1968, Paris.

HESS Rémi, 1994. *L'analyse institutionnelle* (en collaboration avec M. Authier), P U F, 2eme éd, coll. « L'éducateur », Paris.

HESS Rémi, 1998, *La pratique du journal, l'enquête au quotidien,* Anthropos, Paris.

HESS Rémi, 2001, *Le moment de la création*, (en collaboration avec Hubert de Luze), Anthropos, Paris.

HESS Rémi, 2003, *Produire son œuvre, le moment de la thèse*, avec un avant-propos de Christine Delory-Momberger, Téraèdre, Paris.

HOLTON Gérald, 1981, *L'imagination scientifique*, Gallimard, Paris.

HUSSERL Edmund, 1991, *Expérience et jugement*, P.U.F, Paris.

HUSSERL Edmund, 1998, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures.* Tome I : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, Gallimard, Paris.

KHUN Thomas, 1972, *La structure des révolutions scientifiques,* Ed. Flammarion, Coll. Champs, Paris.

KIERKEGAARD Soren, 1979, « Trois discours sur des circonstances supposées », In Œuvres complètes, Volume VIII, L'Orante, Paris.

LACAN Jacques, 1966, *Ecrits*, Seuil, Paris.

LACAN Jacques, 1985, *Petits écrits et conférences 1945-1981*, SL : SE.

LAMIHI Ahmed et MONCEAU Gilles (sous la dir.), 2002, *Institution et Implication, L'œuvre de René Lourau,* Syllepse, Paris.

LE STRAT Pascal Nicolas, 1996, *L'implication, une nouvelle base de l'intervention sociale*, L'harmattan, Paris.

LOURAU René, 1970, *L'analyse institutionnelle*, Minuit, Paris.

LOURAU René, 1976, *Sociologue à plein temps*, L'Epi, Paris.

LOURAU René, 1977, *Le Gai savoir des sociologues*, UGE, Paris.

LOURAU René, 1981, *Le Lapsus des intellectuels*, Privat, Toulouse.

LOURAU René, 1978, *L'Etat inconscient*, Minuit, Paris.
LOURAU René, 1988, *Le journal de recherche. Matériaux pour une théorie de l'implication*, Méridiens Klincksieck, Paris.
LOURAU René, 1994, *Actes manqués de la recherche*, PUF, Paris.
LOURAU René, 1997a, *Implication - Transduction*, Anthropos, Paris.
LOURAU René, 1997b, *La Clé des champs. Une introduction à l'analyse institutionnelle*, Anthropos, Paris.
LOURAU René, 1997c, *Le Principe de subsidiarité contre l'Europe*, PUF, Paris.
MAFFESOLI Michel, 1991, *L'ombre de Dionysos, Contribution à une sociologie de l'orgie*, le livre de poche, Paris.
MAFFESOLI Michel, 2002, *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde post-moderne ?* Paris, Ed. La table ronde.
MALINOWSKI Bronislaw, 2001, *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*, Payot, Paris. Cet ouvrage avait été précédemment publié sous le titre *Moeurs et coutumes des Mélanésiens* en 1933 puis 1968 chez Payot.
MARTY Robert, 1990, *L'Algèbre des signes, Formalisation et extension de la sémiotique de C.S. Peirce*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Perpignan, John Benjamins, Amsterdam, Philadelphie.
MARTY Claude et MARTY Robert, 1992, *99 réponses sur la Sémiotique*, Réseau Académique de Montpellier, CRDP/CDDP, Montpellier.
MARTY Robert, « Une application de premier niveau à la publicité : Comment communiquer des qualités, des faits, des concepts ? », disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/comm-pub/comment-com-cadre.htm
MARTY Robert, 1992, « Unitas Multiplex : Totalité, parties et talité », "S", Revue Européenne de Sémiotique vol. 3-4, Vienne, p. 645-664
MARTY Robert, 1994, « Sémiotique de l'obsolescence des formes », in Design-Recherche n°6, Université Technologique de Compiègne, p. 31-45. Article également disponible sur son site au lien « Design » http://come.to/robert.marty.
MARTY Robert, 1995 Avril, « Flots de signes sur un réseau », Communication présentée au Premier Congrés Européen de Sciences Cognitives ECCS'95, Saint Malo, disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/flots_de_signes.htm

MARTY Robert, 1995, Le carré et la triade, « El cuadrado y la triada », Eutopías, Vol. 88, Valencia. Article disponible à l'adresse suivante : ftp://ftp.univ-perp.fr/pub/semiotics/marty/pont.zip

MARTY Robert, 1997 Septembre, « Vers un management assisté par réseau », Intervention au Colloque de l'European Cooperation in Higher Education Information Systems, EUNIS 97, Grenoble, disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/communication.htm

MARTY Robert, 2000 2ème semestre, « Au commencement était le signe », Communication et Organisation, *Non-verbal, Communication, Organisation*, Actes du colloque du GREC/O Bordeaux, p. 39-47.

MARTY Robert, 2000, « L'institutionnalisation : y a-t-il aporie sous roche ? », in Les Cahiers de l'implication, Revue d'analyse institutionnelle, n°4, Institutionnalisation, Paris 8 Université Vincennes-Saint-Denis, p. 45-53.

MARTY Robert, la liste de ses travaux et publication à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/listepub.htm

MAUSS Marcel, *L'essai sur le don*, (1923-1924), numérisé à l'adresse suivante : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/2_essai_sur_le_don/essai_sur_le_don.html

MAUSS Marcel, 1969, Essais de sociologie, Minuit, Essais, Paris.

MEUNIER Jean Guy, Actes STP 2002, « Avant la perception l'espace conceptuel de la sensation selon la philosophie ».

MIHAI Carmen, 2004, « Identités nominales et langagières dans la Roumanie actuelle. » Vol. 06, N°01, Revue électronique de Sociologie et Sciences Sociales, Espritcritique. http://www.espritcritique.org/0601/esp0601article01.html

MORAND Bernard, 2004, *Logique de la conception, Figures de sémiotique générale d'après Charles S. Peirce,* Ouverture Philosophique, L'Harmattan, Paris.

MORIN Edgar, 1980, *La méthode 2 - La vie de la vie*, Seuil, coll. Points, série Essais, Paris.

MORIN Edgar, 1990, *Introduction à la pensée complexe,* Ed ESF, Paris.

OLIVE Jean-Louis, mai 2000, *La relation asymétrique ou la claudication de l'anthropologue*, dans « Les formes de reconnaissance de l'autre en question » Actes du colloque international, sous la direction d'Ahmed Ben Naoum, Alain Girard et *alii*, Collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan, p. 463-478.

OLLIVIER Bruno, 2000 2ème semestre, Communication et Organisation, « Non-verbal, Communication, Organisation », Actes du colloque du GREC/O Bordeaux.

PEIRCE C. S. (Traduction par CHAUVIRE Christiane, THIBAUD Pierre et TIERCELIN Claudine), 1995, *Le raisonnement et la logique des choses*, Les conférences de Cambridge (1898), Ed du Cerf, Paris.

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes I and II, Principles of Philosophy and Elements of Logic.* Charles Hartshorne and Paul Weiss, Harvard University Press (electronic edition).

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes III and IV, Exact Logic (Published Papers) and The Simplest Mathematics.* Charles Hartshorne and Paul Weiss, Harvard University Press (electronic edition).

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes V and VI, Pragmatism and Pragmaticism and Scientific Metaphysics.* Charles Hartshorne and Paul Weiss, Harvard University Press (electronic edition).

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes VII and VIII, Science and Philosophy and Reviews, Correspondence and Bibliography.* Arthur Burks, Harvard University Press (electronic edition).

PIAGET Jean, 1970, *Epistémologie génétique,* PUF, Paris.

PIAGET Jean, 1977, *Épistémologie des sciences de l'homme*, Gallimard, Paris.

PIAGET Jean, 1986, *Logique et connaissance scientifique*, Gallimard, « La Pléiade », Paris.

SAINT AUGUSTIN, 1961, *Confessions,* Livre XI, Belles lettres, Paris.

SAINT AUGUSTIN, 1963, « La Lumière intérieure », PUF, Les grands textes, Paris.

SEXTUS EMPIRICUS, 1998, *Esquisses pyrrhoniennes*, introduction, traduction et commentaires par Pierre PELLEGRIN, Le Seuil, Paris.

THUAN Trinh Xuan, 1998, *Le chaos et l'harmonie La fabrication du réel,* Fayard, Paris.

TRAN DUC THAO, 1992, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Gordon et Breach, Paris.

WILLET, Gilles (sous la direction de), 1992, *La communication modélisée : une introduction aux concepts, aux modèles et aux théories*, Canada, Editions du renouveau pédagogiques ERPI.

WINKIN Yves, 1984 juin, « Education et ethnographie de la communication », Actes de la recherche en sciences sociales, n°52-53, p. 115-116.

WINKIN Yves, 1999, « Munus ou la communication. L'étymologie comme heuristique », *Mei*, n°10, p. 43-51.

ZIMMERMANN Daniel, 1982, *Chronique du rien*, Fayard, Paris.

« La vérité parfaite ne peut être énoncée que si elle avoue son imperfection » (5. 567)

CHAPITRE III : L’implication restituée : entre dire et ne pas dire

INTRODUCTION : Implication trouver la bonne distance

Si l’on est trop près de son objet de connaissance on risque de fusionner avec lui et de ne plus avoir la distance nécessaire pour produire un savoir. C’est là le point de non-retour de l’implication du chercheur, la familiarité et la fascination sont totales. Le chercheur est aveuglé par des évidences qui échappent à sa conscience.

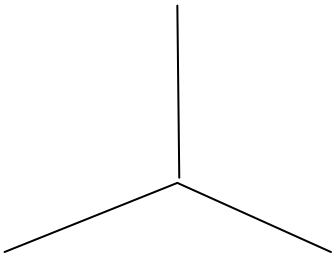
A contrario, trop éloigné, le risque est inverse, on parlera alors d’étrangeté avec son objet.

Le chercheur en sciences sociales a affaire à un objet qui lui file constamment entre les doigts. De plus il est souvent un médiateur entre l’institution qui le paie et la société qui lui signifie un besoin. Il a un rôle clef et difficile a tenir entre deux tensions qui n’ont pas la même finalité.

Cette réflexion sur l’implication place au centre de la problématique les conditions de production d’une réflexion sur soi, et sur la réceptivité par l’institution universitaire et l’objet étudié de ce discours. Il convient maintenant de restituer au lecteur la démarche suivie tout au long de ces années de thèse. Ainsi, la démarche sémiotique appliquée à mon objet s'inscrit dans le signe globalisant ci-dessous.

Ce dernier chapitre est construit à partir de la triade suivante :

Objet : « Les logiques implicationnelles du doctorant en SIC » c'est le champ d'intervention



Signe ; structure c'est le champ d'analyse

Interprétant cognitif ; l'esprit du chercheur c'est le lieu de l'implication

- L'objet c'est une partie du réel, dans ce travail, c'est les logiques implicationnelles du doctorant en SIC. Les outils d'investigations mis en place sont le questionnaire, le journal constitué de correspondances et l'observation participante de l'institution universitaire.

J'ai choisi d'observer les doctorants car la période de thèse m'est apparue comme idéale pour observer l'implication dans la recherche. Comme le dit Roland Barthes, les doctorants sont « suffisamment libres pour avoir conçu eux-mêmes leur projet de recherche et cependant encore soumis à une institution, celle du doctorat de troisième cycle » (Roland Barthes, 1972, p. 1). J'ai été frappée par la dissonance entre le discours sur leur travail de thèse et le document final rendu. Comme s'il y avait d'un coté « le discours de la scientificité (discours de la Loi) et de l'autre, le discours du désir, ou écriture » (Roland Barthes, 1972, p. 1). La relation entre ces deux discours n'est jamais énoncée dans les thèses.

- La structure c'est la modélisation, la construction d'un modèle à partir d'un ensemble d'énoncés lié entre eux par des règles d'inférences. Ce qui a été l'objet du deuxième chapitre de cette thèse.

La construction du modèle est le travail de problématisation, de pré-requis et de théorisation. Le chercheur organise l'objet, le réel dans une structure logique (problématique, prédicats, théorie).

- L'interprétation est la correspondance entre structure vécue (expérience passée) et structure pensée (expérience présente).

L'interprétant cognitif attribut la structure à l'objet, le chercheur agit sur la structure et l'objet par son expérience passée et présente, il est pris dans le jeu de la sémiosis. Il s'inscrit dans son objet, l'interprète, négocie avec lui de tous les mondes possibles de la signification.

En ce sens, le sémioticien agit sur un univers doublement construit :

Déterminé, d'une part, par la subjectivité de la construction détachée du réel mais agi par ses représentations.

Déterminé, d'autre part par le système de relation des signes.

La correspondance entre la structure du réel et la structure pensée produite par l'expérience antérieure du sujet est le moment de la connaissance, représenté par la classe du légisigne indexical rhématique. J'ai produit des ajustements entre ces deux pôles.

Il est important de souligner le facteur temps. En effet la réalité se transforme sans cesse, d'où la nécessité d'inscrire sa démarche dans le temps. J'ai arrêté l'observation de la revue Esprit Critique quand l'idée de l'association a émergé, c'est-à-dire en juillet 2003.

En décembre 2002, j'ai réalisé un questionnaire au sujet de l'implication des doctorants en Sciences de l'Information et de la Communication[155]. Depuis ma problématique de thèse a évolué. J'analyse dans ce troisième chapitre uniquement les réponses qui traitent de la restitution. J'avais aussi demandé au Fichier Central des thèses, Université Paris X

[155] Les tris à plat du questionnaire sont en annexe II et le questionnaire en annexe I.

Nanterre, si on pouvait me communiquer des données chiffrées concernant les doctorants inscrits en section 71. Il m'a été répondu qu'on ne pouvait pas donner suite à ma demande.[156]

A ce même moment, j'ai pris de la distance avec mon objet pour pouvoir écrire. C'est-à-dire passer à un interprétant cognitif. L'interprétant est qualifié de cognitif quand il entretient avec l'objet le même type de relation formelle qu'il entretien avec sa structure mais dans la restitution de l'objet, l'institution intervient. C'est dans les journaux de recherche que nous verrons comment l'institution exerce une violence symbolique sur les jeunes chercheurs, en les contraignant à gommer leurs implications dans la restitution du compte rendu.

Les scientifiques, en tant que « producteur de représentations du monde social » (J. Le Goff, B. Kopeczi (dir), 1985, p. 255) universitaires sont aussi prédisposés à revendiquer « la prétention au monopole de leur propre objectivation » (P. Bourdieu, 1989, p. 11) du fait de leur appartenance à « une institution qui est socialement reconnue comme fondée à opérer une objectivation prétendant à l'objectivité et à l'universalité » (P. Bourdieu, 1992, p. 291).

L'acte de représenter est un pouvoir de créer de nouveaux symboles, le droit d'avoir à représenter un objet. Ce passage obligé du légisigne indexical dicent ou symbole dicent est « un octroi ». Mon directeur de thèse m'a fait remarquer (rendez-vous du 27/09/04) qu'il fallait payer double une première fois pour rentrer dans la cité scientifique et une seconde pour avoir droit de représenter l'objet.

Assumer et rationaliser mes abductions, c'est indiquer les conditions de laboratoire qui m'ont menées à confectionner cette thèse.

L'*action de recherche* détermine une « croyance », non pas religieuse, mais une fonction vivifiante, dynamique, motrice qui entraîne l'action rationnelle, ainsi « Recherche » est un mot peircien. Ce n'est pas la certitude, c'est le doute qui invoque la croyance.

Le chercheur débute avec une situation de malaise qui provoque la recherche ; tout comme l'immobilisme explose contradictoirement tout à la fois dans l'action de recherche et la prise de conscience.

[156] Voir leur réponse en annexe III.

Il va de soi que dans ce travail l'exhaustivité n'est pas possible. Le seul guide de ce dernier chapitre est celui d'un nœud, d'un pli entre les conditions de réalisation de cette recherche et sa restitution. « Je ne puis juger de mon ouvrage, disait Pascal, en le faisant ; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne ; mais non pas de trop » (B. Pascal, 1912, p. 114). Dans ce troisième chapitre, je tente de restituer mon implication en expliquant les « principes du modus operandi » (P. Bourdieu, 1997, p. 17). Stéphane Olivesi soulignait dans *questions de méthode* (2004) que les chercheurs en sciences sociales se « […] heurtent à la réalité pratique d'un outil - l'écriture – dont le rôle essentiel est censé ne jamais être évoqué, ni pris en compte comme dimension constitutive de leur propre travail. L'écriture par laquelle ils restituent les résultats de recherche, mais aussi l'écriture à partir de laquelle ils esquissent leur problématique ou encore, l'écriture avec laquelle ils tentent de transmettre leur expérience, ne serait qu'un outil parfaitement transparent et secondaire, si l'on en juge par le peu d'attention dont elle fait l'objet. » (S. Olivesi, 2004, p. 37). Dans cette partie, nous allons nous intéresser à la rédaction chemin faisant de la thèse. Il est vrai que ce domaine a été très peu exploité par les scientifiques des sciences sociales, « Seuls quelques marginaux, plus proches de fous littéraires que d'authentiques scientifiques, oseraient évoquer cette tentation littéraire qui hante la recherche en différents temps, sous différentes formes : tentation d'écrire en s'émancipant de l'abstraction du concept pour renouer avec les phénomènes ; tentation de décrire à la manière de romanciers des univers sociaux sans renoncer au pittoresque qui les habite […] » (S. Olivesi, 2004, p. 37).

Ce troisième chapitre est une tentative d'écrire sur l'écriture, un questionnement du rapport de celui qui écrit à sa propre écriture, c'est ainsi qu'il a pour titre l'implication restituée : entre dire et ne pas dire.

BIBLIOGRAPHIE INTRODUCTION

BARTHES Roland, 1972, « Jeunes chercheurs », in *Le texte de la théorie à la recherche, Communications*, n°19, Seuil, Paris, 1972, pp. 1-5.

BOURDIEU Pierre, 1997, *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1984, *Homo Academicus*, n. éd., Ed. de Minuit, 1992, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1989, *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, Ed. de Minuit, Paris.

LE GOFF Jacques, Kopeczi Bela (dir), 1985, *Intellectuels français, intellectuels hongrois, XIIIe XXe siècles*, Paris-Budapest, Ed. du CNRS- Akadémiai Kiado.

OLIVESI Stéphane, 2004, *Questions de méthode, Une critique de la connaissance pour les sciences de la communication*, Coll. Communication, L'Harmattan, Paris.

PASCAL Blaise, 1912, *Pensées et Opuscules*, Ed. Brunscvicg, Hachette, Paris.

15 Le journal lieu des abductions

Le journal permet de suivre le cheminement du chercheur. René Lourau montre dans son ouvrage Transduction/Implication que la richesse du journal vient de sa transductivité (ou transduction), c'est le matériel par excellence de l'implication. L'écriture de R. Lourau est pluridimensionnelle, il écrit des livres et en même temps, il rédige le journal de son livre. Le journal est donné à la fin de l'ouvrage, il s'agit du journal de sa démarche de recherche, le journal d'écriture de ses livres. Puis, à la fin de son œuvre, il y a l'invention d'un concept clef, la transduction. La transduction, notion essentielle pour appréhender la logique à l'œuvre dans le processus de recherche. Le journal est le lieu de ces transductions, des rapprochements de faits relevant des différentes logiques.

Voici l'extrait d'un fragment du journal de R. Hess, mercredi 7/01/98 « Moi, je fais des journaux et je tente de faire un livre qui donne la théorie des journaux que je fais… ou que je trouve dans les papiers de famille » (R. Hess, 1998, p. 64). Lors d'une conversation avec le psychologue André Lévy, R. Hess dit aborder son travail sur l'écriture et plus précisément l'enseignement de l'écriture aux étudiants par la tenue d'un journal. Le psychologue lui répond que « c'est du passé », « Aujourd'hui les jeunes n'écrivent plus ». Hess parlant d'André Lévy : « Il me parle des téléphones portables…je lui dis que le web (Internet) oblige à écrire. Il trouve que ce n'est pas une vraie écriture dans la mesure où l'on s'écrit des messages très brefs, sans réflexivité. Je ne suis pas sûr de ce qu'il exprime. A creuser… » (R. Hess, 1998, p. 68-69).

« Dans la vie quotidienne, dans la vie mentale, ce qui caractérise la pensée individuelle ou interindividuelle, c'est qu'elle est transductive : on passe toujours d'une idée à une autre sans toujours organiser de manière cohérente le vécu et le conçu. Pourtant, si on refuse de la refouler, la transduction de la pensée, médiation entre l'imaginaire et le réel, est source de grande créativité. » R. Hess conclut son livre *La pratique du journal* avec John Locke « John Locke a mis au point une technique du journal dont l'objet n'est pas tant le « moi » (objet du journal intime) que les expériences et les idées que l'on peut se faire au cours d'une vie, car (R. Hess, 1998, p. 133). « Il n'y a presque rien d'aussi nécessaire pour le progrès des

connaissances, pour la commodité de la vie et l'expédition des affaires, que de pouvoir disposer des ses propres idées ; et il n'y a peut-être rien de plus difficile dans toute la conduite de l'intelligence, que de pouvoir s'en rendre tout à fait le maître » (J. Locke, 1714, p. 425).

« Une idée qui me frappa est celle-ci : Chaque jour nous laissons une partie de nous-même en chemin… Cette pensée est d'une mélancolie sans égale. Elle rappelle le mot du prince de Ligne : « Si l'on se souvenait de tout ce que l'on a observé ou appris dans sa vie, on serait bien savant ». – Cette pensée suffirait à faire tenir in journal assidu. » Henri-Frédéric Amiel, Journal intime, 8 octobre 1840

15.1 Historique du journal

Le diarisme s'inscrit dans une longue tradition historique. La naissance du journal intime comme genre littéraire correspond à une nécessité. « Le journal se présente aux écrivains comme un procédé littéraire, qui permet à la fois de capter des impressions instantanées, ou des nuances fugitives d'impressions, et de rendre la nuance particulière qui définit un homme » (A. Girard, 1963, p. 34). Etude des variations des sentiments au cours du temps, le journal est alors le témoin de l'histoire de la personne.

Les origines du journal intime se situent à la fin du XVIII[157]ème et il remporte un vif succès au XIX ème. Si L'homme du XIX ème « s'interroge avec tant d'avidité sur lui-même, c'est que sa situation est mise en question et qu'il lui faut trouver les assises d'un nouvel équilibre. (…) il est certain que le journal intime, en tant que genre pratiqué et reconnu, exprime l'interrogation de l'individu en face de sa position nouvelle dans le monde » (A. Girard, 1963, p. XI).

Parmi les auteurs de ce siècle qui ont tenu un journal, on compte : des philosophes : Biran, Amiel, un romancier Stendhal, des poètes Guérin, Vigny, un peintre Delacroix, un historien Michelet, un moraliste Joubert, un homme politique Benjamin Constant.

[157] Pour plus de renseignement voir le chapitre II « Chronologie du journal intime » (p. 57-100) A. Girard y recense les journaux intimes de 1800 à 1961, de la première époque jusqu'à celle de l'écriture de sa thèse.

15.1.1 Les idéologues sont les précurseurs du journal de recherche : « Connais-toi toi même »[158]

Les idéologues[159] bâtissent leur science de la logique sur la sensation, l'étude des idées en rapport avec les signes qui les représentent, données observées dans leur propre conscience. Pour ce faire ils ont tenu des journaux. « Connais-toi toi-même » résume toute leur philosophie. Il s'agit de s'interroger sur l'essence de la connaissance. « Ainsi, bien que l'idéologie conduise naturellement à une toute autre attitude, et en particulier à l'analyse objective des phénomènes physiologiques, moraux et sociaux, elle contenait en elle les germes d'une observation subjective » (A. Girard, 1963, p. 54). Le journal aide à se comprendre. Pour J. Locke[160] l'esprit humain est comme une table rase, les idées innées n'existent pas. Seule la perception permet de construire l'homme.

Étienne Bonnot de Condillac[161] reprendra l'idée que l'origine de toute connaissance est à la base de la sensation : « Toutes les facultés de l'âme ne sont toujours que la sensation transformée » (Étienne Bonnot de Condillac, ch ; VII de la première partie de la logique)[162]. Ce qui rappelle la métaphore de la statue, l'esprit humain est en cire vierge, au fil de ses expériences il reçoit des empreintes de tout ce qu'il perçoit. C'est par « Locke affirme Cabanis que devait pour la première fois être exposé clairement et fortifié […], cet axiome fondamental que toutes les idées viennent par les sens, ou sont le produit des sensations » (P. J. G. Cabanis, 1802, préface p. 13).[163] Penser c'est sentir, éprouver. « Descartes avait dit « je pense donc je suis ». Il aurait pu dire plus exactement : « je sens donc j'existe ». Il aurait

---

[158] Inscription placée sur le fronton du temple de la pythie de Delphes dont l'auteur serait Socrate. Celle-ci disait exactement : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras les secrets de l'univers et des Dieux ».

[159] Un certain nombre de penseurs qui appartiennent à l'époque de la Révolution et de l'Empire se nomment «idéologues» et se présentent comme les héritiers de Condillac (1715-1780).

[160] John Locke, Quelques pensées sur l'éducation, traduction de G. Compayré, Paris, Vrin, 1966.

[161] Au sujet du journal voir Cours d'études de Condillac, discours préliminaire, Etienne Bonnot de Condillac (1715-1780) est le maître de l'école sensualiste.

[162] Le document est disponible en version électronique à l'adresse suivante : http://gallica.bnf.fr/scripts/ConsultationTout.exe?O=0080138

[163] Le document est disponible en version électronique à l'adresse suivante : http://gallica.bnf.fr/Fonds_Frantext/T0087774.htm

même pu dire plus simplement : « J'ai froid, j'ai chaud, j'ai faim, j'ai soif, etc. donc j'existe » et cela eut été encore plus correct » (Destutt de Tracy, Logique, 1805, p. 133).[164]

15.2 Définition du terme « journal »

Le journal renvoie aussi bien à la pratique de l'écriture quotidienne, qu'au quotidien national, régional, international. Rémi Hess dans l'introduction de *La pratique du journal* (1998) souligne les multiples formes de celui-ci ; « journal intime (Michelle Leleu, 1952, Alain Girard 1963, Béatrice Didier 1976), journal personnel (Philippe Lejeune), journal institutionnel (Rémi Hess), journal d'itinérance (René Barbier), journal de recherche (René Lourau), journal d'affiliation (Alain Coulon), journal ethnosociologique (Rémi Hess, 1998).

Les frontières entre ces différents journaux sont très floues. Comme, je l'ai dit, il sera question du journal de recherche en tant qu'objet de connaissance dans une démarche de recherche en sciences sociales. Je ne ferai pas de différences entre journal de recherche, journal institutionnel et le journal ethnosociologique. Ils sont tous les trois comme le disait J. Locke un outil d'exploration intellectuelle, de compréhension des choses de l'intérieur en s'attachant aux détails du quotidien.

Comment étudier ces témoignages de l'histoire de leur auteur ?

Pour A. Girard, il existe deux méthodes. « La première méthode eut consisté à définir un certain nombre de thèmes, le temps, l'amour, la mort par exemple » (A. Girard, 1963, p. XXI) puis de comparer les écrits sur des différents penseurs sur ces thèmes. Cette méthode rencontre de nombreuses limites : « Outre la monotonie, on eut risqué une confusion certaine, les thèmes ne se présentant pas de manière isolée, les auteurs n'ayant pas écrit leur journal en vue de ce découpage » (A. Girard, 1963, p. XXI-XXII).

La seconde méthode se concentre sur l'auteur afin d'appréhender les raisons profondes de l'écriture de son journal. C'est cette seconde méthode qu'Alain Girard met en œuvre dans

[164] Le document est disponible en version électronique à l'adresse suivante : http://gallica.bnf.fr/Fonds_Frantext/T0088155.htm

son ouvrage. L'inconvénient d'une telle méthode est de verser dans le psychologisme. D'ailleurs, l'auteur en appelle à la notion de personne et de recherche de soi dans le journal intime.

Dans le cadre de cette thèse, le journal est considéré dans sa dimension ethnosociologique, premier pas de l'enquête et non dans sa fonction psychothérapeutique.

Le journal comme technique de recueil de données

Mon journal de recherche a permis de rassembler quotidiennement des notes, des observations, des idées qui advenaient subitement, il constitue mon corpus… l'histoire du vécu de cette thèse, de la période du travail de recherche à celui de l'étape de la rédaction.

L'exploitation du journal au moment de la rédaction finale

Il ne s'agit pas d'en garder la forme chronologique, mais d'en faire des catégories sémantiques afin de pouvoir exploiter mon corpus autour du concept d'implication. Comme Rémi Hess l'écrit « Le journal intime a souvent la forme d'un journal total. Le journal ethnosociologique se veut un journal ciblé, centré autour d'une problématique qui se précise, certes, au fur et à mesure de son écriture, mais qui est tout de même posée au départ » (R. Hess, 1998, p. 87). Le journal ethnosociologique de R. Hess se définit comme « à la fois description des situations et la mise au jour des moments » ce qui permet d'identifier « des formes sociales structurantes de la pensée, du vécu et de l'action : les moments » (R. Hess, 1998, p. 81). Le sociologue ajoute en note de bas de page qu'il projette de développer une théorie des moments.

15.2.1 Les difficultés du journal : l'indexicalité

Comment retrouver ses notes dans son journal ? Comment retrouver les informations sur un même thème ? John Locke proposait déjà une table des matières pour retrouver ses idées, l'ancêtre de l'hypertexte d'aujourd'hui. La technique de Locke consistait à « rapprocher tous les articles écrits séparément sur le même objet, et sert à former un ensemble sur une ou plusieurs sciences, dont on acquiert ainsi une idée générale. Le sujet de chaque article étant énoncé à la marge, en un seul mot, on peut y recourir facilement au besoin » » (R. Hess, 1998, p. 35). Aujourd'hui les tables des matières et les index se font automatiquement grâce au traitement de texte. « Le travail d'indexicalisation demande une extériorité et en même temps une intériorité par rapport au contenu d'un texte » (R. Hess, 1998, p. 85). Jeanne Favret Saada fait relire son journal par José Contreras. Le treillis des classes de signes permet une remise en ordre phénoménologique du journal de recherche. Le journal a une « fonction cathartique. C'est ce que Schatzman et Strauss (1973) appellent la fonction émotive du journal. On a fait un très mauvais procès à Malinowski lorsqu'on l'a accusé de racisme à l'occasion de la publication de son journal intime (Malinowski, 1967/1985) On publierait n'importe quel journal d'anthropologue qu'on découvrirait scandaleusement raciste – du moins nombre d'entre eux. Il faut que le journal soit privé, que vous ayez seul le droit de le lire et de le relire. Ce sont en quelque sorte des notes de psychanalyste ; elles ne doivent pas sortir de son cabinet. (Y. Winkin, 2001, p. 147). » La fonction cathartique comme l'appelle Y. Winkin est la priméité du journal un contre-transfert des émotions. René Lourau dans *le journal de recherche* (1988), « Trop <u>intime</u> (souligné par moi) ! » s'exclama Madame Malinowski en mettant sous clé le Diary […] » (R. Lourau, 1988, p. 13) de son mari. « Trop <u>intime, obscène</u> (souligné par moi), sans intérêt, nuisible à l'image du Philosophe » crièrent en chœur, devant les carnets « secrets » de Wittgenstein, ses exécuteurs testamentaires (le mot « testamentaire » est parfois de trop) (R. Lourau, 1988, p. 13). « Jeanne Favret pousse le paradoxe jusqu'à faire cosigner son journal de terrain <u>très personnel</u> (souligné par moi) par l'amie qui l'a aidée à le rendre « publiable » : il est bon parfois de déléguer nos pulsions <u>surmoïques</u> (souligné par moi) R. Lourau, 1988, p. 14). » Enfin dans le journal que R. Lourau a tenu du 13 novembre

86 au 9 août 87 au sujet de la rédaction de son ouvrage *le journal de recherche* (1987), j'ai repéré ce qui était de l'ordre de la priméité[165].

Selon Y. Winkin, la seconde fonction après celle cathartique est « empirique » (Y. Winkin, 2001, p. 147). Ce qui signifie que le journal permet de noter les observations, les conditions de réalisation de l'enquête. « Vous y noterez tout ce qui va capter votre attention lors des séances d'observation » (Y. Winkin, 2001, p. 147). Ici il s'agit de la secondéité du journal ou comme le dit Lourau « […] il n'en reste pas moins qu'un journal comme celui de Malinowski nous livre, fragmentairement, les conditions de travail réelles de la collecte des données, le véritable contexte de découverte » (R. Lourau, 1988, p. 48). La secondéité dans le journal de R. Lourau c'est le rapport entre le texte final, la partie livre et « fragment du

---

165 Le 14 novembre 86 « Un peu bête de ne plus tenir mon journal […] (R. Lourau, 1987, p. 199). » Le 16 novembre 86 « J'ai été déçu », « je me vois assez bien travailler sur », « j'hésite », « m'enfoncer », « me fait penser », « me fait âprement chier », « je pense à ». Le 19 novembre 1986 « Je l'ai dévoré », « rejeter énergiquement ». Le 20 novembre 1986 « guidé par mon appétit », « essentiel pour moi ». Le 27 novembre 1986 « Robert Marty me laisse espérer en précisant sadiquement… », « Je cherche », « mon problème ». Le 30 novembre 1986 « J'avance », « que je tiens de qui ». Le 2 décembre 1986 « me frappe », « je brise ». Le 3 décembre 1986 « me fait penser ». Le 4 décembre 1986 « il ne m'apporte plus rien ». Le 5 décembre « je pense à ». Le 8 décembre « envie d'écrire », « la trouvaille », « jubilation ». Le 10 décembre « m'apprend que », « très fatigué », « je suis angoissé ». Le 11 décembre « je supporte mal », « gentille », « je crois », « souvenir ». Le 14 décembre « ça me touche ». Le 23 décembre « du mal », « fascinant », « effondré ». Le 24 décembre « obscène », « oublier ». Le 26 décembre « stupide », « me voici orphelin ». Le 28 décembre « plaisir », « super ». Le 29 décembre « pénible ». Le 30 décembre « sans doute », « je me laisse aller », « je me soupçonne », « je note ». Le 31 décembre « titille comme un parfum érotique ». Le 2 janvier 1987 « envie forte », « pour bien commencer l'année ». Le 6 janvier 1987 « En pleine dispersion. Que choisir ? » Le 15 janvier « Inquiétudes, angoisses ». Le 23 janvier « stimulé par la lecture ». Le 28 janvier « j'avais raison ». Le 12 février « je traîne la patte » « ma conviction intime ». Le 13 février « ça ne me plait pas beaucoup », « non, je ne suis pas en colère. Oui je suis en colère » « involontairement retrouvé », « j'appréciais ». Le 16 février « le paratexte me travaille », « mon angoisse », « j'ai eu des paroles dures avec ». Le 17 février « Excitant et fatiguant », « Cette nuit longs rêves où j'étais mort ». Le 18 février « m'emmerder comme un rat mort » « ça me fait penser ». Le 23 février « je me demandais en marchant ». Le 25 février « j'ai senti monter mes larmes », « arrête de te plaindre. » Le 2 mars « trop de soucis », « pas envie de », « je ne sais plus ». Le 4 mars « un désir fou », « trop de fantasme ». Le 7 mars « cher bébé », « mes angoisses abdominales ». Le 8 mars « enchantement ». Le 9 mars « défensive ». Le 23 mars « très touché par ça ». Le 16 mars « importantes décisions, négociations… Phobies ». Le 18 mars « Victoire ! », « onirique reposant », « rassurant ». Le 21 mars « très affecté ». Le 23 mars « je rêve ». Le 24 mars « certains de mes soucis ». Le 27 mars « un tel plaisir ». Le 30 mars « assez déprimé par ces relectures », « répulsion ». Le 2 avril « je n'avance pas », « grosse angoisse », « j'ai eu une bonne idée », « fatigue ». Le 6 avril « très émoustillé », « fantasmes ». Le 8 avril « je serai à peu près vrai quand je serai mort ». Le 14 avril « débordé », « fatigué ». Le 8 mai « l'indifférence « zen » », « très titillé ». Le 9 mai « seul ». Le 12 juin « je ne sais pas me vendre ». Le 9 juin il termine son journal « trop tard pour les ajouts ? », « m'ont nourri », « très perturbé », « pour moi l'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable ».

journal de ce livre ». Il s'agit des références livresques, des notes prises sur les livres et du montage de l'ouvrage final.[166]

Enfin, la dernière et troisième fonction est « réflexive et analytique » (Y. Winkin, 2001, p.147). Il s'agit alors de la tiercéité qui correspond à ce que Lourau nomme au sujet du journal de Malinowski le « Le troisième journal dans le Journal, c'est ce que j'ai nommé le journal de recherche. Lequel n'épuise pas la « mise en abîme » du diariste, si l'on songe à la réflexivité du diariste sur son activité de diariste – le « journal du journal », comme le nomme Leiris. » (R. Lourau, 1988, p. 48). La tiercéité dans le journal de R. Lourau : les hypothèses lancées, les propositions théoriques.[167]

---

[166] Il commence avec Malinowski « le 13 novembre 1986 », puis Ludwig Wittgenstein « le 16 novembre 1986 ». Entre temps (le 14 novembre), il trouve « les Cahiers de Sainte-Beuve », « enchaîner sur Implication/hors texte », « commencer », « revoir ». Puis fait le 30 décembre lui vient l'idée de « couplage […] Outre W/K, il y a déjà Gide/Leiris, et un peu Malinowski/M. Mead. Pourquoi pas Jeanne Favret/Castaneda, etc. ? Le 12 février « chronologie brisé dans la deuxième version, si je mets W. 0 la fin, donc après le C.E.R.F.I et Morin. Le 13 février « apport de l'anthropologie de terrain et plus faiblement, de la sociologie de terrain. » « La pratique … travailler quotidiennement ». Le 16 février « terminé aujourd'hui », le 17 février « retaper la postface ». Le 19 février « après vérification ». Le 21 février « tapé », « reste à taper ». Le 25 février « supprimer ? ». Le 27 février « lire des trucs sur les animaux ». Le 2 mars « taper la suite », « revoir Leibniz, Rousseau », « relier çà ». Le 3 mars « écrire une intro ». Le 7 mars « me suis occupé de », « finir ce livre ». Le 10 mars « budget –temps Matin préparation pour la Fac », « 10h 15 train, métro, lecture », 12h15 déjeuné avec Antoine à la « rose des sables », « 14-16h30 séminaire », 17-17h 30 au Jean-Jaurès (bistrot, avec étudiants), 17h-19h30 « métro, train, lecture », 19h 30 « courses, diner, seul. Lecture », 20h 40-22h 30 « télé ». Le 15 mars « trois mois que j'ai commencé ». Le 1- mars « reçu une « letter from the field ». Le 18 mars « téléphoné à ». Le 21 mars « je reprends un peu implication ». « cf. Le texte sur l'ethnologie proche de littérature. » Le 23 mars « en classant ». Le 25 mars « belle citation » « voir Eliane » Le 27 mars « journal d'un fou (Gogol) », « Paola m'écrit de sa prison belge qu'elle essaie de tenir son journal », « je n'ai pas bouclé mon livre », « repris la lecture de » Le 30 mars « j'ai revu les quatre journaux d'agonie et pris des notes : Daudet, Allendy, Ferenczi, Pavese », « je dicte » Le 30 mars « Ne pas oublier que je suis en train de faire en même temps : l'intro et un article ». Le 2 avril « Hier à Pau ». Le 3 avril « Suis-je complètement « tordu » pour être si peu entendu ? » « Revenir à Makhaîsky », « écrire à ». Le 5 avril « on a fondé la Société d'analyse institutionnelle (S.A.I). » Le 6 avril « Reçu le livre de », « lettres des Canaries ». Le 9 mai « j'ai noté », « j'écris », « avancé ». Le 4 juillet « travaillé avec G. L. sur notre livre », « retrouver » « je reçois ». Le 7 juillet « écrire à chaud mes réactions », « reçu beaucoup de monde ces jours derniers », « troisième rendez-vous », « commencer le texte sur ethnométhodologie », « relecture et lecture du numéro de ».

[167] Le 14 novembre « pourquoi les aphorismes de W., sont-ils plus célèbres que ceux de Malcolm de Chazal ? » « Mystère… purement idéologique ? » « et s'il avait été bien orienté ? »
Le 16 novembre « je suis très intéressé par la découverte du rapport, du travail, entre T et les deux HT », « à découvrir » Le 20 novembre « triade hégélienne ? », « toute une théorie de l'implication ». Le 5 décembre « peut-on parler de double mise en abîme ? » Le 11 décembre « comment traduire ça dans le patois de Wittgenstein ou de Heidegger ? » Le 14 décembre « L'interprétant final de Thoreau, est-ce cela, la liberté hyper-programmée (parce qu'inaccessible) par le behaviorisme ? » Le 18 février « La réflexibilité, ça me fait penser à Raimu. » « je re-fléchis » Le 25 février « Je réfléchis » Le 3 mars « réfléchir à ça », « prendre de la hauteur » Le 16 mars, « je comptais sur cette promenade dans le parc pour dénouer la confusion » Le 21 mars « Pour la seconde implication secondaire, le rapport à l'écriture » Le 2 avril « Panne des sens » Le 6 avril « cherche toujours » Le 8 mai « si l'analyse de l'implication tendait vers l'état de conscience « zen » ?

Ce développement nous autorise à penser qu'il serait possible afin de mieux retrouver ces notes de diviser le journal en trois colonnes. Les colonnes correspondraient à la trichotomie des modes de présentation possible du signe de l'objet d'étude.

■ Première trichotomie du signe suivant les modes de présentation possibles du signe :

Dans un premier temps, il s'agit d'analyser le signe par rapport à lui-même : savoir s'il relève de la priméité, une qualité qui est un signe ou qualisigne, ou s'il relève de la secondéité, un fait existant qui est un signe ou sinsigne, ou s'il relève de la tiercéité, une loi qui est un signe ou légisigne.

Mais il faudra par la suite relire inlassablement le journal, afin de trouver les deux autres trichotomies. Relire son journal en se posant les questions suivantes : quel est le signe de l'objet étudié ? Quel est l'interprétant ?

■ Deuxième trichotomie de l'objet, les modes de présentation par un signe de l'objet d'un signe.

Dans un deuxième moment il faut considérer son objet : savoir s'il s'agit d'une icône, un signe par ressemblance qui renvoie à son objet en fonction des caractères qui lui sont propres et qu'il possède, que 1'objet existe ou pas ; d'un index, un signe qui renvoie à 1'objet qu'il représente du fait, qu'il est réellement affecté par cet objet avec lequel il entretient une relation réelle ; ou d'un symbole, un signe qui renvoie à 1'objet qu'i1 dénote en vertu d'une loi, d'ordinaire une association d'idées générales.

Le signe dans sa relation avec l'interprétant ou comment son interprétant le représente

■ Troisième trichotomie, c'est l'interprétant.

Dans un troisième temps, il faut analyser le signe par rapport à 1'interprétant. Il peut s'agir d'un rhème, un signe qui est un signe de possibilité qualitative, c'est-à-dire qui est compris comme, représentant telle ou telle sorte d'objet possible ; d'un dicisigne, un signe qui est le signe de l'existence réelle, il fournit une information concernant l'objet ; ou d'un

---

« réflexion » Le 12 juin « Peut-être que je sais faire autre chose ? » Le 4 juillet « associé avec le journal de Gogol ». Le 7 juillet « mise en abîme » Le 9 août « ma dernière idée », « Trop tard pour les ajouts ? »

argument, un signe qui est un signe qu'engendrera un autre signe au moyen d'une loi de production de signes.

« Ce travail se fait par plusieurs lectures du texte, par approximations successives. En même temps cela doit se faire dans une période rapprochée pour que l'on ait toujours à l'esprit le concept unificateur d'un même type de problème abordé » (R. Hess, 1998, p. 86). R. Hess avec sa théorie des moments avait eu l'intuition de création de catégories phénoménologiques (R. Hess, 1998, p. 104). « Nous désirons produire un livre ensemble : l'enfant, l'école et l'étranger, livre sur lequel nous travaillons régulièrement, mais que nous avons beaucoup de mal à écrire tellement nous sommes écrasés par les centaines d'observations que nous ne parvenons plus à organiser selon une logique de lecture ordonnée… » (R. Hess, 1998, p. 105).

Le journal est une aide précieuse pour comprendre, dévoiler son implication de recherche, tout en s'en distanciant mais aussi pour comprendre ce que la société qu'il étudie lui dit sur elle-même à travers la manière dont elle l'accueille, le rejette ou l'associe. (C'est le cas de R. Lourau). Il est le lieu des abductions. « Non pas matériaux pour un travail futur, mais éclairs qui passent, susceptibles d'apporter la révélation attendue. » (A. Girard, 1963, p. VII). L'illustration se trouve dans l'ouvrage de R. Lourau, *Le journal de recherche*. R. Hess enseigne le journal comme « outil d'analyse institutionnelle ». Dès le début du mouvement de l'analyse institutionnelle, il y a cette préoccupation majeure d'écrire sur l'intervention des analystes, de noter au fur et à mesure leurs hypothèses, travail, résultat. Une recherche sur l'implication et son processus d'institutionnalisation ne peut se passer d'une analyse de sa propre implication, de ses appartenances matérielles, idéologiques, théoriques… de sa propre institutionnalisation en tant que sujet social. Cette première prémisse est une condition nécessaire pour étudier l'implication. A ce sujet les « institutionnalistes » portent une vive critique aux marxistes qui réduisent l'engagement, lors de la recherche en référence à un positionnement de classe sociale.

Maintenant, nous allons si les doctorants en sciences de l'information et de la communication tiennent des journaux et comment ils les utilisent.

16 Les vrais faux journaux des doctorants[168]

Au sujet des journaux de recherche des doctorants[169] sur les 71 enquêtés, j'ai obtenu 11 réponses, c'est-à-dire qu'ils ne sont que 11 à tenir un journal de recherche.

Ceux que j'ai interrogés se plient aux stratégies rhétoriques communes imposées de publications des thèses. Tout cela pour faire disparaître la passion, l'imagination de la recherche comme si le chercheur n'était pas un être humain doué de sensibilité. Ainsi, il est possible d'observer un travail de dépersonnalisation accompli par les auteurs dans l'écriture et cela même pour les études empiriques. Le but est de produire une apparente objectivité[170].

L'implication dans l'observation, les hésitations, les doutes à l'égard du modèle ont disparu, « car ces opérations ne peuvent pas s'écrire ». La métaphore culinaire et artisanale est d'ailleurs souvent utilisée, « tour de main ». L'écriture de la thèse est alors conventionnelle et impersonnelle si bien que le monde social semble parler de lui-même.

---

[168] Cette section a fait l'objet d'une communication au séminaire «Pour une lecture renouvelée de l'intervention sociale: légitimité, assistanat et politique » d'IFoRIS d'Angers en juillet 2003. http://calenda.revues.org/nouvelle2934.html à paraître chez Espritcritique.

[169] Yves Winkin dans l'article « De l'ingratitude des jeunes, Notes sur le clientélisme universitaire belge » (1993), traite du clientélisme universitaire en Belgique.

[170] Si la découverte s'effectue dans un laboratoire prestigieux, elle aura plus de chance d'être considérée. Grmek M. D. dans Raisonnement expérimental et Recherches toxicologiques chez Claude Bernard, (1973) et Homes F. L (1974) se sont appuyé sur les carnets de laboratoire de C. Bernard pour analyser les différents aspects de la production d'une œuvre scientifique. Ils ont remarqué que les meilleurs savants écartent les résultats défavorables, transforment une expérience en résultat décisif…

16.1 Les onze cas

■Le premier[171] dit avoir un cahier qui le suit partout pour noter les informations à ne pas oublier. Il n'apparaîtra pas dans le document final car là n'est pas son but.

■Le second[172] n'utilise pas le support papier, son journal est un document *word*. Il y note des comptes-rendus de réunion, des bribes de discussions, « des idées qui lui passent par la tête ». Il dit ne pas l'« exploiter » pour sa thèse.

■Le troisième[173] dit avoir plusieurs cahiers de différentes couleurs. Chaque cahier a un usage bien particulier :

---

[171] **Cas 1** *« Alors ...le journal que j'essaye de tenir sur les bons conseils de mon directeur de recherche et parce que je suis un brin éparpillée est un cahier A4 qui me suit plus ou moins partout. Il me sert à prendre des notes si je vois une information susceptible de me servir, un nom, un titre, une idée. C'est plus un pense bête qu'un journal véritable.*
Je ne pense pas qu'il apparaisse dans le document final, là n'est pas le but. Disons qu'il me sert de mémoire papier, sachant que je travaille toute la journée sur ordinateur, mon sujet de recherche étant les forums de discussion. J'ai besoin d'avoir ce rapport au papier et d'y jeter des idées schématiques, souvent la nuit ou en pleine discussion avec des amis à bâtons rompus. »

[172] **Cas 2** *« concernant le journal de recherche de ma thèse. Il s'agit d'un document (sur écran/word) en forme de comptes rendus (notes) que j'ai constitué après toutes les réunions/ discussions*
que j'ai eu avec mon directeur de recherches ou toute autre personne que j'ai pris contact (pendant la recherche sur le terrain par exemple) au sujet de ma thèse.
J' y décris en général leurs commentaires, propositions, références et ensuite tous les idées qui me viennent à la tête après avoir parlé avec eux.
Le rythme est très variable (environ 4 à 6 fois par an). Je ne crois pas que je vais l'exploiter dans la rédaction de ma thèse, si ce n'est que pour retracer le parcours
de son évolution. »

[173] **Cas 3** « *En deuxième année de thèse ATER. Je me suis inscrite en thèse pour écrire une thèse ! Pour aller jusqu'au bout d'une réflexion très élaborée sur un sujet qui croise expérience professionnelle passée, exercice professionnel présent, études, recherche, sujet qui me semble « neuf » et essentiel en SIC. « Je vis ma thèse comme un parcours initiatique … douloureux… mais qui ne supporte pas l'arrêt en cours… qui se voit contraint par moi seule d'aller jusqu'au bout ! »*

Bon vous dépouillez déjà...vous allez vite !!! c'est bon signe !

Dans mon "journal" de recherche ....j'ai plusieurs grands cahiers, 1 rouge, 1 bleu, etc... avec des gros titres :

1pour récupérer citations et notes de lectures
1 pour mes interviews (planning des rdv, commentaires, cartes de visites, notes prises pendant interwiews)
1 cahier de notes de tous les séminaires, colloques auxquels j'assiste depuis 2 ans
1 petit cahier répertoire des mots savants : "épistémologie, heuristique, herméneutique etc..."
3 classeurs correspondant aux 3 lieux (terrains) d'observation avec toute la doc ramassée et les observations faites lors de mes passages, datées.
+
1 gros dossier sur mon PC avec fichiers de bouts "d'écritures", rédaction des interviews...

« Un pour récupérer citations et notes de lectures

Un pour mes interviews (planning des rdv, commentaires, cartes de visites, notes prises pendant interwiews)

Un cahier de notes de tous les séminaires, colloques auxquels j'assiste depuis 2 ans

Un petit cahier répertoire des mots savants : "épistémologie, heuristique, herméneutique etc..."

Trois classeurs correspondant aux 3 lieux (terrains) d'observation avec toute la doc ramassée et les observations faites lors de mes passages, datées. »

Mais ces données trop volumineuses et trop « intimes » seront effacées dans la thèse parce qu'il faut « écrire savant ».

Pour l'exploitation :
je vais piocher dans tous mes documents à côté de moi, pour écrire, face à mon PC, le chapitre en cours

Est-ce qu'il apparaîtra dans le document final de thèse ?
le journal de recherche ?... en annexe ?... en l'état impossible, comme vous pouvez le constater, il me faudrait arriver avec un sac de sport pour la soutenance et je crains que ce ne soit pas très académique (hihihi)
Et puis la phocopie de tout ce "matos" me semble difficile.
Plus sérieusement,
comme c'est un journal de recherche "intime" beaucoup de notes sont écrites sur le ressenti, l'impulsion . Je me défoule, et ensuite cela me permet d'utiliser ces notes en les "traduisant" dans un style plus "phénoménologique". A travers des ressentis très personnels ou des choses "secrètes" qui m'ont été confiées, je peux mieux traduire des situations, m'en souvenir pour les utiliser dans une analyse distanciée, préservant la discrétion demandée de certaines infos.
Cettet antichambre du chercheur qu'est mon journal de recherche laisse toute liberté à l'humaine que je suis :
pour l'écriture et la réflexion de la thèse proprement dite, je sais qu'il me faut écrire "savant", dans une écriture ni appliquée, ni affective mais conceptuelle.
Donc ce journal fonctionne comme un aide-mémoire des idées à mettre en liens ensuite sur mon ordi.
Mais je n'ai pas encore décidé des annexes à faire apparaître encore...

Bon du coup ces échanges me donnent envie de lire VOTRE THESE...
Avez-vous eu beaucoup de réponses à votre enquête ?
Et je me permets de vous dire que si vous m"invitez à votre soutenance... si je suis libre, ce sera avec grand plaisir ! »

■Le quatrième[174] possède un cahier qui est tenu irrégulièrement et lui sert à enregistrer ses entretiens. Il dit ne pas encore être à l'étape rédaction mais qu'il pense ne pas le restituter.

■Le cinquième[175] n'a pas vraiment de journal de recherche, il s'agit de notes écrites ; « *dans la marge des livres en cours, d'autres sur des feuilles que j'intercale entre les pages, et quand je n'ai ni crayon, ni feuille, ni livre sous la main, je m'efforce de retenir tout ça. Ce "journal de recherche", comme vous dites, est là, devant moi, sur mes étagères, éparpillé, scrupuleusement éparpillé, composé de pages attachées et de feuilles volantes, sur l'ensemble de mes livres (théoriques en général, mais cela m'arrive sur de prendre des notes sur d'autres types de bouquins : science-fiction, romans, biographies, histoire, etc.). Il n'a donc pas la forme d'un petit cahier, ni d'un carnet, mais s'appuie sur des objets déjà existants, les couvrant de crayon papier (les commentaires pouvant parfois être effacés, quand ils se font trop envahissants.).* » Ces informations vont lui servir lors de la rédaction de la thèse, pour ce faire il va les « *retravailler* » pour les rendre communicables.

---

[174] **Cas 4** *« Pour être très franc, j'en rédige un, comme je vous l'ai dis, de façon très irrégulière : lorsque je suis sur le terrain. Or je n'y suis que quelques jours par mois (en fonction des disponibilité de mes contacts). Donc, bien évidemment, cela ne concerne que mes travaux. Le rythme... Ben euh... tous les jours pendant une semaine puis plus pendant un mois.... Le support, un cahier, tout ce qu'il y a de plus classique. Je n'en suis pas encore à la rédaction. Et non, je ne pense pas qu'il apparaîtra dans le doc final de la thèse mais plutôt il m'aidera dans l'interprétation des entretiens.*
Voilà très brièvement. »

[175] **Cas 5** *« Non, non, je n'écris rien de "quotidien" (ni les malheurs de Sophie, ni le petit journal d'Anne Franck) dans ce que vous appellez un "journal de recherche". Il s'agit simplement de notes, d'idées (venues à l'esprit alors que je ne suis pas devant mon poste informatique) concernant mon travail de recherche (majoritairement). Ces idées viennent généralement au cours de lectures (je ne lis pas au travail, mais le soir et la nuit, tard, une fois ma petite famille endormie). J'en note certaines dans la marge des livres en cours, d'autres sur des feuilles que j'intercale entre les pages, et quand je n'ai ni crayon, ni feuille, ni livre sous la main, je m'efforce de retenir tout ça. Ce "journal de recherche", comme vous dites, est là, devant moi, sur mes étagères, éparpillé, scrupuleusement éparpillé, composé de pages attachées et de feuilles volantes, sur l'ensemble de mes livres (théoriques en général, mais cela m'arrive sur de prendre des notes sur d'autres types de bouquins : science-fiction, romans, biographies, histoire, etc.). Il n'a donc pas la forme d'un petit cahier, ni d'un carnet, mais s'appuie sur des objets déjà existants, les couvrant de crayon papier (les commentaires pouvant parfois être effacés, quand ils se font trop envahissants;.). Autant dire que cela n'apparaît donc pas réellement tel quel dans le document final de thèse. J'utilise certaines de ces notes (une minorité concernent ma thèse) dans ma rédaction de thèse, mais elles seront noyées dans le document final. Je retravaille ensuite énormément à l'écrit, sur l'informatique. Trois mots sur le coin d'un livre peuvent donner lieu à 30 pages d'une thèse !*

La réponse vous va-t-elle ? N'hésitez pas à me recontacter si besoin est, et à me transmettre les résultats de votre recherche »

■Le sixième[176] rédige un carnet où il transcrit « *idées, réflexions, organisation, choses à faire, éléments à approfondir, etc.* » Il est tenu a un rythme irrégulier. Il pense l'utiliser au moment de la rédaction finale de la thèse pour comprendre le cheminement de sa pensée.

■Le septième[177] utilise le journal comme outil de communication entre les enquêtés et lui. C'est pour lui une technique de collecte de données.

■Le huitième[178] possède trois cahiers :

« *-un journal qui contient mes prises de notes lorsque je suis à l'extérieur de chez moi (articles, conférences...*

---

[176] **Cas 6** *« Alors, mon journal de recherche me sert à noter uniquement ce qui a un lien avec ma recherche : idées, réflexions, organisation, choses à faire, éléments à approfondir, etc.*
J'y ais recours à chaque fois que j'en éprouve le besoin, donc il n'y a pas de rythme particulier dans son utilisation, c'est très variable. Le support est un carnet.
Ce journal me servira sans doute dans la rédaction de ma thèse, dans le sens où il sera un fil conducteur de ma pensée, mais il ne sera pas apparent dans le document final. »

[177] **Cas 7** *« Merci pour ces infos et précisions. J'irai jeter un oeil dans l'ouvrage de Lourau, ça m'a l'air intéressant.*
Mais je reprécise donc à mon tour que pour moi (et donc dans ma réponse à votre questionnaire) la "méthode du carnet" correspond à tout autre chose : c'est un carnet ou cahier que je fais remplir à mes enquêtés, dans lequel il consignent quotidiennement des renseignements sur leurs pratiques médiatiques. ll est prévu de l'utiliser en complément des autres méthodes de recueil de données (entretiens et observation), en tant que technique d'objectivation de leurs pratiques.
Une petite question me taraude après ces quelques échanges...
Quel est le sujet de votre thèse exactement ?
Pourquoi avoir choisi l'implication du doctorant en SIC en particulier ? »

[178] **Cas 8** *« Mon journal de recherche n'est pas encore bien formalisé pour l'instant. Pour l'anecdocte (mais peut-être est-ce le genre d'information que vous cherchez), je tiens en fait trois journaux de recherche :*
- un journal qui contient mes prises de notes lorsque je suis à l'extérieur de chez moi (articles, conférences...
- un journal où je mets mes réflexions, tentatives de synthèse...
- un journal où j'inscris les références bibliographiques qui apparaissent au cours de mes recherches (ce qui permet de gagner du temps lors des recherches à la BU)
je pense en lancer un quatrième consacré plus spécifiquement au terrain (entretien, observations)

Ces journaux prennent la forme de cahiers, format A4, petits carreaux, spiralés.
je n'écris que sur le recto, et précise la date de mes notes. lorsqu'il y a lieu ces notes sont retranscrites sur ordinateur.

Voilà, j'espère que tous ces détails vous seront utiles.

Puis-je me permettre une question?

Je suis souvent surpris de la réaction des gens lorsque je dis que je fais une thèse en info-com : bien peu connaisse ce champ de recherche et la plupart ont du mal à faire la différence avec la sociologie. Je ne sais pas exactement quelle est votre problématique de recherche mais dans le cas où elle s'intéresserai aux processus de construction de l'identité profesionnelle, je serai intéressé de savoir quel est l'écart entre la notion de "communication" telle quelle peut être perçue par le sens commun et par un esprit scientifique SIC »

- un journal où je mets mes réflexions, tentatives de synthèse...
- un journal où j'inscris les références bibliographiques qui apparaissent au cours de mes recherches (ce qui permet de gagner du temps lors des recherches à la BU)
Je pense en lancer un quatrième consacré plus spécifiquement au terrain (entretien, observations). »
Quant à la restitution dans le document final de la thèse *; « lorsqu'il y a lieu ces notes sont retranscrites sur ordinateur. »*

■Le neuvième[179] tient aussi un cahier comme aide mémoire. Celui-ci n'apparaîtra pas dans la thèse même s'il lui servira au moment de la rédaction de se remémorer le contexte de la récolte de son corpus.

■Le dixième[180] a plus un agenda qu'un journal de recherche.

■Le onzième[181] écrit construire sa réflexion à partir du journal. Il y note les éléments importants de sa thèse *« pour s'en souvenir »* mais *« il et ne fera pas l'objet d'une présentation dans le document final de thèse. »*

---

[179] **Cas 9** *« Je suis heureuse d'apprendre que je ne suis pas la seule (quoique je n'ai pas un instant imaginé que je puisse être la seule) à relever le défi de la rédaction d'une thèse, de l'occupation d'un poste ATER plein temps et surtout de l'éducation de ma petite marie qui va bientôt atteindre ses deux ans. Nos emplois du temps respectifs sont donc bien remplis. Concernant mon journal de recherche, il s'agit en fait d'un cahier format 21X29.7 dans lequel je consigne, sur une périodicité irrégulière, l'ensemble de l'avancement de mon travail, mes rendez-vous, mes réflexions mises en vrac, quelques citations, des passages d'ouvrages, des schémas et même quelques coups de crayons de ma fille lorsqu'elle tombe dessus ! Ce n'est pas vraiment un journal de bord, puisqu'il n'est pas systématiquement remis à jour, mais ça y ressemble. Il me permet de rendre plus disponible mon hypertexte, en référence à ce qu'écrivait D. Bougnoux : "raisonner, c'est faire sens dans son hypertexte disponible". Je n'ai pas l'intention de l'intégrer dans ma thèse, mais simplement de m'y référer lorsque je cherche à retrouver le cheminement de ma pensée. Si je puis vous être utile, n'hésitez pas, ne serait-ce que par solidarité. »*

[180] **Cas 10** *« Il s'agit juste d'un cahier dans lequel je note les RDV le contenu des réunions et je surligne les éléments qui sont en rapport avec ma thèse. De plus, je note des idées. Je doute que ce qui est écrit dans ce cahier apparaîsse dans la rédaction de ma thèse. »*

[181] **Cas 11** *« j'utilise effectivement ce que je pourrais appeler un journal de recherche. Celui-ci se présente sous la forme d'un cahier sur lequel j'inscrit de façon régulière (aucune périodicité n'a été fixée) les éléments que je pense importants pour la thèse et qui pourront m'être utile. Ce n'est pas réellement un journal dans le sens où je n'inscris pas uniquement des faits chronologiques relatifs à ma recherche mais également des références qui pourront m'être utiles, des contacts possibles, des comptes-rendus... L'exploitation de ce cahier se fait quotidiennement pour me souvenir d'un élément que j'avais pu noter dedans, où de la façon dont un terrain s'est construit et ne fera pas l'objet d'une présentation dans le document final de thèse. C'est un élément de construction de ma réflexion. J'espère vous avoir été utile. »*

16.2 Analyse des journaux

Le journal de recherche a deux fonctions pour les doctorants : celle d'un aide-mémoire et celle d'un contre-transfert des désirs, c'est à dire qu'il permet de libérer par l'écriture les pulsions du chercheur et donc de transcrire leurs interprétants émotionnels.

Si les conditions et les processus sociaux de l'émergence de l'objet sont occultés dans le document de thèse c'est parce que les jeunes chercheurs sont pris dans la dialectique du champ de l'interprétant de la thèse. L'interprétant est un des moments de l'institution intériorisée, ici et maintenant, par un interprète qui se trouve confronté à son expérience propre du champ auquel la norme s'applique. Le moment de l'universalité portant en lui sa propre contradiction, n'est pas une fin en soi. L'analyse à l'aide des modes d'être peirciens montre que l'universalité et la particularité de l'institution fusionnent dans le fait mental qui est la singularité d'un signe. En fait, les doctorants, en tant que producteurs/interprétes impliqués dans cette dialectique héritent "naturellement" d'une implication qui les met au service de la reproduction de l'institution. Les individus sont des interprètes et des émetteurs de signes, chacun d'eux participe à la construction du sens. Les doctorants permettent la reproduction de l'institution universitaire, en se prêtant au jeu de celle-ci par le biais de la thèse. « L'institution consiste à assigner des propriétés de nature sociale qui sont destinées à apparaître comme des propriétés de nature naturelle, le rite d'institution tend logiquement […] à intégrer les oppositions proprement sociales » (Bourdieu, 1982, p. 59). Instituer revient à consacrer ; et dire l'ordre c'est établir le lien entre l'objet et le signe.

La thèse sert à légitimer « c'est-à-dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime, naturelle, une limite arbitraire; ou, ce qui revient au même, à opérer solennellement c'est à dire de manière licite (Bourdieu, 1982, p. 58). »

L'obtention du diplôme de doctorat consacre l'étudiant de 3ème cycle en docteur et transforme la représentation que la communauté scientifique a de lui. Malheureusement l'institution efface l'implication du jeune chercheur, le caractère négocié de son rapport à l'objet. Les doctorants se plient face à l'institution. Ils sont des légisignes iconique de celle-ci.

Ce qui m’amène à une autre question: n’y a t-il pas une confusion entre objet étudié et représentation du chercheur, entre signe et objet du signe, entre carte et territoire ? S’il y a confusion entre signe et objet du signe c’est par que le légisigne indexical rhématique gouverne deux classes de signe le légisigne iconique et le sinsigne indexical rhématique.

Légisigne indexical rhématique

L'institution indique ce qu'il est attendu dans une thèse de troisième cycle en sciences de l'information et de la communication.
Instituer revient à consacrer ; et dire l'ordre c'est établir le lien entre l'objet et le signe.

Sinsigne indexical rhématique

Le journal dirige l'attention sur la construction de la thèse chemin faisant.

L'interprétant est émotionnel.

Cas 1 Il me sert à prendre des notes si je vois une information susceptible de me servir, un nom, un titre, une idée. Cas 2 C'est plus un pense bête
en forme de comptes rendus (notes) que j'ai constitué après toutes les réunions/ discussions
Cas 3
Plus sérieusement, comme c'est un journal de recherche "intime" beaucoup de notes sont écrites sur le ressenti, l'impulsion . Je me défoule, et ensuite cela me permet d'utiliser ces notes en les "traduisant" dans un style plus "phénoménologique". A travers des ressentis très personnels ou des choses "secrètes" qui m'ont été confiées, je peux mieux traduire des situations, m'en souvenir pour les utiliser dans une analyse distanciée, préservant la discrétion demandée de certaines infos.Cette antichambre du chercheur qu'est mon journal de recherche laisse toute liberté à l'humaine que je suis

Légisigne iconique

Les doctorants ont intériorisé la loi de restitution de l'implication dans l'institution
Cas 1 Je ne pense pas qu'il apparaisse dans le document final, là n'est pas le but.
Cas 2 Je ne crois pas que je vais l'exploiter dans la rédaction de ma thèse, si ce n'est que pour retracer le parcours de son évolution. »
Cas 3 Est-ce qu'il apparaîtra dans le document final de thèse ? le journal de recherche ?... en annexe ?... en l'état impossible, comme vous pouvez le constater, il me faudrait arriver avec un sac de sport pour la soutenance et je crains que ce ne soit pas très académique (hihihi) pour l'écriture et la réflexion de la thèse proprement dite, je sais qu'il me faut écrire "savant", dans une écriture ni appliquée, ni affective mais conceptuelle.
Cas 4 Et non, je ne pense pas qu'il apparaîtra dans le doc final de la thèse mais plutôt il m'aidera

Cas 5 Autant dire que cela n'apparaît donc pas réellement tel quel dans le document final de thèse. J'utilise certaines de ces notes (une minorité concernent ma thèse) dans ma rédaction de thèse, mais elles seront noyées dans le document final. Je retravaille ensuite énormément à l'écrit, sur l'informatique. Trois mots sur le coin d'un livre peuvent donner lieu à 30 pages d'une thèse !

Sinsigne indexical rhématique

Cas 6 « Alors, mon journal de recherche me sert à noter uniquement ce qui a un lien avec ma recherche : idées, réflexions, organisation, choses à faire, éléments à approfondir, etc. J'y ais recours à chaque fois que j'en éprouve le besoin, donc il n'y a pas de rythme particulier dans son utilisation »

Cas 9 « dans lequel je consigne, sur une périodicité irrégulière, l'ensemble de l'avancement de mon travail, mes rendez-vous, mes réflexions mises en vrac, quelques citations, des passages d'ouvrages, des schémas et même quelques coups de crayons de ma fille lorsqu'elle tombe dessus
Cas 10 « Il s'agit juste d'un cahier dans lequel je note les RDV le contenu des réunions et je surligne les éléments qui sont en rapport avec ma thèse. De plus, je note des idées »
Cas 11 « Ce n'est pas réellement un journal dans le sens où je n'inscris pas uniquement des faits chronologiques relatifs à ma recherche mais également des références qui pourront m'être utiles, des contacts possibles, des comptes-rendus... L'exploitation de ce cahier se fait quotidiennement pour me souvenir d'un élément ».

Légisigne iconique

Cas 6 , « mais il ne sera pas apparent dans le document final. »

Cas 9 : « Je n'ai pas l'intention de l'intégrer dans ma thèse, mais simplement de m'y référer lorsque je cherche à retrouver le cheminement de ma pensée. »

Cas 10 : Je doute que ce qui est écrit dans ce cahier apparaîsse dans la rédaction de ma thèse. »

Cas 11 « et ne fera pas l'objet d'une présentation dans le document final de thèse. »

Sinsigne iconique

ça ressemble à un journal mais ce n’est pas un journal

Cas 1 : C'est plus un pense bête qu'un journal véritable
Cas 5 Ces idées viennent généralement au cours de lectures (je ne lis pas au travail, mais le soir et la nuit, tard, une fois ma petite famille endormie). J'en note certaines dans la marge des livres en cours, d'autres sur des feuilles que j'intercale entre les pages, et quand je n'ai ni crayon, ni feuille, ni livre sous la main, je m'efforce de retenir tout ça. Ce "journal de recherche", comme vous dites, est là, devant moi, sur mes étagères, éparpillé, scrupuleusement éparpillé, composé de pages attachées et de feuilles volantes, sur l'ensemble de mes livres (théoriques en général, mais cela m'arrive sur de prendre des notes sur d'autres types de bouquins : science-fiction, romans, biographies, histoire, etc.). Il n'a donc pas la forme d'un petit cahier, ni d'un carnet, mais s'appuie sur des objets déjà existants, les couvrant de crayon papier (les commentaires pouvant parfois être effacés, quand ils se font trop envahissants;.)
Cas 9 : Ce n'est pas vraiment un journal de bord, puisqu'il
n'est pas systématiquement remis à jour, mais ça y ressemble.
Cas 11 : Ce n'est pas réellement un journal dans le sens où je n’inscris pas uniquement

Qualisigne

l’étrangéité du journal par rapport au document final, la thèse.

Maintenant, je vais me prêter à mon tour à la tentative de restitution de mon implication.

16.3 Ecrire mon implication : « esquisse pour une auto-analyse »[182]

16.3.1 Comment j'ai réalisé cette thèse : restitution de mon implication

> *« Courbe toi, Sicambre », « Cambre toi si courbe »*
>
> *Alphonse Allais : alors que Saint Rémi, allant baptiser Clovis, avait ordonné à celui-ci: « Courbe-toi, fier Sicambre », Clovis répondit: « Cambre-toi, vieux si courbe! »*

Une recherche sur l'implication et son processus d'institutionnalisation ne peut se passer d'une analyse de sa propre implication, de ses appartenances matérielles, idéologiques, théoriques… de sa propre institutionnalisation en tant que sujet social. Cette prémisse est une condition nécessaire pour étudier l'implication. « Essayer de décrire, y compris, éventuellement avec l'appui du journal de recherche, comment se passe la recherche, est pourtant bien plus rigoureux et scientifique que de s'auto justifier en jetant de l'encens sur les « matériaux empiriques utilisés » et sur « la méthode hypothético-déductive » (R. Lourau, 1997b, p. 42).

L'écriture signe ici la matérialisation de l'ambivalence mais achève simultanément le processus. Nombreux sont ceux qui vivent en nous ; un seul, cependant, écrit. Il s'agit ainsi de réfléchir sur mon parcours de thèse, parenthèse réflexive. Bourdieu en citant Wittgenstein : « Frazer est plus « sauvage » que la plupart des « sauvages » », parce que, faute « d'une connaissance intime » de sa propre expérience spirituelle, il ne comprend pas qu'il ne comprend rien aux expériences spirituelles qu'il tente obstinément d'expliquer » (P. Bourdieu, décembre 2003, p. 50). Exercice indispensable dans une thèse sur l'implication et extrêmement complexe que de décrire avec une certaine distanciation l'expérience dans laquelle on est impliqué, restituer son expérience de thésarde : « Rien n'est plus faux, selon moi, que la maxime universellement admise dans les sciences sociales suivant laquelle le

[182] J'emprunte ce titre à P. Bourdieu, voir à ce sujet P. Bourdieu (2001, p. 185) et son dernier ouvrage (2004) *Esquisse pour une auto-analyse*.

chercheur ne doit rien mettre de lui-même dans sa recherche » (P. Bourdieu, décembre 2003, p. 51). Loin de moi l'idée de relater mes implications de manière exhaustive. Il est impossible de décrire en quelques pages l'aventure de cette thèse. Aussi, je prends le parti de restituer au lecteur la manière dont cette thèse a été construite. Mon journal de bord est constitué de mes correspondances entre mon groupe de recherche semiocom, mon directeur de recherche, des doctorants en Sciences de l'Information et de la Communication et une communauté virtuelle de chercheurs en sciences sociales. Je restitue dans la partie journal seulement les extraits qui trouvent un écho dans l'expérience et dans le modèle. C'est-à-dire les faits qui sont sous des concepts, les moments de mon parcours dans leur temporalité vécue. Ces extraits ont été communiqués à mon équipe de recherche semiocom. J'avais pris l'habitude d'envoyer par courrier électronique sur notre liste semiocoml semiocom@univ-perp.fr, mes derniers écrits diaristes.

Le journal est devenu un outil de communication et même d'intervention. Il a permis à chacun d'entre nous de s'exprimer sur le vécu de sa thèse et sur les prises de position institutionnelle de la théorie sémiotique selon R. Marty. Mais aussi, il m'a permis d'évaluer la justesse de mes retranscriptions et interprétations.

J'ai demandé pour chacune des correspondances l'autorisation de l'interlocuteur. Ainsi certains échanges ont été écartés de la restitution. Je tiens ici à rendre hommage à tous ceux qui m'ont permis de rendre ce cheminement de thèse moins solitaire.

Ecrire son implication dans un journal de bord est une manière de faire face aux émotions que l'objet nous procure, de libérer la parole pour mieux dépasser ses sentiments. J'entends par là le travail d'accouchement et d'écriture d'une implication personnelle dans la perspective de l'inscrire *in fine* comme production de connaissance, dans une thèse.

Cette écriture permet un retour sur soi impliquant une objectivation, action de distanciation. Ecrire cette thèse c'est aussi permettre aux lecteurs un travail d'objectivation du chercheur. La conséquence pratique est qu'il est vain de penser seulement présenter ce qui serait une implication mais tout au plus tenter une exploration de celles-ci sachant qu'il est épistémologiquement impossible d'en faire le tour ou encore de l'analyser dans sa totalité. Tout au plus il m'apparaît intéressant non seulement d'explorer les éléments de construction, « l'échafaudage » de la recherche mais aussi de les présenter dans le travail final.

Ainsi il m'apparaît possible et nécessaire d'effectuer ce travail d'auto-analyse dans le but de présenter certaines des implications repérables et de voir en quoi elles ont tendance à orienter la recherche dans tel ou tel sens. *A priori* cela peut avoir l'air d'un travail essentiellement solitaire de confrontation à l'écriture de soi, à la présentation d'éléments personnels, autobiographiques ou non, qui alimentent la réflexion. En ce sens cela peut se rapprocher du journal de recherche mais à la différence que des éléments de ce travail se proposent ici d'être repris dans le travail final. Il s'agit de donner lieu à l'élaboration intellectuelle de concept. Le préfixe auto ne signifie pas la figure solitaire, d'une doctorante en train d'écrire sa thèse, comme si j'étais coupée du monde, isolée de toute interaction mais plutôt mon être au monde, tissé de relations avec mes institutions d'appartenance. L'écriture des éléments de sa propre histoire dans une thèse est un acte collectif, où l'on rencontre au fil des pages qu'on remplit, la figure de l'Autre. C'est alors que j'image les réactions de ceux qui vont me lire mais aussi de ceux sur lesquels j'écris. Je ne suis pas seule face à mon écran… En travaillant sur mon expérience communautaire dans un travail de recherche universitaire j'ai comme interlocuteurs, non seulement mon directeur de recherche, mais aussi les premiers lecteurs du travail et aussi les autres membres de la communauté à qui je fais part par écrit de mes propres réflexions.

Le projet de cette restitution de l'implication est dès lors d'atteindre des considérations universelles à partir du singulier et en passant pas le particulier, l'universel concret.

La démarche « implicationnelle » que j'ai souhaité mettre en œuvre tente de faire en sorte que l'écrit final reprenne des éléments de la construction de ce travail. Je souhaite aussi montrer comment les différentes implications ont tendance à tirer l'auteur vers une direction de recherche donnée. Le passage à l'écriture a été difficile car il signifiait le début de la fin de l'expérience thèse, d'une expérience existentielle intense qui fait penser à une naissance, à quelque chose d'autre. Ce n'est pas la fusion avec l'objet ; l'objet et le chercheur font deux. L'objet étudié à partir moment ou on écrit, on se le représente pour le traduire en mots. C'est alors un long travail de deuil de ces années de thèse qui commencent ! Pour soigner ce mal-être face à la fin de thèse, j'ai du me projeter, mettre en chantier des terrains postdoc.

Quand j'ai demandé à mes collègues doctorants qu'est-ce qu'une bonne thèse ? Une réponse revenait très souvent : « une thèse terminée ».
Dévoiler les secrets de fabrication en relatant une expérience de recherche dans toutes sa

dimension, l'observation participante, les difficultés de la mise en mots du terrain, de sa communication et de sa réception chez les sujets observés. « Et surtout le fait de les découvrir et de les rendre publiques apparaît souvent comme une transgression sacrilège en ce qui concerne la représentation charismatique qu'ont souvent d'eux-mêmes les producteurs culturels et leur propension à se penser comme libres de toute détermination sociale » (P. Bourdieu, décembre 2003, p. 45).

Ainsi, l'observation participante aux différentes listes de discussion des doctorants, aux colloques, l'ethnographie de notre groupe de recherche et l'implication dans la vie d'un département, d'un syndicat, la création d'une revue de recherche en Sciences Sociales ont constitué mon corpus. Cette position de l'observation comme partie prenante des pratiques rend le travail d'objectivation encore plus délicat. L'outil observation participante est l'exemple type de la non-neutralité du chercheur. Je devais alors objectiver mon étude.

Ma position d'observatrice a été ignorée au début pour se dévoiler durant la dernière année de thèse, par la restitution de mes analyses. Ce qui en fait une situation idéale, car elle élimine en partie les effets induits par la présence d'un observateur.

Des raisons du choix de la discipline à celle de son objet puis à celui de la problématique rien n'est laissé au hasard. L'institution universitaire indique au chercheur les bonnes liaisons signes (restitution) et objet.

Sans aucun doute cela est en rapport avec ma trajectoire car après une maîtrise de sociologie, je me suis inscrite en DEA en Sciences de l'Information et de la Communication puis en thèse. Mais cependant, je suis restée sociologue, ATER en sociologie et inscrite dans un laboratoire de socio-anthropologie à l'université de Perpignan. « Et l'on peut pousser un peu plus loin la violence de l'objectivation participante, avec un de mes élèves, Charles Soulié, qui a montré par exemple que les sujets de recherche (mémoires, thèses de doctorat, etc.) de philosophie et de sociologie (et sans doute aussi d'anthropologie) sont statistiquement liés à l'origine et à la trajectoire scolaire (P. Bourdieu, décembre 2003, p. 45). »

Le terme « problématique » est révélateur de cette mise en abîme dont parle René Lourau au sujet des journaux de recherche et que nous avons développé ci-dessous

Il y aurait un sujet qui fait problème. Ce n'est qu'au bout de quatre ans de thèse que j'ai enfin trouvé ma problématique de thèse.

L'impact du non-dit à soi-même est présent dans le choix de sa discipline, de son objet et de sa problématique.

Il s'agit de livrer aux lecteurs, le point de vue, la particularité, à partir du quel je percevais le monde. Dire voilà ce que je crois percevoir.

Ecrire son implication, c'est écrire sa particularité, rompre avec le point prétendument universel. Le problème se pose alors en terme de croyance personnelle. Et pourtant le savant « s'efforce de contribuer à la construction du point de vue sans point de vue qu'est le point de vue de la science, il est, en tant qu'agent social pris dans l'objet qu'il prend pour objet et qu'à ce titre il a un point de vue […] (P. Bourdieu, 2001, p. 222). »

Durant mes deux premières années de thèse, « J'en venais à douter de tout, à nier tout ce qui m'entourait. A ce stade de mon travail, j'étais dans un état psychologique angoissé et anesthésiant. Je soignais mes angoisses en multipliant les lectures et les approches disciplinaires sur ma thématique: le rapport entre le chercheur et son objet de recherche. Etant en sociologie, en SIC et en sémiotique, la tâche était colossale.

« Il me fallait trouver des certitudes, pour m'apaiser. » (Extrait de mon journal, juillet 2002) Dans mes phases de doute j'ai lu Jeanne Favret Saada, David Lodge, Carlos Castaneda. Ces livres m'ont permis de démystifier le processus de recherche. Puis un jour est venu où j'ai trouvé mon sujet, une place, c'est alors que les lectures sont devenues plus efficaces, plus orientées. Le 27 janvier 2003 en commençant la lecture du *Journal de recherche* de R. Lourau, j'ai compris que le journal était le matériel par excellence des index de l'implication. Voici la phrase qui a déclenché ma recherche sur les journaux de recherche : « Cette empathie ou notion de contiguïté, dont il est question relève d'un processus métonymique, relever les indices, intérioriser les pratiques pour devenir un indigène parmi les indigènes » (R. Lourau, 1988, p. 37). A partir de ce moment, j'ai décidé d'interroger les doctorants de ma discipline sur la tenue et l'usage du journal de recherche.

Il m'a alors fallu faire le deuil de pages, de descriptions écrites pour rien (?).

En octobre 2003, je compris que ce que je pouvais appréhender de l'implication n'était que mon propre rapport à mon objet. Cette restitution s'attache non pas à mettre en exergue les phénomènes du monde interne de ma conscience, l'introspection, mais ses caractéristiques visibles, externes.

Mon implication dans cette thèse sera mon objet d'expérience, en fondant la connaissance des signes sur l'observation empirique. Il convient d'analyser ma propre implication dans l'institution universitaire, d'élucider mes prises de position lors de cette recherche. Ce n'est pas une tâche facile et elle est peut être même dangereuse, mais en contre-partie je gagne en objectivité. « Jouer la carte de l'analyse de ses implications comporte cependant un risque: celui de donner à l'autre des éléments d'évaluation de sa pratique sans garantie *a priori* d'une réciprocité » (R. Hess, 1983, p. 8). Pierre Bourdieu (1992, p. 226) ayant exprimé également cette asymétrie au sujet de l'espace universitaire : « …où chacun lutte pour le monopole d'un marché dans lequel il n'a pour clients que des concurrents, et où la vie est par conséquent très dure… » J'avais consciencieusement gardé toutes mes notes de lectures, de réunion de travail, de colloques, mes échanges mail, l'histoire du vécu de cette thèse, de la période du travail de recherche à celui de l'étape de la rédaction. Aussi, j'ai joint les correspondances les plus significatives du journal de recherche. Le lecteur a pu se rendre compte que j'ai essayé d'intégrer dans le document final les commentaires de mon directeur de thèse, une manière de l'impliquer à son tour. Il pourra lui aussi y voir une partie de son implication. Ces notes ont au sens bourdieusien du terme une fonction auto-réflexive, description de mon cheminement méthodologique qui donne sens à cette thèse. « Mon livre (*le Lapsus des intellectuels*) - rhapsodie, avec ses reprises, ses répétitions, ses parties que l'on trouve où l'on ne s'attendait pas à les trouver, etc. est une assez bonne expression de ce paquet mal ficelé d'identification que je suis devenu (R. Lourau, 1981, p. 284). » Mais encore dans *le journal de recherche* (R. Lourau, 1988) Lourau montre comment l'analyse de l'implication peut être « textualisée par la juxtaposition « multimedia » de deux sortes de textes, le texte et son hors texte. Un des deux apports du hors texte est de livrer l'exposé, au jour le jour, du *work in progress*, de l'élaboration lente de l'exposé final comme un tout » (R. Lourau, 1997b, p. 43).

L'élément déclencheur de la prise de conscience de la nécessité d'élucider mes implications a été la correction de mon premier chapitre de thèse par mon directeur. En effet, j'avais gommé dans ces pages mes implications.

Je copie-colle les messages échangés à ce sujet.

----Message d'origine-----
De : Martine Arino [mailto:MARTINE.ARINO@wanadoo.fr]
Envoyé: dimanche 15 décembre 2002 11:09
À: marty
Objet : Ecriture de la thèse en miroir

Bonjour,

Ecriture de la thèse:

Voilà ce que je vais essayer de faire: juxtaposer le texte "scientifique" et le hors texte (qui sera rétrospectif) dans toute la thèse, pour permettre une double lecture, une écriture en miroir. Il n'y aura donc pas de partie de journal car elle sera impliquée dans la thèse. Le terrain étant moi-même et ma relation aux institutions.

C'est là où je risque d'avoir de vives critiques au niveau de la constitution de mon corpus.

Mais, je voudrais qu'il comporte une dimension collectivement, pas seulement moi, mais mes proches. C'est ce côté collectif qui m'interpelle, je voulais y mettre mes correspondances (mes mails) pas seulement sur la thèse mais aussi sur l'ordinaire, le bizarre et l'extraordinaire. Une valeur pragmatique du journal de recherche, quelque chose qui n'a jamais été fait.

J'ai analysé le pourquoi de l'écriture de ce chapitre sans implication et j'ai trouvé la réponse la suivant: depuis mon entrée en thèse je me suis initié à l'institution universitaire côté recherche, et celle-ci m'a dominée ce qui m'a conduit à gommer mon implication pour écrire sur l'implication des auteurs cités. Ah! J'ai été piégée…

Objectif empêcher le délire grâce à la sémiotique. Qu'est-ce que vous en pensez? Peut-être que je suis en plein délire et qu'il est impossible pour l'institution universitaire d'accepter un tel travail où que je ne vais pas y arriver. J'ai besoin de votre avis sur cette forme d'écriture. De retour des vacances de Noël, je vous rendrai le chapitre 1 avec son «hors texte».

Sa réponse le lendemain:

après réflexion il me semble que c'est faisable sous quelques conditions qui apportent un surcroît de travail et de vigilance:

-que la partie texte soit la thèse telle qu'elle aurait pu être sans le hors-texte

-qu'une ligne jaune ne soit jamais franchie: celle du militantisme sémiotique

-que les implications épistémologiques et idéologiques sous-jacentes soient clairement analysées et justifiées par un désir d'objectivité scientifique bien défini. S'appuyer sur quelques grands noms sera indispensable, mais cela vous l'avez déjà bien commencé. Relisez "une belle journée d'automne" de Sartre que je cite dans l'Algèbre des signes et essayez d'écrire "une belle thèse de socio-sémiotique"...-)

-résoudre aussi les problèmes de déontologie: accord explicite des correspondants pour la reproduction de leurs messages (vous avez le mien sans restriction); fixerez-vous une limite public-privé? Donnerez-vous un droit de suite? Sous quelle forme et à quel moment?

En raccourci: faites attention de ne pas casser le miroir (7 ans de malheur!)

-----Message d'origine-----
De: Martine.Arino [mailto:MARTINE.ARINO@wanadoo.fr]
Envoyé: vendredi 11 avril 2003 10:15

À: marty; Jean Xech
Objet: guide de lecture de ma thèse 1,2,3

Bonjour,

J'ai enfin trouvé la forme que je vais donner à mon document final de thèse : Depuis quelques mois, je me demandais comment j'allais pouvoir inclure mon journal. Sachant que celui-ci est composé des notes, des observations, des idées qui advenaient subitement… l'histoire du vécu de cette thèse, de la période du travail de recherche à celui de la douloureuse étape de la rédaction. Aussi, je mêlerai à ce document, les bribes les plus significatives du journal de recherche de mon implication dans cette recherche de thèse. Ainsi le lecteur sera à son tour impliqué dans la construction du sens. Il pourra analyser mon implication à travers le contenu du journal de recherche.

Voici un guide pour la lecture de ladite thèse, vous trouverez trois livres en un. Le premier sera celui du journal de recherche, le second la description des expérimentations, le troisième celui de mon modèle théorique.

Il est possible de les lire de manière indépendante. Mais, il est conseillé de commencer car le modèle théorique puis l'expérimentation pour finir par le journal. Ainsi, le lecteur se rendra compte que ces trois catégories sont «emboîtées» les uns dans les autres.

Comment est-il possible de reconnaître ces différents parcours?

Pour en facilité la lecture, j'utilise des couleurs différentes: jaune (journal), rouge (la description), bleue (le modèle).

Mon problème se situe au niveau des normes de présentation de la thèse. je ne sais pas si un document présenté en trois couleurs va être académiquement recevable?

Je n'ai pas mis cette idée à exécution car mon document aurait été difficilement lisible.

J'ai alors pensé en février 2003 mettre mon journal de recherche sue le web, en créant mon propre weblog. Mais mes échanges avec un membre de la sicliste m'a dissuadée.

---- *Original Message* -----

From: "Martine.Arino" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>

To: " > Sent: Friday, February 14, 2003 8:54 PM

Subject: Re: weblog

Pour mon usage perso dans le cadre de ma thèse à titre d'expérimentation.

Voilà j'ai tout une partie sur les carnets de recherche des anthropologues, sociologues... Je voulais montrer que le web offrait la dimension interactive et pluri-sensorielle aux carnets de recherche.

Mettre en ligne mon journal de bord... afin de montrer toutes les phasesd de la recherche, de sa construction au jour le jour, à la rédaction finale.

C'est un peu utopiste ?

Merci de ton attention.

Bien à toi

Martine

----- Original Message -----

From: "

To: "Martine.Arino" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>

Sent: Saturday, February 15, 2003 1:22 AM

Subject: Re: weblog

Hello,

pour ne rien te cacher je trouve l'idée intéressante mais je suis sceptique.

Dans l'intérêt, je vois pour soi et pour ceux qui côtoient le soi une trace

d'un cheminement qui même s'il est long à atteindre sa finalité n'en ai pas moins actif. Et il est souvent vrai que nos démarche sont parfois souterraine et pour nous comme pour ceux qui nous entourent elles ne semblent pas avancées. Un journal permet de donner cette trace d'un travail qui s'effectue.

Autre intérêt si on prend le temps de se relire, c'est un lieu de

réflexion et de conservation. Il arrive parfois que des détails qui nous paraissent notables prennent une autre dimension dans la durée et la relecture confrontée à ce qu'on a acquis entre temps.

Maintenant si je suis sceptique c'est que je trouve quelques aspects négatifs.

Le premier celui qui me semblent majeur parmi tous est celui de la publicisation. Le risque est double:

-être un savant dans son loft, c'est spectaculaire et sensationnel mais du point de vue de la recherche ca n'a pas beaucoup d'intérêt.

- laisser des traces d'une pensée en construction qui pourra être prise pour finaliser. A partir du moment ou tu rends public, tu offre à tes lecteurs la possibilité de s'approprier ta pensée telle quelle ajouter à leur propre filtre. Dans mon expérience, j'ai l'impression que par moment certains jours semblent êter une veine sans fin dans une mine d'or. Une trouvaille semble en faire jaillir dix autres comme si en l'espace d'un concept tout devenait compréhensible, le modèle atteignant la perfection d'une explication tout azimut. Deux jours après on se rend compte qu'on a avancé certes, mais que finalement y a du déchet dans tout ça, il faut revenir à une certaine humilité, jusqu'à s'apercevoir que le système fonctionnait parce qu'on avait

gentiment et inconsciemment oublié une contrainte. Et pas de bol, tu te retrouves cité par quelqu'un qui a lu ta page, la trouvé transcendantale alors que tu sais deux jours après qu'il fallait laisser retomber un peu avant d'en tirer quelque chose de vraiment probant.

Par ailleurs, j'ai un côté très vieux jeu, et je crois qu'il faut accepter la frustration d'une recherche par moment silencieuse. Il faut laisser maturer, machouiller et remodeler, éprouver. Ensuite on passe en phase deux, on fait éprouver par un cercle un peu élargie de lecteurs critiques mais ayant conscience du travail "en chantier". Après on confronte les résultats et on les rends public.

Dernier argument, j'ai un doute quant au bienfait de la transparence, non pas en terme de cacher des choses, mais en terme de ne pas tout montrer. Garder le droit à une certaine intimité avec son objet.

L'argumentation que je te présente la est tout à fait perso. Il y a un certain nombre de cheminement que je n'aurait pas pu rendre public (ou que je ne peux pas rendre public) car il pourrait paraître décalé, ou je ne pourrais pas les assumer. Alors pour ne pas prendre le risque de ne pas les assumer, je prendrais le risque de passer à côté ou je ferais comme Mitterrand avec sa maladie. Il s'était engagé à être transparent sur son état de santé, mais il avait pas prévu que moins de six mois après il serait gravement malade. Du coup il fallait renoncé au projet de tout une vie ou mentir. Il n' pas renoncé à son projet, mais il aurait peut-être mieux fait de ne pas fanfaronner au décollage.

----- Original Message -----

From:

To: "MARTINE.ARINO" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>

Sent: Sunday, February 16, 2003 7:37 PM

Subject: Re: weblog

Pour l'instant, ce qui m'angoisse c'est l'apparition de mon implication dans le corps de la thèse. Je dois écrire au second degré...

J'ai le soutien de mon directeur de thèse mais ça ne me rassurera pas toujours. Dur dur d'être dans deux voire même trois champs disciplinaires (inscrite en sic, je viens d'avoir un poste ATER en socio et j'enseigne les théories sociologiques contemporaines et les méthodologies de terrain, anthropologie)
Je vais devenir schizo avec tout ça.

Bon je ne t'embête plus avec mes soucis de thèse, car tu dois toi aussi avoir les tiens.

Ceci dit, c'est un plaisir de discuter avec toi.

Sa réponse le lendemain matin

pour donner suite à mon message tu noteras au passage que je change d'identité ;-)
petite schizophrénie facile pour justement changer de position. Mais même avec cette formalisation du changement de Vincent qui parle à un moment donné dans un contexte donné, il n'y a toujours pas plus d'objectivité car il y a toujours une identité pulsionnelle commune, simplement avec plus ou moins de jeux sur les cadres d'expression.

Je me méfie beaucoup du concept d'objectivité. C'est une position théorique et éthique, mais certainement pas une position concrète. C'est d'ailleurs ce qui est manquant dans Bourdieu. Il fixe tellement sur une approche sociologique et rationnelle qu'il exclue la subjectivité pulsionnelle des parcours individuels et tout ce que celle-ci implique de motivation, de désir, d'envie, de plaisir, de frustration, de renoncement, de manque, de passion et donc au final tout la subjectivité.
D'une certaine manière, nos actes de recherches sont notre expression de la recherche. On peut alors tenter d'analyser à posteriori nos choix et nos monstrations de recherche.
Personnellement il y a des choses qui me paraissent en effet de l'ordre de l'intime et de l'ordre du socialement difficilement montrable de la recherche (mais ça je le réserve à mon jivaro et encore pas tout tout de suite;-))). C'est souvent dans cette intimité originelle que se nourrit d'un côté la curiosité du chercheur et parfois de l'autre son évitement de la réalisation (au sens de comettre un acte réel et pas seulement un discours théorique).

Dans ton travail tu peux aller aux frontières de la pratique intime sans y pénétrer vraiment, explicitement (au risque sinon de produire une sorte de pornographie de la pensée). Tu peux découvrir les frontières, cerner un terrain qui a cette endroit me semble appartenir au champ de la psychologie. C'est d'ailleurs la difficulté de ton objet, c'est qu'un moment il devient un sujet. Tant que tu restes dans l'anthropo, la socio, tu peux positionner des lieux d'observation objectivant, mais dès lors que tu abordes la sujet,

par définition tu entres dans la subjectivité. Ce qui ne veut pas dire pour autant que tu sors de la scientificité. L'objectivité comme nécessité scientifisante est une réduction cartésianiste de la science. Efficace et fonctionnante pendant un temps, mais qui s'altère sévérement au cours des dernières décénnies. L'objectivité en sciences humaines me paraît se dégager de ce qui fait la force des humanités: les dynamiques émotionnelles et affectives qui font que les sciences humaines ne peuvent se réduire à des prédicats ou des lois de pommes qui tombent invariablement sur la terre ou sur la tête de Newton.

----- Original Message -----

From: "Martine ARINO" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>

To:

Sent: Saturday, February 15, 2003 10:28 PM

Subject: Re: weblog

Bonsoir V,

Merci de tes conseils et avis bienveillants.

Durant toutes mes années de thèse, une question n'a jamais cessé de me torturer celle de la restitution écrite de notre recherche. Comment rester le plus objectif, le plus proche de la réalité et lutter contre un délire interprétatif. C'est alors que je fais la sémiotique pratique peircienne à la théorie des interprétants, mais aussi à la sociologie bourdieusienne et celle de l'analyse instituttionnelle. Une partie de cette thèse est une réflexion sur le fonctionnement de l'institution universitaire et pour ce faire je m'y suis impliquée (département, élection, syndicat, colloques, revue électronique, listes). Apparente facilité d'accès au terrain, étant donné mon implication dans celui-ci ainsi que la population observée « les chercheurs » et l'institution de la recherche. Inversement, le sujet est d' autant plus délicat que le thésard porte son regard sur un univers social dont il fait partie. Le danger est alors de ne pas parvenir à s'objectiver, à définir ce qui est soi, dans l'objet d'étude que je suis censée appréhender, décrire.

L'appréhension de l'espace des positions et de ses prises de position à l' intérieur d'un champ identifié sous le nom de SIC, mais aussi mes prises de position, d'implication de chercheur engagé dans une thèse, où « de la mise en relation entre les différentes prises de positions-concepts en isme, méthodes, etc.-inscrite dans le champ, surgit la problématique comme espace des possibles et principe des choix stratégiques et des investissements scientifiques. » Mais parler de science quand on est un scientifique, c'est forcément s'exposer à « un effet de miroir permanent » , à la réflexivité, être aussi sont propre objet de recherche, de connaissance. Comment un chercheur qui est par définition spécialisé dans un champ de compétence, peut-il en même temps s'analyser, allier sa compétence technique à celle de la compétence analytique ?

Mon objet de thèse l'implication m'oblige à élucider mes propres implication s. Le journal de recherche est l'analyseurs des implications.

« Trop Intime ! » s'exclama Madame Malinowski en mettant sous clé le diary de son mari »

« Trop intime, obscène, sans intérêt, nuisible à l'image du Philosophe » crièrent en chour, devant les carnet « secret de Wittgenstein, ses exécuteurs testamentaires. L'intimité nous inquiète lorsqu'elle surgit dans une ouvre scientifique.

Mon inquiétude comment intégrer, lier, dans le document final de la thèse le journal de thèse, le hors-texte (Italique ?, Note de bas de page ?, signet ?)

C'est vrai que l'écriture en sciences sociales se construit gommant les implications les plus intimes.

Mon autre crainte est la production d'une thèse trop décalée des normes institutionnelles. Si je t'écris aussi ouvertement, c'est parce qu'avec le temps j'ai pu apprécier

ta sincérité dans la recherche.

Merci encore de ton attention et écoute.

----- Original Message -----

From: "Martine ARINO" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>

To:
Sent: Friday, February 14, 2003 10:24 AM
Subject: Re: weblog
Cher ,
Merci de ta piste
J'ai voulu essayé pour tester... Mais il y a pas mal de
contrainte :
1) au niveau de la présentation (ça encore ce n'est pas gênant)
2) au niveau des catégories seulement 3
3) le nombre de caractère par catégories ex objet de
recherche est devenu objet de recherche
5) il n'y a pas la fonction d'agenda.
L'avantage la simplicité dans la mise à jour : par
formulaire tout est automatisé.
PS : j'ai envoyé le même message à J
bien à toi
Martine

A partir de ce moment mon doute s'est transformé en une croyance stable. Je suis passée du doute authentique à l'état de croyance stable, vraie. Peirce a longuement critiqué la «salade cartésienne» pour lui opposer une conception de la connaissance fondée sur une démarche qui permet de sortir de l'état de malaise, de doute authentique pour atteindre l'état de croyance satisfaisant. Seule la méthode scientifique permet d'y arriver en permettant de donner sens à l'idée de croyance non pas parce qu'elles sont satisfaisantes mais parce qu'elles sont vraies. Ainsi, je ne pouvais commencer par « le doute complet ». Il faut, nous dit Peirce (5.264) partir de « tous les préjugés que nous avons réellement quand nous entreprenons l'étude de la philosophie. Il n'y a pas à rejeter ces préjugés par une maxime car ce sont des choses dont il ne nous vient pas à l'esprit qu'on puisse les remettre en question. Ce scepticisme initial serait pure tromperie sur soi, et non un doute réel et aucun de ceux qui suivent la méthode cartésienne ne sera jamais satisfait qu'il n'ait auparavant recouvré toutes ces croyances qu'il a abandonnées. C'est par conséquent un préliminaire aussi inutile que

d'aller au pôle Nord pour se rendre à Constantinople en descendant régulièrement sur un méridien. Il se peut, il est vrai, que quelqu'un, dans le cours de ses études, trouve des raisons de douter de ce qu'il a commencé par croire, mais en ce cas, il doute parce qu'il a une raison positive pour cela et non en vertu de la maxime cartésienne. Ne prétendons pas douter en philosophie de ce dont nous ne doutons pas en nos cœurs » (5.264).

La période de l'écriture a été plutôt sereine une fois que je me suis dit que je n'allais en faire qu'à ma tête, sans vraiment me soucier de l'accueil de cette thèse dans l'institution. La jouissance de réaliser cette thèse était tellement grande que les sacrifices financiers et temporels me paraissaient dérisoires. Financiers car j'ai renoncé à entamer une carrière pour consacrer mon temps à la thèse. En effet durant les trois premières années, j'étais surveillante dans un collège. Et c'est durant « les études » que j'ai pu lire et écrire mon premier chapitre ainsi que quelques articles. J'ai eu la chance d'avoir des collègues surveillants compréhensifs qui m'ont permis de me libérer du temps durant mon temps de travail pour lire. Pendant la rédaction, j'ai eu l'impression de mener une course contre le temps.

16.3.2 L'implication temporelle

La production de connaissance lors d'un travail de recherche n'échappe pas à la contrainte temporelle, délais de soutenance, d'inscription, d'article… Le temps a ici une définition institutionnelle mais à ce temps «s'ajoute », « se superpose », « se mêle » un autre temps celui de l'objet, des individus engagés dans la recherche. Comment faire coopérer, ses deux dimensions temporelles, sans que l'une prenne le pas sur l'autre ? Le temps de la recherche déterminé par l'institution à un goût de finitude, il est radicalement différent de celui de l'implication qui n'est qu'infinitude. « Rendre compte des processus d'institutionnalisation n'est concevable en effet que dans la mesure où l'on rend compte de sa propre institutionnalisation comme sujet social. Je ne puis pas me mettre entre parenthèses. » (R. Hess, 1978, p. 164) Rien n'est neutre dans une recherche, du choix du directeur de thèse à celui du sujet, du temps consacré…l'institution est toujours là, mais nous avons le choix d'analyser cette relation ou de la passer sous silence. Le journal de recherche est dans ce cas une aide précieuse. Au temps imposé consacré à sa survie économique, sociale… il y a le temps plus libre le temps pour soi. Marc-Antoine Jullien cité dans *La pratique du journal*

« La vie de chaque individu peut également être divisée en deux parties bien distinctes : l'une est donnée à la nécessité de s'assurer des moyens d'existence ; de se livrer à sa profession, de remplir les fonctions dont on est revêtu, et les autres devoirs qu'impose la société ; de satisfaire enfin aux divers besoins de la nature, qui tiennent à la conservation de l'homme. La seconde portion est laissée à la libre disposition de chaque individu, qui peut en faire l'usage qui lui convient le mieux » (R. Hess, 1998, p. 29). Le journal de recherche m'a permis de conjuguer ces deux temps. Ecrire un journal sur son vécu, c'est alors renverser ce temps obligé en temps pour soi.

16.3.3 Le moment de la thèse, écrire une œuvre ?[183]

La thèse implique un changement dans la gestion de son quotidien, argent, temps, relations familiales… Notre séminaire a servi à maintenir notre rapport temporel à la thèse, cela à pour conséquence de ne pas dévier de notre objectif. Le séminaire est à inscrire dans le dispositif de recherche. J'ai vécu la thèse comme un combat théorique. Je me suis inscrite dans le paradigme de la sémiotique peircienne en étant consciente du peu de reconnaissance institutionnelle de cette pensée dans le champ universitaire. Pour les autres doctorants les plus âgés du groupe, la thèse était une mise en forme de l'expérience passée. Leur projet n'est pas de devenir universitaire mais de témoigner une certaine expérience, de faire circuler la connaissance. Comme l'écrit R. Hess « La thèse peut en effet être le passage de l'oral à l'écrit par des pratiques sociales qui ne sont pas formalisées ni reconnues, ou mal définis » (R. Hess, 2003, p. 137).

Les deux premières années, je travaillais de temps en temps à ma thèse parce que j'avais un emploi à temps complet et que mon premier enfant venait de voir le jour**.** Les premiers temps de ma thèse, je n'ai pas commencé par l'écriture mais par la bibliographie et la lecture. Il faut dire que dans mon cursus universitaire, on ne m'avait jamais parlé de l'Analyse Institutionnelle mis à part mon directeur de recherche au moment de mon inscription en DEA. Je n'ai pas commencé par la rédaction d'un plan mais par la composition de morceaux de texte. Ces morceaux de texte on pris la forme d'articles[184]. J'avais ainsi un

---

[183] Ce titre fait référence à l'ouvrage de R. Hess *Produire son oeuvre, le moment de la thèse*, 2003. J'ai co-rédigé avec Georges Bertin, une note de lecture http://www.espritcritique.org/0601/esp0601article12.html sur ce livre.

[184] Parus **:**

retour de la communauté universitaire sur mon travail. Par la suite, ces articles ont constitué ce que R. Hess appelle des « briques » (R. Hess, 2003, p. 100). Il m'a alors fallu faire des liens entre ces documents. C'est ainsi que le plan s'est organisé au fil du temps.

Avant d'entrer en thèse, je possédais une petite bibliothèque essentiellement composée de livres de philosophie et de sociologie. Après mon inscription en thèse, celle-ci va s'accroître en livres spécialisés en sémiotique, Analyse Institutionnelle et communication. Au milieu de ma thèse, je décide d'acheter une autre bibliothèque. Celle-ci contiendra uniquement des livres, dont j'ai besoin des livres dont j'ai besoin pour rédiger ma thèse. De plus je l'équipe de dossiers suspendus où je range les textes, les articles que je dois utiliser dans ma recherche. J'investis aussi dans un siège confortable de bureau. Bref, je me suis créé une agréable pièce pour pouvoir écrire ma thèse. Dans un coin du bureau j'ai un puissant ordinateur avec une connexion Internet haut débit, un scanner, une imprimante, un téléphone et une lampe de bureau.

« Approche sémiotique des logiques implicationnelles du chercheur en sciences humaines »**,** la revue communication des organisations, GREC/O sous la direction de Hugues Hotier, Bordeaux, 2001.
Pragmatique des communications instrumentées (sous la direction de C. Le Bœuf) in La sémiotique dans les pratiques de communication, Actes du 3ème Colloque Groupe de Recherche en Information et Communication (cric), l'Harmattan , 2002, p. 251-255.
Espace et communication dans les organisations in Etat de la recherche, « Analyse sémiotique des concepts de « cadre de fonctionnement », « cadre de référence socio-technique » et « cadre d'usage » dans le processus d'appropriation d'une nouvelle technologie », Revue Communication et Organisation n° 21, GREC/O Bordeaux, 2002, p. 235-249.
Publications électroniques avec comité de lecture :
pré-actes du 3ème Colloque Groupe de Recherche en Information et Communication (cric) http://www.cric-france.com/ : Analyse sémiotique de l'incidence des NTIC sur les échanges interindividuels dans une situation de travail collaboratif**,** décembre 2000.
L'écran comme nouveau territoire des relations sociales, http://www.espritcritique.org/0310/article7.html, Revue de sociologie « esprit critique », octobre 2001, Vol. III n°10. ISSN 1705-1045
Dialectique des structures sociales objectives et structures mentales des agents sociaux dans l'appréhension du processus de construction du sens, Revue de sociologie « esprit critique », http://www.espritcritique.org/0403/article3.html», mars 2002, Vol IV n°3. ISSN 1705-1045
Hommage à Pierre Bourdieu : Le « militantisme scientifique », Revue de sociologie « esprit critique », http://www.espritcritique.org/0403/note1.html mars 2002, Vol IV n°3. ISSN 1705-1045.
Analyse qualitative, analyse compréhensive, et analyse sémiotique : quel lien ? traduit en Italien par Orazio Maria Valastro « Analisi qualitativa, analisi comprensiva e analisi semiotica: quali collegamenti? », revue électronique de l'observatoire des processus de communication en Italie, http://www.analisiqualitativa.com/magma octobre 2002.
A la recherche d'une méthodologie de la mondialisation, Revue de Sociologie Esprit critique, http://www.espritcritique.org/0410/index.html#article01, octobre, 2002. ISSN 1705-1045

16.3.4 La lecture des livres

Le tri des livres s'effectue au fil de la définition de mon sujet. En général, je surligne les passages importants, ainsi, je peux à tout moment reprendre le livre pour consulter le passage référencé dans mon journal. Certains morceaux de texte prennent de l'importance avec le recul. Je m'aperçois que je suis passée à côté de quelque chose d'important. Au début de chaque livre, j'insère une feuille qui me servira d'index. Mon plan se réorganise sans cesse.

Puis, j'ai été durant les deux dernières années ATER (Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherche) à 50 % au département de sociologie dont je suis issue. C'est ce qui m'a permis de bien avancer mes recherches. Pour ma part, chaque jour depuis que j'ai obtenu cet emploi, j'essaie d'écrire quelques pages. L'avant dernière étape de la construction de cette thèse a été l'agencement des « briques » pour produire le document final, « ce qui demande presque un talent d'écrivain » (R. Hess, 2003, p.110). L'écriture est un espace de recherche de cohérence.

Mon contrat d'ATER a pris fin le 31 août 2004. A partir de ce moment, j'ai été au chômage et j'ai alors terminé ma thèse.

Enfin, j'ai bénéficié d'une solidarité familiale, ma grand-mère gardait mon fils, mon compagnon prenait la relève quand il rentrait du travail. Ecrire demande une réorganisation de son quotidien et l'attention de ses proches. C'est aussi auprès de mes proches (famille, groupe d'intellectuel…) que j'ai trouvé la motivation de l'écriture**.** Il est aussi important de noter l'influence de l'entourage lors de la thèse. Espritcritique et mon groupe de recherche semiocom ont aussi été le destinataire de mon écriture.

Aussi, n'avais-je pas le droit de me plaindre sur mes états d'âme de doctorante tant ils m'ont aidée. J'ai très souvent pris sur mes nuits pour terminer des morceaux de texte car je sentais que cela devenait une urgence pour mon entourage. Je les entends me dire « quand penses-tu terminer ? ». Etant la seule de la famille à m'être lancée dans une thèse, ils ne manquaient pas de me dire que j'étais « une étudiante éternelle ». La thèse contaminait le quotidien et mon entourage, elle accompagnait mes journées et mes nuits puisque c'était aussi mon sujet. Marginale dans ma famille, je l'étais aussi dans l'institution. Quand on a Robert

Marty comme directeur de thèse on est forcément exposé au risque. Le 29 septembre 2004, Robert Marty écrivait ce qui suit à Yves Winkin en me mettant en copie :

"Par "sujet à hauts risques" j'entends aussi bien risques épistémologiques que risques institutionnels.

Pour les premiers il s'est agi pour moi de n'introduire par ma pratique de direction de recherche aucun biais rédhibitoire : étant moi-même hors et dans l'objet de connaissance, en relation permanente avec le sujet de la connaissance, j'ai dû pratiquer une non-directivité tout à fait particulière destinée, entre autres, à rendre transparent ce que nos habitus d'homo academicus occultent habituellement aux yeux de nos doctorants, sans que nous en ayons vraiment conscience bien sûr. L'authenticité du savoir produit dépendra donc aussi de mon aptitude à produire cette indispensable transparence et j'aurai peut-être à m'en expliquer, in fine... C'est la raison pour laquelle je me suis mis volontairement mis en retrait dans la phase de constitution du jury laissant à Melle Arino le soin de gérer les paramètres que sa position "en tant que doctorante" lui permettait de gérer. C'était à chaque pas une condition nécessaire pour lui permettre d'appréhender convenablement la récursivité de son sujet.

Pour les seconds ils doivent être nécessairement évalués en fonction des premiers. J'ai la conviction qu'en recherchant la vérité (même si comme dit Peirce, "la vérité parfaite ne peut-être énoncée que si elle avoue son imperfection") plutôt qu'en cherchant à monter des stratégies "CNU" a priori, on obtient des meilleurs résultats à moyen et long terme. Evidemment sur ce point j'ai recueilli l'accord préalable de Melle Arino. On peut aussi espérer dans son cas une prime de risque ? (et je cite encore Peirce : "dans la recherche scientifique comme dans toute entreprise : point de risque, point de profit").

Quant au statut de la sémiotique triadique dans les SH en général et les SIC en particulier il est interrogé dans chacune de nos soutenances et c'est une chance pour nous de rencontrer dans ces occasions des chercheurs de haut-niveau qui acceptent de faire l'effort que nécessite sa prise en considération et d'en débattre avec nous. Nous préférons nous prévaloir de validations de membres éminents et reconnus de la communauté "planétaire" que de la bienveillance d'homo academicus influents dans les commissions nationales. »

La position institutionnelle de mon directeur de thèse a rendu ce sujet sur l'implication, - de surcroît sur la mienne mais aussi sur la sienne - réalisable[185]. C'est ainsi que j'ai la liberté et le luxe d'écrire ce que je pensais à partir du moment où c'était argumenté. Des centaines de pages ont fini dans des dossiers intitulés « restes ». Je n'ai pas voulu les mettre à la corbeille car elles permettaient d'éclairer mon cheminement. Qu'il a été long ce chemin entre doute, angoisse, hésitation… Essayer de regarder dans le rétroviseur dans ces pages permet de mesurer qu'aucune méthodologie ne pouvait anticiper ce qui allait se passer. La négociation a plusieurs facettes : universitaire, familiale, matérielle, constitutive de notre pratique de recherche. C'est encore elle qui trace la ligne de l'acceptable, de l'autorisé, du dit et du non-dit et de l'inédit. L'injonction institutionnelle nous guette, me guette il fallait rédiger cette thèse (de plus sur l'implication) dans les cadres institutionnels (normes de présentation, la relation étudiant directeur de thèse, rituel de la soutenance,…) ! Comme le dit R. Hess le temps de la thèse est compté « Au bout de trois ans, ils peuvent demander une dérogation pour une quatrième année et, éventuellement dans certains cas, une sixième année. Ensuite, ils sont obligés d'abandonner. C'est délicat pour un directeur de recherche de faire

---

[185] Martine Arino (Correspondance du 26 septembre 2004) « Restitution de votre position dans ma thèse. J'ai l'impression qu'on mène une analyse implicationnelle mutuelle. Je m'explique Vous avez accepté quelque chose de révolutionnaire. Etre pris analysé à votre tour dans ma thèse. Révolutionnaire dans le sens où vous êtes au même niveau que moi, le rapport n'est plus celui d'un doctorant à un directeur de thèse » Robert Marty « Vous en êtes bien sûre ? » . Et là vous n'êtes plus en tant que. Robert Marty « Croyez-vous ? :-) »

Ceci explique ce que vous m'avez dit ce matin " c'est dommage que vous soyez d'accord avec moi sur l'implication." c'est juste...
Prière de ne pas c'est vous qui voyez ;-))) » Robert Marty : « Et si maintenant je vous disais : "C'est vous qui croyez ! "? »

soutenir une thèse qui n'est pas vraiment terminée, et beaucoup le refusent. Tant pis pour le candidat et pour la recherche (R. Hess, 2003, p. 77-78). »

L'écriture cache un autre enjeu que celui de la recherche, une stratégie de reconnaissance scientifique, le critère de scientificité d'un chercheur s'évalue entre autres au nombre de ses publications. Consciente des enjeux, j'ai moi aussi joué le jeu (Robert Marty, le 29 septembre 2004 : vous avez aussi joué le « je »!): membre d'un comité de lecture, auteur de plusieurs articles… Il est difficile de faire de la recherche dans des délais aussi brefs « La recherche devient difficile, voire impossible pour certains cas dans cette course aux résultats » (R. Hess, 2003, p.78) et il ajoute quelques lignes plus loin « La recherche se caractérise par le fait que le financier a pris le pas sur le sens et les « résultats » sur la recherche » (R. Hess, 2003, p.78).

Le soutien de mon directeur de thèse, de collègues du département et d'amis m'a permis de terminer car j'ai eu envie d'abandonner en juin dernier.[186]

---

[186] *-----Message d'origine-----*
De : Martine Arino [mailto:MARTINE.ARINO@wanadoo.fr]
Envoyé : vendredi 18 juin 2004 19:43
À : marty
Objet : Re: doc thèse

Pas d'accord au sujet de Dewey, c'est pour moi clair. Pas d'accord au sujet des autres.
Ce n'est pas la peine que j'écrive la thèse "si rien de nouveau par rapport à ce que j'ai déjà lu"... C'est un sujet sur lequel vous avez beaucoup réfléchi et une croyance stable.
Franchement, il ne me reste que deux mois pour terminer, la lecture des mails me conduit à penser que c'est impossible. Je suis épuisée, la motivation me manque. De toute manière, je suis obligé d'arrêter en septembre, pour des raisons financières. Alors autant investir mon temps à autre chose...
Voilà j'ai trouvé dans ce message, mon interprétant final.
Merci
----- Original Message -----
From: marty
To: Martine Arino
Sent: Friday, June 18, 2004 10:52 PM
Subject: RE: doc thèse

dramatisation bien inutile...c'est le bout du tunnel qui vous fait peur ?

Par contre les trois derniers mois, ont été difficiles il me fallait faire le deuil de tout ce que je n'allais pas pouvoir ajouter à ma thèse. Il me fallait faire le deuil de mes années de thèse pour passer à autre chose. Bernard Morand me disait à ce sujet (correspondance du 20 juin 2004) : « Il y a toujours une réticence à boucler mais il faut se dire que c'est un moment indispensable (voir ma métaphore du parapentiste dont le principe de base revient à Michel Balat, son idée du scribe) ». C'est à la soutenance d'un des nôtres, Patrick Benazet, que nous avons fixé une date, le 26 novembre 2004. J'ai différé à plusieurs reprises la date de ma soutenance car je pensais la bonifier en y ajoutant des éléments nouveaux.

16.4 Doctorant, « un métier » ?

Le « métier » de doctorant est avant tout l'intériorisation des normes de l'institution de la recherche de troisième cycle en dépit de son implication. La thèse est un parcours initiatique ponctué de rites (colloques, articles, compte rendu de thèse, soutenances) qui sont des actes d'institutionnalisation parcours d'initiation de l'enfance de la recherche à l'age adulte de celle-ci avec le statut de docteur. Bruno Latour a relevé ces difficultés ; « La longue épreuve initiatique imposée aux jeunes scientifiques est absurde et cruelle. Elle consiste à passer de la maîtrise au doctorat, du doctorat au post-doc., et à découvrir par soi-même la réalité de la science qui se fait, comme on découvrait autrefois le sexe, dans l'horreur de la nuit de noces non préparée ! Mais pour la science, c'est encore pire, car on met longtemps à comprendre ! Et beaucoup de jeunes scientifiques vivent cela (la politique scientifique) très

---

Vous n'allez tout de même pas craquer maintenant ? (ou plutôt oui c'est le moment, évidemment)
j'ai nettement eu l'impression d'avoir déjà lu ces textes...mais je peux me tromper...
l'essentiel est fait depuis longtemps (votre thèse est acquise même avec ces textes livrés dans cet état). Ce n'est pas impossible puisque c'est fait !
Vous n'allez tout de même pas nous faire ça ?
Comment sortir de l'implication dans l'implication ? C'est le dernier pas avant la lumière..
si vous voulez en parler...
RM

mal, je l'ai dit, comme une déchéance […] la recherche n'est pas au programme des formations scientifiques ! (B. Latour, 1995, p. 85-86) »

L'un de ces rites de passage le plus symbolique est la soutenance qui consacre une différence entre un avant et un après.

16.4.1 Rite[187] d'institutionnalisation : la soutenance de thèse

La soutenance de thèse est semblable au *Procès* (1987) de Franz Kafka, c'est l'histoire de la mise en place d'un de ces jeux auxquels le jury et le futur docteur est pris, et où se joue mon identité, mon être social dans le champ de la science. Le thésard va devoir et c'est la posture que j'adopterai, se plier au respect des formes de l'institution. Comme disait Kafka « Ne te présente pas devant un tribunal dont tu ne reconnais pas le verdict. » A ce sujet mon directeur de thèse me faisait remarquer que « Dans la cité siège la communauté avec ses règles et ses modes du moment, ses homo academicus et ses tribunaux (nous parlons de jury de thèse, les espagnols parlent de tribunal de tesis) c'est le lieu de l'institutionnalisé rationnel ; hors les murs c'est l'aventure individuelle, le rêve, l'errance, l'accumulation d'expériences choisies ou pas, l'instituant naissant.. » (message du 18 juin 2004) L'une des propriétés universelles du rite est de consacrer la différence entre un avant et un après, à légitimer « c'est à dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime, naturelle, une limite arbitraire ; ou, ce qui revient au même, à opérer solennellement c'est à dire de manière licite. » (P. Bourdieu, 1982, p. 58) Le rite instaure la division de l'ordre social et une lutte pour la reconnaissance. La soutenance est « un rite d'institution », comme le dit P. Bourdieu les « effets essentiels du rite, à savoir de séparer ceux qui l'ont subi. » (P. Bourdieu, 1982, p. 58)[188]. Voici quelques réponses postées sur la siclist, au sujet d'une soutenance de thèse en décembre 2002 ;

Pour info,
Sauf panne de réveil, je soutiens ma thèse à 9h du matin le 19 décembre
à l'IFP en salle 82 (rentrer dans l'Université d'Assas 92 rue d'Assas

---

[187] *Cette qualification de rite n'e*st pas très nouvelle.
[188] P. Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », Actes de la recherche en Sciences sociales, n°43 Rites et fétiches, Juin 1982, p. 58-63.

et demander à l'accueil). Si vous souhaitez assister au "spectacle", vous êtes naturellement bienvenus.
Titre : […]
Membres du jury : […]
Ambiance, boissons et petits fours garantis:-)
Places aux premiers servis. En effet, la salle est très petite (Par précaution, je limite l'annonce publique à la sicliste - c'était le minimum !)
Au plaisir de vous voir, PF.

2ème message

« hahahahaha, alors là effectivement je suis mort de rire (mdr, lol, etc...) un peu comme si notre cher P. enterrait ca vie d'étudiant... bon sang fait super gaffe P., derrière c'est la course à la qualif puis l'institutionnalisation sournoise par le dispositif... c'est pas pour te démotiver mais pour te prévenir pendant qu'il est encore temps... ou juste pour attiser ton esprit vindicatif prompt à bouter les contradictions annhilantes hors de nos esprits.
Allez P. on est avec toi pour que tu leur montres de quoi tu es capable...
Vas y P.
(hum et si on montait un site d'encouragement: www.vazyp.COM, euh .org c peut-être plus approprier)
;-)

3ème message

En réponse à P
VAS Y P !!!!!!!!

Je suis de tout coeur avec toi...
[On dirait une formule qui se veut réconfortante après un décès... mais

tampis je vraiment de tout coeur avec toi]

VAS Y P !!!!!!!!

J-C

4ème message

Bonjour tout le monde,

À mon tour de saluer P et d'en profiter pour dire aussi bon courage à toutes celles et à tous ceux qui vont soutenir leur thèse au cours des prochaines semaines. Quant à l'institutionnalisation et aux "dommages" qu'elle peut causer par la suite (cf. message précédent de V), je constate à la lecture des noms de deux des membres du jury de P, P C et J J, que tout n'est pas complètement désespéré de ce côté-là. Ce sont en tout cas deux chercheurs que j'apprécie.

Et joyeuses fêtes à toutes et à tous
É.

5ème message

Quelques jours plus tard Vendredi 20 décembre 2002 V M
Où est passé l'ancien thésard P ?

En tous cas il se fait discret le souteneur
Bonnes fêtes et bons voeux avec un peu d'avance pour celles et ceux qui vont quitter pour les vacances leurs connexions universitaires ou professionnelles
V.

6ème message, le rite se termine par la fête qui signifie le deuil de la vie de thésard.

Sent: Friday, December 20, 2002 3:03 PM
Il doit fêter sa soutenance.... M.

« L'institution consiste à assigner des propriétés de nature sociale qui sont destinées à apparaître comme des propriétés de nature naturelle, le rite d'institution tend logiquement (…) à intégrer les oppositions proprement sociales » (P. Bourdieu, 1982, p. 59). Instituer revient à consacre ; dire l'ordre établi. Ce qui fait dire au sociologue « La science sociale doit prendre en compte le fait de l'efficacité symbolique des rites d'institution ; c'est-à-dire le pouvoir qui leur appartient d'agir sur le réel en agissant sur la représentation du réel » (souligné par moi) (P. Bourdieu, 1982, p. 59). Robert Marty, le 29 septembre : « revoilà la sémiotique ». Effectivement P. Bourdieu fait ici référence à une phénoménologie de seconde intention.

L'obtention du diplôme de doctorat consacre l'étudiant de 3ème cycle en docteur et transforme la représentation que la communauté scientifique a de lui. Une amie doctorante et maintenant docteur me racontait que son directeur de thèse lui avait demandé de le tutoyer à partir du moment où elle avait soutenu sa thèse. Ainsi la représentation que se faisait d'elle son directeur de thèse avait changé, transformant à son tour la représentation qu'elle se faisait d'elle-même. « L'institution est un acte de magie sociale » (P. Bourdieu, 1982, p. 59). La magie d'un après-midi de décembre où les représentants de la communauté scientifique l'avaient consacrée docteur. Durkheim parlait au sujet de la religion « d'un délire bien fondé ». L'institution assigne des propriétés de nature sociale, « un titre, un diplôme… ». Cette fonction est masquée, cachée car elle paraît aller de soi. La fonction de l'institution est l'imposition d'une essence sociale. Instituer, assigner une essence, une compétence, c'est l'imposition d'une essence sociale. L'imposition d'un Etre, signifier un être. Etre doctorante me signifie que j'ai des droits et des devoirs relatifs à mon statut ; préparer une thèse, écrire des articles… Agir comme l'Institution de la recherche l'entend. Le directeur de thèse est alors le porte-parole de cette Institution, il peut parler au nom de la communauté des chercheurs de sa discipline. « C'est à la fois son privilège et son devoir, sa fonction propre en un mot sa compétence (au sens juridique du terme) » (P. Bourdieu, 1982, p. 60). Et la communication dans tout cela ?

L’acte de communication est un acte de représentation ; voyage d’une forme qui est intériorisée par l’individu « initié ». Dès lors, il appartient à la communauté sémiotique en question. « Celui qui est institué se sent sommé d’être conforme à sa définition, à la hauteur de sa fonction » (P. Bourdieu, 1982, p. 60).

Lors d’un colloque, un professeur de Sciences en Information et Communication se plaignait du manque d’initiative et d’originalité des thèses de cette discipline. Le travail de l’institution, c’est l’inculcation de dispositions durables, des habitudes. Elles seront incorporées sous forme d’habitus. A ceux qui oublieraient leur position sociale, l’institution est là pour la leur rappeler.

16.4.2 L’institution et son système de croyance

Pierre Bourdieu nous dit que le fondement des actes d’institution est la croyance du groupe. « La croyance de tous, qui préexiste au rituel est la condition de l’efficacité du rituel » (P. Bourdieu, 1982, p. 63).

Le rite c’est une « forme de liant social qui donne sa pleine dimension et toute sa substance à « l’être ensemble » (P. Lardellier, 2003, p. 13). Il va permettre aux individus qui le subissent d’appartenir à des communautés. Le rite sanctionne l’incorporation de la mémoire collective.

J’ai remarqué lors des soutenances auxquelles j’ai assisté que la manière dont le candidat objective son travail de thèse est capitale. Si une thèse est en effet un moment « théâtral » au sens de Goffman, le thésard est au centre tant par la proxémique (face au jury et au public) que par la parole. De plus les spectateurs comptent beaucoup pour lui : parents, amis très chers, collègues thésards, des chercheurs et enseignants, c’est-à-dire des relations constitutives de son identité. Il ne doit pas perdre « la face ». Je dois avouer que la soutenance m’a longtemps hantée. Ainsi, j’ai demandé à des amis de m’y exercer, ayant l’impression qu’en répétant ça allait mieux se passer. Mon directeur de thèse essayait de me rassurer en me disant que l’on ne peut pas que féliciter le candidat qu’il doit y avoir un débat polémique.

16.4. 3 La soutenance de la soutenance

Je pourrais alors à ce moment sortir de cette contradiction dans laquelle me met l'institution par rapport à mon sujet - l'implication -, et prendre pour objet ma soutenance, le fait de soutenir une thèse, d'accomplir un rite d'institutionnalisation et introduire alors une distance au rôle que je joue dans l'exercice même du rôle. Il s'agit de décrire le rite dans l'accomplissement même du rite.

Mais alors cette action serait un acte de barbarie sociale, de terrorisme pour les participants. C'est commettre la pire des transgressions, qui consiste à mettre en question la croyance qui nous réunit en ce lieu symbolique. Je mets, le jury (et en particulier mon directeur de thèse) et moi-même en danger car c'est le moment où se célèbre et se transforme la croyance. L'institution serait alors atteinte dans sa dignité, et moi je me serai institutionnellement suicidée. Ce serait un véritable défi à l'ordre symbolique qui demande le silence sur l'arbitraire du rite institutionnel en train de s'accomplir.

Le recollement de la particularité à l'universalité se fait dans la singularité, c'est-à-dire dans les faits informés par la culture. Grâce à la sémiotique j'ai essayé de m'extraire de cette singularité pour tendre vers une universalité. Les pages suivantes jalonnent cette tentative.

La restitution de mon implication serait incomplète, si j'oublais de parler du groupe de recherche « Sémiocom » qui m'a accompagnée durant la thèse.

17 Analyse sémiotique de « Sémiocom »

> *« Hier, j'ai fait un rêve. Je rentrais à l'université de Perpignan, dans le hall du bâtiment où tous les emplois du temps sont affichés, et là la sémiotique était au programme de tous les cursus universitaires. » (Martine Arino, journal du 24 mars 2001)*

Dans cette section, il sera question d'explorer, un terrain, celui de mon groupe de recherche (Le groupe de recherche semiocom contraction de sémiotique et communication) et de mon implication dans celui-ci. Je vais le décrire à la manière d'un ethnographe, le décrire de l'intérieur. Pour ce faire je restitue les notes de réunions, les messages les plus significatifs échangés sur nos listes de discussion. La difficulté de cette situation d'observateur rend le travail d'objectivation particulièrement délicat, car j'ai été partie prenante des pratiques. Ma position d'observatrice n'a jamais été ignorée par les membres du groupe. Je leur restituais au fur et à mesure l'avancement de mon travail. Le risque de livrer des informations sur notre groupe qui n'ont pas été produites à ces fins, qui n'auraient pas franchi la barrière du groupe, dévoiler ce qui n'était pas public risquait de ruiner la confiance dont je bénéficie. Mais aussi je suis hantée par la réception d'un travail qui n'ayant pas de problème social à son principe, risque d'être perçu comme le révélateur de ma fascination pour mon objet.

17.1 A la recherche de l’institutionnalisation ?

Je ne vais pas retracer l’historique de la sémiotique à l’université de Perpignan, « mais prendre pour point de départ, le troisième congrès de l’Association Internationale de Sémiotique à Palerme en 1984 qui engendra une certaine différenciation dans les parcours individuel qui déboucha sur d’importantes bifurcations dans les activités des membres de l’IRSCE (Institut de Recherche en Sémiotique et Education) : vers un pôle « sémiotique et langages pour le plus grand nombre vers un pôle « sémiotique, communication, cognition et nouvelles technologies pour une minorité » (R. Marty, séminaire du 20.01.03).

Je citerai au passage la métaphore de Robert Marty : « …on voit quelque fois des herbes folles pousser en hauteur dans les interstices d’un mur, même tout neuf ; les vents y ont accumulé un peu de terre fine, un peu de pluie ruisselante l’a humidifiée, une graine s’y dépose un jour… on devine aisément la suite… » (R. Marty, 2000, la sémiotique à l’université de Perpignan, hasards et nécessités) La suite aujourd’hui c’est une équipe de chercheurs avec un chef de file Robert Marty (commentaire de Robert Marty au sujet de sa qualification de chef de file : c'est vous qui voyez !).

Dans ces quelques pages, je parlerai du vécu de cette minorité dont je fais partie depuis quatre ans parce que cela donne les index du contexte dans lequel cette recherche a été menée. Pour arriver à notre situation actuelle, et à cette problématique qui revient très souvent enfin surtout pour moi : Comment créer une demande, un champ d'interprétant dans lequel viendra se nicher la sémiotique telle que R. Marty nous l'a enseignée? Nous avons tous compris que l'intelligence du scientifique, c'est sa capacité à se propager, s'étendre, se répandre au niveau conceptuel, économique, sociologique...

Car à côté de nous, il y a ceux qui se servent de connexions avec l'extérieur où se trouve la reconnaissance, les commissions en tout genre du CNRS, CNU, attribution de bourses de thèse, délivrance de DEA, ...

Si bien que le scientifique institutionnalisé est « un capitaliste ordinaire » (B. Latour, 2001, p. 36).

Le capital scientifique est un vrai capital au sens de K. Marx et de P. Bourdieu.

Dès lors la problématique est celle de sa circulation afin de créer de la plus value, véritable moteur de la recherche.

Le chercheur devra faire des découvertes, parler au moins une langue étrangère, l'Anglais de préférence, aller à des colloques, écrire des articles dans des revues sérieuses, sans parler de la recherche de crédits, de financements... Il faut tenir tous ces fils !

Robert Marty est un gestionnaire de réseaux hétérogènes, économiques, sociaux, techniques ... Il est supposé tout faire, sa science, sa communication, sa vulgarisation. Mais il va se concentrer sur la science pour laisser à ses doctorants les autres tâches.

----- Original Message -----
From: Martine.Arino
To: semiocoml
Sent: Sunday, March 16, 2003 10:12 AM
Subject: Colloque suite

Chers vous tous,
Le colloque a été un échec total pour la communication de la sémiotique. Robert n'a pas arrêté de faire des interventions très provocatrices... La retraite le libérant de l'institution, il n'hésite plus à balancer. Les provocations ont fait grincer les dents et j'ai récolté les foudres de certains. Puis, il y a eu l'intervention de Gilles... qui a eu l'effet suivant la sémiotique est incommunicable et donc stérile. Les doctorants parlent le langage Marty!!!
Le lendemain, j'étais seule dans l'arène... mais avec les nerfs solides.

Le 20/03 j'expose au labo de sociologie ma recherche sur l'implication.
Merci de votre attention.
Amicalement,
Martine

----- Original Message -----
From: <marty@univ-perp.fr>

To: "Patrick BENAZET" <patrick.benazet@libertysurf.fr>
Cc: "Martine.Arino" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>; "semiocoml"
semiocom@univ-perp.fr>
Sent: Sunday, March 16, 2003 12:31 PM
Subject: Re: Colloque suite
De deux choses l'une, ou on perd avec ses idées ou on gagne avec
celles des autres (dans la logique du tiers exclu); MAIS NOUS NE SOMMES PAS
DANS UNE LOGIQUE DE TIERS EXCLU!
NB : je récuse la connexion retraite-provoc; seulement maintenant je ne fais plus que de la provoc, c'est mon privilège, mais c'est la même qu'avant!
et n'oubliez pas (Bourdieu) que vos concurrents sont aussi vos clients.et réciproquement... »

Si bien que nous tous sommes liés au politique, car les réseaux traversent l'université, la société, ...

Les doctorants que nous sommes avec l'aide de Jean avons compris que le chercheur astucieux, c'est celui qui va construire ses réseaux de telle sorte que les gens ne pourront plus se passer de lui. Enfin, c'est ce que Jean m'a enseigné au sujet du département de socio ...

Puis, il y a notre situation au sein de l'université de Perpignan, à la fois en sciences humaines, et en sciences exactes (LTS) si bien que nous pouvons revendiquer l'étiquette de transdisciplinarité à l'image de notre directeur de Thèse. Même notre salle de réunion peut revendiquer la transversalité, sans parler de la composition de notre équipe...

Alors certains d'entre nous recherchons les moyens de s'institutionnaliser et pour cela nous avons le web, avec nos listes, nos réunions du mardi où l'on y discute de manière informelle mais toujours militante, nos quelques articles..

Nous sommes devenus un peu des militants.

17.1.1 Définition de « Semiocom »

La définition du groupe de recherche « Semiocom » donnée par Robert Marty : « De création récente (1997) mais issu d'une tradition déjà ancienne à l'Université (1974) le groupe Semiocom est intégré au Laboratoire de Théorie des Systèmes (EA 2982) de la Faculté des Sciences mais développe ses activités dans le cadre de l'Ecole Doctorale de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines qui délivre le Doctorat de Sémiotique et Communication. Cette particularité en fait un bon exemple institutionnalisé de la nécessaire transdisciplinarité qui semble coller aujourd'hui aux basques des Sciences de L'information et de la Communication. Il y a là une ambivalence originelle qui se retrouve dans presque tous les thèmes de recherche abordés au sein du groupe. Avant de les exposer il convient de préciser quelles sont les références théoriques communes qui fondent son unité et les axes de recherche qui sont partagés par les 9 chercheurs qui le composent. Ensuite nous donnerons au lecteur quelques indications sur les modes d'organisation du travail collectif et collaboratif ainsi que les moyens de se renseigner plus avant sur le bien fondé d'une approche sémiotique des SIC. » (R. Marty, proposition pour l'introduction du site de semiocom).

17.1.2 Les axes de recherche de « Semiocom »

« Recherche fondamentale : les bases de la formalisation de la sémiotique triadique étant désormais assurées et validées les nouveaux développements théoriques sont étroitement liés à l'implication de la théorie dans divers champs d'application qui constituent autant de sources d'interrogation. Au premier rang on trouve les SIC mais aussi les Sciences Cognitives, la sociologie et la philosophie de la communication.

Recherche appliquée : la théorie sémiotique est opérationnelle dans de nombreux domaines et notamment dans les problématiques ouvertes par le développement des NTIC. En effet ces dernières accroissent de façon considérable la connectivité sociale en sur-médiatisant la presque totalité des relations humaines (la relation one-to-one en temps réel est étendue à l'échelle de la planète) . Le signe numérisé est devenu la figure emblématique de la communication d'aujourd'hui et par voie de conséquence la sémiotique est devenue l'outil privilégié de l'intelligibilité des phénomènes émergents qui l'accompagnent.

Les applications pratiques : l'implication forte du groupe Semiocom dans les NTIC, la forte demande constatée dans ce secteur nous ont conduit à rentrer dans des processus de valorisation de la recherche par le biais de l'incubation d'entreprises et du conseil scientifique tel qu'il est défini et encadré par la loi du 12 Juillet 1999. »

17.1.2.1 Les chercheurs et l'état actuel de leurs travaux en 2002

L'Université de Perpignan n'ayant aucune formation SIC hormis le doctorat de Sémiotique et Communication, Semiocom comprend à l'heure actuelle 1 Professeur et 8 doctorants qui ont, pour la plupart, une activité professionnelle et il bénéficie de l'appui bénévole d'un Ingénieur de Recherche.

Robert Marty (marty@univ-perp.fr ; http://come.to/robert.marty)développe dans ses travaux dans chacun des axes énoncés ci-dessus : approfondissement et développement de la modélisation, application à la cognition, à la communication de masse, à la sociologie…applications pratiques au e-business (Gestion de la Relation Client au moyen de processus sémiotiques : responsabilité de la RD de la société Semiosigns).

Les doctorants de Semiocom présentent ci-dessous, l'état de leurs recherches en 2000.

Martine Arino (MARTINE.ARINO@wanadoo.fr) : L'approche sémiotique des logiques implicationnelles du chercheur en sciences humaines.

Le chercheur est pris à la fois dans sa propre subjectivité et dans celle des objets de sa recherche. Il se trouve alors dans l'impossibilité de nier son « être au monde », de s'abstraire de la réalité. On ne peut pas considérer les faits sociologiques comme des choses. Le chercheur ne se contente pas seulement d'analyser les données sociales relatives à son objet, il intègre dans son dispositif l'élucidation des « perturbations » induites pour essayer de « se comprendre lui même en tant qu'observateur.

Comment mettre de l'ordre dans le chaos ? Cette question a entraîné Kuhn sur le concept de changement de paradigme, Bachelard et Lupasco à la logique de la dialectique.

Ravatin a construit ses propres concepts pour rapporter ce qui échappe à la logique classique, Watzlawick a observé une « autre réalité », et Hall « la dimension cachée ».

Ce qui nous amène à la problématique suivante : quelles sont les conditions d'objectivité, d'une production du savoir du chercheur ? Comment rendre compte d'une réalité plurielle et mouvante ? Comment intégrer l'ensemble des dimensions de l'objet d'étude et construire un modèle complexe représentatif de la réalité ? Comment le chercheur construit-il le sens dans l'édifice des signes ? Est-ce que les TIC modifieraient son implication ?

Dans la Préface de l'ouvrage *implication transduction*, Rémi Hess écrit : « La question de l'implication, c'est celle de la relation du chercheur à son objet, du praticien à son terrain, de l'homme à sa vie. » (R. Lourau, 1997a, p. 5). Selon Dewey, les implications logiques et formelles d'un champ d'analyse sont secondes par rapport aux implications matérielles ou existentielles. Ainsi, mon terrain d'investigation est composé d'un journal de recherche et d'entretien avec des chercheurs en thèse.

Les concepts de la sémiotique Peircienne permettent de montrer comment la sociologie de Montesquieu à Weber a éliminé l'observateur de l'observation. La phénoménologie, la sociologie cognitive et constructiviste tentent de dépasser ce déterminisme en intégrant la subjectivité du chercheur, mais elles ne parviennent pas à la modéliser.

Les chercheurs ne peuvent plus faire l'économie des TIC, ainsi l'implication médiatisée par ordinateur va créer de nouveaux processus d'institutionnalisation dans la recherche en sciences humaines. En effet, nous assistons avec les TIC à un bouleversement entre le centre et la périphérie, ainsi le centre perdrait son emprise sur la périphérie car il n'est plus le passage obligé des canaux de l'information. Grâce à l'Internet, il n'y a plus de centre.

La théorie sémiotique est un outil privilégié pour formaliser l'implication du chercheur et en dégager l'architectonique.

Gilles Arnaud (arnaud@univ-perp.fr) : Recherche en processus sémiotiques artificiels.

1-Résumé : Les principales ramifications de l'ambiguïté sémantique du titre sont parcourues dans notre recherche. Nous savons qu'une communication savamment calculée de signes, peut créer chez l'interprète l'effet escompté. Cet effet est-il naturel ou artificiel ? Le fait d'observer un résultat probable implique des logiques, ou des lois en jeu, non directement perceptibles. Notre travail porte sur la classification et la formalisation des relations des classes de signes, constitutives de ces processus. Les technologies de l'information sont susceptibles alors de prendre en charge la gestion et le traitement des signes et compte tenu des capacités de traitement, de produire des résultats dépassant nos possibilités humaines de calcul.

2- Méthodologie : le domaine de recherche « Communication et Sémiotique » est très vaste et pour en réduire le champ, nous étudierons uniquement les concepts produits par deux auteurs : Peirce et Bateson. Ces concepts sont opérationnalisés par R. Marty en sémiotique triadique et P. Watzlawick en communication systémique. Les champs conceptuels de ces deux auteurs se recoupent en grande partie et appartiennent aux paradigmes du constructivisme, de la complexité et de l'auto-organisation. Nous avons choisi l'analyse qualitative par théorisation ancrée, méthodologie apte à satisfaire les contraintes paradigmatiques. En accord avec le constructivisme radical elle organise la collecte des données en catégories. Les catégories sont hiérarchisées et produisent leurs relations, créant à nouveau des catégories de cadrage de lecture du corpus. Nous allons voir que cette méthodologie est homologue avec son objet d'étude.

3- L'organisation fractale : la structure du treillis des classes de signes est le fondement d'une double construction catégorielle et phénoménologique fractale. Cette organisation achronique et chronique est typique du paradigme de la complexité et de ses trois principes : récursivité, dialogique et hologrammatique. Le passage d'un niveau du treillis à un autre à l'intérieur de lui-même, ne peut intervenir que dans le cadre d'une logique trivalente du tiers exclu. Par exemple la connaissance émerge d'une dialogique : logique idiosyncrasique (croyance) et logique des faits (expérience). C'est sur ce principe des types logiques de Russel que Bateson a édifié ses concepts de communication où la compréhension d'une interaction ne peut émerger qu'en se positionnant à un niveau de connaissance immédiatement supérieur à son objet d'expérience. Cette procédure recadre l'interaction dans un système plus large d'interactions et ainsi de suite. Une communication peut être considérée

comme un signe, et en simplifiant largement, catégorisable en quatre niveaux de catégories : intra-personnel, inter-personnel, groupal, culturel. Chaque niveau observe ses constituants comme autant de « boîtes noires » et peut être réduit aux six principes dynamiques de la systémique : l'homéostasie, les règles d'interaction, la causalité circulaire, le cadrage, les paradoxes, auxquels on peut ajouter le hasard.

4- La logique revisitée : Dans un système communicationnel nous devons imaginer une autre logique plus générale incluant la logique classique du domaine des faits et existants atemporels mais aussi une logique qualitative incluant les phénomènes de compréhension. Bateson, dont les concepts sont essentiellement peirciens, catégorise trois types de codage communicationnels : analogique, digital, en gestalt que nous pouvons rapprocher de la priméité, secondéité et tierceité. La communication est donc trialogique et temporelle. Nous émettons l'hypothèse de structuration simplificatrice sous forme de trois catégories logiques fondamentales : la logique d'instinct, la logique des faits et la logique de normes. Notre cerveau doit gérer ces trois logiques enchassées, concomitantes et permanentes. Watzlawick dans sa « Logique de la communication » recherche la gestalt, ou fonction, qui relie les deux autres formes de communication (analogique et digitale). Le treillis des classes de signes formalise ces relations, visualise et explicite la constitution des signes et leurs relations dans les quatre niveaux de communication cités.

La dynamique des significations : la sémiosis : l'élément structurel de notre recherche est le signe. Il n'a de valeur communicationnelle que par rapport à un espace public constitué de champs d'interprétants partagés par une communauté. Il ne peut agir que s'il est reconnu comme partie d'un tout. L'interprétant d'un signe a valeur de signe et ainsi de suite. Le parcours de cette chaîne d'interprétants est déterminé, en partie, par les habitudes et les habitus. La formalisation des classes de signes et de leurs relations, explicite la phénoménologie de ce processus, à la fois linéaire dans ses successions d'interprétants et hiérarchique par l'enchâssement récursif des signes qu'il invoque.

6- La sémiosis assistée par ordinateur : nous pouvons définir succinctement les caractéristiques attendues d'un système informatique. Il doit être non déterministe, capable d'auto-organisation et reconnaître ses formes de structure. Dans sa capacité de communication il doit être conversationnel et capable de produire et gérer les alternatives. Sa base de données doit être dynamiquement récursive. Il doit gérer les concepts de contexte et

les logiques contradictoires. Il doit fonctionner avec notre système de représentation et nous proposer de nouvelles représentations. Le langage prolog, issu des recherches en logique, satisfait à ces conditions et peut être considéré comme un prolongement des concepts de Peirce sur la logique.

6-Conclusion : la méthodologie, le contenu de cette recherche et son objet ne sont pas distincts par la forme. Les principes d'auto-organisation et d'autopoièse sont largement exploités et considérés comme principes intégrateurs de la systémique, du constructivisme et de la complexité, avec comme fondement la conscience que notre vision du monde est assujettie et réduite aux signes perçus et véhiculés par notre pensée.

Patrick Benazet (patrick.benazet@libertysurf.fr) : Sémiotique et conception multimédia.

La pratique enseignante est de plus en plus assistée par le multimédia. Les mécanismes cognitifs qui ressortent de cette pratique méritent qu'on s'attarde sur les retombées réelles que procurent les dispositifs médiatisés sur l'apprenant. C'est pourquoi un certain nombre d'équipes de chercheurs ont mis au point des méthodes d'évaluation des matériaux multimédias éducatifs. Il ressort dans la plupart des cas que ces approches visent

essentiellement les aspects technologiques et ergonomiques.

En nous appuyant sur la sémiotique triadique, nous pouvons, d'une part, envisager la modélisation du multimédia dans la perspective d'une méthodologie de conception sémiotique et d'autre part introduire la notion de semiosis cognitive pour bâtir un procédé d'évaluation des ressources éducatives existantes.

Nos travaux en cours visent à définir les modèles de situation d'interactivité du multimédia de manière exhaustive. Alors que bon nombre d'analystes ont considéré le multimédia comme un dispositif scripto-audio-visuel, nous le définissons comme un dispositif plurisensoriel mettant en œuvre l'ouïe, le toucher et la vue et nous lui donnons une nouvelle définition de dispositif audio-tactilo-visuel. Il est cependant considéré comme un signe général à travers une vision triadique où les trois instances mises en œuvre correspondent aux trois modes sensoriels exploités.

Chaque situation d'interactivité est modélisée par une combinaison des déterminations des instances mises en œuvre pour donner lieu à des triades-types applicables directement. Ainsi la définition de l'hypersigne que constitue la ressource multimédia peut se faire par le choix des modèles triadiques adaptés aux situations d'interactivité recherchées. Combinée à l'

application du treillis des classes de signes, cette démarche rend alors possible la conception méthodologique d'une ressource multimédia par une approche sémiotique dont le fondement réside dans la théorie développée par Charles Sanders Peirce au tout début du 20ème siècle !

Marine Besombes (**besombes@inforoutes-ardeche.fr**): les documents et dispositifs virtuels et personnalisables.

L'automatisation de la production de documents informatifs ou pédagogiques n'est pas seulement un problème technique d'indexation des documents ; elle pose d'abord des problématiques qui relèvent d'une ingénierie conceptuelle et de méthodes qualitatives déclinées depuis la théorie sémiotique. On peut envisager la création de documents s'adaptant en temps réel à la demande.

Georges Bretones (bretones@univ-perp.fr) : L'iconographie dynamique cognitive, approche semio-pragmatique de l'appport du mouvement des icônes animées dans l'hypermedia pour l'acquisition des savoirs.

Les premières icônes[1] formellement identifiés datent de 3 000 ans av. J.-C., époque à laquelle les civilisations néolithiques du Moyen-Orient représentaient leurs dieux par des formes non humaines ou animales. Dans l'iconographie égyptienne, la déesse-mère Hathor était représentée sous les traits d'une femme à tête de vache; le dieu solaire Rê était reconnaissable à sa tête de faucon et le créateur Ptah avait l'aspect d'un taureau.

---

[1]PEIRCE CHARLES SANDERS .. Par Gérard Deledalle « Ecrits sur le signe » Editions du Seuil 1978.
(3.362) […]J'appelle un signe qui est mis pour quelque chose simplement parce qu'il lui ressemble, une ***icône***. Les **icônes** se substituent si complètement à leurs objets qu'ils s'en distinguent à peine.[…]
(2.276) […]Mais un signe peut être iconique, c'est-à-dire peut représenter son objet principalement par sa similarité […]

La signification d'une œuvre se traduit par les objets ou formes que l'auteur a reproduits, c'est pourquoi le dessein de l'iconographie est d'identifier, de classer et de justifier ces objets, afin d'être à même d'expliquer le sens général. Ainsi pour transmettre ce que nous vivons, croyons et pensons, nous utilisons des icônes[2].

« La seule façon de communiquer directement une idée est par le moyen d'une icône » dit Charles Sanders PEIRCE. A travers le monde virtuel, un nouveau langage d'icônes animés se dessine et permet de dire que « la seule façon de communiquer directement plusieurs idées est par le moyen d'un flux d'icônes ».

Mes expériences dans l'enseignement des NTIC m'ont conduit à m'interroger sur l'acquisition des savoirs à travers la production et l'utilisation des icônes animés dans l'hypermédia.

C'est effectivement par des pratiques antérieures au Centre de Documentation Pédagogique des Pyrénées Orientales (CDDP des PO) visant à développer l'écriture multimédia à partir de logiciels de création multimédia que j'ai élaboré des modèles de conception sémiotique portant sur des scénarios pédagogiques hypermédias animés.

Parmi les éléments qui forment l'hypermédia, l'animation est couramment ressentie comme l'objet le plus « technologique », par distinction avec le texte, l'image et même le son.

Les enseignants se sont efforcés de réaliser, depuis des décennies, des cours transportables sur supports disquettes ou cédéroms. Cependant avec le développement des capacités des ordinateurs et des réseaux, les concepteurs se sont confrontés aux limites des langages et des logiciels onéreux d'une grande complexité.

Après avoir diffusé Action en 1993, puis Le Réalisateur Multimédia, la société Macromédia produit le logiciel auteur FLASH qui combine des méthodes simples de création d'animations interactives, destiné à tous les publics, élèves compris. Le choix de ce logiciel, après plusieurs essais, m'a permis de concevoir et d'évaluer de façon sémiotique la construction de modèles pédagogiques découlant de mes expériences antérieures. Les

[2] (2.278) La seule façon de communiquer directement une idée est par le moyen d'une **icône**; et toute méthode indirecte pour communiquer une idée doit dépendre pour son établissement de l'utilisation d'une **icône**.

différentes analyses de ces productions, à partir du treillis des classes de signes[3], génèrent la simulation de modèles mentaux et révèlent un processus cognitif d'accès au raisonnement, à l'apprentissage, à la compréhension et à la communication.

Cette forme de transmission de la connaissance "à gain cognitif" engendre la diagrammatisation dynamique de la pensée.

En effet, dans le monde naissant de l'éducation sur Internet, la création hypermédia, qu'elle ait pour objectif l'enseignement ou la formation nécessite des logiciels d'édition et de développement pour élaborer des supports pédagogiques. Par manipulation, les enseignants créateurs forment et assemblent ces signes pour transmettre l'acquisition de savoir-faire. L'émergence du monde virtuel, dans lequel les signes sont les réalités, permettent aux formateurs de diffuser de l'information pédagogique et/ou l'insérer dans l'enseignement à distance sur les réseaux.

Mes travaux de thèse doivent déterminer une nouvelle écologie cognitive en spécifiant en particulier l'apport du mouvement interactif et les problèmes sémio-cognitifs qui en découlent. A partir d'une approche sémio-pragmatique, comment se construit cette iconographie hypermédia? Il s'agit donc de comprendre comment le savoir se transmet dans ces conditions radicalement nouvelles et quels sont les nouveaux processus qui seront mobilisés pour cette construction.

Pascale Chatelier (LPP.CHATELIER@wanadoo.fr): Approche méthodologique sémiotique dans la conception d'un site web, en utilisant les catégories cénopythagoriciennes.

Le travail de production met en œuvre la capacité du chercheur en communication à anticiper l'interprétation de l'interprète. Ce dernier va faire un travail de complétion en

---

[3] http://www.univ-perp.fr/web/RCH/LSH/SEMIOTICS/MARTY/marty.htm
Peirce spécifie que la nomenclature des classes de signes possède des « affinités » et des relations entre elles. D'autre part, Robert Marty formalise une structure d'ordre de la relation entre les dix classes en termes mathématiques. Il construit le treillis des classes de signes à travers cette structure relationnelle descriptible dans un modèle mathématique fonctoriel. Les foncteurs étant définis comme des modes de communications entre catégories algébriques. Ils transportent non seulement les éléments de l'univers, mais aussi les relations entre ces éléments.
Le treillis des classes de signes est la concrétisation finalisée des modèles mathématiques développés dans la formalisation de la pensée peircienne (R. Marty, l'Algèbre des Signes. Edition, John Benjamins Publishing Company Amsterdam/Philadelphia, 1990. Ce modèle a servi de support pour l'analyse sémiotique des scénarios pédagogiques hypermédias animés.

reconstruisant par processus de sémiosis inférentielle le sens émis, « le signe étant un médium pour la communication d'une forme ».

Dans la phase conceptuelle de la construction d'une communication sur le Web, construire le message d'un site web, l'objectif sera de « contrôler » le processus de sémiose chez l'internaute. Plusieurs étapes vont donc être constitutives de l'action du chercheur :

D'abord déterminer le concept fédérateur et construire le signe globalisant de la communication à concevoir ; ensuite, incorporer la secondéité dans ce concept, c'est à dire analyser les classes d'objets mises en réseau dans le concept, déterminer quelles instances de ces concepts il faut donner à percevoir pour établir une famille de jugements perceptuels afin de produire la présence à l'esprit du percevant de l'objet souhaité. La correspondance établie, institutionnalisée dans le signe entre le concept et les faits est assurée par les connexions instituées entre la forme de relations des éléments indécomposables du phanéron (structures relationnelles). Il faut enfin repérer les qualités de sentiments liés à la perception de la famille de jugements perceptuels dégagée pour en maîtriser l'impact émotionnel.

La théorie sémiotique peircienne propose un modèle d'exploration de terrain au chercheur en communication, grâce à l'utilisation de catégories phénoménologiques combinées avec la triadicité du signe; On peut alors aborder l'aspect contextuel d'une communication à travers le signe triadique : objet – signe – interprétant.

Cette approche méthodologique conduit à un protocole d'analyse :

l'extraction des éléments prégnants ou des concepts mis en réseau ;

repérer la syntaxe de chaque instance conceptuelle, notamment en utilisant la grille formalisant les rapports des classes de signes entre elles (le treillis, Marty 1990),

décliner les concepts en réseau, en étudiant l'habitus de l'interprète générique, mettant à jour un ensemble de configurations d'interprétants partagés « déjà-là » au sein de la communauté sémiotique donnée. Le but est de trouver un champ unificateur pour construire le signe, certains parlent d'hyper signe.

La démarche phénoménologique peircienne est donc réductible à un processus maîtrisant l'action de susciter à l'esprit de l'interprète de la cible le même objet que l'objet pensé par le producteur, la structure relationnelle des éléments prégnants, formée par l'esprit de l'interprète devant être la même que la structure eidétique de l'objet à communiquer.

Elina Filimonova (elinafil@mail.ru), Chaire des Bases Théoriques de la Communication, Université Energétique de Kazan , thèse en co-tutelle avec Mme TAICINA Emilia , Professeur, Docteur en Sciences Philosophiques : L'essence philosophique de l'objet comme but de l'acte de semiosis.

La thèse est consacrée a l'étude de l'acte de semiosis, divisé en situations communicatives, cognitive et d'activité. La situation communicative est la plus étudiée. L'aspect sémiotique comprend l'analyse de la situation cognitive, l'aspect pragmatique - la situation d'activité. Il s'ensuit qu'il existe deux introductions en sémiotique: linguistique et logique. Entre elles, elles sont peu liées. La thèse a pour but de les unifier a travers l'approche philosophique.

Intérêt des recherches: le postmodernisme est une époque de divergence et d'indépendance de méthodologies et de directions de recherches philosophiques diverses, depuis l'empirisme logique jusqu'à l'herméneutique, donnant un savoir profond, mais particulier. En conséquence, ces dernières ne peuvent pas constituer une base unique de la connaissance générale.

Résoudre un problème du concept au titre de la question de l'essence, c'est de généraliser le savoir et de mettre la sémiotique, touchant un large spectre de disciplines (la culturologie, la sociologie, la psychologie, la science de l'information et de la communication, la Linguistique etc.) à la base de la vision philosophique du monde. L'analyse de l'acte de semiosis, moyennant l'approche philosophique peut contribuer au développement de l'interaction de plusieurs sciences.

Objectifs de la recherche: l'objectif principal de la recherche est de tenter unifier deux aspects sémiotiques - linguistique et logique a travers l'approche philosophique.

- analyser et étudier la littérature philosophique et sémiotique française.

- a l'aide de la comparaison des bases linguistiques de la langue russe et française développer l'idée de l'unité du sens.

- analyser et unifier deux introductions en sémiotique – linguistique et logique.

- tenter de résoudre le problème de la corrélation de la forme du language, liée au contexte, et de l'entité de l'objet, contextuellement libre.

Ce sont les questions qui demandent leur solution et définissent l'approche pratique du problème.

Aspect pratique de recherche: le programme de recherches inclut la publication des articles, ayant un rapport avec le sujet, travail avec des sources de l'Internet, la traduction de la littérature étrangère, l'édition des manuels collectifs et la participation à toute sorte de conférences.

Assia Mokthari (Assia.Mokhtari@tpinfo.univ-montp3.fr) : Apport de l'analyse sémiotique, dans la mise en place d'un nouveau mode de rééducation orthophonique de l'enfant sourd en présence du support informatique.

La rééducation orthophonique de l'enfant sourd, dont la finalité première est de socialiser l'enfant dans le monde des entendants, par un apprentissage progressif de la parole, au moyen de techniques et d'outils spécifiques, est un secteur qui a lui aussi été atteint par l'avénement des technologies.

L'introduction du Speech Viewer II, logiciel conçu pour permettre au thérapeute, tout comme à son patient, d'analyser et d'apprendre à mieux maîtriser les diverses composantes de la voix et de la parole, à travers des représentations imagées et interactives, semble, en s'associant aux méthodes traditionnelles de diagnostic et de traitement, ne pas avoir atteind les effets et les résultats escomptés.

En effet à travers l'étude de terrain que nous avons effectuée, nous avons pu identifier un certain nombre de difficultés liées essentiellement :

aux failles et aux incohérence du support informatique en question,

à ses conditions d'installation,

à l'expérience vécue des thérapeutes,

et enfin à la situation de communication, qui s'établie entre l'enfant et son rééducateur qu'on ne peut nullement comparer à une situation d'apprentissage scolaire.

Afin de remédier à cela, de faciliter l'insertion de l'outil informatique dans la rééducation orthophonique et de garantir son efficacité, nous proposons de définir dans un premier temps notre objet d'étude, c'est à dire : voir dans quelle mesure nous pourrions envisager de nouveaux modes d'apprentissage en présence du Speech Viewer II sur lequel une modification de ces scénarios iconniques, graphiques et interactifs serait opérée.

Il s'agira pour nous d'élaborer, à partir de la théorie sémiotique de Pierce, une étude phanéroscopique de cette situation d'apprentissage spécifique avec et sans le support informatique initial, et ce afin de dégager les signes communs qui émergent et qui constituent, dans l'ensemble, les situations de rééducation observées.

Puis à partir des acquis théoriques du champs de la sémiotique Peircienne, nous tenterons d'élaborer des modèles de conception sémiotiques portant sur d'autres types de scénarios rééducatifs, interactifs et animés où la présence de l'instrument informatique ne serait plus ressenti par le thérapeute comme un intrus dans sa relation avec l'enfant, ni comme un élément inhibiteur brisant le caractère complice et spontané essentiel à cette relation.

Jean Xech (xech@univ-perp.fr), Ingénieur de Recherche apporte son appui technique et travaille à des applications informatiques pilotées par la sémiotique qui ouvrent des voies vers de nouvelles conceptions de la gestion électronique de documents en XML, notamment.

Robert Marty : « Le groupe Semiocom est ouvert à toute forme de collaboration dans la limite de ses possibilités qui sont aujourd'hui réduites du fait que l'absence de filière d'enseignement interdit pratiquement toute venue d'enseignant-chercheur. Un projet de DESS est prévu au contrat d'établissement mais ne pourra être mis en place que dans le cadre de la formation continue. Ses perspectives sont donc conditionnées essentiellement par des facteurs extérieurs : visibilité accrue, mise en réseau, implications sociales, voire commerciales sont ses meilleurs atouts. »

Quatre années plus tard, les projets de DESS et licence professionnelle n'ont pas vu le jour. Des doctorants ont abandonné leur thèse ou changé de directeur. Au moment, où j'écris ce paragraphe nous ne sommes plus que trois doctorants assidus. Notre directeur a pris sa retraite institutionnelle mais il est toujours présent à nos sollicitations. Il explique dans un message du 11 janvier 2000 sur la liste semiocom@listbot.com, la motivation de sa reconversion professionnelle. Lors des différents séminaires du mardi, Robert Marty avait insisté sur la nécessité d'une application commerciale pour prouver la pertinence d'une pensée triadique. Robert Marty : « j'ai entrepris un jour de modéliser la situation phénoménologique de Quine rédigeant sa preuve afin de montrer qu'elle était vraie dans un univers "institué binaire" et qu'elle était un cas "dégénéré" de la réduction triadique ; c'est très difficile à faire car il faut se placer dans un univers replié sur lui-même (j'ai ça quelque part dans mes cartons -repliés sur eux-mêmes je ne sais plus où...:-)) et je ne suis pas allé au bout car c'est peut-être une mission impossible a priori dans la linéarité du langage; cela appellerait alors un raisonnement diagrammatique instituant donc non reconnu par le binarisme de la logique instituée d'où résulterait une sorte d'impossibilité de faire admettre la réfutation ! Nous serions donc condamnés à vivre dans un univers logique "parallèle" (à coups de guillemets, vous avez remarqué ?) dans une position vaguement et quelquefois honteusement élitiste, consolatrice et marginalisante de "métascience".Finalement c'est peut-être la raison pour laquelle je me suis laissé attirer par le e-business : prouver pratiquement -c'est-à-dire en termes de chiffre d'affaires- la pertinence de la pensée triadique. »

17. 2 Analyse sémiotique du groupe semiocom

Cette analyse semiotique a fait l'objet d'une restitution le 6 avril 2004 aux membres de « Semiocom ». J'intègre dans cette partie les commentaires de cette séance. La veille j'avais envoyé sur la liste interne de « semiocom » un document intitulé « Architectonique du groupe sémiotique » pour discussion lors de la réunion.

L'analyse repose sur les messages postés sur les deux listes de notre groupe, l'observation de nos séminaires, de nos interventions dans les colloques ainsi que mon implication dans ce groupe. « Quand vous classifiez un message, le signe c'est le message, l'objet c'est le contenu que vous lui attribuez. Le jeu d'aujourd'hui c'est est-ce que vous êtes d'accord pour attribuer cet objet à ce message. La méthode que nous mettons en œuvre depuis longtemps et qui est évoquée dans les messages permet une remise en ordre phénoménologique de nos échanges. Comme vous l'avez dit vous allez informer le matériel ethnographique. Vous vérifiez auprès de nous que les classifications sont partagées et si elles ne le sont pas c'est encore plus intéressant. Evidemment c'est l'écart qui est intéressant » (R. Marty, 6 avril 2004).

Qualisigne[189] **:** *Un sentiment de sémioticité une fois le doigt mis dans l'engrenage de la sémiotique on a l'impression que celle-ci sera désormais partie de notre existence.* Robert Marty nous disait lors des séminaires ; une fois qu'on y met le doigt et si l'on se donne le temps d'en comprendre l'architectonique, on y passe tout entier. « Un sentiment de sémioticité, sentiment qu'on a affaire à un être représenté. La sémiotique commence avec ce sentiment la. J'ai le sentiment que la carte n'est pas le territoire que le signe n'est pas l'objet. Que le discours n'est pas l'état des choses qu'il représente » « Ce que je promets c'est du sang et des larmes au début, puis ça aide après à comprendre son implication dans le réel. Cela ne sert à rien de comprendre le réel si l'on ne comprend pas son implication. » (R. Marty, 6 avril 2004).

Sinsigne iconique : *Les thèses vont produire des particularités, des sinsignes iconiques de la théorie sémiotique.* Même, si les doctorants sont des légisignes iconiques, nous avons ouvert de nouvelles pistes de recherche, d'étude. Ainsi, nous avons appréhendé grâce à la théorie sémiotique de nouveaux objets d'étude.

[189] Les définitions des classes de signes seront notées en italique.

Robert Marty (6 avril 2004) « ça ressemble à une thèse de sémiotique. On est la singularité. »

Sinsigne indexical rhématique :

Nos thèses dirigent l'attention sur la théorie sémiotique telle que Robert Marty l'a développée.

Légisigne iconique :

Les doctorants du groupe avons intériorisé la loi, la théorie sémiotique qui a été produite par l'inculcation pédagogique de Robert Marty. Nous reproduisons du savoir déjà institué, par des monographies, des études de cas. En 2000, nous sommes 8 doctorants à aujourd'hui, 2004 il n'en reste plus que 3. Il faut dire que cette initiation à la sémiotique est particulièrement difficile.

Les raisons d'abandon des thèses :

1/la profession d'un des nôtres

2/ des conditions de vie inconciliables, la famille…

3/ un problème de définition du sujet, le sujet est trop vaste, ambitieux ou trop restreint

4/ Une mauvaise entente avec Robert Marty

Robert Marty, le 6 avril 2004 : « Et oui vous n'êtes que des images de théorie. »

Légisigne indexical rhématique :

R. Marty en tant que représentant de l'institution universitaire, il va dans nous indiquer ce qui est attendu dans nos thèses par l'institution.

Pour lui une thèse n'est pas un simple exercice académique, elle doit ouvrir la piste à toute une vie de recherche. Et ici tout en se situant comme un gardien du champ c'est du côté de la négativité par rapport à l'institution qu'il se situe.

Légisigne indexical dicent :

Robert Marty représente cette classe de signes, « en tant que directeur de thèse », il va nous accompagner dans nos recherches.

La non-directivité revendiquée : message du 21/01/03 « … j'ajouterai que ma non-directivité (naturelle ou affectée, peut-être manipulatoire, qui sait ?) n'est pas faite pour arranger les choses. Mon seul véritable souhait c'est qu'elle soit analytique, y compris pour moi, puisque j'utilise toujours ou presque, mon implication personnelle comme outil de connaissance… »

Cette non-direction a conduit à produire un groupe autogéré.

Pour ce faire, nous avions les séminaires du mardi, différents outils de travail collaboratif et un site.

■ Le site est ouvert en septembre 1999, il fera l'objet d'un travail du groupe et constitue alors un TP de sémiotique. « Le site Semiocom (http://semiocom.univ-perp.fr) « Pour l'instant il rassemble, outre les généralités et les informations qu'on peut attendre sur la vie du groupe et l'évolution des recherches un ensemble d'outils lui permettant de s'ouvrir à tous les chercheurs désireux d'aller vers plus de rigueur et de clarté dans un champ où l'opinion ou, pire, l'argument d'autorité sont trop souvent la règle. » Robert Marty lors d'un séminaire en 2002.

■Les papiers interactifs.

Le 19/01/ 2000 c'est le lancement d'IPP. Nous avons découvert le progiciel Interactive Paper Project qui permet d'afficher des textes (et même des fichiers html), de les proposer à l'examen critique et à la discussion paragraphe par paragraphe, chaque visiteur ayant connaissance des commentaires de ses prédécesseurs. Plusieurs textes en discussion sont visibles à : http://semio-ipp.univ-perp.fr . Une procédure d'agrément permet à d'autres chercheurs d'afficher leurs propres textes.

■Les listes de discussion Semiocom

la liste semiocom@univ-perp.fr est une liste fermée réservée aux membres du groupe sur laquelle on traite des problèmes internes ouverte en février 1998- Au commencement personne n'utilise la liste ; c'est alors que Robert nous sollicite à nouveau. Décembre 1999, il n'y a que quatre inscrits.

la liste semiocom@listbot.com est une liste ouverte à tous sur la base de la discussion la plus large autour des questions soulevées par l'approche sémiotique spécifique des problématiques de toute nature que nous proposons ou induisons à travers des collaborations » (devenue gdsemiocom).

■ Puis en septembre 2003 c'est la création de la eCommunauté[190] semiocom.

■Octobre 2003, Patrick suggère de communiquer grâce à un tchat vocal. C'est notre aide en ligne.

■Les séminaires

Généralement, c'est moi qui fixait le calendrier et qui gérait les ordres du jour après concertation électronique des membres du groupe. D'ailleurs cette autogestion a nécessité quelques réglages notamment dans la mission valorisation.

Nos séminaires du mardi

Année 1999

[190] Accédez à cette eCommunauté en cliquant sur le lien ci-dessous ou en coupant et collant le lien dans votre navigateur :
http://www.mayeticvillage.fr/semiocom
Pour plus d'information sur les ecommunautés, visitez notre site :
http://www.mayeticvillage.fr
Pour créer votre propre eCommunauté pour vos projets, allez sur :
http://www.mayeticvillage.fr/Home.nsf/eCommunitySignUp?openform&orig=3

-1 séminaire : 14/12/99

Année 2000

-11 séminaires

Rm message du 22/02/00 : « Finalement quel est le pilote dans l'avion ? »

2000 : c'est l'année du colloque du non-verbal à Bordeaux

Année 2001

Nous ne sommes plus que trois doctorants.

- 3 séminaires

Année 2002

Robert prend sa retraite. « semiocom est mal ! » message juin 2002

-Aucun séminaire

Année 2003

C'est l'année du colloque "communiquer le sensoriel".

Je tente de relancer les séminaires du mardi qui se sont arrêtés.

----- Original Message -----

From: "Martine.Arino" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>

To: "marty" <marty@univ-perp.fr>

Cc: "semiocoml" <semiocom@univ-perp.fr>

Sent: Monday, September 15, 2003 8:51 AM

Subject: Re: date 1er séminaire-socianalyse de notre séminaire

Une provoc pour faire réagir ;-)

Le pouvoir d'instituer une socianalyse doit être collectif, il me semble qu'il en a été toujours ainsi.

Mon message n'a pas pour vocation d'instituer une socianalyse. Mais d'analyser une situation. Au fil du temps, les séminaires (tous les mardi, puis une fois par mois, qui par trimestre) se sont étiolés pour finir par disparaître. Et donc je me demande pourquoi nous en sommes arrivés à cette situation.

Le séminaire a bien des vertus de permettre de tracer les limites de son sujet, principale cause d'abandon. Je dois avouer que j'ai l'impression de ne pas en voir la fin. Je ne pense pas être la seule dans ce cas.

Je m'excuse si j'ai été trop provoc

a+

martine

La réponse de Robert Marty (le 15/09/03)

« J'ai une réponse au pourquoi : la thèse est une aventure institutionnelle INDIVIDUELLE….le collectif peut-il offrir davantage qu'un partage d'angoisses ? Il appartient à chacun de choisir individuellement et pratiquement sa fin… Voyez Georges…

Ma réponse From: "Martine.Arino" <MARTINE.ARINO@wanadoo.fr>

To: "marty" <marty@univ-perp.fr>

Cc: "semiocoml" <semiocom@univ-perp.fr>

Sent: Monday, September 15, 2003 9:24 AM

Subject: Re: date 1er séminaire-socianalyse de notre séminaire

Ok pour moi faire une thèse c'est produire son oeuvre. En ayant un sujet très existentiel comme le mien ça ne facilite pas les choses.

c'est un moment de construction de son être dans et par la thèse.

produire son oeuvre, au double sens de produire une oeuvre qui soit sienne et se produire dans l'oeuvre.
Défendre une thèse signifie défendre un point de vue, et cela implique éventuellement de s'inscrire dans "une lutte à mort". Une lutte à mort au sens de Lefebvre. C'est trés impliquant, la thèse m'humanise.
Mais l'écriture est un acte collectif. On écrit pour tous ceux qui vont nous lire. Bref, je crois que si personne ne me dit d'arrêter, je n'y arriverai pas. Et en même temps, je sais que ce n'est pas à vous de me le dire. Mais lors d'un séminaire on peut voir l'avancement de chacun, prendre du recul en confrontant nos points de vue.
Je pense qu'il faut que les séminaires reprennent même si l'aventure est personnelle.

En lisant le livre de R. Hess (dont j'ai l'impression d'être très proche) j'ai lu que R. Lourau avait commandé à celui-ci une thèse d'état sur l'implication.
J'en ai écrit pour la peine un petit passage dans ma thèse car c'est intéressant de voir que ce sujet en 33 ans n'a pas été traité.
Le voici :
Lourau commandera en 1972, une recherche sur l'implication à R. Hess. R. Lourau : « Moi j'ai fait ma carrière en élaborant le concept d'institution. *Tu pourrais faire carrière avec le concept d'implication. Essaie d'écrire une thèse d'Etat sur cette notion. Tu vois en quoi la position du chercheur produit un savoir qui va être spécifique, selon la place qu'il occupe dans le dispositif . » (R. Lourau cité par R.Hess, 2003, p. 39) A ce moment, R. Lourau n'était pas habilité à encadrer des thèses, R . Hess raconte qu'il est alors trouvé Raymond Aron, avec son sujet sur l'implication. Mais celui-ci a trouvé son sujet trop banal. R. Hess a alors attendu que R. Lourau soit habilité pour s'inscrire en thèse avec lui. « J'ai été le premier inscrit en thèse d'Etat avec R. Lourau, et une fois la formalité réglée, j'ai un peu oublié que je voulais faire une thèse d'Etat sur l' analyse implicationnelle. » Sa thèse deviendra alors un thèse sur travaux et non sur la notion d'implication, il avait alors publié le Que sais-je ? (M.*

Autier et R. Hess, 1981) sur l'Analyse Institutionnelle avec Michel Authier, La sociologie d'intervention (R. Hess, 1981) et le temps des médiateurs (R. Hess, 1981). Est-ce là un acte manqué de la recherche ?
J'ai l'impression 33 ans plus tard de me retrouver avec le sujet que R. Hess n'a pas pu traiter, avec cependant une longueur d'avance car Lourau avait bien développer sa réflexion sur l'implication même s'il n'en donne jamais une définition bien claire.
J'ai pu me procurer la thèse de Hess pour voir ce qu'il y disait sur l'implication. Malheureusement il n'y a pas grand chose.
Acte manqué ?

La réponse de Robert Marty

----- Original Message -----

From: "marty" <marty@univ-perp.fr>

To: "Local" <semiocom@univ-perp.fr>

Sent: Monday, September 15, 2003 9:32 AM

Subject: décret du 15 Septembre 2003

Article 1 : arrêtez-vous !
Article 2 : les doctorants de Semiocom sont chargés de l'application du présent décret.
Signé : Robert Marty
Directeur de Recherche

Aujourd'hui, nous allons qu'un projet collectif vers la gestion de carrière individuelle.

Robert Marty (le 6 avril 2004) « La non-directivité sous la contrainte de l'argument, donc pas pour faire n'importe quoi. Je veux intervenir sur le décret de septembre 2003, pour moi ça a été un déchirement de prendre ce décret. C'est le seul et unique décret que je n'ai

jamais pris. En gros elle me dit qu'elle ne s'en sort pas que tous les jours, il lui arrive tous les jours du nouveau matériel. En gros comment on fait pour faire une thèse, pour s'arrêter ? »

Moi « Ca découle de la non-directivité. »

Robert Marty (le 6 avril 2004) « J'ai pensé naïvement peut-être qu'ils s'arrêteraient tout seuls. Je me trompais à ce sujet. Qui peut avoir la claire notion de s'arrêter ? Maintenant pour mes deux thèses, notamment pour la première de maths, mon patron m'a dit : maintenant, vous en avez assez, vous pouvez rédiger. Avec son message, j'ai compris qu'il fallait que je prenne mes responsabilité de "en tant que". Alors, j'ai dit : article 1- Arrêtez-vous. Article 2 appliquez ! »

Gilles Arnaud « Vous n'avez pas précisé la duré de l'arrêt. (rires) »Vous pouvez vous arrêter pour vous mettre à rédiger la thèse. Mais c'était non directif, il ne dit pas arrêter quoi.

Patrick Benazet : « J'avoue comprendre l'arrêté aujourd'hui. Un décret d'une ligne… »

Robert Marty : « C'est clair, je pense que tout le monde s'est mis à rédiger après ça. J'ai pensé que vous pouviez tous vous arrêter.»

Moi : « j'ai senti qu'il y avait un besoin. J'ai essayé aussi en discutant avec les uns et les autres d'exprimer un besoin collectif. »

Robert Marty « Une thèse n'est jamais finie on va le voir en dessous. Vous avez écrit une thèse c'est le début d'une vie de recherche, je ne sais pas si je l'ai dit mais si je ne l'ai pas dit j'aurais dû le dire. Oui, je l'ai bien compris c'est pour cela que j'ai fait le message à semiocom. »

Robert Marty « La retraite "en tant que" ça existe mais la retraite des neurones je ne l'ai pas prise encore. Oui, l'explication elle est personnelle. J'étais mêlé à la vie de l'université et à ses guerres intestines. Quand j'ai pris ma retraite j'ai retrouvé ma liberté, la liberté de gérer mon temps. La première liberté qu'on gagne c'est de ne pas venir à la fac et on en abuse.

Puis la mise en commun entre vous devenait contre productive, chacun étant tendu vers sa rédaction etc. Il arrive un moment où il n'a plus rien à foutre des problèmes de l'autre qui ne font que le ralentir. Ce que je dis c'est réaliste, c'est pragmatique. Il faut s'arrêter dans son élan pour prendre en compte les problématiques de l'autre parce qu'on est gentils

On est alors passé aux relations bilatérales et depuis on fait que du bilatéral. Vous m'envoyez du papier je vous réponds. »

Patrick Benazet : « Quand j'ai écrit semiocom est mal c'était au sens de l'institution.

C'est une coïncidence, pas la retraite de Robert mais la mutualisation des connaissances n'avait plus lieu d'être. »

Symbole rhématique :

Dans notre cas, il s'agit des concepts de la théorie.

Il est alors question : 1/d'une théorie de la perception

2/ Une phénoménologie

3/ La définition du signe triadique

Robert Marty : « une conception triadique du signe assurant la coopération de trois instances : le signe proprement dit (la chose concrète qui représente), l'objet du signe (la chose représentée) et l'interprétant qui est la détermination d'un esprit qui assure la connexion des deux précédents (produisant de ce fait la présence à l'esprit de la chose absente du champ actuel de l'expérience) précisément parce qu'il a été préalablement modelé à cet effet au cours d'expériences antérieures et extérieures à l'ici et maintenant de la perception du signe. Ces expériences étant vécues dans un monde informé par la culture elle même dominée, au moins dans son expression de masse et dans son développement, par des forces sociales agissantes, on perçoit mieux la nécessité de la référence sociologique (et du même coup les exégètes de Peirce peuvent mesurer l'écart que nous introduisons avec leurs propres conceptions). Oui c'est ça les mots de la théorie, les concepts. Le symbole dicent c'est les relations entre les concepts dans les phrases théoriques. Eco disait que dans la vie on avait une seule idée et le

chercheur se l'appliquait à lui-même. Après tout ce que l'on peut faire c'est des déclinaisons, des variations d'une seule grande idée. Moi ça a été l'esprit algébrique, apporter un regard algébrique sur l'œuvre de Peirce. Je n'ai pas fait autre chose. J'ai porté le regard dont j'ai été capable peut-être qu'un algébriste meilleur que moi portera un autre regard. Le treillis est le symbole dicent puisqu'il relie des concepts primitifs séparés. L'argument c'est un enchaînement entre des phases théoriques, avec des règles de déduction de la logique classique. »

Symbole dicent :

La thèse de Robert Marty, « L'algèbre des signes » fait office de loi, elle est le symbole dicent de l'extension de la sémiotique peircienne par Robert Marty. « Au cœur du dispositif théorique on trouve évidemment la sémiotique et la phénoménologie (phanéroscopie) de C.S.Peirce mais pas dans son "état de nature" (passablement chaotique et fréquemment sujet à des discussions "théologiques". La référence commune est le travail de formalisation (et même de mathématisation) réalisé par Robert Marty principalement dans son ouvrage "L'algèbre des signes" (1990) sous-titré "Essai de sémiotique scientifique d'après Charles Sanders Peirce ce qui souligne autant la filiation intellectuelle que la distance vis-à-vis de certaines interprétations voire appropriations de la pensée peircienne. » (La théorie sémiotique selon Robert Marty) est appliquée (à nos problématiques de thèse). Il s'agit de la mise en œuvre du treillis des classes de signes.

Robert Marty : « Alors là il y a un effet de loi produit par la mise en forme dans le magma des écrits de Peirce. Je me souviens de Peirce qui disait que s'il se penchait sur ses écrits, lui-même n'arriverait pas y mettre un ordre. Moi je me suis intéressé à la phénoménologie et à la partie phénoménologie qui intéressait les mathématiques. Oui je suis d'accord c'est bien cohérent avec l'argument. Parce que l'argument c'est : "si tu ne respectes pas la loi, tu vas voir ailleurs." (rires) »

Jean Xech C'est dur. (rires)

Moi J'ai oublié le concept de mettre le pragmatisme « flinguctif » sur le treillis, ça aurait bien été. (rires)

Robert Marty : « Il faut expliquer à notre invité le paradigme de pragmatisme "flinguctif" du verbe flinguer. On n'en parle plus tellement qu'on y est habitué. Cela consiste à chaque fois que quelqu'un met une proposition sur la table, le devoir c'est de le flinguer. S'il résiste c'est qu'il est conforme et c'est pragmatique en même temps.

C'est en appliquant cette loi à l'IRSCE que j'ai dû en sortir car ils ne supportaient pas la flinguction. Le raccourci est saisissant. »

L'argument :

Si vous faites une thèse dans le cadre du groupe de recherche semiocom alors vous produirez une application de la théorie sémiotique telle que le professeur Robert Marty l'a développée. R. Marty : « il convient de préciser quelles sont les références théoriques communes qui fondent son unité et les axes de recherche qui sont partagés par les 8 chercheurs qui le composent. » Robert Marty le 6 avril 2004 : « J'assume les propos cités. »

Gilles Arnaud : « C'est normatif ! Moi, je le voudrais un peu moins normé. »

Patrick Benazet : Moi je dirais que l'assurance de produire, c'est le devoir. La datation de cet argument est fondamentale. A l'objectif 2000 on ne se sait pas quand on a l'assurance de produire. C'est du futur hypothétique. Robert Marty[191] accueille qui veut rentrer dans le groupe à condition qu'il se plie à l'argument.

Robert Marty : « Cet argument consiste à enfoncer des portes ouvertes. Je vois mal et je ne sais pas comment font mes collègues directeurs de thèse. Comment quelqu'un qui a produit une méthodologie aussi formalisée que celle de l'Algèbre des signes peut accueillir des gens qui vont travailler en deçà ou faire des choses à côté. Je ne vois pas pourquoi je travaillerai pour la boutique concurrente. Je pourrais encadrer des thèses greimassiennes mais ça ne m'intéresse pas. On est dans un champ concurrentiel quand il y a une tête de pont

[191] J'avais écrit une section sur la direction de la thèse. Dans ces pages, j'avais essayé de chasser le particulier pour en extraire l'universel. Cependant, le résultat n'étant pas satisfaisant, j'ai décidé de ne pas les verser à cette thèse. Robert Marty me disait à ce sujet que Robert Marty « Moi je crois que c'est une limite épistémologique à identifier comme telle : le particulier y déborderait constamment l'universel dans un bouillon très chaud qui empêcherait de voir le fond (quelle métaphore !) » (Correspondance du 4 octobre 2004).

comme je pense l'avoir établie. On est en guerre et je recrute des soldats, je ne vois pas pourquoi je recruterai des traîtres. C'est la guerre des paradigmes comme Kuhn l'a démontré. Ce qui est intéressant c'est comment on arrive à cet argument, l'analyse régressive. Je pense que c'est partout pareil. Mais ce n'est peut-être que mon sentiment.

Moi : Je ne suis pas d'accord, j'ai l'expérience d'un autre laboratoire. Les thèses ne sont pas les applications ou prolongements des travaux du professeur.

Robert Marty : C'est de l'empirisme, étude de terrain, corpus, étude de cas ? Il n'y a pas de corps de doctrine. C'est peut-être spécifique des sciences humaines. C'est clair que si je parle comme ça c'est parce que je viens des maths et des sciences exactes avec l'esprit de laboratoire. La porte ouverte c'est peut-être ça qui nous différencie.

Patrick Benazet : J'ai souvenir d'un mardi matin 1999, de cette phrase de Robert où la notion de corps de doctrine avait été lâchée. J'avais alors compris qu'il fallait donner plus d'existence à ce corps de doctrine. Semiocom recevait comme mission de conforter ce corps et apporter une pierre supplémentaire à cet édifice.

Au-delà de faire une thèse, c'est produire un avancement dans la recherche par l'adhésion de ce corps de doctrine.

Robert Marty : « En parlant de corps de doctrine on est très en deçà. Pour qualifier le degré de formalisation mathématique. Si vous regardez Canguilhem un corps de doctrine est un savoir donner pour communicable, c'est-à-dire un savoir donné dans un langage ordinaire. Ici il s'agit du langage tel qu'il a été fixé par Peirce et moi j'ai rajouté du solide, de Algèbre, des maths. Algèbre est un mot arabe. Pour prendre une métaphore, Don Quichotte de Miguel de Cervantès (après avoir attaqué le moulin, il en sort pleins de blessure) Sancho Pança va le conduire chez un algébriste car c'est celui qui répare les os et donc les structures, les charpentes. Celui qui travaille dans les structures travaille dans l'architectonique. Travailler dans l'architectonique c'est ce que je prétends faire, il y a tout un chapitre dans *l'Algèbre des signes* (1990) sur l'architectonique. C'est plus qu'un corps de doctrine c'est une architectonique d'un savoir sur la signification. Parler de corps de doctrine ça ne permettrait

pas de comprendre la rigidité de la norme de l'argument. Je pense que la porte est ouverte mais pas pour faire n'importe quoi. Elle est étroite, il y a des fourches caudines. »

Patrick Benazet : « J'ai écris en aparté à Martine qu'elle était aussi grande ouverte pour les sorties. »

Robert Marty : « Comment se comporter dans l'institution universitaire avec une théorie constituée blindée et prête à répondre à tout. »

Gilles Arnaud : « Oui c'est là la difficulté majeure. »

Robert Marty : « Je pense que la thèse de Martine sera sur ce point un sommet étant une thèse sur la thèse, elle est centrée sur cette difficulté là. Et peut-être trouver les moyens de les résoudre. »

Patrick Benazet : « C'est une métathèse alors ? (rires) »

Martine Arino : « Oui j'accumule les difficultés ! (rires) »

Gilles Arnaud : « Les démonstrations les gens ne vont rien comprendre. Donc on nous attend sur les résultats plus ou moins cohérents. »

Robert Marty : « Je récuse plus ou moins cohérent, ce sera toujours cohérent. »

Mon quotidien de thèse c'est aussi une communauté virtuelle, espritcritique.org

Titre : Le treillis de « Semiocom »

18 Un exemple de recherche désinstitutionnalisée : la revue Espritcritique

Mon engagement chez Espritcritique m'a permis de me libérer du contrat social que l'institution universitaire m'imposait. Agir mon pas de l'intérieur de l'institution mais de l'extérieur. La légitimité acquise chez Esprit critique a été par la suite reconnue au sein de l'institution universitaire. Cette revue c'est tout d'abord inscrite dans le négatif de la structure institutionnelle de la recherche.

C'est alors qu'elle m'est apparue comme un lieu idéal d'observation, comme un analyseur.

Espritcritique avait été pour moi au début de l'aventure une possibilité de faire une psychothérapie institutionnelle. La possibilité de me rétablir des ghettos comme le dit mon directeur de thèse, de l'Analyse Institutionnelle et de la sémiotique peircienne en misant sur la capacité instituante du réseau de la revue.

Les revues sont souvent l'instrument d'une école de pensée ou courant disciplinaire l'institutionnalisation d'un savoir étant les publications. Pour s'en assurer, il suffit de regarder la constitution de leur organisation interne, du comité scientifique, de la ligne éditoriale, des rubriques…

« Il y a deux revues qui sont très terroristes. Je veux dire que, si l'on ne fait pas partie du groupe d'initiés et du cheptel, de la chapelle, ce n'est pas la peine de penser à y publier » (J. M. Berthelot, 1996, p. 178).

La revue Espritcritique propose « une contre-sociologie » au sens de R. Lourau, c'est-à-dire « une réponse à la demande sociale de la classe dominée au lieu de répondre à la demande de la classe dominante (représentée par les institutions de recherche et d'enseignement) », une tentative « d'abolir la séparation entre savoir social et savoir sociologique spécialisé » (Christine Gilon et Patrice Ville, 2002, p. 76).

Pour réaliser ce projet de produire un savoir à la portée de tous et désinstitutionnalisé, nous pouvons dire que la revue a eu un « effet analyseur ».

Le concept d'analyseur est emprunté à Pavlov, il est cet élément ou personne qui par sa présence provoque des débats, dérange en montrant les contradictions à l'œuvre.

L'effet analyseur c'est la déconstruction des rapports institués, la révélation des rapports de pouvoirs cachés sous le consensus apparent. « On donnera le nom d'analyseur à ce qui permet de révéler la structure de l'institution, de la provoquer, de la forcer à parler. » (R. Lourau, 1970, p. 283)

La revue a été pour moi un analyseur naturel, dans le sens où elle est rentrée dans le champ d'analyse sans que je m'y attende.

La revue fonctionne sur la base de l'autogestion. Un groupe qui se dit avant-gardiste, c'est-à-dire dans une logique de la radicalité par rapport à l'institution, animée par l'idée que la subversion du savoir vient de l'institution. Ce n'est pas pour rien que la revue a été baptisée « Espritcritique ». Je vais dans ces quelques pages narrer l'histoire de cette formation sociale.

18.1 L'exemple d'un réseau instituant « esprit.critique.org », revue internationale de sociologie et de sciences sociales.

1. Présentation de la revue

La revue Esprit critique est une revue scientifique spécialisée en sociologie. Fondée le ler novembre 1999 par Jean-François Marcotte, cette revue vise à développer un espace de communication dans le domaine de la sociologie et des sciences sociales. Afin de favoriser la diffusion de la connaissance scientifique, cette revue au format électronique est diffusée gratuitement sur Internet. Le contenu de la revue s'adresse principalement aux sociologues et aux spécialistes des différentes disciplines en sciences sociales, mais aussi, aux publics désirant découvrir la recherche en sociologie et en sciences sociales. Le développement récent des réseaux électroniques a provoqué dans tous les domaines scientifiques des révolutions

dans les modèles de communication existants. Ainsi, nous pouvons observer une augmentation des échanges informels dans les communautés de recherche avec la création de « collège invisible » et une amplification des échanges interpersonnels. L'Internet bouleverse les rapports sociaux car il offre l'égalité phénoménologique, c'est à dire la même possibilité à être représenté dans l'esprit de l'internaute. Sur le web, tout est sur le même plan. Le cyberespace devient un espace de pensée connective où les nouveaux enjeux de pouvoir reposent sur la capacité de créer des réseaux. Au cadre social développé ici se superpose un autre cadre celui de la technique. S'il existe une égalité phénoménologique dans l'apparition à l'écran, celle-ci ne se retrouve pas dans l'usage de la technique. « Dans l'économie des réseaux, en revanche, on ne trouve ni vendeurs ni acheteurs, mais des fournisseurs et des utilisateurs, des serveurs et des clients. (...) Les clients y ont accès par « segment de temps », selon différentes modalités - adhésion, abonnement, location ou licence d'utilisation » (Rifkin, 2002, p. 10-11); puis il ajoute « Le nouveau commerce est culturel et sémiotique ». Le temps n'est plus social mais technologique, et l'expérience sémiotique.

2. Mission de la revue

L'objectif principal de la revue est de favoriser l'émergence d'un espace de communication et de réflexion entre les sociologues partout dans le monde. Dans une approche interdisciplinaire, la revue invite tous les spécialistes en sciences sociales à participer à la rédaction de son contenu. Par son caractère international, la revue s'est donnée pour mission les objectifs suivants:

-Engendrer un espace de collaboration et de communication entre les sociologues francophones partout dans le monde;

-Créer un espace de réflexion pour confronter les idées sur les sociologies à l'échelle internationale;

-Constituer un espace de perfectionnement permettant de comparer les façons de faire dans différents pays afin d'enrichir la pratique de chacun;

- Offrir un espace de diffusion des résultats de recherche en sociologie et en sciences sociales; - Favoriser une réflexion sur le rôle des sociologues dans la société.

Les orientations éditoriales de la revue sont les suivantes:

- Rigueur scientifique;

- Réflexion sur le rôle des sociologues dans la société;

- Mise en valeur des possibilités d'interventions pour les sociologues et autres chercheurs;

-Ouverture sur les différents points de vue des sociologues et autres spécialistes en sciences sociales;

-Réflexion sur les approches interdisciplinaires et transdisciplinaires;

-Réflexion sur l'actualité.

Depuis sa création le nombre d’abonnés ainsi que son équipe ne cesse de croître. La revue compte à aujourd’hui 2000 abonnés.

3. Son équipe :

Elle compte 27 membres, résidant dans plusieurs pays. Les tâches de cette équipe sont effectuées par les réseaux informatiques, liste de discussion et intranet. La revue est structurée en différents comités de travail qui assurent le fonctionnement la gestion de celle-ci.

La cohérence entre l’ensemble des comités est assuré par la communication entre les responsables de ces comités est assurée.

4. Les différents comités

Le Comité de direction est composé des responsables de chacun des comités. Sous la responsabilité du Directeur général, ce comité orchestre les activités de tous les comités et le développement de la revue. Il s'assure aussi que la revue respecte sa mission et ses objectifs.

Le Comité de rédaction, dirigé par le Rédacteur en chef, veille à la planification éditoriale, à l'organisation de la publication et à la collaboration avec les responsables de dossiers thématiques. Il s'assure du respect de la politique éditoriale à travers le contenu diffusé par la revue.

Le Comité scientifique, sous la responsabilité du Directeur scientifique, évalue la qualité du contenu et la rigueur scientifique des articles présentés à la revue. Il est composé d'experts en sociologie et en sciences sociales et doit assurer une diversité de points de vue par la diversité de sa composition.

Le Secrétariat de rédaction, sous la direction du Secrétaire de rédaction, veille à la gestion de la publication, à la révision linguistique et à l'application des normes de présentation établies dans ce document. Il assure la logistique des processus de gestion de la publication et la gestion de la réception des articles soumis à la revue.

Le Comité des communications, sous la responsabilité du Directeur des communications, assure la promotion de la revue, le développement de partenariats et la communication avec les lecteurs.

Enfin, le Comité de diffusion, sous la responsabilité du Webmestre en chef, assure la mise en page des articles, la diffusion des numéros, le soutien technique et la gestion du site Internet et des services de communication. Il soutient le développement technique du site et veille au référencement de la revue sur Internet.

Chaque numéro comporte un dossier thématique sous la direction d'une personne choisie pour développer le contenu de ce numéro. Le responsable du dossier est sélectionné en fonction des projets de dossiers thématiques présentés à la revue. Cette personne exerce donc un poste temporaire de responsable de dossier thématique et assume certaines responsabilités pour la période de développement du dossier. Le responsable d'un dossier thématique est soutenu par le Comité de rédaction. Cette personne est responsable de la gestion du projet, de la cohérence du numéro, du respect des échéanciers et elle sollicite des auteurs à soumettre des projets d'articles à la revue. Elle participe à la sélection des projets et assure la rédaction de l'éditorial introduisant le dossier thématique.

18.2 Ma rencontre avec Espritcritique

C'est en effectuant une recherche sur le web sur les relations sociales et internet que j'ai découvert l'appel à communication sur ce thème du directeur de la revue Espritcritique, Jean-François Marcotte. Après avoir soumis un premier article et apprécié ce mode de travail coopératif via le web, je suis acceptée en janvier 2002, au sein de son Comité de lecture. Ces propos n'ont pas pour objet de faire l'éloge de la revue mais d'en approcher les enjeux, dans l'appréhension des émergences de nouvelles formes sociales. Aussi, ce document a pour objet de vous livrer de l'intérieur « en tant » que membre de la revue mais aussi de l'extérieur « en tant » que chercheur en Science de l'Information et de la Communication, le cas de la revue internationale de sociologie et de sciences sociales comme réseau instituant d'une communauté de chercheurs.

Il sera question de retracer l'histoire d'esprit critique, en montrant les différentes phases de son institutionnalisation. Il est important de noter que pour alléger ma communication, j'argumente mes hypothèses à l'aide des messages les plus significatifs. Cependant, mon corpus est constitué de tous les messages depuis la création de la liste en 2001 jusqu'à aujourd'hui, ce qui représente 3100 messages.

18.2.1 La naissance : le moment de la singularité

Le 27 juillet 1997 Jean-François Marcotte crée l'Agora de sociologie, cet espace est alors pour lui « destiné aux sociologues francophones et un lieu où trouver les ressources en sociologie sur Internet; a une époque où Internet n'était pas encore utilisé couramment. Le site comportait déjà ses sections principales, notamment un répertoire de ressources en sociologie sur Internet et une section nommée esprit critique contenant un forum de discussion. La section « Espritcritique » visait à créer un espace de communication pour les

sociologues et ce nom évoquait l'attitude d'échanges et de remise en question de notre pratique. »[192]

L'utopie fondatrice : « créer un espace désinstitutionnalisé »

Puis, il lui vient l'idée de créer une revue électronique de sociologie. Celle-ci devait être selon ces propres mots un espace ouvert, désinstitutionnalisé, international, favorisant la communication, la collaboration et la diffusion des résultats de recherche à large échelle. Il était nécessaire de constituer cet espace parce que les institutions universitaires ne le permettaient pas. « Ce projet devait constituer un espace permettant de mettre nos pratiques en commun à l'échelle internationale et à développer une nouvelle approche pour penser le rôle et la pratique des sociologues. » Pour ce faire, il va s'appuyer sur « des volontaires pour rédiger des articles dans la section esprit critique de l'Agora sociologique. La revue électronique de sociologie vit le jour le 1er novembre 1999. La première phase de mise en oeuvre a duré cinq mois. Entre novembre 1999 et mars 2000, Esprit critique diffusait quatorze articles, de la main de cinq auteurs, dans cet esprit de communication et de débat. »

Voici les premiers pas d'esprit critique :

18.2.3 La création d'un site propre

Le 1er avril 2000 « la Revue électronique de sociologie Espritcritique pris place sur un site indépendant de l'Agora sociologique, avec sa propre adresse sur Internet et sa propre image. La revue volait de ses propres ailes et cet événement formalisait son existence en tant que revue. (…) Dès ce jour, les principes à la base de la création de la revue ont été dictés pour constituer la mission de la revue et ces principes sont restés les mêmes depuis sa création:

Engendrer un espace de collaboration et de communication entre les sociologues francophones partout dans le monde;

Créer un espace de réflexion pour confronter les idées sur les sociologies à l'échelle internationale;

[192] Les propos entre guillemet sont ceux de Jean-François Marcotte, le fondateur de la revue.

Constituer un espace de perfectionnement permettant de comparer les façons de faire dans différents pays afin d'enrichir la pratique de chacun;

Offrir un espace de diffusion des résultats de recherche en sociologie;

Favoriser une réflexion sur le rôle des sociologues dans la société. »

C’est aussi le début de la promotion de la revue, il fallait augmenter le nombre de lecteurs et de rédacteurs. « À chaque mois, il fallait diffuser des appels à communication afin de s'assurer d'avoir des textes à lire pour le prochain mois. Graduellement, de nouveaux rédacteurs se sont ajoutés à notre réseau de collaborateurs. Après avoir diffusé un appel à communication et avoir communiqué avec plusieurs personnes, un premier numéro thématique voyait le jour en octobre. Ce numéro proposait un ensemble d'articles autour d'un même sujet sous l'angle de vue de différents auteurs. Ceci constituait le premier pas dans la mise en place de la structure actuelle de diffusion de la revue. »

18.2.4 La liste de diffusion entre ses membres est créée.

« **En novembre 2000**, la liste de diffusion est créée afin de tenir les lecteurs au courant de la vie de la revue et des articles diffusés dans la revue. Cet instrument devint graduellement un des principaux instruments de promotion de la revue. En décembre 2000, l'expérience du mois d'octobre est répétée avec la diffusion d'un deuxième numéro thématique. Graduellement, la revue s'enrichit d'une bonne base d'articles, de rédacteurs répartis sur trois continents et d'un lectorat de plus en plus fidèle. Passant d'une centaine de visiteurs à sa naissance à plus de 600 visiteurs par mois en fin d'année 2000, la revue commence à avoir des échos chez un public de plus en plus vaste. En fin d'année 2000, le bilan annuel affiche la diffusion de 40 articles par dix rédacteurs provenant de trois continents. »

Extrait du premier mail de la liste :

« Bonjour F et O M, je suis heureux que vous ayez réussit à accéder à l'intranet. Je suis désolé pour les difficultés techniques, le médium vient de naître et il reste à l'apprivoiser!

Actuellement, l'équipe (en développement) se compose de 3 personnes: Moi, qui agit à titre de directeur et de webmestre (en attendant de trouver une personne pour m'aider au niveau technique...). Orazio Maria Valastro, comme premier membre du comité de rédaction, qui se chargera de lire et de juger la valeur des articles. F G, pour la lecture et la révision des textes... et toute autre implication souhaitée...

18.2.5 La revue rentre en 2001 dans la phase de son institutionnalisation.

« L'année 2001 marque une période intense de promotion auprès de sociologues de tous les coins du monde afin de constituer un réseau de personnes intéressées par le projet, et afin de constituer une base constante pour fournir du matériel intéressant à la revue. Graduellement, des rédacteurs se sont investi dans le développement de la revue en participant à la promotion, à la rédaction et la définition des orientations. »

La revue se dote d'un comité scientifique.

« Au fil des mois, la revue prenait de l'ampleur avec un nombre grandissant de lecteurs et de collaborateurs à la rédaction. Le succès retentissant de la revue amenait par le fait même du travail additionnel de planification, de mise en page, de gestion du site, de gestion de la rédaction, de révision linguistique et de relations avec les auteurs et les lecteurs. Ayant agi depuis le début comme homme-orchestre, assurant la plupart des travaux permettant la diffusion des articles, il ne m'était plus possible de gérer seul la revue considérant le travail exigé par sa fulgurante ascension. C'est alors que vint l'idée de mettre en place une équipe visant à assurer la gestion de la rédaction, la qualité du contenu et la postérité de la revue. »

Mais aussi le fondateur invente une nouvelle manière de travailler en réseau. « À l'image de la revue, la constitution de cette équipe vit le jour sous une forme très originale, une équipe de travail en réseaux. Contrairement aux autres revues, la diffusion sur Internet d'un contenu sur une base mensuelle exige la formation d'une équipe de travail pouvant communiquer sur une base quotidienne. À l'image de la revue, le comité de rédaction était constitué de membres provenant de tous les coins du monde. Ainsi, une équipe virtuelle a été constituée. » Un nouvel outil de travail voit le jour, un espace intranet associé à la liste de

discussion. Depuis un an nous avons suivi tous les échanges sur cette liste. Ce qui a été frappant au fil des messages c'est la constitution d'une histoire commune, de notre histoire commune. Avec des rites d'initiation des nouveaux membres :

1/ bienvenue

2/ Présentation de soi

3/ Processus d'apprentissage de l'habitus de la revue.

La création de relations inter-personnelles :

Grâce à esprit critique, j'entretiens des liens très forts avec certains membres. La co-création de cette histoire nous donne une identité de communauté virtuelle, où l'expérience est sémiotique. La mémoire est la condition nécessaire et indispensable à la formation d'une communauté.

C'est la collectivité toute entière qui peut y participer. « Des échanges animés entre les membres de l'équipe, par l'intermédiaire d'une liste de discussion, ont permis d'inventer notre mode de travail. C'est ainsi que la revue a commencé à être soutenue par une équipe vivante ayant des relations constantes entre personnes passionnées, réparties un peu partout sur la planète. »

Le lien de cette communauté est basé sur un contrat de déontologie produit par le membre fondateur et voté par ses membres. Ce contrat est à l'origine du système de référence partagé. Dans cette structure réticulaire, on partage un morceau de réseau. Le fait de partager une partie du réseau crée un lien social.

« En novembre 2001, la Liste de diffusion atteint 500 abonnés, un an après son lancement. Ce chiffre imposant était un signe que des centaines de personnes étaient désormais des lecteurs assidus de la revue. »

18.3 La revue est sur la route de l’institutionnalisation

Le 1er janvier 2002 la revue se dote de son adresse « espritcritique.org » ainsi que d’une politique éditoriale officielle.

Une politique éditoriale voit le jour.

Cette dernière contient toutes les informations majeures concernant la revue: orientations, composition du comité, normes de présentation, etc. Cette politique éditoriale est un guide essentiel à consulter pour toute personne qui désire participer à la rédaction de la revue.

« S'il n'y a aucune modification, la Politique éditoriale comportera les mentions « Adoptée le 15 décembre 2001 » et « En vigueur le 1 janvier 2002 ». Ainsi, la revue commencera l'année du bon pied en se dotant d'une véritable politique éditoriale ! » J.F.M

S'il n'y a aucune modification, la Politique éditoriale comportera les mentions « Adoptée le 15 décembre 2001 » et « En vigueur le 1 janvier 2002 ». Ainsi, la revue commencera l'année avec une politique éditoriale. « Finalement, le nouveau comité de lecture de la revue est annoncé officiellement. Constituée au cours des trois derniers mois de 2001, la revue pouvait dévoiler une équipe solide d'une douzaine de personnes dévouées à faire grandir la revue. »

Le 1er novembre, celle-ci obtient son propre code ISSN 1705-1045 Esprit critique.

A partir de ce moment, j’ai pu observer que se mettait en place un processus de socialisation.

18.3.1 Les signes d’une communauté virtuelle

Chez Espritcritique les membres ont un intérêt à se rassembler ; celui de construire un espace d’échange en sciences sociales. Leur démarche est donc volontaire et résulte d’un besoin mutuel de se lier. J’ai remarqué que ce phénomène communautaire peut être appréhendé selon trois catégories. Ces catégories partagées par tous les membres sont :

1/ l’émotion,

2/ les pratiques professionnelles

3/ un espace symbolique

De ces trois catégories, ~~il~~ émerge le sentiment d’appartenance, d’être membre.

18.3.1.1/ l’émotion

Des messages pleins d’émotion : « mes chers amis », « une famille », « une relation d’affection », « je suis affecté et blessé par les propos de G. B »

Ce partage d’émotions a fait naître une relation d’affection.

18.3.1.2/ les pratiques professionnelles

Chaque membre décline lors de son arrivée ses objets d’étude et ses méthodes en sciences sociales. « Mes intérêts portent sur la sociologie de la connaissance et l'histoire des idées, la philosophie moderne et contemporaine, et, dans le sillage de B, sur l'analyse du discours sociologique et la constitution problématique de la sociologie en tant que science. La philosophie et les théories de l'argumentation sont à mon sens primordiales dans le cadre de cette démarche, qui est celle d'une épistémologie « analytique ». Voilà » M. Q

Mais la déclinaison des champs de compétence à une pour conséquence une querelle entre courants de pensée sociologiques et pratiques sociologiques.

« L'espace de discussion dans notre eGroup critique n'est pas un espace créé pour résoudre des controverses entre ses membres : Q par exemple remet en cause B pour son article sur la déconstruction raisonnée de la sociologie de l'imaginaire et nous ne pourrons pas sans doute retenir B d'intervenir s'il juge nécessaire le faire. » O.M.V

J'apprécie la tentative de Jean-François de rassembler et amalgamer des sujets divers et fortement hétérogènes, c'est une expérimentation considérable pour garantir et représenter l'univers composite de la sociologie. J'espère que nous serons capables de trouver un équilibre et de saisir l'existence de différences et divergences comme une richesse: je réitère encore une fois, sommes-nous capables d'accepter la sociologie comme objet problématique aussi au sein

des sciences humaines et sociales sans détruire cette expérience de travail commun ??? ??? ???. « Si nous voulons travailler de façon constructive, je crois que nous devons donc éviter les procès d'intention et en rester au débat théorique. » G. B

18.3.1.3 un espace symbolique

A la suite de cette longue série de messages de conflits d'école de pensée sociologique, le fondateur propose afin de réguler les tensions et de maintenir l'équipe un code d'éthique : « Je pense qu'il faudra se donner un code d'éthique pour déterminer les limites dans lesquelles il est possible de faire avancer sainement notre projet. Pour fonctionner, il faudra établir des règles générales invitant notamment les membres à éviter de provoquer une situation pouvant faire émerger un conflit d'ordre personnel au sein de l'équipe. Les questions d'ordre personnel devraient être réglées entre les personnes et chacun devrait s'engager à ne pas faire transparaître ces conflits à travers notre instrument de travail qu'est l'intranet et la liste de discussion. » Pour le code d'éthique, je me suis inspiré de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et de plusieurs codes d'éthique provenant de diverses associations professionnelles. » J.FM

Ce code constitue notre « commens » ou un esprit commun à tous. Il règlera notre organisation sociale, nos communications puisque nous allons avoir des références communes. Toute l'équipe doit s'y soumettre ou quitter le groupe.

« Afin d'officialiser cet engagement et pour éviter toute confusion, je vous demanderais de me transmettre votre acceptation en utilisant la formule suivante: Moi, [votre nom], je m'engage à respecter le « Code d'éthique du comité de rédaction de la revue Esprit critique » dans l'exercice de mes fonctions au sein du Comité de rédaction de la revue Esprit critique. Sa fonction est le maintien et le développement de notre formation sociale qui s'institutionnalise en communauté. »

Le code d'éthique a permis au groupe de s'organiser et de mettre en place un contrôle social. A ce contrat social est associé un espace. Le site de la revue constitue un espace symbolique. Il est notre territoire, la représentation de notre communauté. On y trouve la

mémoire de nos échanges grâce aux articles archivés mais aussi les messages, notre politique éditoriale, notre code éthique et un logo.

C’est un lieu de rencontre, un espace symbolique de médiation que les membres partagent.

Au fil du temps, le système symbolique se complexifie, (politique éditoriale, code d’éthique…). Plus le système symbolique se développe plus les sentiments d’appartenance sont forts. Depuis un an, il n’y a eu aucune démission.

18.3.1.4 Maintenir le groupe : lien social fragile des communautés virtuelles

Des liens qui se défont plus vite que dans les communautés réelles.

L’exemple des démissions des membres :

Par manque de temps :

« Je suis avant tout navrée de devoir vous annoncer qu'il ne me sera pas possible de rester dans le groupe. Je n'arrive vraisemblablement pas à tout gérer entre mes études, mon travail, mes activités associatives et ma famille (je dois m'occuper de ma mère toute seule). En ce moment j'avoue ne pouvoir assumer correctement ce rôle par faute de temps et il ne me semble pas juste de faire un travail à la va vite...ça ne me ressemble pas. C'est pour cela que je pense qu'il faudra mieux chercher une nouvelle personne qui soit plus disponible !!!

Je vous remercie pour tout et bonne continuation à tous. » F G

« C'est non sans déplaisir que je vous annonce ma démission. Pour des raisons que peut-être vous comprendrez (travail de labo à Paris IV, thèse, chroniques et association politique...), je ne peux plus assurer les différentes tâches que J-Fs m'avait jusque là confiées.

Nous avons discuté de tout cela avec J-F. Après décembre, il faudra qu'un membre du comité se propose pour me remplacer... (H ou Y ?)

Bien sûr, j'enverrai toujours des articles (je connais les adresses...). Mais je quitte définitivement le comité, et ce dès maintenant.

J'ai énormément appris en votre compagnie et vous en remercie. J'espère, en outre, que vous surmonterez les difficultés chroniques auxquelles la revue est confrontée... »

Amicalement, »

A S-M.

ps : je suis toujours prêt, en revanche, pour une éventuelle rencontre...

Des départs chargés d'émotion, car des liens affectifs se sont créés.

Ce n'est plus une équipe, mais une famille « Tellement que je me suis familiarisé avec la famille"espritcritique", tout départ d'un membre me chagrine. C'est pourquoi la démission d'A m'attriste beaucoup car je le considère comme un jeune ami que j'estime beaucoup, au même titre que les autres membres, même si je ne l'ai jamais rencontré. » La réponse : « Je te souhaite A un parcours merveilleux car tu as de grandes capacités et une très bonne volonté. Le plus important c'est que, avec l'autorisation de tous les membres et la tienne aussi, je préfère considérer ton départ comme une mise en disponibilité afin que tu puisses terminer ta thèse d'Etat et tes projets en instance pour revenir après. Comme tu l'as remarqué beaucoup d'idées sont actuellement en ébullition qui donneraient certainement l'espoir et le charme de continuer ensemble. Bonne chance A et tu es toujours pour moi un membre de la famille d'espritcritique. » R K

Par désaccord d'exercice de pratique

Un désaccord au sujet de la pratique de la sociologie a entraîné la démission d'un de nos membres. Dans ce cas, la personne est partie sans le rituel d'Adieu. C'est sûrement dû à un sentiment de rejet de la part de notre communauté. « Si j'avais M.Q en face, je lui dirais d'être plus tolérant »

18.3.1.5 Maintenir sa communauté c’est :

1/Valoriser l’individu et son travail

« La note que vous avez rédigée sur la vie et l'oeuvre de B a allumé une lumière dans mon esprit! » Ayant constaté votre talent pour expliquer clairement et succinctement la vie et l’œuvre d'un auteur en une page, j'aimerais vous proposer de réfléchir avec moi sur cet aspect de la mission de la revue, et sur les moyens pour y parvenir. »

« D'abord bravo M pour ce travail! :-) »

« Félicitations à R »

« On forme une équipe formidable »

« On va réaliser des miracles »

Mais, c’est aussi :

2/ La présence constante du leader qui impulse une dynamique.

Ainsi, la revue est en cesse mutations, trois politiques éditoriales en trois ans, trois plans de promotion.

Dès qu’il perçoit un manque d’implication des membres, il les recontacte, il leur propose un nouveau projet.

Enfin les individus qui participent le plus aux discussions éprouvent le besoin de se rencontrer physiquement une première fois. J’ai rencontré, il y a un an un membre de la revue lors d’un colloque. D’autres ont fait de même.

Puis le 20/09/02, la communauté toute entière décide de se rencontrer sous la forme d’un séminaire.

« Je lance une idée en l'air : est-ce que l'on pourrait le congrès d'esprit critique (1er congrès des membres d'esprit critiques) et J. F. en serait le président ? Cela nous permettrait de tous nous réunir et de faire connaissance ... Il faut choisir un lieu stratégique. Chaque

membre ferait une communication. Le problème est au niveau du budget et de la disponibilité de chacun. Peut-être pourrait-on le financer avec les inscriptions au congrès ? Ou en créant une association ? C'est un réel plaisir de collaborer avec vous. »

Le réseau permet aussi la rencontre physique. En juillet 2003, nous allons réaliser notre premier colloque à l'université d'Angers. Parce que l'un de nos membres est professeur d'université dans cette université.

Des liens affectifs se sont créés après notre première rencontre à Angers en juillet dernier.

Les formules de politesse des messages ont changé, on a noué une « sincère amitié » ou on se fait « la bise ». Premier message après la rencontre :

« Après cette merveilleuse rencontre j'adresse mes vifs remerciements à G. et ses collaboratrices et collaborateurs pour les efforts considérables déployés pour la réussite de ce séminaire.

Pour cela, j'ai consacré le fichier attaché à cet évènement historique.

Je propose de reprendre le dossier de la création de l'association juste après le retour de J. F.

Merci à vous toutes/tous pour m'avoir permis de partager avec vous les moments les plus heureux d'une rencontre exceptionnelle.

Mes sincères amitiés » R K

On se donne des nouvelles plus régulièrement et on se téléphone.

« Je vais téléphoner à M.A. pour voir ce qu'elle en pense » S.C

En 1993, un journaliste américain donne la définition suivante d'une communauté virtuelle :

« Les communautés virtuelles sont des regroupements socioculturels qui émergent du réseau lorsqu'un nombre suffisant d'individus participent à ces discussions publiques pendant

assez de temps en y mettant suffisamment de coeur pour que des réseaux de relations humaines se tissent au sein du cyberespace » (Rheingold, 1995, p. 6).

Rheingold fait émerger les composantes indispensables pour qu'il y ait communauté virtuelle: plusieurs individus, des rapports sociaux, un intérêt face au groupe, le tout s'inscrivant dans une dynamique temporelle.

Dans cet exemple j'ai montré qu'une communauté virtuelle était plus qu'un agrégat de personnes qui entretiennent une communication électronique. Ils partagent un système symbolique, des pratiques professionnelles et des émotions. Cette communauté ne s'est pas créée du jour au lendemain. Les messages échangés ont permis de constituer notre mémoire collective.

Mais ce constat est aussi valable pour une communauté réelle. Aussi on peut se poser la question de la différence entre communauté virtuelle et une communauté réelle. Entre « être » en chair et en os et « être représenté » par un mail…la nuance est la facilité avec laquelle il est possible de quitter la communauté. Les communautés virtuelles sont plus fluides, souples car libérées des contraintes du temps et de l'espace. C'est aussi ce qui fait dire à de très nombreux sociologues qu'elles ne sont pas des communautés au sens sociologique du terme.

Dans notre cas, la communauté s'est rencontrée à Angers. Nous avons pu mettre un visage sur un nom. Nous sommes passés du virtuel au réel. C'est un véritable phénomène social.

A travers les communautés virtuelles on assiste à un changement des formes de solidarité sociales qui favorise l'émergence d'un procès personnalisé de socialisation où l'expérience est sémiotique.

La constitution de ce « collège invisible » grâce au web vient court-circuiter l'organigramme des institutions universitaires, la réticularité institutionnalisée car Espritcritique fonctionne comme une réticularité instituante. La prise de conscience par l'institution universitaire de mon implication dans la revue a conduit celle-ci à me proposer des interventions aux niveaux « de la stratégie de la création d'un site », « du maintien d'une communauté virtuelle »…

J’ai donc ainsi exposé les stratégies de la création d’un site en m’appuyant sur l’exemple d’esprit critique.

Mais pour intervenir de cette sorte, il est indispensable d’avoir une connaissance sur le fonctionnement des sous-réseaux de l’université, d’où la nécessité d’un agent de liaison entre les divers systèmes formels et informels de l’institution. C’est la place que j’ai occupé. Michel Crozier et Erhard Friedberg le nomment dans *l’acteur et le système* « le marginal – sécant » (M. Crozier et E. Friedberg, 1981, p. 73). Il serait, alors le garant du bon fonctionnement (au niveau communicationnel) du réseau. Le réseau aurait donc la position d’intégrateur institutionnel. Plus une société ou une organisation est complexe, interactive, ouverte, et plus les agents de liaison sont indispensables.

Après cinq années d’existence, Espritcritique[193] n’a pas cessé de recevoir les encouragements, les félicitations et la fidélité des milliers de lecteurs[194] et de sympathisants partout dans le monde ce qui lui a valu une place respectable parmi les autres revues internationales.

[193] La revue est maintenant diffusée selon une périodicité trimestrielle et disponible le premier jour des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Chaque numéro contient un dossier thématique dirigé ou un dossier spécial et peut contenir un ensemble d'articles dans une section hors thèmes. Elle est aussi particulièrement ouverte à des jeunes chercheurs ou étudiants désireux d’exposer leur terrain, une méthodologie, une réflexion spécifique, de faire le point sur l’avancement de leurs travaux ou d’ouvrir leur étude à la discussion.

[194] En 2003, la revue a enregistré :
- 55 articles parus rédigés par 46 auteurs de plusieurs pays.
- 74 870 visiteurs provenant de 99 pays.
- 200 121 pages vues parmi plus de 500 pages et documents
- 2325 abonnés à la liste de diffusion au 31 décembre 2003

18. 4 L’institutionnalisation de la revue avec la création d’une association : l’ADRISS

La communauté est suffisamment soudée pour entreprendre des actions hors du « monde virtuel », la création d’une association l’ADRISS se concrétise à Angers. En projet actuellement :

« Je rappelle les principaux éléments de la mission que nous nous sommes fixé:
- Valoriser la coopération internationale en sciences sociales,
- Promouvoir les sciences sociales et diffuser les résultats de recherches,
- Soutenir la recherche en sciences sociales,
- Développer l'enseignement et la formation en réseaux dans le même secteur,
- Développer toutes activités contribuant à ces buts.

Actuellement, il n'y a formellement que deux tâches qui ont officiellement une personne assignée, soit la rédaction des statuts et la collecte des commentaires par G B. Et, moi, je m'occupe de vérifier les possibilités qui s'offrent à nous pour l'accréditation de l'ADRISS. »

Le 1er mai 2004 l’association est née.[195]

18.4.1 Espritcritique et sa muhlmanisation

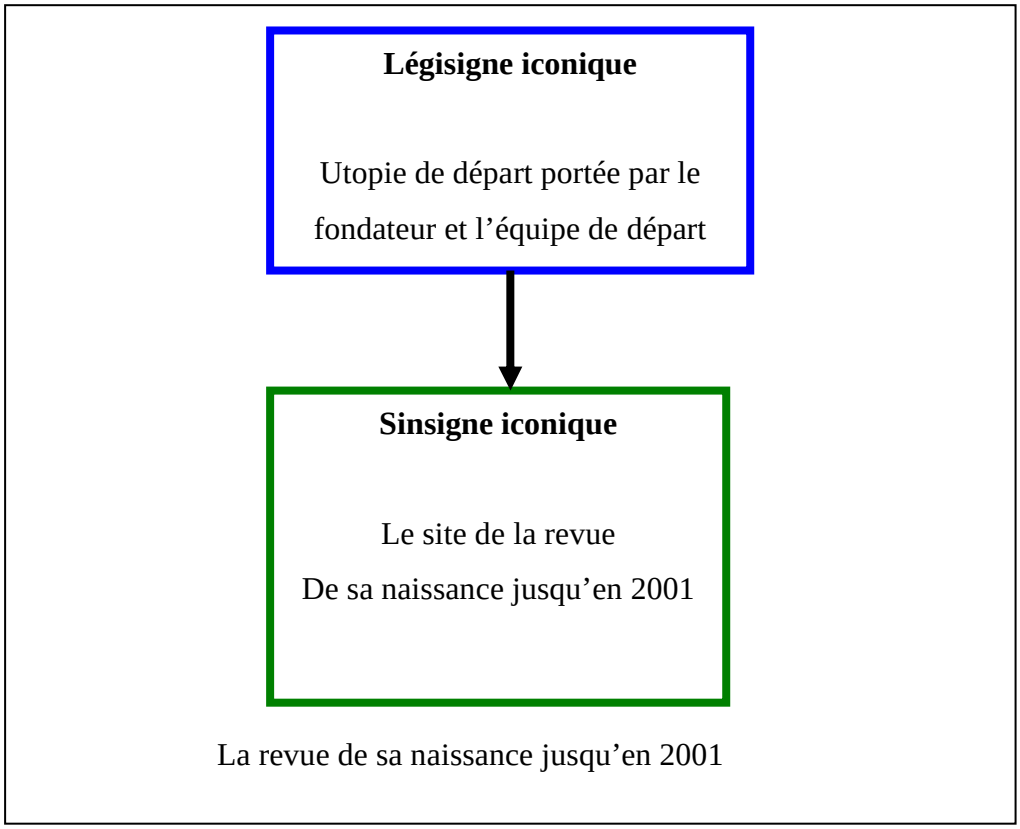
Dans « l’Analyse Institutionnelle et question politique » (1973), R. Lourau parle pour la première fois de l’Effet Muhlmann, glissement progressif de l’Instituant vers l’Institué.

J'ai alors pu constater cet effet, à savoir : comment les membres de la revue vont en fin de compte reproduire l’ordre qu’ils avaient pour vocation de nier.

[195] Son site à l’adresse suivante : http://www.adriss.org/

Pour fonctionner, (espace sur un serveur, gestion de listes de discussion et de diffusion, frais de déplacement pour nous réunir une première fois….) nous avions le choix entre deux voies : la mulhlmanisation ou l'arrêt de la revue. Nous nous sommes alors dirigés vers la muhlmanisation, c'est-à-dire l'échec de la prophétie initiale du mouvement comme une condition nécessaire pour institutionnaliser Espritcritique. La prophétie reste tout de même une idéologie de référence même si elle n'a plus rien à voir avec le fonctionnement réel. Plus on avance dans la construction d'une forme sociale et plus on s'éloigne de l'utopie de départ lors de la création du collectif. A la prophétie initiale succède le retour au réel. Ici nous retrouvons la critique que Peirce adresse à Hegel selon laquelle ce dernier aurait oublié le réel. (1.368) : « Il (Hegel) a tout simplement oublié ce détail, qu'il y a un monde réel avec des actions et des réactions réelles. »[196] Les légisignes (construits par la communauté réduite aux membres fondateurs) ont gouverné durant le temps de la prophétie les sinsignes, les faits. La constitution de la communauté virtuelle via le comité scientifique a donné naissance à d'autres légisignes qui ont remplacé les précédents. En résumé dans ces pages, nous avons retracé, l'émergence de ces légisignes qui constituent les différentes étapes menant à l'institutionnalisation de la revue. Petit à petit, nous avons vu qu'une formation sociale est née de cet espace virtuel. L'institutionnalisation a été inéluctable pour sa survie. Celle-ci a pris la forme d'une association.

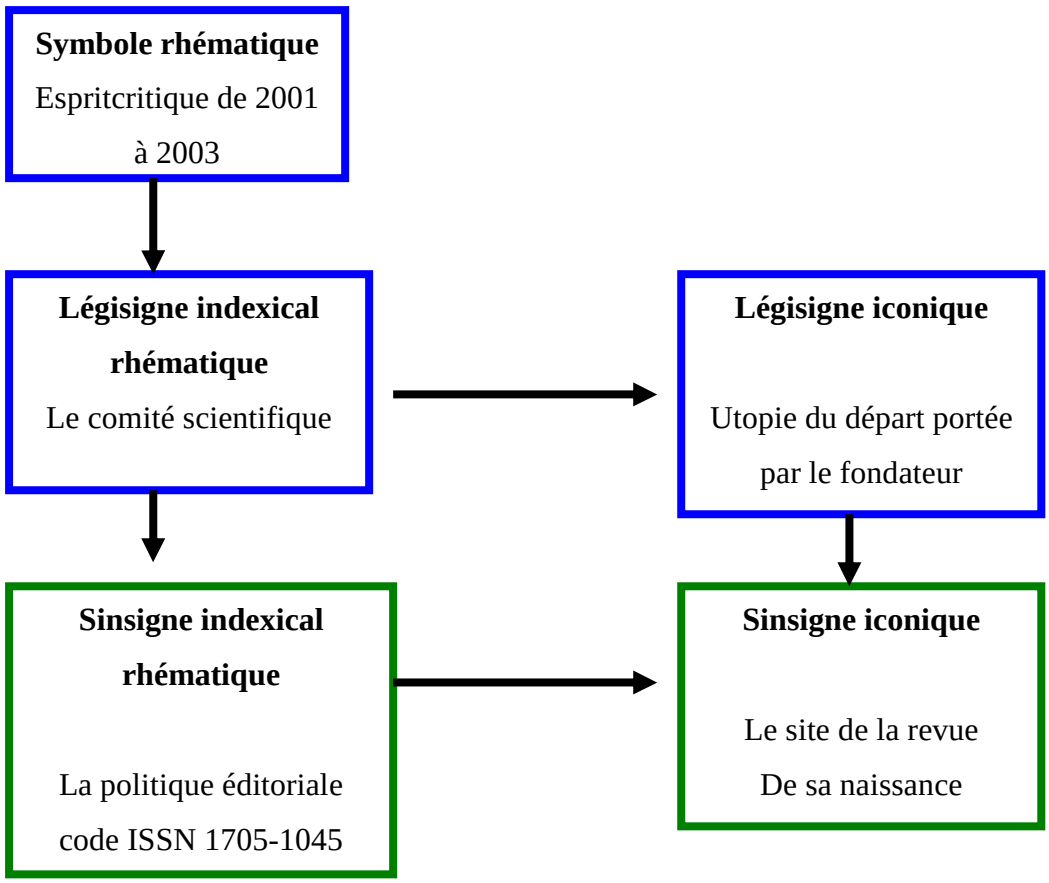
La revue de 2001 à 2003



Robert Marty nomme ce diagramme, le premier niveau de l'idéologie (1990, p. 345).

Avec la constitution du comité scientifique et la venue de nouveaux membres il va y avoir une transformation progressive de l'utopie de départ. Nous allons alors passer au deuxième niveau de l'idéologie. « Il consiste en l'établissement d'une relation du fait conceptualisé avec un autre fait ; mise en relation signifie couple oppositif dans le sens que le fait est distingué par rapport à un autre. » Ce fait est le comité scientifique qui est mis en relation avec l'utopie.

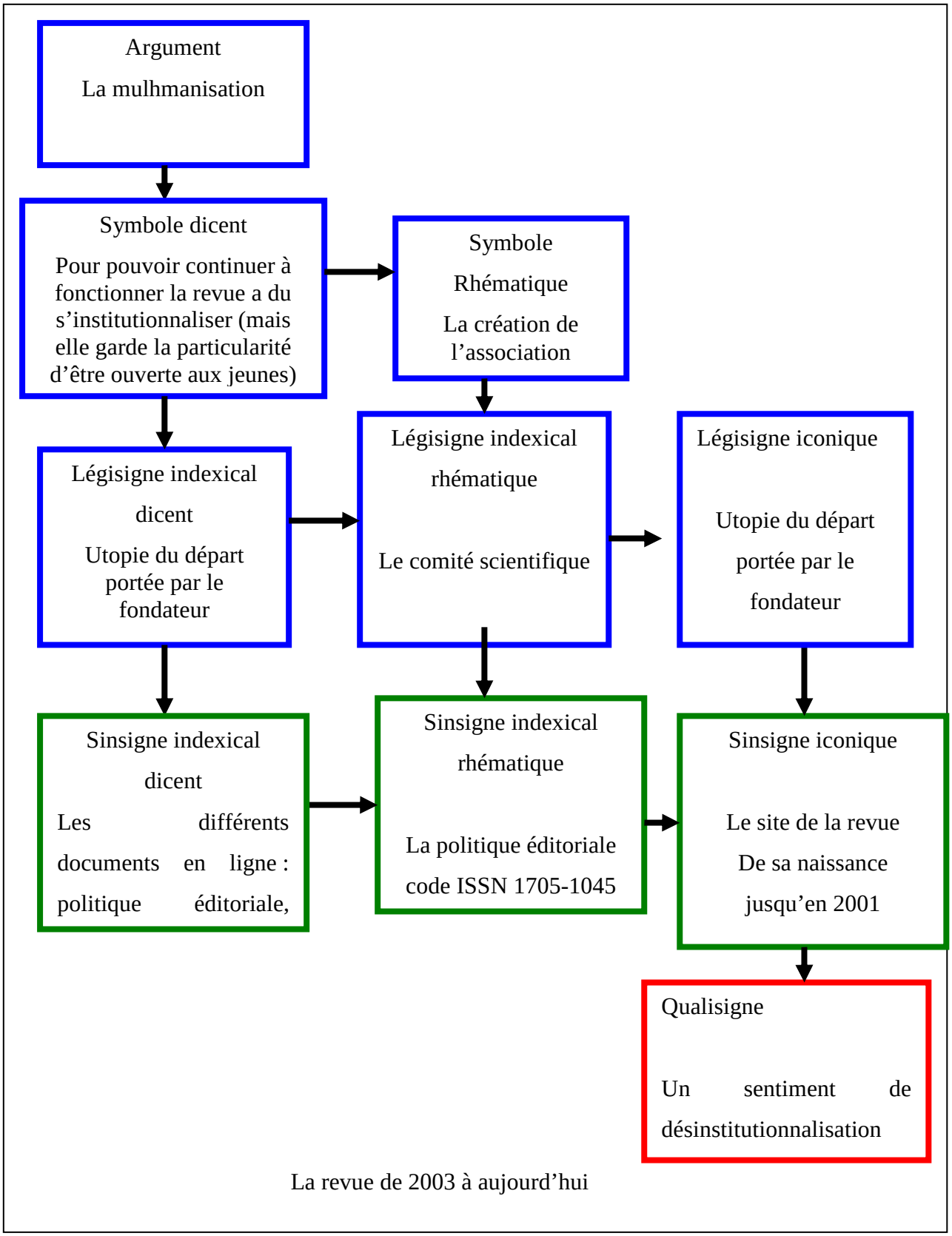
Celle-ci va être transformée pour être gouvernée par le comité scientifique.



Titre : la revue de 2001 à 2003

Au troisième niveau, le caractère rhématique se transforme en dicent. La revue devient une revue comme les autres revues institutionnalisées avec un comité scientifique, un numéro d'ISSN, une politique éditoriale. La trace laissée par son histoire est son ouverture aux jeunes chercheurs, aux doctorants tant dans la publication d'articles que dans la constitution du comité scientifique. Pour être membre du comité de lecture, il n'est pas indispensable d'être Maître de Conférences mais d'avoir des compétences et des connaissances de ce qui se passe dans le domaine de recherche exploré par la thèse. Ainsi, la répartition de l'évaluation des articles est thématique.

Ainsi, « on voit donc comment le fait de départ est successivement pris en charge par les différents niveaux et constitué en réplique d'un autre signe. Au niveau I, le signe est distingué ; le niveau II prend en compte la relation réelle à son objet tandis que le niveau III donne des informations sur cet objet en le contextualisant » (Robert Marty, 1990, p. 347).



La revue de 2003 à aujourd'hui

Après avoir essayé de restituter ma singularité dans ces pages, une autre question se pose celle de la « mise en forme de l'implication ».

19 Donner forme à l'implication : la restitution

19.1 La restitution écrite

> *« L'écriture est la pierre de touche, l'interprétant final de nos théories et méthodologies ; langage grisâtre, clérical, bondieusard, tout en courbettes devant l'idole complètement déglinguée de la Rigueur Scientifique. » (R. Lourau, 1997b, p. 42)*

Eco raconte la petite histoire suivante au sujet de l'écriture (U. Eco, 1992, p. 1). « Dans Phèdre, Platon raconte l'histoire de Thot, ou Hermès, inventeur présumé de l'écriture qui, présentant sa découverte au Pharaon Thamus, vanta les mérites de cette nouvelle technique qui permettrait aux êtres humains de se souvenir de ce que, sans elle, ils oublieraient. Cette découverte ne réjouit cependant pas le Pharaon. « Mon cher et ingénieux Thot», dit-il, « la mémoire est un cadeau si beau que nous devons la préserver en l'exerçant sans arrêt. » Le Pharaon pensait que l'écriture allait réduire les capacités de l'esprit. Aujourd'hui plus personne ne partage ces préoccupations.

L'écriture est généralement entendue comme une transcription- tran-scrire, c'est bien trans-former de la parole en écrit- ou encore comme l'inscription-inscrire, c'est « écrire dans ».

Il est intéressant de noter la fonction institutionnalisante de l'écriture dans la vie de l'individu. La personne de (et dans) notre société n'existe que par l'écrit, l'acte de naissance et l'acte de décès ainsi que tous les actes qui balisent la vie, ne sont que des actes d'écriture. Ne dit-on pas papier d'identité ?

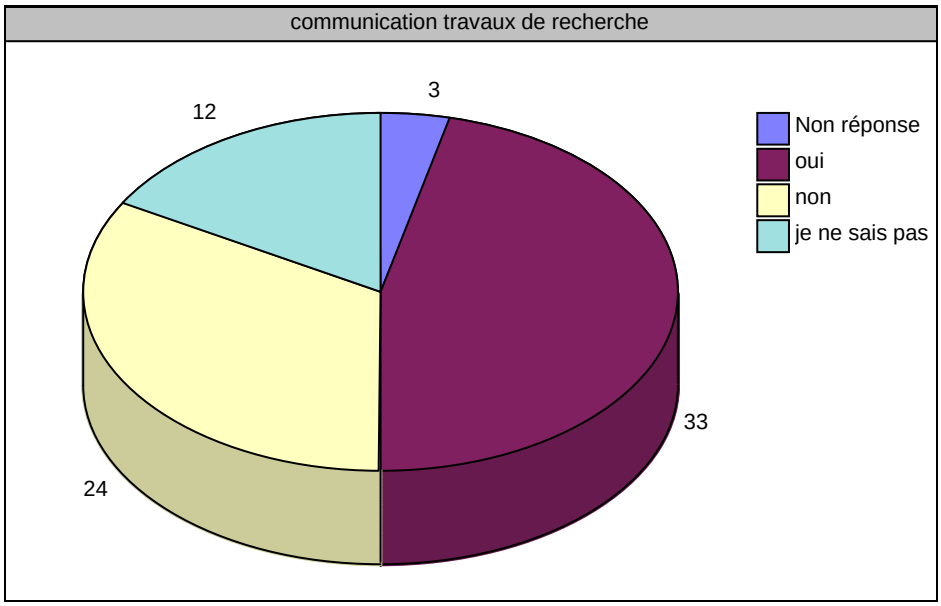
Lors d'une discussion avec Patrick Bellegarde (début juillet 2002) dans son bureau à l'IUT, il m'avait dit que la difficulté qu'un tel sujet était dans sa restitution. Car « la recherche impliquée produit un savoir sociologique particulier où se mêlent savoir commun et savoir à visée scientifique dont il convient par l'exposition et le questionnement de rétablir les complémentarités respectives. » (P. Bellegarde) Il s'agit bien du rapport entre un individu, un être social et une discipline, une institution. La notion de restitution a donc un rôle fondamental car elle participe au processus d'institutionnalisation et qu'en retour elle influence l'enquête du chercheur.

La restitution est une communication impliquée, c'est-à-dire rendre son expérience de terrain communicable, transmissible. L'écriture s'impose comme la condition matérielle de la pensée, devient une dimension constitutive de la recherche.

« La restitution est un retour d'information vers au moins deux publics différents. Elle s'adresse soit à la communauté scientifique à laquelle appartient le chercheur (ce qui est le cas dans cette thèse), y compris dans ses enseignements, soit aux acteurs observés par le chercheur (ce qui est aussi le cas dans cette thèse) » (Discussion avec P. Bellegarde).

Ce qui peut être perçu comme une facilité puisqu'il n'est pas besoin de le traduire dans le langage du savoir commun. Quand j'ai demandé aux doctorants s'ils restituaient au fur et à mesure les résultats de leurs recherches 46,5% m'ont répondu que oui.

Communiquez-vous l'avancée de votre travail aux personnes interrogées ?



L'écriture plus que l'oral a pour vocation l'institutionnalisation de la recherche, c'est pour cette principale raison que les doctorants concentrent leurs efforts sur la rédaction de la thèse.

Dans mon travail de recherche la restitution est le seul résultat social. Cependant la forme de cette thèse a quelque peu transgressé les normes de la restitution de l'institution.

En effet, l'écrit est normé par la communauté scientifique alors que l'oral laisse place à plus de liberté. A la fin de mon DEA, Robert Marty avait rédigé un document intitulé l'architecture pour écriture d'un article. Dans ce document, notre directeur thèse nous avait donné la marche à suivre pour la rédaction de publications scientifiques.

C'est bien la science qui impose ces critères comme le dit R. Lourau : « Il existe un continuum entre la question de l'écriture (de l'exposé des résultats) et celle de l'acte social de la recherche. Ce dernier doit être légitimé par la Science, alors qu'il l'est d'abord par

l'institution, entre autre par l'écriture savante. […] la plupart des chercheurs cherchent autre chose que la vérité » (R. Lourau, 1997a, p. XIX).

19.2 Mais que cherchent les chercheurs dans la restitution ?

Généralement, les doctorants en SIC cherchent une reconnaissance de leurs pairs en poursuivant leurs études afin de faire carrière dans la recherche, 78 % souhaitent que la thèse aboutisse à un emploi à l'université.

On comprend alors pourquoi les agents investissent dans l'écriture de leur compte rendu tout le capital symbolique qu'ils ont pu acquérir et le remettent alors en jeu. Car ces énoncés ont un véritable « pouvoir symbolique » (P. Bourdieu, 1977, p. 405-411) celui de donner à voir, celui de donner sens à un objet du monde. Il est alors un facteur de reconnaissance pour l'institution universitaire. La production écrite est pour l'institution le moment de vérité.

Le mode de restitution de l'implication dans l'institution de recherche reste l'écriture. C'est ce que R. Lourau tente d'analyser dans « Le journal de recherche » avec les exposés diaristes. L'effet Goody est né de cette analyse. « Jack Goody a dévoilé la rétroaction de l'écriture institutionnelle du compte rendu sur les techniques de recueil des données, pour ce qui est de l'ethnologie » (R. Lourau, 1994, p. 16-17).

L'acte de représenter son objet dans un compte rendu peut revêtir un caractère de « manifestation(s) publiques(s) d'autorité(s) » (P. Bourdieu, 1982, p. 111) comme autant d'efforts de la part du chercheur pour attester sa légitimité intellectuelle et sociale, pour renforcer son capital symbolique.

La mise en forme de l'implication suppose une phénoménologie de deuxième intention. « Elle repose sur un jugement perceptuel superposé c'est-à-dire que le compte rendu, que la restitution de l'implication est une chose qui supporte la représentation d'une autre chose. Il y a donc une phénoménologie de seconde intention. Donc représenter une chose c'est trouver ou créer une connexion avec une autre chose et faire accepter socialement cette connexion comme une institution par une communauté » (Message de Robert Marty, 20 septembre 2001).

« La mise à distance de l'objet observé est une perte, comme le récit du rêve est une perte par rapport au rêve lui-même, mais nous ne disposons pas d'autre moyen d'étude. L'action et l'implication changent alors de nature, elles deviennent des représentations, victimes constantes de la coupure épistémologique » (Discussion avec P. Bellegarde).

On passe d'un phénomène « ordinaire », présence à l'esprit d'une chose, à une tri-phénoménologie : la chose est absente et une autre chose présente supporte sa phénoménologie parce qu'un autre jugement perceptuel portant sur le même donné sensoriel le produit à l'esprit.

Lorsqu'on s'implique dans un objet on le représente à nouveau. S'impliquer c'est donner à l'objet une forme en s'y ajoutant et en s'en distanciant. Le chercheur doit se désimpliquer pour pouvoir communiquer l'objet étudié. La distanciation devient une condition et une conséquence de l'institutionnalisation. « En d'autres termes, la marge individuelle de variation dans la distanciation est limitée par les normes sociales de cette distanciation » (N. Elias, 1993, p. 12).

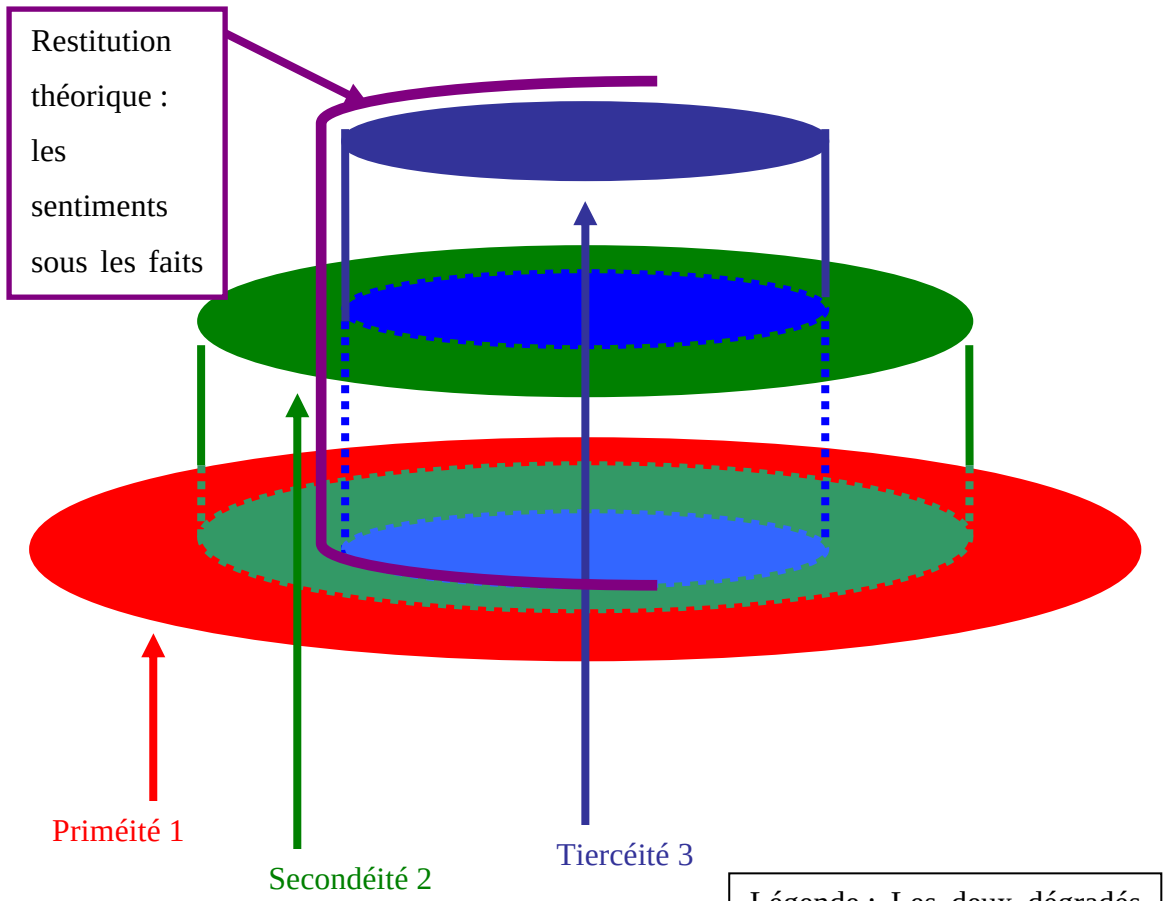
« Un « scientifique » ne se répand pas ainsi […], le propos de son enseignement n'est pas lui, mais cette « science de l'Autre » dont il ne saurait être que le modeste (ou l'immodeste) artisan » (S. Cartini, 2004, p. 8). Elle ajoute quelques lignes plus loin : « Et quel « Autre » choisit-on que l'on va chercher si loin ? Le premier tour de passe-passe consiste à dire que « l'Autre » est un « objet ». Car, sans objet, comment être objectif ? Et pour se maintenir dans cette objectivité vitale, on s'abstient de raconter. Restituer son histoire obligerait à dire « je », à poser le « je » du sujet. » Le chercheur masque, refoule la quête de lui-même dans celle de l'Autre.

« La restitution c'est du vol, la perte considérable d'informations opérée par la mémoire se complète par l'incommunicabilité des sentiments dans les domaines scientifiques (la science des sentiments dans les domaines scientifiques (la science des sentiments est encore à faire) à laquelle il faut ajouter, bien sur, les limites de la transparence et du risque qu'il y a à donner toutes les informations sur l'état d'une organisation dans un marché concurrentiel ou dans la course pour le pouvoir que connaissent les individus dans les organisations » (Discussion avec Patrick Bellegarde).

19.2.1 Sa restitution : entre dire et ne pas dire

Pour que la restitution ne devienne pas un viol de ce qu'on m'a dit dans la confidence, dans l'intimité. Cette restitution sera une restitution théorique. J'appelle restitution théorique celle qui ne prend en charge que les sentiments qui sont sous les faits et les faits sous les concepts.

Je reprends le diagramme du chapitre deux ci-dessous. La restitution théorique ne concerne que ce qui est en bleu.



Titre : Diagramme de la restitution théorique

De plus j'ai demandé aux individus concernés l'autorisation de restituer leur propos. Mon directeur de thèse avait la coutume de me répondre : « C'est vous qui voyez ! (au sens littéral du terme. »

La dimension déontologie du « métier » entre « être fait témoin de » ou bien « être fait dépositaire de » est une situation que l'enquêteur rencontre tout le temps. Effectivement la dimension éthique se pose à ce niveau : « Parler avec », « parler pour », « donner à voir » dans l'espace public ?

La confidentialité identifiée en tant que problème et difficile à résoudre, oblige le chercheur à respecter le secret. En matière de confidentialité et d'anonymat, les chercheurs me livrent les stratégies qu'ils utilisent afin de protéger les personnes, groupes, communautés, sociétés qui font l'objet de leur recherche. Ma règle a été de ne rien révéler qui puisse avoir des conséquences négatives pour les gens cités.

Dois-je dénoncer ça ? Il faut que je me taise ou que je le dise, à qui, et comment le restituer ? Les conséquences liées à l'identification éventuelle de la personne peuvent être dramatiques. Aussi j'ai pris le parti de demander à chaque fois l'autorisation de publier les informations.

Restituer son intimité ?
Rendre public l'intime ? Perdre la confiance de l'autre, susciter la méfiance ?
Cette restitution s'est heurtée à des problèmes déontologiques. La restitution n'a pas toujours été possible parce qu'elle supposait de donner des informations dangereuses pour les agents.

19.2.2 La restitution est une impossibilité institutionnelle

L'ethnographie est la science la plus proche de la problématique de la restitution Jeanne Favret-Saada (1977, p. 52). « Or l'ethnographie, comme je l'ai apprise et même enseigné, ne peut se désigner comme science qu'à la condition d'effacer la trace[197] (souligné par moi) de ce que fut le travail sur le terrain : à la fois un apprentissage, au cours duquel un étranger se fait enseigner à décoder un système symbolique jusqu'ici inconnu de lui ; et un long dialogue entre cet étranger et hôte, c'est-à-dire un procès d'interlocution. » Il serait impossible de rendre compte de cette trace ; « Il est convenu (c'est même une règle de ce genre de littérature) que ces deux éléments ne peuvent être évoqués qu'hors-texte (souligné par moi) : soit à l'occasion d'un autre ouvrage, relevant d'un genre distinct (journaux intime ou voyage philosophique) et qui ne prétend pas à la scientificité précisément parce qu'il

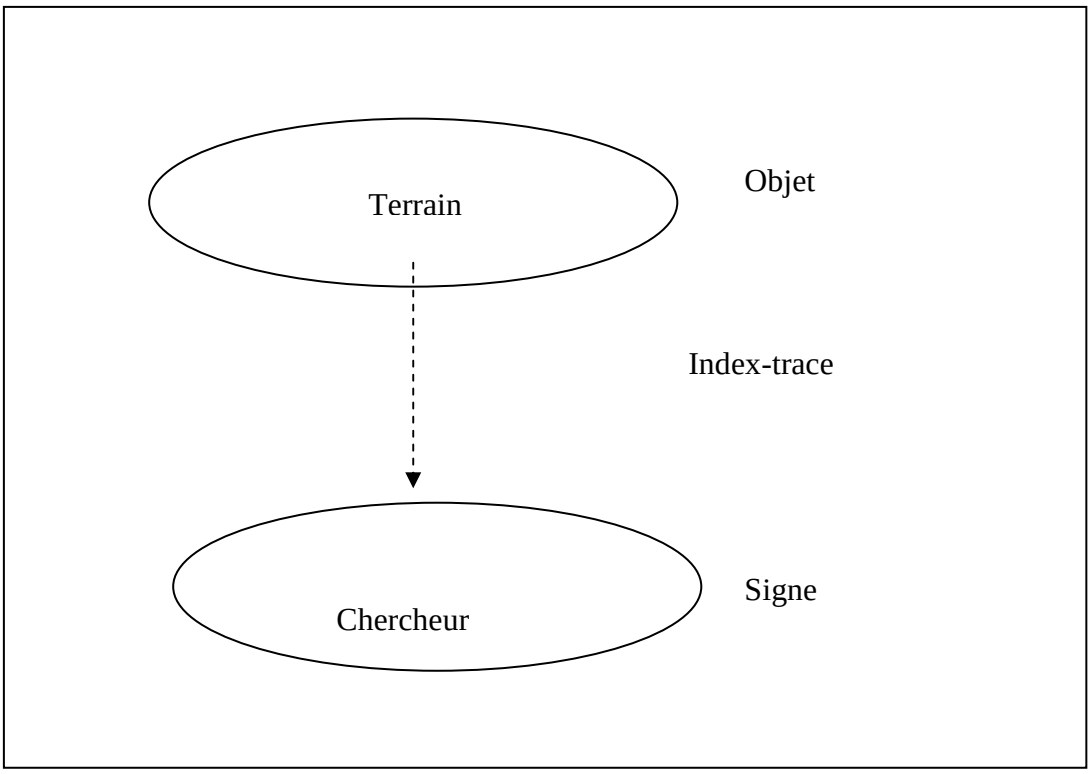
[197] La note de bas de page de J. Favret-Saada est éclairante sur le ce sujet, c'est pourquoi nous la reproduisons ici : « La différence est particulièrement frappante chez Michel Leiris entre *L'Afrique fantôme* (Paris, Gallimard, 1934), journal de son expédition en Afrique, et les mémoires scientifiques rédigés à son retour, par exemple : *La langue secrète des Dragons de Sanga* (Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, t. L, 1948). Mais on peut prendre aussi bien l'exemple de C. Lévi-Strauss et noter l'infranchissable distance qu'il a mise entre *Tristes Tropiques* (Paris, Plon, 1955 ; l'expression de « voyage philosophique » est de Madeleine Chapsal) et le reste de son œuvre. De même Balandier déclare vouloir témoigner de cette trace, mais « parallèlement » au travail scientifique proprement dit (*Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 1957, p. 19).

choisit de témoigner de cette trace ; soit dans un mémoire scientifique, mais seulement à titre d'« Avant-Propos » (J. Favret-Saada, 1977, p. 52-53). Eliminer la trace de l'auteur, du chercheur serait une marque d'objectivité. « La marque de la scientificité ou de l'objectivité se repère donc ordinairement dans le clivage institué entre un sujet de l'énonciation ethnographique et l'ensemble des énoncés produits sur la culture indigène, soit dans la différence entre l'avant-propos et le texte. » (J. Favret-Saada, 1977, p. 53). Le commentaire de R. Marty (correspondance du 22 juin 2004) au sujet de cet référence ; « superbe citation : effacer la trace, l'empreinte mais l'indication permet de jouer puisqu'il y a un parallélisme dans quelque chose d'autre que l'on peut choisir ! Donc pas tout à fait impossible, on peut ruser ! ». Quelques années plus tard en 1981, avec l'aide de Josée Contreras, Jeanne Favret-Saada publiera une partie de son journal ; *Corps pour corps*.

Le hors-texte ou l'avant-propos comme le nomme (Jeanne Favret-Saada) est-ce que c'est de la science ? « L'effet de réel » observe P. Bourdieu « est cette forme très particulière de croyance que la fiction littéraire produit à travers une référence déniée au réel désigné qui permet de savoir tout en refusant de savoir ce qu'il en est vraiment » (P. Bourdieu, 1992, p. 60).

Le recours à la trichotomie de l'index en trace, empreinte et indication nous permettra d'éclairer cette cohabitation entre texte et hors-texte.

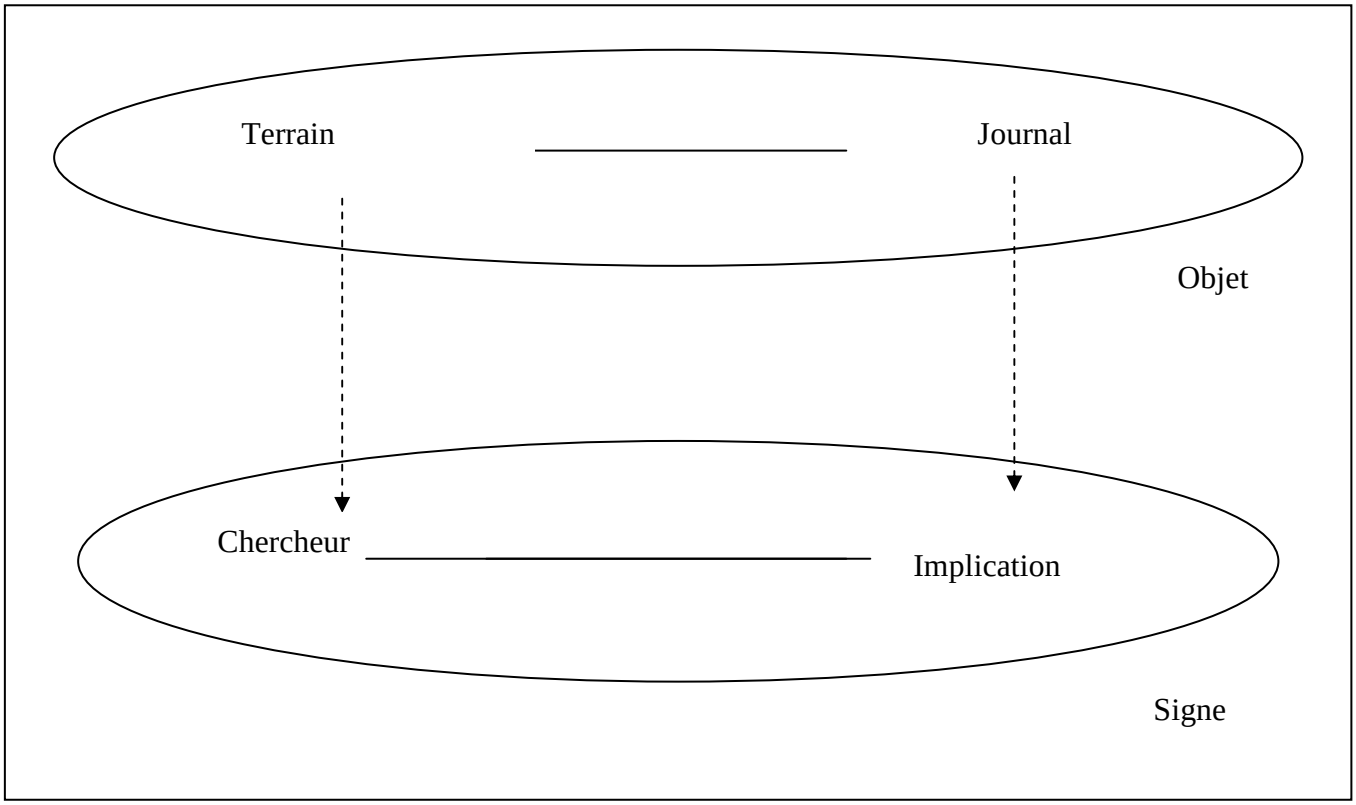
La trace correspond en sémiotique à l'index-trace. Ce signe provient de la confrontation du chercheur avec son terrain. « […] un signe qui possède un ensemble de qualités que possède aussi son objet en vertu d'une connexion réelle avec celui-ci. » (C. Marty et R. Marty, 1992, p. 68). L'étymologie du mot **in**vestigation (*vestigium* signifie trace) c'est l'action d'aller sur les vestiges, sur les traces. La trace est le minimum qui peut rester de l'objet dans la restitution au moins une de ses qualités.



Le journal est un index-empreinte de l'implication du chercheur. « L'index-empreinte qui est un signe qui possède des dyades de qualités que possède aussi son objet en vertu d'une connexion réelle avec celui-ci : c'est le cas de la plupart des empreintes au sens ordinaire du terme […] » (C. Marty et R. Marty, 1992, p. 68).

L'objet d'étude nous résiste. Le réel réagit à nos expérimentations, établit des liens qu'il convient d'utiliser comme des indices. Je fais l'hypothèse que tous ces index, ces « perturbations », nous pouvons les retrouver dans le journal de recherche car sa fonction est de relever nos implications. Il est un indice authentique de l'implication du chercheur dans son terrain, c'est-à-dire que l'objet et le signe entretiennent « une relation existentielle ». Comme l'écrit Robert Marty (1990, p. 196) ; « Il y a dans ce cas la manifestation la plus complète possible de l'existence de l'objet qui s'approprie, ou même impose un élément de la structure eidétique du signe au moyen de son mode d'être. » Ce mode d'être c'est la secondéité. Le chercheur constate dans le journal la correspondance réelle entre objet et signe et la transcrit dans le journal.

Le journal est une aide précieuse pour comprendre, dévoiler son implication de recherche, tout en s'en distanciant mais aussi pour comprendre ce que la société qu'il étudie lui dit sur elle-même à travers la manière dont elle l'accueille, le rejette ou l'associe. (Ce fut le cas de René Lourau) Il est le lieu des abductions. « Non pas matériaux pour un travail futur, mais éclairs qui passent, susceptibles d'apporter la révélation attendue » (A. Girard, 1963, p. VII). Une illustration de cette posture de recherche se trouve dans l'ouvrage de R. Lourau, *Le journal de recherche*. Dès le début du mouvement de l'analyse institutionnelle, il y a cette préoccupation majeure d'écrire sur l'intervention des analystes, de noter au fur et à mesure leurs hypothèses, travail, résultat.



La restitution est un index-indication de l'acceptabilité de l'implication dans l'institution et de son système de reconnaissance et de récompense

Thomas Khun fonde l'idée de « communauté scientifique » (1962) dans *la structure des révolutions scientifiques.* Il est le premier à avoir étudié la prégnance cognitive de l'appartenance cognitive des chercheurs à une communauté disciplinaire. Kuhn désigne par

« matrice disciplinaire » la référence à une discipline particulière à l'intérieur d'une communauté et l'adhésion à un certain nombre de convictions rationnelles.

Les scientifiques forment une communauté fermée dont la recherche porte sur des problèmes bien définis selon leur paradigme. Khun introduit l'idée d'autonomie de l'univers scientifique. Cet univers échappe à la nécessité sociale. C'est une des propriétés de la notion de champ.

L'observation est orientée par la théorie. « Les comptes rendus scientifiques visent à respecter les normes idéales du protocole scientifique plutôt qu'à raconter les choses telles qu'elles se sont passées. Le fait scientifique est construit par celui qui le produit et aussi par celui qui le reçoit » (P. Bourdieu, 2001, p. 45).

C'est pour cela que la science est un champ au sens bourdieusien du terme où le fait scientifique est une construction collective. C'est dans l'interaction entre celui qui produit et celui qui reçoit et qui essaie de répliquer que le fait est reconnu ou falsifié. Ainsi si la découverte s'effectue dans un laboratoire prestigieux, elle aura plus de chance d'être considérée. Mirko D. Grmek (1973) et Frédéric L. Homes (1974) se sont appuyés sur les carnets de laboratoire de Claude Bernard pour analyser les différents aspects de la production d'un fait scientifique. Comme pour les journaux de recherche, les meilleurs savants écartent les résultats défavorables pour transformer une expérience en résultat décisif. Tous se plient aux stratégies rhétoriques communes des laboratoires. L'objectif est de faire disparaître la passion, l'imagination de la recherche, les doutes, comme si les esprits n'étaient pas humains, seule garantie d'objectivité. L'enjeu est de sauver la croyance collective en la science. Pierre Bourdieu (2001), *Science de la science et réflexivité,* p. 52 « […] sauver la croyance collective dans la science qui fait que bien que tout le monde sache que ça ne se passe pas comme on dit que ça se passe, tout le monde fait comme si ça se passait comme ça. »

Le fait scientifique est une activité littéraire d'un champ disciplinaire. Il n'est pas n'importe quelle activité littéraire car sinon cela signifierait que « Le chercheur perdrait le contrôle ou la maîtrise de son discours. En d'autres termes, l'idéal de maîtrise de l'écriture se briserait sur le roc du signifiant pour livrer le « sujet-chercheur » à une sorte *de plaisir du texte*, véritable jouissance honteuse. Ce plaisir s'opposerait à la nécessaire rigueur du discours

raisonné qui ne peut se déployer qu'au prix d'un certain renoncement à tout ce qui s'apparente à l'expression d'une singularité ou d'une déviance trop marquée » (S. Olivesi, 2004, p. 40).

Le concept de champ met l'accent sur les structures qui orientent les pratiques scientifiques. Le laboratoire semble être un petit univers, un microcosme qui se prête bien à une monographie, micro-unité sociale. Le laboratoire occupe une position à l'intérieur d'un champ, d'une discipline, c'est bien ce que signifie la notion de champ et c'est pour cette raison que je vais parler de notre équipe de recherche.

Le laboratoire est un sous-champ puisqu'il contribue à déterminer les stratégies des agents-même s'il est déterminé par la structure du champ de la discipline.

Le champ scientifique est un champ de forces qui possède une structure, il est un champ de lutte pour conserver ou transformer ce champ de forces. La spécificité du champ scientifique est que « […] l'habitus scientifique est une théorie réalisée, incorporée. » L'apprentissage du métier est l'apprentissage de la théorie. La difficulté résulte de mettre en pratique le savoir après l'avoir maîtrisé. Le champ oriente la pratique du savant, le rapport à la conformité et aux exigences de scientificité. Car les savoirs sont disposés à recevoir des injonctions du champ et des réponses en adéquation.

Chaque agent subit le champ en même temps qu'il le structure. La force attachée à un agent dépend de ses multiples capitaux. Le capital scientifique est fondé « sur la connaissance et la reconnaissance » (P. Bourdieu, 2001, p. 70). Plus on a du capital, plus on a de pouvoir sur le champ. Ce sont ces individus qui disposent du droit de laisser d'entrer d'autres individus dans le champ. Je pense au directeur de thèse qui joue ce rôle de gardien de champ.

Le dominant est celui qui occupe une telle place qu'il peut faire changer la structure en sa faveur. Le dominant est capable de créer la croyance, d'assurer le soutien social de la croyance.

La marge de liberté du chercheur dépend du champ dans lequel il se trouve, caractérisé par la concentration du capital.

Quant aux dominés, ils ont pour charge de s'impliquer toujours plus, pour maintenir leur position alors que les dominants n'en ont pas besoin.

L’habitus produit des pratiques différenciées en fonction des trajectoires individuelles.

Parler de champ pour la science c’est aussi rompre avec « [...] l’idée que les savants forment un groupe unifié voire homogène (P. Bourdieu, 2001, p. 91).

L’image d’une vision idéale de la science où tous les chercheurs collaborent à la même fin est brisée. Ce qui signifie qu’il s’y passe des luttes féroces à l’intérieur des structures de domination.

La revue Espritcritique a pour fonction de professer la sauvegarde des valeurs idéales de la profession de savant. Mais pour comprendre ce fonctionnement, il faudra aller voir les positions occupées dans le champ disciplinaire des agents.

Le processus d’autonomisation du doctorant est lié à l’élévation du droit d’entrée explicite ou implicite. « Le droit d’entrée, c’est la compétence, le capital scientifique incorporé […] devenu sens du jeu, mais c’est aussi l’appétence, *la libido scientifica*, *l’illusio*, croyance non seulement dans les enjeux mais aussi dans le jeu lui-même, c’est-à-dire dans le fait que le jeu en vaut la chandelle, vaut la peine d’être joué » (P. Bourdieu, 2001, p. 101-102).

Pour pouvoir rentrer dans le champ, il faut réunir deux qualités celle de la compétence et de l’appétence.

19.2.3 La compétence et l’appétence

Nous allons voir comment « compétence » et « appétence » répondent à la problématique de l’implication.

La compétence c’est l’ajustement parfait aux exigences et aux attentes du champ, pas seulement un savoir de base mais aussi et surtout un rapport au savoir, c’est-à-dire incorporer les connaissances du champ et les avoir traduites en pratiques. Elle devient un habitus scientifique qu’on va pouvoir transférer à d’autres terrains.

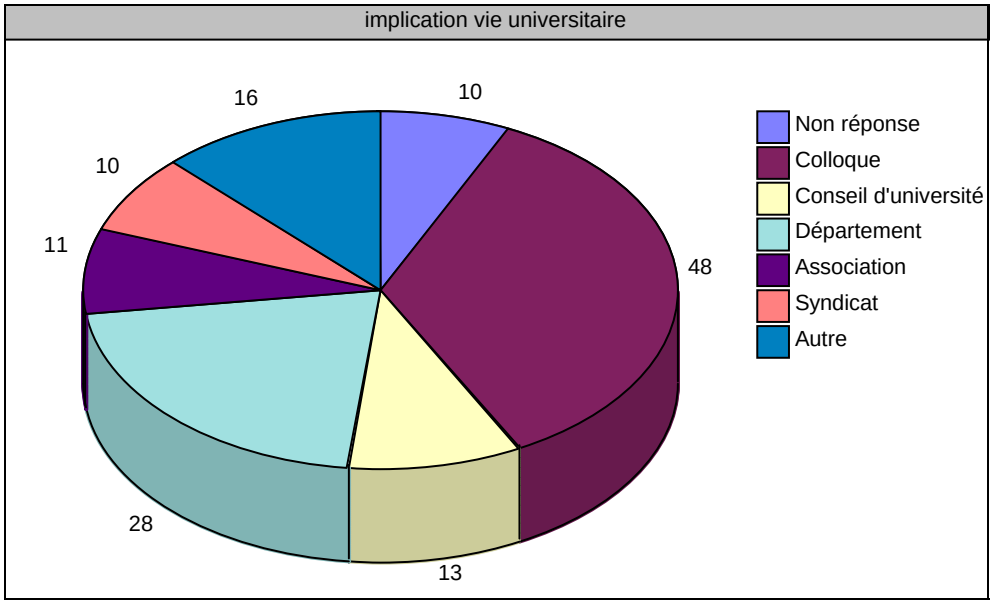
Ainsi, le capital incorporé est d'un type particulier, c'est ce que le champ demande à ses doctorants ; intérioriser des théories pour les appliquer à des cas concrets.

L'appétence, c'est l'illusio, la croyance dans le jeu disciplinaire, « la soumission sans contrainte à l'impératif de désintéressement » (P. Bourdieu, 2001, p. 103).

Ce désintéressement donne « un crédit scientifique » (P. Bourdieu, 2001, p. 105) qui n'est pas de l'argent mais les récompenses assurées par l'évaluation des pairs. J'ai eu la chance de bénéficier de cette récompense symbolique en étant ATER durant deux ans.

Par contre si le désintéressement est récompensé, la non-implication est sanctionnée.

Vous impliquez-vous dans la vie universitaire ?



Les doctorant s'impliquent dans les colloques (48%) c'est pour eux l'occasion de rencontrer la communauté scientifique et dans le département où ils enseignent (28%).

Durant deux années, je me suis impliquée en m'occupant de la mission internet au sein du département.

Voilà une situation paradoxale où l'institution valorise une appropriation symbolique mais aussi le désintéressement. Les carrières les plus désintéressées étant soit disant les carrières scientifiques.

La question de la restitution de l'implication se joue dans ces termes entre désintéressement et intéressement. Il est mal venu de dire que l'on attend une reconnaissance. La recherche de la reconnaissance et d'une implication intéressée est toujours niée. Les jeunes chercheurs doivent faire leur preuve en donnant des informations nouvelles. En écrivant cela, je pense à moi quand j'ai animé des séminaires.

Ce don a pour but de s'assurer un pouvoir sur le bénéficiaire. Le capital scientifique est un rapport de force fondé sur la reconnaissance. C'est le prix à payer pour entrer dans le champ. Les rapports de forces scientifiques sont fondés sur des rapports de connaissance et de communication des connaissances.

Le capital scientifique fonctionne comme un capital symbolique de reconnaissance.

« Le capital symbolique est un ensemble de propriétés distinctives qui existent dans et par la perception d'agents dotés des catégories de perceptions adéquates, catégories qui s'acquièrent notamment à travers l'expérience de la structure de la distribution de ce capital à l'intérieur de l'espace social ou d'un microcosme social particulier comme le champ scientifique » (P. Bourdieu, 2001, p. 110).

Ce capital est composé des actes de connaissance et de reconnaissance des agents qui constituent le champ scientifique, qui ont alors acquis les catégories de perception constitutives du champ. La reconnaissance par les pairs produit une fermeture.

Pour Bourdieu, la structure du rapport de forces qui est constitutif du champ scientifique est « définie par la structure de la distribution des deux espèces de capital (temporel et scientifique) » (P. Bourdieu, 2001, p. 113).

Le capital scientifique est fondé sur les publications, les interventions dans les colloques..

Le capital temporel est le pouvoir sur le monde scientifique. Ce pouvoir est accumulé par des voies non scientifiques par exemple l'élection aux conseils de l'université.

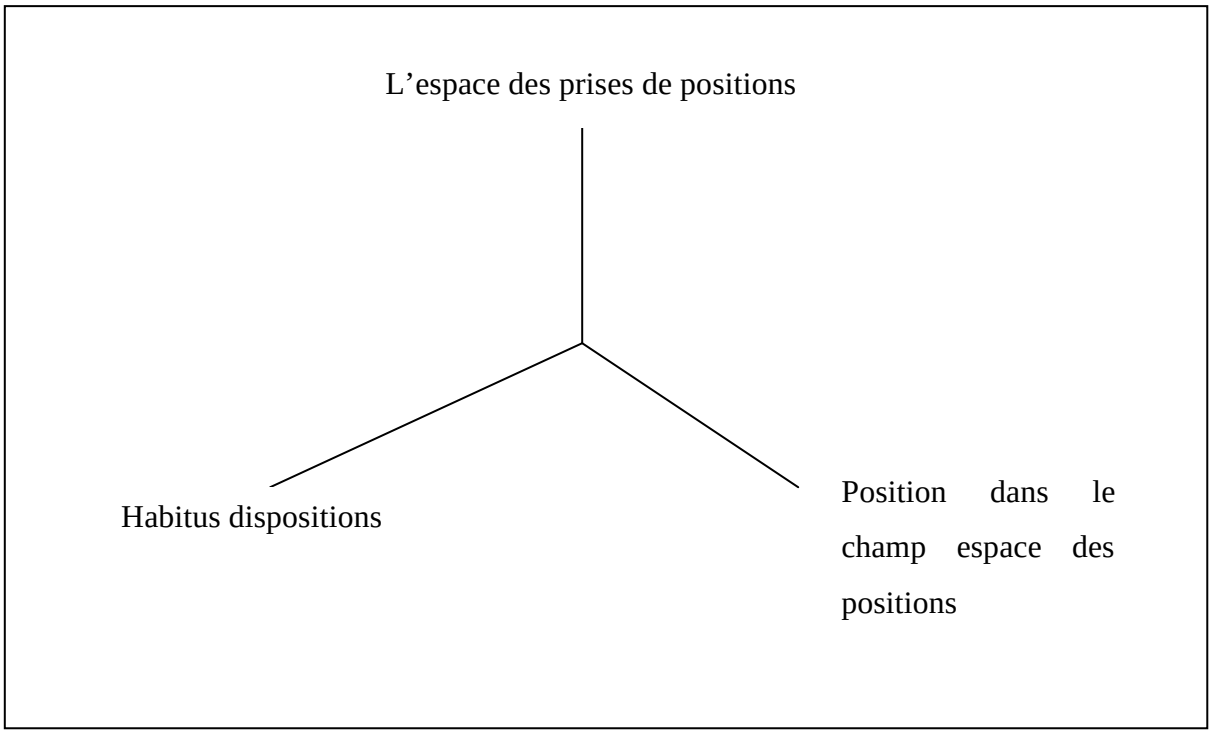
Bourdieu a remarqué dans *l'Homo academicus* (1992) que les deux sont liés.

Etudier la structure du champ c'est permettre de comprendre les possibilités d'implication des individus à l'intérieur. La structure du champ assigne à chaque chercheur en fonction de la place occupée « ses stratégies et ses prises de positions scientifiques, et les chances objectives de réussite qui leur sont promises » (P. Bourdieu, 2001, p. 117).

La possibilité de restitution de l'implication du chercheur, l'espace des prises de position, va dépendre de la relation entre la position dans le champ et l'habitus de l'agent. L'implication est un produit social qui dépend des présupposés acceptés dans ce champ. Le champ va exercer un contrôle sur la cohérence entre les faits et la théorie. « Les principes de la logique et de la méthode expérimentale sont mis en jeu en permanence dans leur mise en pratique à l'occasion des transactions et des négociations qui accompagnent le processus de publications et d'universalisation. Les règles épistémologiques ne sont pas autre chose que les règles de régularités sociales inscrites dans les structures et/ou habitus […] » (P. Bourdieu, 2001, p. 141). La restitution est donc soumise à l'état du marché de la science, orientée par l'anticipation de cet état.

La restitution de l'implication est un enjeu de lutte dans le champ scientifique, lutte à propos du monopole de la représentation scientifique.

L'interprétant final de la science n'est rien de plus que la conformité « aux normes de leur science et qu'elle peut affronter les critiques anticipées » (P. Bourdieu, 2001, p. 141).



L’espace des prises de positions dépend de l’habitus des dispositions de l’agent, et de la position occupée par celui-ci dans le champ. Ce qui explique le degré de possibilité de restitution de l’implication. L’espace des positions fonctionne comme l’espace des possibles, dans lequel on peut percevoir de manière différente, la façon de faire de la science qui change en fonction des habitus de l’agent.

Moins l’agent a du capital symbolique et culturel et plus forte sera la censure, moins il pourra restituer son implication, d’où la difficulté des doctorants pour l’énoncer.

La perception de l’espace des positions et de la place que le chercheur peut y occuper dépend de l’habitus. L’habitus permet d’anticiper sa position dans le champ, connaître l’interprétant du champ.

D’ailleurs évaluer une thèse, c'est décrire l'avenir du candidat étant donné le passé, le capital scientifique et le capital culturel incorporés du doctorant. Bref quelles sont ces chances de reconnaissance et de survie dans le champ scientifique ? A cette question mon directeur de thèse à répondu le premier juillet 2004 : « d'abord sa capacité à contribuer valablement à l'accroissement des connaissances dans son champ d'expertise ».

« Les dominants imposent la structure de distribution des chances de profit » (P. Bourdieu, 2001, p. 124). Bourdieu explique ici que l'innovation n'est pas bien accueillie car elle bouleverse la structure du champ. Les dominants sont les maîtres du sens, des symboles rhématiques « Les dominants sont ceux qui parviennent à imposer la définition de la science selon laquelle la réalisation la plus accomplie de la science consiste à avoir, être et faire ce qu'ils ont, sont ou font » (P. Bourdieu, 2001, p. 127).

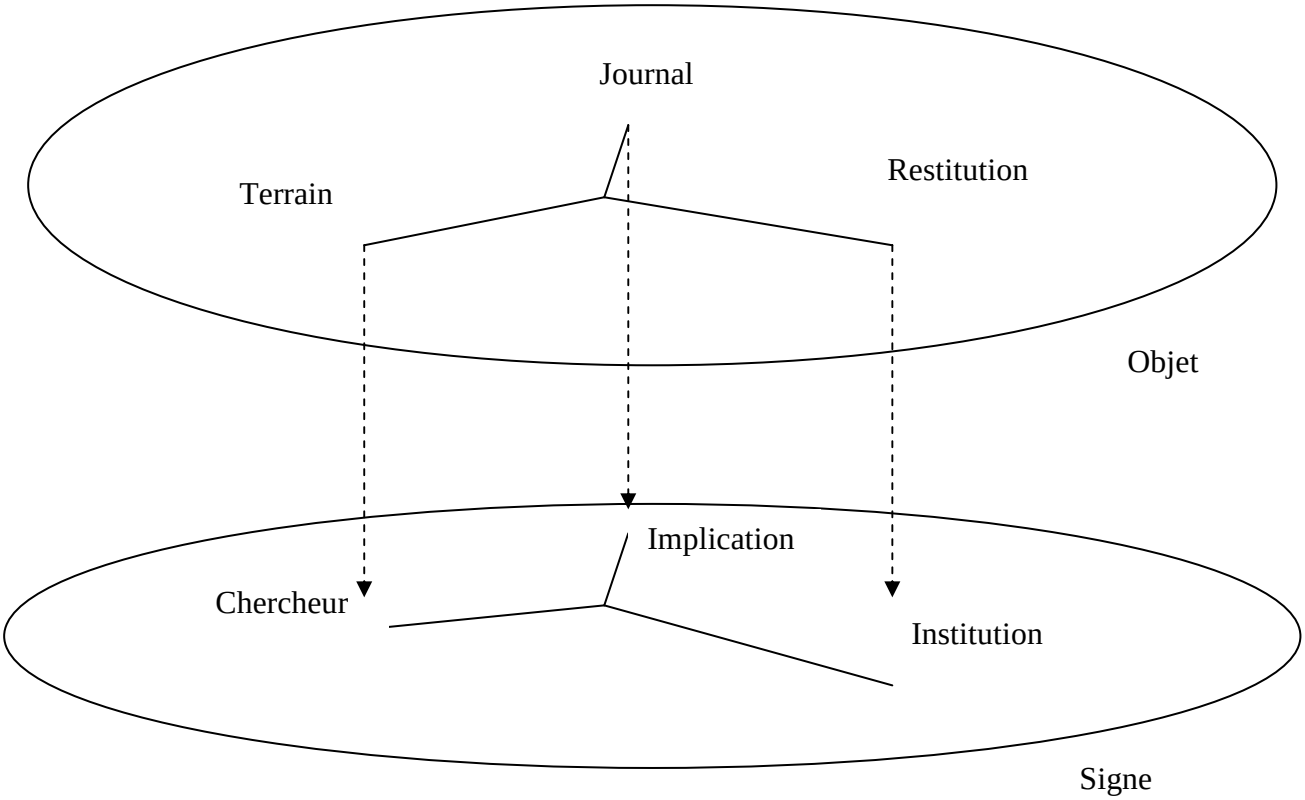
Car, ils luttent pour se maintenir dans le champ, pour ce faire ils veulent abolir le temps. L'Analyse Institutionnelle montre à quel point les institutions contemporaines ne permettent pas une véritable implication du chercheur. Les institutions canalisent les tentatives d'implication et les retraduisent en fonction de leur logique propre.

19. 3 L'écriture phéniste de R. Lourau

Qu'est-ce qu'un objet *phéniste* ? C'est la légende de l'oiseau *phénix* qui se métamorphose après avoir ressuscité de ses cendres – il est reconnu au fait qu'on a bien du mal à le reconnaître, car certaines de ses fonctions ont disparu. C'est ce processus qui permet d'introduire une sorte de distance entre son écriture et sa personne.

La visibilité du processus de construction de la recherche par l'écrit transductif devient l'écriture *phéniste*, car dans ce même moment elle s'institue. Cornelius Castoriadis l'avait si bien décrit dans sa préface de *L'institution imaginaire de la société* : « Ecrite sous la pression des délais imposés par la publication de la revue, cette première partie est déjà elle-même non pas un travail fait mais un travail se faisant. Contrairement à toutes les règles de composition, les murs du bâtiment sont exhibés les uns après les autres au fur et à mesure de leur édification, entourés par ce qui reste des échafaudages, de tas de sable et de pierres, de bouts de poutres et de truelles sales. Sans en faire une thèse, j'assume cette présentation dictée au départ par des facteurs « extérieurs ». Cela devrait être une banalité, reconnue par tous, que dans le cas du travail de réflexion, enlever les échafaudages et nettoyer les abords du bâtiment non seulement n'apporte rien au lecteur, mais lui enlève quelque chose d'essentiel. Contrairement à l'œuvre d'art, il n'y a pas ici d'édifice terminé et à terminer; autant et plus

que les résultats, importa le travail de la réflexion, et c'est peut-être cela surtout qu'un auteur peut donner à voir, s'il peut donner à voir quelque chose. La présentation du résultat comme totalité systématique et polie, ce qu'en vérité il n'est jamais; ou même du processus de construction - (…) Penser n'est pas construire des cathédrales ou composer des symphonies. La symphonie, si symphonie il y a, le lecteur doit la créer dans ses propres oreilles » (C. Castoriadis, 1975, p. 5-6).



La restitution est donc une construction sociale de la construction sociale, une représentation de la représentation, une représentation de second ordre. C'est l'objet d'étude tel que le chercheur l'a perçu et peut le restituer à l'intérieur de l'institution, le champ scientifique auquel il appartient. La restitution est une prise de position dans un champ disciplinaire. Elle se fait sous la contrainte universitaire. Et alors elle devient pragmatique. A quelles stratégies correspond la restitution ? Comme le dit M. Foucault « C'est bien du

discours que pouvoir et savoir viennent s'articuler. Et pour cette raison même, il faut concevoir le discours comme une série de segments discontinus, dont la fonction tactique, n'est ni uniforme ni stable » (M. Foucault, 1990, p. 133).

Cette trichotomie permet donc de positionner les sciences par rapport à leur objet selon le degré d'implication du chercheur, du plus impliqué au moins impliqué. Les trois niveaux sont emboîtés comme on le voit bien dans l'index-indication.

19.3.1 Peut-on mentir ? Ruse dans la restitution ?

Un bel exemple de la ruse dans la restitution c'est la thèse de Carlos Castaneda. Personne n'a jamais pu savoir s'il avait vraiment vécu de telles expériences. Mensonge ? Personne ne me connaît avec certitude « déclare don Juan à Carlos Castaneda. Et, comme celui-ci lui fait remarquer que cela l'oblige à mentir, l'indien rétorque : « Mensonge ou vérité m'importent peu ». Castenada prend la défense de la sincérité mais le vieil homme ne lui laisse pas développer sa théorie. « Il me répondit que de toute façon je trompais tout le monde » (C. Castaneda, 1988, p. 38). Castaneda reconnaît que sans s'en rendre vraiment compte il trompe les gens en permanence.

Il y a toute une polémique au sujet de cette thèse. Pour certains Castaneda aurait tout inventé et n'a jamais rencontré Don Juan. Pour preuve, il n'a pu fournir son journal. Selon l'anthropologue, il aurait brûlé. « Un concept intéressant très manié par les greimassiens est celui de « véridiction » dire vrai c'est asserter mais l'état des choses dont on parle existe-t-il vraiment ? On en revient à l'indexicalité qui seule apporte des garanties d'existence... » (Correspondance avec Robert Marty, 25 juin 2004).

Il n'y a pas de ruse dans cette thèse, j'ai essayé de servir le plus honnêtement possible mon objet, en restituant le hors-texte, l'index-empreinte.

La vérité est *l'illusion référentielle*

La vérité est alors dans le respect des règles de production de la science. Le compte rendu doit les restituer pour attester de la vérité de son propos. C'est en général la partie méthodologie qu'on retrouve dans pratiquement toutes les thèses. Mais aussi dans les exposés où l'on doit jouer le jeu de la discussion, soumettre ses résultats aux autres, se plier aux normes de communication du champ. La méthode devient la formalisation des règles du jeu. C'est la méthode qui va déparicullariser le savoir pour l'universaliser. Cette universalité se gagne dans l'affrontement de ses concurrents sur l'objet étudié. Dans la restitution, il est aussi question de produire un « effet de vraisemblance : par l'effacement de l'auteur derrière le caractère factuel de la représentation ; par l'attention accordée à des détails, présentés sous une forme accordée à des détails, présentés sous une formes excluant en apparence tout parti pris normatif ; par le rejet de tout élément dont la nécessité ne relèverait pas d'une pure visée descriptive (S. Olivesi, 2004, p. 45). C'est une *illusion référentielle* pour le concept de véridiction. Cette illusion est le résultat d'un acte de langage qui vise à faire paraître vrai. La création d'illusions référentielles est donc soumise aux règles en usage dans un groupe social donné.

19.3.2 La censure ou l'auto-censure

Bourdieu propose une explication au phénomène de censure celle de « … sauver la croyance collective dans la science […] » (P. Bourdieu, 2001, p. 53).

Les doctorants ont conscience de la dépersonnalisation de leur travail, ils disent le faire pour que le travail soit acceptable aux yeux de l'institution. Ici un point capital est soulevé, celui du caractère inséparable entre le scientifique et le social. Il en va des stratégies des chercheurs, de persuasion et des stratagèmes.

Le fait scientifique devient alors une activité littéraire où toute l'indexicalité qui pointe vers l'interprète est supprimée.

Le concept de champ met l'accent sur les structures qui orientent les pratiques scientifiques. La particularité du champ scientifique est la fermeture et la seconde particularité : « […] est le fait que la lutte scientifique, à la différence de la lutte artistique, a pour enjeu le monopole de la représentation scientifique légitime du « réel » et que les chercheurs, dans leur confrontation, acceptent tacitement l'arbitrage du « réel » (tel qu'il peut être produit par l'équipement théorique et expérimental effectivement disponible au moment) » (P. Bourdieu, 2001, p. 137).

Le champ exerce un contrôle sur la restitution, en supposant qu'il existe un ordre dans le monde, une réalité objective qui est la tâche du chercheur. Ainsi la science comme fait social est occultée dans les comptes rendus. Les comptes rendus sont relatifs aux conditions historiques et sociales de leur émergence. L'interprétant final est celui du champ.

Le laboratoire semble être un petit univers, un microcosme clos qui se prête bien à une monographie, micro-entité sociale.

19.3.3 Le fait scientifique

Dans un article publié en 1968, Roland Barthes exprime un nouveau rôle, mythe de l'écriture celui de la « mort de l'auteur ».

Le rôle de l'écriture est désormais « destruction de toute voix, de toute origine. L'écriture, c'est ce neutre, ce composite, cet oblique où fuit notre sujet, le noir-et-blanc où vient se perdre toute identité, à commencer par celle-là même du corps qui écrit » (R. Barthes, 1968, p. 491).

L'écriture joue le rôle de faire fuir l'auteur car elle est gouvernée par l'institution littéraire.

« […] l'écriture est une fonction : elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale […] » (R. Barthes, 1968, p. 147).

Plus tard, en utilisant les notations de « neutre » et de « degré zéro » dans (*Le plaisir du texte*, 1973) et *RB par RB* (1975), Barthes signifie l'absence d'indexicalité de l'auteur dans les textes. Le véritable sens de l'écriture pour Barthes est dans l'action de l'écrivain qui se fuit lui-même par le fait d'écrire. Cette thématique est chère aux foucaldiens et autres structuralistes français.

L'émergence d'une littérature hypertextuelle fera éclater la notion « d'auteur » dans la mesure où un hypertexte est autant conçu par son « lecteur » que par son « auteur ». Les deux concepts se confondent et ne forment plus qu'un : « auteur-lecteur ».

L'illusion est ce qui permet de régler le fonctionnement social du champ.

Le champ régit la circulation de l'information, c'est ce qui se passe avec les revues scientifiques. « Un bon savant est quelqu'un qui a le sens du jeu scientifique, qui peut anticiper la critique et s'adapter par avance aux critères définissants les arguments recevables […] » (P. Bourdieu, 2001, p.163).

CONCLUSIONS « L'esprit de laboratoire » une méthode pour penser l'implication

Dans la section « écrire mon implication : « esquisse pour une auto-analyse » [198]», j'ai tenté de montrer comment j'étais passée du doute à un état de croyance stable. Avec l'affirmation de l'impossibilité du doute radical, Peirce nous avait déjà donné une information capitale au sujet de l'implication. Celle-ci ne peut se comprendre qu'en relation avec une pratique, d'où l'appel au pragmatisme dans cette thèse.

[198] J'emprunte ce titre à P. Bourdieu, voir à ce sujet P. Bourdieu (2001, p. 185) et son dernier ouvrage (2004) *Esquisse pour une auto-analyse*.

20 « L'esprit de laboratoire »

20.1 Le pragmatisme peircien

Nous allons essayer de voir dans cette section ce que peut apporter le pragmatisme de C.S. Peirce à l'implication.

D'origine kantienne, le terme pragmatisch est généralement associé au sens de la pratique[199] et de l'action en relation avec l'interprète.

En germe chez Kant, le pragmatisme va naître grâce à Peirce, durant les années 1865-1872 au « club métaphysique » (appellation ironique eu égard l'objet de leur réunion) à Cambridge en compagnie de William James[200]. Il va être le premier à introduire la notion de pragmatisme (En 1878) dans « Comment rendre nos idées claires », « La fixation de la croyance »[201]. J'ai essayé de donner une définition claire de l'implication, c'est-à-dire essayer de mettre de l'ordre dans les croyances actuelles, dans la littérature déjà existante en matière d'implication. Les croyances actuelles sont représentées par l'état des lieux du premier chapitre.

Peirce était un penseur de la modernité dans l'appellation donnée par la philosophie des lumières, c'est à dire une science élevée contre toute forme de religion et idéologie. Le remède se trouvant dans le pragmatisme.

Ainsi, l'attitude pragmatique se préoccupe de la production du sens dans les systèmes de signes. « On sait en général qu'il s'agit du courant philosophique le plus influent en Amérique, né à Harvard, sous l'impulsion d'une élite composée de juristes et de savants plus que de philosophes, et qui connaîtra ses plus belles heures entre les années de 1870 et le premier quart du XXème siècle » (C. Tiercelin, 1993, p. 5). Nous avons montré le lien entre

[199] L'épistémologie nous renvoie au grec (pragma) signifiant « action ».
[200] Le sémioticien rassemblera ses travaux dans la « revue philosophique » (1879) de langue française.
[201] « Fixation of Belief » et « How to make our ideas clear ? » parurent d'abord dans "Popular Science Monthly" de novembre 1877 et janvier 1878.

cette tradition philosophique et la sociologie de l'Ecole de Chicago au chapitre 1, mais constaté malheureusement que C. S. Peirce son fondateur n'est jamais cité, à la différence de James et Dewey.

La question de la paternité du pragmatisme a suscité de vifs débats entre James et Peirce qui a abouti à une séparation des deux hommes, Peirce préfère alors « donner le baiser d'adieu à son enfant » avec l'avènement du « pragmaticisme » terme « suffisamment laid pour échapper aux kidnappeurs » (5. 414).

Le pragmatisme de James tourné vers la théologie sera nominaliste. Voici la définition qu'il nous propose : « La fonction majeure de la pensée est de satisfaire les besoins pratiques et concrets des individus : « Le vrai n'est que l'expédient dans notre manière de penser, le bien n'est que l'expédient dans notre manière de nous comporter » Or, si telle doit être la définition authentique du pragmatisme, bref, celle d'un courant qui ne refuserait pas tant les problèmes traditionnels de la philosophie comme ceux de vérité ou de connaissance, qu'elle tendait à réduire la pensée à ses effets utiles, pratiques ou payants, il faut dire d'emblée- et ce n'est pas un moindre paradoxe- que Peirce est à peu près tout sauf pragmatiste. » (C. Tiercelin, 1993, p.7-8). Ce commentaire de Claudine Tiercelin souligne la contradiction entre James et Peirce.

Peirce va énoncer la maxime pragmatiste « Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet »[202](5.402).

Robert Marty lors du colloque « Pragmatisme de communication instrumentées » (du 30 novembre au 1er décembre 2000) a proposé une explication de la maxime du pragmatisme. Il a commencé par une définition du mot objet ; « L'objet réel (capable d'agir sur les sens) comme une sorte d'hypothèse explicative de nos perceptions ; algébriquement, c'est une forme (une essence, un eidos) qui est de même nature que les formes de la perception, à savoir une structure relationnelle que, dans ce cas, il appelle structure eidétique. » Ici nous retrouvons la théorie de la perception développée par R. Marty. Au chapitre II (7 la phénoménologie), nous avons vu que l'analyse phénoménologique nous permettait d'avoir accès à l'essence de l'implication.

Dans cette maxime, il y a le mot « notre ». « Peirce se réfère donc à un sujet générique, c'est-à-dire à n'importe quel être humain capable de concevoir et donc, a fortiori de percevoir les objets du monde. La définition est donc « locale » et énonce que chaque sujet produit sa conception de tel ou tel objet. »

La conception est un would be, « quelque chose qui est de nature de la promulgation d'une loi par une personne », « en fait, il y a institution par cette personne d'une régularité d'un futur indéfini posée comme universelle vis-à-vis de la communauté ou des communautés auxquelles elle appartient. » Ici nous retrouvons l'implication de l'interprète dans ses institutions d'appartenance, la tiercéité de l'implication.

En guise de conclusion, Robert Marty propose le néologisme « origination de l'objet » pour nommer cette remontée qui consiste à associer un percept à un objet du monde extérieur et il lui associe une métaphore pour la décrire : « remonter à la source ». Pour moi cette remontée à la source est la remontée à l'essence de l'implication et afin de pouvoir étudier la correspondance entre structures eidétiques de l'objet du signe et structure eidétique du signe.

Le pragmatisme est alors une théorie de la signification qui propose une méthodologie. Une méthodologie de clarification conceptuelle, qui essaye d'éradiquer les problèmes métaphysiques. Peirce est convaincu qu'une part d'implicite gouverne tous nos jugements même les plus « scientifiques » (1.7 et 5. 423) l'on ne peut y échapper (1.129). Il faut en guérir c'est ce qu'il propose avec le pragmatisme.

« Le pragmatisme n'est en soi aucune doctrine de métaphysique, aucune tentative pour déterminer une quelconque vérité des choses. C'est simplement une méthode pour établir la signification des mots difficiles et des concepts abstraits » (5.464).

[202] Paru dans la « Revue philosophique », en 1879

20.1.1 Le doute et sa justification :

Le doute tout comme les certitudes doivent être justifiés, en 1878 il énonce une théorie du doute et son rapport avec la croyance qui trouve une continuité dans « l'illusion de la transparence » de Pierre Bourdieu. Le doute radical prôné par Descartes relève de l'impossible : « Pourquoi les hommes ne voient-ils pas que ce dont on ne doute pas, on n'en doute pas ? Si bien que c'est du faux-semblant que de prétendre le remettre en question. Il y a certaines parties de votre logica utens dont personne ne doute réellement. » (2.192)

La première tâche du chercheur en communication pourrait commencer par ce travail de remise en question des « notions communes » tel que le sociologue le pratique.

Mais qu'est-ce qui est à l'origine de ces idées obscures ?

Pour Peirce les deux erreurs les plus fréquentes qui guettent l'esprit du chercheur sont : « prendre à tort la sensation produite par le manque de clarté de notre pensée pour un caractère de l'objet auquel nous pensons. (5.398). Prendre à tort une simple différence dans la construction grammaticale de deux mots pour une distinction entre les idées qu'ils expriment. (5. 399)

En fait, il s'agit de deux formes d'implication qu'on peut identifier dans la confusion entre l'objet et le signe. Ces deux formes d'implication nous les avons identifiées au chapitre II, sous le nom de priméité de l'implication et secondéité de l'implication[203].

La question est alors celle de comment arriver à : « tenir les trois niveaux ensemble les trois niveaux phénoménologiques ». Nous avons vu que la sémiotique permettait une remise en ordre phénoméno-logique du corpus.

Le pragmatisme est une méthode de clarification intellectuelle, d'élucidation de nos concepts. Le sémioticien insistera sur le fait que la vérité absolue n'est pas de ce monde. Il n'existe seulement que des connaissances utilisables afin d'appréhender le réel. La science n'a pas pour objectif de dire la vérité mais d'énoncer des hypothèses cohérentes dans un lieu et un moment donné pour être un jour remises en cause.

---

[203] C'était notre conclusion du chapitre II au sujet de la phénoménologie de l'implication (section 9.5).

Le pragmatisme « montre seulement que les problèmes supposés ne sont pas des problèmes réels » (8.259) Le pragmatique est le lien entre production de connaissances et action.

L'expérience doit être minutieusement décrite car les conditions de laboratoire sont essentielles. Quand on parle d'expérience, il s'agit d'une expérience possible conditionnelle dans la conduite : « si je …alors… ».

L'habitude est une condition : Si je faisais telle chose alors telle chose se passerait.

20.1.2 Les croyances

L'idée d'habitude est présente dans « Concerning faculties », elle est surtout développée dans les textes entre 1877-78.

Pour Peirce, il est impossible de faire abstraction de nos croyances. Le seul but de la recherche est de fixer une opinion. Mais il faut faire la différence entre simple opinion et croyance vraie. Ce qui nous importe dans notre travail sur l'implication c'est la description de la recherche, de l'enquête chemin faisant, d'où la restitution des correspondances dans cette thèse. L'enquête permet de sortir de l'état de malaise, pour un doute authentique, des vraies raisons de douter et atteindre le but de l'enquête qui est l'état satisfaisant des croyances. Cela ne peut se faire que grâce à la méthode scientifique. Le but de l'enquête est de dépasser les doutes authentiques pour aller vers des croyances vraies.

« Appelez-vous cela "douter" d'écrire sur un morceau de papier que vous doutez? Si oui, le doute n'a rien à voir avec une affaire sérieuse. Mais pas de faux-semblant: si le pédantisme ne vous a pas encore ôté tout sens de la réalité, reconnaissez, comme vous le devez, qu'il y a bien des choses que vous ne mettez pas le moins du monde en doute. Eh bien, ce dont vous ne doutez pas du tout, vous devez le tenir pour vérité infaillible et absolue: c'est bien d'ailleurs ce que vous faites. « Comment ? Vous voulez dire que l'on doit croire ce qui n'est pas vrai, ou que ce dont l'homme ne doute pas, est vrai ipso facto ? » Non, mais tant qu'il ne peut pas faire qu'une chose soit blanche et noire en même temps, il doit considérer, pour ce qui le concerne, que ce dont il ne doute pas, est absolument vrai. Or, vous êtes, par hypothèse un tel homme. « Mais vous me dites qu'il y a des tas de choses dont je ne doute pas. Je ne puis réellement être sûr qu'il n'y en a pas au moins une sur laquelle je me trompe".

Vous ne faites qu'introduire un de vos faux-semblants, qui, même s'il était établi, ne servirait qu'à montrer que le doute a un seuil, bref qu'il n'apparaît que s'il est causé par un certain stimulus fini. Vous ne faites que vous embarrasser en parlant de cette "vérité" et de cette "fausseté" métaphysiques dont vous ne savez rien. Tout ce avec quoi vous avez affaire, ce sont vos doutes et vos croyances, et le cours de la vie qui vous impose de nouvelles croyances et vous donne le pouvoir de douter des anciennes. Si vos termes "vérité" et "fausseté" sont pris en des sens tels qu'ils puissent se définir en termes de doutes, de croyances et d'expériences, (comme ce serait par exemple le cas si vous définissiez la "vérité" comme une croyance vers laquelle tendrait une croyance si elle devait tendre indéfiniment vers une fixité absolue), très bien: en ce cas, vous ne parlez que de doute et de croyance. Mais si par vérité et fausseté vous entendez quelque chose qui ne soit pas définissable en termes de doute et de croyance, en quelque manière que ce soit, alors vous parlez d'entités dont vous ne pouvez rien savoir, et que le rasoir d'Ockham raserait. Vos problèmes seraient grandement simplifiés, si au lieu de dire que vous voulez connaître la "Vérité", vous disiez simplement que vous voulez atteindre un état de croyance qui ne puisse être assailli par le doute (5.416) (What Pragmatism is ? 1905).

Le doute permettrait de distinguer les vraies et les fausses croyances. Ce qui est un non-sens car si on commence toujours avec des croyances dont-il n'est pas possible de douter pourquoi parler de croyances vraies ? « Tout ce qu'il arrive, c'est que l'on en vient à reconnaître que l'on a eu la croyance habitude, aussi loin qu'on puisse remonter dans ses souvenirs. » (5.523)

Les croyances sont liées aux jugements perceptifs. Tant que les croyances sont miennes, je n'ai aucun critère pour juger si elles sont vraies ou fausses. C'est la confrontation avec l'expérience qui va me permettre de savoir si ma croyance est vraie ou fausse. C'est en confrontant mes hypothèses à la communauté scientifique (mon laboratoire l'axe IV du VECT[204], la revue Espritcritique, le groupe de recherche semiocom, les colloques) que j'ai pu en éprouver la validité sur le moment.

[204] VECT (Voyages, Echanges, Confrontations, Transformations : Equipe d'accueil 2983)
Axe IV SALAM (Sociologie et Anthropologie des Labilités, des Altérités et des Mobilités).

Mais mettez cette idée à l'épreuve et elle se révèlera sans fondement; car dès que nous sommes parvenus à une croyance stable, cela nous satisfait pleinement, que la croyance soit vraie ou fausse. À l'évidence rien de ce qui sort du champ de notre connaissance ne peut nous concerner, car rien de ce qui n'affecte pas l'esprit ne peut être motif à effort mental. Tout ce que l'on peut dire c'est que nous recherchons une croyance que nous penserons être vraie. Mais nous pensons que chacune de nos croyances est vraie, et en vérité, c'est pure tautologie que de le dire » (5.375).

On retrouve dans les croyances les expériences perceptives et nos expériences instinctives.

Il existe des croyances indubitables dont on ne peut douter. « Si vous ne pouvez absolument pas douter d'une proposition… Il est clair que vous ne pouvez rien désirer de plus. » (6.98)

Les croyances indubitables peuvent s'avérer être fausses. Les croyances indubitables sont le socle de l'activité scientifique, cependant, il faut essayer de les mettre sous le contrôle logique. Le pragmatisme offre une méthode pour apprécier la validité des abductions « […] ni la déduction, ni l'induction ne sont concernées par la maxime pragmatique (5.196). » « Tout concept, toute proposition générale du grand édifice de la science, nous vient d'abord comme une conjoncture. Ces idées sont les premiers interprétants logiques des phénomènes qui les suggèrent et qui, en tant qu'ils les suggèrent, sont des signes, dont ces idées sont les interprétants (réellement conjecturaux) » (5.480). Au chapitre II, paragraphe 14.2.3 « l'observation et les modes d'inférence », nous avions vu que l'abduction avait pour fonction d'unifier les émotions, que l'implication débutait par cet interprétant immédiat du désir d'en savoir plus.

Le pragmatisme permet de produire des abductions raisonnables.

L'élucidation de nos concepts que propose le pragmatisme passe par l'appréhension des croyances qui sont des dispositions générales à agir et se manifestent dans nos actions.

Les croyances, dispositions à agir :

« L'essence de la croyance est l'établissement d'une habitude » (5.398)

L'habitude est-ce un réflexe ?

Peirce nous dit qu'elle n'est pas un simple réflexe (voir 6.264)

Elle est une règle active en nous (2.643), « un principe général opérant dans la nature de l'homme pour déterminer comment il agira. » (5.487) « une tendance réellement à se comporter de même manière en pareille circonstance dans le futur » (5.487) Bref, une manière générale de se comporter (5.371). Suivre une habitude, c'est suivre une règle générale, « une régularité d'un futur indéfini ».

Pour Peirce l'habitude s'applique aussi bien à l'espèce humaine qu'à la nature.

L'habitude « dénote une spécialisation originelle ou acquise de la nature de l'homme, de l'animal, d'une vigne, d'une substance chimique cristallisable, ou de n'importe quoi d'autre. » (5.538)

Mais l'habitude est indéterminée, générale et intelligente (5.37, 6.101, 5.400, 6.20-21). Elle fait partie de la tiercéité. (5.440) L'habitude est l'interprétant final de nos actions et en cela on peut l'identifier à l'habitus bourdieusien.

La fonction de la pensée est de produire des habitudes d'action :

« Pour développer le sens d'une pensée, il faut simplement déterminer quelles habitudes elle produit, car le sens d'une chose consiste simplement dans les habitudes qu'elle implique. Le caractère d'une habitude dépend de la façon dont elle pourrait nous conduire à agir, non seulement dans telle circonstance probable, mais dans toute circonstance probable, mais dans toute circonstance possible, si improbable qu'elle puisse être. Ce qu'est une habitude dépend de ces points : quand et comment elle est la cause de notre action. Pour le

premier point : quand ? Tout stimulant à l'action dérive d'une perception ; pour le second : comment ? Le but de toute action est d'amener au résultat sensible. Nous atteignons ainsi le tangible et le pratique de manière concevable, comme base de toute distinction de pensée, si subtile qu'elle puisse être. Il n'y a pas de nuance de signification assez fine pour ne pouvoir produire une différence dans la pratique. » (5. 400)

La généralité de l'habitude est la généralité de la pensée. « Quand nous pensons, nous sommes conscients qu'une connexion existe entre les sentiments, qui est déterminée par une règle générale, nous sommes conscients d'être déterminés par une habitudes » (6.20-6.21)

« Une véritable croyance ou opinion est quelque chose sur la base de quoi un homme est prêt à agir : c'est par conséquent en un sens général une habitude. » (2. 148)

Mais, la croyance n'est pas qu'une disposition mécanique, elle est une « habitude intelligente d'après laquelle nous agirons quand l'occasion se présentera » (5.480)

L'habitude est aussi indéterminée, car le changement fait parti de sa définition, sinon l'intelligence ne pourrait pas se manifester.

Ici Bourdieu rejoint Peirce ; il existe une croyance liée au champ et à l'habitus c'est parce qu'on partage la même croyance qu'on appartient au même champ et qu'on occupe la même position à l'intérieur de celui-ci.

La croyance est susceptible de conscience (5.242). Elle est une disposition à penser, elle est normative. L'institution impose ses croyances aux chercheurs sous forme de légisignes à respecter, voire à révérer à l'institution. Nous en avons eu une illustration avec la restitution des journaux de recherche.

La vérification :

A l'inverse d'Auguste Comte, la vérification ne se limite pas aux faits directement observables (7.92 ; 2. 511). Le principe de vérification de la méthodologie pragmatiste n'implique pas un appel à des objets réels, à une vérification empirique. Cela pose la question de la vérité. Celle-ci réside dans ce vers quoi tend la communauté scientifique, elle est sociale. Peirce était un constructiviste avant l'heure. Pour moi, la vérification était dans la recherche-action, c'est-à-dire dans la restitution de mes analyses à mon groupe de recherche.

La science est avant tout pour Peirce un mode de vie qui doit être animé par un seul but la recherche de la vérité (8.54), la découverte plus que la doctrine (1.256). Le scientifique doit alors être préoccupé par deux choses : la quête de vérité et de savoir (1.44-45). C'est ce qui le différencie du croyant. En science, il ne doit pas y avoir de croyance mais seulement des hypothèses. Les hypothèses sont des croyances d'un genre différent de celle du sens commun car elles demandent à être testées. Dans cette thèse, j'ai été animée par la volonté de servir mon objet d'étude.

« Or cette croyance n'a aucun intérêt pour la science, dont les enjeux sont nuls en matière d'aventure temporelle, mais qui est en revanche en quête de vérités éternelles (pas de choses qui ressemblent à la vérité) et qui conçoit cette quête, non comme l'œuvre d'une seule et unique vie mais celle indéfiniment poursuivie de génération en génération » (7. 606).

20.1.3 La maîtrise de ses croyances et donc de ses implications

« Au fur et à mesure que nous développons des degrés de contrôle de soi… nous grandissons trop pour que l'instinct puisse encore s'appliquer et nos croyances originelles perdent alors leur autorité, du moins pour ce qui concerne nos activités les plus hautes » (5.511).

« [...] Bien qu'il puisse être désastreux pour la science que ceux qui y font des recherches pensent douter de ce qu'ils croient vraiment, et plus encore qu'ils doutent réellement de ce qu'ils devraient croire, aucune de ces deux choses n'est pourtant, dans l'ensemble, aussi préjudiciable à la science que l'attitude qui consiste pour les hommes de science à croire ce dont ils devraient douter, pas même celle qui reviendrait pour eux à penser qu'ils croient ce dont ils doutent en réalité; un philosophe ne devrait pas tenir une proposition importante pour indubitable, sans avoir fait des efforts sérieux et systématiques pour parvenir à en douter, en se souvenant que le doute authentique ne peut être créé par un simple effort de la volonté, mais doit passer l'épreuve de l'expérience... bien que des propositions réellement indubitables pour l'instant, puissent néanmoins se révéler fausses, dans la mesure pourtant où nous ne doutons pas d'une proposition, nous ne pouvons que la tenir pour parfaitement vraie

et parfaitement certaine;... tout en soutenant que, prises une à une, certaines propositions sont certaines, nous pouvons et devons penser que si l'une d'entre elles ne l'est plus, il est alors probable qu'elle soit fausse » (5.498).

Connaître c'est croire, le but de l'enquête est de parvenir à une croyance stable, à une croyance vraie (5.375-7).

20.2 Quatre méthodes pour fixer une croyance

Seule la méthode scientifique permet de fixer de manière permanente une croyance. Dans un article de novembre 1877, « the fixation of belief », il va exposer ces méthodes.

■La première méthode dite de « ténacité » propose de croire ce que tout le monde croit déjà. Peirce va la rejeter car elle s'avère être inefficace sur le long terme. Elle est source de conflit social, les croyances vont alors s'affronter sans fin, chacune cherchant à imposer une vision du monde.

« L'impulsion sociale est contre elle. L'homme qui l'adopte trouvera que d'autres hommes pensent autrement que lui; et il se rendra vite compte, dans un moment de plus grande lucidité, que leurs opinions sont tout aussi bonnes que la sienne, ce qui ébranlera sa confiance en sa croyance... (5.378). Cette méthode n'étudie que les faits, les sinsignes. Elle caractérise la démarche empiriste. La loi ne peut se produire qu'après accumulation de faits (sinsigne indexical rhématique, sinsigne indexical dicent). La construction de la loi (légisigne indexical dicent) s'élabore à partir de la propre expérience de l'interprète.

■La deuxième méthode ou « méthode d'autorité » prend en compte la dimension sociale de la recherche. L'état, l'institution est libre, elle ne rencontre pas de résistance, de contre-pouvoir. Elle impose ses croyances aux citoyens.

Mais elle aussi va échouer dans la fixation des croyances, parce qu'elle peine à suivre les évolutions rapides des formations sociales, causées notamment par le progrès technique.

Cette méthode est au service de l'institution, elle ne concerne que les légisignes.

Les légisignes produits par l'institution gouvernent la méthode de recherche.

■La troisième méthode ou méthode « a priori ». Elle évalue la croyance en fonction de son degré de plaisir. Elle ne relève d'aucun argument mais d'une mode intellectuelle. On pourrait y ranger les théories en vogue, telle que le post-modernisme. Dans ce cas la connaissance est réduite à son plus faible degré, la priméité ; un sentiment de connaissance.

Aucune de ces trois méthodes n'est donc en mesure de produire une croyance fixée de façon permanente.

Le chercheur chercherait toujours à savoir ce que l'autre croit. « Le chercheur s'identifie plus ou moins vaguement en sentiment à une Communauté dont il est membre… et il parle des tendances cognitives qui sont l'aboutissement du cours de la vie de cette communauté comme de Notre Expérience. » (8.118)

■Pour montrer que la quatrième méthode est supérieure aux autres, Peirce va revenir sur la croyance. Les trois méthodes n'ont pas pour but de fixer les croyances mais de convaincre autrui du bien fondé de nos croyances, de faire arriver les individus à certaines fins déjà déterminées.

La recherche alors n'existe pas. On sait déjà ce que l'on veut prouver, donc il faut trouver les arguments pour convaincre sa communauté de chercheurs. Les résultats sont connus d'avance ce n'est pas une situation d'enquête scientifique. D'où le fait que le chercheur ne sert pas l'objet, mais utilise l'objet pour faire passer ces croyances.

Le doute puis le changement de la croyance c'est la surprise, le contact avec l'expérience.

Croire c'est parvenir à une croyance qui soit fixée par l'expérience, tel est le but de la recherche.

Il est vrai qu'il y a des gens, parmi lesquels je suppose qu'on trouvera mon lecteur, qui, voyant qu'une de leurs croyances est déterminée par une circonstance quelconque étrangère aux faits, admettront dès lors non seulement sur le papier que cette croyance est douteuse, mais éprouveront un doute réel à son sujet, tant et si bien qu'elle cessera d'être une croyance (W3, p. 253).

« Si de telles personnes existent, cela démontre que la réticence que l'on peut avoir à changer de croyance n'est pas un caractère essentiel de la croyance, et n'aurait pas dû être tenu pour tel. Je me contenterais aujourd'hui de dire ceci : une fois atteinte, la croyance ôte toute l'insatisfaction inhérente au doute; en outre, celui qui croit sait bien qu'aucune autre croyance ne peut décemment se maintenir longtemps en son esprit, tant qu'il reste sain d'esprit, à moins qu'il ne découvre que l'état de faits réel soit tout à fait contraire à sa croyance. Aucun homme parfaitement sain d'esprit ne désirera donc que le contenu de sa croyance puisse être changé sauf à découvrir quelque chose de ce genre (Ms 657).

« C'est l'un des traits essentiels de la croyance, sans lesquels elle ne serait pas une croyance qu'elle apporte la paix à l'esprit, ou du moins qu'elle délivre du doute; tant et si bien qu'on aurait du mal à dire sain d'esprit quelqu'un qui souhaiterait, aussi pénibles que soient les faits, les croire tels qu'il le voudrait » (Ms 673).

La méthode scientifique s'impose à nous comme tendant à produire « l'opinion sur laquelle sont voués à se mettre d'accord tous ceux qui font des investigations », cette activité mue par le désir de savoir quelque chose » (Ms 828) ; contrairement aux autres méthodes qui cherchent en fait à asseoir une croyance déjà-là, la méthode scientifique nous dit qu'il est impossible de savoir à l'avance car elle tend à « déstabiliser l'opinion qui ne dépend que de la nature de l'investigation elle-même. » (W3, p.17-19) C'est la méthode choisie dans cette thèse.

Elle a selon Peirce, pour qualité de « distinguer entre bonne et mauvaise manière de procéder » (5.385).

La quatrième méthode la méthode scientifique

« Il faut trouver une méthode par laquelle nos croyances ne soient déterminées par rien d'humain, mais par quelque permanence extérieure - par quelque chose sur quoi notre pensée n'ait aucun effet » (5.384) telle est la méthode scientifique.

« Son hypothèse fondamentale est celle-ci : il y a des choses réelles dont les caractères sont entièrement indépendants de nos opinions à leur sujet; ces Réels affectent nos sens conformément à des lois régulières, et bien que nos sensations soient aussi différentes que le sont nos relations aux objets, il n'empêche qu'en tirant avantage des lois de la perception, nous

pouvons établir en raisonnant ce que sont réellement et vraiment les choses; et quiconque fera preuve d'assez d'expérience et de raisonnement, parviendra à cette seule conclusion Vraie » (5.384).

Elle se fonde sur l'expérience (2.227). La réalité résiste à nos expériences, on se cogne au réel qui ne fonctionne pas comme on pouvait le penser. C'est l'épreuve et la place de la secondéité, voilà toute la différence avec Hegel.

Dans le chapitre II, nous avons vu que la secondéité était la prise de conscience de ses implications.

La réalité nous dit Peirce c'est aussi la communauté d'opinion, le chercheur propose à la convention sociale le résultat de son étude. « L'opinion sur laquelle sont destinés à s'accorder finalement tous ceux qui cherchent est ce que nous entendons par vérité, et l'objet représenté dans cette opinion, est le réel ; C'est ainsi que j'expliquerais la réalité » (5.407).

La réalité est impliquée à l'intérieur de trois choses : l'expérience de l'objet, la connaissance instituée de cet objet et la représentation de l'objet à travers sa restitution.

« La réalité est d'une part indépendante, non nécessairement de la pensée en général, mais seulement de ce que vous ou moi, ou n'importe quel groupe fini d'hommes peut en penser; et d'autre part, même si l'objet de l'opinion finale dépend de ce qu'est cette opinion, cette opinion ne dépend pas pour autant de ce que vous ou moi ou n'importe qui pense » (5.408).

On conclut donc en suivant Peirce que seule la méthode scientifique permet d'atteindre une connaissance qui soit indexée sur l'implication du chercheur dans son objet et dans sa communauté. Ici nous retrouvons le pli de l'implication, le chercheur est à l'intérieur du pli entre son objet et sa communauté. En ce sens cette méthode propose une théorie pragmatique de l'implication, car elle est la seule à prendre en compte le légisigne indexical rhématique.

BIBLIOGRAPHIE CHAPITRE III

BARTHES Roland, 1966, « Alain Girard, *Le Journal intime* », *L'Année sociologique*, (repris dans Œuvres complètes, tome II, 1966-1973, Seuil, 1994, p. 56-59).

BARTHES Roland, 1968, « La Mort de l'auteur », Manteia, 5, 4 trimestre, p. 12-17.

BERTHELOT Jean Michel, 1996, Les vertus de l'incertitude, Le travail de l'analyse dans les sciences sociales, Quadrige, PUF, Paris.

BOURDIEU Pierre « Sur le pouvoir symbolique», Annales E.S.C., 3, mai-juin 1977, p. 405-411.

BOURDIEU Pierre avec WACQUANT Loic J., 1992, *Réponses Pour une anthropologie réflexive*, Seuil, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1982, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°43, Paris, p. 58-63.

BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1984, *Homo Academicus*, Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1992, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris.

BOURDIEU Pierre, 2001, *Science de la science et réflexivité*, Cours et travaux, Coll. Raisons d'Agir, Paris.

BOURDIEU Pierre, 2003, « L'objectivation participante », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°150, Regards croisés sur l'anthropologie, p. 43-58.

BOURDIEU Pierre, 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, Cours et travaux, Coll. Raisons d'Agir, Paris.

CABANIS Pierre Jean Georges, 1802, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, préface.

CARATINI Sophie, 2004, *Les non-dits de l'anthropologie*, PUF, Paris.

CASTANEDA Carlos, 1988, Le voyage à Ixtlan, Folio, Paris.

CLAUDINE TIERCELIN, 1993 C. S. PEIRCE et le pragmatisme, Philosophie, PUF.

CROZIER Michel et FRIEDBERG Erhard, 1981, *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collectives*, Seuil, Paris.

DIDIER Béatrice, 1976, *Le journal intime*, PUF, Paris.

ECO Umberto, 1992, *Ecrit et média, Ecrit à l'écran ? Ecrit à l'encan ?*, Voies livres, Pratiques et apprentissages de l'écrit, Lyon.

ELIAS Norbert, 1993, *Engagements et distanciation*, Ed. Fayard, Paris.

FELDMAN Jacqueline et LABORIE Françoise (Dir.), 1985, *Le sujet et l'objet: implications*, Ed du CNRS, Paris.

FOUCAULT Michel, 1990, *La volonté de savoir. Histoire la sexualité 1* (1996), Gallimard, Paris.

GEERTZ Clifford, *Works and Lives : the Anthropologist as Author*, Stanford, University Press, 1988.

GILON Christine et VILLE Patrice, 2002, « L'argent, c'est l'analyseur. Le dérangement, c'est l'autogestion », Les cahiers de l'implication, Revue d'analyse institutionnelle, n°5, Paris VIII.

GIRARD Alain, 1963, *Le journal intime*. Paris, Presses universitaires de France, 1986, 1963. xxiii, 638 p

HESS REMI, 1978, *Centre et périphérie, introduction à l'Analyse Institutionnelle*, « eppsos » Privat, Toulouse.

HESS Rémi, 1983, *La sociologie d'intervention*, PUF, Paris.

HESS Rémi, 1998, *La pratique du journal, l'enquête au quotidien*, Anthropos, Paris.

HESS Rémi, 1998, *La pratique du journal, l'enquête au quotidien*, Anthropos, Paris.

HESS Rémi, 2001, *Le moment de la création*, (en collaboration avec Hubert de Luze), Anthropos, Paris.

HESS Rémi, 2003, *Produire son œuvre, le moment de la thèse*, avec un avant-propos de Christine Delory-Momberger, Téraèdre, Paris.

KAFKA Franz, 1954, *Journal*, tr. fr., Grasset, Paris.

KHUN Thomas, 1972, *La structure des révolutions scientifiques*, Ed. Flammarion, Coll. Champs, Paris.

L'agora du journal intime : http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Journal_intime

LATOUR Bruno, 1995, *Le metier de chercheur, regard d'un anthropologue*, Inra, Paris.

LE BŒUF Claude, (sous la dir), 2002, *Pragmatique des communications instrumentées*, Actes du colloque organisé par le CRIC les 30 novembre et 1er décembre 2000 à Montpellier, Pratiques des situations de communication et N.T.I.C., l'Harmattan, Paris.

Le portail des journaux intimes : http://www.autopacte.org/biblio_journaux.html

LE STRAT Pascal Nicolas, 1996, *L'implication, une nouvelle base de l'intervention sociale*, L'harmattan, Paris.

LEIRIS Michel, 1934, *L'Afrique fantôme*, Gallimard, Paris.

LELEU Michèle, 1952, Les journaux intimes, PUF, Paris.

LOCKE John, 1714, *Traité sur l'Entendement humain*, vol. 3, Londres.

LOURAU René, 1970, *L'analyse institutionnelle,* Minuit, Paris.

LOURAU René, « Analyse Institutionnelle et Question Politique », L'Homme et la Société n° 29-30, Juillet-Décembre 1973, Paris, Editions Anthropos.

LOURAU René, 1978, *L'Etat inconscient*, Minuit, Paris.

LOURAU René, 1988, *Le journal de recherche. Matériaux pour une théorie de l'implication,* Méridiens Klincksieck, Paris.

LOURAU René, 1994, *Actes manqués de la recherche*, PUF, Paris.

LOURAU René, 1997 a, *Implication - Transduction*, Anthropos, Paris.

LOURAU René, 1997 b, *La Clé des champs. Une introduction à l'analyse institutionnelle*, Anthropos, Paris.

MALINOWSKI Bronislaw, 1985, *Journal d'ethnographe, 1914-1918,* tr. fr. Le Seuil.

MARTY Robert, 2000, la sémiotique à l'université de Perpignan, hasards et nécessités, Presses Universitaires de Perpignan.

RHEINGOLD Howard, 1995, *Les communautés virtuelles*, Addison-Wesley France, Paris.

RIFKIN Jeremy, « Voici venu le temps des réseaux », in *Manière de voir* 63, Mai-juin 2002, p. 10-11.

SOULIE Charles, Octobre 1995, « L'anatomie du goût philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 109, p. 3-21.

Touts les écrits en langues française sur le journal sont répertoriés à l'adresse suivante : http://www.autopacte.org/biblio_journaux.html

WINKIN Yves, 1993, « De l'ingratitude des jeunes, Notes sur le clientélisme universitaire belge », Terrain 21, p.63-66.

WINKIN Yves, 2001, *Anthropologie de la communication,* Nouvelle ed du Seuil, Normandie.

WITTGENSTEIN Ludwig, 1985, *Diaris secrets 1914-1916,* publication pirate en allemand et tr. catalane, Barcelone, Saber n°5 et 6.

« La bêtise consiste à vouloir conclure. » Gustave Flaubert Correspondance, à Louis Bouilhet, du 4/9/1850.

CONCLUSIONS GENERALES : Quelque chose m'échappe… vers l'autodissolution[205] ?

Ces années de thèse ont été trop courtes, j'aurais encore d'autres choses à dire mais je n'ai plus le temps. Le calendrier universitaire m'oblige à conclure cette thèse.

Cette thèse est une ébauche, pleine d'incomplétude… Je n'ai pas toujours été capable de suivre les pistes et les questions ouvertes. Cependant, j'espère avoir posé les questions pertinentes pour ouvrir une vie de recherche. Il est impossible de contrôler les interprétants, de savoir ce que les autres feront de mes signes. La sémiotique n'a pas la prétention de proposer la recette miracle. Elle est une théorie pragmatique donc son destin est d'être appliquée afin de montrer son utilité sociale.

Le pari était risqué : livrer les conditions d'élaboration de ce travail de recherche, révéler ce qui a rendu possible son écriture et par là même fournir les indices de mon implication dans le champ. Pierre Bourdieu, dans *l'Homo Academicus* (1984) s'interroge sur la constitution d'un champ en posant la dialectique de la perception par ses agents. En dévoilant aussi clairement mon objet et mon positionnement épistémologique transdisciplinaire, je risque peut-être d'alimenter un procès en marginalisation, voire en exclusion d'un champ disciplinaire comme les SIC.

[205] En cas de crise dans une institution, l'autodissolution apparaît comme « le seul dépassement possible », « encore faut-il se garder de toute sacralisation de ce concept, le processus qu'il désigne n'étant ni simple, ni univoque, ni isolé » (R. Lourau, L'Etat-inconscient, p. 199).

En conséquence, il me semble que je pourrais être confrontée à l'alternative suivante :

1/ soit la communauté scientifique reconnaît l'analyse de l'implication du chercheur dans son objet comme utile pour la connaissance, alors ce travail s'institutionnalisera.

2/ soit l'implication n'est pas vraiment reconnue sur le marché du savoir et alors ce travail sera dissous par les mécanismes collectifs de régulation et/ou de défense de l'institution universitaire.

La seconde voie entraînerait ma disparition d'un champ dont j'aurais voulu être un honnête artisan, autrement dit l'évacuation de la contestation de mon « en tant que ».

3/ Quoi qu'il en soit, dans chacun des cas l'implication remplira une fonction d'analyseur du champ et posera avec force, me semble-t-il, la question suivante : l'analyse de l'implication fait-elle progresser la science ou déclenche-t-elle des résistances qui la rendent contre-productive et par voie de conséquence catastrophique pour la carrière des chercheurs qui s'impliquent dans des objets de connaissance du deuxième ordre, autrement dit une « connaissance de la connaissance ».

De plus, tout savoir étant historiquement daté, peut-on espérer trouver une solution pérenne à cette question : comment avoir accéder à l'être qui serait l'essence de l'implication ? Implication-Transduction (R. Lourau, 1997) y répond. L'être peut-être connu parce qu'il a une durée, c'est sans doute pour cette raison que ce livre n'a pas de conclusion. Paradoxalement donc, la conclusion est qu'il ne peut y avoir de conclusion.

Quelle place faut-il donner à l'espérance, au doute, en bref à tout ce qui dans la particularité est constitutif de l'implication dans la recherche, surtout dans les Sciences de l'Information et de la Communication ? Est-il possible d'ignorer que de grands scientifiques tels G. Bachelard et A. Einstein ont montré l'importance de la rêverie dans l'émergence des « métaphores de travail » ?

Les « manifestes d'autodissolution constituent […] un matériau sociologique irremplaçable. » (R. Lourau, 1978, p. 213).

L’effort du chercheur dans sa volonté d’atteindre le but de sa recherche, sa quête du sens ont-ils une place dans le champ ?

L’apport cognitif de cette thèse vise à élucider, à travers le champ des possibles, une objectivation du chercheur pris dans la dialectique entre objectivité et subjectivité, mouvement d’intériorisation de l’extérieur et d’extériorisation de l’intérieur. Le modèle construit à la lumière de la sémiotique peircienne crée un savoir profondément pragmatique car il s’efforce de prendre en compte ses effets pratiques sur ceux-là mêmes qui tentent de le produire. Il permet d’analyser la subjectivité comme tension vers l’objectivité et de ce point de vue Sciences Sociales et Sciences Exactes sont logées à la même enseigne. Alors il semble que la pratique de la transdisciplinarité en important les façons de penser les objets de connaissance d'un champ dans l'autre soit une voie privilégiée pour faire progresser la pensée exacte et ceci dans les deux champs. C'est ce que Peirce nommait déjà, l'esprit de laboratoire : *« ...,sauf peut-être sur des sujets où son esprit est entraîné par des sentiments personnels ou par son éducation, sa disposition [de l'expérimentaliste] est de penser toute chose comme toute chose est pensée en laboratoire, c'est-à-dire comme une question d'expérimentation. »* (5.411)

Il ne m’appartient donc pas de conclure sur cette thèse. C’est à la communauté scientifique d’y répondre.

C'en est donc fini de l'écriture de ma thèse, j'ai recouvré une certaine liberté mais je ne sais pas encore laquelle…

Tout passe…

Tout passe
et tout demeure
Mais notre affaire est de passer
De passer en traçant
Des chemins
Des chemins sur la mer
Voyageur, le chemin
C'est les traces
de tes pas
C'est tout ; voyageur,
il n'y a pas de chemin,
Le chemin se fait en marchant
Le chemin se fait en marchant
Et quand tu regardes en arrière
Tu vois le sentier
Que jamais
Tu ne dois à nouveau fouler
Voyageur! Il n'y a pas de chemins
Rien que des sillages sur la mer

Antonio Machado

Bibliographie et webographie

AKOUN André, 1997, *Sociologie des communications de masse*, Hachette supérieur, Les fondamentaux, Paris.

ARDOINO Jacques, 1983 Mars-Avril, « Polysémie de l'implication », POUR n°88, Privat, Toulouse, p. 19-22.

ARDOINO Jacques, 1992 Mars, « L'implication », *Se former* +, S11, Voies livres, Lyon, p. 1-8.

ARDOINO Jacques, 1993, « Évaluer, contrôler », *Se former* +, S28, Voies livres, Lyon, p. 10-20.

ARGYLE Michael, 1969, *Social Interaction*, London, Methuen.

ARINO Martine (sous la dir. De Robert Marty), 1999, Analyse sémiotique de la mise en réseau de l'Université de Perpignan, Mémoire de DEA, Université de Perpignan.

ARINO Martine et Bertin Georges, 2004 Hiver, Compte rendu critique, « Produire son œuvre, le moment de la thèse », Vol 06, n°01, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique http://www.espritcritique.org/0601/esp0601article12.html

ARINO Martine, 2002 Mars, « Dialectique des structures sociales objectives et structures mentales des agents sociaux dans l'appréhension du processus de construction du sens, Vol 04, n°03, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique http://www.espritcritique.org/0403/article3.html

ARINO Martine, 2002 Octobre, « A la recherche d'une méthodologie de la mondialisation », Vol 04, n°10, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique http://www.espritcritique.org/0410/article01.html

ARISTOTE, 1996, *Poétique*, (Texte traduit par J. Hardy. Préface de Philippe Beck), Gallimard, Coll. Tel n° 272, Paris.

ARON Raymond, 1976, *Les étapes de la pensée sociologique*, Gallimard, Collection Tel, Paris.

BACHELARD Gaston, 1992, *L'Intuition de l'instant*, Stock, Paris.

BACHMANN Christian, LINDENFELS Jacqueline, SIMONIN Jacky, 1981, *Langage et communications sociales*, Hatier, Crédif, Paris,

BALAT Michel, 2000, *Psychanalyse, Logique, Eveil de coma, Le Musement du scrible*, Ouverture philosophique, Paris, L'Harmattan.

BALAT Michel, 2000, *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse, Peirce après Freud et Lacan, Suivi de la traduction de Logique des Mathématiques de C. S. Peirce*, Ouverture philosophique, Paris, L'Harmattan.

BARBIER René, 1975, « Le concept d'implication dans la recherche-action en sciences humaines », Connexions N°13, p.103-123.

BARBIER René, 1977, *La recherche-action dans l'institution éducative*, Paris, Gauthier-villars.

BARBIER René, 1983, « L'implication épistémologique », Pour N° 88, p. 23 à 27.

BARBIER, René, 1996, *La Recherche-Action*, Anthropos, Paris.

BARBIER René, 1997, *L'Approche Transversale - l'écoute sensible en sciences humaines*, Anthropos, Paris.

BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, Seuil, Paris.

BARTHES Roland, 1966, « Alain Girard, *Le Journal intime* », *L'Année sociologique*, (repris dans Œuvres complètes, tome II, 1966-1973, Seuil, 1994, p. 56-59).

BARTHES Roland, 1967, *Le système de la mode*, Seuil, Paris.

BARTHES Roland, 1968, « La Mort de l'auteur », Manteia, 5, 4 trimestre, p. 12-17.

BARTHES Roland, 1972, « Jeunes chercheurs », in *Le texte de la théorie à la recherche, Communications*, n°19, Seuil, Paris, 1972, pp. 1-5.

BATESON Gregory et MEAD Margaret, 1942, *Balinese Character : A photographic analysis*, New York, New York Academy of sciences (extraits traduits et présentés par A. BENSA sous le titre « Les usages sociaux du corps à Bali », 1977, in Actes de la recherche en sciences sociales, n° 14.

BATESON Gregory et RUESCH Jurgen, 1951, *Communication : the Social Matrix of Psychiatry*, New York, Norton,. trad. fr. *Communication et Société*, 1988, Ed. du seuil, Paris,.

BATESON Gregory, 1966, "Problems in Cetacean and Other Mammalian Communication" in Norris, Kenneth (Ed.), *Whales, Dolphins and Porpoises*, Berkeley and Los Angeles, University of Califormia Press, p. 569-599.

BATESON Gregory, 1977, *Vers une écologie de l'esprit*, t. I, Ed. du Seuil, Paris.

BATESON Gregory, 1980, *Vers une écologie de l'esprit*, t. II, Ed. du Seuil, Paris.

BATESON Gregory, 1986, *La cérémonie du Naven*, ed. de Minuit, Paris.

BEAUD Paul (dir), 1997, *Sociologie de la communication*, Réseaux-CENT, Issy-les-Moulineaux.

BELLEGARDE Patrick, « L'instituant *contre* l'institué », in *Institution et implication l'œuvre de René Lourau* (A. Lamihi et G. Monceau sous la dir.), 2002, Syllepse, Paris, p. 53-59.

BENOIT Denis, 1994, *Théorie générale de l'information et de la communication*, Fiches de synthèse, Ed d'Organisation, Paris.

BENOIT Jean-Claude, MALAVEWIEZ Jacques-Antoine, 1998, « Ponctuation », in, Dictionnaire clinique des thérapies familiales systémiques, ESF.

BERGER Guy, 1972, « Le vocabulaire technique et critique de la philosophie », A. Lalande, PUF, Paris.

BERGER Peter et LUCKMAN Thomas, 1996, *La construction sociale de la réalité*, Méridiens-Klincksieck, Paris.

BERTHELOT Jean Michel, 1996, Les vertus de l'incertitude, Le travail de l'analyse dans les sciences sociales, Quadrige, PUF, Paris.

BERTHELOT Jean Michel, 2004, *Les vertus de l'incertitude*, PUF, coll. Quadrige, Paris.

BERTIN Georges, Février 2002, « Pour l'Imaginaire, principes et méthodes », Vol 04, n°2, Revue internationale de Sociologie et de Sciences Sociales, Esprit critique, disponible à l'adresse suivante : http://www.espritcritique.org/0402/article2.html

BERTIN Georges, 2003, *Développement local et intervention sociale*, L'Harmattan, Paris.

BIRDWHISTELL Ray, 1968, « Kinesics, in Sills », Interactional encyclopedia for the social sciences, Mac Millan, New York.

BIRDWHISTELL Ray, 1970, *Kinesics' and Context. Essays on body Motion Communication*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

BLANCHE Robert, 1969, *La méthode expérimentale et la philosophie de la physique*, Armand Colin. Paris.

BLUMER Herbert, 1969, "Symbolic Interactionism : Perspective and Method", Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J.

BLUMER Herbert, 1999, « La société en tant qu'interaction symbolique », *sociétés* n° 66, Paris, p. 95-105.

BOHR Niels, 1963, *L'Unité de la connaissance humaine*, Interscience Publisher, (sl)[206].

BOUDON Raymond, 1979, La logique du social, Hachette, Paris.

[206] « sans lieu »

BOUGNOUX Daniel et RASSE Paul (dir.), 2002, « Place et enjeux des revues pour la recherche en Infocom », Colloque organisé par la SFIC et le LAMIC, 25 et 26 mars, Nice.

BOURDIEU Pierre « Sur le pouvoir symbolique», Annales E.S.C., 3, mai-juin 1977, p. 405-411.

BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean Claude, 1963, « Sociologie des mythologies et mythologies des sociologues », *Les temps modernes*, n° 211, Paris, p.998-1021.

BOURDIEU Pierre, 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Genève.

BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Ed. de Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1980, *Le sens pratique*, Ed de Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1982, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°43, Paris, p. 58-63.

BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris.

BOURDIEU Pierre CHAMBOREDON Jean Claude et PASSERON Jean Claude, 1983, *Le métier de sociologue, préalables épistémologiques*, 4ème ed, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1984, « Le hit parade des intellectuels français, ou qui sera juge de la légitimité des juges ? », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 52-53, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1984, *Homo Academicus*, Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1985, « Remarques à propos de la valeur scientifiques des effets politiques des enquêtes d'opinion », *Pouvoirs*, n°33.

BOURDIEU Pierre, 1987, *Choses dites*, Ed. de Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1989, *La noblesse d'état– grandes écoles et esprit de corps*, Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1992, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris.

BOURDIEU Pierre avec WACQUANT Loic J., 1992, *Réponses Pour une anthropologie réflexive*, Seuil, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1994, « L'emprise du journalisme », Actes de la recherche en sciences sociales, n°101-102, p. 3-9.

BOURDIEU Pierre, 1996, *Sur la télévision – suivi de L'emprise du journalisme*, Liber éditions, Paris.

BOURDIEU Pierre, 1997, *Méditations pascaliennes*, Éd. du Seuil, Paris.

BOURDIEU Pierre, 2001, *Science de la science et réflexivité*, Cours et travaux, Coll. Raisons d'Agir, Paris.

BOURDIEU Pierre, 2003, « L'objectivation participante », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°150, Regards croisés sur l'anthropologie, p. 43-58.

BOURDIEU Pierre, 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, Cours et travaux, Coll. Raisons d'Agir, Paris.

BOURREL Gérard, 1999, « Santé et complexité, Place des phénomènes de médiation dans le champ de la santé », thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, sous la co-dir. des professeurs MARTY Robert et MUCHIELLI Alex, Université de Montpellier III (non publié).

BOUVERESSE Jacques, 1998, « Les sots calent », Le Monde de l'éducation, n° 255, janvier, p. 54-55.

BRETON Philippe, 1997, *L'utopie de la communication*, La découverte, Paris.

CABANIS Pierre Jean Georges, 1802, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, préface.

CABIN Philippe (coord.), 1998, *La communication : Etat des savoirs*, Sciences Humaines Editions, Auxerre.

CARATINI Sophie, 2004, *Les non-dits de l'anthropologie*, PUF, Paris.

CASTANEDA Carlos, 1988, Le voyage à Ixtlan, Folio, Paris.

CASTORIADIS Cornelius, 1975, *L'institution imaginaire de la société*, Le Seuil, Paris.

CEFAÏ Daniel, 1994, « Type, typicalité, typification-La perspective phénoménologique », dans B. FRADIN *et al*. Ed L'Enquête sur les catégories, Editions de l'EHESS, coll. « Raisons pratiques », Paris.

CHAMPAGNE Patrick, 1971, « La télévision et son langage - l'influence des conditions sociales de réception sur le message », *Revue française de Sociologie*, XII, n°3, Paris.

CHAMPAGNE Patrick, 1988, « Le cercle politique usages sociaux des sondages et nouvel espace politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 71-72, p.71-97.

CHAMPAGNE Patrick, 1990, *Faire opinion. Le nouvel jeu politique*, Minuit, Paris.

CHAUVIRE Christiane, THIBAUD Pierre et TIERCELIN Claudine, 1995, *Le raisonnement et la logique des choses, Les conférences de Cambridge* (1898) Cerf, Paris.

CHENU Joseph, 1984, *Peirce textes anticartésiens* Aubier, Philosophie de l'esprit, Paris.

CLAUDINE TIERCELIN, 1993, *C. S. PEIRCE et le pragmatisme*, Philosophie, PUF, Paris.

COMTE Auguste, 1854, *Système de politique positive*, I, Tome premier contenant le « Discours préliminaire » et l' « Introduction fondamentale », Discours préliminaire Carilian-Goeury, Paris, p.1-399.

COMTE Auguste, 1973, *Correspondance générale et confessions*, T1, 1814-1820, La Haye, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

COMTE Auguste, Cours de philosophie positive, version numérisée : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/livres/Comte_auguste/systeme_politique_positive/loi_3_etats.html

CONDILLAC Etienne Bonnot de, 1997, *Traité des sensations*, suivi de *Traité des animaux*, Fayard, Paris.

CORCUFF Philippe, 1995, *Les nouvelles sociologies*, Ed Nathan, 128, Paris.

COULON Alain, 1992, *L'Ethnométhodologie*, Que sais-je ?, PUF, Paris.

COURTES Joseph, 1991, *Analyse sémiotique du discours De l'énoncé à l'énonciation*, Hachette, Coll. HU Linguistique, Paris.

CROZIER Michel et FRIEDBERG Erhard, 1977, *L'acteur et le système*, Seuil, Paris.

CROZIER Michel et FRIEDBERG Erhard, 1981, *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collectives*, Seuil, Paris.

DE FORNEL Michel, OGIEN Albert et QUERE Louis, 2001, *L'ethnométhodologie : une sociologie radicale*, Ed la Découverte, Paris.

DEBRAY Régis, 1994, *Les manifestes médiologiques*, Gallimard, Paris.

DEGREMONT Jean François, 1989, « Ethnométhodologie et innovation technologique : Le cas du traitement automatique des langues naturelles », thèse présentée en vue de l'obtention du diplôme de doctorat d'Ethnologie (sous la direction d'Yves Lecerf), Paris VII.

DELEDALLE Gérard, 1978, *Ecrits sur le signe*, Seuil, Paris.

DELEDALLE Gérard, 1990, *Lire Peirce aujourd'hui*, Bruxelles, Éditions Universitaires, De Boek Université, Coll. Le point philosophique.

DELEDALLE Gérard, 1993, *C. S. PEIRCE. A la recherche d'une méthode*, Presses Universitaires de Perpignan, coll. « Etudes », Perpignan.

DELEUZE Gilles, 1988, *Le pli. Leibniz et le baroque*, Minuit, Paris.

DEVEREUX Georges, 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion, Paris.

DEVEREUX Georges, 1983, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, coll. « Champs », Paris.

DEVINANT Annie, 1999, *Les grands courants de la pensée sociologique par les textes*, 2 tomes, Hachette, coll. « Les fondamentaux », Paris.

DEWEY John, 1993, *Logique La théorie de l'enquête*, PUF, L'interrogation philosophique, 2ème éd, Paris.

DIDIER Béatrice, 1976, *Le journal intime*, PUF, Paris.

DUFOUR DANY Robert, 1990, *Les mystères de la trinité*, Gallimard, Paris.

DURKHEIM Emile, 1893, *De la division du travail social*, PUF, réédition Paris. Version numérisée :
http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/Durkheim_emile/division_du_travail/division_travail.html

DURKHEIM Emile, 1895, *Les règles de la méthode sociologique*, numérisées à l'adresse suivante :
http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/Durkheim_emile/regles_methode/regles_methode.html

ECO Umberto, 1976, A theory of Semiotics, Bloomington, Indiana University Press.

ECO Umberto, 1985, *La guerre du faux*, Grasset & Fasquelle, Paris.

ECO Umberto, 1992, *Ecrit et média, Ecrit à l'écran ? Ecrit à l'encan ?*, Voies livres, Pratiques et apprentissages de l'écrit, Lyon.

ECO Umberto, 1992, *Les limites de l'interprétation*, GRASSET, Paris.

ECO Umberto, (traduit de l'italien par Julien Gayrard), 1999, « Kant et l'ornithorynque », coll. Poche, Grasset.

ECO Umberto, 14 mai 2002, « Kant, l'internet et la pizza », entretien dans télérama.

ELIAS Norbert, 1983, *Engagement et distanciation*, avant propos de Roger Chartier, Fayard, Paris.

ESCARPIT Robert, *L'Information et la Communication. Théorie générale*, coll Hachette Université - Communication, 1994, 2°éd.

EVERAERT-DESMEDT Nicole, 1994 Avril, *La pensée de la ressemblance…* in Travaux du centre de recherches sémiologiques, Charles Sanders Peirce, *Apports récents et perspectives en épistémologie, sémiologie, logique*, actes du colloque, Neuchâtel 16-17 avril 1993, CDRS, n°62.

FABIETTI Ugo, Avril 1994, « Sur la dé-temporalisation de l'objet anthropologique », Temporalistes, n° 26.

FAVRET-SAADA Jeanne et CONTRERAS José, 1993, *Corps pour corps*, Gallimard, coll. Poche, Flèche, Paris.

FAVRET-SAADA Jeanne, 1985, *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, coll. Poche, Flèche, Paris.

FELDMAN Jacqueline et LABORIE Françoise (Dir.), 1985, *Le sujet et l'objet: implications*, Ed du CNRS, Paris.

FOUCAULT Michel, 1990, *La volonté de savoir. Histoire la sexualité 1* (1996), Gallimard, Paris.

GARFINKEL Harold, 1967, « Studies in Ethnomethodology », in LALLEMENT Michel, 1993, *Histoire des idées sociologiques, De Parsons aux contemporains*, t. 2, Nathan, Paris.

GAUSSEN Frédéric, 1967, *Entretien de Roland BARTHES avec Frédéric GAUSSEN*, Le Monde le 19 avril, (l'interview figure dans les Œuvres Complètes de ROLAND BARTHES publiées par les Editions du Seuil, Tome 2, 1966-1975).

GEERTZ Clifford, *Works and Lives : the Anthropologist as Author*, Stanford, University Press, 1988.

GELL Alfred, 1922, *The Anthropology of Time*, Berg, Oxford,.

GILON Christine et VILLE Patrice, 2002, « L'argent, c'est l'analyseur. Le dérangement, c'est l'autogestion », Les cahiers de l'implication, Revue d'analyse institutionnelle, n°5, Paris VIII.

GIONO Jean, 1979, Voyage en Italie, Gallimard, Folio.

GIRARD Alain, 1963, *Le journal intime*. Paris, Presses universitaires de France, 1986, 1963. xxiii, 638 p

GLEICK James, *La théorie du chaos-vers une nouvelle science,* Flammarion, coll. Champs, n°219,1991.

GOFFMAN Erving, 1968, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, ed de Minuit, Paris.

GOFFMAN ERVING, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne,* t.1, *La présentation de soi* », ed. de Minuit, Paris.

GOFFMAN ERVING, 1974, *Les rites d'interaction*, ed. de Minuit, Paris.

GOFFMAN ERVING, 1975, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, ed. de Minuit, Paris.

GOFFMAN Erving, 1988, *Les moments et leurs hommes* (textes recueillis et présentés par YVES WINKIN), ed. de Minuit, Seuil, Paris.

GOODY Jack, 1979, *La raison graphique*, Minuit, Paris.

GREIMAS Algirda Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Larousse, Paris.

HABERMAS Jurgen, 1987, *Logique des sciences sociales et autres essais*, PUF, Paris.

HALL Edward T, 1978, *La dimension cachée*, Ed du Seuil, Paris.

HALL Edward T, 1984, L*e langage silencieux*, Ed du Seuil, Paris.

HALL Edward T, 1984, *La danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, Ed du Seuil, Paris.

HAROLD LASSWELL (sous la dir.) L. BRYSON 1948, *The Communication of ideas*, Harper, New York.

HEIDEGGER Martin (trad. E. Martineau), 1985, *Etre et temps*, Authentica, Paris.

HEIDEGGER Martin, 1990, « Lettre sur l'humanisme » (lettre à Jean Beaufret), in questions III et IV, Paris, Gallimard, Tel.

HEIMS Steve, 1981, John Von Neumann and Norbert Wiener from Mathematics to the Technologies of Life and Death, MIT Press, Massachusetts, Cambridge.

HEISENBERG Werner, 1972, *La Partie et le Tout*, Albin Michel, Paris.

HERAN François, 1987, « La seconde nature de l'habitus », Revue française de sociologie, XXVIII, n°3, Juillet-Septembre.

HESS Rémi, 1975, *La socianalyse*, Editions universitaires, Paris.

HESS REMI, 1978, *Centre et périphérie, introduction à l'Analyse Institutionnelle*, « eppsos » Privat, Toulouse.

HESS Rémi, 1981, *La sociologie d'intervention*, P U F, coll. « Le sociologue », Paris.

HESS Rémi et SAVOYE Antoine, 1981, *L'analyse institutionnelle*, PUF, Coll. « Que sais-je ? », Paris.

HESS Rémi, 1983, *La sociologie d'intervention*, PUF, Paris.

HESS Rémi, 1993, *L'analyse institutionnelle* (en collaboration avec A. Savoye), P U F, « Que sais-je ? » n° 1968, Paris.

HESS Rémi, 1994. *L'analyse institutionnelle* (en collaboration avec M. Authier), P U F, 2eme éd, coll. « L'éducateur », Paris.

HESS Rémi, 1998, *La pratique du journal, l'enquête au quotidien*, Anthropos, Paris.

HESS Rémi, 2001, *Le moment de la création*, (en collaboration avec Hubert de Luze), Anthropos, Paris.

HESS Rémi, 2003, *Produire son œuvre, le moment de la thèse*, avec un avant-propos de Christine Delory-Momberger, Téraèdre, Paris.

HOLTON Gérald, 1981, *L'imagination scientifique*, Gallimard, Paris.

http://www.espritcritique.org/0601/esp0601article01.html

http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/tarde_gabriel/lois_imitation/lois_imitation.html

HUSSERL Edmund, 1991, *Expérience et jugement*, P.U.F, Paris.

HUSSERL Edmund, 1998, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures.* Tome I : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, Gallimard, Paris.

JAMMER Max, 1960, *Concepts of space*, Harper, New York.

JEANNERET Yves, 1998, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, PUF, Paris.

JULIA-RIPOLL Brigitte, 1998, « Phénoménologie et sémiotique de la publicité institutionnelle », thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, sous la direction de MARTY Robert, Université de Perpignan, (non publié).

KAFKA Franz, 1954, *Journal*, tr. fr., Grasset, Paris.

KATZ Elihu et LAZARSFELD Paul,1955, *Personal Influence*, The Free Press, New York.

KHUN Thomas, 1972, *La structure des révolutions scientifiques*, Ed. Flammarion, Coll. Champs, Paris.

KIERKEGAARD Soren, 1979, « Trois discours sur des circonstances supposées », In Œuvres complètes, Volume VIII, L'Orante, Paris.

KLINKENBERG Jean-Marie, 1996, *Précis de sémiotique générale*, De Boeck Université.

Points Essais, Sciences Humaines, Paris.

KREMER-MARIETTI Angèle, 1982, *Entre le signe et l'histoire. L'Anthropologie positiviste d'Auguste Comte*, Klincksieck, Paris.

KREMER-MARIETTI Angèle, 2000, *Auguste Comte et le positivisme, deux siècles après*, Publié par le Ministère de la Culture de Tunisie, par l'Académie Tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts, dans les Actes du Colloque de Carthage (27-30 avril 1999) : « Beït Al-Hikma » Carthage : Tunis, Orbis.

KUHN Thomas, 1983, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris.

L'agora du journal intime : http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Journal_intime

LACAN Jacques, 1966, *Ecrits*, Seuil, Paris.

LACAN Jacques, 1985, *Petits écrits et conférences 1945-1981*, SL : SE.

LAFONTAINE Céline, 2004, *L'empire cybernétique :* des machines à penser à la pensée machine, Seuil, Paris.

LAHIRE Bernard (sous la dir),1999, *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu, dettes et critiques*, La Documentation française, Paris.

LAMIHI Ahmed et MONCEAU Gilles (sous la dir.), 2002, *Institution et Implication, L'œuvre de René Lourau,* Syllepse, Paris.
LAPASSADE Georges, 1991, *L'ethonosociologie,* Méridiens, Klincksieck, Paris.
LATOUR Bruno, 1995, *Le metier de chercheur, regard d'un anthropologue,* Inra, Paris.
LE BŒUF Claude, (sous la dir), 1999, *Rencontres de Paul Watzlawick,* l'Harmattan, Paris.
LE BŒUF Claude, (sous la dir), 2002, *Pragmatique des communications instrumentées,* Actes du colloque organisé par le CRIC les 30 novembre et 1er décembre 2000 à Montpellier, Pratiques des situations de communication et N.T.I.C., l'Harmattan, Paris.
LE GOFF Jacques, Kopeczi Bela (dir), 1985, *Intellectuels français, intellectuels hongrois, XIIIe XXe siècles,* Paris-Budapest, Ed. du CNRS- Akadémiai Kiado.
LE MOIGNE Jean-Louis, 1990, *La modélisation des systèmes complexes,* ed. Dunod, Paris.
Le portail des journaux intimes : http://www.autopacte.org/biblio_journaux.html
LE STRAT Pascal Nicolas, 1996, *L'implication, une nouvelle base de l'intervention sociale,* L'harmattan, Paris.
LEACH EDMUND, 1965, *Culture and Social cohesion : Anthropologist's view,* Daedalus, hiver.
LEIRIS Michel, 1934, *L'Afrique fantôme,* Gallimard, Paris.
LELEU Michèle, 1952, Les journaux intimes, PUF, Paris.
LEMIEUX, Cyril. *Une critique sans raison ? L'approche bourdieusienne des médias et de ses limites* - in sous la direction de Bernard LAHIRE, le travail sociologique de PIERRE BOURDIEU, dettes et critiques, la découverte, éd. Poche 2001.
LEVI STRAUSS Claude, 1964, *Mythologiques. Le Cru et le cuit,* Plon, Paris.
LEVI STRAUSS Claude, 1967, *Mythologiques. Du Miel aux cendres,* Plon, Paris.
LEVI STRAUSS Claude, 1968, *Mythologiques. L'Origine des manières de table,* Plon, Paris.
LEVI STRAUSS Claude,1971, *Mythologiques. L'Homme nu,* Plon, Paris.
LOCKE John, 1714, *Traité sur l'Entendement humain,* vol. 3, Londres.
LOURAU René, 1970, *L'analyse institutionnelle,* ed. Minuit, Paris.
LOURAU René, « Analyse Institutionnelle et Question Politique », L'Homme et la Société n° 29-30, Juillet-Décembre 1973, Paris, Editions Anthropos.
LOURAU René, 1976, *Sociologue à plein temps,* L'Epi, Paris.
LOURAU René, 1977, *Le Gai savoir des sociologues,* UGE, Paris.
LOURAU René, 1978, *L'Etat inconscient,* Minuit, Paris.
LOURAU René, 1981, *Le Lapsus des intellectuels,* Privat, Toulouse.

LOURAU René, 1988, *Le journal de recherche. Matériaux pour une théorie de l'implication*, Méridiens Klincksieck, Paris.

LOURAU René, 1997, *Implication - Transduction*, Anthropos, Paris.

LOURAU René, 1997, *La Clé des champs. Une introduction à l'analyse institutionnelle*, Anthropos, Paris.

LOURAU René, 1997, *Le Principe de subsidiarité contre l'Europe*, PUF, Paris.

MABILLOT Vincent, (dir. Jean-François TETU) *les mises en scènes de l'interactivité*, L'UNIVERSITE LYON II, Discipline : Sciences de l'information et de la communication, Janvier 2000.

MAFFESOLI Michel, 1991, *L'ombre de Dionysos, Contribution à une sociologie de l'orgie*, le livre de poche, Paris.

MAFFESOLI Michel, 2002, *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde post-moderne ?* Paris, Ed. La table ronde.

MAGNIN Thierry, 1998, *Entre science et religion, Transdisciplinarité*, Ed du rocher, Monaco.

MAISONNEUVE Jean, 1966, *Psychosociologie des affinités*, PUF, Paris.

MALINOWSKI Bronislaw, 1985, *Journal d'ethnographe, 1914-1918*, tr. fr. Le Seuil.

MALINOWSKI Bronislaw, 2001, *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*, Payot, Paris. Cet ouvrage avait été précédemment publié sous le titre *Moeurs et coutumes des Mélanésiens* en 1933 puis 1968 chez Payot.

MALINOWSKI Bronislaw, *Les jardins de Corail* (University of Indiana Press, 1965, Traduction chez Maspero, Paris, 1974). Version numérisée : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/malinowsli/malinowski.html

MARTY Robert, 1990, *L'Algèbre des signes, Formalisation et extension de la sémiotique de C.S. Peirce*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Perpignan, John Benjamins, Amsterdam, Philadelphie.

MARTY Claude et MARTY Robert, 1992, *99 réponses sur la Sémiotique*, Réseau Académique de Montpellier, CRDP/CDDP, Montpellier.

MARTY Robert, « Une application de premier niveau à la publicité : Comment communiquer des qualités, des faits, des concepts ? », disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/comm-pub/comment-com-cadre.htm

MARTY Robert, 1992, « Unitas Multiplex : Totalité, parties et talité », "S", Revue Européenne de Sémiotique vol. 3-4, Vienne, p. 645-664

MARTY Robert, 1994, « Sémiotique de l'obsolescence des formes », in Design-Recherche n°6, Université Technologique de Compiègne, p. 31-45. Article également disponible sur son site au lien « Design » http://come.to/robert.marty.

MARTY Robert, 1995 Avril, « Flots de signes sur un réseau », Communication présentée au Premier Congrés Européen de Sciences Cognitives ECCS'95, Saint Malo, disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/flots_de_signes.htm

MARTY Robert, 1995, Le carré et la triade, « El cuadrado y la triada », Eutopías, Vol. 88, Valencia. Article disponible à l'adresse suivante : ftp://ftp.univ-perp.fr/pub/semiotics/marty/pont.zip

MARTY Robert, 1997 Septembre, « Vers un management assisté par réseau », Intervention au Colloque de l'European Cooperation in Higher Education Information Systems, EUNIS 97, Grenoble, disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/communication.htm

MARTY Robert, 2000 2ème semestre, « Au commencement était le signe », Communication et Organisation, *Non-verbal, Communication, Organisation*, Actes du colloque du GREC/O Bordeaux, p. 39-47.

MARTY Robert, 2000, « L'institutionnalisation : y a-t-il aporie sous roche ? », in Les Cahiers de l'implication, Revue d'analyse institutionnelle, n°4, Institutionnalisation, Paris 8 Université Vincennes-Saint-Denis, p. 45-53.

MARTY Robert, 2000, la sémiotique à l'université de Perpignan, hasards et nécessités, Presses Universitaires de Perpignan.

MARTY Robert, *La dimension perdue de Roland Barthes*, disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/dimension-perdue.pdf

MARTY Robert, la liste de ses travaux et publication à l'adresse suivante : http://www.univ-perp.fr/see/rch/lts/marty/listepub.htm

MATTELART Armand et Michèle, 1995, *Histoire des théories de la communication*, Repères, La découverte, Paris.

MAUSS Marcel, *L'essai sur le don*, (1923-1924), numérisé à l'adresse suivante : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/2_essai_sur_le_don/essai_sur_le_don.html

MAUSS Marcel, 1969, Essais de sociologie, Minuit, Essais, Paris.

MAUSS Marcel,1993, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss par LEVI-STRAUSS, Claude, 5ème Ed. Quadrige, PUF, Paris.

MEAD George Herbert, 1963, « Mind, Self, and Society », University of Chicago Press, Chicago.

MEUNIER Jean Guy, Actes STP 2002, « Avant la perception l'espace conceptuel de la sensation selon la philosophie ».

MIEVILLE Denis, 1994 « La pensée de la ressemblance… » in Actes du colloque « Charles Sanders Peirce, Apports récents et perspectives en épistémologie, sémiologie, logique » (Neuchâtel 16-17 avril 1993), Travaux du centre de recherches sémiologiques, *CDRS*, n°62, avril 1994.

MIHAI Carmen, 2004, « Identités nominales et langagières dans la Roumanie actuelle. » Vol. 06, N°01, Revue électronique de Sociologie et Sciences Sociales, Espritcritique.

MORAND Bernard, 2004, *Logique de la conception, Figures de sémiotique générale d'après Charles S. Peirce,* Ouverture Philosophique, L'Harmattan, Paris.

MORENO Jacob Levy, 1970, *Les fondements de la sociométrie*, PUF, Paris.

MORIN Edgar (dir.), 1999, *Le Défi du XXI siècle. Relier la connaissance,* Seuil, Paris.

MORIN Edgar, 1977, *La méthode 1. La nature de la nature*, Seuil, Paris.

MORIN Edgar, 1980, *La méthode 2 - La vie de la vie*, Seuil, coll. Points, série Essais, Paris.

MORIN Edgar, 1986, *La Méthode*, tome III, *la connaissance de la connaissance*, éditions du Seuil, Paris.

MORIN Edgar, 1990, *Introduction à la pensée complexe*, Ed ESF, Paris.

MORIN Edgar, 1994, *La complexité humaine,* Paris, éditions Flammarion, coll. Champs / L'Essentiel.

MORIN Edgar, 1998, *Sociologie*, Editions Fayard, coll. Essai, Paris.

MORIN, Edgar, 1995, « Penser la complexité -Vers un nouveau paradigme », *Revue Sciences Humaines*, n°47, février.

MUCCHIELLI Alex, 2000, *La nouvelle communication*, Armand Colin, Paris.

MUSSO Pierre, 1997, *Télécommunications et philosophie des réseaux, la prospérité paradoxale de Saint-Simon,* La politique éclatée, P.U.F., Paris.

NORTH WHITEHEAD Alfred, « Science and the Modern World », 1925, in SCHÜTZ Alfred, « Le chercheur et le quotidien », New York.

OLIVE Jean-Louis, mai 2000, *La relation asymétrique ou la claudication de l'anthropologue*, dans « Les formes de reconnaissance de l'autre en question » Actes du colloque international, sous la direction d'Ahmed Ben Naoum, Alain Girard et *alii*, Collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan, p. 463-478.

OLIVESI Stéphane, 2004, *Questions de méthode, Une critique de la connaissance pour les sciences de la communication*, Coll. Communication, L'Harmattan, Paris.

OLLIVIER Bruno, 2000, « Questions autour de la construction d'un homo communicans ? », in *Communication et organisation*, 2e semestre, Actes du Colloque du GREC/O Bordeaux, mai 2000.

OLLIVIER Bruno, 2000, *Observer la communication - Naissance d'une interdiscipline*, ed. CNRS éditions, Paris.

PARK, Robert E. et BURGESS, Ernest W. 1921/1970, *Introduction to the Sciences of Sociology*, University of Chicago Press, Chicago.

PARROCHIA Daniel, 1993, *Philosophie des réseaux*, La politique éclatée, P.U.F., Paris.

PASCAL Blaise, 1912, *Pensées et Opuscules*, Ed. Brunscvicg, Hachette, Paris.

PEDLER Emmanuel. *Sociologie de la communication*, 128, Nathan Université, Paris, 2000

PEIRCE C. S. (Traduction par CHAUVIRE Christiane, THIBAUD Pierre et TIERCELIN Claudine), 1995, *Le raisonnement et la logique des choses*, Les conférences de Cambridge (1898), Ed du Cerf, Paris.

PEIRCE Charles Sanders (textes rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle), 1978, *Ecrits sur le signe*, L'ordre philosophique, Editions du Seuil, Paris.

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes I and II, Principles of Philosophy and Elements of Logic.* Charles Hartshorne and Paul Weiss, Harvard University Press (electronic edition).

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes III and IV, Exact Logic (Published Papers) and The Simplest Mathematics.* Charles Hartshorne and Paul Weiss, Harvard University Press (electronic edition).

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes V and VI, Pragmatism and Pragmaticism and Scientific Metaphysics.* Charles Hartshorne and Paul Weiss, Harvard University Press (electronic edition).

PEIRCE Charles Sanders, *Collected Papers, Volumes VII and VIII, Science and Philosophy and Reviews, Correspondence and Bibliography.* Arthur Burks, Harvard University Press (electronic edition).

PIAGET Jean, 1970, *Epistémologie génétique*, PUF, Paris.

PIAGET Jean, 1970, *L'épistémologie des Sciences de l'homme*, Gallimard, Coll. Idées, Paris.

PIAGET Jean, 1977, *Épistémologie des sciences de l'homme*, Gallimard, Paris.

PIAGET Jean, 1986, *Logique et connaissance scientifique*, Gallimard, « La Pléiade », Paris.

PINTO Louis, 1981, « Les affinités électives, les amis du nouvel observateurs comme groupe ouvert », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36-37, p. 105-124.

PINTO Louis, 1984, *L'intelligence en action : le Nouvel Observateur*, Métailié, Paris.

PLATON, 1955, « Clitophon », 408b, trad. fr. Léon Robin, Gallimard, coll. « La Pléiade », vol. 2, Paris.

PONCET Emmanuel. Libération, Le champ médiatique. De DANIEL SHEINDERMANN à PIERRE CARLES, le 25/01/002, p. 25

POPPER Karl, 1978, *La logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris.

POPPER Karl, 1981, *Quête inachevée*, Calman-Lévy, Paris.

PRITCHARD, E.E. Evans, 1994, *Les nuer*, coll. Tell, Gallimard.

RHEINGOLD Howard, 1995, *Les communautés virtuelles*, Addison-Wesley France, Paris.

RIFKIN Jeremy, « Voici venu le temps des réseaux », in *Manière de voir* 63, Mai-juin 2002, p. 10-11.

ROBERT EZRA PARK, « The Immigrant Press and its Control, Harper, New York, 1922. – "Human ecology", The American Journal of Sociology, XXLII, juillet 1936

ROSNAY Joël de, 1977, *Le Macroscope. Vers une vision globale*, ed du Seuil, Paris.

ROSNAY Joël de, 1995, *L'homme symbiotique*, ed du Seuil, Paris.

RUESCH Jurgen et BATESON Gregory, 1988, *Communication et Société*, ed du Seuil, Paris.

SAINT AUGUSTIN, 1961, *Confessions*, Livre XI, Belles lettres, Paris.

SAINT AUGUSTIN, 1963, « La Lumière intérieure », PUF, Les grands textes, Paris.

SALINS Genevieve de, 1988, *Une approche ethnographique de la communication. Rencontres en milieu parisien*, Hatier, Paris.

SAPIR Edward, 1967, *Anthropologie*, Ed de Minuit, Paris.

SAUSSURE, Ferdinand de *Cours de linguistique générale*, (1916) Publié par Charles Bally et Albert Sèchehaye. Éd. Tullio de Mauro. Paris, Payot, 1978.

SCHÜTZ Alfred, 1987, *Le chercheur et le quotidien*, Méridiens Klincksieck, Paris.

SEBEOK (THOMAS A.), HAYES (ALFRED S). et BATESON (MARY C)., 1964, ed, "Approches to semiotics", La Haye, Mouton.

SERRES Michel, 1972, *L'Interférence*, Hermès. Vol 2, Editions de Minuit, Paris.

SERRES Michel, 1991, *Le Tiers-Instruit*, Gallimard, collection Folio, Paris.

SEXTUS EMPIRICUS, 1998, *Esquisses pyrrhoniennes*, introduction, traduction et commentaires par Pierre PELLEGRIN, Le Seuil, Paris.

SHANNON, Claude et WEAVER, Warren. *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana-Champaign (III), University of Illinois Press, 1949 (trad. fr : La Théorie mathématique de la communication, Paris, Retz-CEPL, 1975).

SIMMEL Georg, *Métropoles et mentalité*, 1903, *Digressions sur l'étranger* 1908, in SPERBER Dan, 1973, *Le Structuralisme en anthropologie* », ed. Seuil, Paris.

SOULIE Charles, Octobre 1995, « L'anatomie du goût philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 109, p. 3-21.

THUAN Trinh Xuan, 1998, *Le chaos et l'harmonie La fabrication du réel*, Fayard, Paris.

TINBERGEN Nikolaas, 1967, *La vie sociale des animaux*, Payot, Paris.

TODOROV Tzvetan, 1977, *Théories du symbole*, Le Seuil, Paris.

TRAN DUC THAO, 1992, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Gordon et Breach, Paris.

UMBERTO Eco, 1999, *Kant et l'ornithorynque*, Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche, Paris.

WATIN Michel (sous la dir), 2002, Yves Winkin « Communication, culture et société : de l'histoire des idées au travail de terrain » in *Communication et espace public, univers créoles 1*, anthropos, p. 13.

WATZLAWICK Paul, 1986, *Le langage du changement. Eléments de communication thérapeutique*, Ed. du Seuil, Paris.

WATZLAWICK Paul, BEAVIN Janet H et JACKSON Don D, 1979, *Une logique de la communication*, ed. du Seuil, Paris.

WIENER Norbert, 1948, « Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine », Hermann, Paris.

WILLET, Gilles (sous la direction de), 1992, *La communication modélisée : une introduction aux concepts, aux modèles et aux théories*, Canada, Editions du renouveau pédagogiques ERPI.

WINKIN Yves (sous la dir.), 1981 et 2000 pour la postface, *La Nouvelle communication*, ed. du Seuil, Tours.

WINKIN Yves (sous la dir.), 1988, *Bateson : premier état d'un héritage*, « Entre Peirce et Bateson : une certaine idée du sens » par Eliseo Veron, Ed du Seuil, Paris.

WINKIN Yves, 1982, « La Communication interpersonnelle : une approche anthropologique », in Les Cahiers de Psychologie Sociale, n°13, janvier, p. 1-59.
WINKIN Yves, 1984 juin, « Education et ethnographie de la communication », Actes de la recherche en sciences sociales, n°52-53, p. 115-116.
WINKIN Yves, 1988, *Bateson : premier état d'un héritage, colloque de Cerisy,* ed du Seuil, Paris.
WINKIN Yves, 1993, « De l'ingratitude des jeunes, Notes sur le clientélisme universitaire belge », Terrain 21, p.63-66.
WINKIN Yves, 1996 (Nouvelles Ed. du Seuil, Coll. Points, 2001), Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain, Ed. De Boeck, Bruxelles.
WINKIN Yves, 1999, « Munus ou la communication. L'étymologie comme heuristique », *Mei*, n°10, p. 43-51.
WINKIN Yves, 2001, *Anthropologie de la communication,* Nouvelle ed du Seuil, Normandie.
WINKIN Yves, 2003, La communication n'est pas une marchandise, résister à l'agenda de Boulogne, Ed. Labor/Espace de libertés, Coll. Liberté « J'écris ton nom », Bruxelles.
WITTEZAELE Jean Jacques et GARCIA Tersa, 1993, *A la recherche de l'école de PALO ALTO*, Seuil, Paris.
WITTGENSTEIN Ludwig, 1961, *Tractus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris.
WITTGENSTEIN Ludwig, 1985, *Diaris secrets 1914-1916,* publication pirate en allemand et tr. catalane, Barcelone, Saber n°5 et 6.
ZIMMERMANN Daniel, 1982, *Chronique du rien*, Fayard, Paris.

TABLE DES INDEX

A

Abduction, 329, 338
Anthropologie, 43, 52, 82, 185, 187, 189, 313, 501, 512, 526, 533, 534
Arino, 246, 386, 387, 389, 400, 401, 402, 403, 410, 412, 413, 415, 433, 434, 442

B

Bellegarde, 3, 219, 229, 471, 474

C

Communication, 1, 12, 13, 33, 34, 35, 36, 38, 43, 44, 62, 64, 66, 82, 86, 94, 107, 115, 119, 141, 172, 174, 177, 178, 181, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 218, 233, 274, 346, 349, 350, 355, 357, 381, 383, 398, 408, 414, 415, 417, 424, 449, 514, 518, 519, 520, 523, 524, 526, 529, 531, 532, 533, 534

D

Déduction, 332, 338
Dialectique, 344, 398, 517
Doctorant, 403

I

Icône, 297
Implication, 138, 220, 221, 225, 238, 250, 252, 348, 352, 359, 366, 511, 514, 526, 527
Induction, 332, 338
Information, 12, 13, 33, 35, 36, 38, 44, 119, 172, 174, 178, 181, 182, 185, 203, 218, 233, 346, 349, 355, 381, 383, 398, 408, 449, 514, 520, 523, 526, 529
Instituant, 463
Institué, 229, 463
Institution, 220, 238, 243, 251, 345, 348, 407, 518, 526
Interprétant, 196, 260, 270, 297, 299, 311, 319, 320, 321, 342, 353
Interprète, 281, 342

J

Journal, 187, 360, 366, 384, 509, 510, 511, 517, 526, 528, 532

L

Le Bœuf, 176, 398
Légisigne, 297, 299, 308, 311, 314, 429, 430
Logique, 184, 207, 228, 325, 344, 346, 350, 351, 362, 418, 517, 522, 524, 530, 532
Lourau, 39, 48, 50, 51, 53, 57, 58, 60, 218, 219, 221, 222, 223, 225, 228, 229, 230, 234, 235, 236, 237, 238, 240, 241, 242, 244, 245, 246, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 259, 287, 290, 330, 340, 345, 348, 359, 362, 364, 365, 366, 368, 373, 380, 383, 384, 385, 435, 444, 445, 463, 470, 472, 473, 480, 488, 511, 512, 514, 518, 526, 527

M

Marty, 1, 3, 5, 13, 14, 32, 38, 39, 54, 67, 129, 133, 135, 137, 139, 161, 169, 171, 172, 176, 179, 180, 186, 192, 195, 196, 206, 207, 211, 214, 215, 216, 255, 258, 259, 260, 262, 264, 266, 270, 274, 275, 276, 279, 288, 289, 292, 293, 300, 302, 305, 307, 308, 309, 311, 312, 314, 315, 317, 325, 326, 327, 342, 343, 344, 346, 348, 349, 365, 381, 400, 401, 402, 407, 411, 412, 414, 415, 417, 422, 424, 427, 428, 429, 430, 431, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 465, 467, 472, 473, 478, 479, 490, 496, 497, 511, 516, 528, 529

O

Objet, 13, 196, 231, 268, 270, 314, 317, 319, 353, 386, 402

P

Particularité, 322
Peirce, 4, 5, 13, 20, 38, 42, 43, 52, 60, 96, 108, 109, 117, 122, 124, 139, 142, 151, 155, 169, 179, 180, 188, 192, 193, 194, 205, 206, 207, 209, 210, 212, 213, 214, 218, 226, 250, 259, 260, 264, 265, 267, 270, 273, 274, 275, 276, 278, 280, 283, 284, 286, 287, 292, 296, 300, 305, 307, 317, 318, 321, 327, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 336, 339, 344, 346, 348, 350, 395, 400, 417, 419, 420, 422, 438, 439, 441, 464, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 514, 517, 521, 522, 523, 528, 530, 531, 534
Phanéroscopie, 207
Phénoménologie, 138, 185, 207, 351, 526, 533
Priméité, 52, 53, 209, 215, 297

R

Recherche, 33, 37, 82, 119, 258, 274, 345, 349, 356, 398, 399, 411, 414, 415, 417, 427, 436, 509, 517, 520, 529
Représentation, 205
Restitution, 401

S

Secondéité, 52, 53, 209, 215, 284, 297
Sémiotique, 1, 33, 44, 52, 176, 274, 348, 349, 411, 414, 415, 417, 419, 528, 529
Signe, 268, 274, 275, 277, 278, 281, 283, 299, 314, 315, 341, 353
Signification, 167
Singularité, 219, 322
Sociologie, 33, 35, 41, 42, 43, 44, 181, 182, 183, 186, 187, 313, 344, 345, 350, 399, 501, 516, 517, 518, 519, 521, 530, 531
Structuralisme, 14, 175, 188, 533
Symbole, 297, 300, 308, 309, 314, 438, 439

T

Thèse, 1, 42, 52, 346, 348, 413, 528
Tiercéité, 52, 53, 209, 214, 215, 293, 297
Transduction, 220, 225, 252, 348, 359, 511, 514, 527

U

Universalité, 322

W

Winkin, 1, 3, 36, 37, 73, 77, 82, 83, 84, 85, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 105, 106, 107, 119, 121, 122, 123, 124, 127, 132, 139, 145, 146, 148, 150, 152, 175, 177, 178, 180, 202, 203, 229, 230, 364, 365, 366, 369, 400